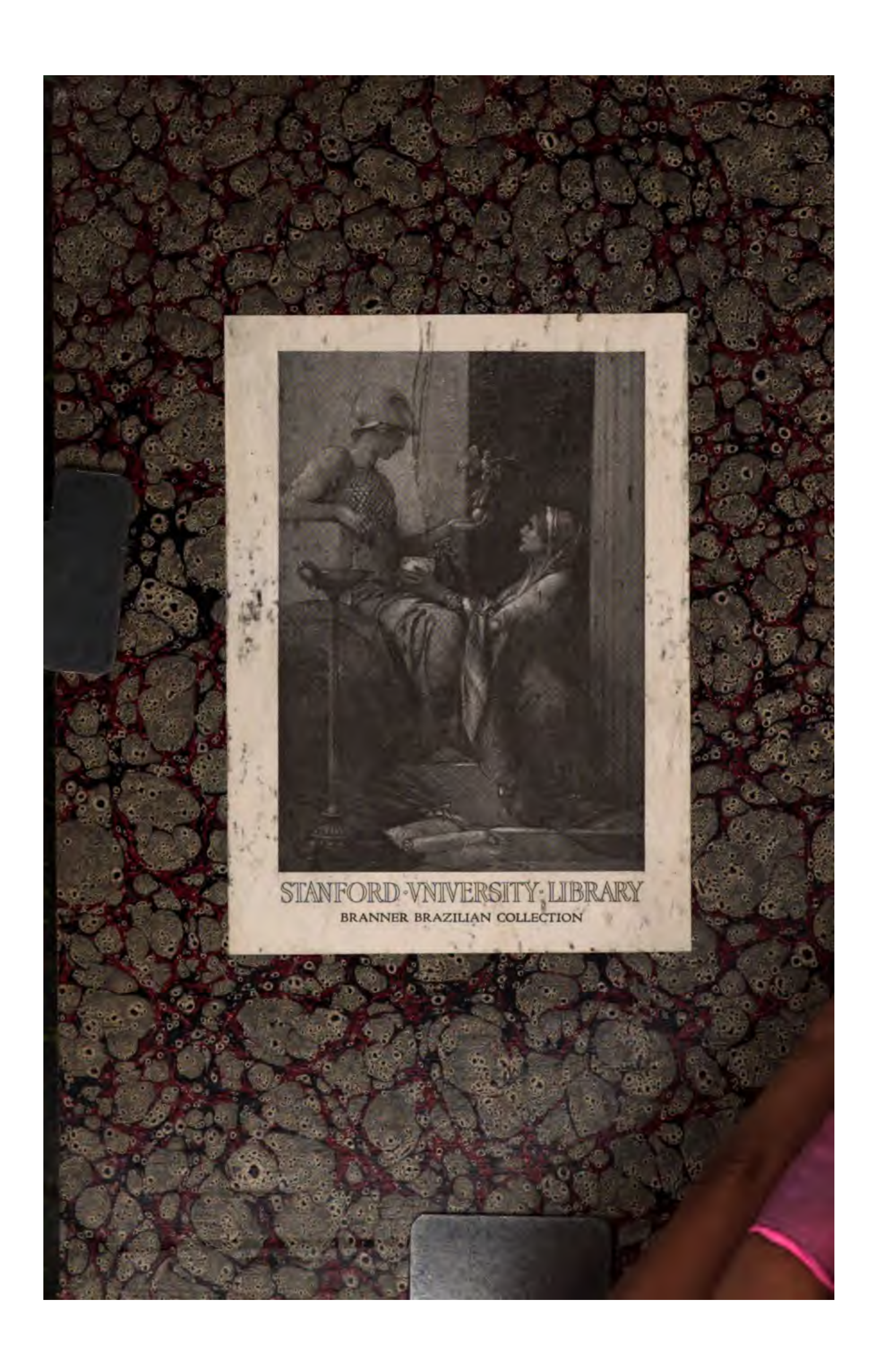
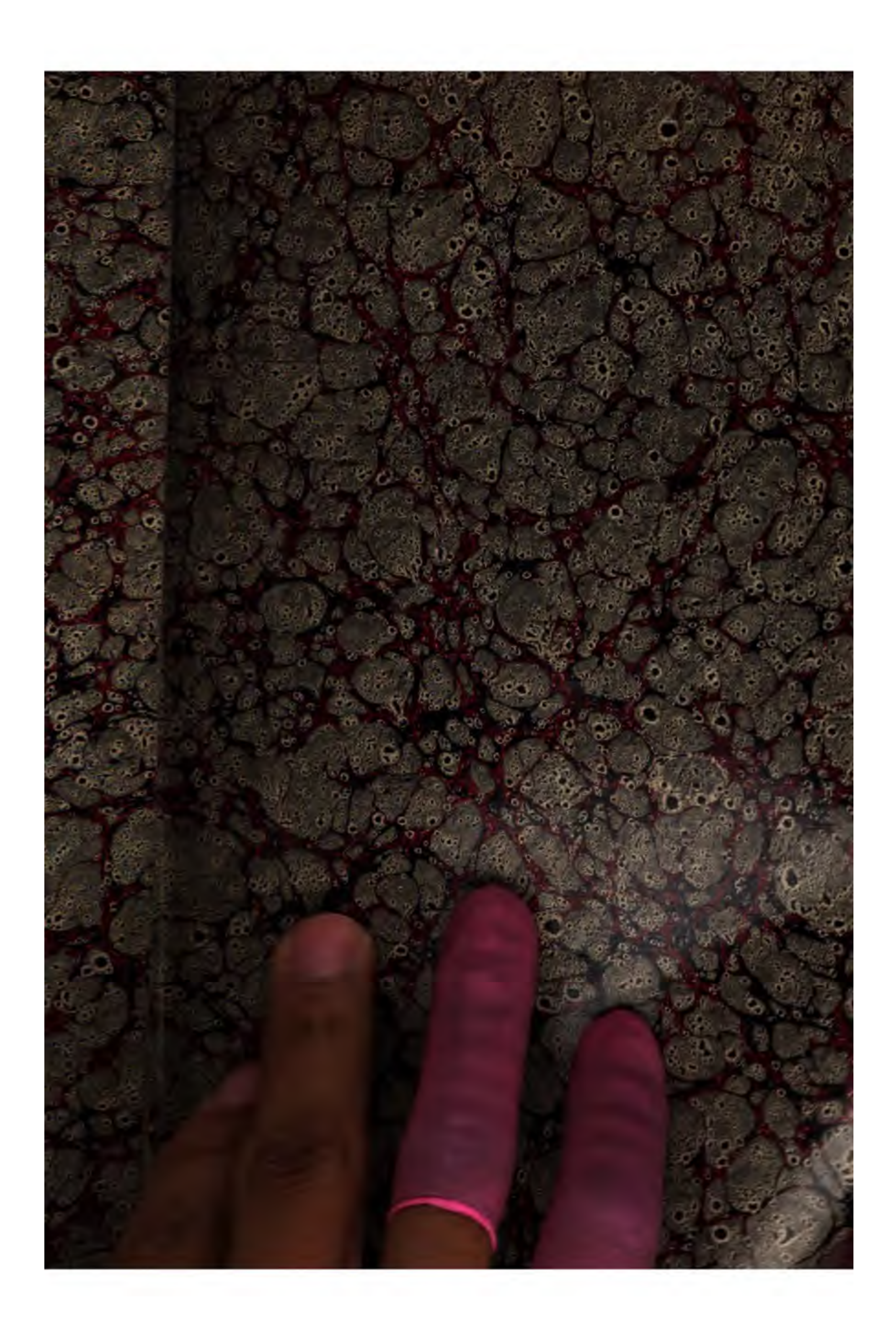







Wm. A. der Ooster



HENRI A. COUDREAU.

LA FRANCE ÉQUINOXIALE.

MÉDAILLE DE BRONZE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE D'AMSTERDAM EN 1883.
GRANDE MÉDAILLE D'OR DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE DE PARIS EN 1886.
PRIX TRIENNAL DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES COLONIALES ET MARITIMES EN 1887.

TOME SECOND.

VOYAGE A TRAVERS LES GUYANES ET L'AMAZONIE.

VOYAGE

A TRAVERS LES GUYANES

ET L'AMAZONIE.

Typographie Firmin-Didot. — Mesnil (Eure).

LA FRANCE ÉQUINOXIALE.

VOYAGE

A TRAVERS

LES GUYANES ET L'AMAZONIE,

PAR

HENRI A. COUDREAU,
Professeur de l'Université,
Chargé d'une mission scientifique dans les territoires contestés de Guyane;
Membre du Comité de la Société internationale d'études brésiliennes,
de la Société agricole et industrielle de la Guyane française,
et de diverses sociétés savantes.

PARIS,
CHALLAMEL AINÉ, ÉDITEUR,
LIBRAIRIE COLONIALE,
5, RUE JACOB, ET RUE FURSTENBERG, 2.
1887.

PRÉFACE.

Le jour de mon entrée à l'École Normale Spéciale, j'expose longuement au directeur que je ne me destine point à l'enseignement. Le professorat n'est pour moi qu'un moyen. Le but entrevu, ce sont les missions scientifiques.

Et cela se passait en novembre 1877!

Enfin! tout vient à point à qui peut attendre.

Oui! c'est aujourd'hui, 30 mai 1883, l'heureux jour qui répond à mes désirs.

Le Ministre (1) veut un grand voyage dans les régions contestées; mes amis et collègues du Comité agricole et industriel de Cayenne m'ont présenté; le gouverneur, M. Chessé, m'a agréé. Dans huit jours, je vais partir.

Il y en a pour deux ans, dit le programme offi-

(1) *Le ministre était M. de Mahy. Mes deux meilleurs amis du Comité, Achille Houry, depuis maire de Cayenne, et Henry Richard, une des plus hautes personnalités de la Colonie, me permettront de faire violence à leur modestie et d'associer leurs noms à celui de l'éminent homme d'État, le premier en date et en influence des chefs de notre grand parti colonial. Tous les trois ont des droits, différents mais également inoubliables, à ma plus fidèle gratitude.* (H.-A. C.)

cieux. Adieu Cayenne, adieu le collège, adieu le professorat.

Quelle joie! Dans huit jours Childe Harold va commencer son pèlerinage!

Je commençai ma campagne des Guyanes et de l'Amazonie à 21 ans, en mars 1881. J'étais alors professeur d'histoire au lycée de Clermont-Ferrand. Dépité de n'avoir pu me faire adjoindre à l'expédition Flatters, de lamentable mémoire, je venais de demander un poste quelconque dans une colonie quelconque. Et on m'envoyait à Cayenne. C'est ainsi qu'on éprouve les vocations.

Toutefois je n'entrepris point de suite mon grand voyage. Il n'est pas facile, sans protections, d'obtenir l'autorisation de s'en aller dépenser sa fortune, sa santé, et quelquefois sa vie, pour la plus grande gloire de la patrie et de la science. Je reçus une première fois une réponse négative à une demande de mission dans l'intérieur.

Aussi, pour ne pas perdre de temps, aux vacances de 1881, me voici parti, à mes frais et à mes risques, prendre mes premiers grades de caraïbisant, de fébricitant et de sauvagiseant, chez les Galibis de l'Iracoubo, au cœur de notre Guyane.

Aux vacances de 1882 je continue à m'entraîner,

cette fois dans le district de Kourou, district fameux par l'entreprise coloniale de 1763, opération célèbre par laquelle le grand ministre Choiseul trouva moyen d'envoyer à la mort, en moins de deux ans, et sans jugement, 14,000 colons français.

En février 1883, un nouveau gouverneur, M. Chessé, qui venait d'annexer Taïti, arrivait dans la colonie. Nous avions alors à expédier nos produits à l'exposition d'Amsterdam, M. Chessé, à ce propos, me demanda une brochure sur « les Richesses de la Guyane française ». Je remis, huit jours après, la petite étude qui fut honorée à Amsterdam d'une médaille de bronze.

M. de Mahy, alors ministre intérimaire des colonies, demandait en même temps au gouverneur un missionnaire pour explorer les territoires plus ou moins neutres ou contestés qui avoisinent notre colonie de Guyane. M. Chessé, à qui j'étais présenté officiellement par le Comité agricole et industriel de la Guyane française, dont j'étais membre, me fit l'honneur de vouloir bien me désigner.

Me voici donc constitué officiellement l'apôtre de *la plus grande Guyane.*

Je débute, en mai 1883, dans mes voyages officiels, par une excursion de deux mois au pays de Counani, dans ce coin du contesté qui, au point de vue français, n'est plus contesté.

De retour à Cayenne j'en repars aussitôt, le 10 juillet 1883, pour accomplir le grand voyage que je ne devais terminer que le 23 avril 1885. C'est la

relation de ce grand voyage qui fait l'objet de ce volume.

Un voyage ininterrompu de 21 mois et treize jours dans ces contrées, c'est beaucoup plus que mon illustre prédécesseur Crevaux n'en fit jamais d'un seul coup. Le plus long de ses voyages en Guyane, celui de Cayenne aux Andes, ne dura pas un an.

Toutefois, si j'avais à faire entendre des plaintes, ce ne serait point au sujet des misères du métier : par grâce d'état, les fièvres, l'anémie, les privations et la mort sont à peu près indifférentes à ceux-là qu'un malin génie a voués aux explorations.

Mais mon grand voyage dans notre Territoire Indien, notre Grand-Sud guyanais, fut singulièrement assombri par de bien fâcheuses traverses administratives.

Tous ces ennuis n'étaient que le fruit d'un malentendu. Du fond des déserts de la Guyane centrale, on est plus éloigné des ministères que lorsqu'on a le bonheur de faire sa carrière sur les banquettes du café de la Paix : aussi les tristes pérégrinations de ma dernière année furent-elles faites de jours bien noirs.

En deux mots : un ministre *colonial* m'envoie étudier une question coloniale vieille de deux siècles mais toujours brûlante. Le crédit afférent à ma mission est prévu pour deux ans. Mais voilà que bientôt les successeurs de M. de Mahy, ou leurs bureaux, moins *coloniaux* ou moins bien informés, s'amusent

tout tranquillement à supprimer le crédit de la seconde année, pendant que je suis là-bas, au cœur du Territoire indien, sans nouvelles de France depuis quinze mois, mais poursuivant, sur la foi des traités. De plus, ces administrateurs, aux allures étonnamment dégagées, trouvent bon de renforcer cette décision nouvelle qu'ils viennent de prendre en contradiction avec la décision primitive, par un désaveu dans les règles, désaveu aussi stupéfiant dans la forme que dans le fond, de tout ce que je venais de faire par ordre. Quand ce paquet de gentillesses administratives me parvint, à la fin de la seconde année, chez les Indiens Atorradis où j'étais en train de mourir, je protestai, humblement. On devine ce que me valurent mes réclamations.

Toutefois, aujourd'hui, j'ai tout oublié, car la lance d'Achille a guéri les blessures qu'elle avait faites. Et, d'aise, j'en pourrais presque voir mes cheveux renoircir, si je ne préférais les aller blanchir, complètement sans doute cette fois, dans une nouvelle exploration au pays de mes premiers travaux.

De Cayenne à Pará, l'Amazone, le rio Negro, le Uaupès, le rio Branco, les montagnes centrales de la Guyane, telles sont les étapes de mon voyage.

Je ne pense pas qu'aucun voyageur ait jamais parcouru d'une seule traite dans cette contrée un itinéraire aussi étendu. Si j'étais mort à la besogne, j'eusse trouvé dix apologistes pour un.

Déjà, à la fin de mon voyage, M. Jules Ferry, —

un compatriote de mon prédécesseur Crevaux — en me rappelant, voulait bien s'apitoyer sur ce que ma mission avait présenté, entre toutes, de difficile et de périlleux.

Pour qui n'a pas la volonté encore trop vieillie, un passé douloureux est le gage d'un avenir prospère. Le destin fait de bons élèves de ceux à qui il inflige au début de cruelles leçons.

Tout vient à point à qui peut attendre.

Déjà, dans sa séance générale de 1886, la Société de Géographie commerciale de Paris me faisait l'honneur de me décerner sa grande médaille d'or.

La Société de Géographie de France, — honneur, encouragement, que je n'oublierai pas, — a bien voulu publier mon Atlas.

La Société des études coloniales et maritimes me décerne un prix triennal « pour services rendus à la France en Guyane ».

Il est évident qu'une vocation à un apostolat est une mauvaise note. Pourtant c'est la condition même du prosélytisme.

Eh bien oui, je le crois, j'en suis sûr, on la verra bientôt se dessiner, qu'on le veuille ou non, *la question de Guyane.*

La Guyanne française sera un jour la première de nos colonies. Plus encore : une nouvelle France, un autre Canada.

La France équinoxiale, *la plus grande Guyane,* sera le premier de ces *pays d'alliance* que nous

voyons venir après les *pays de protectorat.* Cela ira plus vite qu'on ne le suppose.

Il y a là pour nous, au nord de l'Amazone, plus qu'une *œuvre* nationale, il y a une *question* nationale, une question sociale, la question sociale elle-même... car elle se trouve en grande partie en Amérique la solution de la question sociale...

Mais..., nous en reparlerons plus tard.

Henri A. Coudreau.

EXCURSION A COUNANI.

Juin-juillet 1883.

Ayant trouvé, le 6 juin, un bateau tapouye en partance pour Counani (1), je pris passage à bord. Malgré la fragilité et le mauvais état de l'esquif, la faiblesse numérique de l'équipage qui ne se composait que du patron et de deux matelots, les dangers de la mer à cette époque de l'année, — dangers qui nous valurent de perdre notre misaine déchirée dans le golfe d'Oyapock et de faire une voie d'eau sur la côte de Cachipour, — le voyage fut relativement heureux. En effet, nous entrions le 12 au soir en rade de Counani. Ce voyage de six jours, accompli dans de semblables conditions, peut être considéré comme exceptionnel. Trajane Benito, premier capitaine de Counani, parti un jour après nous de Cayenne, n'arrivait au bourg que le 30 juin au soir.

Dès mon arrivée au bourg, je fus frappé de l'accueil extrêmement sympathique dont j'étais l'objet de la part de la population. Cet accueil, — je l'ai su depuis, — n'était dû qu'à ma qualité de fonctionnaire français. Ce fut surtout à l'occasion de la fête donnée par mon patron, un appelé Cartier, citoyen (?) suisse, à propos de son mariage avec la fille du capitaine le plus influent de la région, Raymond de Macède, que ces sentiments de bienveillance se donnèrent carrière. La modestie de l'humble professeur, chercheur d'antiquités indiennes et de ficus, eut à souffrir

(1) Voir *l'Atlas*.

d'ovations auxquelles il ne lui fut pas toujours possible de se dérober.

Je mis à profit la bonne volonté de mes inespérés amis pour faire exécuter des fouilles de ci et de là, et particulièrement sous l'église alors en reconstruction. Je dois ici un témoignage de gratitude à M. Le Beller, prêtre de Cayenne, en tournée apostolique dans ces parages, pour la bienveillance éclairée avec laquelle il m'aida dans mes recherches (1).

J'eus le bonheur de voir mes patientes investigations couronnées de succès : je trouvai, dans un puits funéraire situé au milieu du tertre sur lequel se construit la nouvelle église, sept urnes cinéraires en parfait état de conservation.

Peu après, le 14, j'assistai à un spectacle auquel j'étais loin de m'attendre. Raymond de Macède, qui avait déjà affirmé devant moi ses sentiments français avec une rare énergie, profitant de ma présence à Counani, provoquait, sans bruit et avec diligence, une réunion des habitants, et proposait à ses concitoyens de signer une pétition au gouverneur de Cayenne pour obtenir l'envoi de fonctionnaires français. La population, qui avait cru jusqu'alors que la France était trop loin, voyant un fonctionnaire de Cayenne, pauvre collectionneur, parmi elle, eut un subit élan d'enthousiasme, élan que, dans la sincérité de mon âme, je regretterais de voir déçu (2).

Dans les vingt-quatre heures, 30 chefs de famille sur 40 signaient la pétition de leur capitaine. J'ai été la cause involontaire de cette explosion de patriotisme.

(1) Je préfère déclarer tout de suite que mes opinions matérialistes ne m'empêchent pas de penser que nos prêtres et nos moines peuvent nous rendre de grands services, aux colonies et à l'étranger. (H.-A. C.)

(2) Depuis, hélas ! il se serait produit, paraît-il, à Counani, de singuliers mouvements d'impatience. Ce petit peuple de 500 âmes se serait pris prématurément au sérieux. (Voir, tome I, *la République de Counani*.)



A partir de ce jour je n'ai guère été maître de mes actions. J'ai été caressé, choyé, obsédé de bienveillance par cette bonne population, qui attend la France comme les juifs attendaient le Messie. On voulait m'éviter toute peine, toute fatigue et on ne me voyait entreprendre qu'avec une frayeur amusante un voyage tant soit peu pénible. Le capitaine Raymond de Macède me déclara que je ne retournerais à Cayenne qu'avec lui, qu'il me montrerait Mapa, et qu'au retour je le présenterais, lui et sa famille, au gouverneur de la Guyane française. J'étais prisonnier chez mes amis. Le bateau du capitaine avait besoin d'être réparé; on s'y mit de suite. Ce furent trois semaines perdues pour moi qui voulais revenir vers le gouverneur pour l'informer de l'ébullition patriotique des habitants de Counani; mais, tout d'abord, je ne pouvais, en conscience, étant Français avant d'être missionnaire scientifique, décourager mon ami de Macède par un départ intempestif; en outre, je ne perdais rien, car le bateau sur lequel j'étais venu s'était gravement avarié pendant le voyage et se trouvait complètement hors de service. De plus, tous les autres bateaux tapouyes (1) de la localité étaient alors à la pêche.

La réparation du bateau de Raymond dura trois semaines, du 18 juin au 8 juillet. J'utilisai ces 20 jours à faire quelques excursions, à recueillir des collections, à prendre des renseignements et à étudier la population. Il me fut impossible d'engager les pagayeurs nécessaires pour faire des reconnaissances d'une semaine ou deux dans l'intérieur, car la saison n'était pas propice, tous les habitants étant alors à la chasse ou à la pêche, les deux grandes industries de la rivière.

Le 18, j'allai visiter une des habitations du capitaine Ray-

(1) Bateau tapouye : petite goélette locale, de 4 à 12 tonneaux environ. Le mot est employé de Mapa au Maroni.

mond, sise en rivière, rive droite, à 8 kilomètres du bourg. Je pus constater la richesse exceptionnelle des terres de la région et l'intelligence avec laquelle sont dirigées les cultures, dans ce canton trop peu connu. Le 20, j'explorai l'ancienne mission fondée par les jésuites sur la rive droite du fleuve, à une douzaine de kilomètres du bourg. Une partie des plantations des Pères subsiste encore, mais tout vestige des anciennes constructions a disparu. Le 25, je remontai la crique de Hollande et un de ses affluents de gauche jusqu'au *pripri* (1) à partir duquel cette rivière coule vers le Cachipour, établissant ainsi, à l'époque des pluies, une communication naturelle entre le Cachipour et le Counani. Le 27, je me rendis à la crique de Hollande par terre, à travers des savanes marécageuses et des forêts extraordinairement riches en bois de construction navale. Le 28, j'entrepris de visiter la grande savane qui s'étend de Counani à Carsevenne. Le voyage en rivière fut malheureux. Parti avec un seul pagayeur, je faillis périr dans les rapides où le canot se brisa. Mon homme me sauva à la nage à travers les roches et les courants. Le lendemain, après une marche de 6 kilomètres à travers des bois inondés, j'arrivai à cette admirable savane de terre haute, aussi riche, me dit mon guide, un Brésilien, que les plus beaux « campos » du Brésil. Le lendemain 30, Trajane Benito, le premier capitaine, arrive enfin à Counani après 22 jours de voyage. Il lutte avec Raymond de Macède de bienveillance et de générosité à mon égard, réclame l'honneur de signer le premier la pétition de Raymond et va chercher dans leurs abatis du haut de la rivière les 10 derniers chefs de famille que l'éloignement avait empêchés jusqu'alors de signer le document du capitaine.

Le 1er juillet, je remonte la crique Française, qui fait com-

(1) Marais.

muniquer, par la lagune de Counani, ce fleuve et le rio Nove. Le 2, je suis pris d'un violent accès de fièvre, dont je ne puis me débarrasser qu'au bout de trois jours. Le départ approche; la réparation du bateau du capitaine Raymond est presque terminée; dès lors je suis littéralement assailli par la population qui m'accable de demandes de toutes sortes dont le sens est toujours celui-ci : revenez parmi nous avec des fonctionnaires français. Braves Counaniens!

La situation devenait même embarrassante; d'un côté, je suis fonctionnaire et connais trop bien mon devoir pour me permettre la moindre propagande dans le « pays contesté »; de l'autre, je suis Français et, comme tel, je regrette vivement de ne pouvoir même pas donner quelques paroles d'espérance à des amis si chaleureux. Au moment de partir, Trajane me remet encore pour le Gouverneur deux lettres officielles(!) confirmant avec des détails la pétition populaire.

Enfin, le 11, nous levons l'ancre. Le capitaine Raymond m'emmène de toute force à Mapa. Nous n'arrivons à l'embouchure du fleuve que le 14 au soir. Le 15, je relève le cours de ce rio, je rectifie quelques grossières erreurs portées à son endroit sur les cartes. Du 15 au 17, je visite le bourg et les environs. M. Joaquim Magalhens, notable commerçant de Lisbonne établi depuis vingt ans dans la région contestée, m'offre une hospitalité vraiment fastueuse et me dirige dans mes recherches avec autant de science que d'empressement. En partant, il me fait don de deux magnifiques échantillons de ficus et me charge de rappeler au gouverneur que, depuis que les Français ont abandonné Mapa en 1840, la population de la petite ville n'a cessé de faire des vœux pour leur retour. Je me mets en relation avec le capitaine Estève, et avec plusieurs notabilités tapouyes (1) de

(1) Terme générique vulgaire pour désigner, dans la contrée, les Indiens civilisés et les métis d'Indiens et de blancs.

la *cidade* (1) et des lacs. Je parviens enfin à déterminer Raymond à repartir. Le capitaine voulait rester et faire campagne chez ses bons amis de Mapa, malgré l'épuisement complet de mes provisions. Ne voulant d'ailleurs en aucune façon avoir l'air de patronner les entreprises de M. de Macède, j'insiste, et, le 18 au matin, je laissais Mapa derrière moi, non sans regret, car j'avais pu constater pendant mon court séjour, chose dont mon cœur de Français fut vivement touché, qu'à Mapa, comme à Counani, la population nous est extrêmement sympathique.

Le 20, au matin, j'arrivais à Cayenne et, le 26, je recevais encore de Trajane une lettre, en date du 22, par laquelle il pressait le gouverneur d'agir immédiatement.

*
* *

Les résultats scientifiques de ma mission, en dehors des observations faites et des renseignements recueillis, ne laissent pas d'offrir un certain intérêt, malgré la difficulté de se procurer des hommes dans la région à cette époque de l'année et malgré les efforts faits de la meilleure foi du monde par cette trop sympathique population pour m'imposer une existence toute de *far niente*.

J'ai trouvé sept urnes cinéraires dans le puits funéraire du village, je les ai comparées aux urnes funéraires que j'ai visitées à la montagne de Counani. Ces urnes, rapprochées de celles du grand campement situé dans une île de la rivière à trois jours de canotage, et dont j'ai pu étudier quelque débris, m'ont permis d'induire une histoire à grands traits de la civilisation indienne dans la rivière. La civilisation a remonté le fleuve. Les premiers habitants, qui devaient être Caraïbes, — car je ne trouve aucun vocable

(1) Ville, village.

tupi parmi les désinences géographiques du canton, — vinrent par mer s'établir, vers l'époque de l'invasion, à la montagne des Mayés, ainsi nommée d'après une des grandes tribus caraïbes, tribu d'excellents navigateurs.

Peu à peu, au contact des envahisseurs européens, ces Caraïbes, dont la céramique avait progressé et qui avaient passé de l'inhumation à l'incinération, — signe infaillible de progrès chez les nations tupi-caraïbes, — se retiraient dans l'intérieur, laissant à la montagne, que la légende locale considère encore comme sainte et mystérieuse, quelques urnes cinéraires au milieu d'amoncellements de débris d'urnes funéraires. Fuyant l'Européen, les Indiens remontèrent successivement jusqu'au bourg actuel de Counani. On remarque encore aujourd'hui entre le bourg et l'embouchure les vestiges de quatre ou cinq anciens campements, avec des cimetières qu'il serait bien intéressant de faire fouiller.

Quand les jésuites, au dix-huitième siècle, fondèrent un établissement dans le fleuve, ils eurent une raison pour s'établir non loin de l'emplacement de la bourgade actuelle, et cette raison est probablement celle de l'existence contemporaine dans cet endroit du campement principal. Les urnes que j'ai trouvées dans le puits funéraire sont sans doute de cette époque, à en juger par le fini assez remarquable des dessins, et selon toutes les probabilités de l'induction historique. Les os aux trois quarts incinérés, pourris par l'humidité et souillés de terre, que j'ai trouvés dans les urnes, ne m'ont paru d'aucune utilité pour la détermination chimique précise de leur antiquité exacte. Après l'abominable massacre, fait en 1794, par les Portugais, des Indiens de la mission, les débris de la colonie durent se réfugier au lieu qu'on appelle aujourd'hui le Grand Campement ; les débris céramiques qu'on y trouve, et dont j'ai vu des échantillons, accusent une date récente. De plus,

on trouve encore dans cette île du Grand Campement, à ce qu'on m'affirme, des vestiges de carbets, des ustensiles, des outils divers, assez bien conservés, ce qui ne permettrait pas de faire remonter à plus de cinquante ou soixante années le dernier établissement des Indiens dans le fleuve de Counani. Depuis, obéissant à la loi fatale qui régit toute la race, les Indiens, remontant la rivière, se sont enfoncés dans l'intérieur, et aujourd'hui ce n'est plus que dans les montagnes de la chaîne centrale, aux sources du fleuve, que l'on trouve des vestiges des grandes tribus disparues, principalement des Coussaris.

Malgré l'intérêt qu'offrent les recherches anthropologiques dans ces contrées peu connues, je n'avais garde de m'y consacrer d'une manière exclusive. Sachant tout l'intérêt que portent aux *ficus* et le Comité et le Département, je fis mon possible pour m'en procurer quelques échantillons. Je n'en pus trouver qu'à Mapa. Les habitants de Counani ne connaissent pas le travail des gommes, et, de plus, les caoutchoucs, balatas et autres, ne se trouvent en rivière qu'à sept ou huit jours de canotage.

Je me procurai aisément à Mapa, dont les Tapouyes sont en grande partie d'anciens chercheurs de caoutchouc, un tourteau de gomme élastique ordinaire.

Je mis aussi la main sur un produit bien plus curieux. C'est un tourteau formé avec la gomme de l'arbre appelé en espagnol *palo de vacca* et en portugais *curupita*. Le produit n'est pas sans analogie avec la gomme du balata. Comme elle, il est plus extensible, fort dur et difficile à obtenir, car le lait coule mal et se concrète de suite à l'air. L'Orénoque et l'Amazone en envoient de temps à autre, assez rarement, quelques échantillons en Europe; mais le produit est encore fort peu connu.

Je n'ai pu me procurer de sève de balata, les Tapouyes

ne travaillent les balatas que sur commande, pour les curieux, les amateurs. L'arbre n'est pas rare dans les lacs, à un jour ou deux du bourg. Des montagnes entières en sont couvertes.

Il ne m'était pas possible de négliger non plus le produit principal de la région, produit dont le travail constitue pour les habitants une industrie fort lucrative; je veux parler de la colle de machoiran. Je choisis quelques colles, dont une parmi les plus grosses que j'aie pu trouver et qui pesait 750 grammes.

Le *taouari*, dont l'écorce battue, séchée et feuilletée, est si appréciée dans toute la région de l'Amazone et du Brésil pour envelopper les cigarettes, est fort répandu à Counani et à Mapa. On vend cette écorce à Sainte-Marie de Belem, où elle fait l'objet d'un commerce assez important.

Pendant qu'on calfatait le bateau du capitaine, je remarquai que le brai employé ne venait pas d'Europe et qu'il était tiré du pays même, d'un arbre appelé *soucourouba*, espèce d'arbre à encens, dont la résine odorante remplace avantageusement notre brai d'Europe.

Utilisant mes loisirs forcés, je suivais mes hommes dans leurs opérations de construction navale. J'allai un jour avec eux chercher du *manguire*, espèce de palétuvier rouge, dont l'écorce, qui a des propriétés tannantes et tinctoriales, est employée à teindre les voiles auxquelles elle donne une grande consistance et auxquelles elle assure une durée double ou triple.

Parmi les objets que je ne présentai au Comité qu'à titre de curiosité, je citerai une peau de serpent giboya, espèce de boa de la plus dangereuse espèce. Cette peau a été préparée par le seul Indien de race pure qu'on trouve actuellement à Counani. Le brave homme s'en était fait une ceinture qu'il portait avec le plus grand naturel.

J'appelai aussi l'attention du Comité (1) sur un produit bien précieux, c'est le lait de l'arbre qui guérit la lépre. Cet arbre, dont le nom indien est *assacou*, est de grande venue et couvert d'épines. Son suc jaunâtre, corrosif, se conserve difficilement liquide. Mais, employé dans cet état, frotté vivement sur les dartres jusqu'à ce que le sang coule, il guérit la lèpre au bout de quelques jours. Les Tapouyes m'en ont parlé comme d'un remède usuel, populaire, qu'il n'était pas permis à un blanc d'ignòrer. L'assacou est un arbre de la famille des *sabliers*.

*
* *

J'ai eu l'occasion pendant mon séjour, tout en travaillant à mes collections, de faire par moi-même diverses observations géographiques et autres, et de recueillir de la bouche des habitants divers renseignements que j'ai sérieusement discutés et contrôlés.

Ces renseignements sont puisés aux meilleures sources. Je les dois à l'obligeance de MM. Victor Demas, de Counani, et Joaquim Magalhens, de Mapa, honorables commerçants-armateurs, qui pratiquent depuis plus de vingt ans les rivières de la région; aux capitaines Engipa, de Cachipour; Trajan et de Macède, de Counani; Estève, de Mapa; vieux voyageurs qui, avec moins d'instruction sans doute que les deux notabilités plus haut citées, ne leur cèdent en rien pour la pratique. Enfin, j'ai contrôlé ces renseignements en consultant tous les vieux pêcheurs, les

(1) On trouvera peut-être que je parle bien souvent de ce Comité. *Le Comité agricole et industriel de la Guyane française*, voudrait, devrait, pourrait être une espèce d'Académie des Sciences de là-bas. Il le peut être, il le doit être, il le sera un jour. Il suffirait pour cela de lui consacrer annuellement quelques-uns de ces billets de mille francs que l'on prodigue si généreusement à d'autres services moins utiles.

Je n'oublierai d'ailleurs jamais que c'est ce Comité, alors dirigé par deux des rares Guyanais qui croient sincèrement à l'avenir de leur pays, Richard et Houry, qui m'a ouvert, lui le premier, la carrière des voyages.

vieux marins et les vieux pacotilleurs que j'ai pu rencontrer. Si mes informations n'offrent pas un caractère d'exactitude mathématique, elles présentent au moins à leur actif une aussi forte dose de vérité relative qu'on est en droit de l'exiger, et elles ont le mérite de donner pour la première fois une idée d'ensemble de la géographie générale de cette région si mal connue des territoires sud-est de la Guyane française. Je groupe sous un même chef mes observations personnelles et mes renseignements, à titre de chapitre rectificatif et détaillé de la géographie physique et politique de ces contrées. Je traiterai d'abord de la géographie proprement dite en insistant sur les erreurs à rectifier et les faits nouveaux à inscrire.

Ouassa. — Le Ouassa est un fleuve important, sans sauts ni rapides. Il peut être remonté par un bateau tapouye de 12 tonneaux jusqu'au village de Ouassa. Le même bateau peut remonter le Couripi et le Rocaoua jusqu'aux deux villages. Il faut deux jours pour se rendre en bateau tapouye de Saint-Georges d'Oyapock à Couripi, trois jours du village de Couripi à celui de Rocaoua, et deux jours de celui de Rocaoua à celui de Ouassa. L'ancienne route par terre de Saint-Georges d'Oyapock au village de Ouassa, route « sabrée », est obstruée aujourd'hui. C'est sur la rive droite du Ouassa, un peu au-dessus du village, que se trouvait l'ancienne ménagerie Pomme. En face, sur l'autre rive, existent des terres élevées couvertes de forêts. Il ne reste plus aucun vestige de l'habitation Pomme (1).

Cachipour. — Il n'existe pas de pointe à l'embouchure du Cachipour, comme le portent à tort certaines cartes. Le Cachipour est un fleuve beaucoup plus important que le Ouassa. Il prend ses sources près de celles de l'Oyapock

(1) Dans le Couripi, vivent des esclaves brésiliens réfugiés; dans le Racaoua, des Palicours; et dans le Ouassa, au-dessus du confluent du Rocaoua, des Arouas.

et de celles de l'Aragouari. Il y a une vingtaine d'années, un Tapouye, habitant du village de Cachipour, étant dans l'Oyapock, remonta ce fleuve jusqu'aux sources; là, les Oyampis lui montrèrent les ruisseaux qui forment le Cachipour, qu'il se proposait de descendre jusqu'au village. Mais il se trompa et descendit l'Aragouari.

A plus de trois kilomètres au large de l'embouchure du fleuve, l'eau est encore douce. Malheureusement la navigation du Cachipour, bien que ce fleuve n'ait ni sauts ni rapides jusqu'au village, est difficile; la pororoca se fait un peu sentir en rivière. De plus, à certaines époques de l'année, principalement pendant l'hiver, les marées sont si faibles, les vents si contraires, que les bateaux tapouyes mettent jusqu'à huit jours pour remonter au village. Toutefois, en profitant des fortes marées et des vents favorables, les tapouyes peuvent remonter jusqu'au bourg en un jour. Un petit vapeur accomplirait régulièrement ce trajet en douze heures.

Le Cachipour communique avec le Ouassa en deux endroits : au-dessus du bourg et près de la côte. Au-dessus du bourg, on donne le nom de crique Varado à l'ensemble de deux petits cours d'eau qui sortent d'un pripri, presque complètement vide et vaseux pendant l'été. L'un des cours d'eau coule vers le Cachipour, l'autre vers le Ouassa, établissant ainsi pendant les pluies une communication naturelle entre les deux fleuves. Non loin de la côte, derrière une savane littorale qui s'étend du Cachipour au Ouassa, se trouve un pripri d'où sortent deux petites criques qu'on peut explorer en pirogue. L'une tombe dans le Cachipour vers l'embouchure, l'autre dans le Ouassa en aval du confluent du Couripi. Le pripri est à sec pendant l'été.

A partir du cap d'Orange, derrière la ligne des palétuviers, s'étendent de grandes savanes marécageuses allant

pendant plus de 30 kilomètres du côté de Cachipour sur 10 kilomètres de profondeur. Entre ces savanes et la ligne des palétuviers se trouvent des collines. Plus haut, entre le village de Cachipour et celui de Ouassa, à mi-chemin, non loin de l'emplacement de l'ancienne ménagerie (1) Pomme, au milieu d'une magnifique savane, se trouve la montagne Pelade qui n'est pas boisée mais gazonnée. La rivière, la côte et les savanes de Cachipour sont des plus riches en moustiques et en maringouins. Il existe un chemin par terre du village de Cachipour à celui de Ouassa, très difficile, mais assez court. Sur la côte, l'igarapé (2) marqué sur les cartes « des 5 Bouches », s'appelle aujourd'hui « des 3 Bouches ».

Counani, *rio Nove*. — Pointa Grande est presque aussi avancée sur la côte voisine que le cap d'Orange sur le golfe d'Oyapock. La péninsule est pleine de marécages, la ligne des palétuviers est interrompue en divers endroits par les pripris. Un long pripri s'étend pendant l'hiver derrière toute la presqu'île et en fait alors une île qu'on appelle l'île des Garses (aigrettes). Le golfe formé s'appelle Foundo do Cambou. Pointa Grande est toujours difficile à doubler; la mer est très mauvaise dans ces parages qui sont les plus redoutés de toute la côte d'entre le cap d'Orange et le cap de Nord.

A l'embouchure du Counani, la montagne qu'on appelait jadis montagne des Mayés s'appelle aujourd'hui montagne de Counani. Le lac, que l'on désignait sous le nom de Ouiouini, est appelé aujourd'hui le Lac, ou la Lagune. C'est un pripri dans lequel tombe le rio Nove

(1) *Ménagerie :* mot local employé dans toute la Guyane française pour dire ferme à bétail; c'est la *fazenda* des Brésiliens.

(2) *Igarapé :* mot indien, ruisseau, petite rivière; de *igara :* canot, pirogue; et *pé :* sentier; le sentier de la pirogue.

aux sources inconnues; à l'époque des pluies, le lac communique avec la mer par le Goyabal (appelé Oyrabo sur les cartes) et avec le fleuve par la crique Française. Le rio Nove, presque aussi large et aussi profond que le Counani, coule dans la savane. Il communique par un pripri hivernal avec le Carsevenne. Le rio Nove a beaucoup d'urnes et d'autres antiquités indiennes, à trois jours du lac. Il passe pour posséder de riches gisements aurifères.

Au milieu de l'embouchure du fleuve de Counani se trouve un banc de sable et de vase qui découvre aux très basses marées et n'est couvert que de trois mètres d'eau à marée haute. Le chenal de la rive droite est meilleur que celui de la rive gauche, mais encore n'a-t-il que cinq mètres d'eau à marée basse. A l'embouchure, le fleuve a bien 500 mètres de largeur. Vis-à-vis du bourg, il en a cent cinquante.

De l'embouchure au bourg, on compte quatre rapides. La passe de l'un d'eux est dangereuse, car elle est fort étroite; un vapeur d'un tirant d'eau de 4 à 5 mètres devrait attendre une très forte marée pour la franchir. Les marées sont fortes en rivière, elles atteignent 6 mètres. A marée haute, on a 10 mètres d'eau dans le fleuve. Dès qu'on a passé l'embouchure, on ne trouve plus de palétuviers. Les berges sont couvertes de moucoumoucous, et les rives de cambrouzes, de pinots, de maripas et de grands arbres. Le fleuve décrit des méandres nombreux. C'est un des plus beaux cours d'eau du Contesté de la côte, à l'eau claire et douce, aux poissons délicats, à l'air vif, aux terres hautes, sans moustiques ni maringouins. De l'embouchure au bourg, il y a environ 25 kilomètres en comptant les méandres et 15 en ligne droite. Il existe une dizaine d'igarapés sur la rive droite, et un peu moins sur la rive gauche.

Le bourg, situé rive gauche, sur un plateau, est dans

une situation exceptionnellement saine. C'est le centre le plus peuplé de la côte contestée. Les voies de communication font défaut. Seuls, de petits sentiers rayonnent autour du bourg jusqu'à 5 ou 10 kilomètres dans la forêt. Depuis vingt-cinq ans que le bourg a été fondé par Chaton, consul de France à Pará, la mortalité a été des plus faibles; le cimetière ne compte qu'une trentaine de croix avec quelques inscriptions en portugais ou en français.

La marée se fait sentir au delà du bourg et jusqu'à 40 kilomètres de l'embouchure.

Un peu plus haut, le fleuve devient extrêmement sinueux; des méandres longs de 7 à 8 kilomètres ne sont parfois séparés l'un de l'autre que par un isthme de cinquante mètres. On remonte jusqu'à dix jours de canotage sans voir le fleuve diminuer sensiblement de largeur. On trouve toujours des rapides, mais aucun d'eux n'offre de dangers réels. Le pays est complètement désert. C'est dans cette région des hauteurs que se trouverait un lac, le lac du Transporté, de trois jours de circonférence, qui ferait communiquer le Counani et le Cachipour, d'après ce que raconta, dit-on, un forçat évadé de Cayenne qui le découvrit. Cette communication existe plus bas par la crique de Hollande qui sort d'un pripri dont un émissaire tombe dans le Cachipour. C'est aussi dans la région des hauts, à cinq jours de canotage du bourg actuel, que le fameux consul Chaton avait commencé l'exploitation d'un placer qui donnait 3 fr. 50 à la batée. Faute de fonds, Chaton dut abandonner son entreprise.

Il existe un sentier de Counani à Cachipour. Ce sentier a de 30 à 40 kil. de longueur; on se rend d'une bourgade à l'autre en un jour ou deux. Il part d'en face de l'ancienne Mission des Jésuites et passe par le pripri de la crique de Hollande. Ce pripri est à sec pendant l'été; mais il est plein

pendant l'hiver et intercepte alors les communications. Cette route passe par de hautes terres boisées et par des savanes mouillées; elle était bien « sabrée » jadis, mais elle n'est plus entretenue aujourd'hui. La géographie de ces régions intérieures s'est sensiblement modifiée depuis l'époque du poste français de Mapa (1836-1840). En ce temps-là le capitaine Dor se rendait de Mapa à Cachipour en pirogue par de longs lacs intérieurs. Les lacs se sont en partie vidés, en se déversant soit dans les fleuves, soit dans la mer. La terre se forme. Après la lagune, le pripri; après le pripri, la savane. Cependant le régime du fleuve de Counani n'a pas beaucoup changé. Aujourd'hui, comme autrefois, on n'y navigue qu'à marée haute, les passes des cachoeiras et le chenal d'entrée étant dangereux à marée basse pour des bateaux de plus de dix tonnes. Les bateaux tapouyes actuels attendent la marée pour entrer et sortir, bien que quelques-uns d'entre eux ne jaugent guère que cinq ou six tonneaux.

De l'embouchure du Counani à celle du Carsevenne, la côte, couverte de palétuviers, comme toutes celles du cap d'Orange au cap de Nord, présente quelques ranchos (1), où s'abritent les pêcheurs pendant les mois de la pêche (de juillet à novembre). Au lieu dit Eouca, on trouve une agglomération de cinq de ces ranchos.

Carsevenne. Mayacaré. — Carsevenne est présenté quelquefois, mais à tort, comme une rivière de peu d'importance. C'est au contraire un des plus grands et des plus beaux fleuves de la côte contestée.

Il est large, profond, traverse les plus beaux bois et les plus belles savanes de la région. Le carapa vit en famille sur ses rives, et des bœufs abandonnés errent, dit-on, dans ses savanes. Il n'y a ni moustiques ni maringouins

(1) *Rancho :* Hangar.

dans le canton. Le Carsevenne a beaucoup de rapides, mais qui n'ont rien d'effrayant. Ce fleuve avait, au commencement du siècle, une population d'Indiens et de Tapouyes aujourd'hui disparue.

Le Mayacaré est un golfe sur la rive septentrionale duquel on remarque quelques ranchos de pêcheurs. Le golfe de Mayacaré ne reçoit aucun cours d'eau important. L'anse est assez profonde; elle offre partout 5 à 6 mètres d'eau; elle est vaseuse et constitue un bon mouillage. Derrière, dans l'intérieur, s'étendent de nombreux pripris peu connus, vestiges de l'ancien lac écoulé.

Maraca. — L'île est déserte. On n'y rencontre même pas un rancho de pêcheur. On y trouve quelques savanes. Les lacs et les igarapés sont poissonneux et giboyeux. Les pripris sont le refuge des canards; les bois sont habités par les biches et les tigres; l'île entière est couverte de maringouins et de moustiques. Tout est noyé, on ne trouve presque pas de terre ferme, même pendant l'estivage, disent les uns; les autres affirment au contraire que l'île est de terres hautes.

Mapa Grande, les lacs, le Tartarougal. — Le fleuve de Mapa, à son embouchure, est un peu moins large que celui de Counani; il est vaseux et bordé de palétuviers. En le remontant, on trouve d'abord une île formée par deux bras du fleuve, puis un bras qui va sur Mayacaré. Un peu plus haut, on se trouve au confluent de la Mapa Grande et de la Petite Mapa. Mapa Grande est le vrai fleuve, large, profond, bordé de forêts magnifiques, et, comme les autres fleuves de la contrée, encombré de rapides à partir du cours inférieur.

La Petite Mapa est beaucoup moins importante. Elle est envahie aux deux tiers par d'énormes bancs d'une vase nue sur laquelle ne pousse pas un brin d'herbe. De chaque côté,

sur des kilomètres et des kilomètres, règnent les palétuviers et les marais. Le tiers moyen du cours se dessèche presque complètement pendant l'été. Toute cette région est infestée de maringouins et de moustiques. Le bourg, qui n'a qu'une rue, s'étend entre la rive droite et un pripri qui va jusqu'au lac.

Les autres lacs ne sont guère que l'expansion des eaux du Tartarougal, improprement nommé Manaye sur les cartes. (Si, ce qui est à désirer, une convention diplomatique prochaine déterminait la frontière sud-est, il faudrait bien se garder de parler de la Manaye, nom qui n'est plus connu dans la contrée). Pendant l'été, les passages de lac à lac sont impraticables, si ce n'est par des pirogues. De chaque côté de ces lacs, et principalement à l'ouest, s'étendent d'admirables savanes, toutes propriétés privées et comptant actuellement 35 ménageries et 2,000 têtes de bétail. Trois grands magasins sont établis dans cette région.

Le Tartarougal se déverse dans le lac des Deux Bouches. Le Tartarougal peut être considéré comme le fleuve jumeau de Mapa Grande. C'est le Tartarougal que le Brésil s'est donné pour frontière provisoire, après que nous lui eûmes offert, en 1856, cette frontière comme dernière concession.

*
* *

Il existe huit divisions administratives locales entre l'Oyapock et l'Aragouari. Les deux premières, qui s'étendent de l'Aragouari au Tartarougal, sont des circonscriptions que le Brésil a organisées et annexées, en dépit des traités formels qui interdisent à l'empire voisin de faire des établissements sur la rive gauche de l'Aragouari, frontière sud-est du Territoire Contesté.

La colonie d'Aragouari a pour chef-lieu le poste militaire

de Dom Pedro II sur la rive gauche du fleuve. Le poste relève du commandant de Macapá, ville qui est reliée à Dom Pedro II par un sentier de prairie.

La colonie de l'Apourème (1) n'a pas de chef-lieu.

Les territoires qui s'étendent du Tartarougal à l'Oyapock sont divisés en capitaineries indépendantes. Ces capitaineries sont au nombre de six : trois capitaineries littorales, celle de Mapa, du Tartarougal à Mayacaré; celle de Counani, de Mayacaré au golfe de Cambou, et celle de Cachipour, du golfe de Cambou au cap d'Orange; — et trois capitaineries intérieures, occupant le bassin du Ouassa : celle de Ouassa, celle de Rocaoua et celle de Couripi. La capitainerie de Cachipour et celle de Counani sont peuplées de réfugiés brésiliens, esclaves noirs et mulâtres pour la plupart. Celle de Mapa est peuplée en plus grande partie de soldats déserteurs de race tapouye; les trois capitaineries du Ouassa sont peuplées d'Indiens (Palicours, Arouas, etc.), débris des anciennes tribus. Ces Indiens sont de race pure à Ouassa, très peu mélangée à Rocaoua, et légèrement croisée d'Européens, de noirs et de mulâtres, à Couripi.

La langue des trois capitaineries littorales et des deux colonies brésiliennes est le portugais, langue maternelle ou habituelle des réfugiés qui peuplent ces régions. Les quelques Français établis dans le pays ont appris la langue de la majorité. La langue des deux capitaineries indiennes intérieures est dérivée du tupi-caraïbe, avec un dialecte pour Ouassa, et un autre pour Rocaoua. A peu près partout le français, ou plutôt le créole de Cayenne, est compris.

Le nombre total des habitants des 6 capitaineries est d'environ 1,300 habitants, ce qui porte à 1,500 individus environ la totalité de la population de la côte contestée. On

(1) Les Brésiliens orthographient Apurema.

compte 100 habitants environ dans la capitainerie de Couripi, 100 dans celle de Rocaoua, 100 dans celle de Ouassa, 100 dans celle de Cachipour, 300 dans celle de Counani, 600 dans celle de Mapa.

Les chefs-lieux sont des villages peu importants. Couripi, Rocaoua et Ouassa ont environ chacun de 50 à 70 habitants; Cachipour en a de 30 à 40 (1); Counani, 150, et Mapa, 100. Les trois premiers sont de véritables villages d'Indiens. Cachipour ne vaut guère mieux. Counani, qui a trente maisons, n'en compte pas une qui ne soit faite de clayonnage enduit d'argile, et qui ne soit couverte en feuilles de palmier. Mapa n'a que trois maisons dans le style des petites maisons de Cayenne : sans étage, en bois et en briques, avec couverture en tuiles; les autres ne sont que des carbets.

Les Indiens du Ouassa sont ce qu'ils sont partout, à l'état de dégénérescence, soumis, résignés, ivrognes et paresseux. Les esclaves réfugiés de Cachipour sont un peu plus intéressants. Ceux de Counani sont plus actifs, plus éveillés, plus entreprenants. On compte parmi eux beaucoup de bons ouvriers. Counani possède une quinzaine de bateaux tapouyes, construits dans la rivière. Counani est le centre de construction navale le plus important qui existe entre Cayenne et Pará. En somme, Mapa est le bourg le plus civilisé de la contrée.

La seule industrie agricole est la fabrication du couac (2). Les huit circonscriptions s'adonnent à la pêche, fort lucrative dans ces parages dont les mers sont riches en *machoirans* jaunes dont la colle est très estimée. De plus, Counani construit des bateaux, et Mapa travaille le caoutchouc

(1) Le village de Cachipour n'existe guère : les habitants vivent pour la plupart dispersés dans des cases fort éloignées les unes des autres, sur les deux rives du fleuve.

(2) Farine de manioc.

et pêche le cury (1) dans les lacs. Partout le commerce est actif et il se trouve généralement entre les mains des Européens.

Ces populations ne sont pas mauvaises, mais méfiantes et dissipées, plutôt superstitieuses que religieuses, et totalement illettrées pour la plupart. Leurs mœurs sont meilleures qu'on pourrait s'y attendre dans un pays où on ne pratique que le mariage religieux et où l'on est parfois trois ans sans voir un prêtre.

L'organisation politique est la même dans les six capitaineries.

Dans chaque capitainerie, on trouve un premier capitaine, un 2e capitaine et un brigadier. Ces titres ne confèrent aucune autorité positive; les chefs ne se font un peu respecter qu'en tant qu'ils ont une réelle valeur personnelle, mais leur grade n'entre pour rien dans la chose. Les deux capitaines et le brigadier peuvent ordonner tout ce qu'il leur plait, il suffit que quelques hommes déterminés s'opposent au vœu général, et le vœu général reste lettre morte. Il existe chez ces gens un principe tacite qu'on pourrait appeler celui de l'inviolabilité du droit des minorités. Ce principe rappelle celui de cette assemblée polonaise où l'unanimité seule avait force de loi et où le veto d'un seul membre annulait la décision prise par la totalité de ses collègues. Les trois chefs sont nommés par acclamation ou par assis et levé dans des espèces de meetings où le tafia joue un grand rôle.

Il existe plusieurs autres fonctionnaires. Ce sont les caissiers, toujours nombreux : caissier municipal, qui perçoit les droits de douane; caissier de São-Antonio, qui reçoit les offrandes destinées à la fête du saint; caissier de la « casa

(1) *Cury* : Le pirarucú de l'Amazone.

santa » (il n'y a encore qu'une seule église qui soit à peu près entretenue, celle de Mapa); caissier du Saint-Esprit, etc. Les caissiers, quand ils sont consciencieux, ne gardent pour eux que les trois quarts des sommes perçues; généralement ils dépensent le tout en pagodes (fêtes à tout propos durant un ou plusieurs jours.) — L'homme de justice, ou huissier, fait les saisies, fait rentrer, quand il le peut, — ce qui ne se voit presque jamais, — les amendes infligées après jugement des capitaines. Il appréhende au corps les délinquants et les criminels et les conduit à la cadée (prison). Pour l'ordinaire, deux ou trois amis délivrent le prisonnier dans la journée, et tout est dit. Il y a bien cependant un gardien de prison; mais le poste est purement honorifique, entièrement gratuit, et le titulaire n'est pas astreint à la résidence.

On n'a nulle part de maître d'école, sinon à Counani, où un Brésilien apprend aux enfants les rudiments de la lecture et de l'écriture, en langue portugaise, comme on le pense bien.

*
* *

Tels sont, en résumé, les renseignements géographiques que j'ai pu recueillir, pendant ma trop courte excursion sur la côte contestée.

Mais ceci n'est qu'une mauvaise préface (1).

(1) Cette Excursion à Counani est la copie d'un rapport rapidement bâclé au retour de mon premier voyage au Contesté.

Son seul mérite est de donner la sensation de l'étonnement naïf qu'éprouve un habitant de Cayenne quand il entre pour la première fois dans ce mystérieux [illegible]

VOYAGE

A TRAVERS LES GUYANES

ET L'AMAZONIE.

JUILLET 1883 — AVRIL 1885.

CHAPITRE PREMIER.

LE PAYS DE MAPA.

De Cayenne à Mapa. La noyade. — Je repars de Cayenne le 10 août 1883. Ce coup-ci, c'est pour mon grand voyage. Il devait durer deux ans, avec bien des traverses.

J'avais pris passage à bord d'une petite goélette montée par des nègres et des mulâtres de Counani. En sortant de la rade, une fausse manœuvre de l'équipage me jeta à la mer. Au bout d'une heure je fus repêché, inerte, sans pouls, déjà bleuâtre. Le docteur Lenoël, qui faisait le voyage avec moi, dut s'astreindre pendant cinq quarts d'heure aux frictions les plus énergiques pour opérer le miracle de ma résurrection. J'étais encore oppressé et souffrant quand, le douzième jour de notre traversée, nous arrivâmes à Counani.

Je ne restai que vingt-quatre heures au village. J'y rencontrai mon ami Joaquim Ferreira Magalhens, mort depuis, hélas! des suites de coups de couteau qu'il reçut à

Mapa. Joaquim me fit engager un créole de Cayenne, Clément Demont, qui m'accompagna ensuite jusqu'au rio Negro.

Après deux jours de mer, nous arrivâmes au village de Mapa le 25 au soir.

Je descendis chez Joaquim, qui m'aida dans mes préparatifs pour mon voyage dans l'intérieur. Joaquim n'est pas seulement un notable commerçant, la personnalité la plus remarquable du pays contesté, c'est un grand cœur, un vaillant, le héros du bas Amazone. Personne mieux que lui ne connaissait les régions que j'allais visiter. C'est grâce à lui que je dus de surmonter aisément les difficultés qui se présentèrent.

J'utilisai les quelques jours que je consacrai aux prépatifs à étudier le village de Mapa.

Village de Mapa. — Mapa est bâti sur la rive méridionale d'un petit *igarapé* vaseux qui fait communiquer la Petite-Mapa, appelée Mongoube dans son cours inférieur, et le Maranhão, déversoir du Lago-Grande dans la Grande-Mapa.

L'igarapé du village n'a pas plus de trente mètres de largeur aux grandes marées et en hiver; l'été, à marée basse, il est presque à sec.

Les bateaux de trois ou quatre tonnes n'y naviguent qu'à la faveur des marées. Les bateaux de quinze à vingt tonnes n'y trouveraient, en aucun temps, un fond suffisant. Les deux rives de l'igarapé sont couvertes de palétuviers. Le site du village de Mapa se trouve au milieu d'un immense marécage.

La situation de la bourgade, sur les bords d'un cours d'eau qui n'est pas accessible aux grands bateaux, n'est pas favorable. Le marais de boue et de palétuviers au sein duquel elle est perdue en fait un des endroits les plus chauds de la contrée et les plus infestés de moustiques,

maringouins et autres insectes de la même famille. Cependant Mapa, bien qu'au milieu des marécages, paraît aussi sain que Counani. Les habitants n'ont guère à souffrir de la fièvre.

La population totale du village est d'environ cent individus. On compte une vingtaine de maisons, dont une seule, celle de Joaquim Magalhens, est réellement confortable. Celle de son associé, Daniel, qui n'est pas encore terminée, et celle de Joaquim Severine, second commerçant de Mapa, sont ensuite les plus propres, les plus européennes. Toutes les trois n'ont qu'un rez-de-chaussée, sont planchéiées et construites avec les briques du poste français. Celle de Magalhens est couverte en tuiles, ainsi que l'église, dont les briques de notre ancien poste ont fait également les frais.

Toutes les autres cases, disposées soit de chaque côté de l'unique rue du village, rue longeant l'igarapé, soit derrière, sans ordre, au milieu des abatis, sont de véritables carbets d'Indiens.

La population de Mapa, à part quelques Brésiliens à peu près blancs, quelques Européens tels que Magalhens, un autre Portugais d'Europe, un Provençal et un Italien, tous trois employés de commerce, la population de Mapa se compose en plus grande partie de gens de race indienne plus ou moins pure, *tapouyes* de toute provenance, soldats déserteurs pour la plupart.

Les nègres, presque tous esclaves fugitifs, ne sont pas nombreux. Cette population est indolente, travaille moins que celle de Counani et que celle des Lacs, fait fort peu de farine de manioc et s'adonne peu au caoutchouc et à la pêche. Le peu d'activité du pays semble se porter de préférence vers l'élève du bétail. De nouvelles ménageries se créent maintenant en savane, mais cette industrie n'a pas encore reçu un bien grand développement.

Les commerçants de Mapa, et principalement Magalhens qui personnifie, pour ainsi dire, l'esprit d'entreprise dans toute cette contrée, de Cayenne à Pará, envoient des bateaux faire la pêche dans les lacs, des hommes travailler le caoutchouc, en même temps qu'ils achètent, pour revendre, caoutchouc, poisson et farine. Les relations sont plus fréquentes avec Cayenne qu'avec Pará, les vents et les courants rendant plus faciles les communications avec la première de ces deux villes. Les marchandises importées par la voie de Cayenne sont d'origine française, celles importées par la voie de Pará viennent des États-Unis de l'Amérique du Nord. Ces marchandises consistent en étoffes, tissus, tafia, genièvre, vin, haches, sabres, comestibles. Le commerce des conserves, si important à Counani, est presque nul à Mapa.

Le commerce se fait au moyen de quatre ou cinq *bateaux tapouyes*, de quatre à dix tonnes chacun, appartenant à Joaquim Magalhens, Joaquim Severine, et à quelques autres commerçants de la région.

Dans les payements, la monnaie brésilienne a seule cours. On accepte l'or et l'argent de toutes les nations, de préférence aux milreis de papier du Brésil, mais on refuse nos billets de la banque de France.

Le taux des bénéfices est énorme. Il est, en moyenne, de deux cents pour cent, et la population n'y trouve rien à redire.

Cette population, apathique, indifférente, résignée, ne fait aucun effort pour améliorer sa situation. Les tapouyes de Mapa, moins actifs que les mulâtres de Counani, retourneraient sans doute à la primitive vie indienne sans le contact et l'action de la petite population européenne ou blanchie de commerçants et d'employés de commerce qui vit au milieu d'elle. Sans qualité marquée, ils n'ont guère plus

de défauts saillants, si ce n'est un penchant prononcé pour l'ivrognerie. Ils sont mauvais payeurs par paresse, inclinés à faire main basse sans scrupule sur des objets d'alimentation et de toilette, mais ils ne sont pas voleurs dans le sens civilisé du mot. Ainsi, l'église de Mapa est toujours ouverte, la caisse s'y trouve dans une malle qui n'est jamais fermée, et l'on n'a pas encore eu de vol à constater. Ce n'est pas cependant la crainte de la damnation qui les a retenus, car leur religion, faite d'une superstition grossière, ne tient pas devant un verre de tafia. Ces gens sont assez indifférents à la question de leur nationalité, si on peut employer un tel mot pour des malheureux qui comprennent si peu la chose. Il ne serait pas exact de dire qu'ils tiennent beaucoup à être Français, mais ils n'aiment guère le Brésil. Ces fugitifs se souviennent de leur jeunesse malheureuse, peut-être aussi de leurs fautes ou de leurs crimes; dans les Brésiliens blancs ils voient d'anciens maîtres, d'anciens tyrans. Leur idéal serait de rester ce qu'ils sont : Mapaenses, indépendants, autonomes, en anarchie. Toutefois, s'il leur fallait opter, ils s'empresseraient de se réclamer de la France. D'ailleurs il existe chez eux un parti français assez militant.

Les préparatifs du voyage étant terminés, je confiai à Joaquim Magalhens, qui partait pour Pará, mes malles de voyage, en le priant de les laisser à Macapá chez le vice-consul portugais, Silva Mendes. Puis je commençai ma tournée par les rivières de Mapa.

Bouche de la Măpa. — La Mapa, à son embouchure, est un fleuve de trois cents mètres de largeur. La barre est assez dangereuse. Autrefois la bouche de la Mapa était beaucoup moins large qu'aujourd'hui. C'est depuis que les lacs se sont vidés qu'elle a pris ces proportions.

Il existe, à l'embouchure du fleuve, sur les deux rives et aussi dans l'île que les cartes brésiliennes appellent Cuará,

des terres assez élevées pour y bâtir un fort et une petite ville. Mais l'établissement coûterait fort cher, devant être construit en terre à demi affermie, et de plus il serait infesté par les insectes que ne chasserait qu'un complet et lointain défrichement. Les mouches, il est vrai, ne sont pas un obstacle devant lequel on puisse reculer. Toutefois leur voisinage est suffisamment désagréable pour qu'on désire l'éviter.

C'est dans cette région de la bouche de la Mapa que je constatai pour la première fois l'extraordinaire rapidité avec laquelle se forme, dans cette contrée, le terrain quaternaire. Les dépôts alluvionnaires y atteignent en des endroits plus d'un mètre par an. Car toute cette terre est en formation ainsi que la région des lacs jusqu'à Tartarougal et à l'Apurema.

Il y a vingt ans, d'immenses étendues de terres aujourd'hui couvertes de palétuviers étaient des bassins lacustres, les bateaux y pénétraient à marée basse avec deux et trois mètres d'eau jusqu'aux *barrancas* actuels de la Petite-Mapa et du Lago-Grande.

Mapa-Grande. — Les lacs se comblent et les rivières s'obstruent. Il en est ainsi aussi bien dans le delta de Mapa-Grande qu'à la Petite-Mapa et aux lacs. Le bras de Mapa-Grande qui allait jadis rejoindre le Mayacaré est obstrué depuis déjà plusieurs années.

Pour le Mapa-Grande, dès qu'il sort de la région des alluvions récentes, il coule en savane entre des berges parfaitement solidifiées et fixées depuis longtemps.

Chacune de ses rives est ornée d'une bordure de bois d'une largeur variable au delà de laquelle s'étend la savane. Sur la partie de la berge alternativement couverte et découverte se trouvent des moucoumoucous, et, parmi les grands arbres de la bordure, des cambrouzes et des pi-

nots. Ce sont les grands arbres de la bordure du Mapa-Grande que les habitants de Mapa utilisent pour leurs constructions navales. Ils vont chercher des bois jusqu'à six jours en rivière. La navigation du fleuve est dangereuse à cause de nombreux bancs de sable cachés sous l'eau, et de courants violents qui empêchent d'aller contre marée. Ces courants, qui sont de près de cinq nœuds à l'heure, se retrouvent dans toutes les branches des Basses-Mapas. On n'essaye pas de les remonter, il faut attendre la marée, ce qui occasionne une grande perte de temps.

Mapa-Grande est un peu moins large, mais aussi beau, sinon plus, que le Counani. C'est à Mapa-Grande, dans le haut du fleuve, à un jour de canotage, que se trouve l'habitation d'Estève Cardozo, le capitaine du Mapa, capitaine sans aucune autorité, le gouvernement de la capitainerie étant actuellement anarchique. On compte six ou sept habitations sur les bords de Mapa-Grande avec une trentaine d'habitants. Chaque habitation a sa ménagerie. L'une de ces habitations est celle d'un créole de l'Oyapock, récemment arrivé aux Mapas. C'est la première constatatio nque je fis de ce fait, dont j'eus depuis des preuves nombreuses, que l'émigration des créoles de Cayenne dans les territoires contestés, et celle des Français dans le bassin de l'Amazone, commencent à prendre des proportions respectables. Je trouvai aussi, mouillé en rivière, un bateau-tapouye appartenant à un habitant de Mapa-Grande. Le district a encore, paraît-il, une autre goélette. Cette petite flottille est le signe d'un commencement de prospérité et d'une tendance au développement.

Les ménageries, cependant, sont encore assez pauvres. Elles renferment des bœufs, des chevaux, des chèvres, quelques moutons. La plus forte possède à peine 200 têtes de bêtes à cornes. En plusieurs endroits on voit des abatis

récents que l'on savanne. Mais en somme, le district, malgré de sérieux éléments de richesse, est encore misérable; on ne trouve rien à acheter, pas une poule, pas un œuf. Les cases sont de pitoyables carbets établis sur pilotis avec une échelle à perroquet pour grimper sur un plancher de jusards qu'abrite imparfaitement de la pluie une mauvaise couverture de feuilles de palmier.

L'ameublement est presque nul et ne se compose que de quelques hamacs et d'une rudimentaire batterie de cuisine.

Je remontai Mapa-Grande jusqu'au premier saut en face duquel a été construite une case. Le site est magnifique. Au milieu de la chute s'élève une île dont la base est couverte d'un gazon frais. Sur la rive droite la dalle de la cascade se continue par une énorme roche plate qui est là comme le soubassement d'un palais détruit.

En aval, en amont, les eaux sombres et profondes du fleuve reflètent les falaises végétales des deux rives.

Les meilleurs bois de construction navale et civile abondent dans les bordures forestières et d'énormes pirarucus fréquentent cette partie du fleuve, riche aussi en poissons délicats. Sur les rives, derrière les bordures, la savane s'étend jusque sur les bords de la Petite-Mapa.

Le site de la première cachoeira est un endroit tout désigné pour l'établissement d'un ou plusieurs futurs centres de colonisation.

Petite-Mapa. — La Petite-Mapa, que je remontai aussi, est beaucoup moins importante que Mapa-Grande. Elle a sa source en savane, son premier saut est à un jour de canotage du village. C'est une rivière tout à fait secondaire. Elle coule parallèlement à l'igarapé da Serra.

Dans la partie inférieure de son cours, les apports de la marée comblent rapidement la Petite-Mapa.

On y voit d'assez nombreux vestiges d'anciens établissements : abatis, parcs, datant à peine de quinze ans et qui ont dû être abandonnés faute d'eau. Un peu en amont, on trouve sur les bords de la rivière des champs de roseaux ; de chaque côté, la ligne des forêts marque l'ancien lit de la Petite-Mapa. Ce cours d'eau se comblera rapidement si l'on ne procède au nettoyage, car le courant n'est pas assez fort pour maintenir un chenal libre. Dans la région des champs de roseaux, qui a deux ou trois kilomètres de longueur, la rivière est elle-même pleine de ces graminées, sans chenal la plupart du temps, et encombrée de radeaux naturels de bois flottants qui pourrissent sur place. En s'aidant de fourcas, et en faisant effort avec les pagayes, on ouvre à la navigation un passage dans ces barrancas, mais non sans peine.

L'hiver, le marais des roseaux est plein d'eau. On ne trouve plus, comme en été, de grandes étendues vaseuses ; les pirogues glissent au milieu des herbes comme des oiseaux aquatiques.

En amont de la région des roseaux et des barrancas s'étendent de grands espaces d'eaux libres; la rivière, dont l'aspect est autrement changeant, grandiose et pittoresque que celui du Counani ou de Mapa-Grande, s'étend en expansion lacustre sur 3 à 400 mètres de largeur. D'immenses étendues y sont plantées de bâches; parfois les bâches sont morts sur de grands espaces, leur tête est tombée à leur pied et alors les champs marécageux de la Petite-Mapa offrent l'aspect de quelque ruine égyptienne et font penser aux colonnades des temples de Louqsor. Le vent soulève les flots de la rivière lacustre et l'on voit voyager les terres flottantes, petites prairies couvertes de fleurs, de gazon et quelquefois même d'arbustes, qui vont lentement d'une rive à l'autre. Toutes les terres qui entourent la Petite-Mapa

en cet endroit ont ainsi voyagé au souffle des vents et peu à peu se sont solidifiées et fixées.

En amont de cette région lacustre, la rivière, rétrécie à 5, 4 et 3 mètres, coule entre la double bordure de bois qui la sépare de la savane.

Dans toute cette partie de son cours la Petite-Mapa a son eau plus ou moins salée, mais jamais complètement douce.

Formation de la terre. — Aussi bien dans la portion lacustre que dans le cours inférieur, la Petite-Mapa présente dans son lit, à marée basse, une grande quantité d'énormes chicots, sans doute plus que centenaires, qui ne peuvent provenir que d'une ancienne terre-ferme disparue. Comment expliquer la présence de ces chicots au fond du lit actuel de la rivière? Par un mouvement volcanique qui se serait produit sur le prolongement de l'axe déjà connu de la ligne des Antilles et qui aurait amené l'effondrement des terres récentes?

L'examen des îlots de terre haute des savanes, îlots de terrains fort anciens, presque azoïques, et produits sans doute par l'éruption, aux âges géologiques primitifs, de bulles volcaniques, l'examen de ces îlots qui sont restés fixes au milieu des changements de niveau des terrains qui les entourent, semble donner raison à cette hypothèse.

Les lacs ayant été alors produits par une action souterraine, les embouchures se sont agrandies et les apports de l'Amazone se sont précipités par cette porte grande ouverte.

Ainsi le mouvement de bascule qui vide les lacs dans la mer, d'une part; de l'autre, les apports de l'Amazone entrant plus aisément par les embouchures agrandies : tels sont les deux agents qui transforment en terre ferme une région primitivement lacustre et marécageuse.

Aussi bien l'Amazone est-il le grand constructeur de toute la côte septentrionale. Ce sont ses apports qui, entraînés par le courant maritime littoral, envasent tous les ports jusqu'à Cayenne.

De ce fait que les bateaux de 40 tonnes pouvaient encore naviguer il y a 40 ans dans les lacs qui aujourd'hui ne sont plus accessibles qu'aux montarias (1), on peut induire que le mouvement de bascule est rapide, et sans doute continuel.

De plus, le fait historique de l'obstruction presque complète, dès la fin du siècle dernier, du bras de mer qui faisait communiquer le détroit de Maraca et l'Aragouari, indique que c'est vers le Lago-Novo que doit se trouver la tête d'axe du mouvement géologique qui verse dans la mer les lacs de cette partie de la côte.

L'ancien poste français. Les ruines. — Avant de me rendre aux lacs, je voulus accomplir un devoir pieux. Je m'étais promis depuis longtemps de faire une visite à l'ancien poste français de Mapa.

Le beau pays de Pinsonia (2), de Macapá à Manáos, sur toute la rive gauche de l'Amazone et jusqu'aux Tumuc-Humac, après avoir été longtemps français en entier et sans conteste, fut un jour délaissé, abandonné sans défense aux audaces des Portugais par l'incurie de la vieille monarchie qui livrait de même, presque sans coup férir, le Canada à l'Angleterre.

Le traité d'Utrecht stipule l'abandon par la France du *bord*, de la *rive* gauche de l'Amazone, c'est-à-dire la renonciation de la France à la navigation du grand fleuve.

Toutefois la côte maritime jusqu'au cap de Nord resta

(1) Montaria : le canot ordinaire. Ce mot est portugais.

(2) De Vincent Pinson, le navigateur qui, le premier, releva les côtes de ce pays où il mouilla dans une rivière (le Vincent Pinson), sur l'emplacement de laquelle les diplomates disputent depuis deux cents ans.

incontestablement française jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Mais, après les guerres malheureuses du premier empire, les Portugais émirent la prétention toute nouvelle de nous évincer de Pinsonia.

La création du poste français de Mapa, en 1836, fut une affirmation timide de nos droits. Il eût fallu trancher une fois la question, faire fi de la vieille paperasse d'Utrecht qui ne se sert que des mots inintelligibles de *bord* et de *rive*, revendiquer tout Pinsonia et occuper l'Araguary. On se contenta de mettre un poste de cinquante hommes dans un îlot au milieu du lac de Mapa. Et, quatre ans plus tard, en 1840, M. Guizot, sacrifiant les intérêts nationaux à des intérêts dynastiques, faisait évacuer le poste récemment établi. Le gouvernement brésilien, aussi audacieux que le gouvernement français avait été timoré, créait, la même année, le 5 mai 1840, la colonie militaire de Dom Pedro II, sur la rive gauche de l'Araguary (1).

L'ancien poste français de Mapa fut créé sur une petite île de l'ancien lac. Les bateaux de 40 tonnes abordaient alors aisément à quai.

Aujourd'hui, on se rend à l'ancien poste par un ruisseau de trois mètres de largeur, roulant à marée basse un mètre d'eau boueuse au milieu d'une forêt de palétuviers qui obstrue la crique de bois tombés et de chicots.

Ce fort était construit dans un îlot de terre haute, à deux ou trois kilomètres au moins des rives du lac aujourd'hui envahi par les apports vaseux et couvert de palétuviers. Il se composait d'une caserne, d'un hôpital, de la maison du commandant et du bâtiment du génie. Le tout était construit en briques et était à étages, sauf toutefois le génie qui n'avait qu'un rez-de-chaussée.

(1) Prononcez *Aragouari*; l'orthographe brésilienne (portugaise) est Araguary. Toutefois n'oublions pas que la rive gauche du fleuve est française.

Deux navires de guerre stationnaient à la bouche de la Mapa; de l'infanterie de marine, du génie et des marins occupaient le poste qui comptait toujours au moins un effectif réel de cinquante hommes.

Les terres du fort s'élèvent maintenant à quelques mètres au-dessus des alluvions récentes. On n'y trouve pas de palétuviers. Le dégrad se trouve en face d'une anse de la crique. C'est au soleil levant, après une nuit passée à canoter dans Mapa-Grande, que je visitai ces tristes ruines de quarante ans.

Les vestiges des anciennes constructions sont généralement à fleur de terre. Seules, trois ou quatre chambres sont à peu près conservées, cependant de grands arbres poussent au milieu. L'îlot de terre haute est étroit et n'est guère long, il n'a pas plus de 10 mètres dans un sens et 30 dans l'autre. La moitié en est pavée de briques amoncelées provenant de l'écroulement ou plutôt de la démolition du fort. Les ruines sont disposées suivant une ligne est-ouest. La forêt règne partout, les plantes grimpantes envahissent les trois salles encore à demi conservées et s'entortillent dans les murailles et dans les arbres qui ont poussé entre elles. Ces briques éparses sur le sol, pénible souvenir d'une des faiblesses de la France, sont la propriété collective des Mapaenses actuels qui les pillent à qui mieux mieux. Joaquim Magalhens, Joaquim Séverine, Daniel, en ont construit leurs maisons, et le village en a construit son église. Toutefois, il se trouve encore assez de matériaux au fort évacué par M. Guizot pour construire à un autre ministre un château, ou à la France une nouvelle forteresse.

Après cette visite archéologique et patriotique je pris la route des lacs, à l'extrémité desquels je n'eus pas du moins l'attristante satisfaction de retrouver les ruines de nos anciens postes de 1777, Macari et Carapopori, évacués

en 1794, alors que la France était en guerre avec le monde entier.

Là, le désert a tout reconquis, la boue et les palétuviers ont tout recouvert; le Français qui foule ces marécages n'est pas obligé de savoir que la France, jadis, fit là un pas en arrière.

CHAPITRE II.

LA RÉGION DES LACS.

Les lacs. Le Maranhão. — Le Maranhão, que l'on prend ordinairement pour se rendre aux lacs, a été ouvert récemment, il y a une quarantaine d'années, par une des dernières secousses qui aient été senties dans la région.

Les eaux du grand lac de Mapa, beaucoup plus vaste alors qu'aujourd'hui, ont afflué sur un point et se sont frayé un chemin plus court vers la mer : ce chemin c'est le Maranhão.

Le Maranhão a environ 100 mètres de largeur, 4 à 5 mètres de profondeur à marée basse et jusqu'à 8 ou 9 mètres à marée haute.

D'innombrables petits igarapés et furos viennent y aboutir en tous sens. C'est la patrie des flamants, des aigrettes et de tous les oiseaux d'eau.

Le Maranhão a une cachoeira de vase dangereuse à marée basse. Il y a quelques mois un créole de Cayenne, ancien employé de placer, s'y est noyé.

Les furos (1) de la rivière entourent des îles tantôt flottantes, tantôt solidifiées; tout cela était lac autrefois.

On ne trouve pas de palétuviers jusqu'à la côte, ce ne

(1) Furo : synonyme d'arroyo, mot plus connu aujourd'hui en langue française; canal naturel.

sont que moucoumoucous, roseaux, plantes marines : une forte marée enlèverait tout.

Le Maranhão est beaucoup plus large en sortant du lac qu'en arrivant aux Mapas. Il sort du Lago Grande par mille canaux enfermant des gazons flottants, des îles d'herbe courte, prairies minuscules étreintes par les eaux, terres plates, vertes, fleuries, couvertes par endroits d'une végétation étrange, bizarre, inconnue, paradis du botaniste. A l'est se perd dans le lointain la ligne des palétuviers de la côte; à l'ouest, à l'horizon, défilent les bordures forestières de la terre ferme derrière lesquelles se déroulent les savanes (1).

Les lacs. — Comment les anciens Indiens de la côte de Guyane, grands navigateurs il est vrai, mais qui pourtant pratiquaient peu la voile, pouvaient-ils affronter avec leurs pirogues les dangers de la haute mer? sans doute, ils ne naviguaient guère que dans les lacs du littoral alors beaucoup plus nombreux et plus importants qu'aujourd'hui, comme tout l'indique, depuis le grand lac de Mapa jusqu'à ceux du cap de Nord. Ce n'est qu'originairement que les envahisseurs Tupi-Caraïbes, nouvellement arrivés de leur patrie inconnue, purent être de vrais marins, par la suite ils n'osèrent affronter que la navigation fluviale ou lacustre.

Lago Grande. — Le Lago Grande est couvert d'îles flottantes et d'herbes marines sous lesquelles il disparaît et devient prairie. La partie libre du lac n'est déjà plus guère qu'une rivière lacustre dans laquelle on trouve quelques îles de terre haute, rares et de peu d'étendue.

Les canards, les sarcelles, tous les oiseaux d'eau s'ébattent dans ces végétations aquatiques, ou se penchent sur les quelques arbustes chétifs des petites îles solidifiées.

(1) Pour les savanes, voir tome I : *La République de Counani.*

Le lac est sans profondeur, il se terre en bien des endroits, il n'a qu'un mètre d'eau à marée basse; l'été il est presque à sec et il faut attendre le flot pour passer. L'hiver, les eaux sont plus abondantes; on peut canoter partout; mais le lac libre n'est guère élargi, les végétations marines se soulèvent avec l'eau, la prairie lacustre monte.

La végétation du lac se compose principalement de champs de roseaux et de plantes grasses appelées vulgairement oreilles d'âne.

On y trouve aussi des plantes fibreuses dont les racines et la tige sont dans l'eau et supportent à leur extrémité aérienne de larges feuilles en forme d'assiette.

D'autres plantes sous-marines, longues, ramifiées, portent sous l'eau une infinité de bouquets spongieux dont on voit émerger les fleurs jaunes, qui tranchent avec le bleu sombre des fleurs d'oreilles d'âne.

Les quinquins (1) aux couleurs de feu s'ébattent sur ces végétations qui sont comme autant d'éléments constitutifs de la formation de la terre.

En effet, les herbes spongieuses supportent une espèce de couche de mousse, produit de la décomposition de leurs fleurs et de leurs rameaux supérieurs; les graines d'oreilles d'ânes et de roseaux germent et prennent racine dans cette couche peu consistante.

A la longue, la décomposition des végétations plus fortes des oreilles d'ânes et des roseaux donne une espèce de vase végétale presque solide où poussent les moucoumoucous qui mourront quand la terre sera devenue forte et solide et seront alors remplacés par les graminées de la savane.

Dans plusieurs parties du lac je retrouve les chicots

(1) Petits flamants couleur de flamme, gros comme des cailles.

gigantesques que j'avais déjà remarqués à Petite-Mapa et que je reverrai jusqu'au lac des Deux-Bouches. Comment expliquer la présence de ces chicots au fond de lacs qui sont les uns en train de se combler, les autres bordés de terres montagneuses? Ce ne peut être que par la théorie d'un affaissement.

Le vent fait du courant quand nous passons dans le lac libre; il y a là de la mer pendant l'hivernage.

En approchant des îlots de formation récente je les vois semés de petits mamelons couverts de savanes roses et d'arbustes rabougris; l'eau du lac libre est limpide. Nous voyons d'ici la rivière du Bac. Pendant l'hiver, cette rivière servirait d'émissaire au lac et communiquerait avec l'Océan par l'igarapé de Line (1).

Nous ne tardons pas à rentrer encore dans les végétations marines.

Quand on navigue dans ces districts aquatiques, entre un champ de roseaux et un champ d'oreilles d'ânes, dans un fossé d'un mètre de largeur, et qu'on regarde les voiles des pirogues sillonnant d'autres champs, on a l'illusion de régates dans les herbes d'une prairie.

Parfois on manque le passage, comme cela nous est arrivé; nous courons au milieu des roseaux dont nous voyons la racine à un mètre au fond de l'eau, tout est vert autour de nous.

Mes deux matelots, un Italien de Gênes et un ancien esclave presque blanc venu de Pará, montent alternativement au mât pour voir s'ils découvriront le chenal.

C'est le désert de l'égarement, le désert des herbes et des eaux. Il est difficile de ne pas manquer le passage; toutes ces îles flottantes voyagent, et à moins de parcourir le lac

(1) De Line, ou d'Olindo. Il se parle dans le Mapa un sabir franco-portugais auprès duquel la règle de l'orthographe géographique perd ses droits.

tous les jours on ne peut être au courant de sa changeante topographie. Je navigue au milieu de cette terre en formation, faisant fuir les aigrettes blanches et les grands blancs au vol pesant, tout heureux de trouver par accident quelque sentier de crocodile ouvrant pour une minute un bout de chemin libre.

Parfois un courant sous-marin crée un petit lac sans herbes, une clairière d'eau vive dans la forêt des plantes marines.

Naviguant ainsi dans la terre, la voile et les pagayes suffisent à peine pour avancer d'un kilomètre à l'heure. Si l'on n'est pas pressé, l'œil se récrée par la contemplation d'une multitude de fleurs multicolores qui invitent la main à les cueillir. Mais chaque cueillette est le signal d'un fourmillement indescriptible; la nation des moustiques, maques et maringouins, peuple ces régions qui ne sont ni terre ni eau.

Nous passons, car nous ne sommes qu'aux premiers jours de septembre; mais, en octobre, il faut bien connaître les chenaux pour diriger les plus petites pirogues dans le lac presque complètement desséché. Cet état nouveau est tout récent : il y a quarante ans toutes ces végétations n'existaient point, le lac tout entier n'était qu'eau libre et profonde, même pendant l'été; les goélettes de 40 tonneaux le traversaient. Mais le lac se comble rapidement; dans peu d'années il ne restera à la place de la partie actuellement libre qu'un petit cours d'eau, comme le rio Souje. Cette partie libre décrit une courbe assez prononcée.

Le rio Souje, à son embouchure dans le lac, n'est pas fort éloigné de Petite-Mapa, mais il n'existe pas de chemin par terre entre les deux cours d'eau. En arrivant au rio Souje, et d'ailleurs jusque dans le haut des lacs, on voit encore la double ligne d'horizon : les palétuviers de la côte et la bordure boisée des savanes.

Rio Souje. — Le rio Souje, qui amène au Lago Grande les eaux du Redondo, coule, dans la partie inférieure de son cours, au milieu d'un ancien lac disparu. Il est d'abord étroit, n'a qu'une dizaine de mètres de largeur et glisse entre les roseaux comme un ruisseau dans un champ de blé. Près de chaque rive les berges sont presque complètement solidifiées et couvertes de roseaux, avec des bouquets de moucoumoucous.

A l'est et à l'ouest, les lignes lointaines des palétuviers et de la bordure des savanes marquent les contours de l'ancien lac. Le rio Souje est une rivière fort belle et propre, à l'eau limpide malgré le nom du rio, nom qui veut dire sale. Dans cette première partie de leur cours, les bords du rio Souje présentent un phénomène singulier : les berges, élevées de plus d'un mètre au-dessus des plus hautes marées, offrent un curieux mélange de la végétation marine et des essences du grand bois. Par endroits, la savane de la rive occidentale arrive jusqu'à la rivière.

Un peu plus haut, le rio Souje devient un véritable fleuve, la terre est bien formée et a pris la place du lac. On trouve sur les berges des arbres gigantesques dans les branches desquels des volées de sasas et d'oiseaux d'eau s'ébattent avec un bruit étourdissant. Tous les échassiers semblent s'être donné là rendez-vous. Le rio Souje a environ 12 kilomètres depuis le Lago Grande jusqu'au confluent de l'igarapé da Serra, et 12 autres de l'igarapé da Serra au Redondo. On compte six habitations sur ses bords. A l'embouchure de l'igarapé da Serra le paysage devient magnifique. Au confluent, la rivière, élargie jusqu'à 500 mètres, présente deux petites îles couvertes de pelouses dans un encadrement de terres hautes et montagneuses couronnées de majestueuses forêts. Des pirogues remontent et descendent l'igarapé da Serra pour aller tra-

vailler le caoutchouc ou transporter la gomme à Mapa. C'est un peu au-dessus du confluent que demeure aujourd'hui José Monteiro, qui fonda le village de Queimado dont il fut le dernier habitant.

Dans toute cette région, on paraît travailler activement : on brûle des abatis en plusieurs endroits; nous croisons un grand nombre de canots qui, affairés, courent à des occupations diverses. J'essuyai, au confluent de l'igarapé da Serra, un orage comme je n'en avais pas encore connu en Guyane, avec d'horribles éclats de tonnerre et accompagnement d'une pluie torrentielle de deux heures.

A partir du confluent de l'igarapé da Serra, le rio Souje devient un fleuve magnifique de 300 mètres de largeur. Mais bientôt la rive orientale est prise par les roseaux, le fleuve se resserre entre ces roseaux et les hautes berges de la côte occidentale, et sa largeur dépasse rarement 100 mètres de courant libre.

C'est aussi à partir du confluent de l'igarapé da Serra que commence le territoire appelé Queimado. Queimado est un mot portugais qui signifie brûlé. Queimado est abandonné depuis juin 1883; José Monteiro a été son dernier habitant. Queimado se composait du nord au sud : 1° d'un petit cimetière ayant une dizaine de tombes (rive occidentale); 2° de deux cases assez propres qui appartenaient à José Monteiro (même rive), où l'on trouvait des cocotiers, des orangers, des citronniers, des goyaviers et tous les arbres fruitiers du pays; 3° un peu au sud, sur la rive orientale, de trois cases, aujourd'hui abandonnées, comme le reste, et situées au milieu d'une petite savane.

Dans le haut de Queimado, la rivière n'a plus que 30 mètres de largeur libre. Queimado et l'igarapé da Serra forment un isthme de terre haute entre deux lacs. En sortant de cette région, le rio Souje (c'est sa dénomination géné-

rique, mais il en a plusieurs, chaque habitation lui donne le sien) coule dans une grande prairie de roseaux. Les berges de la rivière sont solidifiées et des bosquets de moucoumoucous émergent du niveau uniforme des herbes. Les lignes des bois sont assez éloignées; il y a eu jadis en cet endroit une expansion lacustre.

La rivière traverse encore ensuite un petit isthme de terre ferme, puis elle présente un peu plus loin deux petites cachoeiras de vase.

Il y a quelque activité dans cette région que les seringueros parcourent actuellement tous les jours. Chacune des six habitations du rio a sa ménagerie. Il y a là évidemment quelque progrès. C'est dans ces parages que je fis connaissance avec les premiers caïmans. Depuis, je n'y pris pas plus garde qu'aux maringouins.

Au-dessus de Queimado, ce sont des fromagers gigantesques qui ornent des champs de roseaux.

Toute cette contrée est magnifique, aussi riche et belle que les environs du village de Mapa sont pauvres et laids.

Plus haut, le rio coule au milieu d'un marais, vestige d'un ancien lac disparu, et n'a plus que quelques mètres de largeur et quelques pieds de profondeur. D'innombrables igarapés et furos parcourent le marais en tous sens : les uns, en plus grand nombre, se rattachent à la branche maîtresse, les autres essayent en vain de se rattacher au Redondo, qui s'avance au nord-est. Un fort courant venant des lacs se fait sentir, il est d'au moins deux nœuds à l'heure. Sur les rives lointaines de l'ancien lac disparu se montrent quelques palmiers. Avant d'arriver au Redondo, on prend une espèce d'avant-lac, ou lac intermédiaire, par un canal étroit bordé d'arbustes épineux, qui rappellerait « le chemin de la prairie », n'étaient les caïmans et les boas qu'on voit s'ébattre dans les fourrés.

Parti du village de Mapa le matin, j'entrai au Redondo à nuit noire, après douze heures consécutives de canotage. Le lac s'annonce par un grouillement de pragas à donner la chair de poule. Hélas ! je n'étais qu'au début de mes épreuves.

Voici le Redondo. Le rio Souje finit comme il avait commencé : il n'est ici qu'un ruisseau étroit et presque vide dans un désert de roseaux et d'herbes marines.

Lac Redondo. — Le Redondo est un joli petit lac circulaire, entièrement libre, aux eaux claires, transparentes et profondes, semé de nombreux petits îlots de terre haute, les uns boisés, les autres gazonnés, qui rappellent au marin qui m'accompagne, créole au langage hyperbolique, l'admirable baie de Rio de Janeiro ! Ce lac serait un vrai paradis sans les *pragas* qui en dépoétisent le séjour. Il était jadis plus étendu, il se comble comme les autres; ses rives sont prises par la végétation marine.

Le Redondo, à proximité du Fréchal et de l'igarapé da Serra, est un centre commercial de quelque importance. On y compte trois magasins, celui de Joaquim Belforte, Brésilien de Pará, dans une île de l'est; celui de Castilho, Péruvien, dans une autre île au sud-ouest ; celui de Covis, créole de Cayenne, dans une île du nord-ouest.

M. Covis eut l'extrême obligeance de me conduire luimême, avec son bateau, jusqu'au lac des Deux-Bouches, voyage assez dur qui valut à mon hôte, déjà vieilli et fatigué, de faire, au retour, une grave maladie de six semaines.

Honneur à ce brave Français! Ah, si l'on voulait tirer de nos Français d'avant-garde tout ce qu'on en pourrait tirer!...

Il ne me fut pas donné d'assister au Redondo à l'une des fêtes du lac. Ces fêtes se célèbrent par des régates : deux ou trois douzaines de pirogues venues du Redondo et des environs concourent pour desprix de vitesse en sillonnant

une journée entière, d'une rive à l'autre rive, la gracieuse petite nappe d'eau.

Lac Couroucha. — Le lac Couroucha, que je ne pus visiter, se trouve à l'est-nord-est du Redondo. On le dit fort vaste. Il doit son nom à un industriel français qui y faisait faire la pêche. Non loin du Couroucha, du côté de l'est, se trouve le Courtisal. On ignore s'il existe des communications par eau entre ces deux lacs.

Rivière de Jabourou. — La rivière de Jabourou, que je prends au sortir du Redondo, va de ce lac au lac Jabourou; elle reçoit les eaux du Bréo et du Toucounaré.

Le Bréo. — Le Bréo est un affluent de gauche de la rivière de Jabourou. Le rio Bréo traverse un lac assez important avant de s'unir à cette dernière rivière.

Le Toucounaré. — Le Toucounaré envoie une branche sur le lac de Bréo; cette branche sort du lac de Bréo, forme le lac Toucounaré et tombe dans la rivière de Jabourou. Une autre branche du Toucounaré tombe directement dans le Fréchal.

Lac Jabourou. — Le lac Jabourou, à l'extrémité sud de la rivière de Jabourou, a dû être fort vaste autrefois, car les lignes boisées qui indiquent l'ancien lit ne s'aperçoivent pas d'une rive à l'autre; mais le lac est pris en presque totalité par les roseaux, les oreilles-d'âne et les moucoumoucous. Du lac ancien et du lac actuel, il ne reste en réalité qu'un chenal central. Vers le milieu de ce chenal central passe la rivière Fréchal, qui coule ouest-est, à travers les herbes marines.

Le Fréchal coule ensuite nord-sud, au milieu du lac envahi, d'où il sort pour aller se jeter dans le Couroucha, qui communique encore avec le Jabourou par un igarapé qui sort au nord-est de ce lac.

Rivière Fréchal. — A la sortie du lac Jabourou, on suit un

instant le Fréchal, rivière importante dans son cours moyen, mais rétrécie ici par la végétation aquatique. Quand le Fréchal tourne pour aller tomber dans le Couroucha, on le laisse pour prendre l'igarapé Cyrille.

Igarapé Cyrille. — L'igarapé Cyrille est presque impraticable, même en pirogue; il est envahi en entier par la végétation marine.

Lac Cyrille. — Le lac Cyrille a dû être jadis important, mais il est pris tout entier; il ne reste plus qu'un étroit chenal au centre.

Bréo, Toucounaré, Jabourou et Cyrille sont le reste d'un seul et même lac avec Andiroba à l'ouest. Cet ancien lac est dès aujourd'hui presque complètement terré; il ne reste plus que les chenaux.

Lac Andiroba. — Le lac Andiroba, à l'ouest, communique avec le Bréo, le Jabourou, le Cyrille et le Pracouba.

Lac Pracouba. —En sortant du lac Cyrille, on entre dans le lac Pracouba. Le Pracouba est un beau lac libre aux eaux profondes, aux rives hautes et bien boisées.

Sur la rive occidentale se trouve l'habitation de Manoël Preto. Le Pracouba n'a pas d'îles. Il communique avec le Sakaïsat, qui est à l'est. Le Pracouba est fameux par ses tempêtes de l'hivernage.

Ce lac est peuplé; on compte cinq ou six habitations sur ses rives. Au nord, un étranglement du lac est appelée Petit-Pracouba. La passe du Petit-Pracouba au Grand-Pracouba est difficile.

Lac Sakaïsat. — Le Sakaïsat, que je n'ai pu visiter, passe pour être à peu près aussi grand que le Pracouba. Il s'étend à l'est entre le Pracouba et le Pranari. Le Sakaïsat est double; on distingue le petit Sakaïsat et le grand Sakaïsat. On ne sait si ce lac communique avec le lac Apezat, dont il est proche.

Rivière Pranari. Le tapis-franc des lacs. — La rivière qui va du Pracouba au Comprido est appelée Pranari. Le Pranari est une rivière lacustre qu'on serait souvent tenté de prendre pour un lac. Elle s'étend parfois, avec des îles nombreuses, sur 3 ou 4 kilomètres de largeur. Les îles et les rives du Pranari ont des berges élevées; ce sont des terres hautes couvertes de hautes futaies. Un peu avant d'arriver au Tapage, le Pranari est un véritable lac, presque aussi étendu que le Redondo.

Tapage (de *tapado*, bouché) est un étranglement du Pranari, qui en cet endroit n'a plus que 15 mètres de largeur.

Le Pranari ne communiquait pas autrefois avec le Comprido ; les eaux se sont ouvertes, à Tapage, un passage étroit et profond. J'ai fait sonder, et on a trouvé plus de 50 mètres de fond.

A partir de Tapage, le Pranari s'élargit un peu, la rivière coule entre de petites collines qui encadrent un paysage charmant. Des îles nombreuses surgissent des eaux sombres et profondes; des anses, de petits promontoires, découpent de mille manières la rive haute et boisée, au bas de laquelle une végétation de moucoumoucous, de palmiers et d'arbres inconnus, qui rappellent le pommier, s'étagent jusqu'aux altitudes supérieures où règnent les géants de la forêt. Sur la rive occidentale, au milieu d'une toute petite savane ornée d'un lac minuscule, dans un site délicieux, se trouve la maison de Tapage, le tapis-franc des lacs, le rendez-vous de tous les mauvais drôles du Mapa. A la maison de Tapage, on célèbre 180 fêtes par an, et cela à grand renfort de *cachaça*, et non sans coups de couteau.

Le Pranari, un peu plus loin, s'élargit encore démesurément et redevient lac. De nombreux îlots s'échelonnent sur la côte occidentale, des montagnes de verdure tranchent

sur le sombre des eaux et le jaune pâle de petites prairies couchées là en long, au soleil, comme des tigres au pied des monts. Le Pranari s'étrangle brusquement : c'est la passe du Comprido, courte et étroite.

Lac Comprido. — Ce lac est aussi un lac double ; il comprend le haut Comprido et le bas Comprido. Le bas Comprido est moins vaste que le Redondo, il est complètement libre, découpé de baies nombreuses ; ses rives hautes et basses ne sont pas envahies. Le bas des berges est couvert de pinots qui se mêlent aux arbres des grands bois. La passe du bas au haut Comprido est courte et n'a pas plus de 100 mètres de largeur.

Le haut Comprido est un grand et beau lac complètement dépourvu de toute végétation envahissante. Ses îles, petites et gracieuses, n'obstruent pas le centre, mais sont toutes distribuées au périmètre. Les berges, fort élevées, sont couvertes de palmiers de toutes sortes, au-dessus desquels commence la forêt, bordure de la savane. Les terres, au Comprido, sont encore plus élevées qu'à Pracouba, où les terres hautes ne font que commencer. Cependant on ne compte que deux ou trois habitations sur les bords du lac, bien que le Fréchal coule là, derrière, à peu de distance, dans des forêts de caoutchouc, au milieu de magnifiques savanes qui se continuent jusqu'à Tartarougal, d'un côté, et à Mapa, de l'autre. Un affluent de gauche du Pranari communiquait jadis avec le passage des deux Compridos ; un barrage interrompt maintenant cette communication qui abrégeait la route de Pracouba. Du Comprido on commence à voir les montagnes du Tartarougal qui accompagnent le voyageur jusque dans la savane de Macapá. Le passage de sortie du haut Comprido n'a que 30 mètres de largeur ; il est fort court et aboutit de suite au lac Coujoubi.

Lac Coujoubi. — Le pourtour du lac compte des îles

nombreuses, mais le centre est libre. Le périmètre du lac et les îlots qui le bordent sont découpés de détroits, de baies et de furos innombrables. Sur les rives, qui sont fort élevées, les bâches et les pinots croissent parmi les grands arbres. Ce sont là les caractères de tous les lacs de terre haute, Pracouba, Comprido, etc. La région devait être jadis peuplée : le cimetière, rive ouest, compte 40 tombes. Ce cimetière est entretenu par un individu qui a fait aussi le vœu de se charger tous les ans de la célébration de la fête de la Toussaint. Cet homme est João Despaz, le saint de Coujoubi. Outre l'habitation de João Despaz, on en compte encore trois ou quatre autres, dont celle de João da Silva, où j'ai passé la nuit. La savane touche presque au lac. On va de Coujoubi, par savane, au Redondo en une heure de cheval. Toutes les habitations actuelles de Coujoubi ont des ménageries : j'y ai vu aussi du coton et de l'indigo, mais on ne cultive pas en grand. On sort du lac pour entrer dans la rivière Petit-Coujoubi par un passage étroit de 5 mètres de longueur sur 2 de largeur, juste la passe du canot.

Rivière de Coujoubi. — La rivière de Coujoubi est un cours d'eau large, profond et fort important. Il irait plus loin, à ce qu'on m'assure, que le Fréchal lui-même. La rivière de Coujoubi a 100 mètres de largeur un peu au-dessus de son embouchure dans le lac. Un peu plus haut, c'est un cours d'eau lacustre enfermant des îles nombreuses, mais envahi par les végétations aquatiques.

Je remontai un de ses affluents de gauche, assez étroit, coulant en marais et présentant une cachoeira de vase. Plus haut, cet affluent coule en forêt, se retrécit de 15 à 20 mètres, mais est libre d'herbes. Des bois tombés barrent son cours en divers endroits. Je rencontrai le caoutchouc à l'habitation de João de Salles, que je visitai.

Au Coujoubi, la population est maladive; le district paraît malsain.

Rivière Petit-Coujoubi. — Pour se rendre du lac Coujoubi au lac Itoba, on prend la rivière Petit-Coujoubi. Cette rivière est d'abord bouchée par les oreilles-d'âne et les moucoumoucous, puis elle s'élargit peu à peu et devient complètement libre. Alors la rivière est belle, large, bordée de hautes terres boisées au sommet et ornées à la base d'une bordure de palmiers caranas. Le paysage devient montagneux, la rivière a un kilomètre de largeur sur quatre mètres de profondeur, mais elle est en partie envahie par les herbes marines. C'est encore là une rivière lacustre, un ancien lac à demi disparu. Plus loin, la rivière est de plus en plus envahie, sa navigation devient difficile, il faut pousser le canot avec les fourcas. Sur la rive occidentale on me montre une croix isolée; on appelle l'endroit « cimetière de l'Espagnol », parce que, il y a quelques années, un Espagnol y a été assassiné et enterré. Un peu plus loin, on entre dans le Choumbique.

Rivière Choumbique. — La rivière Choumbique n'est plus qu'un chenal au milieu d'un lac déjà complètement terré. Le chenal de Choumbique conduit au lac Terre-Jaune.

Lac Terre-Jaune. — Le lac de la Terre-Jaune est petit, rond, moins grand que le Rodondo, et n'est envahi qu'au pourtour. Il doit son nom à des champs de terre jaune qui se trouvent du côté de Choumbique. On sort de ce lac pour entrer dans la rivière d'Itoba par un passage étroit, difficile, presque complètement bouché.

Rivière d'Itoba. — La rivière d'Itoba, qui va du lac Terre-Jaune au lac d'Itoba, est large, mais envahie. Itoba vient de deux mots tupis : taob (taoub), et toub, (1) explétif qui signi-

(1) Toub : en portugais, *tuba*.

fie abondance. Itoba : Taob-toub : lieu où il y a beaucoup de taoubs. Les taoubs sont, en effet, très communs dans le district.

Grande rivière d'Itoba. — La rivière d'Itoba, affluent du lac du même nom, coule dans le grand-bois au milieu de cônes d'érosion semés à tous les coudes du cours d'eau. L'Itoba a de 20 à 40 mètres de largeur. On trouve deux habitations à l'embouchure et deux dans le haut. Celles du haut appartiennent, l'une à un Paraguayen réfugié, l'autre à Mariano Ribeiro, qui va me conduire au Lago Novo. Dans les hauts, la Rivière Grande d'Itoba se rapproche, me dit-on, à un quart d'heure de marche de Tartarougal Sinho.

Lac d'Itoba. — Le lac d'Itoba est le paradis des pragas; nulle part je n'en ai vu autant : on passe la journée à agiter son mouchoir pour écarter les insectes. Le lac est rond, petit, sale, plein de plantes marines dont les petites feuilles rousses et les petites fleurs jaunes donnent aux eaux une couleur de sang. Du lac Itoba pour aller au lac Macacouari il faut traverser une région de plantes marines, roseaux et oreilles-d'âne qui obstruent presque complètement le passage; le barranca est des plus mauvais.

C'est à l'entrée du lac Itoba, non loin de l'embouchure de la Rivière Grande d'Itoba, que se trouve l'habitation d'Antonio da Silva Cameta, ainsi appelé du nom de sa ville natale. C'est peut-être le plus honnête homme de la région des lacs. Sa bonne hospitalité me fit oublier mes fatigues, et les pragas qui rendent le district presque inhabitable. La fille de Caméta est mariée à Cayenne avec un surveillant militaire. Cette bonne et honorable famille a de plus pour moi la qualité de parler le français et le créole de Cayenne.

Lac Macacouari. — Après le barranca d'Itoba, on tombe dans le lac Macacouari. Une des branches du Macari y passait autrefois. Aujourd'hui le lac est presque complète-

ment envahi par les herbes marines. Le chenal est libre à peu près partout, mais il est étroit, et de chaque côté s'étendent des champs solidifiés de roseaux et de moucoumoucous. Le chenal arrive au Macari en passant au milieu d'une forêt de moucoumoucous nains.

Rivière Macari. — On suit un instant le Macari avant de prendre la rivière des Deux-Bouches. Le Macari est le reste misérable de l'ancien fleuve. Entre Macacouari et la rivière des Deux-Bouches, le Macari a de 50 à 100 mètres de largeur, dont une dizaine seulement de libres. Sur ses rives on trouve la végétation du grand-bois déjà poussée sur le marais solidifié : des pinots, des bois-canon parmi des moucoumoucous et des cambrouzes. Le Macari vient de la savane de l'ouest; de ce côté, son cours est peu étendu. Pendant l'hivernage il reçoit, par un canal qui court derrière le lac des Deux-Bouches, le trop-plein des Tartarougals. Vers l'est, il est bouché au bout de deux heures de canotage. On ne saurait le pratiquer jusqu'aux lacs côtiers : son cours est en partie effacé. Il faudrait traîner les pirogues pendant deux ou trois jours dans des marais à moitié solidifiés, au milieu des herbes coupantes, dans la patrie des jacarés et de toute la vermine tropicale, pour arriver au lac Da Jac, d'où sort le Macari pour tomber dans l'Océan.

Rivière des Deux-Bouches. — La rivière des Deux-Bouches coule du Macari au lac des Deux-Bouches. Elle est de peu d'étendue. Ses rives sont couvertes de forêts de moucoumoucous d'où émergent des pinots, des bois-canon, quelques grands arbres et où habitent de nombreuses tribus de ramiers. Elle a 20 mètres de largeur.

Lac des Deux-Bouches. — Ce lac est ainsi nommé parce qu'il possède les deux bouches du delta du Tartarougal : la bouche qui envoie les eaux au Lago Novo et aux lacs côtiers, la bouche qui coule vers les lacs du Mapa. C'est un

grand et beau lac complètement libre, avec des berges hautes et bien boisées, des îles nombreuses, des côtes profondément découpées.

En entrant, on voit distinctement, au sud-ouest, les montagnes des Tartarougals : Tartarougal Grande, Tartarougal Sinho et Masiranduba.

On compte trois habitations au fond des trois golfes du lac : au nord est celle de Manoël Joaquim, au fond d'un golfe plein de chicots dont la présence en cet endroit ne peut guère être expliquée que par la théorie d'un affaissement. L'habitation de Manoël Joaquim est en savane; cette savane, qui s'étend entre le lac des Deux-Bouches et le Lago Novo, est la tête du campo d'Apurema. Manoël Joaquim est un vaqueiro de Marajó. C'est lui qui me conduira à Nazareth. Au fond d'un golfe, au sud-est, habite João Belforte, fonctionnaire brésilien. Ce monsieur, espèce de subdelegado ou d'inspector, est chargé de signaler à Macapá ceux des fazendeiros de l'Apuréma qui, pour éviter de payer les droits au gouvernement, feraient passer leur bétail par les lacs. Dans une île de la rive occidentale habite João Antonio, chez qui je passai deux journées agréables. L'habitation de João Antonio est dans un site splendide. C'est en même temps une des plus élégamment construites de la contrée. La nuit, on voit de là les feux du campo d'Apuréma, boucans, abatis qui brûlent. Chacune des trois habitations a une petite ménagerie.

Le lac des Deux-Bouches, comme les autres lacs, a son cimetière. Celui-ci en a même deux, sur la route de Tartarougal.

L'embouchure de Tartarougal dans le lac n'a rien de majestueux, elle a moins de 100 mètres de largeur, et un peu plus haut la rivière se resserre à 30 mètres environ.

Tartarougal est aujourd'hui un des centres du travail du

caoutchouc dans la contrée. C'est à Tartarougal que se trouvait alors mon subdelegado. Ce fonctionnaire, pas fier, était à travailler le caoutchouc en attendant de l'avancement. J'avais à cœur de voir ce personnage. Mais je partis d'abord pour le Lago Novo, où Mariano Ribeiro avait hâte de me conduire.

Rivière du Lago Novo. — La rivière du Lago Novo sort du lac des Deux-Bouches au nord-est. Elle a 100 mètres à son embouchure, puis se rétrécit bientôt de moitié. Elle coule quelque temps dans le grand bois qu'on laisse ensuite pour prendre une végétation de marais, moucoumoucous mêlés de cambrouzes, de pinots et de bois-canon. Puis la rivière se réduit à 20 mètres, tout en conservant de 4 à 8 mètres de fond et toute la limpidité de ses eaux.

Un peu plus loin commencent les végétations qui font de cette rivière et du lac auquel elle aboutit (régions que n'avait encore visitées aucun voyageur européen) un des plus étranges cantons de ces terres étranges du cap de Nord.

Végétation des marais. — Les roseaux et les marécages commencent. On trouvera jusqu'au lac des îlots de terre haute, mais ils deviennent de plus en plus rares. Sur les rives on ne voit plus que des roseaux, des moucoumoucous entourés de plantes grimpantes, des arbustes chétifs au milieu des cambrouzes. Le courant entraîne les eaux avec une vitesse de deux nœuds vers le Lago Novo, immense déversoir du Tartarougal, tête du système méridional du delta de ce fleuve. Sur les rives, à droite et à gauche, les indications habituelles accusent un lac disparu.

La végétation des palmiers règne de plus en plus exclusive. La rivière, devenue crique, devient chenal, et le courant des eaux resserrées précipite sa violence vers le lac.

Aux champs de roseaux et de palmiers succède une im-

mense forêt de bâches qui n'a pas moins de quatre à cinq kilomètres de profondeur. Si loin qu'il puisse pénétrer dans les dédales de la gigantesque colonnade sylvestre, l'œil ne voit rien que l'eau des marais, le soleil de l'équateur et la colonnade des bâches, monotone, infinie, sans solution.

Je navigue au milieu d'une végétation marine qui se pourrit, puante et grouillante d'insectes, au pied des palmiers. Le sentier de pirogue suivi, barré en plusieurs endroits par les bâches tombés, n'est plus qu'un affreux chemin de caïman, large de cinquante centimètres, presque sans eau, mais d'une profondeur insondable dans les détritus végétaux. Les sasas au plumage de feu et à la maigre aigrette, nos compagnons des rivières, ont disparu; quelques canards s'ébattent dans l'eau tiède du marécage; quelques ramiers reposent au hasard dans le chapiteau d'un palmier quelconque de la palmeraie sans fin, leurs ailes fatiguées.

Parfois nous laissons le sentier de caïman que le hasard nous a fait suivre, et nous naviguons n'importe où, sur deux mètres d'eau, dans la forêt inondée.

C'est déjà le lac, mais le lac pris. Quand on sort de l'immense forêt des bâches à la fois maigres et décapités, on entre dans le domaine des moucoumoucous, qui plongent leurs racines dans quatre mètres d'eau, n'élevant que quelques pieds de tige au soleil.

Des algues de dix mètres de tige abandonnent, au fond du marais, leurs rameaux souples et flexibles à l'action multiple des courants. J'essaye de boire, mais il faut choisir l'endroit; l'eau, chaude dans les végétations marines, n'est fraîche que dans les clairières où elle vit et court des profondeurs à la surface.

Parfois, dans ces endroits limpides, elle est tellement transparente qu'elle laisse admirer dans leurs moindres détails les merveilles de la végétation sous-marine.

Plus on approche du lac, plus sont nombreuses et vastes les éclaircies dans la forêt des moucoumoucous. Le vent se fait déjà sentir dans ces clairières où l'on pêche le *peixe-boï* (lamantin). On traverse deux ou trois avant-lacs avant d'arriver au lac véritable.

De là, on voit s'ébattre aymaras, marsouins, caïmans, pirarucus et tracajas. Un peu plus loin les lames nous prennent, c'est le lac.

Lago Novo. — Je suis le premier Européen qui visite ce lac, le plus vaste et le plus curieux, me dit mon guide, de tous les lacs de la contrée.

Le Lago Novo est libre sur toute son étendue, mais rempli d'îles nombreuses qui le divisent en un grand nombre de compartiments ayant chacun un nom spécial. Le premier compartiment que l'on rencontre est le golfe Comprido ou Long, ayant deux ou trois kilomètres de largeur sur cinq ou six de longueur.

Les rives du golfe sont bordées de moucoumoucous où s'entortillent les plantes grimpantes et d'où émergent des bosquets de pinots et des îlots de terre haute. Le golfe Long est séparé du golfe Laurence par la presqu'île Saïsat, à l'extrémité de laquelle, sur un cap, se trouve un carbet où les pêcheurs de lamantins et de pirarucus se réfugient pendant la nuit.

Même dans ce premier golfe, le lac est agité ; dès qu'on laisse la rive pour courir le large, on rencontre de fortes lames qui mettent la pirogue en péril. Le golfe, comme la totalité du lac, a beaucoup de fond; je fais sonder et trouve de six à huit mètres. Aussi, pour traverser le golfe et courir sur le lac, le vrai lac, faut-il alléger la frêle embarcation. Sans cela, la violence des vagues se chargerait de nous ensevelir au seuil du lac mystérieux, du Lago Novo ou lac du Roi, comme on l'appelle encore.

Ce nom de lac du Roi, dit la légende, vient de ce qu'un roi de France avait jadis envoyé des hommes pêcher par là.

Le passage n'est pas sans péril; la lame, courte et profonde, roulant sur douze mètres de fond, imprime à la pirogue un mouvement combiné de roulis et de tangage capable de donner au plus vaillant un véritable mal de mer.

Quand on a passé le golfe, le grand lac, coupé au milieu par deux archipels très allongés, se présente devant nous, s'étendant à perte de vue au sud-est. Je fais encore sonder, et partout on trouve de dix à douze mètres de profondeur. On ne peut s'empêcher de se faire cette réflexion qu'il n'y aurait qu'à ouvrir, ou plutôt élargir, vers l'Araguary ou l'Amazone, un canal de dix à douze kilomètres, canal naturel existant déjà mais insuffisant, pour installer à la bouche du grand fleuve de l'Amérique du Sud le plus gigantesque et le plus magnifique des ports de refuge, de guerre et de commerce. Toutes les flottes de l'Europe pourraient évoluer dans le Lago Novo.

Le Gibraltar de l'Amazone est là.

La profondeur du lac, son étendue, les terres élevées de ses rives et de ses îles, ses innombrables bassins qui se protègent les uns les autres feraient du Lago Novo une position stratégique et commerciale de premier ordre, à la seule condition d'ouvrir un canal de grande navigation vers l'Amazone ou l'Aragouary.

Le premier grand bassin du lac est situé entre l'archipel plus haut mentionné, la côte orientale et le second archipel. Entre le premier archipel et la côte se trouve un détroit long et profond, espèce de fleuve de deux à trois cents mètres de large sur dix à douze de profondeur, à l'eau claire, sombre et limpide comme dans tous les parages du lac.

Tempête au Lago Novo. — Nous pensâmes périr dans la traversée du premier archipel au second. Au lieu d'attendre le matin, nous traversâmes dès le soir au soleil couchant. Le lac moutonnait, faisait de la mer; mes Indiens regardaient autour des pirogues, d'un air inquiet et effaré, cette mer des orages, menaçante. C'est dans ce bassin, que nous traversâmes tous dans la frayeur, entre le premier et le second archipel, que se pêche le lamantin.

Nous ne pensions guère alors à la vache marine. La seconde pirogue, montée par un Indien et deux petites filles, offrait un spectacle navrant. L'esquif se remplissait, la vague entrait par l'avant, par l'arrière, par les bordages, et quand la frêle embarcation ne disparaissait pas dans le sillon des flots, nous pouvions voir les deux enfants vider l'eau avec une énergie désespérée entre deux chiens qui les regardaient faire, béants, stupides, jetant de temps à autre à la tempête des hurlements lamentables.

On ne court plus de dangers en longeant les îles du second archipel. Ces îles sont de terre haute, fort élevées, et arrêtent le vent. Sans cet archipel, qui partage le lac dans sa plus grande longueur, la navigation en pirogue serait ici impossible aussi bien que dans la haute mer.

La traversée du deuxième archipel au troisième offre assez de sécurité.

Avenir du Lago Novo. — Cette partie du lac est semée d'îlots extrêmement nombreux. La plupart du temps on ne trouve pas de bassin libre, mais seulement des canaux naturels entre les îles, canaux larges et profonds entre des terres hautes et boisées. Plus tard, en voyageant dans les canaux qui font communiquer l'Amazone et le Tocantins, je me rappelai les archipels du Lago Novo ; ceux du bas Amazone leur sont inférieurs en richesse et en beauté. Ces bassins libres et ces canaux naturels seraient on ne peut plus

favorables au développement d'une population de marins. De même, les îlots de terre haute se prêteraient à merveille à l'édification de petites villes de pêcheurs et de trafiquants. L'absence des pragas est un bienfait de plus.

Et cela sans parler de la ville militaire et maritime que le Lago Novo pourrait voir s'élever; car Maraca n'est rien, dit-on, une presqu'île de boue au niveau de la mer, avec une végétation de palétuviers et un sol non affermi.

Les flottes du Lago Novo commanderont un jour le passage de l'Amazone.

Ce qui favoriserait tout particulièrement le développement de la prospérité du lac, c'est qu'au sud, au sud-ouest et au sud-est, la grande nappe d'eau est entourée de savanes. Ces savanes sont autant de golfes du grand campo d'Apurema, extrémité méridionale de la grande savane d'Oyapock-Amazone.

Des savanes infinies sur son pourtour, des bois de construction dans ses îles, les poissons les plus précieux du globe dans ses eaux, telles sont les richesses de cette mer intérieure aujourd'hui déserte et ignorée.

On ne voit pas les savanes en parcourant le lac, car la nappe d'eau est entourée d'un cordon de marais, puis de grands bois au delà desquels seulement elles se montrent.

La savane sud-ouest est celle de Tracajatuba du Lago Novo. Cette savane se confond avec celle de l'Apurema. La rivière Tracajatuba du Lago Novo elle-même communique pendant l'hiver avec l'affluent du Zeiba qui passe près de chez Manoël do Santo et qu'on appelle l'Acanouera. L'Acanouera fait la séparation de la savane de l'Apurema et de celle de la Tracajatuba du Lago Novo. Les bœufs de Nazareth viennent, l'été, boire sur les bords du grand lac.

On m'a montré derrière les deux archipels des fonds, des golfes du Lago Novo, que l'on appelle des lacs : lac ou fond

de l'Hôpital, lac Marsoin, lac Carré, lac du Fond, Escarvado do Matto, lac des Ananas, lac Mongouba, lac des Quatre-Coins.

Je visitai aussi la bouche de la rivière du Comprido, qui continue la branche méridionale du delta du Tartarougal, et porte vers le lac da Jac et l'Océan le trop plein des eaux du Lago Novo. J'ai visité toutes les criques du sud et du sud-est, sauf Carana. Toutes ces rivières viennent des savanes.

Voyage dans les marais de Tracajatuba. — Je n'oublierai jamais le voyage d'un jour que je fis dans les parages de Tracajatuba do Lago Novo. Je partis de la factorerie de mon Indien Ribeiro à dix heures du matin. Mes hommes étaient ivres. Ils surchargèrent d'une grande voile notre pirogue à trois places.

Nous laissons l'ilot de Ribeiro et passons ensuite derrière celui du cimetière. (Chaque lac a le sien ou les siens.) Nous cinglons ensuite vers la côte sud-est. Je visitai le delta de la crique Génipa, situé en plein marais, comme celui de la crique Trinidad et celui de Tracajatuba.

Tracajatuba était mon objectif. Tracajatuba vient de deux mots tupis : tracaja, espèce de tortue, tuba, explétif qui signifie abondance.

En marais, nous naviguons sur un mètre d'eau, parfois deux, trois et même quatre. Autour des parties libres on trouve des roseaux et des moucoumoucous que dominent des pinots et des caranas; le tout est rachitique.

Dans l'eau se décomposent des amoncellements de plantes marines qui entravent la marche de la pirogue, en attendant qu'ils réussissent à constituer une terre ferme.

Je passai cinq heures dans ce marais de l'équateur, de onze heures du matin à quatre heures du soir, avec un soleil de Sahara sur la tête, sous un ciel aveuglant, sans un nuage, sans un souffle, sans un bruit, immobile dans la pi-

rogue, entre la boussole et le cahier de notes. Par endroits, l'eau du marais dans les herbes épaisses était chaude à cuire un œuf, ailleurs tiède; dans les endroits libres, ayant du courant, elle était fraîche.

C'est là que je me donnais des douches pour éviter et prévenir une insolation mortelle suspendue plusieurs heures sur ma tête. La précaution suffisait, car, bien que n'ayant le plus souvent comme couvre-chef qu'un vieil astrakan défraîchi et troué, le soleil de midi dans les marais du premier degré de latitude ne m'a jamais valu la plus légère migraine. Et les novices qui gagnent une insolation à Cayenne en traversant à onze heures, pour aller déjeuner, la place du Gouvernement!

Tout en relevant ma route, je regardais mon Indien Mariano Ribeiro harponner les tracajas.

La chasse aux tortues. — Le tapouye, tête nue, le chef protégé par ses gros et longs cheveux plats, debout à l'avant, immobile dans un nuage de moustiques, tenait à la main son arme de chasse, faite d'un beau bâton lisse et léger, long de trois mètres, emmanché d'un harpon aigu d'acier fin.

Du regard il interrogeait les eaux et les herbes marines, muet. Quand il voyait l'eau bouillir, c'est-à-dire faire à la surface un petit cercle d'écume, il indiquait du doigt aux deux autres pagayeurs, aussi silencieux que lui-même, une évolution qu'ils exécutaient sans bruit; les pagayes, habilement maniées, ne laissaient même pas de sillage. Le tracaja nageait à un mètre ou deux de fond. Quand le harponneur était à portée, d'un bras nerveux, d'une main sûre, il envoyait le harpon percer au fond de l'eau la carapace de la tortue, qui était ensuite lentement ramenée à la surface, comme on retire d'un puits un seau qui s'est perdu. On sort le harpon de la carapace du tracaja que l'on paralyse en le mettant sur le dos.

Les tracajas sont des tortues grosses comme la tête, qui se vendent 20 centimes dans les Lacs, 1 franc à Cayenne et de 8 à 10 francs à Pará.

Les tracajas rôties sont un mets excellent; leurs œufs sont délicieux; pendant huit jours, je n'eus pas d'autre nourriture. On met les tracajas sur le dos, dans un brasier; elles gigotent, rendent leur eau, meurent, cuisent. On leur brise la carapace, et chacun tire à pleines mains des lambeaux de chair dont on se régale avec du citron et du piment.

Je me délectai aussi de soupe à la tortue; malheureusement je devais la faire au biscuit ou à la farine de manioc, ce qui est un peu inférieur. Toutes les régions de Trinidad et de Tracajatuba, lacs et rivières, sont également riches en tortues, ainsi qu'en lamantins et en pirarucús.

Las de pêcher, je remontai quelque temps la rivière des Tracajas. A son embouchure dans le marais, c'est une rivière de 20 à 30 mètres de large coulant, un peu plus haut, entre de hautes terres boisées. Ces districts sont très rarement parcourus par les pêcheurs. On peut, me dit Ribeiro, rester là une année sans voir passer une pirogue.

Le Tracajatuba de Lago Novo n'avait non plus jamais été visité par un voyageur européen. Au retour de Tracajatuba, nous errâmes dans le lac où s'épanche le cours d'eau; puis, de marais en marais, traits d'union des lacs, nous regagnâmes la case du Tapouye.

Formation du sol quaternaire. — J'observai aussi, sur les bords du Lago Novo, la formation du sol quaternaire actuel, et les règles de cette formation ne me parurent guère différentes de celles que j'avais précédemment observées dans les autres lacs. Ce sont les mêmes lois de décomposition végétale.

J'observai seulement de plus près, dans les parages du

Lago Novo, les lois d'après lesquelles s'opère le tassement. En bien des endroits couverts d'oreilles-d'âne et de roseaux le fond est à trois et quatre mètres, et les fourcas ne trouvent pas de point d'appui. Jusqu'au fond, de haut en bas, la végétation lacustre pourrit. Les dépôts de vase se font d'abord à la surface, les poissons naviguent entre le fond des lacs ou des marais et la couche superficielle de terre formée. Puis, peu à peu, les dépôts supérieurs se tassent, et le sol, à la longue, finit par envahir tout l'espace lacustre et se solidifier. Les dépôts se forment souvent sur les bords des champs de roseaux et d'oreilles-d'âne, où le courant les apporte. Voici des dépôts actuels : après les oreilles-d'âne, les roseaux, la vase, la végétation broussailleuse du sol vaseux, puis enfin le tassement complet et définitif. Mais jusque-là, les communications, bouchées à la surface, existent toujours sous les barrancas ou les champs solidifiés, mais les poissons seuls en profitent.

Pêche du pirarucú. — Je ne laisserai pas la région des lacs sans consacrer quelques lignes à la plus intéressante des industries de la contrée : la pêche du pirarucú (ou cury, en créole de Cayenne).

Le pirarucú est un gros poisson de deux à trois mètres de longueur; il donne en moyenne quinze kilogrammes de chair et peut en donner jusqu'à trente. Le pirarucú séché et salé se vend à Cayenne 2 fr. 15 le kilogramme et à Para 6 fr. Dans les lacs, on l'a pour 50 centimes le kilogramme.

Le pirarucú vit quatre ans, mais à deux ans il a atteint son développement à peu près complet. Il a de grosses écailles, larges comme des feuilles d'artichaut.

Le pêcheur, debout à l'avant du canot, généralement tête nue, guette le pirarucú. Il faut un œil bien exercé pour deviner le poisson à un filet d'écume, à une légère ondulation de l'eau superficielle, d'autant plus que c'est de grand

matin et le soir qu'on le pêche dans les herbes marines où il se cache pour n'être pas vu du pêcheur. Celui-ci le harponne sans voir, dans l'écume savonneuse qu'il laisse à la surface de l'eau. Le poisson une fois atteint par le harpon, le pêcheur lui donne de la corde, le fatigue, l'attire près du canot et l'assomme à coups de sabre ou de bâton sur la tête.

Les gros (il en est qui, sortis de l'eau, pèsent plus de 50 kilogrammes) résistent parfois une heure entière.

Mort, le poisson est écaillé; puis, séance tenante, on le découpe en tranches qu'on sale et qu'on fait sécher sur un boucan.

J'ai vu dans les lacs de jeunes garçons prendre dans leur journée jusqu'à cinq pirarucús, ce qui, malgré la modicité du prix de ce poisson dans la contrée, représente un fort beau bénéfice; souvent aussi le pêcheur rentre bredouille.

Le pirarucú est précieux dans toute la région amazonienne, et on peut dire qu'il est la base de l'alimentation des classes pauvres.

Les commerçants de Mapa, de Vigia et de Pará mènent des goélettes à la découverte des lacs riches en pirarucus.

Actuellement, c'est dans les lacs du Mapa et du cap de Nord que ce poisson est le plus abondant.

Lacs côtiers. — En dehors des lacs que j'ai visités dans mon voyage de Mapa à Macapa, il en est d'autres sur lesquels j'ai recueilli des renseignements tellement nombreux, concordants et circonstanciés, de la part de toutes les personnes intelligentes et honorables dont j'ai plus haut fait mention, qu'il m'est impossible de ne pas consacrer à ces lacs une mention particulière.

Ces lacs peuvent être désignés sous le nom générique de lacs côtiers et se trouvent compris entre le Lago Novo, l'Amazone et l'Océan.

J'ai vu la rivière du Comprido sortir du Lago Novo et couler vers le nord. Ribeiro, Paraguay, João Antonio, Cametá, Magalhens et plusieurs autres qui ont fait le voyage sont tombés séparément d'accord pour m'affirmer qu'après s'être déversée dans le lac Comprido (qui est l'ancien Maprouenne ou à peu près), la rivière du Comprido sort du lac pour aller tomber dans le lac da Jac (du Corossol). Dans cette dernière partie de son cours, elle serait, sur un kilomètre environ, en grande partie tarie pendant l'été et présenterait deux barrancas toutefois peu difficiles à franchir. Au sud-ouest du lac da Jac, la rivière du Comprido enverrait un bras vers le lac Apezat, et le lac da Jac enverrait lui-même un bras à l'est sur le Courtisal. Apezat, d'autre part, communiquerait lui-même avec le lac da Jac. Les communications entre Courtisal et Couroucha, d'une part, Apezat et Skaïsat, de l'autre, ne sont ni prouvées ni infirmées; mais il paraît qu'il n'y a aucun canal entre Courtisal et Apezat.

Le lac da Jac (ou Mapépécou, ou Carapapori, ou Pourdão) serait aussi grand que le Lago Novo et complètement libre, sans îles, venteux comme la mer; les pirogues seraient, paraît-il, obligées de ne pas abandonner la rive. Les jacarès (caïmans), sucurijús (boas), janaos (petits singes très voraces qui passent pour attaquer l'homme), y seraient plus braves et plus nombreux que nulle part ailleurs. Pas de terre solidifiée dans la région ; de lacs à lacs, des lacs à l'Océan, des marais flottants de roseaux et de moucoumoucous, sans arbres. Le lacda Jac se déverse dans l'Océan par le fleuve Macari (l'ancien Carapapori) et le Jourdão (Pourdão); l'embouchure de ces criques est parfaitement connue.

Le lac da Jac se rattache à tout un système de lacs côtiers moins importants : au lac du Vent, qui communique avec le lac Floriane, lequel communique avec le lac des Ganses (ibis), qui communique avec Piratouba. Piratouba

se déverse dans l'Amazone par la crique Sucurijú et le rio Piratouba, et dans l'Océan par une autre crique plus importante. Le lac Piratouba et le lac des Ganses sont les seuls fréquentés par les pêcheurs qui vont y chercher le pirarucú et les lamantins.

Les marais du cap de Nord. — Mariano Ribeiro, après m'avoir présenté le voyage sous des couleurs assez sombres, m'avait cependant promis de me conduire aux lacs côtiers. D'abord, m'avait-il dit, on ne peut y aller qu'en pirogue, à cause des barrancas et de l'endroit sec. De plus on y trouve des caïmans qui ne voient presque jamais l'homme, sont bravos et vont à l'attaque des embarcations; il est de ces caïmans qui ont jusqu'à 10 mètres; il faut organiser une flottille de trois montarias et s'armer sérieusement pour ne pas être mangé. Sur les rives de ces lacs côtiers, disait-il encore, ce n'est que le marais, pas de terre ferme, des roseaux, des herbes coupantes, des oreilles-d'âne et des moucoumoucous sur 2 mètres d'eau; jusqu'au Lago Novo, au sud, et à l'Océan, au nord, pas deux branches d'arbre pour pendre son hamac. Les palétuviers de la côte et les bois du Lago Novo sont beaucoup trop loin. Il faut dormir dans les canots, que l'on dispose de façon à ce qu'ils se protègent les uns les autres quand les caïmans les attaquent.

Enfin il faut se prémunir contre les janaos qui habitent les moucoumoucous du marais; les sucurijus, qui sont nombreux, et les pragas, qui constituent un vrai fléau.

L'expédition des lacs côtiers devait durer trois semaines.

A la fin, Ribeiro finit par céder aux prières de sa femme et de sa fille, me fit ses excuses et me déclara qu'il resterait au Lago Novo à pêcher le pirarucú.

J'appris, depuis, qu'un habitant de l'île de Brig, à l'embouchure de l'Amazone, pourrait me servir de guide, avec

ses fils, pour tous les lacs côtiers. C'est le sieur Xavial, qui établit en ce moment une ménagerie à l'embouchure de l'Aragouary, rive droite. Mais il était alors trop tard pour entreprendre le voyage et surtout pour aller chercher un guide à Brig ou à la bouche de l'Aragouary. D'ailleurs, j'étais bien loin d'être sûr de leur consentement. Ceux qui connaissent les lacs ne tiennent pas à vous y conduire; ils veulent garder pour eux le secret et le monopole de leur pêche.

Bouche du lac du Roucou. — C'est le cas du pêcheur qui a le secret du lac du Roucou. Ce lac mystérieux se trouve entre l'Amazone, le Lago Novo et le Piratouba.

Le pêcheur y fait fortune; il enlève les mâts de sa goélette et passe en se dissimulant dans les moucoumoucous.

Il a fait construire récemment trois bateaux tapouyes dont il recrute l'équipage parmi des Brésiliens lointains, de Ceara et d'Espirito Santo. On a vu plusieurs fois les bateaux entrer, mais généralement la nuit, et on n'a pu les suivre.

Le lac était jadis connu, ainsi que son émissaire. Il fut découvert à l'époque de la guerre civile du Pará de 1834-37, par un harponneur tapouye de l'Amazone, obligé par les événements politiques de fuir la cidade. Depuis, le lac du Roucou a été oublié.

Ces gens à monopole n'aiment pas à accompagner le voyageur européen, qui divulguerait, pensent-ils, leurs secrets.

A l'Apurema, j'appris l'existence du lac du Zeiba. Le Tracajatuba du Lago Novo, l'Apurema et la Tartarouguinha s'y alimentent pendant l'hiver. Pendant l'été, le lac est en partie couvert d'herbes dures sur lesquelles on marche sans enfoncer; l'eau dort sous la couche végétale. L'hiver, il est rempli par les pluies et les exsudations souterraines, et cou-

vre la plus grande partie de la savane haute dans laquelle il se trouve.

Rivière de Tartarougal Grande. — Au retour de mon excursion au Lago Novo, je partis immédiatement pour Tartarougal. Tartarougal vient du mot tupi tartaruga, qui désigne une espèce de grosse tortue.

L'embouchure de Tartarougal dans le lac des Deux-Bouches est étroite, comme nous l'avons dit plus haut; large d'abord de 100 mètres, le Tartarougal Grande se rétrécit bientôt à 30. Un peu plus haut se trouve une nouvelle embouchure du Tartarougal Grande, ce qui donne au fleuve une espèce de delta..

Cette embouchure est un petit canal qui avait encore un peu d'eau quand je le visitai. Pendant l'hivernage, ce canal déverse une partie des eaux de Tartarougal Grande dans le Macari, qui par lui-même est un cours d'eau de peu d'importance venant d'une faible distance dans la savane.

On remonte Tartarougal Grande pendant quatre heures environ jusqu'à la première cachoeira provoquée par la montagne de Tartarougal Grande. La montagne se continue par une petite chaîne de roches nues qui longent la rivière du côté de la savane; elle suscite deux autres chutes peu dangereuses, ainsi que la première.

En amont du troisième saut, la rivière n'est guère moins large qu'en aval du premier. Elle a encore une cinquantaine de mètres, mais sa profondeur dépasse souvent dix mètres. C'est en amont du troisième saut que se réunit un bras large d'une trentaine de mètres et profond de 3 et plus, qui se rapproche de très près, dans son cours moyen, du Tracajatuba d'Araguary, coulant au milieu des magnifiques savanes, vastes et nues comme la mer. Il n'y a pas de ligne de collines tant soit peu accentuée, des cachoeiras de Tar-

tarougal Grande à l'Araguary, mais on compte plus de cinquante petits chaînons isolés et épars.

Tartarougal Grande et Tartarougal Sinho coulent dans une forêt qui ne s'interrompt pas de l'un des cours d'eau à l'autre. C'est la seule solution de continuité de la grande savane d'Oyapock-Amazone. Toutes les autres forêts de prairie sont sans importance; ce ne sont que de simples bordures le long des cours d'eau.

Rivière Tartarougal Sinho (1). — Tartarougal Sinho n'a pas plus de 10 mètres de largeur à son confluent avec Tartarougal Grande. Dans cet endroit, elle est complètement bouchée par les roseaux, les moucoumoucous et les oreilles-d'âne; le chenal n'a pas plus de 2 mètres, et en plusieurs endroits il faut pagayer dans les plantes marines. La végétation des rives est toute marécageuse. Les rivières, — c'est un fait presque général dans la contrée, — ont une embouchure mesquine.

La raison en est que le plan incliné de terre haute qui forme le versant de la rivière arrive sur un marais plat avant de tomber dans le lac ou dans la masse d'eau principale; les eaux couvrant alors la terre dans toutes les directions, l'embouchure est souvent sans importance.

Quel immense travail ce serait ici que la régularisation du cours des rivières, si la nature et le temps n'en avaient l'entreprise! Peu à peu tout s'étend, s'élargit, devient libre; le marais disparaît, on entre dans le grand bois. La pirogue passe d'abord sur des bâches tombées qu'elle enfonce. Plus haut, la rivière atteint une largeur de 30 à 50 mètres qu'elle conserve jusqu'à sa bifurcation en deux branches. On trouve encore quelques bois tombés sur lesquels se chauffent au soleil des familles de tracajas, qui plongent d'aussi loin

(1) Petite Tartarougal.

qu'elles nous voient. La rivière coule entre de nombreux blocs d'érosion; l'eau est froide et profonde, le courant rapide.

Les berges s'élèvent peu à peu. En plusieurs endroits, elles atteignent trois mètres à pic, indice de l'or, me dit mon compagnon, un placérien à qui les parapets de Tartarougal Sinho rappellent ceux de Sinamary. Les Américains ont déjà prospecté le petit Tartarougal, ils ont trouvé de belles alluvions; mais ils n'ont pas exploité, faute de sécurité, de gouvernement.

Joaquim Magalhens a eu un placer à Tartarougal Sinho; il avait vingt hommes venus de partout, jusque du Ceara; ces ouvriers de hasard ne connaissaient pas le travail. Magalhens dut abandonner le placer, après y avoir dépensé une assez forte somme.

Ici c'est le grand bois, riche en arbres gigantesques. La rivière est profonde, la sonde donne partout plus de dix mètres. Tartarougal Sinho viendrait de plus loin que Tartarougal Grande, d'après l'indigène qui me conduit.

Les sauts doivent être nombreux dans les hauts : maintes fois notre pirogue s'érafle sur des roches à fleur d'eau. Le bois est *limpo*, pas de végétations pourries, pas de pragas.

Cimetière indien. — C'est dans cette région que je fus visiter sur la rive droite un cimetière indien. Ce cimetière contenait quatre urnes; l'une d'elles est à la préfecture apostolique, à Cayenne. Un préfet apostolique en tournée à Mapa s'enquit un jour à Joaquim Magalhens des antiquités indiennes de la contrée, et celui-ci, toujours obligeant, envoya un canot chercher, à quatre jours de voyage, l'une des urnes en question. J'enlevai les autres, que j'envoyai à Cayenne, au gouverneur de la Guyane.

Les tombes étaient situées sur une même ligne, faisant

exactement est-ouest, et perpendiculaire à la direction de la rivière, dont les urnes étaient distantes d'une vingtaine de mètres. Elles étaient à un mètre les unes des autres, et situées à fleur de terre, au milieu d'un endroit à peine boisé, accusant une assez récente exploitation.

Ces urnes sont d'un travail grossier, sans ornement, en mauvaise argile. C'est là probablement un travail de la décadence, nouvel indice d'une origine peu éloignée. Chacune d'elles avait un petit couvercle muni de trous pour le fixer. Quand on les découvrit (il y a une dizaine d'années, à l'époque où Magalhens fit fouiller), elles contenaient des ossements qui ont été dispersés. Par-dessus le petit couvercle était une grande couverture en grossière poterie; cette couverture était cachée sous un tertre minuscule. C'est l'urne de l'est, la plus belle probablement, qui a été enlevée par le préfet apostolique.

Dans l'urne de l'extrémité occidentale, petite urne plus élégante que les autres, urne d'enfant sans doute, je trouvai des perles blanches et bleues, grosses comme des grains de blé et qui devaient provenir du collier du petit Indien... La seconde urne, en allant vers l'est, contenait de grosses perles rouges et bleues, un collier d'homme peut-être. La troisième ne contenait que de la terre. Il n'est pas rare, me dit mon guide, de voir les Indiens des serras descendre le Tartarougal pour des motifs inconnus; ils fuient les habitants et vont faire dans la forêt des promenades mystérieuses. Peut-être vont-ils faire leurs dévotions à quelque sanctuaire sauvage ignoré.

A quelque distance au-dessus du cimetière, la rivière est complètement barrée par une cachoeira formée par une roche de deux à trois mètres de hauteur avec deux contreforts en aval. Il faut haler le canot, après l'avoir déchargé.

Le sentier de halage se trouve sur la rive gauche. Cette chute est sans beauté ni majesté. Elle est faite de pierres entassées couvertes d'herbe jaune et sale, morte par endroits, sur laquelle glissent, presque sans bruit et sans écume, quelques maigres filets d'eau.

La cachoeira est provoquée par une montagne de terre rouge, à pic, située sur la rive droite. C'est la montagne de la Petite Tartarougal, rattachée par une ligne de rochers à la montagne Masiranduba, ou des Balatas, qui se trouve sur la rive gauche à quelque distance.

Sur la montagne de Masiranduba, qui est la plus importante de la région, se trouve un petit lac plein d'eau, même dans le cœur de l'été.

Dans cette région on fait de la jutaïcique (gutta-percha), mais en petite quantité. C'est aussi au-dessus de la cachoeira que commence la région où l'on travaille le caoutchouc.

Un peu plus haut se trouve le confluent des deux répartimentos (petites rivières) qui forment le Tartarougal Sinho.

Sur la rive droite de celui du nord se trouve une première estrada au pied d'une petite chute.

Je remonte le répartimento du sud, où travaille le subdelegado-inspector João Belforte.

Dans le ruisseau. — Le répartimento du sud est plus important, me dit-on, que celui du nord. Cependant il est sans profondeur. La pirogue ne trouve presque jamais plus de cinquante centimètres de fond, en quelques endroits il faut se mettre à l'eau et tirer par la bride le canot entre le sable qu'il laboure et entre les bois tombés qui à chaque pas obstruent le cours de la rivière. C'est un joli ruisseau, à l'eau limpide et froide; mais actuellement le répartimento est presque impraticable même en pirogue à cause du peu

d'eau de son étiage, et de ses barrages de bois et de roches. C'est aussi une crique à parapets, indice presque certain de l'or.

Pour ajouter au pittoresque de ce paysage de forêt vierge, de petits singes appelés coatas viennent devant nous laver leurs petits au ruisseau, en les frottant vivement avec la main.

Nous arrivons bientôt à une chute; la rivière est barrée sur cent mètres de longueur par d'énormes blocs d'érosion. Les pirogues ne passent pas : il faudrait les traîner par terre au-dessus de la cachoeira, et il n'existe pas de sentier.

Les forêts voisines sont riches en miel, ce délicieux miel sylvestre, liquide, parfumé, exquis, que je retrouvai plus tard chez tous les fazendeiros de l'Apurema.

Vis-à-vis de la cachoeira, sur la rive gauche, est l'estrada du subdelegado João Belforte, seringueiro à ses moments perdus. Comme il se trouve que le personnage ne mérite pas une description, je passerai de suite à celle de l'exploitation du caoutchouc.

Exploitation du caoutchouc. — Le seringuero explore d'abord la forêt pour trouver les arbres. Le caoutchouc est un des plus hauts et des plus gros de la contrée. Il atteint 50 mètres de hauteur. Son écorce est blanchâtre, son bois est mou, blanc et médiocre.

L'arbre est droit, l'écorce est lisse quand le bois est jeune, et devient noueuse et mousseuse avec l'âge, en commençant par le pied pour monter vers la cime.

Le tronc est comme celui d'un peuplier d'Italie, mais les branches ne poussent parfois qu'au sommet, formant une grosse touffe divergente. Les feuilles sont menues, lancéolées, arrondies à l'extrémité, avec un pédoncule moyen; elles sont d'un vert pâle et rappellent à première

vue celles des peupliers. L'arbre est très commun dans les Tartarougals, cependant il n'y pousse pas en famille, chose d'ailleurs bien rare en Amazonie. Il affectionne le bord des criques et les endroits humides, cependant on le trouve aussi sur les hauteurs.

L'arbre trouvé, le seringuero trace un chemin circulaire (*estrada,* sentier) passant au pied de chaque caoutchouc. L'estrada dessert cent arbres en moyenne, c'est tout ce qu'un homme peut travailler dans un été. Le chemin de ronde tracé, une maison-carbet est construite au port (dégrad) de la rivière. Le seringuero construit aussi un ou plusieurs appentis en forêt; c'est là qu'il défumera la gomme. Une famille a parfois plusieurs estradas. Les estradas de caoutchouc sont au premier découvreur et exploitant : nul gouvernement n'est là pour donner ou vendre des concessions.

Les instruments du seringuero sont : une petite hache dont le tranchant a deux ou trois centimètres, et avec laquelle il fait les incisions; des godets hémisphériques creux, en n'importe quelle substance, en argile généralement, de la contenance d'un décilitre environ, pour recevoir le lait de l'arbre incisé; de l'argile pour fixer les godets au-dessous des incisions; une petite corbeille pour porter dans la tournée l'argile et les godets; une terrine en fer battu, d'un décalitre environ, pour recevoir le lait recueilli dans les godets; des graines appelées carosses de roucouri, qu'il faut faire venir des îles de l'Amazone, le Tartarougal n'en produisant pas : ces graines, mises dans un petit fourneau creusé dans la terre, serviront à défumer le caoutchouc qu'elles aident à se coaguler et auquel elles donnent, prétend-on, des qualités diverses; le bouillon, cruche sans fond, au goulot fort étroit, qui est mise sur les graines enflammées de carosse de roucouri : l'épaisse fumée des graines se dégage

par l'étroit orifice du bouillon; la palette, ronde, de 30 centimètres de diamètre, avec un manche de un à deux mètres : la palette reçoit le lait qui est versé sur ses deux surfaces au moyen d'un petit coui, le lait est étendu en couches successives de chaque côté de la palette et chaque couche est successivement tournée et retournée sur la fumée qui s'échappe du bouillon. Quand la palette devient trop lourde, le seringuero s'aide d'une corde fixée à quelque branche ou traverse et qu'il enroule autour du manche de son instrument. Quand la palette supporte de chaque côté un tourteau de 7 à 8 kilogrammes, qu'elle a fait son arroba (15 kilog), avec un couteau on sépare l'un de l'autre les deux tourteaux situés de chaque côté de la palette et le caoutchouc (*borracha*) est marchand. Il est blanc d'abord, puis brunit à la longue.

On travaille le caoutchouc tout l'été, de Mapa Grande à l'Amazone.

Les centres principaux sont après l'Aragouary, Tartarougal Sinho, Fréchal et l'igarapé da Serra.

Les trois meilleurs mois sont septembre, octobre et novembre. Avant et après, le lait est plus aqueux et il en faut alors plusieurs litres pour donner un kilogramme de gomme.

La pratique est simple. Les arbres trouvés, la saison venue, le seringuero nettoie la mousse qui est au bas de l'arbre, incise une première fois les arbres pour faire descendre le lait : il saigne le bois. Une semaine plus tard il fait aux arbres saignés des incisions nouvelles.

Il donne jusqu'où son bras peut atteindre, avec la petite hache, un coup de bas en haut dans l'écorce, en évitant soigneusement de joindre le cœur ce qui peut être mortel pour l'arbre. Il fait le tour du siringa, en donnant suivant l'âge, la grosseur, et le plus ou moins de travail déjà

subi, de six à douze coups en tournant rapidement autour de l'arbre avec son instrument. Puis il adapte un godet au-dessous de chaque incision. Au bout d'une semaine les godets sont remplis d'un lait blanc qui reste blanc dans les godets et la terrine et ne se coagule pas de sitôt.

Chaque semaine ou tous les quinze jours, l'opération se renouvelle pour chaque arbre jusqu'à la fin de la saison.

Chaque incision donne par arbre en moyenne 90 centilitres (9 godets), et chaque arbre peut supporter par saison six incisions que l'on fait en descendant de quelques centimètres chaque incision nouvelle vers la terre. Ce qui donne, par arbre, un rendement moyen de 5 litres 40 centilitres par saison. Le rendement du lait en poids est très variable selon l'âge de l'arbre, le plus ou moins de travail, l'état prématuré, avancé ou favorable de la saison. Les seringueros comptent généralement une moyenne de un litre et demi de lait pour 1 kilog. de gomme. Ce qui donne 3 kil. 600 par pied et par an, soit, à 5 francs le kilogramme, 18 francs par pied et par année. Un homme pouvant entretenir aisément une estrada de cent arbres pourra recueillir 360 kilog. dans la saison et se faire 1,800 francs.

Un bon seringuero, me disait João Belforte, n'a pas de peine à faire ses vingt-quatre arrobas.

Tous les seringueros du Mapa, de Tartarougal, d'Aragouary, que je suis allé visiter au fond de leurs forêts, sont d'accord sur ces chiffres que je crois plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité.

Il ne faut pas négliger cependant un léger correctif : tous les seringueros ne vendent pas leur borracha 5 francs le kilog. Ceux qui ne peuvent aller vendre eux-mêmes leur marchandise à Pará sont obligés de la céder à de petits commerçants qui viennent les trouver dans leur rivière et les exploitent sans vergogne, achetant leur caoutchouc à

3 fr. 50 ou même 3 francs le kilog. Ceux-là mêmes qui portent leur borracha à la ville sont souvent de pauvres diables en relations d'affaires depuis longtemps avec quelques-uns de ces commerçants interlopes qui pullulent dans ces contrées. Alors le pauvre manœuvre, ignorant, endetté, confiant, passe par les fourches caudines de son suzerain l'épicier louche qui lui achète sa gomme à 3 francs et lui vend à 300 % de gain les rebuts falsifiés dont il tient boutique. Aussi l'épithète de seringuero est-elle à peu près synonyme de celle de meurt-de-faim : le bénéfice est pour les marchands et non pour les travailleurs. Il essaie bien de voler aussi à son tour, le pauvre homme. Avec le mauvais lait qui reste au fond de la terrine il fait un caoutchouc de seconde qualité qu'on désigne sous divers noms : biaibiai, cabiau, sernamby. Le commerçant ne coupe pas ce caoutchouc comme celui de première qualité pour en vérifier la tranche. Le seringuero en profite pour y ajouter du tapioca et de la terre, ce qui en augmente considérablement le poids. Mais ce sont là petits profits qui répugneraient à l'honnêteté des commerçants respectables dont il est parlé plus haut, qui eux n'opèrent que sur une grande et honorable échelle.

La race des lacs. — Le Tartarougal est sur la frontière de la région des Lacs et de celle de l'Apurema. — Quand on sort de la région des Lacs pour entrer dans celle de l'Apurema, il semble qu'on change de nation. La race, les mœurs, l'esprit public, le mode de vivre, tout est différent. De l'Apurema à l'Araguary et à Macapa la transition est douce, mais les Lacs constituent un monde à part.

Il me paraît difficile de porter un jugement complet, circonstancié, n'admettant que peu de correctifs, sur cette population mal connue. Je m'abstiendrai même de toute conclusion. Mais il ne sera peut-être pas sans intérêt de

reproduire ici quelques notes éparses, quelques observations parfois sans lien entre elles, que me fournirent mes quelques semaines de séjour dans la contrée.

Le Brésil qualifie volontiers de voleurs, de bandits, d'assassins, les habitants du village de Mapa et ceux des Lacs. Il y a là beaucoup d'exagération. Je mettrai d'abord de côté les dix ou douze personnes d'une honorabilité parfaite dont j'ai cité plus haut les noms.

Pour le reste de la population, elle vaut mieux que le renom qui lui a été fait.

Sans doute, je connais aux Lacs et au village plusieurs caissiers infidèles qui ont volé la caisse à Pará et ont préféré prendre le chemin du Mapa que celui du bagne. Il me serait aisé de citer les noms de ces messieurs. Je connais à côté de ces chevaliers de grande industrie, des voleurs au petit pied, piètres escrocs, pauvres maraudeurs qui ont également su élire domicile dans la terre hospitalière du Mapa. Peut-être, en bien cherchant, trouverais-je des assassins? Mais je n'ai pas, Dieu merci, à fouiller de dossiers. Ce qu'il m'importe de savoir c'est le degré de sécurité qu'offre présentement cette espèce de présidio fortuit, la façon dont vivent ces fautifs de la veille retrempés aujourd'hui par la liberté illimitée.

Qu'ont fait de ces coupables échappés à la justice des hommes les dix ou douze honnêtes gens qui les emploient et à côté desquels ils vivent depuis des années?

Eh bien! cette population est douce, pacifique, timide, un peu triste, et comme honteuse de son passé. Les vols sont très rares et les coups de couteau plus encore. Il y en a, cependant. Les notables de la contrée — je dis les notables, car les capitaines n'ont aucune autorité, présentement il n'y en a plus qu'un seul, intérimaire, et intérimaire ayant démissionné, — les notables ne sont pas obligés,

une fois tous les dix ans, d'envoyer à Cayenne ou à Pará tel misérable ayant tué ou tenté de tuer dans l'ivresse ou par vengeance.

D'ailleurs les anciens voleurs de caisse ou au petit pied ne constituent qu'une minime partie de la population totale qui est de cinq à six cents personnes pour le village et les Lacs.

La masse se compose de déserteurs tapouyes à côté desquels on trouve quelques esclaves noirs fugitifs.

Déserteurs et fugitifs n'ont ni plus ni moins que les défauts ordinaires des races asservies. Les gens d'origine indienne, — le fait frappera tout observateur impartial, — sont dans la contrée généralement inférieurs aux nègres en moralité et en activité. L'égalité se retrouve entre les deux races devant l'impuissance à se civiliser à l'européenne. Ces pauvres Tapouyes sont bien inoffensifs, en vérité, mais ne sont guère intéressants. Cette race est d'une fainéantise lamentable. C'est l'indifférence et l'apathie personnifiées. Leur vie est végétative. Ils font une heureuse journée d'une banane, s'immobilisent du matin au soir à la même place ou se balancent lentement dans leur hamac, stupides, n'ayant pas de besoins, ne pensant à rien, aux trois quarts prostrés. La race heureusement n'est ni isolante ni persistante et sera aisément noyée dans l'élément européen. Ils ont conservé plusieurs des traits de mœurs de leurs frères du Calembé, sur lesquels ils n'ont guère de supériorité marquée. Depuis que les Indiens ont pris le pantalon, qu'ils sont devenus Tapouyes, ils sont moins dociles, moins sincères, moins originaux, et voilà tout. Leur passage dans les cadres de l'armée brésilienne ne leur a pas été non plus d'une grande utilité. C'est la même horreur du travail suivi, le même dédain haineux de la civilisation européenne, qui leur fait peur.

Leur penchant à l'ivrognerie n'a fait que s'accroître avec les moyens de le satisfaire. Un père vendra sa femme et ses enfants pour quelques bouteilles de tafia.

Le tafia fait la base de toutes les conventions. Si vous ne cachez pas soigneusement votre cachaça vous êtes certain que vos Tapouyes vous la voleront, quitte à vous demander, le lendemain, pardon en pleurant.

C'est ce qui m'arriva au Lago Novo, où mes trois pagayeurs me burent en une heure quatre litres de tafia.

Au contact de la civilisation, leurs mœurs sont devenues plus corrompues que celles de leurs pères sauvages. Sous son carbet rustique le Tapouye est dépravé.

La polygamie est à peu près générale. La sodomie est un fait banal, même, chose incroyable, dans l'intérieur de la famille. L'isolement, l'oisiveté, le ferment des idées et des passions sauvages, une conscience troublée, enfantent dans ces solitudes des mœurs sans nom dont nul ne rougit. L'inceste même ne fait sourciller personne.

L'instinct ancestral revit tout entier dans les occupations ordinaires du Tapouye. Il est éminemment nomade. Le fils embrasse sa mère le matin, et le soir, si l'idée lui en vient, il partira sans mot dire pour l'Apurema, l'Aragouary, l'Amazone, où il restera cinq ans sans donner de ses nouvelles. Le fait est fréquent. La pirogue est la vraie maison du Tapouye et l'eau sa vraie patrie. J'ai vu le bambin de Mariano Ribeiro, petit indien de dix-huit mois, pagayer toute une journée avec une pagaye appropriée à sa taille. Quand le Tapouye met sa femme dans sa pirogue il ne sait pas en réalité s'il reviendra au carbet. Quand on voit une de ces familles en voyage on se demande comment la pirogue ne coule pas; tout le mobilier de la case a été embarqué : ustensiles de cuisine, malles, fusils, hamacs, enfants, chiens, ustensiles de pêche, tout y est, avec les femmes qui pagayent.

Ce qu'ils ont peut-être perfectionné, ce sont leurs engins de pêche; rien de plus compliqué : harpon longuement emmanché pour tortues et pirarucus, hameçons de toutes dimensions, ligne courante, ligne flottante, ligne de fond, senne, nasse, rien n'y manque. Et ils n'oublient pas non plus leurs flèches qui, devenues pacifiques, ne sont plus destinées qu'aux poissons et aux oiseaux. Une famille tapouye en voyage, c'est une famille tupinamba ou caraïbe en voyage. Il n'y a de changé que le langage de ce peuple taciturne qui ne parle pas. Et ils sont tous les mêmes. J'en ai vu de l'Iracoubo au Tocantins et de l'Atlantique au Uaupes, je n'ai pu constater dans les mœurs la plus petite différence essentielle. Dispersés, cachés au fond des bois, fuyant la civilisation qu'ils craignent tout en la dédaignant, vaincus, découragés et assombris, ils vivent un peu de chasse et de pêche avec l'appoint d'un peu de farine de manioc : race condamnée qu'attend un anéantissement prochain dont elle n'a nul souci.

Plus malléable, le nègre a pris, espèce de cire molle, l'empreinte de la civilisation européenne. Il porte avec orgueil les noms illustres de ses maîtres, les puissants fazendeiros qui le possédaient jadis.

Comme eux il est religieux, les saints sont même une des calamités du pays, il y en a une centaine de fêtés. Si c'est aujourd'hui la Saint-Benoît ou la Saint-Christophe ou telle autre, les nègres ne travaillent pas. Pour les uns c'est devenu conviction, pour les autres prétexte à paresse. Le nègre travaille un peu cependant, mais infiniment moins que l'Européen. Il travaille par ostentation, pour arriver à paraître riche. Il fera du caoutchouc pour vivre, mais pour lui ce n'est pas une industrie. Son ambition c'est le bétail. Avec cent têtes il se croira millionnaire. Il touchera à peine au lait, souvent il ne sait pas traire les vaches. Jamais il ne

fera du fromage ou du beurre, ne mangera un veau, mais enfin il sera fazendeiro comme son maître qu'il veut copier en tout (1). On retrouve même sous son humble toit certains traits de mœurs particulières et typiques empruntés à l'aristocratie brésilienne de l'intérieur de l'empire : par exemple, le respect superstitieux pour la cuisine qui est sacrée à l'égal du gynécée qu'elle remplace et que l'étranger ne visite jamais.

Les deux populations, nègres et tapouyes, ont plusieurs traits de mœurs identiques, elles sont également hospitalières, la case est toujours ouverte à tout visiteur, le seigneur de céans partage sans morgue sa misère avec tout le monde; le café, sa principale jouissance, vous est offert à toute heure de la journée.

Populations également étranges, présentant ce phénomène extraordinaire, bien digne des méditations de la philosophie sociale, d'un agrégat des plus mauvais éléments constitutifs d'une société, esclaves fugitifs, soldats déserteurs, voleurs et filous, tous individus ignorants et grossiers, vrais barbares, rebut des races et des peuples, que la liberté illimitée a moralisés et qui vivent sans police, sans lois, sans juges, sans gouvernement, sans organisation aucune, honnêtes, paisibles et satisfaits dans leur état anarchique.

Pauvres races en somme, également inférieures et impuissantes, qui n'ont pas même su bâtir une bourgade de 300 âmes de Cayenne à Macapa, sur prèds e 1,000 kilom. de côtes; pauvres races qui reposeront bientôt pour jamais dans le sein de cette terre qui fut pour elles la terre de servitude. Car cette terre des prairies de l'équateur d'Amérique est une terre riche, saine et belle, et les blancs en auront besoin.

(1) On trouve à Mapa et dans les Lacs 35 petites fazendas comptant en tout environ 2,000 têtes de bétail.

Nous n'avons qu'à nous rendre à l'Apurema pour nous faire une idée des richesses dont pourra s'enorgueillir un jour cette contrée magnifique.

CHAPITRE III.

APUREMA ET ARAGUARY.

Le campo d'Apurema. — Le campo d'Apurema s'étend entre le Lago Novo et le lac des Deux-Bouches jusqu'à la petite fazenda de Manoël Joaquim, située dans un golfe du dernier lac. C'est de là que je partis pour me rendre à Nazareth, fazenda du colonel Marinho, l'ancienne fazenda de Maciel père. Un sentier (*estrada*) y conduit. Une autre estrada, un peu plus courte que celle que je suivis, conduit également à Nazareth en partant de la première cachoeira de Tartarougal Grande. Je dus faire la route à pied dans l'impossibilité où j'étais, cavalier médiocre, de faire du relevé et de prendre des notes à cheval. Parti à 5 heures et demie du matin, j'arrivai à 5 heures et demie du soir, avec une demi-heure d'arrêt pour déjeuner, et après avoir parcouru environ 50 kilomètres.

Je ne rencontrai d'abord que des arbustes rabougris, les mourouchis, qui font de la savane comme une garenne. Par endroits, les mourouchis ont été coupés et brûlés sur de grandes étendues, ce qui agrandit d'autant le campo limpio.

Les vautours urubus affectionnent cette contrée. Les broussailles de mourouchis s'étendent à l'infini. La savane est sèche et le sentier poudreux. L'herbe est maigre et chétive, car c'est l'été. Ici comme dans les savanes de Cayenne on pratique l'incinération, et largement.

A droite on rencontre des bas-fonds broussailleux avec des bâches; l'hiver ces bas-fonds sont des golfes du lac des Deux-Bouches dont on aperçoit au loin la bordure boisée. Plusieurs sentiers enveloppent ces bas-fonds où les tracajas ne sont pas rares. La savane, plane ou peu ondulée, présente à la vue d'immenses espaces incinérés, noirs et puants de poussière de charbon. La garenne de mourouchis se continue, les aouaras et les bâches sont très rares, ce n'est plus ici la savane de Counani et de Mapa, c'est le plateau-savane. Par endroits on trouve des clairières de savane libre. On continue à longer les bas-fonds du lac des Deux-Bouches, de petites collines accidentent le campo-garenne. Au sud-est, puis à l'est, la ligne boisée de Tracajatuba du Lago Novo s'accuse à l'horizon. Les bas-fonds du lac des deux Deux-Bouches se montrent de plus en plus nombreux; quelques-uns sont encore humides. Pendant l'hiver, la plupart communiquent avec le lac dont ils sont autant de golfes, d'autres forment de petites cuvettes, de petits lacs distincts, et sont bordés de bâches et de caranas, palmiers caractéristiques de la contrée.

A mesure qu'on s'approche de l'extrémité du lac des Deux-Bouches la garenne s'éclaircit, des vallées transversales coupent la savane des mourouchis, la montagne de la première cachoeira de Tartarougal Grande apparaît à l'est-nord-ouest. Le campo, presque *limpo*, s'étend entre la bordure boisée de Tracajatuba du Lago Novo et celle de Tartarougal Grande. L'incinération cesse par endroits et alors l'herbe se montre fine, tendre et menue. Le bétail des fazendas de la Haute-Apurema vient parfois jusqu'ici. Un peu plus loin la ligne d'horizon n'est plus bordée à droite par Tartarougal Grande, mais par un de ses affluents, Tartarouguinha, qui se jette un peu au-dessous de la première cachoeira.

Entre Tartarouguinha et Tracajatuba du Lago Novo on trouve de petites collines, d'immenses espaces incinérés et des bordures de bas-fonds. Le cours de Tartarouguinha, petit ruisseau plutôt que rio, est bordée de bâches en colonnades, la garenne a disparu, le campo, roux et presque sans herbe, a l'aspect d'un désert.

La terre est argileuse et blanche, on marche par endroits dans un nuage de poussière. La savane, sèche presque tout entière dans le cœur de l'hiver, manque un peu d'eau.

L'été, sous les herbes brûlées, sous la poussière du charbon, se montrent des roches ferrugineuses. Dans les endroits où la savane n'a pas été brûlée, l'herbe est rare, maigre et sèche.

Entre les lointaines bordures de bâches de Tartarouguinha et de Tracajatuba, pas un arbuste, des plaines jaunes et noires tachetées comme une peau de léopard, une atmosphère sèche, chaude et poudreuse : on se croirait sur les frontières du Sahara. L'horizon devient immense, comme la mer.

Par endroits on rencontre des espaces d'herbes dures, sortes de roseaux, quelquefois de petites garennes, quelques champs de bonne herbe. La rhubarbe domine partout. Devant, la bordure des bâches de Tartaraguinha ferme la route.

A l'endroit où on la passe, Tartaraguinha est un maigre ruisseau, large de 2 mètres, bordé de bâches et de grands arbres dans la savane unie et déserte. Le ruisseau est sans profondeur et envahi par les moucoumoucous. Au passage il n'y a pas un mètre d'eau. Ce passage est dans une porte de la muraille des bâches. La rive droite est rougeâtre et à nu, c'est une énorme roche faisant suite à des champs de pierres ferrugineuses que l'on passe avant d'arriver au ruisseau. La rive gauche est un petit coteau à

l'herbe rase et rousse formant talus à 100 mètres du cours d'eau.

On se rend delà à la cabeça (1) de Apurema qui se trouve à peu près à moitié chemin. C'est par cette cabeça que l'Arema communiquerait pendant l'hiver avec le Tracajatuba du Lago Novo, le Zeiba et Tartarouguinha par le lac du Zeiba. Deux bas-fonds se présentent devant nous avec chacun sa ligne de bâches, le premier est sans importance, le second est assez considérable.

D'ici on entend le crépitement des abatis qui brûlent à Tartarouguinha que nous laissons derrière nous; dans les bas-fonds quelques graminées, sur les collines pas d'incinération mais des savanes pelées, roussies, une herbe rare, chétive, sèche. La fumée des abatis remplit le ciel à l'est.

Les feux des abatis et ceux du soleil semblent menacer les savanes déjà calcinées d'une combustion complète.

Des rideaux de bâches se croisant en tous sens mettent heureusement un peu de vie dans un paysage morne et désolé.

La marche n'est pas trop pénible; la savane est unie jusqu'à l'ennui, ni déchiquetée ni mottelée. Si l'on a une bonne vue, on distingue sur cette montagne de Tartarougal Grande, qui ne vous laisse que dans le campo de Macapá, des ébéniers au feuillage pâle que l'on prend d'abord pour des roches blanches. Quelques-uns de ces arbres se sont égarés dans la savane, rachitiques. Des bouquets d'arbres vieillots et souffreteux se montrent çà et là comme pour attrister le paysage. Quelques rares flaques croupissantes offrent au voyageur une eau qui lui donne la fièvre.

Ennuyé, je monte à cheval. Quel harnachement fantastique! une selle en lame de couteau qui n'est pas sanglée,

(1) Tête, source.

des étriers pour monter pieds nus et ne passer que le gros orteil. Ce n'est bon que pour un vaqueiro.

C'est ici la ligne de partage des eaux du Tartarougal et de l'Aragouary. Nous passons un bras qui va à Tartarouguinha. Ce n'est en réalité qu'un bas-fond desséché, mais qui présente encore un peu de verdure. Puis c'est le désert poudreux, monotone, avec des palmiers nains, des arbustes mourants. Le campo de l'Équateur, sous les feux de septembre, immense, brûlant, silencieux, sans un souffle, me paraît lamentable. Derrière nous, toujours la montagne de Tartarougal Grande. Encore un bas-fond desséché, c'est, me dit-on, un igarapé qui va à l'Apurema; sur ses bords se meurent des champs de palmiers nains semblables à des artichauts.

Puis après c'est encore la savane brûlée, pelée, avec des arbres morts et des aspects désolés. Cette contrée est peu pluvieuse, me dit-on, et l'hiver y est presque sec.

Nous côtoyons à droite un petit igarapé qui tombe dans la tête de l'Apurema. Un peu plus loin nous remontons un autre affluent qui vient à notre gauche. Entre ces deux affluents ayant chacun leur colonnade de bâches, nous cheminons sur un dos de terre haute entre deux savanes : l'une verte, celle de gauche; l'autre brûlée, celle de droite.

Au bout de deux heures de marche dans cette région des têtes de l'Apurema, les lignes de bâches de droite et de gauche se rapprochent, notre coteau s'élève et devient garenne.

Il a l'air d'un bois récemment planté.

D'immenses plaques noires, rases, exhalant l'odeur de la poussière de charbon, montrent les ravages de l'incinération.

Voici ce qu'on appelle la tête de l'Apurema. C'est un maigre ruisseau de prairie, entre la double colonnade iné-

vitable, mais nue ici et sans autres arbres que des bâches.

Elle a un mètre de large et croupit sous des roseaux menus. L'hiver, l'Apurema et le Tartarouguinha inondent la savane sur des kilomètres d'étendue; il faut passer l'eau à la nage ou traîner jusque-là une pirogue. En décembre, les deux ruisseaux sont complètement à sec aux passages.

La savane est toujours sèche; l'herbe brûlée par le soleil est courte et clairsemée. Le campo, aux ondulations molles, sans un arbuste, sans une flaque d'eau, est comme la pleine mer. Les horizons infinis fuient sans cesse. Seuls quelques ruisseaux aux bordures de bâches accidentent d'heure en heure le paysage. — Il n'y a, comme on sait, que les ruisseaux qui aient des bordures de bâches, les rios ou rivières de quelque importance ont des bordures forestières. —Le cours supérieur de l'Apurema décrit une ellipse dans l'axe de laquelle nous marchons. Le campo est *limpo,* désert. A cette époque de l'année le bétail se tient dans le marais et les bas-fonds de la rivière; aussi n'ai-je encore vu ni un bœuf ni un cheval.

Nous traversons encore quelques bas-fonds, igarapés desséchés qui pendant l'hiver se rendent à l'Apurema. En nous approchant de Nazareth, nous trouvons de molles ondulations, une terre argileuse, de bonnes herbes dans les creux de la savane, du gravier sur les hauteurs. De petits bosquets de bâches indiquent la route, les sentiers se multiplient et nous nous y perdons.

La savane devient mottelée, difficile à gravir, sur le coteau l'herbe est couchée par le vent, c'est le coteau de la rivière.

Des flaques d'eau et des pripris apparaissent avec des prairies vertes sur leurs bords. Les bœufs, par troupes de dix à quinze, dorment ou paissent dans la savane. De loin les plantes grasses des pripris font l'effet de vignes en fleur

au voyageur fatigué que trompe le mirage. Aux portes de la terre promise, on ne voit rien encore, sinon que la savane devient plus humide, l'herbe meilleure et les bosquets de bois plus nombreux. La montagne de Tartarougal Grande est toujours là, maintenant au nord-nord-est. Après avoir traversé à cheval trois pripris, nous arrivons enfin à la fazenda, où nous rencontrons la rivière des savanes, l'Apurema, dont la rive gauche baigne Nazareth.

Les feux de Tartarouguinha nous ont suivis, et jusqu'ici le soleil en est pâli, et le ciel en est rempli de brouillards.

L'Apurema, dont nous avons traversé le cours supérieur il y a quelques heures, a décrit une grande courbe dont la concavité est tournée vers le nord-est.

Mais ce n'est pas sur les bords de la rivière que nous dormirons ce soir. Nous descendons un instant son cours, puis nous remontons celui d'un de ses affluents de gauche, le Zeiba.

Rivière Zeiba. — Le Zeiba coule en savane entre une double bordure boisée, comme les autres rivières de la région; sa largeur est presque aussi considérable que celle de l'Apurema, elle est de 40 à 50 mètres. Nous remontons ce cours d'eau jusqu'à Carmo, la fazenda de Manoël do Santo, fils de Maciel, de Nazareth. Un peu en aval du Carmo, le Zeiba reçoit un affluent de gauche, l'Acanouera, qui en hiver communique avec le Lago Novo; l'été la communication n'est interrompue que sur les bords du lac.

Le Zeiba s'àlimente l'hiver au lac du même nom où le Tartarouguinha, l'Apurema et Tracajatuba du Lago Novo prennent aussi des eaux.

D'innombrables oiseaux d'eau s'ébattent sur les bords du rio Zeiba. Les chasseurs du pays ne font cas que des plus gros morceaux.

Le lendemain matin je pris congé du sieur Manoël do

Santo et continuai mes explorations dans l'Apurema.

Rivière Apurema. — La rivière coule au milieu des savanes entre une double bordure de bois. Elle a, depuis Nazareth jusqu'à son embouchure dans l'Aragouary, une largeur moyenne de 50 mètres et une profondeur de 5 à 10 m.

A l'embouchure, l'Apurema est large d'environ 80 mètres. De petits vapeurs peuvent aisément remonter la rivière jusqu'à Nazareth. Les grands bateaux tapouyes viennent jusque-là faire le commerce. Chaque grand fazendeiro de la rivière a le sien, notamment Marinho et Augusto, qui en ont parfois deux ou trois. J'ai compté, en passant, sept de ces goélettes mouillées en rivière.

L'eau de l'Apurema est claire et profonde. Les ramiers, les oiseaux d'eau, sont extrêmement nombreux sur les rives; mais les chasseurs du district ne s'attaquent qu'aux canards. Les plongeurs (mergouillons) sont innombrables, ils pêchent le poisson au milieu des caïmans qui les regardent passer avec indifférence. Les caïmans sont fort nombreux dans le rio, mais peureux. On les voit se promener par bandes, calmes et sinistres, laissant derrière eux un lent et léger sillage, leurs yeux rouges au-dessus de l'eau. J'en ai vu un jour sept à la file qui sortaient d'un igarapé. Les domestiques et les femmes des fazendas, de race indienne ou croisée d'Indien pour la plupart, occupent volontiers leurs loisirs à chasser, avec l'arc et la flèche, les oiseaux d'eau et les poissons de la rivière; ils dépêchent aussi aux caïmans quelques coups de fusil pour les intimider.

L'Apurema ne possède pas seulement du gibier à plumes et des poissons de grosseur médiocre. Sans parler de la taupe, espèce de marsouin que l'on voit s'ébattre dans les flots, elle possède le pirarucú, abondant surtout l'été, alors que le lac de Zeiba, desséché, lui envoie sa population aquatique. On voit aussi les loutres, qui sont fort nombreuses, traverser

de temps à autre la rivière; et plusieurs variétés de singes, notamment les sapajous, s'ébattant dans les bois de la rive. Les tracajas n'y sont pas rares non plus et vont généralement faire leurs œufs sur les bancs de sable de l'Aragouary. Le tigre, enfin, attiré par le bétail, est commun, et les fazendeiros le pourchassent dans les bois qui bordent la rivière.

De Nazareth à l'embouchure, l'Apurema présente un caractère d'uniformité remarquable. Les petites nuances, les particularités quelque peu sensibles ne sont pas nombreuses à noter. C'est une rivière libre aux berges rectilignes et propres. C'est alternativement à droite et à gauche que les berges sont le plus élevées. Parfois sur 100 ou 200 mètres de longueur, la savane arrive sur le bord de la rivière et la bordure boisée disparaît. C'est principalement en aval du confluent des grands igarapés. Quand on se rapproche du confluent, la marée se fait sentir fortement, les cambrouzes se montrent, couvrant de leurs branches, sur chaque rive, un quart de la largeur du cours d'eau; les pinots marient leur panache vert sombre à la verdure blonde des bambous, et les moucoumoucous, dont les racines sont à nu à marée basse, accusent que le flot marin s'élève à plus de 3 mètres à l'embouchure de la rivière.

On trouve par endroits quelques bois tombés, dont les habitants du district, plus soigneux que ceux des lacs, ont coupé le tronc à coups de hache, de façon à ce qu'il ne gêne en rien la circulation des goélettes.

Enfin, après une île de verdure qui s'allonge au milieu de son cours, l'Apurema va à l'ouest dans l'Aragouary où elle se perd.

L'Apurema reçoit quelques affluents qui méritent une mention : à droite, le Cobre et la Prata (le Cuivre et l'Argent), dans la partie supérieure de son cours; et, dans la

partie inférieure, l'igarapé de Santo-Lagine, qui, pendant l'hiver, communique avec l'Aragouary, un peu en aval de la case de Procope. A gauche, le Zeiba, qui sort du lac du même nom, dont on connaît le rôle hydrographique; l'Aacanouera, affluent du Zeiba qui communique pendant l'hiver avec le Lago Novo, et à l'embouchure de l'Apurema, un peu en amont, le Repartimento d'Apurema, qui a une communication hivernale avec l'Aacanouera et le Lago Novo. Le seul cours de l'Apurema est connu; son régime hydrographique ne l'est encore qu'imparfaitement.

L'importance du district, en revanche, n'est un secret pour personne, surtout pour les Brésiliens, qui y installent en ce moment une colonie militaire.

District d'Apurema. — Le district d'Apurema comprend le bassin de la rivière de ce nom. Sur la rive gauche du cours d'eau s'étendent, jusqu'au Lago Novo, des savanes ininterrompues; sur la rive droite on trouve d'autres savanes semées de collines de plus en plus accidentées et élevées à mesure qu'on approche de l'Aragouary. Ces collines se rattachent fort imparfaitement au soulèvement rocheux de Masirandouba-Tartarougal.

Seules les savanes du bord du rio, de Nazareth à l'embouchure, possèdent du bétail; le reste du territoire est inutilisé.

Mais cette étroite bande de prairies a par elle-même une importance considérable qui ne date pas d'aujourd'hui.

Dès 1862, une nation européenne avait jeté les yeux sur l'Apurema. C'était au lendemain de la conférence franco-brésilienne pour la fixation des limites. L'Angleterre, voyant que ce terrain n'était à personne, pensa tout naturellement qu'il devait être à elle. Elle expédia incontinent un capitaine Brown faire la topographie de l'Apurema et du bas Aragouary. Le capitaine resta plusieurs mois dans le pays.

Les meilleures cartes de la contrée doivent se trouver aujourd'hui à Londres. Cependant l'Angleterre ne fut pas heureuse dans son entreprise. Le cabinet de Rio eut la main plus prompte que celui de Saint-James.

L'Apurema est depuis vingt ans une colonie brésilienne, colonie civile jusqu'à ce jour, mais bientôt colonie militaire comme on le verra plus loin.

Nous étudierons ailleurs, en son lieu, l'organisation politique actuelle de l'Apurema.

L'Apurema compte une douzaine de fazendas possédant en totalité de six à huit mille têtes de bêtes à cornes et une population de cent individus.

Nazareth et Marinho. — Nazareth, rive gauche de l'Apurema, et Espirito-Santo, rive droite, en face, un peu au fond, comptent environ, à elles deux, mille têtes de bétail. Elles appartiennent à Antonio Marinho, lieutenant-colonel de la garde nationale de Macapá.

Marinho est chef, dans son district, du parti conservateur qui vient aux dernières élections de Macapá (fin octobre 1883), de l'emporter sur le parti libéral. (On sait que c'est le parti libéral qui était alors au pouvoir au Brésil.)

On sait aussi que les mots de conservateur et de libéral n'ont, dans l'empire, aucune signification, qu'ils servent simplement de marque, ou, si l'on préfère, de masque à des personnalités rivales.

Marinho est un homme de quarante ans. Ses partisans le trouvent remarquable.

Il est originaire de la province de Maranhão.

La fazenda Nazareth, dont il est propriétaire, appartenait jadis à Maciel le père, et alors elle comptait deux mille têtes.

Aujourd'hui, elle en compte à peu près le tiers. A la mort de Maciel le père, les bestiaux se partagèrent entre ses deux enfants, Manoël et Antonio, entre les mains desquels ils dé-

périrent. Les deux jeunes gens vendirent Nazareth à Marinho et établirent ailleurs leurs fazendas.

La Nazareth actuelle, bien moins importante que celle du père Maciel, est assez bien tenue. On y remarque un cimetière de famille. L'Apurema a deux autres cimetières, l'un un peu en aval de la fazenda d'Auguste, un autre plus bas.

Marinho confie sa fazenda à deux employés principaux : l'un qui s'occupe du bétail, l'autre de la maison. On rencontre à Nazareth deux créoles de Cayenne, un petit nègre appelé Jules et un mulâtre, marié avec la fille du capitaine Bastien, du Maroni. Pour Marinho, il passe la moitié de son temps à Macapá où la politique du district le réclame.

Santa-Cruz et Augusto. — Un peu plus bas, Santa-Cruz, rive gauche de l'Apurema, appartient à un Portugais d'Europe, Augusto Teixeira Bastes. Santa-Cruz compte plus de mille têtes. C'est aujourd'hui la fazenda la plus importante de l'Apurema. Santa-Cruz appartenait primitivement à un autre Portugais d'Europe, Carvalho. Augusto, parti jeune du Portugal, cherchait fortune aux Tartarougals où il était seringuero, quand il apprit que son père était mort lui laissant cent contos de reis fortes (500,000 francs). Le jeune homme avait pris goût au pays. Il troqua l'héritage paternel contre la fazenda de Carvalho, qui rentra en Europe. Depuis, entre les mains intelligentes d'Augusto, Santa-Cruz a prospéré. Aujourd'hui, Santa-Cruz donne deux cents veaux par an et cent bœufs valant 40,000 francs. La plus importante des fazendas de l'Apurema comme têtes de bétail et comme rendement, Santa-Cruz l'est aussi pour l'excellence des savanes et leur étendue. Elle a pour limites l'Apurema, le Zeiba, l'Acanouera jusqu'au Lago Novo, et l'igarapé da Gloria. Augusto Teixeira Bastes a maintenant quarante ans. Je passai deux jours chez lui. J'ai rarement trouvé un homme aussi aimable. Il parle excellemment le français.

Autres fazendas. — Le senhor Romualdo de Brazzão, Brésilien blanc, collecteur des impôts à l'Apurema, a été aussi fort aimable pour moi. Il est le beau-père de Augusto Teixeira Bastes. Il possède trois fazendas; Livramente est la plus importante, elle est située sur la rive gauche de l'Apurema, c'est une fazenda bien tenue, avec une maison fort commode, très propre et même peinte. Les deux autres fazendas du senhor Brazzão sont situées sur la rive droite et sont en formation. Les trois ne comptant pas ensemble cinq cents têtes de bétail. Brazzão est libéral et l'adversaire de Marinho.

Toutes les autres fazendas ne comptent que de deux à quatre cents têtes de bétail.

Manoël de Santo, fils du père Maciel, en a deux : Carmo, que je visitai, rive gauche du Zeiba, et San-Bento, plus haut, sur la rive droite de la même rivière. Antonio de Santo, frère de Manoël, a, sur la rive gauche de l'Apurema, Concessão, un des séjours favoris des pragas, et sur la même rive, dans le fond, Livramente et Espirito-Santo.

Vital a San-João, sur la rive droite de l'Apurema.

Castorio a aussi une petite fazenda sur la rive du même cours d'eau.

Enfin, dans le haut de l'Apurema, au-dessus de Nazareth, il existe, paraît-il, de petites fazendas en pleine prospérité, qui auront bientôt une grande importance.

Économie générale de l'Apurema. — On a peu de chevaux dans les fazendas, seulement pour le service de la ferme, pour faire la battue des bœufs qu'on veut parquer pour les vendre, les marquer ou les castrer. Les chevaux sont les chiens de berger de la fazenda : sans chevaux pas de bœufs. Les fazendeiros de l'Apurema manquent de chevaux et en achètent volontiers; les maisons les mieux fournies, Augusto, Marinho, Brazzão, en comptent à peine une dizaine chacune. Il y a très peu de moutons, les pragas

les font beaucoup souffrir et finissent par les tuer; les chèvres sont également fort rares. Les volailles sont plus communes que dans les Lacs, malgré l'extrême abondance du gibier. On élève beaucoup de chiens, qu'on dresse à chasser les tigres, nombreux dans la contrée.

Sur place, une génisse se vend 100 francs, un bœuf de 200 à 300 francs, un cheval de 360 à 450 francs.

Le bétail ne reçoit aucun soin, il parcourt librement d'immenses espaces, ne rentre jamais aux parcs si l'on n'organise de grandes battues avec les chevaux; les vaches mettent bas dans la solitude, la mère et le petit sont abandonnés à la nature. Les animaux se guérissent ou meurent seuls. Parfois, en se promenant dans la savane, on trouve quelque bête morte à l'ombre, les chiens disputent ses entrailles aux urubus. L'agonie a parfois duré trois, quatre, cinq jours, les gémissements de l'animal sont venus jusqu'aux oreilles du fazendeiro qui souvent n'en a cure.

S'il fallait qu'il soigne toute sa ménagerie il n'aurait pas un moment à lui; il n'est pas vétérinaire d'ailleurs, et puis, une tête de plus ou de moins importe peu.

Les animaux ne rentrant pas aux parcs, on ne trouve ni beurre, ni lait, ni fromage dans le district, mais on abuse des conserves.

Il y a en somme beaucoup plus de civilisation à l'Apurema qu'à Mapa et dans les Lacs. Le genre des maisons est perfectionné. Ce n'est plus la case-poulailler, sur pilotis, avec une échelle faite d'un bois entaillé et un plancher de jusards sous lesquels se promènent, quand les eaux de l'hiver se sont retirées, les poules et les cochons; c'est une maison confortable dans laquelle un Européen fraîchement débarqué habiterait sans répugnance. La nourriture est celle d'un homme civilisé et non d'un Tapouye.

Si, loin d'abuser de la cachaça, on en fait à peine usage,

ce que j'ai constaté avec admiration, en revanche on sort de l'éternel dilemme du couac et du pirarucú. Le matin à six heures : café noir ; à neuf heures : café, beurre et biscuits ; à onze heures : déjeuner à l'européenne ; à quatre heures : thé et beurre ; à sept heures : dîner substantiel ; et à neuf heures un dernier thé.

Enfin, si démocrate que l'on soit, on apprécie à l'Apurema certains côtés aristocratiques des mœurs, contrastant avec l'égalitarisme grossier des Lacs.

Nous sommes ici en pays à esclaves, et les distances entre maitres et domestiques sont parfaitement observées.

Les mœurs cependant sont sans rien de farouche et de rigide, elles sont même fort libres. C'est ainsi que j'ai fait d'inutiles efforts pour trouver à l'Apurema un homme marié. On s'unit à sa guise, sans formalité aucune, devant le soleil. Dame !... le Brésil n'a pas encore pensé à doter le district d'un officier de l'état civil. Pour le prêtre, dont ces excellentes personnes, sans être bien religieuses, s'accommoderaient faute de mieux, il faut qu'il vienne de Cayenne, car il n'y en a pas à Macapá, et il faut des contos de reis pour faire mouvoir ceux de Bélem.

Longtemps le Brésil s'est contenté de percevoir des droits à l'Apurema sans consentir, en compensation, au district, la moindre œuvre d'utilité publique, pas une route, pas un pont, pas un service à vapeur. Les riches peuvent voter à Macapá, il est vrai ; mais le cens est élevé, et seuls Marinho et Brazzão sont à même de profiter du droit électoral. *Mais* aujourd'hui l'empire va installer à l'Apurema une colonie militaire de douze ou de vingt hommes.

Jusqu'à ce jour le Brésil a frappé de 62 fr. 50 de droits la sortie de chaque tête de bétail de l'Apurema. M. Brazzão, qui vote à Macapa, percevait l'argent qui entrait au trésor de Bélem.

Si quelque fazendeiro récalcitrant, malgré la longueur et les ennuis du voyage, son coût, les difficultés de transporter par terre les marchandises de retour qui ne se véhiculent pas elles-mêmes comme le bétail, si quelque fazendeiro faisait passer ses bœufs par les Lacs, le subdelegado-inspector était là, aux Deux-Bouches, pour dénoncer à Pará le délinquant. Il paraît que le Brésil va maintenant abaisser à 6 fr. 25 le droit de sortie par tête de bétail.

D'ailleurs chacun a déjà renoncé à la voie des Lacs et le senhor inspector se trouve avoir une sinécure.

Le fleuve Aragouary. — La France n'a rien dit quand, en 1840, les Brésiliens passèrent pour en occuper militairement la rive gauche, le fleuve Aragouary, qui, pourtant, n'avait jamais cessé d'être, même aux yeux des représentants les plus timorés de notre ancienne diplomatie, la frontière des territoires qui n'appartiennent pas sans conteste au Brésil.

L'Aragouary, au confluent de l'Apurema, rappelle, me dit mon placérien, l'Oyapock en aval de Cafesoca. Il a au moins 500 mètres de largeur et partout plus de 10 mètres de profondeur. Les rives sont élevées et couvertes des essences des grands bois entremêlées de pinots et de cambrouzes. La bordure boisée de chaque rive a parfois un kilomètre de largeur; au delà s'étendent les savanes. Je remontai le fleuve sur 144 kilomètres environ, jusqu'à la première cataracte. Chemin faisant, je visitai les habitations ou sitios qui se trouvent sur ses bords. Elles sont une douzaine environ.

Les sitios. — On rencontre d'abord le sitio de Procopio, commerçant originaire de Cametá établi sur la rive gauche. Procopio est blanc.

La capuera du roi est sur la rive droite. Son propriétaire est un mulâtre.

Lirias, au-dessus du poste, rive gauche, est commerçant.

Benjamin, rive gauche, Tapouye de Cayenne, est né, a passé son enfance et sa jeunesse à Cayenne, par suite parle aussi bien le français et le créole que le portugais.

Domingo, rive droite, Tapouye seringueiro.

Elias, rive droite, seringueiro.

Gabriel, rive droite, le seul nègre du fleuve. Gabriel fournit à lui seul l'Aragouary de farine de manioc. Il travaille aussi le caoutchouc.

Sa case est un peu en amont de l'estrada de Macapá.

Aprijio, rive gauche, jeune commerçant entreprenant, d'origine blanche. Il a une ménagerie d'une trentaine de bêtes sur les bords du fleuve, et une autre moins importante au Fréchal, près de Macapá, où il a surtout des chevaux.

Près de la cachoeira, rive gauche :

Désidère, encore un fonctionnaire brésilien, un inspector. On n'a pas pu me dire ce qu'il inspectait. C'est un pauvre seringueiro, chargé de famille et besoigneux.

A Tracajatuba d'Aragouary on trouve deux habitations, dont l'une, celle d'un ancien militaire appelé Élias, est la plus importante.

Dans la savane d'entre Aragouary et Apurema existent deux ou trois petites fazendas comptant chacune une vingtaine de têtes.

Les richesses de l'Aragouary. — L'Aragouary a actuellement trop peu d'habitants pour exploiter ses richesses. Une dizaine de familles ne suffisent pas, il s'en faut, pour utiliser une région aussi vaste et aussi prodigue de trésors. En 1872, la population totale du district et de la colonie était officiellement évaluée à deux cents personnes, aujourd'hui on en trouve à peine un cent.

Le caoutchouc est très commun dans les bordures forestières du fleuve. Au-dessus de la chute, région où l'on ne

trouve plus que des Indiens plus ou moins *bravos*, il est encore plus abondant.

Quelques seringueiros l'y travaillent presque tout l'été. L'arbre n'est pas rare non plus à Tracajatuba d'Aragouary.

Le cacaoyer sylvestre existe aussi dans les forêts des deux rives et principalement au-dessus de la chute. Là, il vivrait en famille ainsi que le caoutchouc.

C'est l'hiver qu'on fait la cueillette des cacaos.

Le chocolat de cacaoyer sylvestre est, si on sait le débarrasser d'une amertume qui lui est particulière, tout aussi bon que celui de cacaoyer cultivé.

Les forêts des chutes sont riches aussi en copahus et en toucas dont l'exploitation est encore peu importante.

Enfin on trouve, dans une île située un peu en aval du confluent de l'Apurema, et appelée Tartarouguinha, les graines appelées carosses de roucouri, que l'on n'est pas obligé d'aller chercher aux îles de l'Amazone, ce qui facilite d'autant l'industrie des seringueiros. Cette industrie est actuellement la plus importante et, avec l'élève du bétail, la principale source de richesse de l'Aragouary. La pêche des tortues (tracajas et tartarugas) et la récolte de leurs œufs qu'elles déposent par centaines dans les îles sablonneuses du fleuve, ne sont pas sans être aussi d'une certaine importance.

L'Aragouary a sa flottille qui lui sert à transporter ses richesses à Cayenne, à Macapá et à Pará.

Désidère, Lirias et Procopio ont chacun leur goélette. Le poste a aussi son bateau tapouye, le *San-Sebastião*, qui a coûté 20,000 francs au gouvernement, qui l'a, il est vrai, laissé perdre complètement faute d'une petite réparation.

Le commandant de la colonie, le major Castro, a aussi sa petite goélette (un canot ponté) pour le plaisir de ses voyages en rivière, le service de sa propriété de Boa-Vista, près du poste, et pour son commerce.

L'Aragouary a encore d'autres ressources que toutes celles déjà énumérées; il est très poissonneux. Le pirarucú abonde dans ses eaux. Au milieu des savanes de la rive droite se trouvent des lacs qui passent pour être aussi riches que ceux du Mapa.

Enfin, on a trouvé dans le district, l'or de quartz, la houille et le pétrole. Un ingénieur américain a fait récemment une exploration géologique complète de la région comprise entre le moyen Aragouary (un peu en aval de la première chute), le chemin qui va de l'Aragouary au Matapy, et le Matapy. Il a trouvé des gisements de quartz aurifère, du minerai de fer, du charbon de terre et enfin des sources de pétrole. Une compagnie américaine s'est immédiatement formée pour exploiter ces richesses. La concession a été sollicitée et obtenue du gouvernement brésilien. L'exploitation doit commencer incessamment.

Le bassin inférieur de l'Aragouary, au-dessous du confluent de l'Apurema, est presque complètement désert. On n'y trouve, m'a-t-on dit, que deux ou trois petites habitations. A proprement parler, il n'existe pas dans cette région de postes de douaniers. On y trouve seulement un ou deux messieurs, trois parfois, espèces d'inspectors-subdelegados, genre João Belforte ou Désidère, qui sont chargés de dénoncer aux autorités les fazendeiros de l'Apurema qui feraient sortir leur bétail par l'Aragouary sans avoir payé au préalable les droits au collecteur Brazzão.

Du confluent de l'Apurema à l'embouchure de l'Aragouary, les goélettes mettent quatre jours. Le fleuve a de nombreuses sinuosités qui en rendent la navigation longue et très difficile pour un bâtiment à voiles. Par contre, un grand vapeur ne rencontrerait aucune difficulté pour remonter le fleuve jusqu'à la première chute. C'est à la bouche que se trouvent les moindres profondeurs, et cependant le chenal

d'entrée offre encore 8 mètres d'eau à marée basse dans les endroits les moins profonds.

Plus haut, jusqu'à la chute, pas un banc, pas un écueil, et des profondeurs de 15 mètres. Mais il ne faut pas oublier qu'on ne peut passer que quinze jours par mois, à cause de la pororoca. Il faut attendre que les rapports de marée aient fait tomber la terrible barre, dans laquelle ce serait folie, courir à une perte certaine, que de s'engager.

C'est dans cette partie inférieure de son cours, non loin de son embouchure, que l'Aragouary reçoit la crique appelée bouche du Lago Novo.

Le Lago Novo déverse, par cette crique, une partie de ses eaux dans le fleuve.

Cette crique, que l'on a cessé de pratiquer depuis quelque temps, a, paraît-il, quelques barrancas et des îles flottantes, qui en rendent la navigation difficile, même en pirogue. Un peu plus loin, on trouve une autre crique que l'on croit être la bouche du lac du Roucou.

Je ne pouvais laisser l'Aragouary sans visiter ces fameuses chutes. Je partis du poste avec des soldats comme pagayeurs, et le lieutenant qui pagayait aussi.

On me montra, en passant, la bouche de cette estrada de Macapá, sentier de 140 kilomètres en savane que je devais bientôt parcourir à pied.

La cachoeira. — Arrivé à la cachoeira, je me trouvai en présence non d'une chute gigantesque comme je m'y attendais, mais d'un simple barrage de roches. C'était le premier des trois contreforts de la grande Pancada. Quand on les a franchis tous les trois, et pour cela il faut une journée entière de canotage dans les rapides (dont la longueur totale, avec leurs intervalles libres, est d'une dizaine de kilomètres), on se trouve en présence de la grande cataracte, qui tombe de quinze mètres à pic et barre le fleuve dans toute sa lar-

geur. Mais je n'allai pas jusque-là. J'avais pris les sezões, ou fièvres bilieuses, d'Aragouary, j'étais déjà miné par quatre jours consécutifs de fièvre, je dus me contenter de voir les deux premières des trois petites pancadas.

La première cachoeira (*a pancada primeira*) fait sud-ouest. Avant d'y arriver, on remarque, sur les rives du fleuve, d'énormes entassements de blocs erratiques. On passe une petite île, le fleuve s'élargit, dépasse 1,000 mètres de rive à rive. La pancada primeira le barre dans toute sa largeur. C'est un barrage de pierre entre deux collines; un immense champ de rochers semés dans le fleuve sur près de deux kilomètres de longueur. Du milieu des rapides, les plages de la rive, d'un sable jaune d'or, attirent nos regards.

C'est là que les tracajas et les tartarougas font la ponte.

La seconde pancada (du Mergouillon) fait ouest-sud-ouest. Elle est un peu moins importante que la première.

Entre les deux pancadas se trouvent, rive gauche, deux petits îlots : Destacamento et Ilha Seconda. Nous faisons une magnifique moisson d'œufs de tracajas. Au delà de la seconde pancada, le paysage devient de plus en plus montagneux. On me parle d'igarapés qui rouleraient de l'or au-dessus de la grande chute. La fièvre m'empêche de risquer une semaine dans ce pays, pourtant si peu connu. On me raconte encore, à la pancada, l'histoire de cet habitant de Cachipour, un habitant civilisé, paraît-il, qui, étant de voyage aux sources de l'Oyapock, s'engagea de propos délibéré, par amour des explorations et des découvertes, dans une petite rivière qu'il croyait être le haut Cachipour. Il partit dans sa pirogue avec ses engins de chasse et de pêche, sa femme et son chien. Il descendit maint rapide, sauta mainte chute, traversa les territoires de trois tribus d'Indiens mansos et, après un terrible voyage, exténué, à moitié mort de faim et de fatigue, arriva à la grande pancada. L'habitant civi-

lisé de Cachipour ne put maîtriser assez tôt le courant. Il fit le plongeon avec son canot, sa femme et son chien. Il eut la consolation de sauver ce dernier, mais la pirogue s'était éventrée et la femme s'était brisé la tête. Le pauvre homme se rendit à la colonie de Pedro II. L'intelligent commandant-directeur prit le moribond pour un espion. Cependant, dans la générosité de son âme, il se contenta de ne lui infliger qu'un mois de cachot. Le chien mourut de douleur. La double moralité de cette diabolique histoire, arrivée il y a vingt ans en pays civilisé, est qu'il est fort imprudent de risquer sa vie pour la science sans être dûment couvert d'estampilles, et que l'Aragouary prend ses sources non loin de celles de l'Oyapock (1).

Des montagnes des premières pancadas, on voit, par un temps clair, la ligne bleue de la Cordillère des Tumuc-Humac franger l'horizon lointain.

Avant de m'engager dans la terrible estrada de Macapá, il me faut aller passer une semaine à la colonie militaire de dom Pedro II d'Aragouary, que j'aurai tout le loisir d'étudier en me guérissant de la fièvre contractée en arrivant au fleuve.

La colonie militaire de dom Pedro II. — Les limites de la colonie sont : l'igarapé Mongouba au nord, Tracajatouba d'Aragouary au sud, l'Aragouary à l'est, Tartarougal Grande à l'ouest. Au delà s'étendent, vaguement délimitées, les dépendances de l'Apurema, auxquelles on va maintenant, sans doute, donner des frontières, puisque après vingt ans d'organisation civile, on se décide à installer une colonie militaire.

Le poste fut inauguré en 1840, l'année de la reculade de M. Guizot à Mapa. Le 5 mai 1840, le premier directeur,

(1) Voir, dans la carte de la Guyane, les sources de l'Oyapock. Elles sont indiquées d'après la relation d'Adam de Bauve.

Joaquin Manoël Bahia de Menezes, inaugura la colonie, qui se composait de vingt-sept soldats mariés et comprenait un total de soixante-seize personnes. Le poste fut tout d'abord, et intentionnellement, établi sur la rive gauche.

Le Brésil ne semble pas avoir jamais attaché une grande importance à ce poste.

Le poste de dom Pédro II est établi sur un petit coteau pelé, au milieu d'un abatis, sur la rive gauche du fleuve, à 240 kilomètres de l'embouchure. L'emplacement est un des plus malsains de l'Aragouary; toute la garnison est malade.

Ce poste est un hameau misérable, composé de quatorze carbets en clayonnage d'argile couverts de feuilles de palmier.

La plus grande case, qui est sans étage comme les autres, sans plancher ni en bas ni en haut, qui ne ferme même pas à clef, sert au commandant de chambre à coucher, de salle à manger, de cabinet de travail et de salon.

Derrière la chambre à quatre fins du commandant, se trouvent la cuisine et deux espèces de petits magasins.

Ces magasins étaient presque complètement vides quand je visitai la colonie. Le commerce, — tous les commandants en font, — allait mal.

Les carbets sont disposés sur trois lignes et sont situés au pied de la colline. La première ligne, en venant du bas de la rivière, compte cinq petites cases de soldats; la plus rapprochée du fleuve est celle du cadet. La seconde ligne en compte quatre, qui sont, en montant de la rivière vers la hauteur : un petit atelier, une pharmacie, la chapelle, un parc à bœufs.

Ces deux premières lignes des carbets sont perpendiculaires à la rivière; la troisième lui est parallèle. Elle comprend la grande case du commandant et trois carbets de soldats.

Derrière, un peu plus haut, se trouve un petit cimetière avec quelques croix de bois.

Sur la colline est planté le mât de pavillon brésilien. A côté se trouve l'église en construction : une toiture en feuilles de palmier supportée par des bois mal équarris. C'est de beaucoup inférieur à l'église de Mapa ou à celle de Counani. En attendant leur installation dans cette *matriz* qui s'élève bien lentement, saint Pierre, le patron de l'endroit, et son camarade le nègre saint Benedit, trônent dans la chapelle provisoire à côté du parc aux bœufs. Une fois par semaine, ou même plus souvent, la garnison du poste, qui pour la solennité endosse l'uniforme et met des souliers, va réciter, à genoux, aux saints multicolores de la chapelle, de gémissantes litanies.

Ils ont bien raison de pleurer, les pauvres diables, de pleurer leur triste sort. Ce poste fait pitié, il est dans l'abandon le plus complet.

Le gouvernement n'envoie pas un reis. Il y a quelques années, *le cheval de la nation* fut mangé par les tigres; depuis il n'a pas été remplacé, et quand le commandant veut se rendre à Macapá, s'il lui paraît trop pénible de faire la route à pied, ce qui est dur, en effet, il faut qu'il loue un cheval 400 francs ou une goélette 600.

Elle est triste comme une ruine, la colonie militaire de Dom Pedro II d'Aragouary. J'y vois quatre bœufs maigres, *les bœufs de la nation*, qui dorment tout le jour à côté de la chapelle; des femmes étiques et minées de fièvre, couvertes de haillons sordides, marchant lentes et funèbres comme des ombres, enveloppées dans de grands manteaux troués. (Le guerrier brésilien peut se marier et emmener sa moitié avec lui.) Des bébés nus grelottent au soleil à côté de chiens galeux. Des soldats nègres, tapouyes ou sang mêlé, en costume de toile, pieds nus, sales, moroses, mercenaires à

15 francs par mois pour les plaisirs et à 2 francs par jour pour la nourriture, soldats à perpétuité ayant déjà dix, douze, quinze ans de peine, meurt-de-faim de Ceara que la misère a poussés à s'enrôler et que la paresse maintient dans les rangs, soldats triés sur le volet, sans éducation militaire et sans discipline, sachant à peine se servir des vieux fusils à piston qu'on leur a confiés pour écarter les tigres, sont là au nombre de 13, y compris le cadet et le caporal. « Heureuses contrées, tout de même, que celles où l'on respecte si scrupuleusement la liberté naturelle que l'homme n'y est pas obligé, même pendant seulement vingt années de sa vie, d'être la chose de l'État. Et il en est ainsi dans toute l'Amérique! Ici, ce sont les droits de l'homme; chez vous, les devoirs du citoyen ». Ainsi me parlait le *tenente* du poste.

Il s'y passe des choses curieuses, au poste de Sa Majesté dom Pedro. En premier lieu, on y jeûne tous les jours, c'est la règle et c'est ce qui frappe le plus le visiteur. Le lieutenant n'ose pas tuer un *bœuf de la nation*, et les soldats, qui n'ont ni argent ni farine, mangent des pommes d'acajou. Ils ont été plus nombreux autrefois, car le poste est dans un état d'abandon très visible, et pourtant ils n'ont jamais trouvé moyen de faire un jardin. Quand on pense aux merveilles que font en ce genre, dans nos quartiers de la Guyane, un brigadier et deux gendarmes, un surveillant et deux transportés, on ne peut s'empêcher de prendre en pitié ces pauvres êtres indolents.

Pendant mon séjour à la colonie, un soldat y est assassiné. Il y a vingt-cinq ans environ, vers 1858, les soldats fusillèrent un commandant, et voulurent faire au prêtre du poste l'opération qui immortalisa Abélard. De rage, les soldats fusillèrent la sentinelle qui avait laissé le *padre* s'échapper. Depuis, plus de padre à la colonie de Pedro II. De tels dangers font réfléchir un homme, surtout quand il tient à se

créer une nombreuse famille, ce qui est une des règles du clergé de ces contrées. Bientôt un navire de guerre, *de la nation*, rentre dans l'Aragouary : le cadet, chef du complot, se suicide, deux soldats sont fusillés, un autre condamné aux galères à perpétuité ; et depuis l'ordre règne à Varsovie.

Ces scènes tragiques ne se sont plus renouvelées. Les cancans du fleuve n'ont aujourd'hui à enregistrer que quelques volées de coups de trique essuyées de temps à autre par tel commandant, pour des galanteries intempestives auprès des dames de ces messieurs les soldats.

Parfois, c'est un soldat qui déserte, parcourant d'un pied léger les savanes, de la colonie à Nazareth et de Nazareth au lac des Deux-Bouches; ou quelque histoire de chasse ou de pêche, la découverte d'une plage pleine d'œufs de tracajas.

On s'imagine peut-être qu'on visite la colonie militaire de Sa Majesté dom Pedro II tout naturellement, tout simplement, en faisant passer sa carte au directeur. Il n'en est rien.

Quand j'arrivai au poste, le commandant directeur intérimaire, tenente (1) Francisco Moreira da Rocha, du 1er bataillon d'artillerie, me fit déclarer que l'Aragouary était fermé aux pavillons étrangers comme jadis l'Amazone, et qu'il ne pouvait laisser un étranger visiter le poste.

Abasourdi, je regardais avec stupéfaction le lieutenant et, tout en promenant mes regards du galon rouge de son panama à ses sabots éculés, en passant par son paletot de toile grise, son pantalon de coutil bleu et sa chemise de couleur vague, je cherchais un biais. Je me souvins d'un talisman que j'avais dans ma poche : le visa de mon passeport par le vice-consul brésilien à Cayenne, l'honorable Pissa-

(1) Lieutenant.

rello. Ce visa m'ouvrit la forteresse. Avant l'exhibition du visa de Pissarello j'étais un étranger, peut-être un ennemi, après l'exhibition je fus chez moi. Sésame s'ouvrit.

Je devins bientôt l'ami du lieutenant da Rocha, un fluminense (1) d'origine française, aux goûts champêtres, artistiques et musicaux, qui aurait préféré gagner ailleurs qu'à l'Aragouary ses 480 francs par mois. Il m'offrit l'hospitalité la plus cordiale. Il m'accompagna jusqu'à la chute, car il ne connaissait pas le fleuve, même sur le papier, attendu qu'il n'existe pas à la colonie une seule carte de l'Aragouary ni de l'Apurema.

Intérimaire, il se considérait comme en exil. Il ne voulut voir en moi qu'un compagnon. Nous soignâmes notre fièvre ensemble, en nous traitant le mieux qu'on peut dans un tel pays. Le caractère français du lieutenant me plaisait, il était parfois joyeux et enjoué jusqu'à l'enfantillage. Il jouait toute la journée sur sa flûte la *Marseillaise* et *Popol*, s'amusait à faire dormir ses poules en leur mettant l'aile sous la tête et en frappant, à côté, trois petits coups sur la terre. Je lui récitais des vers de Victor *Hougue*. Et nous achevâmes la provision de haricots du poste.

Le commandant titulaire de la colonie est le major Castro. Il était parti depuis cinq mois pour Rio de Janeiro, où il avait été mandé par le ministre de la guerre pour affaires privées. Castro est propriétaire de l'habitation de Bôa-Vista, un peu en aval du poste, sur la même rive.

J'ai vu le major à Macapá ; il est un peu plus jeune que da Rocha : il paraît avoir trente ans. C'est un ancien douanier, engagé volontaire de la guerre du Paraguay. Il est fluminense; il passe pour actif et entreprenant.

J'appris, étant au poste, sa prochaine rentrée à la colonie

1) Originaire de Rio de Janeiro.

par Marinho, qui revenait de Macapá. Le tenente colonel nous apprit aussi, au lieutenant et à moi, que la colonie allait être incessamment fortifiée, qu'un poste allait être créé à Nazareth.

Ma fièvre guérie, j'avais hâte de me rendre à Macapá pour prendre le vapeur du 17, que je devais manquer de six heures. Ne trouvant ni occasion par goélette, ni chevaux à louer, je dus prendre le parti de suivre les soldats du courrier mensuel de la colonie à Macapá, et je me mis en route, souffrant encore un peu de la fièvre bilieuse et des douleurs rhumatismales que m'avait valu ce district malsain.

CHAPITRE IV.

LE PAYS DE MACAPA.

L'estrada de Macapá. — En partant pour ce voyage de sept jours à pied, voyage de 140 kilomètres, je m'abandonnais à diverses réflexions philosophiques.

En présence de ce désert sans horizon je pensais aux déserts des premières civilisations pastorales; aux Aryas du Septa-Sindhou, aux Accads et aux Soumirs de Chaldée, aux Araméens du haut Euphrate. Les déportés arabes, évadés, réfugiés à Pará, viendront-ils ici planter leur tente ou bâtir une nouvelle ville sainte? Ou bien une colonisation européenne intensive va-t-elle utiliser ces territoires et mettre la main sur la clef de l'Amazone? L'évolution humaine y prépare-t-elle le développement de nouvelles civilisations pastorales, ou plutôt les cultures du pays, canne à sucre, maïs, manioc et autres, y enrichiront-elles de denses populations?

Les soldats perdirent une journée sur le bord du fleuve à faire leur provision de farine de manioc. Nuit et jour, d'épaisses fumées s'élevaient de la rive : quelques feux de bivouac de voyageurs, des feux allumés pour écarter les tigres, des broussailles incendiées, des savanes incinérées s'allumaient à l'horizon.

Le voyage commença à six heures du matin. Partis de la case de Gabriel, nous marchons dans la bordure boisée du

fleuve jusqu'à l'endroit où nous rencontrons l'estrada dont la bouche est un peu plus bas. La forêt se continue.

La route est montagneuse, ravagée par les pluies de l'hiver etencombrée d'arbres tombés; on ne trouve pas de plus mauvais sentiers dans les forêts indiennes de l'intérieur.

Le chemin, jadis sabré, ne l'est plus depuis longtemps : de hautes herbes, des taillis, l'ont envahi. Pas de courrier possible par chariot comme autrefois. Au bout de deux heures, on entre dans cette sorte de campo-garenne qui sert de transition au campo limpo. Les soldats portent sur leur tête les deux sacs dans lesquels j'ai enfermé mes bagages. Nous marchons en file indienne; on grimpe des coteaux, on descend des vallées, on va sur un gravier pointu riche en minerai de fer, au milieu de champs de pierres noires tapissés de petites touffes d'herbes sèches, entre quelques bouquets de bois qui se montrent à l'horizon.

Par endroits, le sentier est encombré d'herbes coupantes qui lacèrent les pieds et les mains. Le paysage est accidenté. C'est la *beira alta* (1) du fleuve avec des ravins, des vallées profondément encaissées et des forêts. Nous arrivons au pont Catoupiporé jeté sur un petit ruisseau. Le pont est en bon état. Il n'y en a qu'un autre, fort mauvais, dans toute la route, un peu avant d'arriver à Macapá. L'estrada décrit une courbe pour éviter les rivières. Près de ce premier pont, on trouve une habitation déserte. Il faut encore cinq jours de marche pour rencontrer une case habitée.

L'herbe est mauvaise, dure et compacte, entremêlée de broussailles. Nous mettons le feu derrière nous pour que la savane soit plus propice à nos successeurs, et le feu nous suit pendant des heures.

Bientôt, la garenne s'éclaircit; les arbustes du campo de-

(1) Haute rive.

viennent rachitiques, les horizons infinis, tristes, monotones. Quelques bas-fonds de bâches avec ou sans flaques d'eau accidentent insuffisamment le paysage. Nous aurons ce tableau sous les yeux pendant six jours.

S'il fait trop chaud, on installe sous un arbuste de la forêt une espèce de tente avec deux moustiquaires. On se procure ainsi un peu d'ombre, une ombre chaude et sèche sous laquelle on essaie de dormir.

Les yeux, qui ne peuvent se fermer, se promènent mélancoliquement sur des amphithéâtres broussailleux couverts d'une végétation naine et rousse, sur des marbrures blanches ou noires de champs crayeux ou ferrugineux, sur de vagues ondulations qui s'étagent mollement sur des collines de même aspect et se fondent dans le plan général d'un horizon qu'une pluie de lumière couronne et voile d'une atmosphère scintillante et poudreuse.

Des coteaux lointains, les forêts qui les ombragent, quelques grands arbres isolés dans la savane, apparaissent et disparaissent tour à tour, selon que les nuages adoucissent ou laissent étinceler l'éclat aveuglant du soleil.

Pas un chant d'oiseau, pas un cri d'insecte, mais parfois une biche qui passe inquiète sur un coteau, comme la gazelle au Sahara.

L'herbe est médiocre. Comme dans la plus grande partie des savanes, il manque l'appropriation par le bétail. Quand il y a eu incinération, parfois le sable à nu est en mouvement sous les pieds. A midi ces champs de sable rouge prennent des aspects de fournaise. Et toujours des arbustes de plus en plus maigres, des ondulations de plus en plus molles et des horizons infinis. L'œil n'a rien pour se récréer, sinon les ravins à bâches que l'on rencontre parfois toutes les heures, parfois toutes les demi-journées.

En voici un qui peut être pris pour type. C'est le Détroit,

au nord du sentier, à la fin du premier jour de marche. Il est profondément encaissé; on voit à peine les têtes de ses bâches. De l'autre côté, des plateaux blancs, calcaires, crayeux, rocheux ou argileux, s'élèvent avec des prétentions à la montagne. Leurs flancs rapides sont nus et pâles; leurs surfaces sont gazonnées de vert, de rose, et agrémentées d'avenues naturelles qu'on prendrait pour des boulevards ou des squares. Parfois le plateau est uni comme une place publique.

L'orage, quotidien pendant la première moitié de la route, illumine de lueurs blafardes ce paysage bizarre. Le fond du Détroit, vu de l'estrada, fait l'effet d'un puits. En réalité, il est long d'un kilomètre, large de 200 mètres et profond de 25. Il est gazonné et humide, un maigre filet d'eau stagne au centre; de chaque côté s'étendent les bâches.

Sur les bords de la cuvette, de profondes entailles accusent l'action des eaux. Dans ces crevasses grimpent des broussailles ou s'élèvent majestueusement quelques grands arbres isolés.

La pluie tombe; tout est noyé pendant des heures dans une brume épaisse; le paysage du ciel devient plus triste et plus monotone encore que celui de la savane. C'est la nuit, on la passe sous son parapluie, ou dans son hamac pendu à deux acajous sauvages. Aussi mouillés dans un cas que dans l'autre, le lendemain le soleil nous séchera. De plus l'averse nous aura fait faire connaissance avec un des plus intéressants habitants du campo : le moustique blanc qui ne pique pas mais qui rentre partout, dans le nez, les yeux, la bouche et les oreilles, élisant pour ainsi dire domicile dans tout votre corps.

C'est dans ces conditions que je commençai mon second jour de pèlerinage. Je distingue maintenant la faible ligne de collines qui sépare le bassin de l'Aragouary de celui de l'Amazone.

Je rencontre les plus gros nids de fourmis que j'aie vus de ma route; ils sont d'argile, de forme conique, parfaitement durcis, et de la grosseur d'un sac.

Nous nous engageons bientôt dans le terrible bois de Saint-Jean situé au faîte de partage des eaux. La forêt est morte maintenant. Les cèdres géants dépouillés de leurs feuilles n'ombragent plus les taillis morts à leurs pieds.

Les broussailles sauvages elles-mêmes sont mortes, desséchées, et leurs feuilles tombées tourbillonneront bientôt au vent s'il y a jamais du vent dans cette région où aucune des formes de la vie ne semble pouvoir se manifester. Des pierres, des roches noirâtres couvrent le sol, et semblent, tant elles ont une apparence calcinée, être tombées du soleil ou avoir été vomies par un volcan.

Au milieu de la forêt morte, le sentier disparaît sous des jungles d'herbes coupantes que l'hiver reverdira peut-être, mais qui, pour être mortes maintenant, ne sont pas moins offensives. C'est le *matto bravo* (1). L'estrada était jadis sabrée comme l'accuse la capuera desséchée dans la forêt dépouillée.

On sort du bois de Saint-Jean par des bas-fonds pleins d'herbes coupantes et de roseaux-jungles de 2 à 3 mètres de hauteur. On disparaît dans ce fourré au milieu duquel on marche au hasard.

C'est merveille qu'on ne rencontre aucun serpent, mais ici tout semble mort. Au delà, l'ancienne trace du sabrage, rectiligne, rectiligne dans les coteaux, rectiligne dans les vallées, rectiligne à l'infini, se poursuit à travers une autre forêt sans verdure et un pesant ennui, et finit par aboutir à un ravin à bâches qu'on appelle Malacabado (mal terminé).

Assis sous les bâches de Malacabado, j'écoutai dans les

(1) Le bois méchant.

feuilles des palmiers le souffle d'une petite brise dont le bruissement rappelait le crépitement d'un incendie, quand je vis venir, courbés et chargés, pieds nus, mal vêtus, deux hommes à l'aspect maladif, se traînant plutôt qu'ils ne marchaient.

C'étaient deux pauvres soldats qui portaient le courrier de Macapá à la colonie. Ils étaient partis de Macapá depuis déjà six jours.

Nous profitons de l'orage et de la pluie pour nous remettre en route. Le temps est plus doux, la marche moins pénible; alertes, nous cheminons dans le campo-garenne, à travers des espaces auxquels nos soldats du courrier viennent de mettre le feu.

J'allai à l'avant-garde, le nez plein de l'odeur de la savane brûlée : quelque chose de beaucoup plus âcre qu'une poussière d'été après la pluie. J'allais, marchant sans voir, dans le vide d'un paysage sans accident et sans repère, lorsque quelqu'un d'assis sur le sentier me tira de mes rêveries. C'était un tigre qui paraissait aussi rêver. Les tigres sont nombreux dans la savane, mais inoffensifs. On peut s'endormir sans faire de feu. Ce sont, me disent les soldats, les amis du voyageur.

Le troisième jour nous fait passer du bassin de l'Aragouary dans celui de l'Amazone. Le campo devient presque limpo. Quelques grands arbres plantés çà et là jalonnent la route. L'un d'eux donne à une immense étendue du campo le nom de savane de Pao (1) Grande. C'est en cet endroit que nous laissâmes l'estrada qui suit encore longtemps les faîtes de partage, pour prendre un raccourci. Après une longue marche dans de fastidieux paysages, nous arrivâmes enfin à un ruisseau, le Lazareth, affluent du Pe-

(1) *Pao*, arbre.

drero, qui va à l'Amazone. La tête de ce cours d'eau, où nous le traversons, est encore fort peu importante. Elle a tout au plus 2 mètres de large, mais coule à 1 mètre de profondeur avec rapidité sur un sable clair qui reflète les silhouettes de la forêt. Nous grimpons la berge de droite, beaucoup plus élevée et plus boisée que celle de gauche, puis nous arrivons, par une forêt peuplée de singes, à un petit affluent du Lazareth, également large de 2 mètres et profond de 3 pieds, à l'eau également claire et limpide. Nous ne résistons pas au plaisir de prendre un bain, sachant que nous serons quatre jours sans plus trouver d'eau courante. Un ravin à bàches, des champs de pierres noires et pointues, un autre ravin à bâches avec des jungles de 2 mètres de hauteur, avec peu ou point de serrados (1) : c'est le campo-garenne interrompu jusqu'au pont de la banlieue de Macapá.

Nous incendions en grand la savane, puis nous faisons halte, car c'est l'heure du repas de midi. Le soleil est au méridien, nul nuage n'obscurcit le ciel, mais bientôt d'immenses tourbillons de fumée envahissent les quatre coins de l'horizon. Les crépitements de l'incendie, les ronrons de la flamme, se font seuls entendre sous la voûte noircie; la flamme rouge s'avance en conquérante, parfois semble s'arrêter et mourir devant un obstacle infranchissable; puis, joyeuse, dévorant les champs de roseaux des marécages, s'élève folle vers le ciel comme pour s'unir au firmament de fumée. La fournaise roulante va lentement, moins vite qu'un homme à pied, mais elle est tenace, passe les ruisseaux et bientôt nous oblige à lever notre camp sous la pluie, quotidienne dans la première partie de notre route, et qui éteint notre incendie.

(1) *Serrados*, fourrés.

Les savanes sont assez bonnes en cet endroit; j'y ai remarqué une particularité bizarre : c'est une infinité de poteaux semblables à des poteaux télégraphiques, qui ont été plantés dans ce campo absolument limpo pour indiquer originairement la direction à suivre. De cette savane, fort élevée entre toutes celles de la contrée qui le sont beaucoup, on voit assez distinctement les montagnes de Tartarougal et même, bien plus loin encore, une autre montagne qui, d'après les soldats, serait la serra do Campo de Mapa.

Le quatrième jour nous continuons notre route dans cette savane qui semble ne pas devoir finir. Les ruines d'une case construite sur le bord de l'estrada et qu'on appelle Rio-Branco, du nom d'une rivière voisine qu'on ne voit pas, indiquent à nos guides la moitié du chemin. Un sentier de 2 kilomètres conduit de la bicoque à un petit igarapé presque à sec. Le paysage est triste et monotone, il est toujours identiquement le même depuis le passage de l'affluent du Lazareth. C'est un plateau sans horizon, avec des arbustes clairsemés, rabougris, une herbe rare et médiocre, de vastes espaces incinérés, des champs crayeux et calcaires dans lesquels les eaux de l'hiver ont creusé des ravins profonds laissant la craie à nu et blanche.

Les effets du voyage commencent à se faire sentir : le pantalon et les chaussures ne tiennent plus, tout est en lambeaux, un des soldats est pris d'une fièvre violente qui devait le tuer en route. Il faut s'arrêter à chaque instant pour attendre le retardataire. Le paysage s'attriste, la savane est pleine d'arbustes dépouillés, comme morts, qui attendent l'hiver pour reverdir. Notre pèlerinage se poursuit silencieux; nous sommes les uns bien fatigués, les autres malades, mais ici il faut marcher ou mourir. Les soldats se traînent péniblement, pieds nus, sabre au côté. On marche parfois une journée pour trouver un œil d'eau qui se trouve

être desséché, c'est le désert, 100 kilomètres sans une maison habitée, un jour entier sans eau potable. Il n'y a pas plus d'un voyage par mois dans ce petit Sahara, et les voyageurs ne suivent pas toujours l'estrada, car ils prennent souvent des raccourcis. Qu'on imagine un voyageur égaré ou malade dans ces solitudes!

Le cinquième jour, trois heures avant le lever du soleil, on recommence à cheminer, cheminer, cheminer devant soi, dans le vide, à l'infini, sans arriver, et on trouve cette occupation stupide. Le crépuscule, car il y a bien une heure ici entre le coucher de la lune et le lever du soleil, est triste et enfonce dans l'âme encore plus profondément le dégoût et l'ennui. Le soleil a beau monter dans le firmament et l'illuminer de ses rayons, le soleil qui réjouit le cœur de l'homme jette dans la tristesse et le découragement le voyageur fatigué. Les provisions de nourriture et de forces sont épuisées; il faut marcher dans la chaleur, la faim, la lassitude physique et morale. On arrive à une habitation; indifférent à l'endroit et à l'heure, on se laisse tomber, morne, inerte, vaincu, ayant besoin de tout et indifférent à tout, l'âme oppressée et prostrée.

Seul, on se laisserait mourir.

Le sixième jour, réconforté par l'hospitalité du senhor dos Reys, fazendeiro ayant 1,000 têtes de bétail, des plantations de tabac, de maïs, des bosquets d'acajou et six demoiselles à marier, je reprends avec les soldats le sentier douloureux. Nous longeons de loin le rio Fréchal. Le soldat malade s'arrête, incapable de marcher. Trois jours plus tard, un de ses camarades revint le chercher, il était mort.

Nous poussons péniblement jusqu'à la case d'un vieux nègre où nous passons la nuit. Je n'ai rien vu, pensé à rien; les jambes seules ont fonctionné.

Voilà la septième aurore dans cette savane maudite. Nous

avons tous la fièvre, quelques-uns ont les jambes enflées. Voici une habitation abandonnée avec un bosquet d'orangers. Laissons-nous choir ici et dormons-y jusqu'à la nuit à l'ombre. Faisant un effort suprême, au soleil couchant, nous marchons encore trois heures. Macapá! c'est Jérusalem.

J'y entre avec la fièvre. Le vapeur est parti depuis le matin, et mes malles sont absentes.

La ville de Macapá. — J'eus une vive appréhension au début.

En arrivant, je ne pus voir M. Silva Mendes gravement malade, et son commis me transmit fort inexactement ce que son patron l'avait chargé de me dire. Mes malles avaient été déposées par Joaquim Magalhens, qui n'avait pu accoster, dans une île voisine de la ville, et le surlendemain de mon arrivée, M. Silva Mendes, qui m'avait logé et mis en pension chez un excellent homme de tailleur, le senhor Royo, second chef du parti conservateur de la *comarca* (1), faisait porter chez moi mes bagages. Je trouvai chez M. Silva Mendes toute l'urbanité, l'amabilité, la bonne volonté, la politesse, la générosité désirables. Je dus rester à Macapá du 17 octobre au 1er novembre pour attendre un nouveau vapeur. Malgré la fièvre, j'utilisai de mon mieux mes loisirs forcés.

Macapá est situé à l'embouchure du fleuve des Amazones à 330 kilomètres du cap de Nord, sur la rive septentrionale, ar 2' 15" de latitude nord et 52° 58' 19" de longitude occidentale.

La ville, qui n'était alors qu'un poste militaire, fut prise en 1696 par M. de Ferolles, gouverneur de Cayenne.

Macapá et Pinsonia. — Macapá, située sur la véritable

(1) Arrondissement.

embouchure de l'Amazone, aspire à être la capitale de l'Amazonie.

Elle se dit sacrifiée à Santa-Maria de Belem do Grão Pará, la ville du Tocantins.

Capitale d'une province brésilienne distincte, Macapá serait, pense-t-elle, la capitale de la vallée. Tout le commerce du grand fleuve aboutirait à son port; tous les vapeurs de cette Méditerranée de l'Amérique du Sud auraient Macapá pour point de départ et pour point d'arrivée; Macapá serait un Shangaï, une Alexandrie.

Les habitants ont demandé à diverses reprises d'être la capitale d'une province de Pinsonia (1) comprenant le bassin septentrional de l'Amazone jusqu'au rio Negro, au rio Branco et aux frontières nord de l'empire. On a repoussé leurs réclamations. Dès 1853, on présenta à la Chambre des députés de Rio de Janeiro un projet de loi demandant la création de la province de Oyapokia entre l'Amazone, le rio Negro, le rio Branco et les limites septentrionales de l'empire. Macapá devait être la capitale de cette nouvelle province.

Le projet fut repoussé.

En 1859, le même projet fut de nouveau soumis à la Chambre et eut le même sort que la première fois.

En 1870, un sieur Candido Mendes de Almeida fit signer, par 387 habitants de Macapá et des environs, une pétition demandant la création d'une province d'Oyapokia ou Pinsonia. La pétition fut présentée à la Chambre qui rejeta le projet.

Ainsi, par trois reprises, le titre de capitale fut refusé à Macapá qui en a conservé une jalousie très vive contre Pará, son heureuse rivale.

(1) Du nom du navigateur Vincent Pinson, qui le premier en releva les côtes.

Malade. — Gravement malade à Macapá, je pus à peine y commencer la rédaction de ma relation de voyage : j'avais tous les jours la fièvre. J'étais au début de la carrière, je n'avais pas encore l'habitude de rester des journées entières sans nourriture comme cela m'était arrivé dans l'estrada de Macapá où, pendant trois jours, je ne mangeai pas et ne bus que de l'eau sale. Ces petites privations m'avaient fatigué. L'estomac ne fonctionnait plus.

L'air malsain de la ville aggrava mon état.

Petites misères de l'initiation.

Cet état de maladie devait persister pendant tout le temps de mon séjour à Pará, du 7 novembre au 30 décembre. Je ne me guéris complètement des fièvres du Mapa et du cap de Nord qu'une fois arrivé dans les hautes terres qui sont au-dessus des chutes du rio Negro, dans la région relativement saine du Uaupes. Quand j'arrivai à Pará, je me trouvai au milieu d'une épidémie de fièvre jaune alors dans sa période aiguë. Pour charmer les loisirs de l'attente, dans ma triste chambre d'hôtel, j'écoutais les gémissements de mes deux voisins de chambre, un Anglais et un Allemand, qui, dans l'espace de quinze jours, furent emportés tous les deux par le fléau.

J'avais aussi la fièvre, mais pas la jaune, la palustre; celle-ci me préserva de celle-là.

Macapá, de même que le Mapa, les Lacs, l'Apurema et l'Araguary, n'avait jamais été visité par un voyageur français. La Condamine, qui y passa en 1744, en vit seulement les premiers fondements. Aussi, mon séjour dans cette ville produisit-il une certaine sensation.

La ville. — Macapá est une petite ville de 2,000 habitants environ, dont plus de la moitié s'absente en été pour travailler le caoutchouc. C'est une ville de seringueiros, me disait-on dédaigneusement à l'Apurema. Arrogance de gens

riches habitant le plus beau district peut-être de Pinsonia. Macapá n'est presque rien, il est vrai, mais pourrait devenir une des capitales du monde. La ville est pauvre, presque sans industrie et sans commerce.

Le chiffre total des importations et des exportations était de 500,000 francs en 1862. Aujourd'hui il doit être bien inférieur à cette somme. Des fazendas de cinquante têtes de bétail, sauf celle de dos Reys qui en compte mille, un peu de caoutchouc : voilà toutes ses richesses. Population de petites gens, ouvriers, petits commerçants, peu ou point de bourgeoisie.

Population peu instruite : l'école primaire ne compte que cinquante et un garçons et dix-huit filles. Ce n'est qu'en 1842 que le territoire de Macapá a été élevé au rang de *comarca*. Mais Macapá commande l'Amazone, et son territoire colonisable par les Européens est grand comme le Portugal.

Les rues de Macapá sont perpendiculaires et orientées exactement est-ouest et nord-sud. Elles sont toutes perpendiculaires ou parallèles à l'Amazone. Elles sont fort malpropres, ce qui est une des causes principales d'insalubrité. Les places publiques sont immenses et nombreuses.

Il en est deux ou trois rectangulaires, qui sont comme de grandes savanes au milieu de la petite ville. Pas un monument digne d'être signalé.

L'église, qui a été récemment replâtrée, est sans style et nue. Il existait jadis un hôpital militaire et quelques belles maisons sur le bord de la mer ; le tout est tombé en ruines ou a disparu.

On trouve dans les rues quelques réverbères mal éclairés, juste ce qu'il faut pour voir qu'on n'y voit pas.

Les maisons sont vulgaires, en clayonnage enduit d'argile, crépies et blanchies, parfois un peu peintes ; beaucoup sont couvertes en tuiles ; quelques-unes ont des vitres ; la

plupart sont sans plancher entre la terre nue ou le carrelage, et la toiture. J'en ai remarqué trois ou quatre ayant un peu de style. L'ameublement le plus indispensable fait généralement défaut; le lit est presque inconnu, on dort dans un hamac. La ville passe pour malsaine, fièvreuse, ce qui serait une des causes de la lenteur de son développement. C'est une ville découragée qui a manqué sa vocation et qui est triste. Elle a peu d'esclaves : deux cents environ. Elle en émancipe jusqu'à dix par mois; elle en a libéré mille depuis 1871. D'ici peu, elle n'en aura plus. Ils sont bien traités, et rien ne les distingue du reste de la population; ce sont des domestiques. La raison de cette extrême humanité de la part des propriétaires est dans la facilité qu'ont les esclaves de « prendre le chemin de Mapa ».

La forteresse. — La ville date de 1744. Les 18 et 19 janvier 1744, La Condamine terminant son voyage de l'Amazone mesurait 3′ de latitude nord à l'endroit où les Portugais élevaient le nouveau fort, le fort de São-José. Le fort de Santo-Antonio avait été construit en 1686 sur les ruines de Camaú que son gouverneur avait fait sauter en soutenant un siège contre les Anglais. Le fort de Santo-Antonio fut construit, à deux lieues en aval de la forteresse actuelle, par Fernando de Castro de Athay de Teive. Le fort de Santo-Antonio fut pris en 1696 par M. de Ferolles, gouverneur de Cayenne, qui y laissa une petite garnison. Cette garnison détruisit le fort avant de se rendre aux Portugais.

Le nouveau fort, la *fortalaze* actuelle, peut avoir un certain intérêt archéologique, mais c'est une construction bien inoffensive. C'est un bâtiment rectangulaire, style Vauban, avec des canons qu'un député de Pará, M. Mac-Dowel dit qu'il faut envoyer au Musée des antiques. Ces canons sont au nombre de 86, des calibres 36, 24, 12, 9, 8, 6, 4, 3, 2, 1. Les murailles ont de 2 à 3 mètres d'épaisseur, mais le ma-

gasin de poudre n'est jamais approvisionné; les vieilles pièces de la forteresse éclateraient à la première décharge, et la petite garnison des artilleurs qui est là, soigneusement triée sur le volet, a, au su de tout le monde, la valeur militaire des soldats de la colonie de Dom Pedro II d'Aragouary.

Macapá est une ville de déportation, un *presidio*.

Le principal objet de la forteresse est d'y dépêcher les condamnés, qui y meurent vite. Les toitures, crevées depuis des années, ne sont pas réparées; les gouttières sont passées à l'état d'institution, et les prisonniers qui subissent dans ce bagne un hiver sous la pluie succombent rapidement à des pleurésies aiguës. C'est le Spielberg de S. M. Dom Pedro.

Départ pour Pará. — A Macapá s'arrête, au sud, mon voyage : la rive droite de l'Amazone n'était pas de mon domaine. J'avais désiré un instant me rendre par terre au Jary, pour rattacher les explorations de de Beauve à celle de Crevaux. Faute de temps, d'argent, de santé, je dus me rendre directement à Pará, où je perdis cinquante jours à me soigner, du 7 novembre au 30 décembre.

CHAPITRE V.

L'AMAZONE ET LE RIO NEGRO.

De Pará à Manáos. — Après cinquante jours d'attente à Pará, sans nouvelles de M. Chessé, je me déterminai à poursuivre mon voyage et à continuer l'itinéraire qui avait été primitivement arrêté. M. Donatien Barrau, le doyen vénéré de la colonie française de l'Amazone, qui avait déjà été le Mécènes de Crevaux, me fournit les fonds nécessaires. J'emmenais avec moi Demont, auquel j'adjoignis un naturaliste parisien que j'avais rencontré à Pará, M. Joseph Roche.

Je m'embarquai le 31 décembre 1883, à minuit, à bord de la *Princessa Izabel,* de la Compagnie de l'Amazone. L'obligeance de M. le vicomte de Nazareth, une des plus sympathiques et des plus intelligentes personnalités du commerce paraense, et la bonne volonté de M. de Lamarre, gérant de la Compagnie de l'Amazone, m'avaient valu, pour moi et mes deux compagnons, un passage à prix réduit sur les vapeurs de la Compagnie.

Breves. — Le 1er janvier 1884, à sept heures du soir, la *Princessa Izabel* s'arrête à Breves. Breves est une jolie petite ville qui rappelle un gros bourg français. J'y compte une cinquantaine de maisons dont une quinzaine à un étage. La construction est européenne. Breves a près de 500 habitants.

Nous partons de Breves après une heure d'arrêt. Cette

nuit, à dix heures, nous rencontrons un vapeur que nous prenons d'abord pour une ville de l'Amazonie. La *Princessa Izabel* s'arrête pour permettre à un de ses passagers de prendre passage à bord du vapeur que nous venons de rencontrer.

Gurupá. — Ce matin, 2 janvier, à neuf heures, nous faisons escale à *Gurupá,* qui compte une trentaine de maisons presque toutes couvertes en tuiles et construites à l'européenne. La ville peut avoir de 2 à 300 habitants. Derrière Gurupá s'étend une magnifique végétation : de hautes forêts s'étagent jusque dans les lointains obscurs. Nous repartons après une heure de séjour.

Nous longeons maintenant la rive gauche. De l'embouchure du Jary à Macapá, on ne trouve sur cette côte qu'une seule petite ville, *Mazagão,* qui est bâtie un peu dans l'intérieur des terres, sur les rives du Mutuacá, et qui compte environ 500 habitants.

A bord nous faisons connaissance. Ce n'est pas seulement en Europe que les explorateurs sont en butte aux traits d'esprit des malins. Un gros fazendeiro à tête de Chinois, tout reluisant d'habits neufs, de graisse et de vanité, me salue ici du titre de « découvreur de tortues ».

Nous laissons à notre gauche les parages du Xingú, région de savanes unies et désertes, pleines en ce moment de la lumière aveuglante et de la chaleur torride de l'été équatorial, sans un souffle, sous un ciel d'airain.

Almeïrim. — Voici les collines d'Almeïrim, précédées d'autres hauteurs qui s'étendent entre le Parú et le Jary, et que la grande carte de Velloso Barreto ne mentionne pas. *Almeïrim,* à l'embouchure du Parú, est une petite bourgade d'environ 200 habitants. Entre Almeïrim et le Jary, un peu dans l'intérieur des terres, se trouvent deux autres villages moins importants, *Espozende* et *Arraiollos.*

Nous avons croisé deux vapeurs, aujourd'hui. La nuit, on commence à entrevoir de loin des abatis qui brûlent sur les rives de l'Amazone. Puis le paysage s'embellit : c'est l'immense incendie de la forêt vierge dans la nuit sombre. Nous passons sans les voir les collines d'Almeïrim, du Jutahy et de Paraquara, qui s'étendent sur la rive gauche entre Almeïrim et Prainha.

Prainha. — Nous touchons à *Prainha* à quatre heures du matin. Prainha, à l'embouchure de l'Urabucuara, est une petite ville d'environ 200 habitants.

Monte Alegre. — L'embouchure du Gurupatuba est médiocre. Nous remontons la rivière dont les rives, couvertes de la végétation des terres moyennes, possèdent quelques habitations. A huit heures nous mouillons devant la jolie petite ville de *Monte Alegre*, un des points les plus sains de l'Amazonie. Monte Alegre, qui a environ 500 habitants, est située dans un horizon de collines abruptes. Elle se compose de deux villes, la ville basse avec une jolie plage, une trentaine de maisons à un étage construites à l'européenne, et la ville haute dont on n'aperçoit, dans le fond, que l'église à deux tours.

De dix heures du matin à quatre heures du soir la chaleur est maintenant accablante, bien que ce soit l'hiver. Le ciel est d'airain, pas un souffle, et la machine nous rôtit.

A six heures nous nous arrêtons pour prendre un passager d'entrepont, à une fazenda construite dans le style des maisons de Zanzibar. Des îles d'herbes flottantes voyagent autour de nous.

Santarem. — A neuf heures nous faisons escale à *Santarem.* La nuit est noire. Nous ne voyons qu'une douzaine de lumières. Au dehors, la tempête. Le vent fait rage. Santarem est la plus grande ville entre Pará et Manáos, elle compte 4,000 habitants.

Alemquer. — Nous passons, cette nuit, l'importante ville

d'*Alemquer*, située rive gauche sur un parana de l'Amazone, et qui a 1,000 habitants.

Obidos et les savanes. — Ce matin, 4 janvier, à 9 heures, un peu en aval de l'embouchure du Trombetas, nous rencontrons *Obidos*, la ville la plus importante de la rive gauche entre Macapá et Manáos. Elle compte environ 1,500 habitants. Obidos est bâtie sur des collines et dans des replis de terrain. La ville est masquée par des hauteurs. Elle est défendue par deux petits fortins armés chacun de trois canons.

Obidos est la capitale des prairies du Bas Amazone. Ces prairies s'étendent sur la rive gauche du fleuve, de Macapá, à Faro. Limitées au Jamundá, elles se trouvent toutes dans la province de Pará. Les centres les plus riches en bétail sont, après Obidos, Alemquer, puis Monte Alegre et Faro, puis Prainha. Almeïrim et Macapá ont, sous ce rapport, moins d'importance. Toutes ces prairies, de Macapá à Faro, comptent environ 60,000 têtes de bœufs. De Faro aux campos du rio Branco, c'est le grand-bois.

Faro. — Ce soir, tempête, pluie et vent, avec accompagnement de tonnerre. Nous avons failli aborder un vapeur dans la brume. Toute la nuit, pluie, vent et froidure. Nous nous arrêtons un instant à *Faro*, à l'embouchure du Jamundá. Faro est une petite ville de 500 habitants.

Parintins. — Un peu plus loin, c'est *Parintins*, jolie petite ville de plus de 600 âmes.

Ce matin, 5, suite du mauvais temps. Des terres élevées se succèdent sur la rive gauche et des plages de sable sur la rive droite. La brume et la pluie alternent.

Itacoatiara. — A huit heures du soir, deux heures d'arrêt à *Itacoatiara*, l'ancienne Serpa, bâtie au sud du lac de Serpa, sur une petite colline. Itacoatiara a environ 500 habitants. Dans l'intérieur des terres, au nord-ouest, est *Capella*, dans le delta du Uatuman; et, au nord-est, *Concessão*, sur le lac de

Serpa. Concessão a environ 500 habitants. Un peu plus loin est *Silves*, qui a aussi environ 500 âmes, sur le lac de l'Urubú; et *Matary*, à l'embouchure de la rivière du même nom.

Manáos. — Ce matin, 6 janvier, à onze heures, sous la pluie, nous arrivons à *Manáos*, ville de 15,000 habitants, capitale de l'Amazonie intérieure et chef-lieu de la province de l'Amazonas.

Manáos est à 1,626 kilomètres de Pará. Le passage, en première, coûte 80 milreis, soit, au pair, 200 francs.

Le rio Negro. De Manáos à Thomar. — Après dix jours à Manáos, lesquels me parurent courts grâce à l'excellente hospitalité de M. A. d'Anthonay, un Parisien ayant aujourd'hui une dizaine d'années d'Amazonie, j'embarquai, le 16 au soir, sur le vapeur qui fait le service mensuel du rio Negro. C'est actuellement *le Mojú*, le plus mauvais vapeur de la compagnie de l'Amazone. *Le Mojú* a deux petites cabines, l'une pour les hommes et l'autre pour les dames. Le pont sert de salle à manger, de salon et de fumoir; une grande table longue en fait tout l'ornement. Le soir, autour de cette table, on voit se tendre, sur le pont devenu maintenant dortoir, les dix-huit hamacs des passagers de première.

Nous avons avec nous un notable indigène du rio Negro, Manduk Aguiar, caboclo élevé en Europe, parlant correctement le français et l'anglais. Il est de petite taille, d'aspect mongoloïde, d'une majesté bourgeoise. C'est d'ailleurs un garçon fort sympathique.

Tauapecaçu à Muirapinim. — A six heures du matin nous sautons tous, commodément, dans un débraillé sans façon, du hamac au café. A huit heures nous arrivons à *Tauapecaçu*, village qui a dix maisons dont une d'aspect européen, et une centaine d'habitants, le plus souvent dispersés dans les sitios des forêts voisines, comme il est d'usage dans toute cette contrée, Le rio Negro, qui est maintenant aux

eaux moyennes, présente d'immenses plages de sable. Une comète apparaît, ce soir, 17 janvier, à huit heures, dans la direction du sud-ouest. A huit heures et demie nous nous arrêtons un instant à *Muirapinim*, village invisible dans la nuit.

Après une nuit de pluie et d'orage, le temps est frais et brumeux. Bien que nous soyons au-dessus de la baie de Boyassú, nous avons encore au rio Negro une largeur libre plus grande que celle de l'Amazone.

Ayrão, et son maître d'école. — A midi nous arrivons à *Ayrão*, qui compte une vingtaine de maisons avec environ cent cinquante habitants, village et sitios voisins. Je me dispenserai à l'avenir, pour le rio Negro et le Uaupes, de cette indication. Il demeure entendu que la population d'un village ne demeure que temporairement au village; la plupart du temps elle est *à la campagne*, dans ses sitios voisins. On a une maison *à la ville* pour y aller à l'époque des fêtes; le reste du temps on vit *chez soi*, dans la *maison de plaisance* de la forêt.

Ayrão est un des quatre villages du rio Negro dotés de maîtres d'école. Les trois autres sont Moura, Carvoeiro et Barcellos. Le « professor publico » d'Ayrão est un bon vieux Portugais naturalisé brésilien, et électeur, ce qui est le rêve de plus d'un maître d'école du Brésil. Le bon Mendes, — c'est le nom du magister, — a, dans une salle en bousillage, sur des bancs à l'américaine, une cinquantaine d'élèves, attentifs et intelligents. L'origine européenne de Mendes se traduit dans son jardin : j'y vois des treilles et des figuiers. Les raisins sont bons, mais le figuier, récemment planté, n'a pas encore donné de fruits. Ayrão est d'ailleurs un village intéressant. La race est fortement croisée d'Indiens, mais la plupart de ces métis ne paraissent pas moins civilisés que nos paysans d'Europe. On trouve des machines à coudre dans la plupart des familles.

Moura et les anthropophages. — A six heures du matin,

nous arrivons à *Moura,* l'ancienne Pedreira. La chaloupe de guerre destinée à protéger Moura contre les Jauapirys est mouillée en face du village.

Moura compte environ vingt maisons, dont quelques-unes couvertes en tuiles, et cent cinquante habitants. Quelques pieds d'orangers ont été plantés le long de la rivière. On y trouve aussi quelques cocotiers. Des îles nombreuses et des plages rocheuses forment un beau paysage aux environs. Agassiz n'a pas dépassé ce point.

Tous ces villages du rio Negro, sauf Barcellos, sont de l'importance de Counani ou de Mapa.

Ici on ne parle que des récents exploits des terribles Jauapirys, des soldats et des habitants qu'ils viennent de massacrer à la suite du pillage, bien imprudemment accompli par les braves du village, de huit pirogues jauapirys qui venaient pacifiquement pêcher dans le rio Negro.

Le climat du bas rio Negro est électrique et énervant.

L'ordinaire du bord. — L'ordinaire du bord se dessine : ni pain ni vin, mais des cure-dents à discrétion. Pour quinze personnes, nous avons deux carafes d'un vin de campêche fortement dilué. Il nous faut boire de cette mauvaise eau du rio Negro, si lourde, noire comme de l'encre dans la rivière, jaune-verdâtre dans le verre. Le pirarucú et la *carne-secca* forment la base de l'alimentation. Les passagers, bien que tous commerçants du rio Negro et habitués à la vie du pays, ne trouvent nullement cet ordinaire à leur goût.

A une heure, nous passons le rio Branco. Les trois bouches du delta ont très peu d'eau maintenant, à peine assez pour une montaria. A cette époque de l'année, le rio Branco est au plus bas étiage.

Les eaux des deux rivières, sur plus de cent kilomètres, ne se mêlent pas.

Carvoeiro. — Nous avançons, toujours à la sonde, avec une ou deux brasses de fond. A quatre heures nous arrivons à *Carvoeiro*, village de quinze maisons et de cent habitants. Trois maisons sont couvertes de tuiles.

Nous naviguons entre des îles d'alluvion. Les berges, fort élevées, sont lointaines. La nuit, il nous faut mouiller, de crainte d'ensabler.

Ce matin, 20, le temps est très frais. On a la sensation de l'hiver. Nous naviguons sur des bas-fonds entre des îles basses. Le pilotage devient difficile.

Voici la plage où a été récemment assassiné le jeune frère du docteur Alfredo, avocat de Manáos.

Barcellos, l'ancienne capitale. — Le 21, à six heures du soir, nous arrivons à *Barcellos*, chef-lieu de comarca et capitale du moyen rio Negro. Le Barcellos actuel se compose d'une trentaine de maisons couvertes en tuiles. Sa population est d'environ 200 habitants. Autrefois, alors que Barra do rio Negro, la future Manáos, n'était encore qu'un village sans importance, Barcellos, qui était le chef-lieu de la capitainerie du Rio Negro, comptait 4,000 habitants. Sur la berge, on voit encore des marbres inutilisés qui datent du siècle précédent. Sur l'autre rive débouchent le Daïmini et l'Araka qui communiquent, dit-on, avec le Catrimani.

On dépose à Barcellos l'assassin du frère du docteur Alfredo. Selon la loi de l'empire, le criminel doit être jugé au chef-lieu de la comarca où le crime a été commis. On fait une enquête; puis on le juge, s'il y a assez de jurés. Comme il n'y en aura pas assez à Barcellos, car toute la population est en ce moment au caoutchouc et à la piaçaba, l'individu sera, après l'enquête, reconduit au jury de Manáos. Ce misérable est un Indien, qui assassina de propos délibéré, à coups de sabre et de fusil, le malheureux jeune homme qu'il avait pour patron.

Moreira. — Parcourues en vapeur, ces rivières, qui ne semblent pas devoir finir, sont d'une monotonie désespérante. Depuis le départ, entre les repas, tout le monde dort.

Nous nous arrêtons à un sitio, rive droite, pour y laisser de la charge à une petite goélette qui est là à nous attendre. Puis c'est *Moreira*, village en face duquel nous passons la nuit. Moreira construit à la cime d'une espèce de falaise, compte environ dix maisons et cent cinquante habitants.

Thomar. — Nous arrivons à *Thomar* le 23 janvier à huit heures du soir. Je suis reçu dans la maison des senhores Mendonça et Edmundo. Je pends mon hamac dans un magasin qui regorge de caoutchouc. *Le Mojú* est parti ce matin pour Santa-Izabel, sitio situé à deux jours de *Mojú* d'ici, et terminus de la navigation à vapeur au rio Negro.

Le magasin de caoutchouc où je suis domicilié est une espèce de hangar fermé servant actuellement de marché public. C'est encombré de malles, de marchandises et de produits du pays sans cesse apportés; je ne désemplis pas toute la journée d'acheteurs et de vendeurs.

Thomar, l'ancienne Bararuá des Barès, compte actuellement une quinzaine de maisons, dont cinq ou six à l'européenne, avec une population de deux cents habitants. A cette époque de l'année, la plupart des maisons sont désertes : les habitants sont au caoutchouc et à la piaçaba. On remarque dans la capuera quatre ou cinq cases de belle apparence, à moitié ruinées : dès que le propriétaire a fait sa fortune, il se rend à Rio ou en Portugal et abandonne sa case sans regret.

Thomar a une église, comme tous les villages du rio Negro mais, comme dans tous les villages du rio Negro, l'église n'a pas de prêtre. Sauf Tauapecacu, qui en a un, on n'en trouve pas un seul dans tout le rio Negro et le rio Branco. Quand un prêtre passe, par hasard, dans ces riviè-

res, il y opère une magnifique cueillette : tout le monde se met à se marier.

Le Mojú rentre ici le 27, retour de Santa-Izabel. Il a beaucoup de charge à prendre à Thomar, qui est un centre de quelque importance. La maison Edmundo et Mendonça, donne à elle seule, au *Mojú* 22,000 kilogrammes de caoutchouc. Il charge aussi beaucoup de piaçaba. On sait que la piaçaba est la chevelure d'un palmier, chevelure qui, coupée et roulée en bottes, se vend, sur place, 300 reis le kilogramme (environ 70 centimes).

Excursion au Padauiri (27 *janvier* — 15 *février*). — Je me propose de remonter le Padauiri pour arriver au rio Branco par le Catrimani ou le Mocajahi.

Nous partons le 27, avec un sieur Jonquiera, Maranhãoense, commis de la maison Aguiar de São-Gabriel. Nous couchons en rivière. Le lendemain nous déjeunons avec un jeune Portugais appelé Pimenta, marié ici avec une Indienne. Le soir nous arrivons chez Jonquiera, dont le baracão est en face de l'embouchure du Padauiri. Je rencontre chez Jonquiera mon ami de Thomar, Edmundo Ferreira da Costa, qui m'accable de boîtes de conserves. Pour l'ordinaire, les Brésiliens s'entendent admirablement à pratiquer la plus large et la plus aimable hospitalité.

Le rio Preto. — Les fièvres m'ont repris. Voyager pendant la saison des pluies ! il faut être enragé. C'est du moins l'avis de mon capitaine, Clément Demont, qui commence visiblement à en avoir assez du métier d'explorateur. Pourtant il n'est pas malade, lui.

Le Padauiri n'est pas la rivière principale, il n'est qu'un affluent de gauche du rio Preto. Nous nous engageons d'abord dans le rio Preto, large de cent mètres et plus. Après un sitio où nous ne trouvons que quatre mamelucas joyeuses, comme il y en a tant dans leur race, nous rencontrons à

gauche, à la cime de hautes berges, un petit village abandonné.

Le rio Preto et le Padauiri ont déjà été suivis par la commission brésilienne des limites avec le Vénézuela (sous les ordres du commandant Araujo.) L'expédition remonta en chaloupe à vapeur jusqu'à la cachoeira, puis, au-dessus, prit des pirogues et plus haut établit, par un des cols de la serra Tapiirapecú, un sentier entre les sources du Padauiri et celles du rio Castaño.

Les rives sont bordées de forêts de palmiers. Nous passons la nuit dans la hutte d'un seringueiro, en face du confluent du Padauiri et du rio Preto.

Le Padauiri. — Les forêts de palmiers s'étendent toujours invariablement sur les deux rives. La rivière, qui coule presque tout entière dans l'hémisphère nord, est maintenant à l'étiage. Au rio Negro, c'était l'hiver; au Padauiri, c'est l'été. Nous rencontrons de nombreuses plages de sable. Parfois, à un coude du cours d'eau, nous voyons s'étendre dans l'intérieur, à perte de vue, des forêts de palmiers dans des marécages broussailleux. Parfois nous courons risque de nous ensabler; on navigue au fourca au milieu de la rivière, qui a pourtant, jusqu'à la cachoeira, une cinquantaine de mètres de largeur.

Avec le Padauiri, rivière aux eaux blanches, nous prenons possession du royaume des piãos, des carapates et des maringouins, au milieu desquels nous dînons dans la forêt.

La rivière est banale, toujours des terres basses et des palmiers. Dans les eaux, dans la forêt et sur nos têtes, c'est un grouillement perpétuel; crocodiles, pirarucús, marsouins, taupes marines, s'ébattent autour de la pirogue; des perroquets et des aras passent dans le ciel en bandes criardes.

Beautés équatoriales. — Les merveilles de la nature tropicale ne sont pas toujours si merveilleuses. Ici ce n'est

nullement gigantesque, mais désordonné, confus et sale. Ce n'est ni beau à voir, ni agréable à sentir. Ce n'est pas non plus beau à entendre, car le charivari de ces forêts est bien ce qu'il y a de plus agaçant. Ce n'est pas non plus beau à visiter : les ronces vous déchirent, les lianes vous arrêtent, vous ne voyez rien, le vert vous aveugle, vous enfoncez dans la boue et les détritus où la vermine vous dévore. Chiques, tiques, piãos, carapates, moustiques, maringouins, fourmis, punaises, élisent domicile sur la peau et dans la peau de votre individu.

Et toujours la fièvre accompagnée de névralgie et de migraine!

C'est notre troisième journée de voyage depuis Thomar. Les plages de sable deviennent de plus en plus nombreuses. Presque à chaque coude, la rivière laisse une plage et empiète sur la rive opposée qu'elle ronge.

Nous dînons dans la forêt au milieu d'un essaim d'abeilles, et dormons, un peu plus loin, au bruit d'un effroyable concert que nous donnent les jaguars et les oiseaux de nuit.

Les Français de Guyane. — Partis avant le lever du soleil, nous naviguons toute la journée au milieu de terrains en formation et déformation incessante. Le soir, par une pluie battante, nous arrivons chez un Français, Marcel Bettouyth, Bordelais établi depuis quelques années dans la contrée pour y exploiter le caoutchouc et la piaçaba.

Quand les eaux sont grosses (dans cet hémisphère, elles commencent à grossir en avril), on peut faire le voyage du Padauiri au rio Branco en pirogue. Des terres marécageuses alors noyées font communiquer le Padauiri et le Catrimani. Maintenant il est absolument impossible de faire ce voyage; le passage est obstrué et impraticable : au-dessus de la première cachoeira, il n'y a plus d'eau pour une pirogue.

Je vais me dédommager en remontant le rio Negro jus-

qu'aux frontières de la Guyane, où j'étudierai l'intéressante nation des Uaupes.

Dans le cours supérieurs du Padauiri et sur les bords du Marari, son affluent de droite, on trouve, paraît-il, quelques malocas d'Indiens Barauanas, parfaitement mansos, mais fort peu nombreux, comptant au plus une centaine d'individus.

Je suis retenu chez Marcel Bettouyth par de violents accès de fièvre qui, huit jours de suite, m'obligent à garder le hamac.

Pendant ce temps, mon marin, le Cayennais Demont, prend une résolution énergique : il se marie avec Catarina, la belle-sœur de Bettouyth. Le mariage, à ces hauteurs, consiste en un acte sous seing privé fait double entre les deux contractants. Ensuite, quand on a le temps, on va régulariser son union à Manáos.

Le 12, à midi, je pars avec Roche et des Indiens du Padauiri, et en deux jours nous descendons jusqu'au rio Negro, semé de mille îles en cet endroit.

Les archipels du rio Negro. — Ces paysages insulaires sont d'une beauté ravissante. Ici, c'est une haute verdure, sombre et épaisse comme celle du Grand-Bois; là, un immense bosquet de palmiers; à côté, des dépôts sablonneux couverts d'une végétation jaune et rabougrie arrivant à peine à hauteur d'homme; ici et là, sur le bord des îles, des champs de roseaux maigres et menus; parfois des buissons de myrtes en fleur servent de contreforts aux hautes végétations; souvent s'ouvrent les perspectives lacustres du rio soudainement élargi; ailleurs, deux ou trois plans de végétation se superposent dans le vague et fuyant horizon des eaux.

Nous passons la nuit sur une plage à maringouins, près des ruines d'une ancienne baraque de seringueiro. L'estrada a été abandonnée à cause du fléau des mouches.

Nous nous préparons au grand voyage au sitio de *Xibarú*, dans l'un des plus beaux sites du rio Negro où la rivière a environ cinq kilomètres de largeur libre. Le sitio est riche en acajous à fruits, en araças (goyaviers sauvages), en maracujás (marie-tambour de Cayenne), en goyaviers, en citronniers, en mombins, cocotiers et cacaoyers; et contient de l'indigo, du maïs et de la canne à sucre.

De Xibarú à Panoré. — Le 17 février nous partons à huit heures du matin de l'idyllique Xibarú. Nous voguons à pleine voile sur le rio Negro, au milieu de la tempête. Saores, le subdelegado de Thomar, lieutenant de la garde nationale, mon patron, nous égaye de ses facéties. Après une bonne journée de grand vent, on stoppe, on dîne et on couche dans la forêt.

A six heures du matin nous hissons la voile, une bonne voile deux fois trop grande pour notre petite montaria. Du moins profitons-nous de la tempête. Nous filons presque dix nœuds à l'heure sur ce redoutable Parana Pixuna (1) dont les eaux sombres qui moutonnent et se creusent brillent sous un beau soleil blanc.

Nous passons, à cinq heures, le sitio du Portugais Fructuoso, puis, un peu plus tard, nous nous arrêtons à une case d'Indiens. On nous a pris pour des regatões. Ces messieurs ont si bonne réputation que les indigènes, dès qu'ils nous aperçoivent, se sauvent dans la forêt.

Aujourd'hui 19, pas de vent, peu de route, nous dînons et dormons dans la forêt.

Le rio Negro commence à présenter sur ses rives des plages de pierres, et dans son lit des roches à fleur d'eau et des îles rocheuses. De magnifiques plages de sable se déroulent sur de grandes étendues. Ici commencent les

(1) Nom indien du rio Negro; *parana*, rivière; *pixuna*, noire.

terres hautes; la rivière est animée : cinq canots à voile courent autour de nous.

Point d'arrêt du vapeur. — Voici, rive gauche, la case de Palheta où s'arrête le vapeur du rio Negro. L'endroit s'appelle *Santa-Izabel Velha.* En compagnie de la fièvre et des insectes je passe la nuit dans un abatis.

Au premier rapide. — Le courant est très dur à remonter, d'autant plus que l'on ne peut utiliser le vent, au milieu de ces îles de pierres et de ces bas-fonds. Depuis le rapide que nous avons passé avant d'arriver à la case de Palheta, rapide qui s'appelle Tapurucuara, jusqu'à Santa-Izabel Velha; et de Santa-Izabel Velha à Santa-Izabel Nova, la rivière est encombrée de courants, de petits rapides et de roches. Ce n'est pas avec des gens comme le vieux Soares, ou comme nos deux hommes d'équipage, Mandú, un Macú stupide, et Pedro, un Caboclo voyou et fainéant, que l'on surmonte sans périls et sans fatigues de semblables difficultés.

Nous trouvons dans ces parages une douzaine de bateaux. Avec leur roufle, leur voile et leur petit drapeau fantaisiste, ils rappellent autant de jonques chinoises. Les Caboclos et les Indiens sont là comme chez eux. C'est un nouveau trait de ressemblance avec les Chinois. Mais ces gens-là ne sont-ils pas à moitié mongoloïdes? Les Tupi-Guarani-Caraïbes étaient des conquérants blancs ou sémites ou chamites ou koushites peu nombreux. Mais la masse de la race primitive, Aymorè, Tapuya, Macú, devait être apparentée aux Mongoloïdes andins.

Nous nous arrêtons au sitio d'un Caboclo appelé Belisario. Nous y trouvons l'officier de justice (garde-champêtre) de Castanheiro, un petit Indien d'ailleurs fort aimable et rempli de prévenances, mais pénétré de l'importance de ses fonctions.

Ce rio Negro, depuis Manáos, n'est véritablement qu'un

long archipel. Je n'ai pas encore vu de rivière, mais seulement des îles et de temps à autre une rive.

Santa-Izabel Nova. — Nous voici à *Santa-Izabel Nova :* cinq cases en clayonnage, couvertes en feuilles de palmier composent le village où habitent une cinquantaine d'individus. Deux veaux et trois vaches paissent au milieu des orangers dans la place publique couverte d'herbe. L'église est assez bien tenue. La population, de race indienne pure, y a placé des saints inattendus que le calendrier européen ne connaît pas. Nous sommes heureux de trouver à passer la nuit dans une étable qui est gracieusement mise à notre disposition. Et nous rêvons, pendant notre sommeil souvent troublé par les mugissements des bêtes à cornes, que ces camarades de chambrée vont nous faire un mauvais parti.

On ne trouve rien aux environs de Santa-Izabel : c'est une région de famine jusqu'à Xibarú et jusqu'à Castanheiro. Ni chasse ni pêche, ni palmiers ni caoutchouc.

Au sud-ouest quatre montagnes s'échelonnent sur la rive droite du rio Negro. D'abord Jacami Uitera (la montagne de l'Agami), puis Acutiranha (dent d'Agouti), la plus élevée; puis Buburi Uitera, et enfin Macuri Uitera. Dans le sens opposé nous entrevoyons un instant, au coucher du soleil, par un ciel pur, les crêtes vaporeuses de la chaîne de partage entre le Haut Orénoque et le Haut rio Negro.

A cause des insectes, fort nombreux sur les plages, nous faisons des pataouas pour dormir sur les pierres. Le pataoua est formé de trois longs bâtons attachés ensemble au sommet, et posés en équilibre sur une roche. C'est là qu'on suspend les hamacs.

Les vents sont tombés. Nous n'allons pas vite avec nos deux hommes. Nous passons des baraques de seringueiros brûlées et encore fumantes. Quand ils n'en ont plus besoin,

en les abandonnant, ils y mettent le feu afin qu'elles ne servent pas à d'autres.

Nous passons la nuit en forêt, sous une pluie battante. Nous sommes transis de froid dans nos hamacs mouillés. Mais il n'y a pas de place sous le roufle de la montaria.

Sitio de Boa Vista. — Nous trouvons, rive droite, le sitio du Capitão João Ricardo composé d'une douzaine de petites cases et d'une grande et belle maison de maître. Ce sitio, qui est le plus beau du rio Negro, s'appelle *Boa Vista*.

Un peu plus loin nous nous arrêtons dans un sitio d'Indiens, en pleine forêt. Ce sont des gens de fort beau type, presque blancs, d'aspect vigoureux. Les chemises n'existent pas ici : les hommes ne sont vêtus que d'un pantalon et les femmes que d'une jupe. Toute la nuit, gros temps d'orage et de pluie. On entend, du fond des bois, les gémissements et les menaces du Paraná Pixuna agité et soulevé par la tempête.

Premières montagnes. — Ce matin, 28 février, nous passons au pied de la serra do Jacami, élevée d'environ trente mètres au-dessus du niveau de la rivière. C'est un petit cône pointu dont le sommet est fait de roches dénudées. L'ensemble de la montagne ressemble à l'avant d'un navire à éperon. Au sommet du rocher se trouve une croix de fer fixée dans un tas de pierres et ornée d'une chemise sale. Au pied de la croix se trouvent quelques offrandes : du billon brésilien, des bananes pourries, des épis de maïs.

Les plages de pierres succèdent aux plages de sable, et partout ce ne sont que de gros rochers nus sur les rives et des courants violents dans la rivière. Dans cette région sans poissons ni gibier les vivres nous manquent. Les choux palmistes forment la base de notre alimentation.

Castanheiro. — Voici *Castanheiro* précédé d'une pelouse qui sert de place publique. Le village se compose d'une douzaine de maisons représentant une population de plus de cent cinquante habitants. Le type des constructions est le même qu'à Santa-Izabel, l'église seule est couverte de tuiles. La population est composée exclusivement d'Indiens purs. Castanheiro est un des rares villages du rio Negro où l'on ne trouve pas de maison de commerce.

Je remarque à Castanheiro quelques cocotiers en pleine vigueur et de beau rapport, ce qui contrarie singulièrement la théorie d'après laquelle les cocotiers ne peuvent pousser que sur les plages sablonneuses du bord de la mer. Le port de Castanheiro n'est pas de sable et d'argile comme celui de Santa-Izabel, mais de grandes pierres et de roches d'érosion. En face du village, de l'autre côté de la rivière, se trouve un sitio qui paraît fort riche.

Nous rencontrons à Castanheiro huit soldats et un fourrier, arrivés par le vapeur de février et qui s'en vont dans le Uaupes, où les missionnaires les demandent. J'aurai donc le plaisir de faire le voyage avec une Commission militaire brésilienne. Ils vont là-haut pour arrêter des Indiens qui ont commis un assassinat à Jauarité.

Le rio Negro est animé. Quinze voiles luttent de vitesse autour de nous. D'ici on voit distinctement la chaîne du Tapiirapecú et celle de Cababuri.

1er *mars.* — La rivière arrive à l'étiage. De nombreuses plages de sable se succèdent. Par endroits elles semblent barrer complètement le rio. On en trouve qui s'élèvent de plus de 2 mètres au-dessus des eaux actuelles.

Première cataracte. — Nous allons passer la cachoeira de Masarabi. Déjà le rapide s'accuse par de nombreux bancs de rochers et de larges traînées d'écume au milieu de la rivière. On navigue au milieu des pierres pointues, dans

un etroit chenal périlleux, puis on arrive au pied de la chute. Mais la cachoeira n'est pas mauvaise maintenant, parce que les eaux sont basses, ce n'est qu'un amoncellement de rochers avec des courants violents dans les passages. La chute a de magnifiques perspectives.

Aruti, São-José, Arurá. — Voici *Aruti,* village de cinq maisons et de cent habitants. La tempête et l'orage qui sont maintenant quotidiens donnent à mes fièvres un caractère aigu.

Un peu en amont d'Aruti, *São-José,* avec quatre maisons cinquante habitants et une église.

Cette navigation du rio Negro, à cette époque de l'annee, avec un vent de tempête qui nous expose sans cesse à être jetés sur des pierres à fleurs d'eau, est des plus désagréables.

Sur les rives on est en proie au fléau des abeilles. Ces petites abeilles, guère plus grosses que des moustiques, affectionnent de préférence les yeux dans lesquels elles se fourrent résolument, et les cheveux dans lesquels elles s'enmêlent. Elles rendent la rive presque inabordable.

Nous couchons au sitio de Lionel Castro, de Thomar. Ce sitio s'appelle *Arurá,* il est situé sur la rive gauche. Il est en assez mauvais état, les toitures sont percées, et, comme toute la nuit nous avons eu orage et pluie, le matin, nous levant sans avoir dormi, nous nous apercevons que nous sommes complètement trempés.

Fièvre et famine. — Aujourd'hui une forte fièvre me cloue à Arurá. Toute la journée, pluie et vent. On fait, dans la maison à la toiture percée, un ajoupa sur mon hamac.

Il suffirait des souffrances du roufle, de la mauvaise nourriture, de la pluie, de la fièvre et des névralgies pour empêcher ce voyage de ressembler à une partie de plaisir. Mais nous avons aussi les abeilles. Et aussi nos deux Indiens

qui nous jettent obstinément sur les roches : c'est à croire qu'ils ont reçu de Soares la consigne de nous faire sombrer.

Sur la rive droite se dessinent les collines de Maracana.

Après un dîner aux choux palmistes nous couchons sur une plage au milieu des cris des fauves et du bourdonnement des insectes.

Nous partons au petit jour. Le canot fait beaucoup d'eau. Nous courons deux risques : celui de sombrer et celui de mourir de faim.

Curicuriari, Pao d'Arco, et ivrognerie. — Sur la rive droite du Parana Pixuna se dresse le massif majestueux des montagnes de Curicuriari. On distingue d'abord un cône effilé, véritable pic, puis la serra tout entière à laquelle les commissions brésiliennes ont assigné une hauteur de 1000 mètres. Le massif du Curicuriari est le prolongement, au delà du rio Negro, du Cababuri et de la chaîne du plateau de la Guyane centrale.

Nous nous arrêtons, pour y passer la nuit, à *Pao d'Arco*, sitio appartenant au vieux Caboclo Marsalino.

Il m'est donné assez souvent d'assister à des scènes d'alcoolisme local, car ces Caboclos du rio Negro sont d'intrépides buveurs de cachaça. Mais en voici une des mieux réussies. Depuis deux heures qu'il boit, le Caboclo, un personnage, ne tient plus sur ses jambes. En proie à une épilepsie de tafia, le forcené va hurlant des heures entières, tout le reste du jour et de la nuit, débitant des discours formidables, marchant sur tout le monde, gesticulant de tous les membres, absorbant tout, jusqu'à la dernière minute de la conversation, jusqu'à la dernière goutte de la bouteille, jusqu'au dernier grain de patience de ses victimes. Puis il tombe en quelque endroit et se vautre dans des convulsions nerveuses. Demain il recommencera, s'il plaît à Dieu, et s'il reste encore de la cachaça.

Le sitio du vieux Marsalino est assez important. On y remarque quelques bœufs, quelques cochons, beaucoup d'orangers, de citronniers et des cocotiers.

Depuis Santa-Isabel, la rivière est toujours pauvre en poisson et en gibier. Ici, un brave homme me dit : « Les environs ne valent rien je vais faire mon sitio au Japurá, près de l'Apaporis. » Il y a bien trois mois de voyage.

São-Pedro et le franciscain italien. — Nous arrivons à *São-Pedro* petite bourgade d'une douzaine de maisons et d'environ 200 habitants, sur la rive droite du rio Negro. Toujours une église sans prêtre, toujours des cocotiers, toujours une plage servant de place publique. Dans les herbes des rues mal nettoyées je vois un prêtre; serait-ce le franciscain français Mathieu Camioni, le missionnaire de Taraquá? Non, c'est son collègue José Coppi, un italien de Sienne. Le fourrier, qui se trouve ici, emmène avec lui l'inspector de São-Pedro, un tailleur caboclo appelé João José. Je suis vraiment bien heureux d'avoir pu trouver un abri au village, car dans la nuit on essuie quatre orages accompagnés d'une pluie battante et d'horribles éclats de tonnerre. Ce climat orageux, électrique, est très énervant; il rend tout le monde malade. La fièvre ne me quitte plus.

La pluie tombe toujours à torrents. Ma troupe, celle des franciscains italiens, celle du fourrier, s'offrent des consolations liquides. Le vieux Soares en dort toute la journée.

Nicolao Palheta. — Un peu en amont de São-Pedro, se trouve l'important sitio de Nicolao Palheta, grand coureur de rivières et frère du « Major » de Santa-Izabel.

Un peu plus loin nous couchons au sitio d'un Indien ivre qui nous raconte en balbutiant sa campagne du Paraguay.

Maintenant les terres sont élevées. C'est le commencement du Haut rio Negro. Le bas de la rivière n'est pas sain, les sezões y sont fréquentes et redoutables; la partie

moyenne n'est pas malsaine, les terres qui n'y sont pas trop mauvaises, seraient faciles à attaquer, mais on n'y trouve ni gibier ni poisson; la partie supérieure est excellente, les terres sont saines et riches, pas d'insectes, beaucoup de poisson et de gibier, mais tout est cachoeira.

Cahiutinha. Rencontre de Mathieu. — Le 10 mars nous arrivons à *Cahiutinha.* Ce village se compose de cinq maisons et d'une église et compte une centaine d'habitants. Mathieu est ici, pressé de descendre à Manáos. Ce sont les P.P. José et Mathieu qui ont demandé les soldats. Le P. José s'est déjà échappé par le bas de la rivière. Le fourrier, chef de détachement, responsable, n'entend point que Mathieu descende à Santa-Izabel Velha. En effet qu'est-ce qu'il nous raconte qu'il veut descendre au courrier, puis revenir? Qu'a-t-il besoin de descendre au courrier? « Vous nous avez demandés, dit le fourrier. Je n'entends pas m'en aller opérer là-haut tout seul, au hasard, comme une corneille qui abat des noix. Votre camarade s'est déjà dérobé; vous, je vous emmène de gré ou de force. » Ainsi parlementa le fourrier Pereira da Silva avec le franciscain Mathieu Camioni.

Et c'est pourquoi Mathieu s'en retourna avec nous.

Nous commençons à entendre sonner de la paxiuba. La paxiuba est l'instrument sacré avec lequel on invoque Jurupari, le dieu des Indiens du Uaupes et aussi un peu celui des Caboclos civilisés du rio Negro.

Sala Bardot et Cardoso. — Nous dormons au sitio du Portugais José Antonio dos Reis, plus familièrement dénommé, on ne sait pourquoi, Sala Bardot. Ce sitio, appelé *Das Mercès* est très proprement et très confortablement installé.

Un peu plus haut, également rive droite, se trouve le sitio de Cardoso, *Trinidad.* Trinidad est une véritable fazenda avec deux cents têtes de bétail, une douzaine de carbets

d'Indiens, deux grandes maisons de maître, une église, un grand pâturage artificiel, un grand verger contenant tous les arbres à fruits de la contrée.

Le mauvais temps et ma fièvre continuent.

La pluie tombe jusqu'à midi. Nous partons à une heure avec le fourrier et Mathieu. Notre troupe, où l'on voit des pantalons d'uniforme, des costumes fantastiques de soldats en vagabondage, des Indiens nus, des redingotes civilisées, une robe de moine, a l'aspect joyeux et bruyant d'une bande de tziganes en voyage.

Les cachoieras. — Dès les premiers barrages et les premiers rapides, tous les Indiens sont à l'eau remorquant à la nage, à la corde et à l'espie (cordelle de piaçaba). Il faut au moins six hommes pour passer le plus petit rapide. Cet amoncellement d'énormes roches a un caractère de grandeur. Un bon pilote est précieux dans les cachoeiras (1). Il fait gagner du temps et peut vous sauver la vie. Malheureusement mon vieux Soares ne répond nullement à l'idéal que je me fais d'un bon pilote.

Cachoeira de Camanáos. — Nous voici à la première cachoeira, la cachoeira de Camanáos, dont nous entendons le bruit depuis ce matin. Des arbustes et des arbres rabougris croissent dans les rochers et sur les plages de sable de la rivière. Sur les rives sont établis des sitios. Il y a dans Camanáos plusieurs bassins distincts constitués par des barrages latéraux de rochers. Pendant les grosses eaux ces barrages constituent autant de chutes distinctes. Maintenant, c'est l'étiage. On voit très bien les passages, dont les courants sont fort dangereux. Le plus grand péril, quand on remonte les cachoeiras, c'est de voir se briser l'espie. Alors la montaria s'en va à la dérive et est généralement brisée et submergée dans la chute.

(1) Mot orthographié *caxoeira* ou *cachoiera* et se prononçant *cachouère.*

Le lendemain, 14, nous remontons plusieurs passages appartenant au système de Camanáos. Ces petits rapides sont plus dangereux que pittoresques. Partout ce ne sont qu'amoncellements de pierres et travaux d'érosion des eaux.

La « presse » au profit des Commissions. — Et chacun, en passant, fait son métier. Le prêtre baptise. Le fourrier recrute des Indiens pour son canot. Ces pauvres Indiens sont pris d'une bien grande frayeur quand ils voient arriver une Commission. Ils sont parfois maltraités, pas payés du tout, et on prend leurs femmes. Les malheureux se cachent dans les bois. Sur la rive gauche, le fourrier, aidé du fidèle João José, découvre quatre maisons indiennes dans un endroit appelé Emeu. Il y recrute des hommes et une pirogue. Les femmes pleurent. Cependant, avec le jeune sous-officier, les Indiens auront leur paye, les 7 testãos par jour (environ 1 fr. 50), prévus par le gouvernement. C'est la « presse » au profit des Commissions. Sans cela on ne trouverait personne.

Nouvelles cachoeiras. — La physionomie des cachoeiras n'est jamais la même, elle varie avec chaque niveau des eaux. Maintenant, nous remontons des rapides sans nombre. Nous sommes obligés de nous armer de fourcas pour empêcher le canot d'être brisé sur les rochers. Dans les passages les plus périlleux, tout le monde débarque; et, pendant que deux hommes envoyés en avant maintiennent la montaria dans le courant et font effort pour l'empêcher d'être entraînée en arrière, nous sautons, bondissant sur les rochers, pour aller prendre l'espie, puis, tous ensemble, nous halons l'embarcation en nous excitant de la voix.

Des habitants de São-Gabriel ont des sitios dans ces îlots, au milieu des cachoeiras. Singulier emplacement pour des maisons de plaisance, que ces cataractes mugissantes! Il faut risquer sa vie chaque fois qu'on veut aller faire un tour à

la campagne. En moyenne il se perd un sur dix des canot, qui passent les cachoeiras entre Camanáos et São Joaquim.

II. *Tapajoz*. Le rapide est banal maintenant, mais périlleux pendant l'hiver.

III. *Cujubim* est un peu plus dangereux que Tapajoz.

IV. *Inambi*. (Beija Flor) (1) est actuellement inoffensif.

Le fourrier a déjà perdu une de ses recrues qui s'est évadée en passant Cujubim.

Nous sommes heureux de nous trouver trois troupes réunies, celle du fourrier, celle du P. Mathieu et la mienne. Les trois effectifs fournissent un total d'une trentaine d'hommes, ce qui nous permet de surmonter aisément les difficultés.

V. *Le Forno*, cachoeira maintenant assez périlleuse, est ainsi nommée de trois énormes rochers en dolmen situés sur la rive gauche et ressemblant vaguement à un four.

VI. *Pederneira*. On y remarque deux dessins sur de hauts rochers. Soares me plaisante et me dit que ce sont là des jeux de la nature. Ce qui ne m'empêche pas de copier la chose avec la gravité d'un prêtre qui officie. L'un des deux dessins représente des grecques et l'autre une double couronne.

Dans la région des cachoeiras, les silex blancs, les sables très fins pour verres et cristaux, ne sont pas rares.

VII. *Arapasso* est un rapide presque à sec.

VIII. *La cachoeira de São-Gabriel* se trouve sur la rive gauche, du côté du village. Sur la rive droite, prolongeant la chute au-delà d'une île, se trouve la cachoeira de Curucui. La cachoeira de São-Gabriel, la plus haute du rio Negro, a encore maintenant un mètre de chute à pic. On passe le canot par le travers. Nos Indiens s'y animent un peu. En temps ordinaire, mal disciplinés par Soares, ils s'arrêtent

(1) Oiseau-mouche.

au milieu de leur besogne pour nous écouter : tels les bœufs quand le bouvier fait la conversation avec un voisin.

Voici *São-Gabriel,* avec de nombreux sitios sur les rives et dans les îles de la cachoeira.

São-Gabriel, la gracieuse. — São-Gabriel se trouve au centre d'un site pittoresque, entre les montagnes du Curicuriari à l'est, celles de São-Gabriel à l'ouest, et un pic isolé, plus voisin, au nord. Le village, bâti sur une petite éminence, est en partie dans un abatis pelé et gazonné, en partie sur des roches. On y compte 21 maisons sans parler de l'église. Ce dernier monument et une autre maison sont couverts en tuile, le reste l'est en feuilles de palmier. La population de São-Gabriel est d'environ 200 âmes.

Le père de la « professora publica » du lieu, un bon vieux Cearense très hospitalier et fort aimable, débite au P. Mathieu des plaisanteries et des aphorismes de Voltaire.

La forteresse est une vieille construction portugaise, aujourd'hui abandonnée aux serpents, aux goyaviers et aux bœufs. On y jouit d'un panorama enchanteur. Elle est au-delà de l'église, à l'extrémité du plateau rocheux qui supporte la partie occidentale du village. L'église est grande, bien entretenue, mais un peu nue. Elle a deux cloches placées au dehors, à côté de la porte, suivant l'usage du pays, les églises n'ayant pas de clocher. Un chemin escaladant des rochers, vrai calvaire, conduit à la maison sainte.

La plupart des cases sont abandonnées. Ces constructions sont tout aussi vulgaires que celles des autres villages de Rio-Negro. Celle du Portugais Aguiar, riche commerçant à peu près millionnaire, est couverte, comme les autres, en feuilles de palmier. São-Gabriel eut pourtant jadis de l'importance, à cause de sa forteresse. Il eut jusqu'à 4,000 habitants. Aujourd'hui c'est un village ruiné. Les cases sont fort disséminées; de la première à la forteresse il y a au

moins un kilomètre. Les villages des missions du Uaupès sont beaucoup plus importants, tout au moins comme chiffre de population. Taraquá a quarante-quatre cases habitées, et Panoré, cinquante-six. Ce sont les deux centres de population les plus importants entre Manáos et les Andes. L'école de São-Gabriel compte une demi-douzaine d'élèves, celle de Taraquá en compte vingt-cinq. São-Gabriel est une ruine, comme tout le rio Negro; le Uaupès, grâce aux missionnaires, est aujourd'hui plus prospère. Et pourtant São-Gabriel a un joli igarapé, le Machiacá, et un proverbe qui dit : « Qui a bu des eaux du Machiacá choisit le Machiacá pour patrie. »

Pas un carré de terre en culture, pas un jardinet. La population est indienne. Ce soir on danse sur le plateau. Ce plateau est une vraie roche Tarpéienne. Quand les Indiens ont trop bu de cachaça, ils tombent de la roche Tarpéienne de São-Gabriel sur une grande table de rochers, sise à pic, à dix mètres en contre-bas. Une douzaine de Caboclos s'y tue tous les ans de cette manière. Une autre douzaine se noie pour s'obstiner à vouloir passer la cachoeira après de trop copieuses libations.

Il ne serait peut-être pas bien coûteux de tracer à la dynamite un canal au milieu de la rivière, de Camanáos à São-Joaquim et de supprimer de même toutes les autres cachoeiras du rio Negro et même du Uaupès. Le régime hydrographique n'en serait guère modifié. Des courants subsisteraient, il est vrai, mais il n'y aurait plus de chutes, ni même de rapides. Au siècle passé, les Portugais avaient fait une route pour piétons et cavaliers, de Camanáos à São-Joaquim, route aujourd'hui disparue.

São-Gabriel voit de temps à autre passer d'illustres personnages. Lorsque quelque grand fonctionnaire ou chef de parti vénézuelien s'est fait, au détriment de Gusman Blanco

ou de ses concitoyens, une respectable fortune, pour éviter d'être incarcéré ou assassiné, c'est par le Cassiquiaré, São-Gabriel et Manáos, qu'il se rend en Europe. Parfois aussi de hardis contrebandiers font passer de riches cargaisons sous les coups de feu inoffensifs de la petite garnison de Cucuhy.

L'« inspector » de São-Gabriel, recruté hier, s'évade aujourd'hui de la commission du fourrier.

Encore des cachoeiras. — IX. *Forteleze,* cachoeira presque aussi dangereuse que celle de São-Gabriel.

X. *Dabaro.*

La nouvelle de la commission du fourrier est déjà arrivée à Jauarité. Deux cents soldats, a-t-on dit aux Indiens, se rendent au Uaupès.

On vient de nous donner un adolescent Indien, de la tribu Tucano qui est réellement d'une remarquable beauté. Avec son fin duvet, sa tête intelligente, ses grands yeux noirs et vifs, ses cheveux coupés droits sur la tête, il a l'air d'un étudiant du moyen âge.

XI. Nous passons sans encombre la cachoeira de São-Miguel, très dangereuse, surtout aux grosses eaux.

Les montagnes de São-Gabriel, que nous voyons fort bien d'ici, se composent d'aval en amont, de quatre pics : Boyacuara, Uanari qui a environ 400 mètres, Cabari qui en a près de 500, Carangueijo.

XII. *Apucuitané Irapecuma;* XIII. *Goyabacú Igarapé;* XIV. *São-Miguel Mirim;* XV. *Uacatuma Igarapé;* XVI. *Curucuy Mirim;* XVII. *Matupy;* XVIII. *Tamú;* XIX. *Uanari.*

Cette région a l'air d'un désert; on n'y rencontre ni sitios ni voiles.

Ce soir, le vieux Soares nous emmène cérémonieusement dîner chez monsieur son frère qui habite au Uanari. On se fait mainte politesse. Soares nous gratifie de cent

contes idiots, puis, peu après, monsieur son frère nous dit, en bon portugais, que nous pouvons aller nous coucher. Quand ces gens-là sont ivres, ce qui leur arrive chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion, il n'est facétie qu'ils se refusent.

Encore des baptêmes à Uanari. Le vieux Soares, qui est encore ivre, manque de nous noyer tous dans le courant de la cachoeira de *Cabari* (XX).

Cabari est aussi le nom du sitio du lieutenant Jesuino Cordeiro, qui a actuellement plus de quatre-vingts ans. Le vieillard se meurt, et son sitio, qui se meurt aussi, a l'air de porter par avance le deuil du maître. C'est ce Jesuino qui a remonté le premier le Uaupès jusqu'à ses sources, en 1854.

Plus de pilote pour passer le reste des cachoeiras. Ni Antonio le Paraense, qui nous avait accompagnés depuis São-Gabriel et qui s'en est retourné, ni João José, qui nous avait pilotés quelque temps, mais que le fourrier a repris définitivement avec lui; reste Soares!

Nous passons des sitios dans des situations impossibles, sur des rochers à pics, au milieu des rapides. Ces gens sont obsédés du rêve de l'isolement. Et rien de modeste comme ces sitios : une petite case en clayonnage enduit d'argile et couverte en feuilles de palmier, une douzaine de bananiers, des enfants nus qui courent et se cachent dès qu'ils nous voient de loin, des chiens féroces qui aboient, une pirogue au port, un vague défrichement derrière la case.

Des îlots innombrables, rochers escarpés, s'élèvent entre deux remous du courant.

XXI. Voici *Carangueijo*. Soares commande à la fois en portugais et en nheengatú (lingua geral), et les hommes, qui ont perdu confiance, pensent nous noyer encore une fois.

De Camanáos à São-Joaquim il n'y a pour ainsi dire qu'un seul rapide. Ils se succèdent de si près qu'il y a ra-

rement un kilomètre entre deux. La topographie rigoureuse de la contrée serait bien difficile à faire : chacun donne un nom à lui aux petits rapides, plusieurs ne sont pas nommés, et la physionomie des cataractes change avec la hausse et la baisse des eaux. Les cinq cachoeiras les plus dangereuses sont Camanáos, São-Gabriel, Fortaleze, São-Miguel et Tamanduá. Pour peu que les eaux soient fortes, il ne faut pas manquer de décharger le canot pour passer, les marchandises et les voyageurs vont par terre, les Indiens tirent l'embarcation vide dans les rapides.

Un incident sanglant. — Dans un sitio voisin la commission militaire a tiré un homme et l'a blessé. C'est le fourrier qui a tiré. Il allait surprendre Mandú, un des assassins de Jauarité, dont on lui avait montré la retraite, quand un autre Indien, beau-frère de Mandú, alla prévenir celui-ci. Le fourrier, qui croyait avoir affaire au bandit en personne, le somma, par trois fois, de s'arrêter, et comme l'individu se sauvait à toutes jambes, le fourrier lui dépêcha deux coups de feu dont l'un l'atteignit à l'épaule et l'autre à la cuisse. L'individu put tout de même aller informer Mandu, qui échappa. La plupart des gens d'ici protègent les assassins.

Nous nous arrêtons le soir au sitio du mulâtre *Calazancio*. Les accordéons et les boîtes à musique constituent en ce pays-ci une onzième plaie d'Égypte.

Le delta du Uaupès. La dernière chute. — 20 mars. Nous laissons le rio Negro à droite et prenons le Uaupès. Le Uaupès s'unit au rio Negro par deux bouches ou branches, la septentrionale et la méridionale. C'est la branche méridionale que nous prenons, l'autre est plus longue de trois ou quatre heures.

La branche du sud, à son confluent avec le rio Negro, est barrée par une triple rangée de roches. Nous passons

ces trois barrages par un canal naturel sans courant en ce moment. La triple cachoeira est connue sous le nom de *Tamanduá* (XXII). Dans la branche septentrionale se trouve une autre cachoeira, celle de *Carapaná* (XXIII).

Nous passons la nuit en face de la cachoeira de Tamanduá, dans un sitio de la rive droite du Uaupès. C'est une grande baraque de style indien, de 20 mètres de long sur 15 de large, presque toute en pignon, n'ayant que deux ouvertures, deux portes basses situées chacune à chaque extrémité latérale. A l'intérieur, règne, toute la journée, une demi-obscurité. Cette construction, sans compartiments intérieurs, peut loger une dizaine de familles. De nombreuses colonnes, bois durs à peu près bruts, reliés entre eux par des traverses, supportent tout l'édifice. Des feuilles de palmier tressées couvrent la maison et tapissent, intérieurement et extérieurement, les murailles de bois. C'est d'un style élégant. La cour est très propre, et plantée, au périmètre, de bananiers et de palmiers. A notre arrivée tout le monde s'est enfui dans la forêt, il n'est resté ici que deux enfants et un vieillard.

Nous allons côtoyant la grande île qui sépare le Uaupès du rio Negro. La rivière est pleine de rochers, d'îles, et bordée de plages de sable, avec quelques sitios sur ses rives. Nous arrivons au climat continental : les jours deviennent de plus en plus chauds, beaucoup plus chauds qu'au Bas rio Negro, et les nuits sont très fraîches. L'air est plus vif, chacun se porte mieux.

Nous avons à notre droite l'embouchure de la branche septentrionale du Uaupès. Elle paraît moins importante que celle que nous avons suivie.

São-Joaquim. — São-Joaquim, sur la rive droite du Uaupès, à la tête du delta de la rivière, est bâti sur un tertre gazonné bordé de rochers. Le village se compose

d'une église et de douze cases plus misérables que oncques, dont deux ou trois sont actuellement habitées, par accident; la plupart du temps toutes sont désertes. Les *habitants* sont à leurs sitios.

Le village est construit avec régularité : deux rangées de cases parallèles à la rivière laissent entre elles une rue pleine d'herbes comme l'esplanade sur laquelle est construit le village. La population s'est enfuie à l'arrivée des soldats. On remarque deux ou trois cases à peu près propres, dont celle de l'« inspector ». São-Joaquim est exclusivement indien.

São-Joaquim est dans une magnifique situation, commandant le Uaupès et le rio Negro, au point de réunion des chemins de l'Orénoque, de l'Amazone et des Andes.

Comme toujours, la maison la plus proprette est l'église. Les cloches sont dehors, selon l'usage du pays; il y en a deux, une grosse et une petite, soutenues par quatre bois équarris, et couvertes par un petit pignon de feuilles de palmier. Le cimetière, placé derrière l'église, est soigneusement entouré d'une bordure de petits rondins. Une chapelle orne son centre. Quelques petites croix plantées en terre apprennent au voyageur que l'on meurt aussi, à Soã-Joaquim.

Des Indiens devaient venir aujourd'hui pour faire baptiser leurs enfants. Mais, soit par frayeur du macacaraua, emblème sacré de Jurupary, que le P. Mathieu s'amuse à traîner dans sa malle, soit par peur des soldats, les bons Indiens sont restés dans leurs sitios.

Utilité des ecclésiastiques. — Dans ce pays-ci on peut avoir les poches pleines d'argent et ne pas trouver à acheter un poisson ni une banane. Les gens ont peu de vivres et ne les vendent pas. S'ils ont de la considération pour vous, ils vous donnent ce qu'ils ont. Les soldats du

fourrier, individus peu sympathiques aux Indiens, crient famine.

Grâce au P. Mathieu, nous avons à peu près de quoi manger. Il a su acquérir une immense influence, toute morale d'ailleurs, sur ces hommes primitifs. On ne devrait jamais voyager dans ces contrées sans se munir, au préalable, d'un ecclésiastique quelconque, moine surtout, franciscain, dominicain, carme, jésuite, ou autre. Ce sont des gens admirables et bien précieux, chez les sauvages tout au moins.

Cette nuit, tempête et pluie. Demain matin, 22 mars, nous nous engageons définitivement dans le Uaupès (1).

(1) On ortographie généralement ce mot : Uaupes ; mais aussi parfois : Uaupès, ce qui serait un peu plus conforme à la prononciation. En français, Uaupes ou Uaupès se prononce approximativement, *ouaoupaix*.

CHAPITRE VI.

LE UAUPÈS ET SES MISSIONS.

22 mars 1884. — Nous laissons derrière nous l'île que forme le rio Uaupès à son confluent avec le rio Negro. Tout d'abord la rivière n'a guère plus de 200 à 300 mètres de large. Plus haut, et jusqu'à Panoré, elle a le plus souvent 700 à 800 mètres de largeur libre, et de 2 à 3 kilomètres entre les rives de terre ferme, îles comprises.

Les îlots, les îles, les rochers, les bancs de sable, ne sont pas rares; mais ils ne forment pas de rapides. Nous ne trouvons personne dans les sitios et souffrons de la faim malgré le Père. Nous vivons de pupunhas (fruits du palmier paripou).

Nous nous arrêtons dans un sitio en face d'Itapinim (la Pierre peinte). Pas une banane à acheter ni à prendre. Ces brigands d'Indiens ayant la précaution de cacher leur roçada au fond de la forêt, à 4 ou 5 kilomètres de leur sitio, on ne peut aller dénicher leurs provisions.

On parle beaucoup dans le pays des abus des soldats. Je trouve qu'ils ont (d'une façon relative, et non intrinsèque) une allure fort correcte et que le fourrier, o senhor Antonio Pereira da Silva, malgré ses vingt ans, pousse les scrupules jusqu'à la pusillanimité. Il laisserait ses hommes mourir de faim plutôt que d'acheter une poule de force. D'autre part, je vois une race prévenue contre les blancs, qui leur fait sournoisement, traîtreusement, tout le mal possible; qui est

en hostilité permanente contre la race conquérante. Elle pardonne difficilement à celle-ci sa supériorité. Aussi, dans ces déserts, l'affame-t-elle, la trompe-t-elle. Elle l'égare et cherche systématiquement à décourager les visiteurs blancs. Quand on trouve des volailles, des porcs, on devrait commencer par les tuer, quitte à les payer ensuite. Encore faudrait-il rencontrer autre chose que des sitios totalement déserts.

Il n'y a pas de cachoeiras dans le bas Uaupès; mais il s'y trouve beaucoup de roches à fleur d'eau, auxquelles il faut bien prendre garde.

L'Itapinim ne se voit qu'aux très basses eaux; aux eaux moyennes, elle est déjà couverte. Elle est très légèrement inclinée, presque horizontale. On y trouve des dessins épars et sur une grande échelle, parfois plus grande, parfois plus petite que nature. Ces dessins ne doivent pas remonter à une époque bien éloignée, à trois siècles au plus, car l'eau rapide des crues ronge vite le grès ferrugineux sur lequel ils ont été faits à l'intaille. Ils retracent, dit la légende locale, un des grands combats livrés par les Uaupès à leurs ennemis pendant la fuite. C'est une espèce d'écriture figurative et symbolique, une page hiéroglyphique qui n'a pas encore trouvé son Champollion.

Nous suivons des « paranamirim » entre de grandes îles. Quelques Paraenses sont établis dans la région. La grande artère de la rivière est encombrée de plages et d'îlots de sable. Nous passons la moitié de la nuit sur un bas-fond, en face de Trovão, aussi arrivons-nous à minuit seulement. La nuit est très fraîche.

Trovão (Tonnerre), rive droite, est un village en formation sur l'initiative d'un Indien appelé Maudú Prato, qui n'a voulu se réunir ni à São-Joaquim ni à Yurarapecuma. Quatre maisons inachevées et une chapelle, voilà tout le village!

Personne, pas un chien. Des émissaires sont venus du bas prévenir de l'arrivée des blancs. Encore des pupunhas seuls pour toute la journée.

23. Sur la rive gauche, un petit village, *Pitunarapecuma* (la Bonne Pointe), qui a été récemment abandonné, à la à la mort d'un tuxau (chef) vénéré. Il y avait là jadis dix cases habitése. Aujourd'hui il ne reste pas même un seul vestige dans la capuera (broussaille).

Iles de sable et bas-fonds. Berges d'argile ferrugineuse, laissant écouler de nombreuses eaux d'infiltration. Rive gauche : Yú Uitera (Montagne de l'Épine), derrière Yurarapecuma. En face, sur la rive droite, collines. Rive droite, *Cunuri,* ancien village abandonné. Actuellement il n'a qu'une maison habitée, et encore ne l'est-elle pas en ce moment. Vestiges épars aux alentours de la case solitaire.

24. Rive droite. *Corocoro* ou *São-Sebastião.* Trois familles : un Portugais, Seraphym da Souza Martins, son beau-père, Cearense blanc, et un Néo-Grenadin. Quelques Hispano-Américains, beaucoup d'Indiens. Corocoro est un véritable village de quatre à cinq cases habitées. Seraphym, comme la plupart de ses compatriotes, est hospitalier et généreux. Je passe trois jours chez lui et constate une fois de plus combien est faux le jugement porté par Agassiz sur les Portugais. Corocoro est un véritable hameau européen, et Seraphym y vit en vrai gentilhomme. C'est un nom de plus sur la liste de mes amis portugais, déjà nombreux. Grâce aux émissaires que Seraphym envoie dans le haut, nous allons être bien reçus partout.

27. Arrivons à *Yurarapecuma* (la Pointe de l'Épine), rive gauche. La population ne s'est pas enfuie. Accueil sympatique, poisson boucané, farine (de manioc), ananas, volailles. Le village a cinq cases, une église et environ 80 habitants. Ici commence le domaine des girias; personne n'entend

le portugais, fort peu la « lingua geral » ; on n'entend parler que « tucano » et « tariana ».

.Rive droite, Tucano Uitera, dont le sommet, en pain de sucre, est de roche nue. Rive gauche, Macú Uitera.

Le P. Mathieu est ici sur ses terres, il trouve autant d'hommes et de provisions qu'il en veut.

Nous couchons à *Micurarapecuma,* rive droite, au milieu des Indiens. Le village est sur une éminence que l'on aborde par une roche abrupte. Micura est moins important que Yú. On nous apporte du poisson boucané, des ananas, et nous donnons en échange un bout de carotte de tabac péruvien. C'est le « troc en nature », seul mode de commerce connu ici. Les Indiens en usent de même avec les regatões (commerçants nomades). Il n'y a rien de bien cher. Le panier de farine qui coûte jusqu'à 10 milreis à Manáos n'en coûte que 4 au Uaupès. « Vous n'avez donc pas fui? » demandons-nous aux Indiens; ceux-ci nous répondent avec la fierté naïve du Gabonnais : « Nous sommes de la povoação », ce qui veut dire à peu près : « Nous sommes des gens civilisés ». Ils paraissent l'être en effet, autant qu'ils pourront jamais le devenir, et ils montrent une certaine bonne volonté, vraie ou simulée. Le village a une église, cinq cases et environ 70 habitants. Si Yú, Miruca et Ananá se réunissaient, ils formeraient un village important de près de 300 habitants; mais ces gens ont la manie de se disperser. — C'est parce qu'ils savaient que le P. Mathieu accompagnait les soldats, que les habitants de Yú et de Micura ne se sont pas enfuis. Ils disent fort bien qu'ils en usent ainsi parce qu'ils connaissent les procédés habituels des Commissions en voyage. Le pillage et le viol sont pratiqués trop souvent chez eux impunément. Les maisons du village sont très propres; l'une d'elles est blanchie à la tabatinga (chaux du pays). Une place publique du

meilleur effet est ménagée au centre de l'aldée. Le P. Mathieu fait une demi-douzaine de baptêmes.

28. Toujours des îles dans la rivière, des bancs de rochers et des paranamirim. Rive droite, dans l'île du Jacaré, sitio du Paraense Boa Aventura. Sur la rive droite, le Uassahy Parana, entre Micura et Ambaïoua, abrège la route de 5 à 6 heures. Il n'a pas assez d'eau maintenant pour être praticable. Trovoada (tempête) au Uaupès. Comme au rio Negro, les orages sont courts, mais fréquents et terribles.

Rive droite, Pati Uitera, aux sources du Curicuriari. Arbres à caoutchouc jusqu'au-dessus des cachoeiras du Uaupès. Le caoutchouc des hauts donne moins de lait, mais sa gomme est de meilleure qualité.

Sur les rives, sitios des habitants de Micura. Les habitants du rio Negro et du Uaupès, Indiens et métis, ont tous la déplorable manie de se disséminer dans les sitios, au fond des forêts, et ils ne viennent que rarement au village.

29. Chaleur accablante; refroidissements subits de température.

Rive droite, Ambaïoua Uitera, colline d'une centaine de mètres de hauteur comme toutes celles que nous voyons depuis le Curicuriari Uitera.

Le Curicuriari Igarapé prend sa source à Pati Uitera, à un jour de là, soit à 20 kilomètres environ du village d'Ananarapecuma. Il n'a qu'une cachoeira. Cette voie permettrait de supprimer toutes les cachoeiras d'entre São-Joaquim et Camanáos.

Rive gauche, *Ananarapecuma* (la pointe de l'Anana). Nous arrivons la nuit. Le fourrier nous a précédés de quelques heures. Le pauvre jeune homme s'ennuyait fort de se trouver seul, n'entendant pas un mot de la giria (dialecte de la tribu, jargon), ni de la lingua geral, au milieu de gens ne comprenant pas un mot de portugais. Les Indiens nous

reçoivent bien. Nous dormons dans la case que les gens du village ont construite pour le P. Mathieu, quand celui-ci est en tournée dans cette aldée. C'est propre, confortable, bien distribué. Les gens d'Ananá embellissent en ce moment leur église, qu'ils veulent égaler à celle de Panoré, la merveille du Uaupès. Il y a de l'émulation entre les villages; mais sans la direction d'un blanc ces pauvres êtres seraient incapables de rien faire. — Les maisons d'Ananá sont bien alignées; le village a des rues et des places publiques sarclées. Tout cela plaît à l'œil. Environ trente cases et 150 habitants.

30. Sur ces trente cases, il y en a à peu près la moitié en construction. Celles qui sont terminées sont en clayonnage enduit d'argile et construites exactement comme celles de rio Negro. Quelques-unes ont des portes; la plupart ferment les ouvertures avec des nattes volantes. Il n'y a que l'église qui soit blanchie. Le sol est de terre grasse et d'argile. Belles plantations de bananiers. De gigantesques assahys ornent les environs du village. Le P. Mathieu baptise. Je remarque, peint sur l'autel, un São-Bernardino, œuvre du P. José de Panoré. Les baptêmes se multiplient. Voici le fourrier (le commandant, comme on l'appelle) parrain de tout le Uaupès. Ce n'est certes pas lui, bien au contraire, qui aggravera la sinistre réputation qu'ont auprès des Indiens les Commissions brésiliennes. Nous commençons la distribution des perles et du tabac, coqueluche des Indiens; et, quand nous partons, toute la population, en pantalon ou en jupes, sans chemise, la poitrine nue, nous accompagne jusqu'au port de ses adieux attendris : *Eré ! Eré !*

A 11 heures du soir, après une affreuse nuit de pluie, de vent et d'orage, sous un roufle complètement bouché à cause des torrents qui tombent du ciel, sans lumière parce que nous n'avions plus d'allumettes, nous arrivons enfin à Taraquá.

Taraquá (la Fourmilière) est bâtie sur une petite colline formée d'une roche dénudée.

La case du Père est vieille pour le pays; elle a quatre ans et menace ruine. Depuis un an, on construit de nouveaux appartements attenant aux anciens, mais ils ne sont pas encore complètement terminés. Il y a un Italien à Taraquá, un charpentier appelé Cesare Luidjini, neveu du P. Venancio, missionnaire du Tiquié. Cesare trafique avec les Indiens, et avec son oncle.

Taraquá compte une quarantaine de maisons, presque toutes habitées. C'est toujours le même genre de constructions. Ces cases sont dispersées sur une longueur de plus de cinq cents mètres le long de la rivière, dans un gracieux désordre, au milieu de bosquets de bananiers et de paripous. La population est d'environ 250 individus. Le bourg peut être divisé en deux parties : la partie basse et la partie haute, cette dernière ne comprenant que la cure et l'église, celle-ci gracieuse, ornée de colonnes supportant un hangar sur le devant.

Je remarque un pied de vigne dans le jardin du Père, mais il ne donne pas de raisins. La canne à sucre et le maïs réussissent très bien.

Le P. Mathieu a essayé d'ouvrir une école à Taraquá. Il a eu jusqu'à vingt-quatre enfants, dont trois petites filles. Le catéchisme réunissait environ quarante enfants, aujourd'hui presque tous sont disséminés. Il enseignait à lire et à écrire le portugais, avec un peu d'arithmétique. Il envoya cinq enfants à Manáos. En somme, les succès ont été médiocres; très peu d'enfants encore entendent le portugais dans ce village. A Panoré, le P. José ne faisait que le catéchisme; il y réunissait une quarantaine d'enfants des deux sexes. Taraquá a la messe chaque matin et la prière chaque soir. Elle a aussi sa prison, mais fort délabrée, et que l'on peut ren-

verser à coups de pieds. Chaque matin, plusieurs fois par jour, le tuxau, un vieux bonhomme aussi insignifiant que les autres Indiens, vient recevoir la bénédiction du Père et prendre ses ordres, qu'il exécute avec plus ou moins de loyauté.

La population est joyeuse. Tout est prétexte à cachiri (fête) : fête chrétienne, récolte des fruits sauvages ou cultivés, un abatis terminé, une roçada plantée de manioc. Aujourd'hui, les Indiens demandent au Père son autorisation pour faire les cachiris, qui, grâce à cette surveillance, sont moins orgiaques et dégénèrent moins facilement en dabucuris (fêtes de Jurupari).

Le costume est des plus simples; un pantalon ou une jupe en font tous les frais. Parfois, il est plus rudimentaire encore. Le beau sexe est plutôt beau que laid; cependant son débraillé lui va mal. Si toutes les femmes adoptaient le costume de celles-ci, rien aux pieds, rien sur la tête, pas de chemise, seulement une jupe, et à la bouche une pipe, il est probable qu'il y aurait moins de galanterie sur la terre.

Tels étaient Manáos et ses habitants, il y a une quarantaine d'années.

Les mœurs sont loin d'être patriarcales. Les chefs de Commissions et les regatões ont fait disparaître depuis longtemps (s'il a jamais existé) le primitif état d'innocence. Il y a quelque temps, quand un de ces messieurs arrivait dans un village, il faisait appeler le tuxau et lui disait quelques mots en secret. Peu après, on pouvait voir le blanc avec une ou deux beautés de l'endroit. Le lendemain matin, le tuxau se promenait avec un beau pantalon qu'on ne lui avait jamais vu, et les deux beautés montraient à leurs compagnes leurs bras ornés de bracelets de métal brillant. Encore aujourd'hui, plus d'un regatão remonte la rivière bien moins pour les profits du commerce que pour les petits plaisirs du voyage.

Les missionnaires, on le pense bien, sont loin d'encourager de telles pratiques. De là, une sourde guerre entre les Pères et les regatões. Ceux-ci ne reculent devant aucun moyen. « Hâtez-vous, disait récemment l'un d'eux aux Indiens, de me vendre tout ce que vous avez; car les soldats vont venir et tueront tous ceux qu'ils trouveront. Vendez tout et cachez-vous dans les bois. » Et, par ce procédé fort simple, l'honnête commerçant arrivait à acheter 50 kilos de caoutchouc pour un litre de tafia.

— 1er avril, *Panoré,* sur la rive gauche. Le détachement de soldats brésiliens s'y installe.

Une simple réflexion. La carte de Petermann en six cartouches, reproduite par Stieler, donne Panoré à la Nouvelle-Grenade et Taraquá à la République de l'Équateur.

La Colombie, le Vénézuéla, l'Équateur et le Brésil revendiquent en même temps cette partie du Uaupès. Mais en fait la contrée est brésilienne.

Nous voici à notre cinquantième jour de canotage depuis Cuyaui.

On arrive à la place publique par de gigantesques escaliers de terre que le P. José a fait faire par son peuple. On entend d'ici le grondement de la cachoeira de Panoré, la première que l'on rencontre en remontant le Uaupès. Elle se trouve un peu au-dessus du bourg. La cure a été construite avec goût. Le P. José en a orné la grande salle de peintures murales, un peu naïves mais bien intentionnées. La case est bien distribuée et fort habitable. Le style est un peu monastique, les murs sont épais, les portes petites et étroites, les chambres exiguës comme des cellules, les sièges et les bancs nombreux et bien répartis. Une partie de la construction est faite d'un fort clayonnage d'argile blanchi à la tabatinga, et l'autre, d'adobes fabriquées dans le pays sous la

direction du P. José. Au fond de la cour, se trouve la prison, avec une chambre pour les hommes et une autre pour les femmes. Cette cour était autrefois la rue. Pour sa commodité personnelle et pour mettre la prison chez lui, le missionnaire barra cette voie.

La salle aux peintures est ornée des bonnets de police des soldats que l'Italien avait organisés. Les peintures représentent : Adam mangeant la pomme, Jurupari (le dieu des Uaupès) en enfer, Christ en croix, un Turc mettant le croissant sous le nez d'un franciscain (le pinceau inexpérimenté du moine a donné au croissant l'aspect vulgaire d'une tranche de melon); Jurupari dans sa cuirasse, le village de Panoré, un garde champêtre européen qui a l'air de se trouver tout dépaysé en pareille société; Sienne, la ville natale du Père José; l'Immaculée Conception.

Toutes les fenêtres de la maison sont fortement grillées. J'eus plus tard l'explication de la chose.

2 avril. En voyant arriver les soldats, la moitié de la population s'est enfuie. Toutes les femmes et les jeunes filles se sont cachées dans la forêt.

Nous visitons l'église, qui est assurément la plus belle de toutes celles que l'on trouve dans les villages du rio Negro. Elle se présente fort bien, avec ses colonnes extérieures et intérieures et ses deux tours où sont les cloches. Malheureusement, elle est couverte en paille. Ses peintures aux tons crus, ressortant violemment sur la blancheur mate de la tabatinga, sont du meilleur effet. Admirez les chefs-d'œuvre inconnus du P. José : Jésus allant au supplice, le sacré-cœur de Jésus, le sacré-cœur de Marie, l'Enfant Jésus, saint Pierre, saint François. Une inscription en caractères gigantesques vous apprend que le temple a été dédié à la Sainte Famille (Jésus, Maria, José), en 1883, par le frère Illuminato José Coppi. Des devises portugaises écrites sur les murs vous incitent au

bien, et des cantiques dans la même langue, patiemment étendus sur la tabatinga, vous font croire, mais à tort, que les ouailles possèdent la science de l'alphabet. Le temple a trois nefs et trois autels, deux chaires, un chœur, et des tribunes pour les autorités. Un saint Joseph d'argile, énorme sur un maître autel fort modeste, présente sa bonne face rougeaude et tend ses mains puissantes aux fidèles. Le rusé Italien, — c'est de José Coppi que je veux parler, — ayant fort peu d'argile plastique à sa disposition, s'est contenté de faire à son saint une tête et des mains; il n'y a rien sous la grande robe d'indienne que vous voyez là; ce n'est qu'un mannequin habilement disposé. Mais tout cela est plus que suffisant pour frapper d'admiration les bons Indiens de Panoré. J'oubliais une des idées les plus fantasques du P. José Coppi; c'était de jeter par-dessus la rue un pont, du temple à la cure, et d'entrer dans l'église par le clocher.

Le cimetière est une des conceptions les plus bizarres de ce bizarre personnage. C'est un enclos avec les galeries intérieures couvertes. C'est là que les morts auraient été enterrés, à l'abri de la pluie et du soleil. Quand les galeries auraient été pleines, on aurait transporté les ossements dans une autre construction bizarre, ressemblant assez à un grenier d'abondance. Il n'y a encore personne sous les galeries; mais José a bien failli y aller le premier, ayant été à deux doigts d'être massacré par ses paroissiens. Aujourd'hui que cette belle âme a pris son vol vers des climats plus propices, — le pasteur a eu une peur terrible d'être dévoré par son troupeau, — il est à craindre que ces grandes entreprises n'aient le sort qui guette tant d'œuvres de génie, qu'elles ne soient délaissées, oubliées et détruites avant d'avoir été achevées.

Les cases de Panoré ressemblent à toutes celles de la contrée. Mais les rues sont alignées, tirées au cordeau, perpen-

diculaires. Chaque rue a un nom et chaque maison son numéro, écrits de la main du P. José. On compte en tout cinquante-six maisons et environ 350 habitants.

Il y a quelques roçadas autour du village, qui est construit en amphithéâtre. On y remarque des plantations de bananiers, de cannes à sucre, de caras, d'ignames, de batatas et de pupunhas.

Panoré ne valait pas São-Joaquim, quand le P. José y arriva en août 1883. En trois mois, il fit tous ces embellissements. Ayant vécu quatorze ans aux Missions de Bolivie, il avait appris l'art du commandement. Le P. Venancio, lui, payait les gens; rien n'avançait, rien n'allait. Le P. José établit bravement la corvée, un jour par semaine pour tout adulte; et en trois mois, avec un jour par semaine, il obtint une énorme somme de travail de ces Indiens fainéants qu'il sut maîtriser, discipliner, et qui encore aujourd'hui sont tous à la porte de l'église au premier coup de cloche. Sous ce missionnaire actif, inventif, autoritaire, ils auraient pu faire quelque chose sans l'incident de Jurupari qui n'empêcha pas cependant plusieurs d'entre eux de pleurer quand le P. José partit pour ne plus revenir.

Cet étrange franciscain obtint ces résultats sans connaître le dialecte de ses Indiens, sans connaître même la lingua geral que les hommes entendent pour l'ordinaire dans ces tribus. Il se fit traduire par quelques regatões de passage cinq ou six sermons en « Nhengatú » et il les lisait alternativement en chaire avec une assurance parfaite.

Ces succès sont d'autant plus étonnants que Panoré est par excellence le village des pagets. On m'en montre une vingtaine. Il y en a de grands et de petits. Chacun a sa spécialité : l'un fait la pluie et l'autre le beau temps; ce lui-ci envoie les maladies, celui-là les guérit. La division du travail s'est établie parmi eux. Ils connaissent aussi la hié-

rarchie épiscopale, ils ont un paget des pagets, « intime ami de Dieu », sorcier fort habile, qui s'appelle Vicente Christo et demeure à Umari.

Je passai le mois d'avril tout entier, du 1[er] au 30, à Panoré et à Taraquá, au milieu des Tarianas et des Tucanos. Consultant mon excellent ami le P. Mathieu Camioni, dont le concours m'a été précieux, et aussi les tuxaus, les pagets et les regatões, j'ai pu recueillir sur les nations Uaupès les éléments d'une monographie.

Histoire. — Il n'y a que deux voyageurs qui aient passé par ici avant moi, A. R. Wallace, en 1852; Stradelli, en 1881. Ils n'ont pu apprendre que fort peu de chose sur la religion des Uaupès, laquelle ne s'est manifestée dans ses particularités secrètes que tout récemment. Par suite, ils n'ont pu établir aucune conjecture sur l'origine de cette intéressante nation.

Les premières missions des Uaupès furent fondées en 1852 par le P. Gregorio, de l'ordre des Carmes. Il s'était établi à Carurú, qui devint alors un village de 300 Indiens. Le village, quand il fut abandonné, ne tarda pas à disparaître. Il ne s'y trouvait qu'une case habitée quand les PP. Mathieu et José le visitèrent en 1881. Le P. Gregorio resta deux ans à Carurú, de 1852 à 1854. Il habitait un peu au-dessus du village à cause du bruit de la cachoeira qui l'incommodait. Sa case, fort petite, isolée dans le désert, était dans un îlot de la rivière. Des soldats brésiliens étaient alors chez les Uaupès aux ordres de Jesuino Cordeiro, directeur des Indiens. Celui-ci se servait de cette force pour former les aldées. Il y eut conflit entre l'autorité religieuse et l'autorité civile, querelle entre Gregorio et Jesuino. Jesuino se plaignit à Manáos et le missionnaire fut rappelé. Wallace était alors à Carurú avec le P. Gregorio. Il ne voulut pas remonter plus haut à cause de toutes les cachoeiras qui embarrassent la na-

vigation de la rivière. Gregorio parti, Jesuino continua à former des povoaçãos indiennes dans le Uaupès. Il emmena ses soldats jusqu'à Jurupari-Cachoeira. Le Brésil prenait ainsi tout doucement possession de la rivière jusqu'aux Andes. Toutefois les villages fondés par Jesuino ne réussirent guère. Ce missionnaire botté avait la main trop lourde pour mener à bonne fin l'œuvre délicate de la civilisation des Indiens.

Depuis, dirigés par d'autres missionnaires dont les noms mêmes sont oubliés, les Indiens se réunirent de nouveau et formèrent de nouveaux villages qui disparaissaient aussitôt que les missionnaires se retiraient. De 1852 à 1880, les missions des Uaupès furent organisées et s'anéantirent trois ou quatre fois. Les missionnaires ne séjournaient pas. Il est évident que si deux ou trois Pères étaient continuellement restés dans les missions depuis 1852, le Uaupès serait aujourd'hui autrement prospère qu'il ne l'est.

En 1880, on ne trouvait au Uaupès que quelques malocas, quelques assemblages de sitios et quelques vagues souvenirs de la tutelle des anciens missionnaires. C'est alors qu'arriva dans la contrée le franciscain italien Venancio Zilochi. Homme de mœurs paisibles et de caractère peu entreprenant, déjà au delà de la cinquantaine, n'aspirant guère qu'au repos et au bien-être, le digne missionnaire ne voulut point concevoir de vaste projet d'ensemble pour la réorganisation des missions du Uaupès. Il s'installa dans l'ancien village de Taraquá et borna ses conquêtes à la création de quatre villages dans le Tiquié, affluent de droite du Uaupès, cours d'eau paisible et sans cachoeiras, qui débouche à une heure au-dessus de Taraquá. Il fit aussi une tournée sur un affluent de droite du rio Negro, le rio Içana, parallèle au Uaupès, cours d'eau tranquille et sans chutes comme le Tiquié. Il y baptisa de noms de saints quelques malocas, qui, dans sa pensée, pourraient plus tard, Dieu aidant, se trans-

former en villages. Fixé à Taraquá, le P. Venancio ne retourna plus à l'Içana, alla peu au Tiquié, et ne remonta pas le Uaupès au-dessus de Panoré.

Cependant, quelques villages se formaient petit à petit dans le haut Uaupès, et Taraquá se développait comme capitale des Missions.

En 1881, un autre franciscain, le Français Mathieu Camioni, vint rejoindre le P. Venancio à Taraquà, et aussi, au commencement de 1883, un troisième franciscain, le Siennois Illuminato José Coppi. Le premier de ces missionnaires, plus jeune et plus actif que le digne Zilochi, visita, seul, les villages indiens du Uaupès jusques et y compris Umari. Quelques semaines après l'arrivée de Coppi à Taraquá, les deux missionnaires entreprirent de visiter ensemble le haut de la rivière, et, cette fois ils se rendirent au delà de Yutica, le dernier village en amont. Toutes les aldées durent se construire une chapelle, et les deux missionnaires jetèrent en passant les fondements d'une organisation générale des missions; puis ils continuèrent à remonter le Uaupès jusqu'au confluent du Codiari, affluent de gauche, et entrèrent dans cette rivière, où ils essayèrent, sans succès, de jeter les fondements d'une mission chez les Cobbeos.

Le P. Mathieu voulait remonter le Uaupès jusqu'aux sources et fonder une mission chez les Omauas. Mais Coppi voulut rebrousser chemin. Rendu exigeant par un séjour de quatorze années dans les missions de Bolivie, libre d'ailleurs de ses actions, comme ayant plus que terminé l'engagement de dix ans que les franciscains contractent vis-à-vis de la société mère, le P. Coppi rêvait de fonder une grande mission dans le Uaupès, et nullement explorations géographiques. Cependant, pour les missions comme pour toutes choses, la connaissance préalable du pays est de première nécessité. Les deux franciscains revinrent donc à Taraquá.

Mais ils avaient senti les inconvénients qu'il y avait à habiter tous le même village, à laisser dans l'abandon un grand nombre de centres déjà populeux. Ils résolurent de se partager la besogne. Ils parvinrent à convaincre Venancio, et en août 1883, ils se séparèrent. Le P. Venancio eut le Tiquié et ses quatre villages avec Tucano pour résidence; le P. Mathieu, le Bas-Uaupès et ses cinq villages, avec Taraquá comme centre. Le P. José se réserva le Haut-Uaupès avec ses huit villages, y compris celui du Paporis, et il fixa sa résidence à Panoré, dont il conçut le projet de faire la capitale du Uaupès.

Panoré n'avait jamais été le lieu de résidence d'un missionnaire. Le P. José, à force d'activité, réussit, presque aussitôt installé, à faire relever les maisons ruinées, à en faire construire d'autres, à fixer tant bien que mal la population au village, à rassembler les familles qui vivaient éparses dans le bois; et, au bout de trois mois, Panoré compta 350 habitants, soit une bonne partie de la population de la tribu Tariana. Le nombre des cases s'éleva de trente sept à soixante-deux, et le P. José donna, à ce qu'on peut appeler les rues, les noms de Saint-Joseph, Saint-Jérôme, Sainte-Claire, Sainte-Marie, Saint-Pierre, Saint-François, Saint-Bernard.

C'était bien du luxe pour des Tarianas, qui ne parlent pas la langue générale ni, à plus forte raison, le portugais, qui n'ont jamais vu d'autres livres que le livre de messe de leur missionnaire, et d'autres plumes que celles de leurs aras. Un défrichement entouré de murs devint le cimetière. Mais les deux grands travaux du P. José furent les embellissements de l'église et de la cure, dont on a vu le détail précédemment. L'église est certainement plus belle qu'aucune de celles du rio Negro; elle a 19 mètres de long sur 12 de large. Le lieu était voué à São-Jeronymo, José le voua à la Sainte Famille, Jesus-Maria-José. Grande colère de Venancio, le premier

parrain. Querelle de moines! Le Siennois, pour tout concilier, donna à Panoré le nom mystique, mais un peu long, de São-Jeronymo-Jesus-Maria-José. Pour faire toutes ces grandes choses, il fut nécessaire, comme nous l'avons vu, d'établir une discipline rigide, la corvée, la prison, une police tariana (un commandant, un caporal et six soldats), les ceps (le tronc), et le bâton, dont le P. José jouait, paraît-il, sans se faire prier. La population fut disciplinée en peu de temps; au premier coup de cloche, tout le monde était à l'église; matin et soir, chacun venait demander la bénédiction du Père. Toutefois, c'est à ces formules, à ces dehors, que se bornaient les succès du missionnaire, et c'est à cela qu'ils devaient se borner chez ces populations indifférentes à notre civilisation et fort attachées, malgré leurs pratiques chrétiennes, à leur culte de l'ancêtre.

Tout ce bel échafaudage de clinquant et d'autoritarisme fut bientôt renversé par l'incident dn *Macacaraua*, que nous raconterons plus loin. Le terrible franciscain, digne des missionnaires du Paraguay, est déjà parti. Il ne reviendra pas. Il ne reviendra que si la présidence de Manáos lui accorde l'expulsion des « pagets » par la force armée, et l'interdiction de la rivière aux « regatões »! N'avait-il pas voulu établir, dans son Panoré, que voyageurs et commerçants ne pourraient acheter ni vendre sans le consentement du missionnaire, et qu'ils devraient entendre la sainte messe jours de fêtes et dimanches!

Le P. Mathieu, à Taraquá, ne nourrissait point d'aussi vastes ambitions. Il se bornait sagement à maintenir, chose peu facile, les résultats déjà acquis, et à préparer de longue main des progrès ultérieurs. Il vivait sans frayeur ni gendarmes au milieu de ses Indiens, ne pensant nullement à exterminer pagets et regatões. Esprit clairvoyant, il se rendait compte de son impuissance au milieu de ces populations réfractai-

res à notre civilisation, et il se consolait en rêvant des missions de Chine (1).

Au Tiquié, le P. Venancio, le plus philosophe des trois, accepte les yeux fermés toutes les pratiques de ses Indiens; il les laisse faire tout ce qu'ils veulent comme il laisse couler l'eau de la rivière. Ayant perdu les importunes ardeurs de la jeunesse, le bon vieillard sait trouver le bonheur au milieu de sa nombreuse basse-cour.

Les choses en étaient à ce point quand se produisit, en octobre 1883, l'incident du *Macacaraoua* que nous raconterons plus loin, en traitant de la religion des Uaupès.

Les Indiens en étaient à cette période de calme qui suit les grandes tempêtes quand nous abordâmes dans leurs tribus.

Géographie politique. — Les missions actuelles du Uaupès s'étendent de Trovão à Jutica, le long de la grande rivière, dans une région de cataractes, de chutes et de courants difficiles et périlleux, sur une longueur d'environ 800 kilomètres. Les rios Paporis, Tiquié et Içana, affluents les deux premiers du Uaupès et le troisième du rio Negro, en sont les rivières les plus importantes.

La largeur de la région est d'environ 200 kilomètres, et sa superficie de 160,000 kilomètres carrés.

La population totale du territoire des Missions peut être évaluée à environ 8,000 individus, dont 4,000 pour les tribus errantes.

Voici le détail de la population des villages, d'après un recensement fait par les Pères :

Au Uaupès *Trovão,* rive droite, 40 habitants; *Jurarapecuma* (São-Pedro), rive gauche, 79; *Micurarapecuma* (Con-

(1) Ce cher Mathieu! un des rares hommes qu'il m'ait été donné d'aimer (soit dit sans misanthropie). Il est, aujourd'hui (mai 1886), aux Missions françaises de Chine! Puisse la France en avoir là-bas des milliers comme lui!

cessão), 70, rive droite; *Ananarapecuma* (São-Bernardino), 129, rive gauche; *Taraquá* (São-Francisco), 245, rive droite; *Panoré* (São-Jeronymo-Jesus-Maria-José), 330, rive gauche; *Iviturarapecuma*, 78, rive droite; *Juquira* (São-Miguel), 164, rive droite; *Jauarité* (São-Antonio), 402, rive droite; *Umari*, 86, rive droite; *Caruru* (São-Leonardo), 168, rive gauche; *Jutica* (Trinidad), 84.

Total des habitants des villages des missions du rio Uaupès : environ 2,000.

Au Tiquié, d'aval en amont. *Tucano* (Santa-Izabel), 175, *Uiraposo* (Nazareth), 250; *Maracajú* (São-José), 309; *Turigarapé* (São-Pedro do Tiquié), 186. Total, environ 1,000.

Au Paporis. *Turigarapé* (Santa-Lucia), 162.

Dans l'Içana. On n'a pas de détails statistiques sur la population des villages. L'Içana est plus étroit que le rio Negro de Marabitanas. La première cachoeira est à huit jours du confluent et s'appelle Tunui. Les villages prospèrent, paraît-il; ils sont bien tenus, propres, élégants. Les Banivas, qui les peuplent, sont une race intelligente. La plupart d'entre eux parlent portugais. Les villages sont, d'aval en amont : *Tucano, Matirica, São-Pedro, Pirayauara, Camarão, São-Antonio, Santa-Anna*, le plus important, *Villa-Nova, São-Antonio Alto, Jatupirera, Corocoro, Tunui*, au pied de la première cachoeira, et, un peu au-dessus, *Arutiparaná* et *Jandú*.

Il faut ajouter à ces villages cinq autres petits centres, actuellement presque complètement déserts, qui se trouvent dans le Haut-Uaupès, au-dessus de Jutica. C'est : *Kerari*, au confluent de la rivière du même nom, sur la rive gauche de cet affluent; *Uaracapori*, sur la rive droite du Uaupès, *Macaquinha*, sur la rive gauche, et *Micurigarapaua*, sur la rive droite, puis enfin *Mutum*, sur la rive gauche du Codiari, au confluent de cette rivière avec le

Uaupès. Chacun de ces villages a environ deux cases et 20 habitants.

Nous avons donc un total de trente-six villages pour tout le territoire des Missions, dont dix-sept dans le Uaupès, quatre dans le Tiquié, un dans le Paporis, quatorze dans l'Içana.

Voici la liste à peu près complète des tribus de la contrée :

1. *Tucanos*. Ils possèdent le Tiquié et ses quatre villages, Sainte-Lucie du Paporis et cinq villages du Uaupès : Yú, Ananá, Taraquá, Yuquira, Umari. En tout, 10 villages et environ 1,800 habitants.

2. *Tarianas*. Deux villages au Uaupès : Panoré et Jauarité. Environ 800 h.

3. *Uananas*. Deux villages au Uaupès : Carurú et Jutica. Environ 200 h.

4. *Sous-Uananas*. Vassaux des Uananas, 100. h.

5. *Banivas*. Les quatorze villages de l'Içana et Kerari. L'ancien village baniva de Kerari, du temps du P. Gregorio, avait 300 habitants.

6. *Cobbéos*. Depuis Jutica jusqu'au-dessus du confluent du Codiari, le long du Codiari, du Gui Parana et de l'Inti Parana. Environ 1,000 h.

7. *Arapassos*. Un village : Iviturarapecuma. Environ 100 h.

8. *Piratapuyas*. Un village au Uaupès : Micura.

9. *Tatumiras*, au-dessus de « Jurupari cachoeira » et dans le Haut-Paporis, 300 h.

10. *Juruparimiras*, répandus chez les Tarianas, dont ils sont les vassaux. Environ 200 h.

11. *Carapanamiras*. Intiparana et Haut-Paporis. Environ 500 h.

12. *Mirititapuyas*. Haut-Tiquié. 100 h.

13. *Araras*, au-dessous de Taraquá, dans la forêt, 100 h.

14. *Macús.* Ce sont les esclaves des autres tribus. Ils ont une immense extension sur la rive droite du rio Negro et du Uaupès, des environs de Manáos jusqu'aux Andes. On en trouve aussi dans le bassin du rio Branco. Ils occupent également le haut Japurá où ils sont appelés Ouitotos. Ceux du territoire des Missions peuvent être environ au nombre de 700.

15. *Desanas*, métis des Macús et des autres tribus. Ils sont vassaux des nations qui les avoisinent. Environ 900 h.

16. *Tijucas.* Comme les deux tribus suivantes, ils sont dans le Haut-Tiquié et ont des Macús pour esclaves.

17. *Araratapuyas.*

18. *Jahunas.*

19. *Corocoros.* Haut-Kérari, de la famille Cobbéo.

20. *Ipecas.* Haut-Içana, de la famille Baniva.

21. *Omauás.* Aux sources du Uaupès et dans le haut de l'Apaporis.

Il s'en faut que ces tribus soient toutes bien connues et qu'elles offrent toutes le même degré d'intérêt.

Les Omauás seraient de grands fabricants de curare et pratiqueraient la circoncision. Leurs hamacs sont renommés. Ils sont en communication, mais d'une manière fort irrégulière et fréquemment interrompue, avec les gens de Neiva. Les Omauás sont de la religion de Jurupari.

Les Cobbéos portent les cheveux très longs et leurs femmes les portent rasés. Ils les enroulent en une seule tresse qui leur tombe derrière le dos et ressemble à une carotte de tabac. C'est dans le pays des Cobbéos, sur les bords du Codiari, que se trouvent de curieux monuments souterrains, espèces de cryptes ou temples souterrains, anciens vestiges sans doute de la civilisation chibcha, mais sans aucune trace d'ossements, de poteries, ni d'étagères en pierre pour supporter des urnes funéraires. Ce sont des souterrains revê-

tus intérieurement de murs et de voûtes en pierres de taille, dans lesquels coulent parfois de petits igarapés. Ils ont pour ces constructions un respect effrayé et religieux. On sait que les Chibchas avaient l'habitude de dissimuler la sépulture des chefs sous le lit d'une rivière dont ils détournaient momentanément le cours. Ces cavernes artificielles, avec ou sans igarapé, s'appelaient *bobedas* (Voir Cieza, Simon, Piedrahita, etc.). Comme les Chibchas avaient l'habitude de dessécher les morts du commun dans des « barbacoas » à feu doux et d'embaumer les chefs, on aurait des chances de trouver des momies dans les bobedas du Codiari.

Les Cobbéos sont déjà mélangés d'Omauás.

On trouve, à ce qu'on assure, du cristal de roche sur les bords du Codiari.

Il existe plusieurs tribus Cobbéos mal connues; elles parlent toutes un même dialecte, le cobbéo.

Les Tarianas et leurs alliés, les Banivas, sont peut-être les tribus les plus intéressantes de la contrée. Elles ont plusieurs mots caraïbes dans leurs langues et semblent appartenir à cette grande famille.

Les Tarianas (*yavis*, tigres) du temps du P. Gregorio ne formaient qu'une seule nation, soumise à un seul tuxau. Maintenant, il y en a deux, l'un à Panoré, l'autre à Jauarité. Le tuxau unique de 1852 exerçait une autorité absolue sur sa tribu, bien plus rigoureuse que celle qu'exercent aujourd'hui les deux tuxaus, de plus, il avait une grande autorité dans tout le Uaupès. Jauarité était alors le grand centre des Uaupès, et cette hégémonie durait, paraît-il, depuis longtemps. Pour les Tucanos, ils étaient dès lors divisés en plusieurs groupes.

Les Tarianas paraissent être la tribu guerrière de la contrée, en même temps que la tribu sacerdotale. Ce sont eux qui possèdent le tambour de guerre, un bois cylindrique

avec une fente peu ouverte. Il faut trois hommes pour le soutenir. On le frappe à coups réguliers, comme pour le tocsin, avec une grosse baguette emmanchée dans une palette de caoutchouc. Il résonne peu dans la salle même où on le frappe. Mais, au loin, il fait un grand bruit parfaitement distinct, et sinistre, et il s'entend, paraît-il, d'autant mieux au dehors, que la maison dans laquelle on le frappe se trouve mieux fermée. Aujourd'hui, les guerres sont rares, et on se sert principalement du tambour pour appeler aux dabucuris et aux cachiris. Les Tarianos ont aussi à peu près le monopole des macacarauas : ils sont les plus fanatiques des Indiens de la rivière. Leur langue, qui se rapproche du baniva, passe pour la plus difficile des *girias* du Uaupès. Les Tarianas racontent qu'ils ont formé l'avant-garde des nations du Uaupès. Ils auraient pris encore plus au nord que les Banivas et les Cobbéos, par la contrée du Guaviare. Ils ne durent pas beaucoup se mêler aux Chibchas, sur le flanc des territoires desquels ils durent passer, car on ne trouve aucune trace chibcha dans leurs mœurs actuelles. D'ailleurs, à l'époque du voyage probable des Tarianas, les Chibchas devaient être déjà soumis aux Espagnols. Les Tarianas ont pour vassaux les Piratapuyas et les Juruparimiras (gens de Jurupari).

Les Macús sont, à bien des égards, une des nations les plus intéressantes du Uaupès. De Manáos aux Andes, les Macús sont les esclaves des autres tribus. Ils errent dans les forêts, sans habitations, vivant sous les arbres et changeant pour ainsi dire tous les jours de campement. Ils sont timides et effrayés; dès qu'un Indien parlant un autre dialecte paraît au milieu d'eux, ils reprennent leur route dans la forêt, cherchant des retraites encore plus cachées. Ils vont rarement en pirogue, mais ils connaissent admirablement la forêt, dans laquelle ils ne se perdent jamais. Ce sont pro-

bablement les vestiges d'une ancienne race aborigène réduite en esclavage par les tribus conquérantes : Tarianas, Tucanos, Uananas, Banivas. Les regatões apprécient les Macús comme chercheurs de salsepareille. L'épithète de « Macú » est injurieuse dans la contrée pour les autres Indiens.

Les Desanas sont des métis des Macús et des autres tribus. Ils sont également vassaux-nés. Un peu moins sauvages que les Macús, ils habitent entre ces derniers et la grande rivière.

Les Sous-Ouananas en sont encore à l'époque de la pierre polie, et dans leur pays on trouve beaucoup de ces instruments.

Ces trois tribus, ainsi que les Juruparimiras et les Piratapuyas, doivent appartenir à la race aborigène réduite.

Géographie physique. — La géographie physique de la contrée est connue dans ses grands traits.

De Trovão à Jutica, en remontant, on compte treize jours de canotage, dont un demi de Trovão à Yú, un jour de Yú à Micura, deux jours de Micura à Ananá, un jour d'Ananá à Taraquá, un jour de Taraquá à Panoré, un jour de Panoré à Iviturapécuma, un jour et demi d'Ivitura à Juquira, un jour de Juquira à Jauarité, un jour de Jauarité à Umari, un jour d'Umari à Carurú, deux jours de Carurú à Jutica.

Santa-Lucia se trouve à un jour dans le Paporis, soit à un jour de Jauarité.

De Taraquá à Turigarapé du Tiquié, on remonte pendant dix jours : huit jours jusqu'à Maracajú, sept jours jusqu'à Uiraposo, six jours jusqu'à Tucano.

Voici la liste des cachoeiras du Uaupès. Les plus importantes sont écrites en italiques :

Panoré, *Pinopinó*, Oyapissá, *Jauarité*, Acaricá, Mucura,

Umari, Abacaba, *Japú*, Arara, Gui, Jandú, Jabuti, Juruti, Carurú, Cimeterio, *Mapaty, Tapiiracanga,* Tapiirajúra, *Jacaré,* Jutica, Pacú, *Macocó,* Ananá, Mutum, *Tapioca,* Tucunaré, Taïassú, *Aracapuri, Acurá, Tatú,* Miritis, Mutúalto, Acaïcá, *Jurupari,* Jui. Au-dessus de Jurupari cachoeira, il n'y a plus que la petite chute de Jui, tout près de celle de Jurupari, puis le rio Uaupès est libre jusqu'à ses sources.

Soit trente-six cachoeiras principales. De Jauarité à Jui elles se touchent pour ainsi dire toutes. C'est un voyage terrible; il faut décharger sans cesse; on ne passe que deux ou trois cachoeiras en un jour et quelquefois une seule, et ces chutes sont presque toutes plus périlleuses que celles de São-Gabriel. Le passage des chutes coûte fort cher. D'abord, chaque cachoeira a son « pratique » qui se fait bien payer. De plus, il vient toujours une foule d'Indiens que l'on n'a pas demandés mais qui exigent tous un salaire, la besogne une fois faite. Il faut s'exécuter; c'est l'usage. Ils ne se contentent pas toujours de perles et de tabac et vont parfois jusqu'à exiger un pantalon ou une chemise.

En haut de Jurupari cachoeira, il y a peu de sitios; l'alimentation est difficile, et le recrutement des pagayeurs presque impossible. Abandonné dans le haut de Jurupari, on aurait des chances sérieuses de mourir de faim.

Dans ces hautes régions, on trouve, paraît-il, quantité de rochers dessinés, racontant la légende du Jurupari.

Les affluents du Uaupès ont peu de chutes, sauf pourtant le Papori, qui est une longue cachoeira.

Le haut Uaupès est formé de plusieurs petites rivières et a, par conséquent, plusieurs sources. Jesuino Cordeiro, directeur des Indiens, a remonté, en 1854, une de ces rivières mères jusqu'à la serra Camareta, où elle prend sa source, non loin des Andes. João-José, inspecteur de São-

Pedro, en a remonté une autre qui communique avec l'Unailla : Nicolao Palheta, du rio Negro, en a remonté une troisième, qui prend sa source dans le Campo. Il y a dans la région des sources beaucoups de lacs, moyens et petits.

Le Uaupès prend sa source principale au lac de l'Espelho (du Miroir), au pied de la serra Camareta, qui a environ 300 mètres de hauteur. Il faut quinze à vingt jours pour remonter de Jurupari cachoeira aux sources, et dix pour remonter de Jutica à Jurupari cachoeira. Au-dessus de ce dernier point, la rivière, libre de chutes, est considérablement rétrécie et bientôt encombrée de bois tombés.

Sur le haut Uaupès et sur le haut Apaporis habitent les Omauás, qui, à l'époque de Jesuino Cordeiro, descendirent jusqu'à São-Gabriel mais qui, depuis, n'ont pas abandonné leurs montagnes.

Mœurs. — Les Indiens du Uaupès sont généralement de petite taille. Cependant on trouve chez eux des hommes et des femmes au-dessus de la moyenne européenne. Leur teint varie du café au lait au chocolat. Leurs traits ont généralement un caractère mongoloïde prononcé. Cependant on trouve dans le nombre des têtes d'un caractère presque entièrement européen. Leurs cheveux sont noirs et lisses, mais pourtant parfois châtains ou même blonds. Ils ont une odeur *sui generis* presque aussi forte et aussi désagréable que celle des nègres et qui ne provient pas de la malpropreté, car ils se lavent plusieurs fois par jour.

Malgré leur apparence de docilité, ils sont peu soumis pour la plupart, surtout les Tarianas et les Banivas.

Ils sont ivrognes par-dessus tout. On ne les peut guère gouverner qu'avec de la cachaça, et, quand ils sont ivres, ils deviennent aisément insolents, violents et cruels.

Toutes leurs fêtes ont un caractère orgiaque. Ils ont le

« petit cachiri » qui dure une nuit et le « grand cachiri » qui dure deux ou trois jours. Ils font de ces cachiris à tout propos, quand la fantaisie leur en prend. Ils ont aussi un « dabucuri » laïque, qui est une orgie sans caractère religieux. Dans toutes ces fêtes on boit le cachiri, l'ipadú, le caapim, et la cachaça quand on en a. Le caapim est une liqueur enivrante faite avec une herbe qui est peut-être une espèce de chanvre. Le caapim est très amer. On en prend peu, un demi-verre suffirait pour empoisonner. L'ipadú est la coca des Boliviens macérée dans la cachaça. Avant certaines fêtes, on procède à des insufflations de tabac dans de grandes trompettes, comme chez les anciens Tupis.

A moins de caapim, les femmes s'enivrent moins souvent, moins complètement et moins salement que les hommes dans les cachiris et les dabucuris. Pourtant, quand elles ont de la cachaça, elles disputent, et quelquefois victorieusement, à leurs seigneurs les palmes de l'ivrognerie.

C'est dans un bois creusé en forme de pirogue qu'ils mettent leur cachiri, c'est autour de cette grande auge qu'ils dansent. Ils s'appuient de la main droite sur l'épaule de celui qui précède. Le tuxau mène la danse et chante sur un ton monotone les exploits des poissons qui nagent dans les eaux, des oiseaux qui volent dans les airs, et des animaux qui rampent ou qui courent sur la terre. Tous les assistants reprennent en chœur le refrain. Hommes et femmes sont mêlés dans la ronde.

Ils ont aussi quelques danses de caractère. Elles consistent à frapper du pied et à battre des mains en cadence en ralentissant ou en précipitant le rythme. A part cela, rien n'est changé à la ronde et au chant, le tout, en somme, assez banal.

Leur vanité est très grande. Les soldats Tarianas inventé par le P. José à Panoré refusèrent de troquer leur bonnet

de police contre le titre de « paget » qui leur était offert..

Ils sont dissimulés, perfides, et parfois ils ne répugnent pas à l'empoisonnement. Leur poison est extrait d'une plante appelée *taya*. Le taya est une espèce d'arun assez semblable au moucoumoucou. Ils font prendre l'extrait du taya dans le cachiri ou la cachaça. A petite dose il agit lentement, tue par épuisement, enlève l'appétit et les forces physiques et morales. On en meurt au bout de trois ou quatre mois, n'ayant plus que la peau sur les os. A forte dose il rend fou.

Comme dans tous les pays indiens, la nourriture se compose de gibier et de poisson frais ou boucané, de fruits, de farine de manioc, le tout fortement assaisonné de piment. On mange aussi la fourmi « maniquera ». Mais les indigènes sont surtout friands des « saübas » et des « maniuaras », grosses fourmis qui croquent agréablement sous la dent et qui sont douces. Les saübas-reines sont grosses comme des sauterelles.

Les Uaupès habitent de grandes baraques sur le bord des rivières. Ces baraques sont construites en bois très forts, comme l'estego, l'uacaricua, le paricaraná, le bachachirana, le taüra, l'umiriua, tous bois qui pourtant pourrissent au bout de quatre ou cinq ans. La couverture des cases est faite de feuilles tressées des palmiers mirity, caraná, burú et pindo. Ces baraques ont une porte à chaque extrémité. Quinze ménages indiens s'installent à l'aise dans une de ces bizarres constructions.

Ces baraques, assez souvent, sont pleines de paille et ne paraissent guère plus propres qu'une écurie. Les hamacs, le mobilier, la case entière sont imprégnés d'odeurs dégoûtantes, provenant du linge sale, des eaux croupies, de détritus non balayés. Quand vous entrez, cette odeur vous prend à la gorge et vous fait reculer si vous n'y êtes pas habitué.

Le mobilier se compose de deux ou trois petites malles venant de Manáos ou de Pará, de fusils simples, de grandes scies à main, de sabres d'abatis. Des cordes sont tendues d'un poteau à l'autre, supportant chemises, pantalons et jupes, propres ou sales, séchant ou pourrissant. Des paniers grands et petits, des corbeilles d'arrouman, des sièges indiens hauts de dix centimètres et faits de deux petites planchettes en supportant une troisième concave, des pagayes, des pots de terre, des marmites traînent çà et là. Des nattes volantes bouchent les portes. Des couis, des chapeaux de fabrique locale ou européenne, sont accrochés au hasard avec des sacs à plomb et à poudre, des arcs et des flèches, des harpons, des nasses. Deux piquets près d'une muraille supportent un établi en rondins sur lequel sont alignés des paniers d'une alqueira pour la farine de manioc.

Sous un petit hangar à côté se trouve le four pour cuire la farine, le beijú, le caradá.

Une petite flottille de pirogues est souvent amarrée au port. Les Uaupès excellent dans la fabrication de grandes pirogues à trente places, qui se vendent 30 milreis dans le pays et en valent 150 à Manáos. Quelques artistes fabriquent aussi des montarias.

Une curieuse industrie des Uaupès est celle du sel de Carurú. C'est dans le cachoeira de Carurú que l'on trouve l'herbe avec laquelle on fabrique le sel de cuisine de la contrée. Cette herbe est une plante grasse d'environ $0^{m},50$ de hauteur. On l'arrache, on la fait sécher, on la brûle et on verse à plusieurs reprises de l'eau bouillante sur les cendres. Il s'élève à la surface une écume abondante que l'on retire. C'est le sel : carurú juquira. Il est blanc d'abord, puis il devient grisâtre. Il contient un peu d'eau qu'il faut faire écouler par la dessiccation. Ce sel est un peu amer; mais il remplace le sel ordinaire dans tous

les usages. De qui ces Indiens à moitié savauges tiennent-ils ce curieux procédé?

Chez les Uaupès du bas de la rivière notre vêtement européen est parfaitement connu, mais il est de peu d'usage. Dans le haut de la rivière les hommes portent un « calembé » d'écorce, mais les femmes n'ont pas de tangue. Elles se présentent au visiteur nues comme ver et ont l'air de trouver cela parfaitement naturel. Dans la plupart des tribus qui n'habitent pas les bords de la rivière, comme chez les Cobbéos, les Tatumiras, les Carapanamiras, les Macus, on va complètement nu, sans tangúe ni calembé. Dans les villages du bas, hommes et femmes sont un peu plus vêtus; les premiers ont un pantalon, les secondes une jupe. La plupart ont des chemises qu'ils mettent pour s'endimancher quand on revêt le costume de ville. Quand ils travaillent, surtout s'ils se livrent à un travail quelque peu pénible, comme l'abatage, l'équarrissage et le transport des bois, ils se mettent presque toujours en calembé. Enfermés dans leurs maisons, les jours de repos, ils simplifient leur costume. Si on entre brusquement à l'heure de la sieste dans une maloca, on a de grandes chances d'y trouver tout le monde en costume de paradis terrestre. Généralement, ils sont peu ornés, surtout ceux des villages. Ceux de l'intérieur sont peints de rouge et de noir, au roucou et au génipa. Quelquefois, le tatouage des hommes représente la figure de Jurupari. Certaine pierre cylindrique ou conique, le *muirakitan* sur laquelle on a tant écrit, est un ornement spécial aux hommes. Hommes et femmes ont de longs colliers de graines, des bracelets, des pièces d'argent suspendues au cou. Les femmes surtout affectionnent beaucoup cette dernière parure. J'en ai remarqué plusieurs, entre les seins bronzés desquelles s'épanouissait, sur la face ternie d'une pièce de cinq francs, le profil bien connu de notre dernier empereur.

Les mœurs des Uaupès sont surchargées de pratiques bizarres. A l'époque de la puberté, les jeunes filles se coupent les cheveux très courts et jeûnent pendant un mois. Quand elles sont près d'accoucher, les femmes se retirent dans la forêt, sur le bord de quelque ruisseau; elles accouchent là sans le secours de personne, et, aussitôt après la délivrance, la mère et l'enfant vont prendre un bain. Quand on vient de faire dans la forêt la chasse aux cochons sauvages, on enterre une tête de pécari dans l'endroit même où l'on a rencontré la bande, afin que la bande ne s'éloigne pas et qu'il en revienne d'autres à l'endroit où l'on a trouvé celle que l'on vient de combattre. C'est ainsi que les colliers faits de dents de jaguar et de sanglier, portés au cou par les petits enfants, sont des amulettes destinées à les préserver quand ils seront grands, des attaques des bêtes féroces.

La politesse et le cérémonial sont rudimentaires. Entre eux, ils se parlent et se saluent peu ; ils sont médiocrement causeurs et rieurs, sans avoir pourtant la gravité imposante de certains indiens du centre. Quand un blanc arrive chez eux, les femmes se cachent et les hommes viennent le saluer à tour de rôle, et lui offrir dans une petite corbeille plate de leur fabrication, la cassave, le caradá, du poisson boucané, des fruits. Mais ce ne sont point là des dons gratuits. On attend que vous donniez quelque chose en échange, et parfois on se montre exigeant.

On se rendrait mieux compte de l'esprit général de ces races si on pouvait se représenter la promiscuité qui règne à la maloca. Dans leurs grossiers hamacs de miritis, bien inférieurs à ceux que fabriquent les Caboclos, les Indiens dorment côte à côte. Le père dort avec les garçons, la mère avec les filles, coutume qui n'est pas sans engendrer des vices incroyables; mais bien rarement l'homme et la femme passent la nuit entière ensemble dans le hamac. Ce serait gê-

nant. La nuit, ils allument de grands feux dans leur baraque. Souvent, surtout s'ils sont malades, ils en allument sous leur hamac.

Les Uaupès n'ont pas la notion précise de la maladie et de la mort naturelles. Je ne crois pas qu'ils se hasarderaient à affirmer que, sans les mauvaises influences, ils mourraient jamais des maladies qui les atteignent. Les mauvaises influences sont celles des pagets tant de la tribu même que de la tribu voisine. Les pagets ont le pouvoir de donner la maladie et, quand un homme meurt, il est bien rare qu'on ne dise pas que c'est le paget qui en est cause. Il l'a empoisonné, dit-on, ce qui signifie aussi bien qu'il lui a donné le taya ou qu'il lui a jeté un sort. Les pagets ne se servent point d'esprits à leurs ordres pour donner la maladie ou la mort : ils agissent par influence directe. Ils tiennent leur pouvoir de Jurupari, qui les inspire, qu'ils évoquent et qui se manifeste à eux.

Quand quelqu'un vient à mourir, les parents font entendre des lamentations sur un ton convenu, triste et monotone, jusqu'à ce que l'on ait fait l'enterrement. On pleure beaucoup et on fait l'éloge de la personne morte. Les voisines, les parentes font l'office de pleureuses. On ne les paie pas, mais elles trouvent leur salaire dans un cachiri ultérieur. Après l'enterrement il est d'usage de tirer en l'air des flèches ou des coups de fusil pour tuer le génie qui a fait mourir le défunt. C'est là une vieille pratique qui ne correspond plus à la croyance actuelle.

Les Uaupès n'ont pas perdu complètement la vieille habitude d'enterrer leurs morts dans leur baraque. Cependant, aujourd'hui, grâce aux missions, il y a des cimetières dans les villages. Les Uananas enterrent leurs morts dans les îlots des rivières. A Jauarité, on trouve encore des cases ruinées et abandonnées, dans lesquelles on avait enterré plusieurs

membres de la famille. Les Tarianas enterrent toujours le défunt dans la maloca. Pour les sépultures dans les cases, on ne se met pas en frais de tombe ni d'aucun simulacre extérieur. La case n'est pas toujours abandonnée après l'inhumation. Les Tucanos enterrent aussi le défunt dans la maloca, que la famille abandonne toujours aussitôt pour aller en construire une autre. Au bout de quatre ou cinq ans la maloca a disparu. Au bout d'une génération la forêt a repris ses droits et la sépulture est introuvable.

Ce ne sont plus aujourd'hui les Tarianas et les Tucanos qui boivent la cendre de leurs morts, comme le disait Wallace. Ce sont les seuls Cobbéos. Les gens de cette peuplade enterrent leurs morts; puis, quand les chairs sont pourries, ils lavent les os, les dessèchent, les brûlent, les pilent et, dans les dabucuris, mêlent cette poudre, précieusement conservée, au cachiri, avec lequel ils boivent, en s'enivrant, les cendres de leurs ancêtres dont ils s'incorporent ainsi toute l'énergie. Cette étrange boisson leur procure des délires extatiques ou furieux.

Chez certaines tribus, les os sont desséchés et mis dans un panier que l'on emporte avec soi quand on déménage. Ainsi font les Macús. Un individu de cette nation, actuellement domestique du P. Mathieu, perdit, il y a quinze ans, à Castanheiro du rio Negro, sa femme, Tariana de Panoré. Quand elle fut pourrie, il lui nettoya proprement les os et les emporta avec lui dans un panier. Il s'installa avec sa relique dans un misérable carbet au fond des forêts de Taraquá. Il passait ses journées à jouer avec les fémurs de sa chère défunte, persuadé que, tant qu'il ne cesserait d'être fidèle à la carcasse désarticulée de sa tendre moitié, il ne mourrait jamais lui-même. Cette occupation mystique, unique passion de sa solitude, avait rendu le pauvre homme à moitié fou. Il se livrait avec son squelette aux plus extravagantes fan-

taisies. Les parents de la morte, à la fin indignés, menacèrent de tuer le pauvre maniaque qui dut se décider, en pleurant, à enterrer son épouse et son panier.

Malgré le culte de Jurupari, qui semble avoir pour objet l'explication mystique et la justification de la tutelle des femmes, le beau sexe jouit au Uaupès des libertés les plus grandes. Les dames prennent, laissent et reprennent leurs maris; les demoiselles prennent, laissent et reprennent leurs amants. J'ai connu à Taraquá une jeune femme qui mit son mari à la porte et désormais refusa énergiquement de le recevoir parce que le malheureux garçon, trois jours de suite, avait été malheureux à la pêche.

Quand on veut une femme, on provoque un cachiri, on fait boire le *caapim* à l'objet de son choix et, quand la belle est ivre morte, on la viole. Quelquefois l'épousée, — surtout si, pendant qu'elle était inerte et inconsciente, elle a réellement eu à subir, chose rare, la transformation de fille en femme, — l'épousée est dégoûtée de son mari dès le réveil de l'ivresse et ne passe pas huit jours avec lui. Il en est qui ont été ainsi mariées dans trois ou quatre cachiris. Elles continuent jusqu'à ce qu'elles trouvent quelqu'un à leur goût.

La demande en règle, de laquelle on se dispense le plus souvent, se fait comme il suit. Le jeune homme fait un présent d'acangataras ou de taïassúranha (dents de sanglier) au père de la jeune fille. Si celui-ci refuse, le jeune homme est éconduit. S'il accepte, la demande est agréée. Le choix de la jeune fille est toujours libre. Les jeunes gens tiennent beaucoup aux *taïassúranha*. « Cela vaut une femme, » disent-ils. Pourtant le taïassú n'est pas bien difficile à tuer, et il n'est pas indispensable de présenter ces dents, bien qu'il soit de bon goût de faire ce cadeau pour donner une preuve de sa force et de sa vaillance. On attend parfois pour consommer

le mariage jusqu'au prochain dabucuri. Le plus souvent, on n'attend pas. Si la chose n'a point été consommée longtemps déjà avant la formalité du *caapim*, le jeune homme prend la jeune fille et vit avec elle. C'est le consentement mutuel qui constitue le mariage. Pendant ce stage, le *futur* s'applique à gagner les bonnes grâces du paget, qui, dans le prochain dabucuri, va remplir les fonctions de prêtre et d'officier de l'état-civil, et ratifier, sanctifier le mariage accompli devant la nature.

C'est une cérémonie grandiose. Le jour solennel arrivé les jeunes gens se présentent devant le paget revêtu de son grand costume, le chef ombragé par la grande acangatara, la tête, les bras et les jambes surchargés d'os, de plumes et de cordelettes. Les mariés n'ont pas non plus négligé leur toilette : Monsieur, peint de frais en rouge et en noir, la pierre cylindrique au cou, des bracelets aux bras, des plumes sur la tête; Madame également repeinte à neuf, couverte de plumes, de colliers, de bracelets, avec des pièces de nickel ou d'argent et des médailles suspendues au cou. Pendant qu'ainsi parés ils se couvent du regard, le paget qui officie prépare la cachaça sainte en invoquant une demi-douzaine de démons et ajoute ensuite du piment pilé à l'affreuse liqueur dont Roméo et Juliette vont ensuite se pourlécher les lèvres. Le paget fait alors un petit discours, souhaite aux amoureux que la cachaça pimentée les préserve du malheur et leur fasse avoir beaucoup d'enfants. Il prêche la fidélité dans le ménage, apprend à la femme qu'elle doit obéissance à son mari et aux deux que, si au bout d'un an ils n'ont pas d'enfants, le mariage est dissoluble et qu'ils pourront se séparer d'un commun accord. Au cas contraire, l'union est en principe réputée indissoluble. Ensuite le saint personnage aborde le grand sujet du salut; il parle de Jurupari, le grand dieu des Uaupès, il prêche l'accomplissement

du culte et des jeûnes, l'instruction des fils dans la croyance de leurs aïeux, le respect et l'obéissance aux pagets, puis il dit à la femme de bien prendre garde, sous peine de mort, de jamais regarder Jurupari ou son simulacre. Après cette exhortation, le paget interpelle les mariés par leurs noms respectifs, leur demande s'ils désirent s'unir, et, après leurs réponses affirmatives, après avoir, pour la forme, pris le consentement d'ailleurs bien inutile des parents, il prend l'épouse par la main et la remet à l'époux en disant : « Voici ta femme; allez et vivez heureux en observant ce que je vous ai dit. » Chacun va boire le cachiri à la santé des mariés et, après cet incident, le dabucuri recommence avec une nouvelle fureur.

C'est ainsi que chez les Uaupès se pratique la cérémonie du mariage religieux, après celle du mariage civil qui gît tout entière dans le consentement mutuel ou dans le caapim.

L'exogamie est la coutume générale. On prend sa femme dans la tribu voisine, mais sans rapt ni simulacre de rapt. Généralement, l'Indien du Uaupès est monogame. Le travail est équitablement réparti entre l'homme et la femme, celle-ci travaillant moins que celui-là, l'un et l'autre travaillant peu.

On trouve aux Uaupès nombre de femmes d'une taille au-dessus de la moyenne, vigoureusement charpentées, plantureuses, respirant la santé. L'exhibition de leurs formes, exhibition qu'elles font avec une impudeur coquette et un visible plaisir, fait naître la pensée que ces superbes animaux ont une fonction prédestinée : la reproduction. Leurs flancs robustes donneraient naissance à une belle race métisse. Ces pauvres filles sont d'ailleurs incapables d'inspirer aucun sentiment délicat; elles sont naïvement obscènes, bestiales. On ne peut voir en elles que de belles juments poulinières.

Chacune de ces femmes met au monde en moyenne six enfants, et pourtant la population diminue. La mortalité des enfants est énorme. Il est difficile de la déterminer, mais le fait que la population diminue est absolument hors de doute.

Ce n'est assurément point parce que les pagets négligent de faire pour le baptême des cérémonies assez solennelles. Elles sont analogues à celles du mariage, mais encore amplifiées. Les ministres de Jurupari invoquent pendant des heures entières d'innombrables démons et donnent l'un d'eux pour protecteur à l'enfant qui portera son nom. Si l'enfant baptisé par le paget arrive à l'être aussi par le missionnaire, ce nom ne sera pas abandonné, mais sera transformé en surnom.

Des pratiques assez cruelles subsistent encore dans les mœurs des Uaupès. L'avortement, l'infanticide, le meurtre des enfants infirmes, l'empoisonnement des femmes qui n'ont que des filles, sont pratiqués ouvertement.

Les tribus sont presque toujours en guerre, dans l'intérieur. Dans les villages, de tribus à tribus, on se hait et, si on ne se fait pas la guerre, ce n'est dû qu'à la présence des Pères. Mais, dans l'intérieur, on se tend constamment des embuscades; les hommes sont massacrés, on emmène les femmes et les enfants qu'on vend, quand on le peut, aux régatões. Heureuses sont alors ces pauvres créatures qui, sans cela, auraient été mangées, car l'anthropophagie est encore pratiquée de temps à autre chez les tribus de l'intérieur. Chacun mange un petit morceau du prisonnier fait sur la tribu ennemie, non point pour assouvir son appétit, mais pour obéir à un rite de vengeance et pour s'assimiler les qualités du vaincu. Quelques-uns des petits Indiens achetés par les régatões, élevés dans des familles du rio Negro, ont ensuite servi comme soldats dans l'armée brésilienne.

Plusieurs des petites filles vendues ont été épousées par leurs maîtres.

Chacune des tribus a son dialecte à part. De tribu à tribu, on ne se comprendrait pas du tout sans les mariages, qui, presque tous exogames, créent des interprètes. Telle tribu n'a pas cinq cents âmes et a son dialecte spécial. On compte au moins quinze dialectes dans le territoire des Missions. Entre eux, les Indiens parlent leurs girias; s'ils sont de tribus différentes il arrive qu'ils ne se comprennent pas du tout. Le plus grand nombre d'entre eux savent fort peu de « lingua geral ». Le portugais est presque complètement inconnu. Le patron ne doit espérer se faire comprendre qu'à peu près. La giria la plus répandue du Territoire des Missions est le tucano. Cette tribu, étant la plus nombreuse et la plus disséminée, a imposé son dialecte un peu partout.

Remarquons, par parenthèse, que beaucoup d'Indiens, toutefois, parlent deux girias et quelquefois en plus la lingua geral.

On trouverait peu, chez nous, de paysans triglottes.

Pour qu'on puisse étudier les Uaupès il faut connaître le portugais, indispensable pour les relations avec le rio Negro, et la lingua geral, comprise un peu partout par les pagets et les tuxaus, et aussi le tucano. Le P. Mathieu, perdu depuis sept ans chez les sauvages du Purús et des Uaupès, ayant la tête pleine d'une demi-douzaine d'idiomes, commençait souvent une phrase en français, la continuait en portugais et la terminait en lingua geral mixturée de tucano.

L'autorité du tuxau et même celle des pagets est à peu près illusoire. On commence déjà à compter un tuxau par village. Ce morcellement de l'autorité l'a détruite. La licence la plus grande est la loi de la tribu. Les pagets eux-mêmes sont moins respectés qu'autrefois.

Il est inexact que les Uaupès aient des chefs temporaires, comme le prétend Herbert Spencer, sans doute d'après Wallace qu'il cite souvent. Le tuxau est un roi héréditaire. A défaut d'héritier mâle ou par suite de l'incapacité des fils pour cause d'extrême jeunesse ou de folie, c'est le frère du tuxau défunt qui prend le pouvoir. Ce pouvoir est plutôt nominal qu'effectif; les dépositaires actuels sont de vrais petits rois d'Yvetot; mais il se présente de temps à autre des tuxaus énergiques qui acquièrent une grande influence sur les autres tuxaus et dont l'autorité prendrait aisément un caractère tyrannique n'était l'ingérence des civilisés, soit régatões, soit missionnaires. Dans toute la région, les familles des tuxaus sont dépositaires de cette autorité depuis une antiquité fort reculée.

Il est également inexact qne les Uaupès constituent des sociétés simples, ce qu'affirme le philosophe plus haut cité, qui dit aussi que les Uaupès sont sédentaires. Comme nous l'avons vu, les grandes tribus ont des vassaux, et la partie de la population qui n'est pas dans le village n'a pas d'habitation permanente dans la forêt mais change fréquemment de baraque. Tels sont les Banivas du Kairari, les Cobbéos du Codiari, les Tatumiras du Papori, les Carapanamiras de l'Intiparana, les Desanas de l'Içana. Enfin les Macús sont absolument errants. Ces Macús sont, de plus, les esclaves des autres tribus des Uaupès. Chaque nation Uaupès a un certain nombre de Macùs, qu'elle traite à peu près en esclaves, surtout dans l'intérieur. C'est chez les Macús que les nations Uaupès vont enlever des enfants, qu'elles vendent ensuite aux regatões au prix d'un fusil simple pour petit un garçon ou une petite fille. Ces ventes sont très fréquentes encore aujourd'hui.

Les missionnaires ne sont malheureusement pas assez nombreux pour faire une bonne police dans toute la rivière.

En somme, les Pères ont cependant accompli ici une grande œuvre. Les villages, comme construction, propreté, confort, ne sont guère inférieurs à ceux des Caboclos du rio Negro. Il est bien évident qu'abandonnés à eux-mêmes les Indiens n'auraient pas atteint, de si tôt, ce degré de civilisation relative. Malheureusement, que les missionnaires se retirent et tous les progrès réalisés s'anéantiront, les Indiens déserteront leurs villages et reviendront à leur vie primitive.

Cependant il ne faut pas se faire d'illusions. Il est incontestable qu'aux points de vue de l'organisation politique, — gouvernement, villes, armée, police, — et de l'état économique, — division du travail, marchés, boutiques, — les Uaupès sont encore de beaucoup inférieurs aux populations de la côte et de l'intérieur du continent africain. Mais ce n'est point la faute des missionnaires. On connaît la répugnance que montre cette race, pourtant intelligente, des Indiens des Amériques occidentales, à abandonner la vie sauvage et à imiter notre civilisation.

Tous les services rendus par les Franciscains n'empêchent pas les régatões de les attaquer avec violence. « Ils font du commerce, » disent-ils, et ce sont des concurrents qu'ils maudissent en eux. Mais, à part Venancio qui trafique ouvertement, aucun des autres missionnaires ne fait de négoce. Ce qui a pu prêter à l'erreur, dans certains cas, c'est qu'ils sont obligés, pour acheter leurs provisions et payer leurs hommes, d'avoir des objets d'échange, la monnaie n'ayant pas cours chez les Uaupès.

Le Brésil a là d'excellents auxiliaires. Les Italiens et les Français le servent avec fidélité et dévouement. « Nous travaillons pour le Brésil qui nous paye, me disait le P. Mathieu. Si nous avions fondé une mission chez les Omauás, ç'aurait été une conquête pour le Brésil. » Au rio Branco c'est la

mission de Porto Alegre d'Uraricuera qui, en domestiquant, il y a une trentaine d'années, les Indiens de cette rivière, a préparé la prospérité actuelle des campos de la contrée. Au moyen de ses missions le Brésil recule petit à petit ses frontières, et c'est incontestablement son droit. Tous ces déserts, contestés ou inattribués, de la région centrale, seront à qui en tirera parti. Aujourd'hui, au Uaupès, tout est brésilien jusqu'aux Omauás exclusivement.

Religion de Jurupari. — Toutes les tribus des Uaupès ont la même religion, religion étrange, peut-être unique chez les nations indiennes des deux Amériques.

Depuis trente-deux ans qu'il y a des missions au Uaupès, aucun missionnaire n'avait pénétré le culte secret des Indiens. Les regatões n'en connaissaient que les pratiques extérieures mais nullement l'esprit.

C'est dans les circonstances suivantes que, tout récemment, s'est révélé le secret du culte de Jurupari.

Au commencement d'octobre 1883, des gens de Jauarité vinrent dire à Coppi qu'un certain Ambrosio avait empoisonné leur tuxau Manoel. Coppi se transporta sur les lieux et fit arrêter Ambrosio; mais les partisans de celui-ci, supposant que le Père dormirait au village, résolurent de l'assassiner pendant son sommeil. Averti par le petit Ypurinan Xico, qui l'accompagnait, Coppi partit à neuf heures du soir, avec quatre enfants comme pagayeurs, et passa, par une nuit noire, la petite cachoeira qui se trouve au bas de Jauarité. Il fit pagayer, sans arrêter, toute la nuit et tout le jour suivant, jusqu'à l'arrivée à Panoré. Il emmenait prisonnier, et aux ceps dans une autre pirogue, Ambrosio qui n'avait pu échapper.

Le missionnaire commença ensuite une enquête. Ambrosio, sans doute pour corrompre son juge, lui promit une caisse d'objets indiens, bien précieux à ce qu'il disait. La

caisse arriva et Ambrosio fut déclaré innocent. La caisse contenait deux *macacarauas* et des *paxiubas*. En la remettant au P. José, Ambrosio pleura : « Ne montrez les macacarauas à personne, dit-il, surtout aux femmes qui ne peuvent voir, sous peine de mort, ces emblèmes de Jurupari. » Puis, effrayé de son acte, Ambrosio retourna à Jauarité. Peu après, il fut assassiné, quelques-uns des siens furent blessés, et neuf de leurs sitios incendiés.

Qu'était-ce donc que ce macacaraua?

Le P. José, qui commençait à pénétrer les mystères du culte secret des Uaupès, voulut essayer l'effet des macacarauas sur ces hypocrites catéchumènes. Au cours de trois manifestations, il apprit des choses absolument inconnues jusqu'alors sur Jurupari et sa religion.

Un jour, une soixantaine de garçons et de filles se trouvant rassemblés pour le catéchisme, il ferme la porte à clef pour que personne ne puisse fuir et expose les macacarauas. Les garçons poussent des cris d'admiration; les jeunes filles, épouvantées, se cachent les unes derrière les autres et se voilent le visage avec leurs mains.

Le lendemain, le P. José exposa le symbole sur sa maison, au sommet d'un mât. Les Indiens, sous la conduite de leurs pagets, se réunirent autour de la cure, menaçants. Pour les disperser, le P. José tira deux coups de fusil en l'air. Le procédé réussit. Les Indiens rentrèrent chez eux sans décrocher le macacaraua que le P. José descendit bientôt après, et mit en lieu sûr.

Le P. José interrogea ensuite les enfants secrètement et obtint des renseignements détaillés sur les jeûnes en l'honneur de Jurupari, les dabucuris, le supplice du poison infligé aux femmes qui avaient vu le macacaraua, le massacre de ceux qui révèlent le secret des mystères.

Peu satisfait de ses deux premières tentatives, le P. José

résolut de commettre une troisième imprudence. Il manda le P. Mathieu à Panoré, et le 18 octobre 1883, après la messe, celui-ci, en chaire, exposait le macacaraua pendant que le P. José, à la porte, empêchait les Indiens de sortir. Ce fut un tumulte indescriptible. Les femmes voyant la mort devant elles, affolées, ne savaient où se cacher, où fuir. Les pagets soufflaient sur le peuple, et, en ce faisant, suivant la croyance indienne, lui insufflaient la mort. Les Indiens se précipitèrent sur le P. Mathieu pour lui arracher le macacaraua, mais ils ne purent que lacérer l'objet sacré, ainsi que les vêtements du missionnaire qui se défendait énergiquement armé d'un crucifix de bronze dont il donnait de grands coups sur la tête des pagets. Mais bientôt la foule trouve une issue; elle s'échappe par l'escalier de la tour de droite et sort par la toiture. Répandus dans les rues, les Indiens, sous la conduite de leurs pagets, s'attroupent et se groupent menaçants. Les menaces et les vociférations commencent, l'heure est critique. Pendant que le P. Mathieu bataillait à l'intérieur, le P. José était poussé hors de la porte. Là, un Indien, armé d'un fusil à deux coups, déchargea à bout portant son arme sur Coppi. Par un bonheur étrange, les deux capsules étaient mauvaises et l'arme ne put faire feu. Alors Coppi, profitant d'un moment de désarroi chez les Indiens, qui avaient vu quelque chose de surnaturel dans la mauvaise qualité des capsules et s'étaient en partie dispersés, se rendit à la cure, qui se trouve à côté de l'église, prit son fusil et revint à la porte du lieu saint, prêt à faire feu pour protéger le P. Mathieu. Celui-ci, dans le moment, malgré la solidité de son crucifix de bronze, regrettait fort de ne s'être pas armé d'un couteau comme il en avait eu d'abord l'idée. Les deux missionnaires purent, sans trop de horions, regagner la cure. Les Indiens, étonnés et comme effrayés

du bizarre avortement de leur tentative d'assassinat, ne les inquiétèrent pas. Il était neuf heures du matin. A dix heures, José et Mathieu s'embarquaient, disant aux pagets qui les escortaient encore, menaçants mais sans armes, qu'ils ne reviendraient plus. « On ne peut empoisonner toutes les femmes du village, dit le tuxau, mais toutes iront en enfer. S'il n'y en avait ici que quatre ou cinq qui eussent vu le macacaraua, elles seraient déjà mortes. » Cependant, toute la population féminine de Panoré, attendant la mort, s'était enfuie dans la forêt, et les deux missionnaires peu rassurés descendaient en toute hâte à Taraquá. La nuit, les Indiens forcèrent la cure, où ils volèrent divers objets sans toutefois faire un pillage en règle. Tout finit par un jeûne général, que les pagets ordonnèrent à la population de la part de Jurupari mécontent. Panoré dut jeûner un mois. Taraquá moins souillé, jeûna un jour seulement.

Depuis cet incident, les missionnaires continuèrent à interroger, à confesser, avec plus d'ardeur que jamais, sur le culte du Jurupari. C'est grâce à ces confessions, arrachées à grand peine à la frayeur des enfants, que nous possédons aujourd'hui des idées à peu près exactes sur ce culte singulier. En interrogeant les femmes, ils furent tenus au courant de l'impression produite par l'incident, et les bavardages des indiscrètes indiennes mirent les Pères sur la voie de plus d'une particularité ignorée du culte des Uaupès. Enfin, l'audace des missionnaires amena les pagets à discuter avec eux et à révéler la plupart de leurs secrets. Tel fut le résultat des imprudences héroïques de José Coppi et de Mathieu Camioni.

La religion de Jurupari nous est maintenant connue.

Jurupari (*Juru-para-i :* issu de la bouche du fleuve), reçut le jour d'une vierge, vierge bien incontestable celle-là, car elle n'avait pas de parties sexuelles. La présence de cette

vierge sans parties sexuelles intriguait fort la tribu. Un jour les pagets se réunirent chez elle, fumant le tabac, buvant le cachiri et l'ipadú. Puis les pagets se retirèrent laissant la vierge seule. Ce fut alors qu'eut lieu son Immaculée-Conception. La vierge but tellement du cachiri qui restait qu'elle s'en remplit le ventre, ce dont elle devint enceinte. Le temps venu elle ne pouvait accoucher. Mais un jour qu'elle se baignait dans un igarapé, le poisson appelé tarire lui fit une incision au bas du ventre, « fit le trou, » dit la légende, et l'enfant put naître.

Les pagets dérobèrent l'enfant du miracle à sa mère et le mirent dans la forêt où il grandit vite. De son corps sortaient des lumières, en remuant les doigts il produisait des sons, de toute sa personne s'échappait un bruit de tonnerre. Les Indiens en étaient émerveillés. Un jour on fit un grand cachiri. Il y assista mais les femmes ne le reconnurent plus. Les femmes ne jeûnaient pas encore. Il dit aux hommes qu'il fallait que toute la population jeûnât, que sans cela il ferait mourir les hommes et les garçons. Peu de temps après, les enfants ayant fait du feu sous l'arbre appelé Uacú, il en tomba des fruits que les enfants mangèrent, malgré la défense qu'avait récemment faite Jurupari de manger de ces fruits, absolument prohibés pendant le jeûne général qu'on observait alors. Indigné de cet acte de désobéissance, Jurupari tua les enfants et les mangea.

Alors eut lieu la Passion de Jurupari. Les hommes se réunirent, firent un grand cachiri, enivrèrent Jurupari et le jetèrent dans le feu. Des cendres de Jurupari naquirent les palmiers paxiubas qui sont les os de Jurupari, des reliques. C'est par un paxiuba né aussitôt des cendres du défunt que l'âme de Jurupari put grimper jusqu'au ciel pendant la nuit même du meurtre. Avant le jour, pour que

les femmes ne pussent voir la relique vivante de Jurupari, les hommes abattirent le paxiuba de l'Ascension et en firent les premiers instruments sacrés. Le son que les Indiens tirent des paxiubas préparées est la voix même de Jurupari. Et, comme de son vivant le fils de la vierge allait vêtu d'une peau de singe, le *Macacaraua* (poil de singe) est aujourd'hui son symbole.

Il y a dans l'histoire de Jurupari autre chose que la légende chrétienne adaptée aux besoins d'une tribu de sauvages, ou autre chose qu'une légende locale habillée d'oripeaux chrétiens. Il suffit de suivre.

Au début, après la mort du fils de la vierge, ce furent les femmes (les femmes jouent décidément un grand rôle dans la religion de Jurupari), ce furent les femmes qui sonnèrent de la paxiuba, revêtirent le macacaraua, évoquèrent Jurupari. Mais celui-ci avait sans doute des raisons pour ne pas aimer les femmes. Un jour il descendit du ciel et en poursuivit une qui avait le macacaraua et les paxiubas. Elle s'arrêta pour uriner puis pour se laver. Jurupari finit par l'atteindre. Il la coucha sur la pierre, la viola, et lui prit les paxiubas et le macacaraua. Depuis cette époque les femmes ne doivent plus voir le macacaraua sous peine de mort. Pour ce fait elles vont de droit en enfer, mais afin qu'elles y aillent plus vite on les empoisonne. Toute cette histoire est dessinée grossièrement, mais peu décemment, sur les pierres de la cachoeira d'Arapapá, au Papuri.

C'est depuis l'incident de la femme violée que Jurupari, du haut du ciel, organisa définitivement les fêtes solennelles de sa religion les *Dabucuris* ou fêtes du fouet. Les dabucuris sont accomplis en témoignage de l'amour et de la crainte qu'inspirent toujours aux Uaupès les mystères terribles de leur grand dieu Jurupari.

Jurupari, du haut du ciel, a imposé le macacaraua, son ancien costume, pour son symbole. C'est lui qui a choisi les palmiers paxiubas, ses reliques vivantes, pour en faire l'instrument à évocations et qui a indiqué le caractère des danses.

Le macacaraua est un manteau noir sans manches, descendant jusqu'à la ceinture, fait de poil de singe entremêlé de cheveux coupés aux jeunes filles lors de leurs premières menstruations, le tout tissu avec des fils de tucum, ce qui est une opération assez difficile. Il est muni d'une tête en tronc de cône servant de masque avec un trou pour la bouche et deux pour les yeux. Le masque est surmonté de plumes formant couronne; il est diversement orné. Dans les baraques, le macacaraua est soigneusement caché. Il est placé dans un pagara et dissimulé dans un endroit secret. Quand les femmes sont seules elles ne le cherchent pas de peur d'être trahies par leurs compagnes, ou bien si l'une d'elles, poussée par la curiosité, le découvre, c'est quand elle est bien seule, et alors elle se garde de s'en vanter.

Ceci est pour le macacaraua sacré. Ils sont fort rares. Les Uaupès pour aucun prix n'en vendraient un. Les macacarauas profanes ou *Juruparis* sont une tunique surmontée d'un casque fantaisiste adhérent au cou. Le tout est fait d'une écorce quelconque diversement coloriée. Les juruparis ont peu de valeur.

Les *paxiubas* sont de hauteur d'homme, de dix centimètres de diamètre, creuses, avec un orifice latéral entouré de feuilles que le souffle de l'évocateur fait vibrer. Elles sont peintes en noir. Le son qu'on tire des paxiubas rappelle le mugissement du taureau.

Les paxiubas sont, dans la pratique, moins sacrées pour les femmes. Après qu'on a fini de s'en servir on les met dans l'eau courante d'un igarapé où il n'est pas rare que les

femmes les découvrent, sans en parler à personne. Cependant, les pagets, quand ils arrivent à apprendre le fait, font semblant de l'ignorer.

Mais pour le macacaraua, la défense aux femmes de le voir sous peine de mort est formelle. Aussi bien ont-elles moins l'occasion de le voir que les paxiubas. Il n'y en a que deux, à Jauarité, sans compter les deux qu'Ambrosio donna à Coppi qui les a emportés à Rome. Les gens de Taraquá prétendent qu'ils n'en ont pas : ils vont en emprunter à Jauarité quand ils veulent faire un dabucuri.

Les cas de femmes mises à mort pour avoir vu le macacaraua sont fréquents. Les pagets savent leur administrer le taya de façon à les faire mourir en quelques heures, quelques jours, quelques semaines ou même seulement au bout de quelques mois, comme ils veulent, selon la préparation. Elles ne se doutent pas qu'elles ont été empoisonnées par le paget qui pourtant sait, à quelques heures ou à quelques jours près, la date de leur mort. Quand, au bout d'un temps quelconque, les femmes qui ont vu le macacaraua arrivent à mourir, les autres ne savent pas si elles doivent attribuer cette mort à une vengeance, une punition directe et personnelle de Jurupari, à un empoisonnement pur et simple du paget, ou bien à l'effet d'une puissance spéciale qui serait dans le paget ministre de Jurupari, de faire mourir par le seul fait de sa volonté, en soufflant sur la personne, la malheureuse qui a vu le symbole prohibé. Et ceci entretient les femmes dans une certaine frayeur vague, peu raisonnée mais profonde, de Jurupari et du macacaraua.

Cela explique tout ce qu'il y a d'horreur sacrée dans la fête du *dabucuri*.

Les Indiens se préparent au dabucuri par un jeûne de trois jours. Il y a six dabucuris dans l'année. C'est la récolte de certains fruits qui détermine leur époque. Le premier

dabucuri se fait en janvier avec le fruit de l'assahy, le second en février avec celui de l'ucuqui, le troisième en mars avec le fruit du mirity, le quatrième en mai avec celui du pataua, le cinquième en juillet avec celui de l'umari, le sixième en novembre avec la gousse de l'inga. De tous ces fruits les Indiens tirent des boissons enivrantes.

La durée de la fête est de trois jours. Les Indiens y arrivent de cinquante lieues à la ronde. Le jour venu, hommes et femmes, à partir des pubères, se peignent en noir et en rouge. On chante des chansons tristes et monotones, puis les pagets célèbrent les mariages. Ensuite on fait sortir les femmes. Elles sont envoyées dans la forêt sous la conduite d'un homme qui ne doit les laisser revenir qu'au moment convenu. Ensuite trois hommes, en grand costume de fête, se mettent à sonner de la paxiuba. Au bout d'une demi-heure ou d'une heure, un ou plusieurs Indiens, généralement deux ou trois, déguisés en Juruparis, revêtus du macacaraua, ne laissant paraître que quatre doigts de chaque main, avec des pieds dont ils ne font voir que trois orteils, avec des griffes aux doigts des mains et des pieds, en tout semblables au Jurupari de la légende, font irruption dans la baraque, sautant à quatre pattes dans tous les sens au milieu des assistants et donnant à tort et à travers de grands coups de bâton qui ne sont pas rendus. Un grand silence est observé pendant cette cérémonie solennelle, puis les Juruparis se retirent. On sonne encore un quart d'heure de la paxiuba puis on fait entrer les femmes.

Les flagellations mutuelles commencent. Armés de verges les uns et les autres, les hommes fouettent les femmes et les femmes les hommes. Si un blanc arrive alors, il peut prendre part à la fête en consentant à recevoir quelques coups qu'il pourra ensuite rendre avec usure. Alors l'orgie, la saturnale commence. On fait une grande ronde, chacun

marche à pas cadencés, appuyant la main droite sur l'épaule de celui qui précède. Chaque danseur a une espèce de flûte dont il tire un son aigre en la faisant passer, d'un mouvement rapide, sur les lèvres, de haut en bas, du front à la poitrine. Les femmes forment une ronde concentrique.

On tourne ainsi toute la nuit, d'abord lentement, tant qu'on a la possession de soi-même. Mais bientôt tout le monde est ivre de cachiri, d'ipadú, de cachaça ou de caapim : tous dansent, gesticulent, bondissent, comme des possédés. On n'a pas oublié Jurupari, qu'on invite de temps à autre à venir se divertir un peu. Mais il répond, par la bouche des pagets, qu'il ne le peut, que s'il avait des relations avec une femme (ce qui indique bien le caractère de la fête), il serait changé en serpent, ou, disent d'autres, il en naîtrait un serpent.

D'abord le costume des danseurs et des danseuses est correct : l'acangatara, les colliers, les bracelets, et le reste. Puis, bientôt, hommes et femmes n'ont plus que la tangue ou le calembé. Ceux-là même qui, au commencement de la fête avaient pantalon ou jupe, ne tardent pas à se débarrasser de l'incommode ornement. Puis, quelques nouvelles flagellations aidant, les têtes se perdent, tournent, et les ardents donnent le signal de se fouetter avec les tangues et les calembés qu'on s'arrache et qui bientôt forment litière et sont foulés aux pieds dans la poussière immonde souillée de vomissements. La nuit se passe en danses, beuveries et débauches. Il s'exhale de la baraque une odeur de roucou et de genipa délayés par la sueur, de tabac, d'ivrognerie et de prostitution. Des enfants des deux sexes, chose monstrueuse, sont là, cherchant ou subissant leurs premiers exemples et leurs premières pratiques de luxure et de crapule. Toute la nuit on entend au loin cette rumeur de gens ivres. De temps à autre on souffle de la paxiuba et on se

flagelle pour surexciter jusqu'au délire la tête et les sens fatigués. Le lendemain, au petit jour, il fait beau voir ce bal éhonté, des démons à tête hébétée, l'œil en feu ou terne, tombés ivres-morts pêle-mêle ou gambadant encore dans un paroxysme nerveux, des oripeaux de plumes et de perles piétinés, une atmosphère saturée de tabac, de poussière et de saoûlerie, et, à la clarté pâlissante de lumignons tremblotants, une dernière ronde de quelques forcenés, hommes èt femmes, jeunes et vieux, tous nus et souillés, dansant et chantant encore, énervés et stupides, d'un pas mal assuré et d'une voix rauque, un cancan obscène et fantastique.

C'est par le jeûne qu'on se prépare à cette pieuse cérémonie, car les Uaupès sont fort convaincus. La meilleure preuve se trouve dans les jeûnes réellement rigoureux et fréquents qu'ils s'imposent : jeûne de trois jours pour le dabucuri; jeûne pour évoquer Jurupari; jeûne pour demander à Jurupari de n'être pas mangés par le serpent; — pour que les blessures guérissent; — pour aller au ciel; — et, les femmes, pour avoir régulièrement leurs menstrues. Il y a aussi le jeûne d'un mois pour les premières menstruations, le jeûne pendant l'époque des menstrues, le jeûne de quatre jours à chaque nouvelle lune, jeûne avant la semaille du maïs qui sans cela ne donnerait pas de grains, un autre jeûne en novembre pour la cueillette de l'inga. Et tous, enfants et vieillards, sont astreints à la plupart de ces jeûnes, qui sont des cérémonies propitiatoires pour se concilier Jurupari.

En temps de jeûne, les hommes s'abstiennent de tout travail. Les femmes pêchent et vont à la roça pour pourvoir elles-mêmes à la nourriture permise. Le jeûne des hommes, et principalement celui d'avant le dabucuri, est fort pénible. Ils s'abstiennent de chair, de poisson, de piment, des fruits

de la terre ou de la forêt. Ils se nourrissent de beijú et de caradá avec lesquels ils mangent les fourmis maniquera et saübas. Le beijú est une cassave épaisse d'un doigt et le caradá est une galette à peu près semblable, mais faite de tapioca presque pur. Le tout est pris en petites quantités, réglées d'après les habitudes de la tribu. Les jeûneurs souffrent principalement de la privation de piment, leur excitant quotidien, qui leur est comme le vin pour les Européens. Malgré le jeûne, ils boivent le cachiri et prennent aussi de la cachaça, quand ils en ont. Pendant les jeûnes on se livre à des exercices religieux. On va se promener dans la forêt avec les paxiubas et on évoque Jurupari. Leur état d'excitation mentale et d'inanition leur procure des visions, et c'est peut-être là le but principal, non raisonné, de ces jeûnes.

Une autre preuve de la sincérité, de la profondeur des convictions des Uaupès, est l'empoisonnement des femmes qui ont vu le macacaraua. Il y a quelques années, pour ce fait, dix femmes furent mises à mort à Panoré, et cinq à Taraquá. Il y a environ cinq ans, un Père Salgado, en tournée apostolique, reçut deux coups de feu à Panoré pour avoir profané un macacaraua. Pour une raison semblable, les Indiens tuèrent, à cette époque, à Jauarité, un soldat de la Commission des limites. Les plus fanatiques, les plus terribles, sur le chapitre du respect dû aux mystères, sont ces mêmes Tarianas si imprudemment provoqués à Panoré par Coppi et Camioni.

La cosmogonie et la métaphysique de la religion des Uaupès est assez difficile à reconstituer.

Nous avons vu qu'à côté de Jurupari il existait aussi Tupan. Chacune des tribus des Uaupès a un nom spécial pour Jurupari et un autre pour Tupan mais toutes connaissent les deux noms.

Le Tupan des Uaupès ne doit pas être indigène. On sait que le Tupan des Tupis primitifs n'était pas du tout le principe bon. C'était l'expression de la notion abstraite de la cause inconnue, terrible et majestueuse, dont le tonnerre (*tupã*) paraissait la plus admirable manifestation. C'était la cause créatrice et destructrice, une entité ni bonne ni mauvaise. Il existait de bons génies dont Tupan, trop haut placé, ne daignait point avoir la direction, et de mauvais dont Anhanga était le chef. D'ailleurs les Tupis ne rendaient de culte ni à Tupan ni à Anhanga.

Je ne retrouve rien de cette conception abstraite dans le Tupan des Uaupès. Ce Tupan doit être originaire de quelque antique mission catholique de la contrée. Les missionnaires, comme cela a été fait dans le sud du Brésil, auront assimilé la notion abstraite du Tupan des Tupis, avec la notion concrète du Dieu-le-Père des chrétiens. Les Indiens des Uaupès paraissent se souvenir vaguement de ce Tupan-là par tradition. Ces réminiscences chrétiennes que l'on retrouve dans la notion de Tupan, dans la légende de Jurupari, doivent venir des anciens missionnaires espagnols, avec lesquels, depuis longtemps, les Uaupès, surtout au début de la conquête, ont dû avoir des relations, car ils ont conservé le souvenir de Santa Rosa de Lima, et ils emploient encore aujourd'hui, assez fréquemment, certains vocables espagnols tels que *bueno, sombrero, carajo*.

S'il en est ainsi, le Tupan des anciens missionnaires est aujourd'hui bien défiguré. Il est devenu un homme grand marcheur, grand voyageur, qui s'amusait, pendant ses pérégrinations à tracer, des dessins sur les granits des cataractes.

D'ailleurs les pagets ne sont pas d'accord sur le compte de ce Tupan; quelques-uns, en petit nombre, célèbrent des fêtes en son honneur : c'est lui, disent-ils, qui a créé tout ce qui existe. Mais beaucoup d'entre eux n'admettent pas

que le Tupan des blancs soit le même que le leur. Le même Tupan, pensent-ils, ne peut pas servir pour les deux races. Quand ils sont ivres ils sont affirmatifs avec arrogance : « Notre dieu, disent-ils, est plus puissant que celui des blancs. » Mais c'est alors Jurupari surtout qu'ils ont en vue. De sang-froid, ceux qui ont la bosse mythologique établissent une espèce de hiérarchie vague : Jurupari, le Terrible; le Tupan des Indiens, le Bon; le Tupan des Blancs, le Puissant. Mais ils ont aussi peu de crainte de ce dernier que d'envie de s'occuper de lui.

Jurupari n'est pas en opposition avec Tupan. Tupan a un caractère universel et vague, Jurupari a un caractère local et précis. Tupan c'est le dieu, Jurupari c'est leur dieu. Ancêtre des Uaupès qui le considèrent comme leur plus ancien aïeul, le père de leur race, comme l'aïeul devenu immortel et dieu après sa mort, il est Uaupès comme Jéhovah est Juif. Aucun Uaupès ne vous racontera l'histoire de ce dieu national, si terrible, sinon sur un ton passionné et convaincu, en y joignant une pantomime expressive. C'est un dieu à eux, bien plus à leur portée que le métaphysique Tupan, auquel ils ne comprennent pas grand'chose, et sur le compte de qui ils sont arrêtés à chaque pas quand on les interroge.

Jurupari a un caractère terrible et mauvais. Il voit avec plaisir chez son peuple l'ivrognerie, la débauche et le meurtre. Cependant il a été créé par Tupan, dont il est en quelque sorte le ministre du mal.

Il est curieux de remarquer à quel point le dieu-ancêtre Jurupari, et le dieu plus ou moins imposé par l'étranger, Tupan, font aujourd'hui bon ménage. Quand Tupan se promenait sur la terre, dit la légende, alors qu'il visitait les rivières et les igarapés des Uaupès, il était toujours accompagné de Jurupari, son guide.

Jurupari habite avec Tupan, en haut, au ciel, mais il aime beaucoup les forêts des Uaupès, où il se promène souvent et où il se manifeste de temps à autre. Ancêtre terrible, son *double* immortel n'est pas moins terrible. On *le* craint comme on *le* craignait. On l'honore et on lui rend un culte pour apaiser ses fureurs. Mainte rivière, maint igarapé, mainte cachoeira, portent son nom. Les dabucuris sont les fêtes de son culte et les pagets sont ses ministres. Ce devait être quelque paget guerrier, vaillant et cruel.

Après leur mort, les hommes vont avec Jurupari si, de leur vivant, ils ont honoré son culte. Mais s'ils ne l'ont pas honoré, — le chemin est long de la terre au ciel, — ils se perdent en route. Pour les femmes, dans le sentier qui va de la terre au ciel, elles rencontrent à mi-chemin une baraque dont le propriétaire s'appelle Bichiú, esprit inférieur. La baraque est pleine d'objets indiens, tangues, bracelets, etc. Si les femmes ont vu le macacaraua ou Jurupary sur la terre, elles restent dans la baraque de Bichiú, établissement qui constitue une espèce d'enfer supportable. Si elles n'ont pas vu le macacaraua, elles continuent leur route et arrivent au ciel de Jurupari où elles passent le temps à s'ébaudir avec les hommes en buvant le cachiri. D'autres tribus Uaupès disent que si les femmes ont vu le symbole ou le dieu sur la terre, à leur mort elles sont changées en crocodile ou en serpent. Il n'est jamais question d'aller chez Tupan, qui, décidément ne s'occupe de rien, et pour qui le métier d'Être suprême est une simple sinécure honorifique.

Dans le ciel de Jurupari on chasse, on pêche, on fait des cachiris et des dabucuris, comme dans le Uaupès. On y vit éternellement, bien mangeant, bien buvant, bien portant. La souffrance et la douleur sont inconnues.

A côté du ciel de Jurupari, de la baraque de Bichiú, des forêts de l'égarement, il y aurait aussi quelque part, dans un

endroit mal défini, une autre espèce d'enfer où les hommes mauvais, après s'être longtemps perdus en route, finiraient par arriver. Ils y continueraient la vie terrestre, mais malheureux, en souffrant beaucoup. Un Jurupari inférieur aurait le département de cet enfer. D'après des pagets autorisés et compétents, ce lieu de maladie et de misère serait situé tout au fond de la terre.

Telle est cette religion singulière qui, à première vue semble être du chamanisme, du manichéisme ou du dualisme, ou un mélange de réminiscences chrétiennes défigurées et appropriées, mais qui, en réalité, n'est autre que le culte de l'Ancêtre réputé dieu et éternel, avec la croyance à l'immortalité du *double*.

Certes les réminiscences chrétiennes sont nombreuses. Dans la légende de Jurupari on trouve l'Immaculée Conception (la Vierge-mère); la Passion (Jurupari brûlé); l'Ascension (l'âme de Jurupari grimpe au ciel par un palmier géant); le fruit défendu (les enfants qui mangent les fruits du uacqui); etc. Quelques vieux pagets savent même que la mère de Jurupari n'était pas indienne, et quelques-uns vont jusqu'à nous donner son nom : elle s'appelait Santa Maria. Mais ce que l'on ne trouve nulle part dans les croyances chrétiennes, c'est le macacaraua, les paxiubas, les dabucuris, la condamnation à mort des femmes qui ont vu les symboles secrets, — et, au fond, c'est là toute la religion de Jurupari.

Une des curiosités et des particularités de la religion des Uaupès est le nombre incalculable d'esprits malfaisants qu'elle reconnaît. Il y a l'homme des bois qui vous égare; le géant de la forêt, le cauchemar; et d'autres qu'on évoque et qui apparaissent aux dabucuris. Le plus terrible est le Jurupari des bois qui est tout noir et gigantesque. Il n'a pas d'orteils aux pieds. Les orteils lui ont peut-être été mangés par les chiques comme cela arrive à certains Indiens malpropres

de la tribu des Macús. Pour les Arapassos, le Jurupari des bois est plus puissant que celui des dabucuris à qui on ne rend un culte que pour que l'autre ne le mange pas.

Le corps sacerdotal des pagets est fortement organisé. Il en existe toute une hiérarchie : les pagets *uarassú* ou pagets parfaits, qui ont une très grande influence; les pagets *assu* ou grands pagets; les pagets *mirim*, ou apprentis pagets qui sont fort nombreux. L'organisation du pagétisme est peu connue, le secret en est bien gardé. C'est un clergé mystérieux et fermé. Le peuple de la tribu ne pénètre pas les mystères, mystères qui ne se révèlent que par degrés aux pagets, au fur et à mesure qu'ils prennent de nouveaux grades. C'est une espèce de franc-maçonnerie ayant ses dogmes, ses secrets, ses rites, ses initiations, ses degrés.

Les pagets sont aussi médecins, tirent des pierres et toutes sortes d'objets du corps des malades, font, à leur plaisir, le beau temps, la pluie et l'orage. D'où, par assimilation, les Indiens attribuent le même pouvoir aux missionnaires.

Mais ce sont surtout des exorcistes. Ils chassent les démons qui sont très nombreux : ce sont des ancêtres passés mauvais génies. Les pagets exorcisent la nourriture, les vierges qui vont se marier. Il y a, pour ces opérations, des formules magiques qui varient selon les tribus. Comme dans notre moderne sorcellerie, quand un paget a fait du mal, un autre paget peut guérir le mal fait par le premier. Certains pagets, en petit nombre, agissent par l'intermédiaire de démons qu'ils ont à leur service; mais la plupart agissent directement, en vertu du pouvoir que Jurupari leur a conféré. Les pagets sont aussi médiums : ils évoquent les esprits des morts. Les Indiens viennent, des extrémités du pays, prier les pagets de leur faire revoir leurs parents défunts. Les pagets acceptent, ils font venir les morts et vous pouvez alors vous entretenir avec les vôtres depuis longtemps en-

terrés; mais les médiums des Uaupes se font payer cher pour cette besogne.

Chacun peut devenir paget avec le temps, si l'avancement le favorise. Tout est hiérarchie et initiation dans ce pays. Les enfants, interrogés en examen secret par les Pères sur le culte de Jurupari, répondaient invariablement : « Nous ne savons que cela, mais les vieillards et les pagets en savent bien davantage. » Ce qui implique une initiation à plusieurs degrés durant toute la vie. Tous les secrets des Uaupès ne seront pas si aisément pénétrés.

Un des principaux objets des grands dabucuris consiste en une initiation pour les enfants. Vers l'âge de dix ou douze ans on leur montre les paxiubas, puis, vers treize ou quatorze, le macacaraua sacré. Le plus souvent, quand on montre pour la première fois aux enfants soit les paxiubas soit le macacaraua on ne se borne pas à une fustigation symbolique mais on accable de coups les pauvres petits. L'initiation est douloureuse, ce qui s'allie fort bien au caractère mystérieux de la fête. Après avoir initié les enfants les pagets leur disent : « Gardez-vous de raconter ces choses aux femmes si vous ne voulez pas que nous vous donnions du poison. » Et la crainte empêche les enfants de raconter ce que les pagets leur ont défendu de dire, et les femmes de questionner les enfants. Un secret qu'on a pu cacher à des femmes pendant des siècles, n'est-ce pas merveilleux?

Ces pagets ne sont point des naïfs et on aurait grand tort de les mépriser. Bien plus élevés, au point de vue de l'évolution philosophique, que nombre de peuplades placées plus haut qu'eux dans l'échelle de la vie économique et politique, les Uaupès ne sont point fétichistes, ils ont la notion exacte du rêve et ne prennent pas pour des réalités les visions du sommeil. Ils distinguent fort bien le symbole de l'être symbolisé. « Ce n'est pas le macacaraua que nous ado-

rons, disent-ils, le macacaraua n'est pas Jurupari, c'est son image, sa figure (*rangaua*). »

Malgré son homogénéité, la religion des Uaupès eut cependant son hérésie, il y a de cela quelques années. L'hérésiarque fut un paget d'Umari, Vicente Christo, de nation Arapasso. Vicente Christo parlait avec Tupan, son ami particulier, et, en grand médium qu'il était, il avait trouvé le moyen de faire voir et palper les esprits des morts, au moyen d'un ingénieux mécanisme de son invention. Il se disait le paget des pagets, et le père des missionnaires. C'est à sa prière que Tupan avait envoyé ces derniers aux Uaupès. Il faisait danser les Indiens autour de la croix, affirmait qu'il était leur Messie, leur Christ à eux. Et bientôt il ajouta qu'il fallait chasser tous ces blancs qui trompaient le peuple indien. Il fortifiait ses doctrines et ses assertions pas un choix varié de miracles cousus de fil blanc. Il aspirait à être quelque chose comme le pape de la religion de Jurupari.

De São-Joaquim à Jurupari-cachoeira tout le monde accourait chez Vicente Christo. Le rusé Arapasso menait douce vie. Quand les regatões ou les Pères l'interrogeaient, il niait tout. Avec sa religion réformée, ses talents de médecin, ses danses de la croix, ses conversations avec Tupan, le nouveau prophète commençait à fanatiser en sa faveur et contre les régatões, tous les Indiens du Uaupès. Le rio Negro, craignant de se faire fermer le Uaupès, fut effrayé. Ceci se passait en 1880, à peu près au moment de l'arrivée du P. Venancio à Taraquá. Il fut un instant question d'arrêter le prophète et de l'envoyer à Manáos pour y être jugé. Mais pour quel crime? Quelques regatões plus pratiques prirent tout bonnement Vicente Christo avec eux, le mirent aux ceps, puis le firent enfermer quelques jours dans la prison de Barcellos. Sa gloire eut à en souffrir. D'autres Christos, disciples ou rivaux, se manifestèrent. Devenu

moins entreprenant, le Messie du Uaupès ne cause plus aujourd'hui avec Tupan qu'en cachette. On peut engager comme pagayeur ce prophète méconnu.

A côté de l'hérésie il y a l'indifférence. Trois jours après la manifestation de Panoré, Jurupari apparut en personne à un vieux paget du village. « Tupan, dit-il, m'a ordonné de vous faire abandonner les dabucuris et mon symbole et de vous soumettre en tout aux Pères. » C'était grave : le dieu abdiquait. Mais le paget fut convaincu de philippiser par un autre paget son voisin à qui Jurupari parla d'une façon authentique : « Persuade bien aux Uaupès, dit le dieu, que je ne suis pas assez bête pour leur conseiller de m'abandonner. »

Voici, de la même époque, une autre version d'un autre paget. Le père de Thomas, l'un des pagets de Taraquá, pagayant dans le rio Uaupès, est pris par une tempête, accoste et se met au pied d'un arbre. Il vit alors passer pardessus les plus hautes branches de la forêt, le Jurupari inférieur, celui de l'enfer, revêtu du macacaraua sacré. « Tu te promènes? lui demande tranquillement l'intrépide Tucano. — J'en ai la permission de Tupan, répond le Jurupari inférieur. — Où est Tupan? — Là-haut, au ciel. — Et toi, où habites-tu? — Là, au fond, dit le Jurupari inférieur, en montrant la terre, veux-tu venir? — Non, dit l'Indien qui commençait à s'épouvanter. — Pourtant tu y viendras, dit le dieu de l'enfer en continuant sa route, tu y viendras si tu continues à te comporter mal envers le grand Jurupari. Prends garde de ne pas pleurer un jour dans les tourments de ma demeure, répétait, en s'éloignant, le dieu de l'enfer. On profane les mystères, les ennemis de Jurupari triomphent, vous servez nos ennemis ou bien vous êtes indifférents, le grand Jurupari, le puissant, le terrible Jurupari est irrité contre vous. » Le vieux paget, père de Thomas le

paget, était sur le point de perdre connaissance, mais la voix se tût, et le dieu de l'enfer s'évanouit dans l'espace.

D'après les pagets les plus orthodoxes voici exactement au point où Jurupari en serait avec son peuple.

Après la manifestation du 18 octobre 1883, Jurupari dit aux pagets qu'il était fort en colère contre les missionnaires à cause de la profanation qu'ils avaient faite de son symbole en le montrant aux femmes; et contre les femmes qui, malgré sa défense si ancienne et si formelle avaient vu le macacaraua. Pour ce crime les femmes n'iraient pas avec lui mais avec Bixiú. Elles ne mourraient pas de suite parce qu'il n'y avait pas de leur faute. Toutefois il était nécessaire qu'un jeûne général fût observé. Et le Jurupari termina en se plaignant amèrement de son peuple qui le délaissait.

Et il a raison de se plaindre, Jurupari. Les pagets, ministres de son culte, ont toujours plus d'influence sur les Indiens que les missionnaires, considérés seulement comme des envoyés de Tupan, mais le zèle se refroidit. Ainsi, depuis la manifestation de Panoré, les femmes témoignent-elles une certaine reconnaissance aux missionnaires. Elles voient une espèce de délivrance morale dans cet étalage du macacaraua fait devant elles sans qu'il leur en soit rien arrivé. Les missionnaires commencent par gagner les femmes, c'est un bon moyen de gouvernement. Pour le peuple, le culte de Jurupari n'est qu'une coutume peu raisonnée bien que puissante. Les pratiques chrétiennes auxquelles il s'habitue avec les missionnaires constituent une nouvelle accoutumance moins puissante que l'ancienne, mais qui un jour sans doute arrivera à la supplanter. En attendant il fait de l'éclectisme. Il veut conserver ses missionnaires, mais il veut aussi conserver ses pagets; il veut bien aller à la messe, mais il ne veut pas pour cela renoncer aux dabucuris; il aime bien Jésus-Christ son

nouveau dieu, mais il aime surtout Jurupari son vieux dieu. Ce sont deux puissants dieux.

Les Uaupès et la légende des Amazones. — Personne au Uaupès, pas même les plus anciens pagets, personne n'a la notion exacte de l'origine des tribus de la rivière. Cette notion, bien que vague, défigurée, méconnaissable, est pourtant la même chez tous les habitants de cette contrée. Mais il faut chercher la ruine sous les monceaux de végétation parasite qui la couvrent. Ce n'est que par induction qu'on peut arriver à tirer la vérité d'un énorme ensemble de faits réunis. Il faut ici la démêler au milieu des croyances vagues, des renseignements confus et contradictoires fournis par les sauvages. D'ailleurs cette notion exacte de l'origine ne peut être connue que par les anciens des tribus. La notion d'un événement historique, chez un peuple sans documents écrits, où tout se transmet par la tradition orale, ne peut arriver après plusieurs siècles qu'étonnamment défigurée.

Il en est de l'origine des nations du Uaupès comme de l'exode des Amazones, autre événement local dont nous allons rapprocher le premier. Dans l'impossibilité de donner aux faits une reconstitution positive, il faut, quand on veut faire de l'exégèse, se contenter de vraisemblances et de probabilités. Quelques dessins indigènes, des légendes, les mœurs et la religion locales, c'est tout ce que nous aurions pour édifier nos théories si nous voulions en faire. Mais nous ne pensons qu'à des rapprochements.

Il me semble qu'on trouve dans l'étude des nations du Uaupès l'explication la plus plausible qui ait été fournie jusqu'à ce jour, du légendaire exode des Amazones. Je présenterai successivement mes arguments laissant à d'autres le soin de conclure.

Remarquons tout de suite que le nom même de *Uaupès*

signifie en tupi *dans la fuite* ou *le chemin de la fuite,* ce qui éveille tout d'abord l'idée d'un exode.

Si les nations qui avaient pris part à l'exode avaient présenté primitivement une grande homogénéité, cette homogénéité n'aurait pas été sensiblement altérée jusqu'à nos jours. Or, en niant l'exode, admis par hypothèse, il serait impossible d'expliquer la formation sur place, dans un milieu aussi restreint, n'offrant qu'une seule voie de pénétration, celle de la rivière, d'un nombre aussi considérable de tribus aussi disparates. Car rien n'est plus hétérogène que les tribus du Uaupès. Il n'y a qu'une unité, celle de la religion, religion tellement étrange qu'on n'en trouve son équivalent dans aucune autre nation indienne. La religion est bien une. De la bouche du Uaupès aux Andes, partout on trouve des Juruparis dessinés sur les pierres, des noms de Jurupari donnés aux accidents géographiques, partout on sonne de la paxiuba, on fait des dabucuris et on met à mort les femmes qui ont vu le macacaraua. Cependant on trouve dans cette contrée une douzaine de dialectes étrangers les uns aux autres, et on ne se comprend pas de tribu à tribu. Le type est prodigieusement disparate et comprend toutes les variétés intermédiaires entre le mongoloïde et l'européen. Et pourtant, chez toutes les grandes nations indiennes de l'Amérique du sud, Munducurús, Guayacurús, Cayapós, on parle une langue unique, les fractions de chacune de ces nations se comprennent fort bien entre elles, et il n'existe pas de différence sensible dans le type, si ce n'est quelquefois, ce qui s'explique aisément, entre les hommes conquérants et les femmes d'une autre race, léguant leur type à leurs filles par l'hérédité sexuelle, ou bien encore chez la famille-chef qui se conserve pure de tout mélange. Mais chez les Uaupès le type présente des variations radicales dans la même tribu, dans

la même famille. Comment ces peuples disparates peuvent-ils avoir une même religion, religion elle-même si bizarre? Donc il y a eu exode, car des tribus si différentes les unes des autres ne peuvent se former d'elles-mêmes dans un milieu si restreint et si fermé; donc, de plus, il y a eu exode de nations primitivement différentes les unes des autres.

L'exode des Amazones pourrait nous fournir une explication. Les bandes de femmes guerrières ont dû se grossir en route de femmes mécontentes de diverses tribus, lesquelles, entraînées par le mauvais exemple, auraient abandonné leurs maris qui, eux-mêmes, les auraient poursuivies. Ou bien encore les femmes guerrières, pour continuer la lutte, auront pris en route des alliés, ne pouvant d'ailleurs se passer absolument d'hommes pendant des années consécutives. Arrivée au Uaupès où la lutte se termine grâce aux victoires de Jurupari, l'ancienne nation Uaupès, ou de la Fuite (des femmes), se trouve grossie d'une foule d'éléments hétérogènes, hommes et femmes, dont le croisement indéfini a produit, dans la suite des générations, l'étrange complexité de type et de langage que nous constatons aujourd'hui.

Comment expliquera-t-on, si l'on n'admet pas notre hypothèse, cette étrange religion de Jurupari qui n'est en somme qu'une maçonnerie contre les femmes? Une maçonnerie contre les femmes ne s'explique pas si les femmes n'ont pas été à une certaine époque les rivales ou les supérieures des hommes. Ce n'est pas contre les faibles qu'on établit une association secrète, mais contre les forts.

Comment expliquer ces singulières fêtes du dabucuri? N'y voit-on pas une cérémonie commémorative des triomphes de l'Ancêtre, héros terrible et cruel, vainqueur et législateur des femmes révoltées?

Qu'est-ce que cette défense faite aux femmes de voir le macacaraua sous peine de mort? On peut dire devant les pagets que Jurupari est *puchi* (méchant, féroce), ils en sont presque fiers. Ils ne veulent qu'une chose, c'est qu'on ne montre pas le macacaraua aux femmes. Pourquoi? qu'est-ce donc que ce macacaraua? Sans doute les macacarauas sont très rares, ils sont longs et difficiles à fabriquer, c'est un objet précieux qui se lègue de père en fils pendant plusieurs générations, mais enfin, sont-ce là des raisons suffisantes pour expliquer qu'on mette à mort les femmes qui voient cet emblème?

Mais ce macacaraua est une cuirasse guerrière! Il est aisé de vérifier que les macacaranas actuels sont à l'épreuve de la flèche comme il convient à une cuirasse guerrière, et qu'enfin c'est un vêtement qui ne se trouve actuellement chez aucune des nations de l'Amazone, du Brésil, de la Guyane et des Andes. Cette cuirasse guerrière est l'emblème de l'ancienne suprématie des femmes, de leur ancienne révolte.

Montrer le macacaraua aux femmes c'est les exciter à la révolte, c'est porter atteinte à l'ordre social établi. Ne savons-nous pas que chez un certain nombre de tribus, ou de nations primitives, les femmes ont exercé tout ou partie du pouvoir politique? Il n'y a probablement jamais eu de femmes vivant seules, mais il est possible que dans telle nation de l'Amazone, elles aient exercé à une certaine époque le pouvoir politique et que les hommes se soient révoltés contre elles, ou bien que ce soient les femmes qui se soient révoltées contre la tyrannie des hommes. De là la légende des Amazones. Jurupari est l'Ancêtre, le paget guerrier qui a vaincu les femmes révoltées ou reconquis le pouvoir politique pour le compte des hommes, et cela après une période de luttes, un exode guerroyant. De même

que le macacaraua est l'ancienne cuirasse guerrière, les paxiubas seraient simplement les anciennes trompettes de guerre devenues également objets sacrés.

Le macacaraua, dit la légende locale, était à l'origine le costume des hommes. Jurupari se manifesta et obligea les femmes à jeûner. Mais les femmes ayant repris le macacaraua et les paxiubas, Jurupari se manifesta de nouveau. La femme qui avait le macacaraua et les paxiubas fut terrassée, violée et tuée par Jurupari qui établit qu'à l'avenir les femmes ne pourraient voir sous peine de mort ces objets sacrés. Puis le vainqueur prit le macacaraua pour en faire son vêtement. — Où l'on voit un vainqueur qui remporte une première victoire incomplète. Il obligea cependant les femmes à jeûner, comme les hommes avaient jeûné jusqu'alors. Mais les femmes se révoltent, leur générale est vaincue et poursuivie par Jurupari qui se fait un trophée de la dépouille des vaincues, réorganise la religion; institue les dabucuris auxquels on se prépare par le jeûne en commémoration des misères éprouvées pendant la lutte, dans lesquels on sonne de la paxiuba en souvenir des combats livrés, où se manifeste Jurupari le Victorieux, où on se flagelle mutuellement entre hommes et femmes en souvenir des combats, où les Juruparis frappent cruellement tout le peuple, hommes et femmes, en souvenir de la dureté de ce législateur trop cruel qui tuait des enfants pour une désobéissance, mais où on ne répond pas à ces châtiments un peu durs pour ne pas imiter l'ingratitude de ceux qui ne surent pas se résigner au joug de fer du Victorieux.

La tradition raconte que c'étaient des cheveux d'homme que les femmes mettaient dans leur macacaraua. Aujourd'hui ce sont des cheveux de femme que les hommes y tissent, ceux que l'on coupe aux jeunes filles quand elles

ont leurs premières menstrues. La tradition dit encore qu'autrefois « les Uaupès avaient les cheveux longs et étaient comme des femmes », mais que plus tard ils se coupèrent les cheveux « comme les blancs ». Ce qui porte à croire que c'étaient les femmes qui avaient le pouvoir politique, que ce furent les hommes et non les femmes qui se révoltèrent, et que cette révolte eut lieu peu de temps après la conquête européenne. Les femmes, en signe de supériorité ou par bravade, mettaient des cheveux d'hommes dans leur vêtement guerrier; depuis les victoires de Jurupari les hommes usent de représailles. Cette coutume n'a rien d'étonnant : on connaît l'habitude qu'ont plusieurs tribus sauvages d'orner leur costume de guerre de chevelures prises aux ennemis qu'ils ont tués.

Une coïncidence des plus probantes est celle de la tradition de l'exode Uaupès avec la légende de l'exode des Amazones. Les Uaupès, d'après le dire de leurs anciens, viendraient « d'en bas », d'un pays de prairies, et d'un très grand fleuve. Or c'est à l'Amazone, en aval du confluent du rio Negro, près des savanes du Jamundá, qu'ont été rencontrées les premières Amazones. Les diverses légendes ayant cours sur les Amazones s'accordent à dire qu'elles remontèrent vers le nord. Les Uaupès, originaires de la région du bas Amazone, virent naître dans cette région la guerre des femmes. Les deux partis, toujours guerroyant, se pourchassant, prirent par le nord, probablement par le rio Branco et cette grande zone de prairies qui se trouve dans le bassin supérieur de cette rivière, et arrivèrent du Uaupès par le Mocajahi et le Catrimani, puis la rive gauche du rio Negro.

On trouve à l'embouchure de l'Amazone une grande île et plusieurs igarapés qui portent le nom de Jurupari, nom dont la présence dans cette contrée s'expliquerait difficile-

ment sans l'hypothèse de l'exode des Uaupès actuels. L'étymologie du nom même de Jurupari (*Juru-Pará-i*, issu de la bouche du fleuve), confirme cette idée.

On trouve un nouvel argument dans le caractère actuel des Indiennes des Uaupès. Trois siècles de servitude en passant sur l'énergie primitive des guerrières ont dû l'étouffer en partie, mais non la détruire complètement, car, dans la vie que mène l'Indien, pour que la femme arrive à être reléguée au rang d'esclave, il faut qu'elle s'y prête quelque peu. Les femmes Uaupès d'aujourd'hui, habiles à la pêche, à la chasse, à la pagaye, ont encore quelque chose d'héroïque dans leur allure et d'indépendant dans leurs mœurs. En somme elles travaillent moins que les hommes, ce qui est le contraire de ce qui se passe dans la presque totalité des tribus. On ne les bat pas, car elles tireraient, paraît-il, de cet affront, une terrible vengeance, avec l'arme qui a dû leur faciliter autrefois leurs succès et qu'elles manient encore aujourd'hui fort habilement : le poison.

Le mariage, pour un mariage exogamique, n'est nullement tyrannique pour la femme. Le consentement de l'épousée est nécessaire. Elles affectent le plus souvent le dédain pour le mariage et font soupirer le prétendant. C'est dans un dabucuri, souvenir symbolique, qu'a lieu le rapt simulé, quand la jeune fille a été enivrée avec le caapim. Si le mariage ainsi conclu lui déplaît, elle ne manque pas de retourner chez ses parents. Si, ce qui arrive assez souvent, le mari habite dans son village à elle, elle met, tout bonnement son seigneur et maître à la porte. J'ai vu une jeune fille de dix-huit ans qui avait déjà été épousée dans trois dabucuris, et qui avait successivement donné congé à ses trois maris qui étaient d'une tribu rivale de la sienne. C'est un fait qu'on retrouverait difficilement chez d'autres tribus. Ici la tribu offensée dans la personne des maris ren-

voyés ne se scandalise pas : elle admet tacitement le droit implicite de la femme. Malgré Jurupari, les dabucuris et la loi du macacaraua, les femmes n'ont pas été complètement domptées.

Il faut enfin citer parmi les innombrables documents écrits, — je veux parler de ceux écrits sur les pierres des cachoeiras, — le plus remarquable d'entre eux, celui de la cachoeira d'Arapapa, dans le Paporis, à un jour de Jauarité. Le dessin représente un homme qui poursuit une femme, la terrasse et la viole. « Les femmes ayant repris le macacaraua et les paxiubas, dit la légende, — ou, en d'autres termes, s'étant révoltées, — Jurupari les poursuivit. » Puis la légende concentre la lutte entre Jurupari et une femme. La femme fuyait. Jurupari la poursuivait d'igarapé en igarapé. Enfin il arriva à l'atteindre, la terrassa, la viola, lui prit le macacaraua et les paxiubas, puis la tua. — Rien de plus naturel au chef des hommes que de violer la générale des femmes, révoltées mais enfin vaincues. Toute cette histoire est dessinée sur les pierres d'Arapapa. Un peu plus haut, à Jauarité, le même fait est raconté par une autre légende. L'ennemi était en haut de la cachoeira, il fuyait. Les Tarianas, embusqués plus haut le surprirent, le foudroyèrent, et il fut changé en rochers. Des dessins de Jurupari sont encore là comme des signatures des conquérants, des victorieux. C'est aux environs de Jauarité, qui est encore aujourd'hui la cité sainte du macacaraua, que Jurupari a dû terminer la lutte par l'écrasement de l'armée des femmes et de leurs alliés.

Resterait à élucider un point. Au début, les femmes et leurs hommes étaient-ils de la même nation? On trouve aujourd'hui, dans les dialectes du Uaupès, un tel mélange de mots purement caraïbes et de mots purement tupis, qu'on est en droit de supposer que l'un des deux

camps était tupi et l'autre caraïbe. C'est sur la frontière qui sépare ces deux grands groupes que se poursuivit l'exode des Amazones. Si l'on en croit le renom de bravoure, d'ardeur impétueuse, des anciens Caraïbes, il serait logique de conjecturer que les anciennes Amazones devaient appartenir à cette dernière nationalité. Ainsi la querelle primitive de préséance domestique ou sociale se serait compliquée par la suite d'une guerre de race, ce qui expliquerait la durée, l'étendue et l'importance de la lutte que termina Jurupari, ainsi que l'impression profonde qu'elle produisit sur les nations qui y prirent part.

Les Uaupès nous donnent-ils donc réellement l'explication de la légende des Amazones? Il faudrait être profondément ignorant de la question pour oser se prononcer d'une façon doctorale.

CHAPITRE VII.

RETOUR.

Maintenant descendons à Manáos, pour remonter ensuite au rio Branco, et du rio Branco nous rendre, par terre, à Cayenne.

Nous passons encore quelques jours à Taraquá, après quoi il nous faudra retourner.

Oisiveté à Taraquá. — L'oisiveté dans ces solitudes, toutes études faites, toutes notes recopiées; la conscience de n'avoir plus rien à faire, procure une tristesse douce qui devient chère. On laisse passer les jours sans les compter : à quoi bon mesurer la monotone succession des choses? On resterait : à quoi bon partir, aller ailleurs? L'acteur peut voir à l'infini se succéder les décors, lui, ne restera-t-il pas toujours le même? Mais l'homme est inquiet, la nostalgie du déplacement le tourmente.

Un canot arrive du bas, il a déjà tiré une vingtaine de coups de fusil, c'est la nuit. Du village, de nombreuses détonations informent le visiteur inconnu que l'on a entendu son appel. Les échos des forêts vierges répètent les décharges de mousqueterie. Le regatão apporte des journaux, une collection de l'*Osservatore Romano* pour Cesare Luidgini. Je dévore les nouvelles d'Europe. Toutes plus banales les unes que les autres. Calme plat, depuis quelques années l'humanité fait la sieste, les canaux de la vie sont engorgés.

J'admire Taraquá et le désordre artistique de ses alignements. Je donne des plans au P. Mathieu pour construire une nouvelle église, avec clocher celle-là. Ce serait la merveille de la contrée si le P. Mathieu réussissait à surmonter son temple de cet appendice.

Taraquá est en liesse, c'est Pâques. Je vais voir la messe. Au banc des autorités resplendit le tuxau revêtu d'un costume de soldat brésilien avec un képi surmonté d'un énorme plumeau, et pieds nus. Le fourrier et cinq soldats entendent le saint sacrifice en uniforme, baïonnette au canon. Ils lorgnent les femmes de Taraquá, qui, pieusement agenouillées et la poitrine nue, allaitent leurs bébés.

Les gens de Panoré sont bien mécontents. Une rixe a eu lieu au sortir de l'église entre une Amazone de Taraquá et une autre de Panoré. Lequel des deux villages aura définitivement le Père, les soldats; lequel sera définitivement la capitale du Uaupès? On ne fait rien dans l'un de ces villages que par jalousie de l'autre, pour dépasser son rival. De là, rixes fréquentes. Sans le Père ce serait déjà la guerre entre Panoré et Taraquá, entre Tucanos et Tarianas.

Puis, c'est quelque cachiri. Graves, les pagets se promènent à part, ne se mêlant pas au peuple. Voici un regatão. Il entend d'une façon singulière son rôle de civilisateur des Indiens. Peint comme un Macú, le chef orné de l'acangatara, le blanc mène un cachiri infernal en battant du tambour. Grand chef du vacarme, président de l'orgie, il chante des chansons idiotes, et va, pieds et tête nus, hors de lui, ivre, accompagné de la bande hurlante de ses hommes, Caboclos voyous du bas rio Negro qui à grands cris demandent de la cachaça. Ils ont déjà usé ou abusé de toutes les femmes du lieu qui maintenant les suivent en gambadant et en titubant, les seins au vent, la robe tombée, les cheveux en désordre, comme des bacchantes.

Passe un canot. Il s'y trouve une petite fille du goût du regatão. Il n'en faut pas davantage. Le regatão tombe à poings fermés sur le vieil Indien qui ne veut pas livrer l'enfant; et avec sa victime le blanc retourne au cachiri continuer l'orgie. C'est étrange, le plaisir vif que la plupart des hommes civilisés éprouvent à se mêler à la bestialité et aux grossières pratiques des sauvages; à les toucher de près, à les sentir, à se dire qu'elles sont là toutes prêtes, ces horreurs sales et grossières; qu'on peut les savourer ces fruits défendus à saveur âcre et forte que prohibe notre civilisation polie. Ici ils s'en donnent à cœur joie, ils ne mettent aucun frein à leurs débordements, ils savent qu'ils n'ont à craindre aucun des fléaux contagieux qui en Europe sont le châtiment de la débauche. Le P. Mathieu est furieux, mais que peut-il faire! Il n'est certainement plus maître chez lui.

Il est éloquent, parfois, ce franciscain. Souvent, en présence de quelque grand spectacle, de fortes idées vous montent au cerveau et des thèses passionnées se perdent dans le silence et l'oubli des forêts vierges. Heureux moments que ceux-là : « Les cadences d'un discours passionné, par leur étendue vague et par leur profondeur, évoquent comme des retours vers les émotions et les idées d'un passé depuis longtemps éteint en nous. »

Mais soudain l'on se tait, c'est que tout à coup les sons d'une boîte à musique lointaine viennent de frapper notre oreille. Le regatão est artiste à sa manière. Voici le grand air de *la Juive,* la prière de *Mignon,* des morceaux de *Lucie de Lammermoor,* du *Trouvère.* Le milieu et les circonstances prédisposent à certaines émotions. Au son de ces grossiers instruments on sent admirablement, dans le désert, que « la musique réveille des sentiments dont nous n'aurions pas conçu la possibilité et dont nous ne con-

naissons pas la signification », ou encore qu'elle « nous parle de choses que nous n'avons pas vues et que nous ne verrons jamais. »

Et toujours un rayonnement solaire intense, une prodigalité magnifique de chaleur et de lumière, la verdure éternelle des forêts, et l'oisiveté. Ce climat est le *soma* qui procure l'indifférence. Fatigue, dégoût, tristesses, ennui du présent, incertitude de l'avenir, tout est effacé.

De temps à autre des scènes triviales viennent nous arracher à notre contemplation. Voyez ces groupes sur la place publique, à deux pas d'ici. Ces vieilles, ces femmes, ces jeunes filles, sont activement occupées à se tuer leurs poux qu'elles mangent en famille. A côté en voici deux, poitrines nues et jupes retroussées, qui sont accroupies et urinent. Ou c'est un paget qui nous conte des histoires de sortilèges. Il ne faut donner à personne une mèche de ses cheveux, parce que si on faisait bouillir cette mèche avec du piment on obtiendrait ainsi que vous tombiez en décomposition. Vos doigts, vos membres se désarticuleraient successivement et tomberaient pourris. Tel est l'effet véridique de cet horrible sortilège. Au son des petites cloches, qui, battues au marteau tintent faiblement et sans poésie, nous rentrons. Au dehors l'orage gronde. Assis autour d'une table les enfants sont là étudiant le catéchisme. Comme nous poussons la porte, l'un des petits Indiens rougit en achevant cette phrase coupable. « C'est égal, Jurupari est grand. » Puis c'est l'histoire du comte Stradelli qui était ici il y a quatre ans. On nous raconte qu'il était fils du Grand-Serpent, et que dans le Uaupès, rien qu'en frappant des mains, il faisait naître des hommes.

Enfin le 30 avril nous partons.

Nous avons au nombre de nos payageurs l'individu qui a tiré sur le P. José. Il s'appuie maintenant, devant nous, de

l'autorité du P. José pour faire de grandes morales à ses compagnons.

En voyage, le canotage est l'étoffe dont la vie est faite. Rien de pittoresque comme cela. Maintenant c'est le déjeûner : on mange sous le roufle de la montaria, six dans un mètre cube, obligés de prendre des positions imitant celle des momies des urnes, mangeant salement, à la hâte, avec un roulis du diable, de mauvais aliments mal préparés, dans une atmosphère embrasée et empestée.

Un regatão bien ennuyé. — Le 1er mai nous couchons à São-Joaquim. Nous y rencontrons un pauvre homme de regatão bien ennuyé. Il arrivait du Tiquié où il avait recruté dix Macús. Ces Macús, si timides qu'ils courent se cacher dans les bois dès qu'ils voient arriver dans leur igarapé un Indien ne parlant pas leur dialecte, feront des serviteurs soumis, pensait notre homme. Eh bien, cette nuit, ils ont tous gagné la rive à la nage et se sont enfuis. Un vent de fuite souffle en ce moment sur les Uaupès qui travaillent au rio Negro. Il y a quelques jours, des Cobbéos du Cadiari, qui faisaient depuis deux mois du caoutchouc dans une estrada des environs de Barcellos, se sont sauvés dans des pirogues avec lesquelles ils vont passer, sans vivres, pour se rendre dans leur tribu, toutes les cachoeiras du rio Negro et du Uaupès.

Les chutes sous la pluie. — Nous passons les cachoeiras, de São-Joaquim à Camanáos, par un épais brouillard distillant une pluie fine. Puis la pluie tombe à torrents et il faut tenir fermée la portière de la montaria. Il fait un bruit épouvantable au dehors; on ne sait si c'est la pluie, l'orage ou le grondement des chûtes. Je regarde par un trou mais je ne vois que nos hommes qui se sont mis tout nus pour ne pas mouiller leurs pantalons; la pluie remplit le ciel. Dans notre prison il fait noir et il fait chaud, nous nous voyons à peine, Roche et moi, et nous étouffons. Mais nous ne nous mouille-

rons pas, à moins de sombrer dans la cachoeira. Nous sommes emportés par un courant furieux. Dieu comme on est secoué! nous sommes dans des remous. J'ouvre la portière, la pluie nous inonde, mais impossible de nous reconnaître, on ne distingue pas à trois pas. On ne se verrait pas mourir. Les Indiens sont impassibles, silencieux, attentifs, l'œil fixé sur notre périlleux sentier des eaux, interrogeant les rochers, les tourbillons et les sauts, pagayant fièvreusement. Mais c'est trop se mouiller. Je referme la portière et allume une pipe. Maintenant mon cher, grâce à la vitesse de train express avec laquelle nous sommes emportés dans les cataractes, nous allons, en peu de temps, passer nos vingt et une chutes, et dans quelques heures nous saurons si nous sommes morts ou en vie. Recommandons notre âme à Jurupari, et, comme il convient à des sages, goûtons, en attendant l'avenir, les douceurs du calumet de paix.

Je revois à São-Gabriel mon vieil ami Rocha Lima, le père de la charmante professora, ainsi que le vieil Aguiar et son fils Carlos.

En cinq heures de course folle nous passons le reste des cachoeiras.

Les Cacuris. — Quand nous manquons de vivres, mes Indiens, peu scrupuleux, vont dévaliser les cacuris. Les cacuris sont des parcs, faits en rondins fort rapprochés, qu'on établit en rivière, à une anse, à un remous du courant. Une large porte est ménagée du côté de la poussée des eaux. Le courant pousse le poisson qui n'ayant pas l'habitude de remonter reste prisonnier dans le cacuri. On fait dans ces parcs des pêches miraculeuses.

L'arrivée au sitio. — Cependant nous ne souffrons pas de la faim. Je connais beaucoup de gens au rio Negro, et quand il y a nécessité j'aborde à un sitio. Les sitios ne peuvent se dérober à mes investigations quand la faim presse. Ils ont beau être

masqués par les bois noyés de la rive, ou situés sur le bord de quelque igarapé intérieur, je sais parfaitement les découvrir. Les Caboclos retrouvent pour me recevoir les qualités de la race brésilienne, l'humanité et l'hospitalité. Sortant du port du sitio, quelques vingt pas avant d'arriver à la case, je frappe des mains en demandant la permission d'entrer. On me fait asseoir dans un hamac et on m'offre du café, parfois des cigarettes. Souvent le maître du lieu et ses hommes sont seuls à me recevoir, les femmes et les enfants fuient pour l'ordinaire et vont se cacher dans les autres pièces ou aux environs de la maison. Généralement les femmes ne se mettent pas à table avec nous. Cette table est une simple caisse ou natte mise à terre, autour de laquelle on s'assied sur des sièges indiens ou à la turque. Ce n'est que dans les cases très pauvres que l'on mange avec les doigts et que l'on n'a que de la farine de manioc. Dans les maisons plus aisées, on trouve du riz, des biscuits, des conserves, parfois du vin et de la bière. La cachaça est bien reçue et appréciée partout. Quand on en a, c'est alors que la familiarité s'établit vite. Les femmes rentrent. Les beautés du cru ne se font pas scrupule de s'extraire leurs chiques devant vous. Si vous en avez, elles se font un véritable plaisir de vous en débarrasser et s'acquittent de cette délicate besogne avec une élégance toute spéciale. Les hommes, que la cachaça a rendus loquaces, m'interrogent. Ceux qui ont quelque instruction parmi eux me prennent pour un chercheur d'orchidées. Quelques commis-voyageurs fleuristes, anglais et allemands, qui ont exploité la région, leur font croire que les végétaux parasites sont ce qu'il y a de plus précieux dans leur pays. Ils attachent aussi une grande importance à l'exploration des affluents et des sous-affluents de la grande rivière. Chercheur d'orchidées et découvreur d'igarapés, telles sont les spécialités qu'ils m'attribuent.

Le désert des eaux. — Nous retraversons les déserts du rio Negro. Nous voici dans une pirogue qui roule horriblement à chaque coup de pagaye, dans le grand espace presque lacustre qui se trouve au-dessus de Xibarú. Nous sortons du parana du Jacaré. Ici c'est le désert des eaux avec des aspects d'océan. C'est la région des trovoadas, aussi longeons-nous prudemment la rive. Nous allons lentement, car nous arriverons avant le vapeur, aussi nos Indiens en prennent-ils à leur aise. Ils s'arrêtent pour manger de tous les fruits qu'ils voient sur le rivage; dissertent longuement sur telle feuille, tel oiseau; font de grands gestes en causant à voix basse; timides, futiles et bavards. De nuit ils ne voient rien et pagayent mieux.

Il nous faut attendre à Thomar le vapeur qui n'est pas encore remonté.

Histoires de regatões. — Des regatões sont réunis au village, attendant; pour utiliser leurs loisirs ils jouent. Plusieurs vont perdre la valeur des marchandises qu'ils ont apportées. D'autres racontent de bonnes histoires. C'est dans ces conversations que l'on apprend comment ces commerçants nomades entendent le trafic avec les Indiens civilisés de la contrée. Avec leur belle égaritea bien peinte, ils arrivent au port d'un sitio. Ils sont connus. Les femmes, les jeunes filles, savent que le regatão a des colifichets, des flacons d'odeur, des parures. On distribue aux hommes la cachaça à profusion. Quelquefois, pour que la cachaça opère plus vite, les jeunes filles, les femmes, demandent elles-mêmes au regatão un peu de laudanum. Encore un peu et voici le père, les frères, ivres et ronflant. Mais les beautés du sitio ne dorment pas. Elles veulent des parures, des flacons d'odeur, des foulards. Et comme elles connaissent les petites faiblesses du regatão, elles savent comment s'y prendre pour obtenir les objets qu'elles désirent, et sans

payer. Toutes seront servies. Mais il faut pourtant que le regatão se dédommage. Il envoie les femmes, ses complices, chercher tout le caoutchouc de la maison, et, y en eût-il cinquante kilos, il ne laissera en échange que quelques litres de cachaça. Quand les hommes seront dégrisés, ils pourront, grâce aux soins attentifs du regatão, s'enivrer encore, et ils ne songeront pas à se fâcher.

Ils sont là, de toutes nationalités, ces regatões : Brésiliens, Caboclos, Venezueliens, Grenadins, Boliviens, Portugais; je remarque un Italien, un Français, un Paraguayen. Grâce à eux, l'exploitation des produits spontanés de la forêt se fait avec une activité fièvreuse.

Le 29 mai, au matin, nous descendons avec le vapeur *Andirá*. A Ayrão, Roche s'arrête pour aller faire une pointe chez les Jaurapiris. Deux mois plus tard, il devait rentrer en France. Le 31 mai au soir, j'arrive à Manáos.

Vue d'ensemble sur le rio Negro. Décadence du rio Negro. — Le rio Negro est presque désert. Le nombre de cases habitées, de la frontière du Vénézuela à Manáos, dans les villages, ne dépasse pas 91, se répartissant ainsi : Cucuhy, 1; Marabitanas, 6; São-Marcellino, 6; Guia, 1; São-Felipe, 2; Santa-Anna, 4; São-Joaquim, 1; São-Gabriel, 10; São-Pedro, 4; São-José, 4; Aruti, 4; Castanheiro, 4; Santa-Izabel, 2; Thomar, 6; Moreira, 7; Barcellos, 10; Carvoeiro, 4; Moura, 6; Ayrão, 8; Muirapinima, 1; Tauapeçaçu, 1. 91 cases habitées en permanence pour toutes les provações du rio Negro! c'est moins que pour le seul San-Carlos, la bourgade vénézuélienne frontière. San-Carlos est située aussi sur le rio Negro, un peu au-dessus de Cucuhy. San-Carlos compte plus de cent maisons peuplées d'Indiens; Indiens laborieux, mais, aussi, tenus en tutelle.

Le rio Negro brésilien a environ 300 habitants civilisés d'origines très diverses : Amazonenses, Paraenses, rio Ne-

groenses, Cearenses, Maranhãoenses, Portugais, Caboclos divers, Venezueliens, Grenadins, Boliviens, Paraguayens, Français. Il ne s'y trouve pas d'Anglais. La population totale est d'environ 3,000 individus pour une superficie de 300,000 kil. carrés, sans compter le bassin du Uaupès. Soit 1 habitant par cent kil. carrés.

Le rio Negro est, par ordre d'importance, la dernière rivière à caoutchouc de l'Amazonie. A peine fournit-il 100,000 kilog. de gomme par an. Le commerce total de la rivière s'élève environ à un million de francs dont 600,000 fr. à l'exportation et 400,000 fr. à l'importation. Ce commerce est fait par vingt-sept négociants petits ou grands.

Il n'y a plus d'industrie au rio Negro. Cependant on y fabrique encore quelques hamacs. On en fait de mirity qui se vendent de 20 à 25 $, de tucum qui se vendent de 50 à 70, de carauá (carata), de 100 à 400 $.

Le terrain du rio Negro est, en somme, assez pauvre; mais, argileux et pierreux avec peu de sol végétal, il ne présenterait pas de grands obstacles aux défrichements.

Les habitants actuels se plaignent que la rivière et ses paranas n'aient pas de poissons et que la forêt soit pauvre en gibier. La vie est assez difficile dans la contrée. Quand le vapeur mensuel arrive quelques jours en retard c'est la famine, de Tauapeçaçu au Uaupès : plus de farine, plus de pirarucú; les regatões jeûnent.

Le rio Negro est en décadence. Il y a un siècle, à l'époque de la domination portugaise, Barcellos avait 4,000 habitants et était alors le chef-lieu de la capitainerie du rio Negro, Manáos n'existait pas encore, Thomar avait 3,000 âmes, São-Gabriel 3,000, Marabitanas 3,000. Dix villages ont disparu de la carte et tous les autres sont aujourd'hui successivement amoindris. Alors les fabriques d'indigo, de tissus de tucum, les plantations de café, de roucou, de coton,

étaient prospères; le rio Negro exportait plus qu'aujourd'hui. Sa population était au moins de 20,000 individus. Deux grandes tribus, les Manáos au sud du rio Negro et les Barès au nord, peuplaient les povoações. Aujourd'hui une douzaine d'individus au rio Negro savent encore quelques mots de Barè ou de Manáo, mais les deux tribus se sont éteintes, usées par les blancs.

Jadis la forteresse de São-Gabriel et la capitale, Barcellos, valaient au rio Negro tout un personnel de grands fonctionnaires tant militaires que civils. Aujourd'hui dans tout le rio Negro il n'y a pas un seul conseil municipal constitué. Les seuls fonctionnaires chargés de donner à ces déserts la couleur de l'organisation nationale sont de pauvres Caboclos illettrés qu'on appelle pompeusement inspectors et subdelegados et qui remplissent plus ou moins les fonctions de gardes-champêtres.

Recrutement des Indiens. — Ce n'est pas avec des éléments Rio-Negrenses que les deux ou trois douzaines de regatões qui animent la rivière doivent de pouvoir faire récolter le caoutchouc, la piaçaba et la salsepareille. Presque tous leurs travailleurs ont été recrutés dans le Uaupès.

C'est au Uaupès que se rendent les regatões pour faire leurs enrôlements. Là ils trouvent des malocas importantes, des villages ayant jusqu'à deux cents et trois cents habitants. Le regatão laisse au tuxau une certaine quantité de marchandises et emmène un nombre proportionnel d'individus. Il est bon de parler la lingua geral qu'entendent presque toutes les tribus, sinon il faut se servir d'interprète ou s'exprimer par signes. On peut enlever vingt, quarante, soixante Indiens, selon la quantité de marchandises dont on dispose et la bonne volonté du tuxau et de la tribu. Le regatão donne séance tenante des noms portugais à ses hommes pour s'habituer à

les reconnaître, puis il les emmène avec lui. Il leur donne à chacun un pantalon ou une chemise quand ils sont arrivés à la case ou au baracão. Il ne les paie pas, le paiement a été déjà déposé entre les mains du tuxau. Il les nourrit de farine de manioc et de pirarucú, et leur distribue assez régulièrement de petites rations de cachaça et de tabac. Les engagés ne travaillent généralement que pendant la saison du caoutchouc, de décembre à avril, quelquefois deux mois seulement, quelquefois ils s'évadent au bout de huit jours. S'ils sont employés à la piaçaba, la saison dure toute l'année, mais ils ne veulent généralement travailler que quelques mois, après quoi ils demandent à retourner au Uaupès. Peu à peu ils apprennent la lingua geral et le portugais; ils ont des dispositions pour apprendre les dialectes étrangers. Ils sont doux, soumis, fainéants et ivrognes. Il ne faut jamais leur donner d'une seule fois une bouteille de tafia, car ils la boiraient en un quart d'heure, ce n'est que coup par coup qu'il faut leur octroyer l'eau-de-feu.

Ce sont d'assez médiocres travailleurs. Ils ne font guère plus de 2 à 3 kilos de borracha par jour. Les Caboclos en font de 3 à 4. Les femmes, Indiennes ou Caboclas, font généralement 1/2 kilo ou un kilo de plus que les hommes et peuvent fournir une moyenne de 4 kilos par jour de travail.

Le patron vend à ses engagés divers objets; ils font chez lui des dettes que celui-ci exagère et que ceux-là ne payent pas ou payent mal. En moyenne chaque homme revient au patron à près de 300 $ pour la saison, soit environ 4 fr. par jour, dettes, nourriture, logement, habillement, tout compris; et peut rapporter jusqu'à un conto de reis, soit 2,500 fr., au pair, ou de 10 à 12 fr. par jour. Mais il en est beaucoup qui travaillent peu, mal, et payent à peine la dépense qu'ils font à l'engagiste. Il paraît plus pratique de

regatiar, d'acheter la gomme aux Indiens et aux Caboclos que d'avoir des hommes à soi. On dit toutefois que la plupart des regàtões sont sans scrupules et que c'est par l'audace de leurs friponneries et l'exagération de leurs indélicatesses qu'ils arrivent à gagner de l'argent.

Au rio Negro les meilleurs seringueros, les Indiens et les Caboclos non engagés travaillant à leur compte, fournissent chacun par saison une moyenne de 20 à 25 arrobas (de 300 à 375 kil.). Au Purús où la masse des seringueros est Cearense, la moyenne par homme et par saison est de 40 à 50 arrobas. Le chiffre total des seringueros du rio Negro paraît être d'environ 800 individus.

Les dépenses à faire pour se procurer des hommes sont très variables. Les uns ne vont, ou n'envoient leurs recruteurs, que jusqu'à São-Joaquim, d'autres vont jusqu'au Codiari; les uns ne laissent pas au tuxau pour plus de 20 $ de marchandises par homme, d'autres en laissent pour plus de cent; les uns sont heureux avec leurs Indiens : pas un ne s'enfuit; d'autres voient fuir, pendant le voyage même de retour, leurs hommes déjà payés et vêtus. D'aucuns sont plus malheureux encore, leurs Indiens sont arrivés nus dans de grandes ubás achetées par le patron, celui-ci les a habillés, ils lui ont fait des achats, et ils s'enfuient au bout de quelques jours, volent les ubás, des fusils, du caoutchouc, tout ce qu'ils peuvent emporter, bien disposés à ne jamais payer ce qu'ils doivent, et allant reprendre chez le tuxau les marchandises qui sont le prix de leur engagement. On peut courir après : si on ne les rattrappe pas en route, arrivés dans leur village, peints à neuf, mêlés aux autres Indiens, le patron ne les reconnaîtra plus. On ne peut pas plus compter sur les Indiens, disent les regatões, que sur une poignée de puces. Heureusement que ces mauvais sujets se mettent rarement en tête d'assassiner le patron.

Ces Indiens sont les plus grands fuyards du monde. Traitez-les bien, traitez-les mal, rien n'y fait. Ils vous laisseront en n'importe quel moment du voyage, à la veille de terminer une expédition de deux mois; et qu'ils soient vos voisins, vos parents, peu leur importe. Si vous n'êtes pas sûr de votre équipage, prenez garde de descendre à terre : vos hommes vous planteront là, fuiront en masse, et vous laisseront sans canot, sans bagages, sans vivres, sur une plage, un rocher, une île déserte. Il y a quelques années un Anglais voyagait au rio Negro. Cet Anglais était un grand philanthrope; il traitait ses Indiens comme lui-même, avec force boîtes de conserves, force café, force cachaça. C'était le bon maître selon l'Évangile, il parlait toujours doucement à ses hommes qui étaient comme ses enfants. Un soir il pleuvait. On accoste, on fait du feu, on dîne, on dort dans une petite île au milieu du rio. Le lendemain matin, de bonne heure, quand l'Anglais appela ses hommes pour les réveiller, il ne trouva ni homme, ni canot, ni farine, ni rien. L'équipage s'était éclipsé pendant la nuit, laissant là le philanthrope, aussi seul que Robinson après son naufrage. Six jours plus tard, une pirogue qui d'aventure longea le petit îlot y trouva un blanc à moitié fou et à moitié mort de faim, qui mangeait des feuilles. C'était le pauvre Anglais, qui pleurait de rage.

Les objets que préfèrent les Indiens pour contracter l'engagement sont les fusils, les haches, sabres et couteaux, les toiles, le plomb et la poudre, les petites malles. Ces engagements n'ont rien de bien défini, ni en durée ni pour les conditions. Le regatão cherche généralement à exploiter ses hommes autant qu'il peut, et ceux-ci se sauvent quand la fantaisie leur en prend. Nulle autorité n'intervient ni ne peut intervenir. L'autorité est chose illusoire au rio Negro. Les engagés nouveaux sont plus honnêtes, moins exigeants,

moins vicieux que ceux qui ont déjà travaillé avec les civilisés. Plus on les a pris loin et moins, généralement, ils pensent à s'en aller. Cependant quelques douzaines de Cobbeos viennent déjà de s'enfuir de chez leurs patrons du bas rio Negro.

On n'a guère de prise sur les Indiens, car ces gens-là n'ont pas de besoins. Un Indien prend de l'étoffe chez un regatão. Il va travailler au caoutchouc pour payer sa dette. Au bout d'un mois, il a fait assez de gomme pour s'acquitter. Il pourrait travailler trois mois encore et acheter d'un seul coup pour trois années de provisions. Il ne fait plus rien. « Pourquoi travaillerai-je, dit-il, j'ai payé ma dette. » Et que l'on ne suppose pas que c'est par conscience que l'Indien s'est acquitté envers le patron. L'Indien est calculateur, il sait que s'il ne paie pas, le regatão se paiera en nature, sur la roça, la femme, la fille du débiteur, et surtout qu'à l'avenir il refusera au mauvais payeur tout crédit nouveau. C'est *l'intérêt bien entendu* qui est la loi morale de l'Indien.

Région très peu densément peuplée d'une population de qualité médiocre, terre sans culture et de peu de commerce, tel est ce rio Negro, pays neuf et pourtant en décadence, qui n'a jamais cessé d'être un désert et qui pourtant compte déjà bien des ruines, riche de son sol et de ses produits spontanés, mais dépérissant faute de bras, de bonne émigration, d'émigration européenne.

Manáos. — La merveille du rio Negro et de l'Amazonie est Manáos, la jeune, belle et ambitieuse capitale, le Saint-Louis de l'Amérique du Sud.

A quelle cause Manáos doit-elle sa prospérité actuelle? A plusieurs, sans doute; mais incontestablement c'est surtout au récent développement de la navigation à vapeur que Manáos doit d'être ce qu'elle est aujourd'hui.

Les bateaux à vapeur, qui ont été le signal d'une véritable révolution économique dans l'Amazonie en même temps qu'ils ont été le moteur le plus énergique du progrès de la contrée, ont fait la fortune de Manáos.

C'est le 25 mars 1874 qu'arriva à Manáos le premier vapeur venu directement d'Europe. Dix ans plus tard, le 24 février 1884, le vapeur *Espirito Santo,* de la *Companhia Brazileira,* inaugurait le premier service direct entre Manáos et Rio de Janeiro par les ports du Sud.

Aujourd'hui aucune autre ville de l'empire, et peut-être de l'Amérique du Sud, ne possède un plus magnifique réseau de navigation à vapeur.

Des subventions considérables sont payées annuellement aux diverses compagnies. La *Compagnie de l'Amazone*, pour ses innombrables services, touche 135 contos; la *Compagnie de Manáos,* 36; *la Red Cross Line,* 40, pour cinq voyages annuels entre Manáos et Liverpool via Pará, Lisbonne et le Havre; la *Booth Line*, 30, pour trois voyages annuels entre Manáos et New-York; la *Companhia Brazileira*, 72, pour étendre jusqu'à Manáos les trois voyages mensuels qu'elle faisait de Rio au Pará. Enfin une subvention de 36 contos, pour six voyages par an entre Manáos et le Havre par Pará et Lisbonne, a été offerte à une compagnie française, celle des *Chargeurs Réunis*, qui hésite à accepter et va sans doute se laisser évincer au profit d'une compagnie allemande ou d'une compagnie italienne qui ont déjà fait leurs offres.

Ce qui donne un chiffre total de 313 contos soit de 6 à 700,000 fr. pour les subventions annuelles aux compagnies à vapeur. Il suffit de consulter les deux tableaux ci-dessous pour se rendre compte que ce n'a pas été là de l'argent mal placé.

Revenus Impériaux de la Province de l'Amazone.

1878-79	191.975 $ 665
79-80	312.322 $ 097
81-81	420.912 $ 693
81-82	507.710 $ 708
82-83	791.808 $ 774
83-84 (1er semestre)	494.557 $ 643

Revenus Provinciaux de la Province de l'Amazone.

1878-79	839.173 $ 342
79-80	1.065.069 $ 659
80-81	1.330.922 $ 617
81-82	1.765.787 $ 849
82-83	2.948.400 $ 889
83-84 (1er semestre)	1.861.100 $ 350

Du 31 mai au 9 juillet je cherchai à Manáos une occasion pour monter au rio Branco. Mais ces occasions sont rares à cette époque de l'année. Mes excellents amis, M. d'Anthonay dont j'ai déjà parlé plus haut; MM. Kahn et Polack, intelligents alsaciens qui ont su se créer, en quinze ans, une des plus importantes maisons de commerce de l'Amazonie, charmèrent les loisirs de mon attente.

CHAPITRE VIII.

LE RIO BRANCO.

Difficultés et dangers du voyage. — Après plus d'un mois d'attente à Manáos (31 mai-9 juillet), je trouve enfin une occasion pour le rio Branco : un senhor José Thomé Gonçalves, fils des Alagoas récemment établi à l'Uraricuera, m'offre passage à bord de son batelão. Quinze jours auparavant j'avais déjà cru rencontrer une occasion : le 14 juin je m'étais rendu à Tauapeçaçu m'informer d'un batelão qu'on m'avait dit en partance pour le haut rio Branco. C'était une fausse alerte; le 22 j'avais dû rentrer à Manáos.

On ne peut guère trouver qu'à Manáos des occasions pour le haut de la rivière : ce sont les grands bateaux des fazendeiros, qui descendent chargés de bétail et remontent chargés de marchandises. Mais on peut arranger, à Moura ou à Carvoeiro, un canot et trois ou quatre hommes pour remonter jusqu'à Boa Vista. Toutefois, ce n'est pas du jour au lendemain, et on peut parfaitement perdre quinze jours, même un mois, avant d'avoir trouvé son affaire.

Le voyage n'est pas sans présenter quelques dangers. D'abord vos hommes peuvent très bien vous abandonner sur une plage où vous aurez des chances sérieuses de mourir de faim. Ensuite il y a les Indiens du Jauapiry. Ces ex-cannibales ont été trop récemment domestiqués par le directeur du Musée Botanique de l'Amazone, M. Barbosa Rodrigues.

Les pauvres sauvages se livrent presque quotidiennement aux fantaisies les moins rassurantes. Ils pillent les gens de Moura et les batelões qui passent et massacrent de temps à autre quelques civilisés.

Enfin, deux incidents tragiques tout récents donneront à mon voyage un cachet de pittoresque et de dramatique assez alléchant. Il y a quelques mois, un nommé Miranda, employé de mon hôte à Manáos, M. d'Anthonay, mourait aux environs de Vista Alegre, dans ce même batelão qui m'emporte. Le mystère de sa mort se complique encore de la disparition de toutes ses valeurs, qui ne furent jamais retrouvées.

Le second incident a pour moi un intérêt tout spécial. Fernando, fazendeiro du haut rio Branco, partit en 1882 de São Joaquim, se dirigeant sur Manáos. Il emmenait avec lui une vingtaine d'Indiens, qui tous l'abandonnèrent bientôt. Celui qui s'enfuit le dernier fut le ouapichiane José, qui se trouve précisément être le patron de mon hôte, José Thomé Gonçalves. Depuis, Fernando ne reparut plus. José l'avait abandonné vers la source de l'Anauá. Les uns disent que ce José aurait assassiné Fernando; d'autres que Fernando serait mort de faim ou aurait été tué par les Indiens « bravos »; d'autres, enfin, que l'infortuné voyageur serait prisonnier d'une prétendue Maloca des Femmes. Or, l'itinéraire que suivit Fernando jusqu'à l'endroit où il disparut est aussi celui que j'entends parcourir.

Une légende du rio Branco : la Maloca des Femmes (1). — Cette Maloca des Femmes est une légende du rio Branco, que là-bas chacun vous raconte pour le pittoresque sans y ajouter grande foi, que chacun, Indien ou civilisé, arrange un peu à sa manière, et que nous reproduisons ici pour montrer de combien de façons l'imagination populaire est capable de triturer

(1) La Maloca (prononcez Maloque) des Femmes : La Maison, la Tribu des Femmes.

cette malheureuse légende des Amazones. D'ailleurs, la Maloca des Femmes a peut-être un fond de vérité; pourquoi pas?

Il y aurait, assure-t-on, dans l'intérieur, du côté des sources de l'Anauá ou du Jauapiry, une tribu de femmes vivant seules, ou du moins gardant pour elles, avec un soin jaloux, le gouvernement de leurs malocas. Ce ne seraient ni des femmes répudiées ni des guerrières; il faudrait chercher l'origine de la petite nation dans une association d'hétaïres. Ces femmes sont de couleur claire et d'une beauté remarquable, beauté surtout passionnelle et provocante, ce qu'expliquerait la sélection et l'atavisme. On trouverait chez elle un phénomène fort rare chez les populations indigènes de l'Amérique : la pratique habituelle du vice lesbien avec la particularité physique qui y a donné lieu. La Maloca des Femmes ne serait qu'une association de plaisir, un couvent de jouisseuses, héréditairement expertes, savamment et passionnément voluptueuses. Le plaisir constituerait leur principale occupation, le but de leur vie, et elles s'y adonneraient autant que peut le supporter leur constitution physique. Elles feraient peu de cas des hommes qu'elles ne connaîtraient que comme à-point, pour varier le plaisir, et aussi pour en obtenir des filles. Pour les enfants mâles, elles les immoleraient peu après leur naissance dans des cérémonies solennelles. Elles ne veulent point créer de castes d'hommes asservis, elles les prennent de rencontre, le plus souvent en les faisant prisonniers sur quelque tribu voisine. C'est plus piquant, et en somme moins périlleux pour le maintien de leur état social. Elles admettraient aussi des engagés volontaires. Les femmes se nourrissent bien et nourrissent bien leurs hommes; l'usage des aphrodisiaques est fréquent. Elles ont entre elles des amantes dont elles se montrent fort jalouses, mais elles ne le sont pas de leurs hommes, dont elles se partagent honnêtement les forces surexcitées par le « con-

guérécou (1) ». Elles ont des magasins, des cuisines, des maisonnettes privées, des salles communes de plaisir, des bosquets. Elles usent d'ornements de fêtes, de parures à la mode des anciens Tupis, mais vont ordinairement dans un état de nudité complète, sans tangue. De même les hommes n'ont pas de calembé (2). Quand ceux-ci sont arrivés à un état d'impuissance incurable, ce qui arrive généralement aux approches de la quarantaine, tout en les utilisant pour certaines jouissances secrètes qui ne sont pas sans douceur ni compensation pour ces malheureux, bien qu'ils les provoquent sans les partager, les femmes emploient ces retraités de l'amour à la culture des jardins et à la pêche. Pour elles, elles se réservent la chasse et la guerre. Ce qui leur assure le succès dans les expéditions qu'elles entreprennent ou dans les attaques qu'elles ont à repousser, est une habileté extraordinaire à déployer des ruses vraiment diaboliques et aussi la connaissance profonde qu'elles ont de poisons subtils avec lesquels elles empoisonnent leurs flèches. Elles sont d'ailleurs fort habiles au tir de l'arc. Et pourtant, en somme, leur humeur est douce, pacifique et bonne. Dans leurs fréquentes orgies elles ont assez souvent des accès de fureur hystérique, n'engendrant pourtant que bien rarement des maladies nerveuses, des rixes ou des violences.

Région des Jauapirys. — C'est dans le bas rio Negro, en face de la région des Jauapirys, que me fut racontée pour la première fois l'histoire de la Maloca des Femmes. Je ne rencontrai jamais les Lesbiennes de l'Amazone, qu'il est permis de traiter en mythe. Malheureusement on ne peut se conduire de même vis-à-vis des Jauapirys. Les trop fréquents assassinats et les quotidiennes exactions commises par ces Tobas du rio Negro, ne permettent pas aux civilisés

(1) Le conguérécou est un aphrodisiaque local.
(2) Le calembé est la feuille de vigne des hommes; et la tangue celle des femmes.

de douter de leur existence. Hâtons-nous d'aborder à cette région peu hospitalière, mais fort intéressante.

Le bas rio Negro est plutôt un archipel qu'une rivière. De chaque côté du cours d'eau véritable sont les paranas, espèces de fausses rivières, canaux naturels, parfois au nombre de huit ou dix de chaque côté, se rattachant àl'artère principale, et coulant entre des îles innombrables. Parfois ces paranas ne sont pas plus larges qu'un ruisseau, parfois ils sont plus larges que la Seine ou la Loire à l'embouchure. Ils présentent une topographie de labyrinthe, des perspectives bizarres, des échappées fantastiques qui animent la monotonie de ces forêts vierges, toujours silencieuses, que ne réussissent pas à égayer les rares oiseaux qui les habitent. On ne rencontre personne dans ces paranas : c'est le désert. A peine, de myriamètre en myriamètre, quelque petit sitio caché dans la forêt et révélé le plus souvent par la pirogue du seigneur du lieu, un pauvre diable d'Indien qui va *marescar* (pêcher). Encore le poisson est-il fort rare ; on en trouve seulement dans les lacs et pendant la saison sèche. Le centre de pêcherie de toute la région est un grand lac d'environ dix kilomètres de longueur, sur la rive gauche de la rivière, en face d'Ayrão. C'est dans ce lac-golfe que se jettent le Cunamahuaú et le Curiuahú, le double affluent d'entre Anavillana et Jauapiry. Seulement rattachés entre eux par les besoins de la pêche et de la navigation, les sitios, perdus dans le désert des bois et des eaux, vivent dans un état d'isolement presque complet. Actuellement (juillet 1884), par frayeur de la *bechiga* (variole), qui sévit à Manáos et fait de terribles ravages dans les rangs de la population indigène, ils se mettent mutuellement en quarantaine. Quand la variole s'abat sur l'un d'eux, elle tue toute la famille, et le dernier attaqué meurt sans avoir personne pour lui fermer les yeux et préserver son cadavre des vautours.

Ces sitios, de Manáos à Ayrão, sont beaucoup plus nombreux sur la rive droite que sur la rive gauche. D'Ayrão à l'embouchure du rio Branco, il n'y a plus un seul sitio de ce dernier côté, tous sont rive droite. La rive gauche ne possède réellement qu'une maison civilisée : le sitio-fazenda du capitão Hilario, petit vieux mameluco intelligent et hospitalier. Ce sitio est situé sur le grand parana d'Anavillana, entre la rivière du même nom et le rio Piaú. Tous les villages, tous les centres en formation : Tauapeçaçu, Muirapinima, Ayrão, Moura et Carvoeiro, sont rive droite.

Cet abandon presque complet de la rive gauche est dû à la présence des Jauapirys et autres Indiens bravos. C'est dans les forêts de cette rive qu'habitent, des portes de Manáos à la bouche du rio Branco, des Indiens féroces qui, depuis la fin du siècle dernier, sont la frayeur du bas rio Negro. Les plus connus de ces Indiens sont ceux qui habitent le rio Jauapiry, en face de Moura, qu'ils ont attaqué plusieurs fois, ce qui leur attira à diverses reprises de terribles représailles de la part des habitants du village. Une chaloupe de guerre stationne à Moura pour protéger les civilisés. On appelle ces Indiens Jauapirys, du nom de leur rivière, mais ils se donneraient, paraît-il, à eux-mêmes le nom du Uaïmiris (1). Ou, peut-être encore, ce nom ne serait-il qu'un sobriquet donné par les autres Indiens, mansos, de la contrée. Il est bien difficile de faire l'ethnographie de ces tribus, et à plus forte raison leur histoire; cependant il est un certain nombre de données qui paraissent aujourd'hui incontestables. Les Uaïmiris seraient de la même famille que les Krichanas du haut Uraricuera. Il y a une vague histoire d'un exode par le Takutú, exode à la suite

(1) Uaïmiris, en français : Ouaïmiris. J'ai vainement essayé de soumettre tous ces noms à une loi orthographique unique. Je ne pouvais adopter toujours l'orthographe française ou toujours l'horthographe portugaise, ou faire toujours un choix logique. Le lecteur qui m'aura suivi jusqu'ici saura fort bien se tirer d'affaire.

duquel la nation krichana se trouva divisée en deux parties, celle du haut Uraricuera, celle du Jauapiry. La langue des Uaïmiris offre beaucoup d'analogie avec le krichana, le porocoto, le macuchi, le chiricumo (la langue de ces derniers est connue par l'intermédiaire de Chiricumos mansos du haut Amajari). Krichanas, Macuchis, Yarecunos, Porocotos, Chiricumos, formaient au siècle passé, dans le haut bassin du rio Branco, un groupe compacte de tribus bravas. Mais les Uaïmiris ne doivent pas être de race krichana pure. La population indigène du bas Jauapiry et du bas Taruman est composée en majeure partie d'Aroaquis et de Pariquis subjugués par les tribus bravas venues du nord. Les Uaïmiris doivent renfermer beaucoup d'éléments Aroaquis et Pariquis. Ces Uaïmiris habitent au bas de la première cachoeira du rio Jauapiry. Au-dessus de la cachoeira se trouvent d'autres familles krichanas, plus pures, ou peut-être mélangées de Cucoachis et de Chiricumos. Ce sont les Kirichamans et les Cuitias qui habitent le rio Jauapiry, les premiers au sud, les seconds au nord; et les Assahys qui habitent entre le Moyen Jauapiry et le Moyen Urubú (de Silves), occupant probablement les sources du Piaú et de la Coieira. Ce sont ces Assahys qui empêchent la tribu manso des Uayeués de descendre à Manáos. Ceux qu'on a vus des Uaïmiris, Kirichamans, Cuitias, Assahys, étaient peu adroits au tir de l'arc et leurs flèches étaient grossières et primitives. Ils ne connaissaient pas l'urari et l'art d'empoisonner les flèches.

Le Taruman Assú, petite rivière qui débouche dans le rio Negro, un peu en amont de Manáos, est presque aussi redouté que le Jauapiry. Au-dessus de la première cachoeira du Taruman Assú, se trouvent, paraît-il, des *mucambos* d'esclaves fugitifs et de soldats de Manáos, assassins déserteurs. Ces mucambos sont fort hostiles et les civilisés ne s'y aventurent pas. Au-dessus de ces mucambos, le rio, bordé,

dit-on, de petites savanes longues et étroites, serait habité par une tribu féroce et nombreuse, puis, plus haut, par les Assabys, de famille krichana.

Ce groupe compacte de tribus bravas se continue jusqu'au versant sud de la cordillière de Caiirrid par les Cucoachis et les Chiricuumos. Ces tribus ne sont point des tribus belliqueuses faisant la guerre aux civilisés et aux mansos, ce sont des tribus *canaémés*, comme disent les Indiens du haut Branco, c'est-à-dire des tribus d'assassins de profession, élevés de génération en génération au meurtre et au vol, tuant pour le plaisir de tuer, ne mangeant point leurs victimes mais utilisant leurs tibias pour faire des flûtes, leurs dents pour faire des colliers. Tout ce qui n'est pas de la tribu ou de l'association de tribus est immolé par les canaémés aussitôt qu'ils le peuvent. C'est leur façon à eux de comprendre le patriotisme et d'appliquer le précepte antique : étranger, ennemi. Ces canaémés font penser à telles sectes sivaïstes de l'Inde. Les tribus mansas ont une peur terrible de ces bêtes fauves, avec lesquelles elles n'entretiennent aucune relation, si ce n'est celle de victime à assassin. Des Indiens d'une douzaine de tribus différentes, m'ont affirmé qu'il existait chez les canaémés une corporation de pagets (prêtres-sorciers), disposant d'une grande influence. La chose paraît d'autant plus probable que l'on sait que les diverses tribus canaémés sont alliées et plus ou moins solidaires.

Laissant derrière moi la rive des canaémés, j'arrivai enfin à la bouche du rio Branco. C'était le 14 juillet. Je ne manquai pas de fêter comme je pus le glorieux anniversaire. José Thomé Gonçalves, républicain ardent, s'associa avec enthousiasme à ma manifestation. Les hommes civilisés n'ont qu'un petit nombre de moyens de manifester leur joie. José et moi nous étions pauvres : nous brûlâmes de la poudre toute la journée, les échos ordinairement muets du bas rio

Branco retentirent des décharges répétées de notre mousqueterie à bon marché. Je guettai l'effet sur les Indiens qui ramaient le batelão. Ils avaient cru d'abord à une attaque des canaémés, puis ne voyant pas apparaître le moindre Jauapiry, ils nous regardèrent avec étonnement. Le patron, un Uapichiana, expliqua à ses camarades : « Nrouaré caraï aouna caïmène, » dit-il. Ce qui signifie à peu près : « Tous ces blancs sont à moitié fous. »

Navigation au gancho et à la forquilha. — Pour remonter le rio Branco en batelão, à l'époque des grosses eaux, on grimpe lentement et péniblement le long de la rive en s'accrochant avec le *gancho* (crochet), et en poussant à la *forquilha* (fourche), dans les branches des arbres, les lianes, la végétation aquatique.

L'été le batellão est poussé au *varejão* (perche) dans l'étroit et peu profond chenal qui serpente entre les plages sablonneuses presque ininterrompues de la rivière.

Dans le rio Negro les batelões ne naviguent que dans les paranas. On évite de prendre le large, à cause des *trovoadas* (tempêtes) presque toujours terribles dans cette rivière, d'autant plus qu'il est impossible de trouver un refuge, les *ingapós* (marais, terres noyées) qui bordent les rives des îles ou de la terre ferme, s'étendant pendant l'hiver à de très grandes distances et constituant un infranchissable labyrinthe. En avril, au bas rio Negro, les deux rives de terre non inondées sont certainement distantes de plus de soixante kilomètres, depuis Ayrão jusqu'à Tauapeçaçu.

L'hiver comme l'été, au rio Negro, à la descente de la rivière, on laisse toute la nuit le batelão aller à la dérive, ce qui fait toujours faire un peu de chemin. Dans cette rivière, la rame longue (une pagaye emmanchée d'un long bâton) est seule employée.

Pour descendre le rio Branco, l'été, on va au varejão

comme pour remonter (à la même époque). L'hiver, on va à la rame longue comme au rio Negro.

Dans les deux rivières, la différence entre la crue et l'étiage est d'environ 10 mètres dans le bas des rivières et 4 dans le haut.

Les batelões, employés d'une façon spéciale et exclusive pour transporter le bétail, sont de grands bateaux plats pouvant charger de dix à trente bœufs. Leur équipage se compose de huit à dix hommes, presque toujours Indiens du haut rio Branco, et d'un patron.

Pendant l'été, on met jusqu'à vingt jours pour descendre le rio Branco en batelão, et dix seulement pendant l'hiver. En hiver, on met de cinq à dix jours pour descendre le rio Negro, et en été à peu près le même temps. Pour remonter, on perd en moyenne quinze jours au rio Negro, et au rio Branco quarante l'été, soixante l'hiver.

Une montaria bien équipée monte de la bouche du rio Branco à Boa Vista en dix ou quinze jours. L'été, il faut qu'elle prenne par la bouche de Boyassú, les deux autres embouchures sont presque à sec. Une bonne chaloupe à vapeur peut monter en trois jours et descendre en deux.

Pour la navigation de Manáos aux campos du rio Branco, il faut tenir compte de cette particularité que l'itinéraire étant coupé par l'Équateur, on a l'été au rio Branco (de Carmo et au-dessus) quand on a l'hiver au rio Negro, et inversement. Au rio Branco, l'été dure de septembre à mars et au rio Negro de mars à septembre.

C'est avec les plus grosses eaux que nous remontons le rio Branco. Le courant est tellement fort que nos rames longues ne peuvent le vaincre. Nous improvisons les deux instruments de rigueur. Le *gancho* est une latte de quatre à cinq mètres, munie à une extrémité d'un bâtonnet solidement fixé par des cordes ou des lianes et faisant crochet.

La *forquilha*, un peu moins longue mais plus forte, est munie à une extrémité d'une fourche naturelle. Le batelão rasant la rive, les Indiens accrochent leur gancho et tirent fortement sur leur instrument pendant que deux hommes font effort en sens contraire avec les forquilhas.

On navigue ainsi sous bois, les branches éraflant la tolda, le fragile toit en voûte, fait de feuilles de palmier, insuffisante protection de l'embarcation contre les intempéries et les accidents du voyage, abri médiocre qu'envahissent les fourmis projetées par les secousses des branches frôlées. Les piões, les carapanas, les mosquitos, les carapatos, dérangés par notre manœuvre, se répandent en nuage autour de nous. Il faut être occupé sans cesse à chasser ces insectes et à se débarrasser des fourmis et des punaises qui se promènent sur le corps. Les conditions les plus avantageuses pour naviguer de la sorte, sont de rencontrer des arbres ou des arbustes assez élevés, donnant prise aux ganchos et aux forquilhas, et sous lesquels le batelão puisse passer librement.

Souvent, plusieurs fois par jour, quand le courant est trop fort, on envoie la montaria donner de l'espia au batelão, ce qui augmente un peu la vitesse. L'espia est un gros et long câble, généralement fait de piaçaba, que l'on attache devant à quelque forte branche et sur lequel on tire. On remorque ainsi la lourde embarcation comme si l'on était dans les cachoeiras.

Parfois le gancho n'accroche pas bien aux branches et le courant emporte le batelão pendant quelques centaines de mètres, lui faisant perdre ainsi plusieurs heures de peine.

Fréquemment les hommes des ganchos, et surtout ceux des forquilhas sont, à la suite d'une impulsion trop vive, projetés à la rivière, ce qui provoque une hilarité générale de la part des camarades plus heureux ou moins maladroits.

Vu de la rive opposée, le batelão allant au gancho et à

la forquilha, fait l'effet d'une immense araignée, cheminant avec lenteur le long de la rive, à laquelle elle se cramponne avec ses longues pattes.

Et l'on va ainsi, dans les insectes, car il y en a beaucoup pendant l'hiver sur les rives du rio Branco. Le voyageur anglais B. Brown (1860), prétend le contraire. C'est que ce voyageur remonta la rivière pendant l'été, en décembre. Il est évident que dans le chenal que les eaux se ménagent entre les plages de sable, il ne saurait y avoir beaucoup d'insectes. Mais si Brown était allé chasser sur les rives et quelque peu dans l'intérieur, il aurait, bien qu'il se trouvât alors en été, gardé au moins pendant quelques jours un cuisant souvenir de ces « pragas », qu'il représente comme n'existant qu'en quantité négligeable. Les carapanas, mosquitos et principalement les piões, cessent à l'entrée de la région des campos qui en est complètement libre. Mais toute la région de la forêt vierge en est infestée, principalement aux environs de Carmo et de la Cachoeira. Toutefois, même dans ces endroits « privilégiés », les « pragas » du rio Branco sont encore bien plus supportables que leurs émules, ceux du Mapa et du Purús.

Le rio Branco est plein d'îles comme le rio Negro. Au rio Branco, elles forment le plus souvent une ligne occupant le milieu de la rivière. Pendant tout l'hiver, ces îles sont inondées ainsi que les rives à une grande distance dans l'intérieur. On ne peut alors s'aventurer qu'en montaria dans les ingapós.

Des lacs innombrables, immenses ou minuscules, bordent les rives jusqu'à la région des campos. Au siècle passé, les habitants des povoações, aujourd'hui disparues, ne naviguaient guère dans la rivière, mais par les lacs qui bordent son cours et qui communiquent presque tous entre eux ou avec la grande artère.

Les marais occupent aussi une immense étendue. Quand on voyage l'hiver dans cette contrée, on entend poser à chaque instant cette question : « Est-ce terre ferme? »

L'hiver, la navigation n'est pas sans présenter quelques périls. Plusieurs fois, de gros arbres ou des palmiers pourris, ont manqué d'écraser le batelão dans leur chute. Plusieurs fois ils s'abattirent à quelques pieds de notre embarcation, cinglant le flot avec violence et nous faisant danser comme sur une mauvaise mer.

En quelque saison que ce soit cette navigation présente peu d'attrait. Les rives sont bordées d'embaübas, petits arbres à tige creuse et aux feuilles larges, dans le genre de celles du figuier. Chaque pied d'embaüba est couvert, de la ligne des eaux aux dernières feuilles, d'une multitude innombrable de ces fourmis terribles que les Brésiliens appellent *formigas de fogo*. Ce supplice, joint à celui des pragas, suffirait à enlever tout charme à la navigation au rio Branco, surtout pendant l'hiver. De plus, il y a l'ennui de ne pouvoir se livrer à aucun travail intellectuel dans une embarcation où règne à peu près en permanence un nuage de fumée. Il y a toujours un Indien occupé à faire la cuisine de l'équipage. La préparation d'une cuisine dont un nègre ne voudrait pas vaut au passager des maladies d'yeux. Pour descendre, il y a encore un inconvénient de plus. Le batelão étant chargé de bœufs, on ne peut que vous aménager à l'arrière une petite prison d'un mètre carré, où vous ne pouvez même pas tendre votre hamac. Le bétail, enfin, ne pouvant supporter un long voyage sans amaigrir considérablement ou mourir en forte proportion, on n'accoste pas une seule fois de Boa Vista à Manáos. Le batelão cheminant, un Indien va, dans la montaria, couper le *capim* (l'herbe) pour la nourriture des bœufs.

Fuite d'Indiens. — Avant de poursuivre notre description

du rio Branco, parlons de suite de l'inconvénient ordinaire et le plus grave des voyages en batelãos : la fuite des Indiens.

Ces Indiens sont fugitifs en diable, le meilleur traitement n'y fait rien, les plus horribles perspectives ne les effraient pas.

Voici deux histoires de fuites arrivées au début de notre voyage :

Un Indien est en fuite, il a volé une des deux montarias du bord. Le maître, mon ami José Thomé, se jette dans l'autre et poursuit le drôle deux jours et deux nuits. L'Indien, après s'être perdu dans les paranas, ne trouvant plus sa route et craignant de mourir de faim dans ces déserts, guette le passage du batelão, qu'il finit par rencontrer. José Thomé raille amèrement le fugitif, mais il ne le frappe pas. Il lui dit simplement : « On t'exécutera ce soir. » Après le dîner, sur l'avant, long interrogatoire à la lueur d'une lampe fumeuse qui fait plus noire encore la nuit obscure qui nous environne. Remontrances sévères, puis l'exécution. Un Indien, celui dont la toile qui paye son travail a été volée par le fugitif, s'arme d'un fer de bêche et en frappe à plat de grands coups dans la main du pauvre diable, qui hurle de douleur avec des contorsions pitoyables, mais bientôt passe à des lamentations déchirantes, quand José Thomé lui inflige à son tour, avec une ardeur croissante, le cruel châtiment. Les autres Indiens sont là, rangés en cercle, impassibles et silencieux, autour du supplicié et du bourreau. Le supplicié reçut environ une cinquantaine de coups. Ensuite José Thomé lui fit attacher les mains derrière le dos, lui fit mettre les poucettes, et l'envoya se coucher dans cette position sur une planche de l'avant, le ventre en bas, à la pluie. Le lendemain, malgré ses mains endolories et meurtries, il rama tout le jour comme les camarades. José Thomé était blanc, il avait été élevé à Rio de Janeiro, et, en somme, n'était pas cruel. Il pensait qu'à chaque milieu spécial convient un

genre spécial de pénalité. Les Mamelucos sont moins humains. C'est sur la plante des pieds, le fugitif étant maintenu sur le dos, qu'ils font appliquer jusqu'à cent coups de fer de bêche, avec des raffinements qui mettent le malheureux dans l'impossibilité de marcher pendant plus de quinze jours. Très habile : l'Indien pourra toujours travailler, mais il ne sera pas de sitôt en état de prendre la clef des champs.

Veut-on savoir pourquoi et comment les Indiens fuient? Voici l'autre histoire. Le batelão avait encore plus d'un mois et demi à faire avant d'arriver à Boa Vista. La *tripolação* (l'équipage) se composait de cinq Indiens. Les hommes étaient bien traités : café le matin, thé le soir, bonne farinha, carne secca, cachaça, et José Thomé et moi nous nous donnions la peine d'aller chasser pour nous et ces messieurs. Une nuit, après une chasse pénible sous la pluie, nous dormîmes profondément. Deux Macuchis profitèrent de la circonstance pour s'enfuir. L'un d'eux était une espèce de brute, un être stupide; l'autre, un garçon de mine avenante, doux, souriant, aimable, intelligent et soumis. Tous deux paraissaient satisfaits, contents de leur sort. L'un dormit, l'autre resta éveillé pour prévenir son compagnon quand l'heure serait venue. A minuit, ils pénétrèrent sous la tolde où José, moi et un Macuchi, dormions. Les deux fugitifs s'emparèrent des paquets de toile qui constituaient leur paiement (un paiement véritablement généreux), volèrent de la farinha, du fromage, des biscuits, du tabac, des outils pour la culture de la roça, causèrent longuement à voix basse avec le troisième Macuchi, burent ensemble notre cachaça, firent un *chibé*, une cigarette, puis les voleurs firent présent de quelques biscuits à leur compatriote, qui restait parce qu'il n'aurait pu retirer sa malle sans nous réveiller, et les deux drôles partirent après avoir fait leurs adieux à l'ami qui les chargea de commissions pour la maloca. José

et moi, fatigués de notre chasse sous la pluie, dormions d'un sommeil de plomb. Ils volèrent la seule montaria qui restât, et entreprirent leur voyage avec une mauvaise pagaye. Le lendemain, le troisième Macuchi, sans se faire prier, raconta tout, sans forfanterie comme sans embarras, simplement, comme si c'eût été la chose la plus naturelle du monde, et nous mit au courant des particularités les plus accessoires du projet de voyage de ses amis. Le complot était fait depuis plusieurs jours, le Macuchi en question savait tout, mais, dans ce cas, jamais un Indien ne trahit un autre Indien, à moins qu'il soit d'une tribu différente. Le lendemain, notre homme rama tout le jour et toute la nuit de l'air le plus indifférent. La dissimulation et la placidité sont les caractères distinctifs de l'Indien. Les fugitifs savent qu'ils seront probablement pris et rossés (et en effet ils le furent), que José Thomé, après leur avoir repris ce qu'ils lui ont volé ne les paiera peut-être pas, ils savent tout ce qu'il leur en coûtera, ils sont bien nourris et bien traités à bord, pourquoi se sont-ils enfuis, violant leurs engagements, laissant le batelão dans la presque impossibilité de continuer le voyage? « Parce que, dit le Macuchi dénonciateur, ils s'ennuyaient à bord. » Que faire avec de pareilles gens? Mais la fuite de deux Indiens n'est rien, il arrive de temps à autre que toute la tripolação s'enfuit laissant l'*encarregado* (le patron) tout seul, dans quelque région déserte, avec le batelão chargé de bœufs ou de marchandises. Et il est impossible d'obtenir une pénalité quelconque contre ces misérables. Si le fazendeiro a la naïveté de s'adresser aux autorités, il lui sera répondu par ce cliché d'une école connue : « Les pauvres sauvages, ils ne savent ce qu'ils font, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer. »

Sitios et povoações. — L'alimentation n'est pas difficile à se procurer dans les voyages au rio Branco, le gibier et le

poisson sont abondants, par suite de l'état désert de la rivière. Il n'y a pour ainsi dire pas d'habitants de la bouche à Boa Vista. La population a suivi les Indiens, que l'on ne trouve plus aujourd'hui que dans la région des Campos.

Aussi le rio Branco jusqu'aux Campos est-il le paradis du chasseur et du pêcheur. Pacas, cutis, veados, antes, mutums, cujubims, araras sont très communs. De nombreuses bandes de pécaris traversent les forêts. On dit ceux du Mocajabi et de l'Anauá les plus féroces de la contrée. Les onças (jaguars) sont rares. On n'en trouve guère qu'aux environs des fazendas nationales où les Indiens les chassent à pied, au fusil, et à cheval, au lazzo. Parmi les poissons, il faut citer comme les plus intéressants de la faune du rio Branco, le pirarucú, le peixe-boï, la pirahyba, la piranha, les gymnotes, les botos, le surubim, le jandiá, le tucunaré. Parmi les tortues, des tracajás et des matamatás très nombreuses ainsi que d'énormes tartarugas. L'été, les tartarugas se rencontrent en quantités innombrables, et les plages de sable sont pleines de leurs œufs. Parfois tel batelão revient avec une économie de cinq à six douzaines de tartarugas, économie faite sur le nombre de celles *tournées*, en passant, pour la nourriture quotidienne.

L'embouchure du Chéruini, rivière lacustre de peu de cours, est à peu près à égale distance de l'embouchure du rio Branco et de l'ancienne povoação de Santa-Maria. Il y a, au Chéruini, un peu dans l'intérieur, dans la région des lacs de cette rivière, quelques sitios, une demi-douzaine au plus, peuplés d'Indiens, de Mamelucos et de Zambos, qui y vivent de chasse, de pêche, et de la culture des roças.

Santa-Maria était rive gauche. Il n'y reste plus rien. Il est même impossible de dire d'une façon précise : la

povoação était ici. Les Portugais avaient établi le village sur une bande de terre ferme d'environ deux kilomètres de largeur sur dix de longueur, la première que l'on rencontre depuis la bouche du rio Branco. Par derrière est un marais qui, l'hiver, s'étend, complètement inondé, jusqu'au rio Jauapiry qui est voisin. C'est cette particularité qui permit autrefois aux Indiens du Jauapiry de se montrer à Santa-Maria, qu'ils pillèrent, ce qui contribua à faire abandonner la povoação bientôt désertée par les Indiens mansos qui la peuplaient. Ce marais du Jauapiry est peut-être une ancienne bouche de la rivière qui se serait déversée alors dans le rio Branco par le lac Boyassú ou le lac Chibedaucur. La région entre ces lacs et le rio Branco, sauf la terre ferme de Santa-Maria, est inondée tout l'hiver.

Un peu en amont de Santa-Maria, sur la même rive, se trouvait *Pesqueiro*, ancienne pêcherie royale pour l'approvisionnement de la petite garnison de São-Joaquim. Pas un vestige; la forêt a tout repris.

L'igarapé grande d'Agua Boa de *Tapará* débouche un peu au-dessus de Pesqueiro et du lac Boyassú. On a remonté cette importante rivière pendant douze jours sans trouver de cachoeira ni d'Indiens. On dit que Tapará et Jauapiry ont un cours à peu près parallèle.

Le premier sitio que l'on rencontre sur les rives du rio Branco est celui du vieux Portugais Bernardo Correio qui fait du bois pour les chaloupes à vapeur et s'occupe des pêcheries. Ce sitio est rive droite, un peu au-dessous du lac de Cuarena et à une portée de fusil en amont d'un canal naturel qui fait communiquer le Cheruini et le rio Branco, canal appelé du nom caraïbe de Mataruni.

Le lac de *Cuarena*, qui débouche dans le rio Branco, un peu au-dessus de Bernardo Correio, se relie à une série de lacs qui s'étendent vers le nord, et dont le dernier dé-

bouche près du Carmo. Ce sont les lacs Méguédé, Curimaú, Curuaú. L'hiver, chacun de ces lacs communique avec le rio Branco. Ces lacs établissent la communication la plus directe entre Bernardo Correio et le Carmo. Au lac de Cuarena, il y a une douzaine de cases habitées. Les habitations sont peu dispersées et forment un village qui est le plus important du bas rio Branco. La population est composée d'Indiens, de nègres et de métis des deux races.

En face de cette série de lacs, sur l'autre rive, se trouvent les deux grands lacs Boyassúsinho et Matamatá.

On ne trouve absolument aucun vestige de l'ancienne povoação du *Carmo*. Elle était située en terre haute et jamais inondée, comme Santa-Maria. Un peu au-dessus du Carmo existent actuellement trois sitios de métis vivant de privations et de fièvres plutôt que de travail : *Gerenaldo*, *Claudo* et *Espirito Santo*. En face, sur l'autre rive, on trouve le grand lac Curiacú.

On rencontre ensuite l'embouchure d'une importante rivière, le Catrimani aux sources lointaines et mystérieuses. Il viendrait de la Parime et communiquerait avec le Padauiri et le Daïmini. On dit que le Catrimani, le Mocajahi, le Padauiri et le Maracá, prennent leurs sources dans un marécage, au pied de la serra Parime. Quelques débris de la nation Paochiana parcourent les forêts du Catrimani.

Un peu en amont, même rive, c'est l'embouchure de l'igarapé d'Agua Boa d'Enuini, embouchure aussi large que celle du Catrimani. L'Enuini n'est cependant qu'un petit cours d'eau. Il descendrait de la haute serra de Tapiirapecú et traverserait les campos qui sont au pied de cette chaîne de montagnes. On a vu, paraît-il, dans le haut de l'Enuini quelques bandes de ces Indiens *bugres*, mal connus et redoutés, que l'on signale également dans les campos de Caracaraï et à la cordillera de Concessão.

Après avoir trouvé, sur la rive droite, la bouche du grand lac Musú, et sur la gauche, celles des lacs Aricurá, Assahytuba et Capitari, on arrive au confluent de l'Anauá et du rio Branco. L'*Anauá* est désert dans son cours moyen et son cours inférieur. Au siècle passé, Gama d'Almeida fit de cette rivière, jusqu'aux environs des sources, un excellent relevé. Aujourd'hui Cucoachis et Chiricumos défendent le haut Anauá. On trouve des campos de peu d'extension au moyen Anauá et au Barauana. C'est dans ces campos que s'établirent quelques Uapichianas, il y a une quarantaine d'années, mais ils durent se retirer à cause de la longueur et de la difficulté des communications avec le rio Branco. Ces campos de l'Anauá et du Barauana ne se rattachent pas à ceux du Takutú. On y rencontre, assure-t-on, une quantité considérable de bœufs sauvages qui se seraient enfuis des fazendas au commencement de ce siècle.

En montaria, on remonte l'Anauá cinq jours sans rencontrer de cachoeiras, puis elles se succèdent sans interruption jusqu'aux sources. On en compte plus de cinquante principales. Dans cette région, la rivière est étroite de vingt-cinq à quinze mètres; l'hiver, elle n'a pas plus d'un mètre d'eau, et l'été elle est à peu près à sec. Au siècle passé, les Indiens du moyen Anauá communiquaient avec ceux des sources. Ils comptaient dix jours par terre, des premières cachoieras au Uachara. L'Anauá, disent les pêcheurs d'aujourd'hui, est la casa des tartarugas et des mutums.

Un Indien uapichiana, Bento, qui habite aujourd'hui le Cahuamé, fut pris enfant par les Cucoachis, qui massacrèrent son père et sa mère, imprudents visiteurs venus de Carmo chez ces canaémés. Les Cucoachis élevèrent l'orphelin. Ils vivent, dit celui-ci, dispersés dans les bois, habitant de petites huttes, très peureux des civilisés, se réunissant

par petites bandes pour attaquer les Indiens mansos des tribus voisines.

Après avoir passé, sur la rive droite, l'igarapé Uaïmi et la bouche du lac de *Carapanatuba,* on arrive à deux sitios situés sur une plage à laquelle on a donné le même nom qu'au lac. *Carapanatuba* se compose de deux cases uapichianas fort misérables, celle de Marco et celle de Laoriano.

Un peu en amont, même rive, est la bouche de l'émissaire du lago grande do Jacaré, et ensuite, rive gauche, l'igarapé, le lac et le village d'*Inajatuba.* Inajatuba est plus important que Carapanatuba. Près de la bouche de l'émissaire du lac se trouve le village, composé de quatre cases. La population se compose de Uapichianas descendus du haut rio Branco. Dans l'intérieur, sur les bords de la rivière qui tombe dans le lac d'Inajatuba, se trouvent des campos, commencement de ceux du Barauana. Il existe dans les campos d'Inajatuba des bœufs sauvages que les Uapichianas du village vont chasser. Les seigneurs du lieu sont les quatre Indiens Gaëtano, Maximiano, Simão et Laoriano. Ils parlent plus ou moins le portugais.

Un peu en amont, même rive, à la bouche de l'igarapé do Carneiro, le Portugais Vasconcellos a établi un grand seringal. Le caoutchouc est très abondant dans ces parages et d'excellente qualité.

On laisse ensuite, rive droite, les lacs des Ciganos et do Rey, et l'on rencontre ensuite le Majarani, grand déversoir du Catrimani, bras septentrional du delta de cette rivière. Pendant l'hiver le Majarani communique avec le Mocajahi par l'intermédiaire de l'igarapé Piahú.

Du Majarani au Mocajahi, sur la rive droite, on ne trouve pas une seule rivière, mais seulement de petits igarapés et de petits lacs de savane.

En face de la bouche du Majarani se trouve celle de l'importante rivière lacustre d'Auiá. L'Auiá communique, dit-on, avec le Barauana par le lac d'Annobom. De son côté, le Barauana communiquerait dans son cours moyen avec le cours moyen du Yauá Parana par une rivière lacustre étroite, espèce de canal naturel. Et ce canal naturel communiquerait aussi avec l'Auiá. Les Uapichianas établis il y a quarante ans dans les campos du Barauana et de l'Anauá, vérifièrent à plusieurs reprises ces diverses communications. Ce serait le lac Annobom qui serait le grand distributeur des eaux dans ce district géographique, alimentant à la fois le Barauana, l'Auiá et le Yauá Parana.

Plus haut, on trouve, rive droite, les bouches des lacs do Frio et Uuayauarana, et ensuite Vista Alegre.

Vista Alegre est construit sur l'emplacement d'un petit village disparu : Inajatuba l'Ancien. Il n'y a encore qu'une case à Vista Alegre, celle d'un gentilhomme portugais, Bento Manoel da Cunha Fiuza, qui, après je ne sais quelle tempête, a trouvé là le port et le refuge. Il se laisse vivre, encore jeune, dans sa chaumière de Vista Alegre, chassant et pêchant, en compagnie d'une Indienne Uapichiana qui lui a donné deux jolis garçonnets blonds et pâles.

Au-dessus de Vista Alegre, même rive, on laisse le lac d'Engenhio où il y eut, au siècle passé, une usine à sucre.

Un peu plus haut, toujours même rive, l'emplacement de l'ancienne povoação de *Santa-Maria-Velha*, dont il ne reste pas le moindre vestige.

En amont, de l'autre côté, *Caracaraï*, point où aboutit l'estrada (chemin) du docteur Haag. Cette estrada contourne les cachoeiras; les fazendeiros la délaissent, prétendant qu'elle ne saurait leur être d'aucune utilité. Il n'y a pas la moindre baraque à Caracaraï.

On entre ensuite dans la région de la cachoeira. En face de

la grande chute (cordillera de São-Felipe) se trouve un sitio appartenant à Dona Liberata, de Boa Vista, et gardé par un Paochiana et sa famille.

On passe la cachoeira sans difficulté, grâce aux deux bons « pratiques » du pays, le nègre Antonio Baretto Muratú et le Zambo Peixote da Silva. Les Indiens de la contrée, fils des campos ou des montagnes, n'entendant rien à la navigation des grandes rivières, ces pratiques sont nécessaires.

La cachoeira. — *La cachoeira,* qui occupe une si grande place dans les conversations des fazendeiros du rio Branco, la maudite cachoeira qui paralyse les communications entre les Campos et Manáos, est une série de rapides causés par la cordillère qui limite au sud les bassins du Mocajahi et du Yauá Parana. Le rio Branco coule entre trois des chaînons de cette cordillère, chaînons peu élevés et assez distants du fleuve pour qu'on ne les distingue que confusément des deux rives. A l'ouest, c'est la serra de Caracaraï, à l'est, celles de la Cachoeira et du Castanhal. Les rapides sont au nombre de sept, qui sont, du sud au nord : Caudo ou Rabo, Bota Panel, Pancada Germano, la Cachoeira ou cordillère de São-Felipe, Cujubim, Cotovelo et Cimeterio. Cujubim est sur la rive orientale, on ne le passe que quand on suit le parana du même nom, qui commence à ce rapide et s'unit au rio Branco après un cours long et sinueux, au-dessus du Rabo. Il y a aussi à la Cachoeirinha un rapide dangereux pendant quelques mois de l'année. Le parana de Cujubim passe entre la serra do Castanhal, riche en toukas, et celle de la Cachoeira. On met trois jours pour le remonter en batelão et cinq heures pour le descendre, tant le courant est rapide. Mais, outre qu'il n'évite ni Cotovelo ni le Cimeterio, il est presqu'à sec pendant l'été et donne à peine passage aux petites montarias.

Ces rapides font un tort considérable aux fazendeiros du

haut rio Branco. Sans ces rapides, les batelões pourraient en tout temps remonter jusqu'à Boa-Vista, et une petite chaloupe à vapeur appropriée pourrait faire un service mensuel qui ne serait pas interrompu, même pendant les trois mois de grand été et viendrait prendre les bœufs aux ports mêmes des fazendas.

Pour obvier à l'inconvénient de ces rapides on a essayé ou proposé les moyens les plus fantastiques.

On a d'abord fait l'estrade Haag, qui n'a guère d'utilité, car, ne faisant que contourner la cachoeira, elle obligerait à embarquer les bœufs pour les débarquer à la bouche nord de l'estrade et les rembarquer à la bouche sud. Or, l'hiver, l'estrade est noyée, et, de plus, on n'en a pas besoin, les batelões passant alors la cachoeira sans difficulté. L'été, la bouche sud de l'estrade aboutit à une plage immense, sans port, et où on ne trouve pas même un corral pour recevoir le bétail.

Plus tard, sous le ministère Dantas, on donna 180 contos de reis à un M. Alexandre Dantas, sous le fallacieux prétexte d'ouvrir une picada de Manáos aux campos du rio Branco. La picada, dont la longueur serait d'au moins 500 kilomètres, aurait à traverser plus de 200 kilomètres de terres noyées et se tiendrait presque constamment sur les territoires des tribus bravas. Étant connues la ténacité et l'habileté de tels beaux fils, on peut prédire qu'aux mains de certains faiseurs de contrats avec les provinces, la picada du rio Branco deviendrait une source de revenus faciles. On pourrait voir chacun de ces messieurs, après quelques lieues parcourues et quelques contos dépensés, revenir la poche lourde de rapides économies, se disant vaincu par les fièvres ou les Indiens bravos. La picada supposée faite, en voilà pour un mois et demi de voyage pour un bon marcheur. Dans un désert aussi malsain, sans ressources, le piéton mourrait in-

failliblement de fatigues et de faim si les Indiens bravos ne le tuaient pas. Pour des bœufs, c'est trois mois de voyage dans cette forêt vierge. On pourrait en conduire dans l'estrade autant qu'on voudrait, il n'en arriverait jamais un seul à Manáos. Il est vrai que les enthousiastes qui ont entendu parler du Transcontinental et du Transsaharien, parlent de faire un chemin de fer de Manáos à São-Joaquim. Voyez-vous d'ici le gouvernement brésilien, dont les finances sont si prospères, qui a déjà couvert tout l'empire de voies ferrées (celle de Rio à Bahia n'est pas encore achevée), qui va dépenser quelques dizaines de millions pour un chemin de fer destiné à conduire huit cents bœufs par an à une capitale de province!

Un projet plus sensé, pratique et raisonnable, est celui d'une estrade qui irait du Mocajahi, limite sud du campo, à un point muni d'un port, même l'été, au sud de la cachoeira. On éviterait ainsi d'embarquer les bœufs plus d'une fois. L'estrade coûterait peu, car elle traverserait des campos sur plus des deux tiers de son parcours.

Mais l'idée rationnelle par excellence, idée dont tous les fazendeiros se font les apôtres, est celle de la canalisation de la cachoeira. Une faible somme, comparativement, suffirait pour faire sauter les pierres à la dynamite, régulariser et approfondir le canal. Ce qu'on reproche ici à l'administration, ce n'est pas d'enrichir ses protégés, c'est de ne pas les enrichir dans des entreprises intelligentes, utiles à la chose publique.

Citons, avant de laisser la cachoeira, le joli paranamirim de Matapi, marqué, mais à tort, sur quelques cartes, comme affluent de gauche.

Au-dessus de la cachoeira. — Au-dessus de la caxoeira, après avoir laissé, sur la rive droite, le lac do Rey (près duquel commence l'estrade Haag), et le lac Arauari, et sur la rive

gauche, le lac da Concessão, dont les environs sont très riches en bois de construction pour les batelões, on trouve également, rive gauche, l'ancienne povoação de *Concessão*, dont il n'existe plus aucun vestige.

Au-dessus de l'île de Concessão et de l'île de São-Felipe, se trouvait, rive droite, la povoação de *São-Felipe*, dont il ne reste pas trace aujourd'hui.

Un peu plus haut, rive droite, en face de l'embouchure du Yauá Parana, se trouve *Cachoeirinha*, où l'on compte quatre sitios cultivés par des Paochianas civilisés. Le Yauá Parana a plus d'eau et est plus important que le Cuit Auaú. Il a beaucoup de cachoeiras. Le bréo abonde dans ses forêts. Personne ne l'a remonté jusqu'à ses sources. Un peu en amont de l'embouchure du Yauar (yauaou, yauar : chien), sortant du lac do João, se trouve le double igarapé Sabina, ainsi appelé du nom de la maîtresse d'un commandant du fort, qui, maltraitée par son seigneur, se réfugia dans les forêts de ce ruisseau.

Après avoir passé l'embouchure du Cuit Auaú, on arrive à celle du Mocajahi, rivière malsaine, aux sezões (fièvres intermittentes) terribles, mais riche en bois de construction navale. La température y est extrêmement humide, et la terre riche, fertile et puissante. C'est dans le Mocajahi que se trouve le gros de la nation des Pachoianas, au-dessus de la troisième cachoeira, dans une contrée fiévreuse, froide et humide, parmi des forêts de cacaoyers sylvestres, dont on ne se donne pas la peine de récolter les fruits, près de grandes forêts de miritis, que les Paochianas utilisent en fabriquant des hamacs avec les fibres du précieux palmier. Ces Paochianas sont du type de la race aborigène à laquelle appartiennent les Macús. Ils sont osseux, barbus, ont les yeux obliques et les pommettes saillantes, comme des Annamites. Ils s'attachent plus aux blancs que les autres Indiens, sont moins fugitifs, moins voleurs, mais sont maladifs.

On ne s'imagine généralement pas combien est désert le bassin du rio Branco. Dans tout le bassin sud-ouest on ne trouve qu'une seule tribu. Entre le Mocajahi, le rio Branco, le rio Negro et le Padauiri, il n'y a que les Paochianas. Jadis les Paochianas occupaient la serra Tapiirapecú, les campos qui s'étendent au pied de son versant oriental, le Catrimani, le Majarani, l'igarapé Piahú, tout le Mocajahi et une partie du Daïmini. Aujourd'hui on n'en trouve plus guère que dans le cours moyen du Mocajahi où ils ont six malocas. Soit au plus cent cinquante Paochianas au Mocajahi et peut-être deux cent cinquante dans toute la région!

On rencontre ensuite, rive gauche, la grande serra Carauma, qui est la plus haute du rio Branco moyen. Le baromètre y donne au sommet 1,150 mètres. On y trouve beaucoup de porcos do matto, de veados, et, au sommet de la montagne un lac où abondent des poissons petits et moyens. Le Carauma est coupé au sud par une entaille profonde où coule l'igarapé Memek où l'on a trouvé de l'or. Le rio Branco coule pendant une vingtaine de kilomètres au pied de cette imposante masse de Carauma. Dans le prolongement nord, Santa-Rita, qui fait partie du même massif, la Pointe Araracuara, qui se détache du Carauma pour s'avancer sur le rio Branco, le lac de Santa-Rita, riche en poissons.

Un peu au nord, même rive, se trouve la serra Pelada, peu élevée et composée de trois massifs distincts. A la serra Pelada vivent deux célébrités. Pepena, tuxau des Macuchis du Takutú, fut malheureux. Une fois, il annonce solennellement au commandant du fort de São-Joaquim que toute la tribu des Yarecunas va se révolter. Levée de boucliers chez les civilisés du rio Branco. On marche, à pied et à cheval, contre la tribu rebelle et on ne rencontre pas un seul guerrier sous les armes. Pepena paya de quelques semaines

de ceps la panique qu'il avait causée. Depuis, ses Indiens allèrent se civilisant, oublièrent l'obéissance, ses filles se mirent à chausser des bottines et à exercer l'industrie très civilisée de la prostitution. Vieux, fatigué, ennuyé : « Je ne veux plus être tuxaú, » dit un jour Pepena, et il ne l'est plus. Il a abandonné la maloca du Tucano, sa capitale, et avec toute sa famille, y compris ses intéressantes demoiselles, coqueluche des gourmets du campo, il s'est retiré à la serra Pelada, non loin d'un autre grand débris, l'illustrissimo senhor tenente Lima, qui, n'ayant pu s'entendre avec ses supérieurs, prend ici une douce retraite dans la fazenda d'un de ses amis absent. Deux Dioclétiens à la Nouvelle Salone de la serra Pelada.

Nous sommes en plein campo. Dans le bas Mocajahi on trouve déjà deux fazendas, celles d'Eduardo et celle de José Thomaz; à Agua Boa et à Auaye Grande, rive droite, deux autres appartenant à Dona Iximiana; au São-Lourenço, rive gauche, celle du Cearense Barbosa. Puis c'est Auayesinho avec le sitio de João Antonio, rive droite; puis même rive, celui de João Rodrigues; ensuite, rive gauche, la fazenda de Cavalcante à Cunhan Poucan; au delà de l'igarapé du Pani, même rive, les deux fazendas de São-Pedro, celle de Coelho et celle de Carlos; et enfin, un peu en aval de São-Pedro et en amont de Cunha Pucan, sur la rive droite, Boa Vista, la capitale des campos du rio Branco.

Le village le plus important, ou pour mieux dire le seul village du rio Branco, est Boa Vista. Ce fut le 20 juillet que j'y arrivai, après avoir rapidement remonté le rio Branco, ayant eu la bonne fortune de rencontrer une chaloupe à vapeur, mais malade pourtant, des fatigues de mon précédent voyage. Ma bonne chance, qui dura encore vingt-quatre heures, me fournit, le 21, l'occasion de partir pour l'intérieur avec une tripolação toute prête. José Thomé, qui ve-

nait lentement avec son batelão, n'ayant pas voulu payer une remorque, n'arriva à Boa Vista qu'après quarante-cinq jours passés à remonter le rio Branco : seize de l'embouchure au Carmo, six du Carmo à l'Anauá, six de l'Anauá à Carapanatuba, six de Carapanatuba à Vista Alegre, un de Vista Alegre à la cachoeira, deux pour passer la cachoeira, huit de la cachoeira à Boa Vista.

Boa Vista date de vingt ans environ. Le village, bâti sur un coteau dominant la rivière, en plein campo, se compose d'une vingtaine de cases assez petites, toutes couvertes de paille, parfois blanchies à la chaux, mais généralement propres et confortables. L'église est encore en construction. Boa Vista a une école primaire, fréquentée avec une remarquable assiduité : j'y compte quarante garçons et vingt filles. La population de Boa Vista se compose de blancs, de Mamelucos, et d'Indiens qui servent de domestiques et travaillent pour les blancs. Je compte à Boa Vista deux Européens, le sympathique José Campos, de nationalité portugaise, et l'Italien Salvator Baroni. Les autres blancs sont Amazonenses, Paraenses et Cearenses.

Grâce à sa situation dans un endroit élevé, Boa Vista ne souffre pas des grosses eaux. La plupart des cases des civilisés, au rio Branco et à l'Uraricuera, situées presque toutes sur le bord de la rivière, prennent, aux années de grande crue, un mètre d'eau et plus.

Ces années de grande crue se constatent à peu près tous les dix ans, ainsi que les années de grande sécheresse.

Aux années de grosses eaux, la petite crue (repiquete) de novembre, appelée *Boyassú,* gonfle tellement la rivière que son flot, trouvant alors le rio Negro presqu'à sec, descend tout entier sans se mêler jusqu'à Moura, et est reconnaissable jusqu'un peu au-dessus de Manáos. Aux années de grande sécheresse cette repiquete n'a pas lieu et le rio Branco

reste presque sec jusqu'en mars, avril et même mai, et pendant tout ce temps la navigation est interrompue.

Les environs de Boa Vista, bien que beaucoup plus sains que les terres du Matto Geral, sont moins salubres que les terres du reste des campos. L'été, des sezões spéciales, assez bénignes, il est vrai, s'abattent sur la population; la toux de guariba, espèce de coqueluche, fait des victimes chez les enfants et attaque même les adultes. De plus, ce canton est peu fertile. La terre est sablonneuse et très sèche. Quand l'été se prolonge, la sécheresse est funeste aux pâturages et encore plus aux plantations, aux roças, d'ailleurs fort rares dans ce district.

Tel apparaît le rio Branco de l'embouchure à Boa Vista. Cette région, aujourd'hui presque déserte, était jadis plus peuplée. Comme au rio Negro, on va foulant des ruines sur un sol vierge.

En 1787, les povoações du bas rio Branco, aujourd'hui abandonnées, comptaient 931 habitants : 165 pour Santa-Maria, 215 pour Carmo, 244 pour São-Felipe, 286 pour Concessão, 21 pour São-Martinho (à la bouche du Cahuamé, près de l'actuel Boa Vista). Mais dès lors, à la suite de révoltes d'Indiens, la décadence commença et fut tellement rapide qu'en 1797 le rio Branco était presque désert. Le voyageur portugais Francisco José Rodrigues Barata, qui visita alors le rio Branco, dit, en substance, ce qui suit :

A cette époque les fazendas ne faisaient que de naître. La fazenda de Sua Majestade comptait environ 300 têtes de bétail, et deux fazendas particulières, chacune autant, soit en tout 900 têtes. Barata ne croyait pas à la prospérité des fazendas du rio Banco, parce que, disait-il, l'été, il y a peu d'eau, et les troupeaux sont obligés d'aller loin pour boire, et que les serras où le bétail peut aller se mettre à l'ombre sont très éloignées. Aujourd'hui (1885) on compte dans les

campos du haut rio Branco, trente-deux fazendas particulières, et, au total, ces fazendas et les fazendas nationales possèdent 20,000 têtes de bêtes à cornes et 4,000 têtes de chevaux.

La population de Santa-Maria n'était plus que d'une trentaine d'Indiens sans agriculture ni commerce. Pesqueiro, qui était au dix-huitième siècle une importante factorerie de poisson et de tartarugas pour les employés aux démarcations au rio Branco, était ruinée en 1798. On n'y trouvait plus que quelques Indiens cultivant le manioc, et un soldat. Elle fournissait encore un peu de farinha, de poisson et de tartarugas à la petite garnison de São-Joaquim. Il n'y avait plus au Carmo qu'une vingtaine d'habitants. Personne à Santa-Maria-Velha, personne à Concessão. A São-Felipe, une douzaine d'Indiens sans commerce ni agriculture. A São-Joaquim, en 1798, il y avait un lieutenant-commandant, un sergent, un caporal, une vingtaine de soldats réguliers et quelques Indiens du rio Negro, soldats auxiliaires. Un anspeçada (espèce de sergent) était chargé de l'administration de la fazenda de Sa Majesté. Aujourd'hui il n'y a plus à la bicoque de paille et de boue de São-Joaquim qu'un sergent et quatre hommes. Encore ces cinq factionnaires ont-ils élu domicile à côté : ils passent la plus grande partie de leur temps à la fazenda voisine de São-Bento, où l'on héberge par pitié ces pauvres diables qui sont des mois sans toucher leur paye. L'hiver, la *forteresse* est inondée, l'été, les fourmis de feu la rendent inhabitable.

Après avoir recueilli à la hâte ces renseignements historiques et statistiques, je regardai de l'autre côté de la rivière. Les contreforts des montagnes centrales se dissimulaient à demi dans les brumes de l'horizon oriental. A Boa Vista, on dit aller à l'Uraricuera, aller au Mocajahi, au Catrimani, mais quand il s'agit d'aller là, de l'autre côté de la rivière,

au Levant, alors on dit : « aller dans l'intérieur. » De l'autre côté de la rivière, une fois passées les montagnes qui sont derrière São-Pedro et Cunhan Pucan, c'est l'intérieur, l'inconnu, redouté, formidable. « Puis, quelle idée d'aller à pied, est-ce qu'on va à pied dans ces contrées! On va à cheval ou en montaria, on fait un tour puis on revient. Et vous allez vous enfoncer, à pied, dans l'intérieur, toujours plus loin dans l'intérieur, jusqu'où? Jusqu'à la mer! Et seul, tout seul, dans une région où l'on massacrait, il y a trois ans, Fernando et ses vingt hommes! Mais qui êtes-vous donc? C'est folie, vous voulez vous suicider? » Je partis de suite et quand on me vit traverser la rivière et accoster à São-Pedro, les bonnes gens de Boa Vista n'étaient pas encore revenus de leur ahurissement.

CHAPITRE IX.

DANS LES PRAIRIES.

Malade. — Je partis et m'enfonçai rapidement dans l'intérieur avec mes hommes. Malade de mes précédents voyages, livré, et pour de sérieuses raisons (1), au plus cruel accablement moral, je m'affaissai vers la fin de juillet pour ne plus me relever de trois mois. Tantôt en proie à une sombre prostration, tantôt agité par les surexcitations de la fièvre, passant de l'atonie du désespoir à un bruyant délire qui frisait la démence, j'allais, de maloca en maloca, len-

(1) Manaos, le 9 juin 1884.

Monsieur le Secrétaire de la Société de géographie commerciale de Paris,

Je lis dans le *Bulletin de mars de la Société de géographie commerciale* une lettre relative à mon expédition. Permettez-moi d'y ajouter deux mots nécessaires.

M. le gouverneur de la Guyane ne m'a point chargé d'une « mission politique » ayant pour objet d'étudier « la question du territoire contesté ». On fait beaucoup de bruit depuis quelque temps autour de cette affaire. J'ignore si M. Chessé a des vues secrètes sur la question; pour ma part je dois déclarer ici, une fois pour toutes, qu'il faudrait bien des territoires comme ceux du Mapa et des Tumuc-Humac pour faire naître en moi des convoitises patriotiques. M. Chessé me chargea, fin mai 1883, d'étudier au point de vue scientifique, et principalement au point de vue des sciences géographiques, les territoires qui avoisinent notre colonie de Cayenne. Je ne vois rien là dedans qui soit de nature à surexciter si fort le chauvinisme de nos voisins. Encore un peu, les rédacteurs du *Gram-Para* et du *Brésil* prêcheraient dans leurs colonnes l'extermination des « gringos ». Je n'ai jamais non plus pensé à explorer la demi-douzaine les États de l'Amérique du Sud. Mon seul rêve a toujours été de mettre à exécution un vieux et séduisant projet de voyage, du rio Negro à l'Atlantique par les tribus de l'intérieur.

Une chose malheureusement vraie est que, pour économiser nos quelques sous, nous voyageons comme des derviches. M. Roche est parti le mois passé, pour visiter les tribus anthropophages du rio Jauapiry et du Tarouman, en costume d'Indien, avec un havresac contenant quelques petites boites à musique, du papier et des instruments de précision. Il doit me rallier dans le haut rio Branco, à trois

tement, chaque jour de marche nécessitant plusieurs jours de repos, obligé de perdre du temps pour arranger très souvent des hommes, ceux qui avaient vu pendant quarante-huit heures mon état inquiétant ne voulant plus m'accompagner.

Je ne les oublierai jamais ces heures sombres. Je revois encore mon spectre pâle, amaigri et débile, errant au milieu d'une douzaine de sauvages dans les déserts du rio Branco.

Les pieds enflés et couverts de pustules, le corps couvert de plaies, des dartres qui vous rongent aux articulations, la fièvre dans le sang, pas de nourriture, des Indiens qui ne cherchent qu'à vous aider à mourir pour piller vos bagages : si ces tortures peuvent effacer quelques péchés, il devra m'être beaucoup pardonné.

Quand on est exténué par la marche, la fièvre et les privations, on éprouve une répugnance physique insurmontable à faire le moindre mouvement et une incapacité presque absolue de penser. Il semble que les nerfs ni le cerveau ne fonctionnent plus. Les idées sont confuses, difficiles, on est beaucoup au-dessous d'un enfant. Et c'est souvent dans ces moments qu'il faudrait avoir la décision énergique, prompte et sûre. La pensée s'en va, les yeux se troublent, vous ne pouvez ni lire ni écrire, vous rêvez constamment, cheminant machinalement dans le campo ou la forêt, sous le feu d'un soleil de 45° ou dans l'atmosphère humide et tiède du grand bois. Votre surexcitation nerveuse devient du délire, vous parlez, criez, gesticulez, menacez, pleurez; et

mois de voyage par terre de son point de départ. De là, nous cheminerons par les tribus de l'intérieur jusqu'à la côte. Y arriverons-nous, et si nous y arrivons, qu'est-ce qui m'y attend?... Vais-je être pris entre deux autorités, celle du ministre et celle du gouverneur? Si, pendant que je serai chez les tribus de l'intérieur, les crédits prévus et supprimés ne sont pas rétablis d'une façon quelconque, je ne sais vraiment pas ce que je deviendrai......

A. COUDREAU.

(*Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris.*)

quand quelque Indien vous demande ce que vous venez de dire dans cette langue qu'il ne comprend pas, vous répondez tout étonné qu'il ne vous souvient pas d'avoir ouvert la bouche. Vous arrivez enfin à ce moment après lequel vous avez si ardemment soupiré à chaque pas que vous faisiez dans la voie douloureuse : vous vous laissez tomber dans votre hamac. Alors tous les membres tremblent, les dents se serrent, les lèvres se contractent, agitées d'un mouvement convulsif, les yeux roulent dans leurs orbites, aucune position n'est bonne, impossible de dormir, la tête est pleine d'un feu pesant, la respiration est oppressée et haletante, une soif inextinguible vous serre la gorge et toute l'eau du ruisseau ne vous désaltérerait pas ; le cauchemar de la marche se poursuit, les nerfs, fortement ébranlés, continuent à transmettre au cerveau les sensations de fatigues et de douleur récemment éprouvées, vous ne connaissez plus la sensation de la faim, mais une autre plus générale et plus profonde, celle de l'épuisement, vous sentez votre énergie vitale brisée, évanouie et comme gisante à terre. Après une heure environ, tout l'organisme s'étant affaissé dans une prostration profonde, en commence à éprouver une volupté spéciale, on croit que l'on meurt et on s'abandonne avec joie à cette âpre jouissance. Il paraît doux de fuir l'horrible vie et de descendre enfin dans le néant. Pendant la nuit, la sensation de la douleur revient vive et tenace et avec elle la conscience de la vie. Il faut souvent deux jours pour que l'équilibre se rétablisse et un jour de fatigues et de privations le détruira de nouveau.

Je ne les oublierai pas ces journées lugubres. Vivant de la vie sauvage, sans cesse aux prises avec la maladie, n'ayant guère en perspective que la mort, j'en arrivai à m'abstraire de toutes les circonstances extérieures, à m'isoler dans un mode d'être profondément intime, tout méta-

physique et de spéculations abstraites, et qui dédaignait ou même ignorait la vie réelle.

L'effort de la méditation philosophique nous élève au-dessus de la souffrance et de la douleur, au-dessus du plaisir et de la joie, au-dessus de l'ennui, au-dessus de la vie. C'est la délivrance, le nirvâna entrevu par le philosophe oriental.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans un voyage d'exploration, ce sont les observations psychologiques qu'il permet de faire sur soi-même. Il est vrai que cela ne fait guère le compte des Sociétés de Géographie. Toutefois ce ne fut pas la préoccupation du « connais-toi toi-même » qui m'empêcha de prendre des notes pendant mon voyage à Paraouname. C'est que je n'avais jamais été aussi près de mourir d'épuisement, c'est qu'il m'est arrivé alors à plusieurs reprises de craindre sérieusement de perdre la raison. J'écrivais peu, mes notes de ce premier voyage sont vagues et confuses, et si je n'avais repassé une autre fois dans cette contrée, je ne me hasarderais pas à en parler aujourd'hui. Arrivé à Paraouname Dekeuou, j'y restai longtemps, quinze jours, peut-être un mois, mourant, seul, abandonné, aux mains d'une vieille Atorradi. Je me rabattis dès que je pus sur Maracachite, où j'achevai de me guérir. Je commencerai par l'étude de Maracachite, mon itinéraire de Maracachite à Paraouname Dekeuou.

Maracachite. — Maracachite se compose de deux villages distants de huit kilomètres environ l'un de l'autre. Le Nouveau Maracachite est à l'est des chaînes du Surrão et du Uandrá, l'Ancien Maracachite est sur les bords de l'igarapé du Caual, affluent du Cuit Auaú. Il y eut jadis un autre Maracachite, le Maracachite Antique, sur la rive septentrionale du Cuit Auaú, mais il n'en reste plus aujourd'hui vestige. L'Ancien Maracachite fut fondé à la mort d'un tuxau vénéré du Maracachite Antique. Le Nouveau

Maracachite a la même origine. Une fois, il y a quelques générations de cela, le tuxau du Vieux Maracachite mourut des fièvres. Depuis cette époque tous les enfants moururent en bas-âge dans le village. Le successeur du tuxau décédé dût fonder un autre village, le Nouveau Maracachite, qui est situé dans des conditions moins avantageuses, mais qui aura du moins l'avantage de n'être pas maudit, au moins jusqu'à la mort du tuxau actuel.

Il y a aujourd'hui six cases au Nouveau Maracachite, celle du tuxau Luc et celles de Raymundo, de Domingo, de Joâo, de Clementino et de Laoriano. Au Vieux Maracachite il y en a sept, celles de José Caracó, de José Grande, d'Antonio, de Pedro Ayrup, de Manoel, de Manduk, de Pedro. Total : treize cases pour les deux villages et une cinquantaine d'habitants. Tous sont Uapichianas, dix environ entendent et parlent le portugais, encore le parlent-ils fort rarement. Je n'ai entendu parler que uapichiana àMaracachite.

Ils sont vêtus, mais ils se donnent souvent le plaisir d'oublier qu'ils sont civilisés. De fréquents cachiris leur rappellent la vie antique. Encore aujourd'hui, la plupart se passent une épingle dans la lèvre inférieure, et, en temps de cachiri ils se tatouent le visage avec une aiguille trempée dans le génipa. Les femmes, au-dessous de leur jupe et de leur chemise, conservent des anneaux de perles à la cheville, au-dessus du mollet, à l'avant-bras et en sautoir sur la poitrine. Toutefois leur accoutrement à l'européenne les a fait renoncer à la tangue.

Le type des habitations est exactement l'ancienne maloca, sans absolument rien de civilisé. Il n'y a pas la moindre différence entre une case de Maracachite et une case du haut Trombetta. C'est un rectangle ou un cercle de gros pieux fichés en terre et attachés entre eux avec des lianes, avec un toit de feuilles supporté par des poutres non équar-

ries et très légères. C'est le réfectoire, le dortoir, le « home » de la famille indienne. C'est très chaud, mais parfois ce n'est pas trop malpropre et cela ne sent pas trop mauvais.

Les gens de Maracachite ont de bonnes roças avec du manioc, des bananiers, des ananas, des papayes, de la canne à sucre, des ignames, des batates, des giromons. Ils n'usent que de cassave, mais ils font de la farinha pour la vendre à Boa Vista. Leur territoire de chasse et de pêche est excellent. Les petites montagnes du Surrão et du Uandrá abondent en gibier de plume et de poil, le Cuit Auaú en poissons délicats.

Ils sont assez laborieux pour des Indiens. Ils n'aiment pas beaucoup à aller faire des voyages de batelões pour les blancs, ils estiment que vingt milreis (quarante francs) pour trois mois de travail, ne constituent pas une rémunération suffisante. Mais ils vont sans répugnance travailler à Boa Vista ou aux environs, tirer et équarrir des bois, aider au calfatage des batelões, construire des cases.

Les femmes sont assez bien traitées. On les charge, il est vrai, des plus lourdes corvées : la culture de la roça, le transport des fardeaux, mais on ne les maltraite pas. On voit passer ces malheureuses, ployant sous le faix de leurs panacous chargés des produits du jardin ou de bois à brûler, qu'elles vont elle-mêmes couper avec la hache : elles sont presque souriantes et ne souffrent pas de leur sort. Il est vrai que pendant les vingt-six mois que j'ai passés en contact quotidien avec les Indiens je n'ai jamais vu un homme battre une femme, mais non plus jamais l'embrasser, lui faire des caresses, lui prendre la taille, la regarder tendrement.

A Maracachite, on laisse les enfants des deux sexes, jusqu'à l'âge de dix à douze ans, vaquer dans le costume sauvage. C'est-à-dire qu'ils portent des bracelets de perles, blanches, bleues et surtout rouges, la couleur la plus ap-

préciée, au-dessus de la cheville, au-dessus des genoux et quelquefois à la ceinture, mais qu'ils ne font que plus tard connaissance avec la toile. Les petites filles sont ornées d'une tangue mignonne, en perles fines.

Hommes, femmes et enfants portent tous des noms portugais, à Maracachite. Pourtant pas une femme, pas un enfant ne parle cette langue. Les mariages réguliers sont inconnus dans la contrée, le mariage régulier est le mariage religieux, mais il n'y a pas un seul prêtre dans tout le rio Branco. Pourtant, bien que mariés à la sauvage, les couples paraissent affectionnés, unis, et les divorces, qui seraient pourtant si faciles, sont rares.

Leur vie est calme et douce. Ils se lèvent avant le soleil, prennent presque de suite leur premier repas et en font deux autres dans la journée. Il y a aussi des jours de disette où l'on ne connaît que la cassave et le piment. Ces jeûnes sont dûs à la paresse, l'incurie, l'imprévoyance des Indiens. En général les gens de Maracachite vivent bien. Cependant avec leurs excellentes roças, leurs excellents territoires de chasse et de pêche, ils devraient vivre beaucoup mieux encore. Mais ils ne peuvent faire violence à leurs habitudes nationales. De temps à autre, environ deux fois par semaine, ils vont chasser ou pêcher, font un *mouquin* de leur chasse ou de leur pêche et laissent complètement épuiser la provision avant de faire une nouvelle battue. De là les jours de famine. Ils ne s'en vont travailler à Boa Vista que quand ils ont besoin de quelques-uns des objets indispensables à leur ménage primitif : toile blanche, toile bleue, indienne, fusil, plomb, poudre, capsules, haches, sabres, couteaux, malles. Dès qu'ils ont les objets qu'ils désirent, ils vont se reposer à la maloca. Ils aiment beaucoup la cachaça, mais ils ne pensent jamais à travailler quelques semaines de suite pour s'en faire une

provision. Ils cultivent un peu de tabac, qu'ils préparent mal et qui ne suffit généralement pas à leur consommation. La plus grande partie de leur vie se passe dans le hamac, à se balancer en fumant des cigarettes, ou à se promener les uns chez les autres pour causer et pour boire le cachiri.

Il existe bien peu de différence entre le caractère de l'Indien civilisé, ayant plusieurs générations de civilisation, et celui de l'Indien sauvage. C'est toujours la même placidité, la même froideur, la même indifférence, et aussi — je ne parle que des Indiens de Guyane, — je ne sais quel esprit pacifique, peut-être plus apparent que réel. A Maracachite on ne me donnait qu'un titre : caraï (blanc), et tous me tutoyaient. Il y a quelques bonnes gens parmi eux, honnêtes et dociles. Mais la plupart sont malins, sournois, inhospitaliers, insolents, et ne cherchent qu'à tromper le blanc, le gruger, le voler et se moquer de lui. Mais il n'est pas exact que ces défauts soient exclusivement l'apanage de ceux qui sont civilisés.

La vie à la maloca. — J'étais là, installé dans la maloca de João, m'habituant à vivre de la vie indienne. C'est le matin : le premier éveillé frappe sur un tambourin jusqu'à ce que tous sautent du hamac, et, en attendant, il promène à pas accéléré sa barbare musique autour de la case. Puis c'est le balayage. Chaque groupe de la famille balaye le coin de la maloca où il dort. Alors je vois arriver la petite fille « Déésoûli » qui vient, en se frottant les yeux, donner à manger aux tortues captives. Ces petits jabutis sont amarrés par un trou pratiqué à l'arrière de la carapace et fixés dans l'intérieur de la maloca à un piquet quelconque, dont ils ne peuvent s'éloigner de plus de cinquante centimètres. Moins heureuses que les chèvres, les pauvres tortues n'ont là rien à brouter, elles doivent attendre que leur jeune

geôlière leur apporte la pitance. Maintenant le soleil se lève derrière les montagnes de Caïirrit (1). Le campo devient un lac d'or. Les cordillères de la cachoeira, de Concessão, du Yauar, de Caïirrit, d'un bleu intense, doré aux sommets, nous dérobent les mystères de la Terre du Levant. L'air est frais, le ciel souriant, les monts sont nobles et solennels, le calme, la joie de vivre se répandent sur la terre. « Caïmène, » me dit Déésouli. Elle a raison la petite sauvagesse : c'est beau, en effet. Il n'est âme si empoisonnée qui ne se sentirait renaître ici telle qu'elle était aux anciens jours. Recommandé aux élégiaques, s'il y en a encore.

La campagne de Maracachite. — Parfois, fatigué de la solidarité de la maloca (on est jusqu'à quarante sous le même toit, et quand l'un fait un mouvement dans son hamac tous les autres le ressentent), j'allais, pour être seul avec moi-même, errer dans la savane. Les promenades sont agréables aux environs de Maracachite, tout le campo est sillonné de sentiers qui mettent à nu le sol sablonneux aussi blanc que les roches de mica qui émaillent la prairie et les montagnes. De jour et de nuit, par endroits, la fumée du campo qui brûle, monte droit vers le ciel dans une chaude et lourde atmosphère que n'agitent pas les vents endormis. Les Indiens n'ont pas de bétail ; ils brûlent la prairie l'été pour détruire les serpents et les insectes et aussi pour éclaircir les serradas (jungles) que traversent les sentiers. Je me rendais du Nouveau Maracachite au Vieux Maracachite distant d'une heure et demie, et du Vieux Maracachite au Cuit Auaú distant d'une demi-heure. Le Cuit Auaú est le vivier de Maracachite. Nous allions y faire de grandes pêches. Nous attaquions à la flèche ou au harpon les poissons délicats : le surubim, le jandiá, le tucunaré, ou bien nous semions dans la

(1) Caïirrit, ou Caïirrid. Le son de la finale est intermédiaire entre celui du *t* et celui du *d*.

rivière des herbes enivrantes qui nous permettaient de faire des pêches miraculeuses. Je faillis m'y noyer une fois, dans ce Cuit Auaú, et sans le tuxau Luc, qui me ramena inerte à la rive, j'eusse incontestablement péri. Toutefois cette noyade fut moins complète que ma première de la rade de Cayenne. D'abord l'eau douce est plus agréable à boire que l'eau de mer, et ensuite je m'essayai au Cuit Auaú à nager un peu. A ma troisième noyade je nagerai parfaitement. Toutefois après l'incident de mon ami Luc, à qui je décerne ici une médaille de sauvetage, je pris garde à ne plus m'embarquer dans des pirogues trop chargées, destinées à la navigation d'une rivière encombrée de bois tombés. Cette leçon me coûta toute ma pharmacie et tous mes instruments de précision, sauf une montre et une boussole. Mais qu'importait cela? Ne nourrissais-je pas un peu alors le projet très sérieux de me faire Indien pour jamais, sans aucun esprit de retour, et de me mettre à fonder ma tribu!

Le Cuit Auaú est embarrassé de sinuosités nombreuses, de cachoeiras, et est plein, par endroits, d'arbres tombés. Pour le remonter au montaria, on met trois jours, de l'embouchure au Maracachite Antique, et trois autres jours de ce point au confluent du Capiuara. Du Maracachite Antique à Boa Vista, par le Cuit Auaú et le rio Branco, on met quatre jours. La voie du Cuit Auaú n'est pas pratique. C'est au port du Maracachite Antique, sur les berges et au fond du lit de la rivière, que se trouve la maracachite (le malachite) qui a donné son nom au village. Le malachite est blanc, brillant, transparent, d'aspect gélatineux, de la forme et des dimensions des écailles de poisson. On le trouve en cet endroit en petite quantité. Au troisième massif de la serra du Uuandrá, à l'extrémité méridionale de cette montagne, on en trouve davantage. Les Indiens disent que la nuit : « La maracachite ronfle. » Plusieurs fois je me rendis du Nouveau Maracachite

à São-Pedro. Il y a six heures de marche. Cette voie est bonne pour l'été, de septembre à mars, à pied et à cheval, mais l'hiver, il y a beaucoup d'endroits noyés.

La porte d'invasion. — Un jour je fis l'ascension du Uandrá, escalade d'énormes rochers branlants, que soutiennent ou qui soutiennent des arbres géants. Arrivé au sommet, sur une plate-forme qui domine le levant, ayant à mes pieds des blocs gigantesques ressemblant à des murailles cyclopéennes, à des châteaux-forts demi écroulés, je vis Luc me toucher l'épaule et étendre la main du côté de l'Orient. « Les Anglais, » dit-il. J'avais, en effet, devant moi la frontière anglaise (1). Je ne distinguais que le campo infiniment plat, avec ses igarapés de miritis, ses rivières aux rives boisées, et ses îles de matto, qui ne paraissent elles-mêmes que comme une herbe guère plus haute, le tout jaune et pâle, avec quelques blanches flaques d'eau, sous un grand vent frais que j'entendais, que je voyais souffler en bas, à mes pieds. Cet immense territoire, qui se prolonge au nord-ouest jusqu'au Vénézuela, peut, un jour, alimenter de bétail tout le Brésil du nord. C'est le campo du rio Branco. Mais où est la frontière ? Elle suit de petits ruisseaux ou d'imperceptibles ondulations, ou pour mieux dire, elle n'existe pas, car il y a là une longue zone contestée entre l'Angleterre, le Brésil et le Vénézuela. Mais quelle que soit la frontière choisie, ce sera toujours une frontière ouverte. La Pacaraïma est une barrière sérieuse, Caïirrit plus encore, mais entre Caïirrit et la Pacaraïma, c'est la porte d'invasion. Les Brésiliens se tourmentent fort de cette zone neutre, ils accusent les Anglais d'embaucher les Indiens et d'entretenir des agents sur le territoire brésilien. J'ai entendu quelquefois, il est vrai, quelques Indiens du Takutú, dire, quand ils étaient ivres : « I am

(1) Toute cette région est contestée. Voir la Carte des Territoires contestés de Guyane.

Englishman, » mais on aurait tort d'attacher à ces faits isolés plus d'importance qu'ils n'en méritent. La vérité est que les deux Anglais établis au Repunani ne donnent point leurs marchandises aux Macuchis et aux Uapichianas par pur esprit de propagande, mais, bien au contraire, que les Indiens n'obtiennent un fusil à un coup, valant vingt francs, qu'en échange de deux mois de travail. Les Macuchis, les Uapichianas et les Atorradis de la frontière, sont beaucoup moins civilisés que ceux des bords du rio Branco : les hommes vont de calembé et les femmes de tangue. Les deux maisons anglaises de Repunani me font l'effet de se préoccuper beaucoup plus de payer le moins possible leurs Indiens que de leur apprendre à écorcher la langue de Shakespeare et à fétichiser la religion de Sa Très Gracieuse Majesté. Les Indiens, d'ailleurs, sont bien désintéressés de ces belles choses. Ce qu'ils acceptent le plus volontiers des Anglais, ce sont les pièces d'un demi-schelling et d'un schelling, qui, passées en colliers, ornent, jusqu'à Maracachite, le cou des enfants. Mais l'effigie importe peu à nos gens. J'ai trouvé dans les colliers des pièces grecques, italiennes et françaises.

Toujours de ma plate-forme du Uandrá, on me montre le Yaraouronne, pic d'aspect sinistre, où l'infortuné Fernando traversa Caïirrit en 1882. Mes Indiens me fournirent des détails sur son expédition. Le grand man de Chuna ayant montré à Fernando une espèce de parchemin de naturalisation anglaise, le voyageur, agacé, jeta le papier au feu, dès lors tous les nègres, alors nombreux, qui étaient dans la zone neutre, refusèrent de prêter secours à l'expédition. Fernando s'aliénait les indigènes par des abus de pouvoir. Il avait commencé son voyage par le fort et avait emmené dix Cearenses avec lui. De maloca en maloca, la bande allait abusant des choses et des gens. Sa mauvaise réputation la précédait. Fernando violait les femme , pillait les roças,

tuait les volailles, levait de force les hommes à son service, et payait quelquefois. Il se conduisait comme en pays conquis. A son approche les Atorradis désertaient leurs malocas. Au passage de Caïirrit, la plupart de ses hommes s'enfuirent. Bientôt il resta seul avec trois Ouapichianes, dont un, José Coronel, celui qu'on accuse de l'avoir assassiné, s'en alla aussi bientôt. Fernando, dit ce José, errait dans la forêt, sans boussole, décrivant des cercles, revenant tout confus à son point de départ après des semaines de marche inutile. Il dût mourir de faim avec ses deux Uapichianas ou être assassiné par les Chiricumos. Des Atorradis affirment avoir trouvé sous un ajoupa de la forêt les trois cadavres dont les vautours fouillaient le ventre et les yeux.

Puis nous revenions à la maloca de João. La petite Déésouli m'attendait, souriante, sur la porte, pour m'offrir une calebasse de cachiri. On me fêtait dans cette maison. Je crois même que ces braves gens m'aimaient, bien qu'ils n'y eussent aucun intérêt.

Pour mon malheur, il m'a manqué jusqu'à ce jour une qualité essentielle pour devenir complètement Indien. C'est ici le lieu de traiter de la grosse question du cachiri. Le cachiri est moins une liqueur de fête qu'une boisson rafraîchissante, les Indiens en boivent constamment et en ont toujours à la maloca. C'est leur vin. On en fait de maïs, de manioc, de bananes, de canne à sucre, d'ananas. Quand on organise une fête, le cachiri est fait dans un énorme tronc d'arbre creusé, qui a de trois à quatre mètres de longueur sur près d'un mètre de diamètre. Ce tonneau primitif est le principal meuble de la maison. Le cachiri, c'est la poésie de la vie indienne. C'est l'amour, la haine, l'enthousiasme et l'oubli. C'est l'ivresse. J'atteste le ciel, ou tout ce qu'on voudra à la place du ciel, que je n'avais ni préjugés ni scrupules. Je pense un peu, comme le poète, que la liqueur importe peu.

Eh bien, je n'ai jamais pu m'habituer au cachiri. Or, on ne peut s'attacher sincèrement à quelqu'un qui ne sait pas, quand il le faut, voir trouble avec les amis. Et voilà comment on manque des vocations.

En voyage. — Il en est qui sont heureux. Quand ils s'en vont prendre le train à la gare d'Orléans, le grand homme du jour, l'état-major de la coterie à la mode, les accompagnent pour les embrasser au moment solennel. Des délégués des Sociétés savantes leur font la conduite. Arrivés sur le théâtre de leurs opérations, les voilà qui commandent à tout un bataillon de porteurs et d'auxiliaires, et qui se mettent à correspondre avec des ministres. Les indigènes les appellent de toutes sortes de noms sonores. Moi aussi j'ai mon sobriquet, mais bien modeste : le petit blanc (caraïmiri). Et je suis tout seul, malade, oublié ou abandonné, et toute ma force est d'inspirer aux sauvages de la pitié pour ma faiblesse. Il est vrai que je n'ai pas de peine à réussir à être pitoyable. Ah! si je ne devais avoir affaire qu'aux sauvages! Mais il est moins difficile d'obtenir de la compassion de la part d'un cannibale qu'un peu de clairvoyance et d'équité de la part de certains mandarins de ma connaissance. Et c'est pour cela que, fugitif errant sans lendemain, je regrette de ne pouvoir m'habituer au cachiri.

En route! (1). — Le tuxau Luc, Cochade, Henri, Jacquot, Courati, prennent les devants avec moi, les femmes et les enfants ferment la marche.

Nous traversons les sources du Surrão méridional par l'orage et sous la pluie. C'est la fin de l'hiver. Il est encore un peu tôt pour parcourir le campo à pied, le mauvais temps détériore la pacotille, les igarapés, encore pleins, qu'il faut passer à gué, les marais, les flaques d'eau, la pluie,

(1) A partir de ce paragraphe j'ai adopté pour les noms géographiques, du moins autant qu'il m'a été possible, notre orthographe française.

en ont rapidement fini avec les chaussures et rendent la marche difficile et douloureuse. J'eus bientôt les pieds blessés et enflés, la fièvre me prit et une maladie de peau commune dans le pays, l'empigen, espèce d'eczéma, se déclara dès les premiers jours. Cette lèpre hideuse, occasionnée par une alimentation trop échauffante, et aggravée par l'appauvrissement du sang, devait être ma compagne fidèle pendant tout mon voyage. Je ne m'en guéris qu'en France, en me traitant à l'arsenic.

Dans la savane, brûlée par endroits, courent des biches effrayées, qui, à notre approche vont se cacher, craintives, derrière quelque buisson lointain d'acajou sauvage.

Dans une jungle épaisse, où s'ébattent des milliers d'oiseaux d'eau, nous passons le Coumourari, qui va au Cach Ouâ. Un peu plus loin, c'est l'Aouatac Aouâ (en portugais Uajaba), dont les dix ou douze bras alors à moitié taris coulent dans une haute et sombre forêt de deux à trois kilomètres de largeur. L'hiver, le Uajaba inonde toute sa forêt. Ensuite c'est l'igarapé du Cajui qui se rend au Courimata.

Ouaïniame. — Nous arrivons au village ouapichiane de Ouaïniame, composé de trois cases proprettes et confortables, celles de José Capiuara, de Raymundo et de Clementino. Déjà, ici, personne ne parle plus portugais. Ouaïniame est sur une colline dominant des bas-fonds inondés. De Maracachite à Ouaïniame, en six heures de marche, nous avons traversé plus de trente fois des rivières, des ruisseaux, des marais ou des bas-fonds. C'est trois mois plus tard qu'il eût fallu commencer ce voyage. En décembre et en janvier, et jusqu'en mars, si la repiquete de Boyassú n'est pas forte, igarapés et miritizals sont à sec, et les grandes rivières sont sans eau aux passages.

En arrivant à Ouaïniame, nous rencontrons un pauvre enfant tout triste, maigre et chétif, qui vient, dit-il, de chez

les Atorradis. C'est un orphelin qui, maltraité par ses maîtres, s'en va seul, avec un morceau de cassave, chercher à Maracachite ou à Canaouani, une protection plus douce, près de gens plus civilisés. Je veux l'emmener avec moi, mais il refuse, il dit qu'il veut aller voir les blancs de la grande rivière et garder leurs tapiirs (les bœufs) dans les prairies. Quand les gens de Maracachite l'auront un peu restauré, civilisé et habillé, il s'en ira, un beau soir, dans les fazendas, sans remercier ses amis, sans même leur dire un mot.

D'ici nous apercevons Araouachode le mal famé, montagne isolée qui ressemble à une gigantesque molaire de cinq cents mètres de hauteur. Elle est fertile, mais malsaine et inhabitée : des fièvres mortelles la défendent. Près de ce pic le Cuit Auaú a de hautes cachoeiras au-dessus desquelles la rivière n'a plus assez d'eau pour des pirogues.

Ambrosio. — De Ouaïniame nous nous dirigeons vers la case d'un Uapichiana, appelé Ambrosio, située à cinq heures de marche. Le nom portugais, comme dans tous les cas suivants, n'indique nullement que son possesseur entende cette langue. L'Indien ayant une fois dans sa vie travaillé pour un blanc, le blanc lui donne un nom et l'Indien qui n'en avait pas auparavant garde le cadeau. Il est des Indiens qui meurent sans comprendre le portugais, et qui, dans le courant de leur existence se sont pourtant appelés successivement Pedro, José, Manoel, Cardoso, Raymundo, et le reste. Ces braves gens aiment à changer d'appellatif.

Nous constatons avec plaisir l'absence de pragas. Nous n'en trouvons que sur les bords des grandes rivières, au Takutú, à l'Urubú.

Il nous faut passer à gué le Courimata, qui a inondé sur plus d'un kilomètre. Nous ne savons s'il donne pied. J'envoie un homme faire des sondages, c'est-à-dire traverser la rivière.

Nous n'avons d'eau que jusqu'au cou. Les femmes, qui, par coquetterie, avaient mis une jupe pour m'accompagner, se défont ici sous mes yeux de ce dernier ornement. Et nous nous jetons tous dans les eaux froides du torrent, en riant bien fort, pour nous réchauffer.

Un peu plus loin nous passons le Tounatouna (en macouchi : de l'eau, de l'eau). Le Tounatouna est un peu moins large mais un peu plus profond que le Courimata. Luc, vaillant et fidèle, me donne la main et guide avec sollicitude le pauvre « petit blanc » qui ne sait pas nager. Les femmes rient, d'un petit rire moitié affectueux, moitié moqueur. Ah! c'est que les femmes indiennes nagent toutes comme des poissons. Cependant les dents me claquent quand je sors de l'eau. Toute cette hydrothérapie, qui serait excellente en d'autres temps, est mauvaise pour quelqu'un qui a la fièvre. Après m'avoir vigoureusement frictionné, mes Ouapichianes (1) m'entraînent dans une marche forcée au grand soleil.

D'un pied léger, sur un bâche pourri, nous passons ensuite le Paouich, qui va au Caracha Ioûa, lui-même affluent du Ouamoucou Ouaou, qui se jette dans le Takutú, un peu au sud de la serra do Pião.

Le campo change d'aspect. Mamelonné, ses coupoles étincellent de roches de quartz et de mica, blanches et brillantes. Sur un coteau voisin, couvert de quelques hectares de forêt épaisse à frondaisons verdoyantes, nous remarquons des nappes capricieuses de couleurs vives, estompant la masse sylvestre. La forêt vierge est en floraison éternelle, chaque essence fleurit à son époque. Maintenant ce sont les taouaris qui sont vêtus de ces magnifiques frondaisons couleur fleur de pêcher.

Nous laissons à notre gauche le sentier qui va au fort,

(1) Orthographe française de Uapichiana.

éloigné d'ici de deux jours de marche (12 heures, 60 kilomètres), puis nous arrivons à la bicoque du vieil Ambrosio.

Nous nous rendons en quatre heures de la case d'Ambrosio à celle de Leopoldino.

Leopoldino. — C'est une région de rivières, presque toutes larges et profondes, se rendant au Takutú par le Ouamoucou Ouâ. C'est d'abord le Saarou, sur les bords duquels se trouvent la case du Ouapichiane Pedro Chato et celle de son voisin le Yarecuna. Le Yarecuna a ici des amis à danser, ce sont des gens de l'Amajari, qui ont fait douze jours de marche pour venir boire le payaouarou chez leur compatriote. Tous ont le chef orné d'acangatares défraîchies. L'orchestre est au grand complet : la petite flûte, faite d'un tibia de biche, marie ses sons doux et nasillards à la voix plus martiale du tambourin. Une chanson monotone se balance sur ce rythme sauvage. Puis c'est le Caracha Jouâ avec la case de João, et le Tébéhuée avec les trois cases de Raymundo de Maracachite, de Raymundo Barbado et de Manduk. On arrive ensuite au Ouamoucou Ouâ, la plus grande rivière de cette étape. On l'escalade en grimpant sur les branches de deux ou trois arbres tombés dans son lit. Vient ensuite l'Acajou Grande, qui coule dans un large marais encore inondé. En sortant du campo demi-boisé de cette rivière, on débouche sur le talus occidental d'une savane dénudée et on voyage sur la crête d'un magnifique belvédère naturel, d'où l'on peut contempler dans toute sa beauté la superbe chaîne du Yourocouque. Puis, au pied des deux jolies petites montagnes de Paochide et de Queubaïde, au milieu d'une grande plaine herbeuse, on découvre trois cases, celle de Pedro de Maracachite et celles de Leopoldino et de son fils. Nous arrivons tard à la grande maloca de Leopoldino (un civilisé qui parle portugais), et nous partons de bonne heure pour la serra Cochade qui est à quatre heures d'ici.

Cochade. — Nous passons le Queubaïd Oua dans un des ravins de la serra Queubaïd. Ensuite après avoir traversé une petite forêt couvrant un des escarpements de cette contrée accidentée, après avoir passé la petite rivière du Souroumiou, nous arrivons à la case d'un Macouchi. Il n'est pas rare de trouver ainsi des groupes macouchis en plein pays ouapichiane, ou inversement. La carte ethnographique de la contrée ne serait pas facile à dresser. Les deux tribus des Macouchis et des Ouapichianes, bien qu'ennemies, se sont complètement pénétrées. Le vieux Macouchi parle un peu ouapichiane, mais sa femme n'entend pas un mot de ce dialecte. Leur fils parle très bien les deux langues. Un peu plus loin, c'est la case de mon cuisinier, le Ouapichiane Henri, qui me fut fidèle pendant un mois. Le brave garçon était doux et soumis et il avait certaines qualités que je prisais fort. Quand il était ivre, mais seulement quand il était ivre, il parlait un peu anglais et portugais. A jeun, il affirmait, avec raison peut-être, être incapable d'entendre un mot de ces deux langues. Puis après avoir traversé l'Od Ouâ, qui va directement au Takutú et le Bitch Ouâ, ainsi nommé, depuis quelques années, parce qu'on y trouva alors un pécari récemment mort de vieillesse, on arrive à deux cases situées en face de la serra Cochade. Une de ces cases appartient à un vieux paget, l'autre à un grand jeune homme, Ouapichiane blond, ayant le type absolument européen, ainsi que ses quatre sœurs qui habitent avec lui. Ici tout est nu, on ne voit que des tangues et des calembés. On distingue très bien la serra do Pião, qui est rive gauche du Takutú. La contrée entre Cochade et la serra do Pião est à peu près déserte. A la serra do Pião demeure le Ouapichiane Raymundo, qui parle portugais et a fait un voyage chez les Maonpidiennes et les Ouayéouès. L'immense chaîne de Cuando Cuando (1) s'étend devant

(1) Prononçez Couandou Couande.

nous, brumeuse, au nord-est. Passant le Takutú, qui ici a plus de cent mètres de large, je fais l'ascension de Cochade, sur un des sommets de laquelle on me montre l'emplacement où fut Tenette, ancien centre ouapichiane aujourd'hui complètement disparu, mais dont les Indiens du voisinage entretiennent encore les antiques plantations de bananiers.

Une fête à Cochade. — Malgré les piões qui nous exaspèrent le jour, et les carapanas qui nous empêchent de dormir la nuit, je prends du plaisir à Cochade. Je demeure dans la case du vieux paget. C'est un très grand médecin, mais qui se fait payer très cher. Il parle d'un ton ferme, autoritaire et convaincu : il a pour lui la science et la religion qui, pourtant, ne lui ont encore donné ni pantalon ni chemise. Il est vrai que la grande âme du philosophe sauvage est bien au-dessus de besoins aussi factices, fruits pernicieux d'une civilisation corrompue. Et qui n'aimerait à vivre dans ta belle prairie, ô vieux paget! Écoutez, c'est la nuit. Il tombe du ciel ce pâle et mélancolique clair de lune, dont l'Équateur a le secret. De l'hospitalière maison de Pedro s'échappent, par la porte grande ouverte, les mugissements du cachiri. Des artistes indigènes soufflent, avec des contorsions de possédés, dans leurs sonores téiquiems, espèce de cornemuses, ressemblant pour la forme, les dimensions et le son aux paxiubas du rio Negro. Les vieillards se sont ornés le front de quatre raies noires transversales, dessinées au génipa, c'est le tatouage national dans les grands jours. Le gros bois creusé est plein jusqu'aux bords d'un cachiri de canne qui m'a paru presque bon. Les quatre sœurs de Pedro, toutes les quatre jeunes, et trois de leurs compagnes en visite à la case de Cochade, les cheveux dénoués, la gorge émue, la bouche ouverte et souriante, heureuses, dirigent une danse gracieuse que l'on mène en rond autour du grand

vase aux libations. Leurs mains sont petites et dans ces petites mains des espèces de castagnettes frémissent et rendent un son criard et un peu énervant. Leurs petits pieds battent en cadence l'argile durcie qui sert de parquet. Elles chantent, c'est la chanson indienne, mélopée étrange, douce et triste, chant à la fois passionné et résigné, que toute une race comprendrait, qui, du Canada à la Terre de Feu, remplit d'émotion l'âme de l'indigène, et que le blanc, égaré dans cette scène d'un autre âge, écoute étonné et ravi. Elles sont ici les nymphes mythologiques! Où trouver un visage plus agréable et plus doux, des formes plus pures, un modelé plus ferme, des attaches plus fines, plus de grâce dans les mouvements, plus de jeunesse et plus de poésie? Fatiguées, les jeunes danseuses se laissent tomber dans leur hamac, s'abandonnant à un rêve, leur beau corps qui se livre aux caresses du regard frémissant d'une émotion voluptueuse, l'œil perdu dans le vague, pensant peut-être à quelque chose. Et pendant que les téïquiems mugissent toujours dans le silence de la nuit et du désert, voici les jeunes filles qui sortent, et trottinent, jolis petits animaux nus, dans la prairie doucement baignée des flots de lumière tendre qui tombent de la Phébé des tropiques, et vont, avec de grandes calebasses percées qu'elles portent sur la tête, chercher de l'eau au Takutú, qui coule là-bas au pied de la montagne. Oh! il y aura des mariages cette nuit chez les Ouapichianes de Cochade!

De retour chez Leopoldino nous y voyons arriver des visiteurs. Ce sont trois habitants de Tourou Dekeuou, un homme et une femme ouapichiane, et un Paochiane, qui vont chez des amis du Amajari à une douzaine de jours d'ici. L'un est vêtu d'une acangatare et d'un paletot, l'autre d'un haut chapeau gris et la femme de perles. Tous trois sont tatoués au roucou et au génipa; on voit qu'ils ont mis leur costume

de fête. Quand ils arrivent à la case, l'un d'eux dit du dehors quelques mots pour informer de la visite. Déjà les gens de Leopoldino, qui s'étaient tenus sur le seuil de la porte tant qu'ils n'avaient vu les visiteurs que de loin, étaient rentrés dans la maison selon l'usage de la politesse indienne. Les voyageurs, ayant déposé leurs panacous, attendaient. Un instant après, les femmes portèrent aux arrivants des calebasses pleines de cachiri, bientôt les hommes sortirent à leur tour, tout le monde but et une longue conversation s'engagea.

La terre Atorradi. — Je laisse derrière moi la terre hospitalière des Ouapichianes et fais route vers le sud. Je vais visiter les Atorradis, la plus belle des nations du massif de Caïirrit. Dans cinq heures nous serons à Ouichbine, le premier village Atorradi.

Dans un campo magnifique, nu, sans un arbuste, dominé par un ravissant panorama de montagnes, nous passons le Courati qui va au Takutú, en coulant entre Ouarriouée et Youroucouque; puis le Manoua, qui va au Ouamoucou Ouâ et vient de la serra Pelladinha; puis le Cach Ouâ, qui coule dans un marais au pied de la serra Maouada. Ensuite le campo devient accidenté, herbeux ou boisé, semé de hauts rochers noirs; nous longeons la longue serra du Marourá et traversons plusieurs ruisseaux qui vont à l'Apacaná Ouâ ou au Marourá Ouâ; puis après avoir traversé le Quararabá Ouâ sur un pont indigène fait d'un arbre jeté en travers, mais actuellement immergé, et d'une liane tendue guidant la marche et sur laquelle s'appuie la main, nous arrivons au joli petit village de Ouichbine, dans un des plus beaux sites de la contrée, entre les montagnes de Marourá, de Curimião, de Ouichbine et de Caïirrit. C'est le premier village que nous rencontrons depuis Maracachite. Nous avons d'abord trouvé une case habitée et deux en

construction, puis un groupe de quatre petites maisons coniques très rapprochées et entre lesquelles on a ménagé une petite place publique bien sarclée. Il y a à Ouichbine une vieille Zamba venue de Ouaraïp.

Le grand centre Atorradi était autrefois au lac des Ciganos (Sasas), ce lac est un marécage fort étendu pendant l'hiver, mais l'été presque à sec, que fait le Ouararabá, en amont de Ouichbine, au pied de Maroura Dekeuou. On l'appelle *Chichirane*, par corruption de *chichire carichie* (*chichire* : sasa, *carichie* : lac).

Ouichbine. — De Ouichbine on découvre toute la partie septentrionale de la cordillère de Caïirrit jusqu'à Ouacoume et au delà. La chaîne à laquelle on donne plus spécialement le nom de Caïirrit Dekeuou (montagne de la Lune) est par le travers du village. Cette chaîne a bien quinze cents mètres d'altitude absolue. Elle inspire aux Atorradis une frayeur superstitieuse. La montagne est maudite. Il n'y a personne là, personne n'y va chasser, on en a peur. Il y a des tribus de canaémés, des Chiricoumes, des Coucoichis sur l'autre versant. L'an passé elle prit feu toute seule et brûla plusieurs jours, mais de jour seulement, de midi au coucher du soleil, la nuit elle ne brûlait plus. Il en arriva de même à Touaroude.

Avec les forêts de la cordillère de Caïirrit on entre dans le Matto Geral. Toute cette chaîne est inhabitée, excepté peut-être le versant sud où on a des chances de trouver des canaémés.

Près de Ouichbine, le Cuit Auaú n'a plus que quelques mètres de largeur. Il vient de Ouanaourou, passe à l'ouest de Cariboine et de Chacoade et à l'est de Caïirrit et de Ouarouna.

L'explorateur Fernando. — Mon prédécesseur Fernando est bien connu ici. Il a laissé chez les Attoradis le plus mau-

vais souvenir. « Pour fuir les brigandages de ce misérable qui violait nos femmes et nos filles, pillait nos roças et nos poulaillers, me disent les Atorradis, nous nous dispersâmes dans les bois et les montagnes. Aujourd'hui notre nation est morcelée, divisée, affaiblie. »

Ce digne fazendeiro, entrepreneur de picada pour l'occasion, allait, armé d'un drapeau brésilien grand comme une montagne, et accompagné, tant qu'il y eut de la cachaça, d'une dizaine de ses compatriotes, chenapans du Ceara. Il se faisait traîner de force dans son hamac les jolies filles qu'il rencontrait. Il est bien possible que le drôle ait tout simplement été assassiné par les Atorradis, peu endurants de leur naturel et qu'indignaient les ignobles procédés de ce répugnant vaurien.

Courati. — A trois heures de Ouichbine est Courati, autre petit village atorradi composé de trois cases. Nous nous y rendons en passant d'abord le Courati, large et profond torrent alors presqu'à sec; puis le Ouadicou Ouâ, où se trouve une autre case atorradi, celle d'Antonio; et enfin trois petits igarapés qui se rendent également au Courati, la rivière de Chacoade. Nous avons contourné la montagne de Ouichbine en prenant par de hauts plateaux à demi boisés.

De Courati nous nous dirigeons sur une autre capitale des Atorradis, Matiouiouine, située sur la rive droite de l'Urubú.

Nous passons une autre fois le Courati, puis le Queubaïd Ouâ, joli ruisseau aux eaux claires, et nous nous dirigeons vers le sud, longeant les flancs de Ouarriroude et de Chacoade. Nous avons sept heures de marche de Courati à Matiouiouine.

Matiouiouine. — Nous passons des igarapés à bordure boisée, l'Iouirre Ouâ, le Ouaraboutoune Ouâ, le Sacara Iouâ, puis longeons Cariboine, coupons dans une forêt le torrent

appelé Tiquierre Ouâ, et après avoir escaladé une chaîne de petits contreforts et les collines qui longent l'Urubú, nous arrivons à un gué de cette rivière, large en cet endroit d'une vingtaine de mètres et profonde d'un mètre cinquante. Un peu au delà, à l'est d'une jungle épaisse qui borde le cours d'eau, Matiouiouine, offrant, dispersées au milieu d'un immense « campo limpo », ses quatre maisons habitées et six autres en ruines. Matiouiouine doit son nom à une petite montagne voisine, de forme conique, et située sur la rive gauche de l'Ouât Ouâ (l'Urubú).

On se tue assez bien par ici. Deux assassinats ont été commis la lune dernière à Matiouiouine par le fils du vieux Mondoui, mon hôte de Ouichbine. J'ai ce garçon-là dans ma troupe, il a l'air très doux. Dans un cachiri, il a assassiné de propos délibéré deux de ses camarades qu'il a criblés de coups de couteau. Il ne dormait plus dans la case de son père, de peur de la vengeance des parents de ses victimes. Il se cachait dans la forêt et ne se séparait pas de son *çouidarou* (casse-tête). Maintenant il se trouve en sécurité auprès de moi. Il paraît m'affectionner.

Nous allons contourner Touaroude au nord. Nous passons d'abord le Derre Ouâ, puis arrivons à deux cases atorradis situées sur les hauts plateaux que domine Touaroude. Ces deux cases sont bonnes, ovales, en clayonnage d'argile formant murailles. Ce sont les meilleures de la contrée, du rio Branco au haut Trombetta, avec celles de José Capiuara de Ouaïnyame et de Leopoldino d'Aouarriouée. Ici les femmes font une poterie grossière.

Voyage autour de Touaroude. — Des deux cases de Touaroude on voit très bien Caïirrit et ses prolongements, et la lune (probablement un petit lac) qui a donné son nom à la chaîne. On ne peut dresser, en voyage, une bonne carte de cette cordillère. De ce côté-ci seulement je distingue trois

chaînons parallèles qui, à l'œil, se confondent presque, et dont il est bien difficile de donner le dessin et l'orientation. Dans le cas particulier de Caïirrit, la difficulté toujours grande de corriger l'optique est énorme. Enfin il y a, de plus, une particularité fort gênante : toutes ces montagnes ne sont pas nommées; les Atorradis confondent les massifs et ne connaissent les noms que d'un petit nombre d'entre eux. Il faudrait aller soi-même explorer la chaîne, mais comme aucun des Indiens de la contrée ne consentirait, pour une telle besogne, à accompagner le voyageur, il faudrait amener un équipage d'Européens.

Quatre heures après notre départ de Matiouiouine, nous arrivons sur les bords de l'Aikoué Ouâ. Nous avons suivi un sentier neuf à peine tracé. Ils ont abandonné celui qui passe au sud de Touaroude, d'ailleurs aussi mauvais et plus long, à la suite de meurtres commis dans cette région par les canaémés de Ouacoume et de Ouarouname.

Nous avons encore sept heures de marche avant d'arriver à Namatchi Ouâ, autre centre atorradi. Nous passons au nord de la forêt de Touaroude, dans un campo broussailleux fortement mêlé de matto. Après l'escalade d'une petite montagne couverte de silex blancs et jaunes, le passage du Poucourite Ouâ et de huit ou dix ruisseaux se rendant à cette rivière ou au Namatchi Ouâ, nous traversons cette rivière de l'Agami (Namatchi signifie agami en ouapichiane). La rivière de l'Agami est, à l'endroit où nous la traversons, presque aussi large que l'Urubú à Matiouiouine. Le village où nous nous arrêtons se compose de trois maisons, dont une seule est habitée. Çà été une rude journée aujourd'hui. Le temps paraît beaucoup plus long dans le matto que dans le campo : dans la forêt il n'y a pas d'horizon et il faut regarder où l'on pose les pieds, dans la savane on contemple un panorama toujours changeant et l'on rêve. Étrange pays

que celui du versant oriental de Touaroude ! Ici le campo est sillonné de sentiers innombrables que les tapirs ont tracé dans leurs courses quotidiennes pour aller vaquer à leurs affaires. Plus loin, une bande de pécaris sort de la forêt et se rue sur ma troupe qui, étonnée et un peu effrayée, a le temps seulement de tuer un de ces animaux. Dans cette région, les cochons sauvages, loin d'être féroces comme ceux du Mocajahi et de l'Anauá, fuient l'homme, même quand ils sont attaqués. Plus loin, une forêt basse et grêle de laquelle émergent les plumeaux gigantesques des miritis; dans le campo limpo, d'étranges amoncellements de pierres au sommet desquels sont juchés des palmiers de toute espèce; dans un coin de forêt, en grand nombre, des ajoupas et des mouquins, œuvre des Atorradis ou peut-être des Canaémés; parfois, du sommet d'un plateau, une grande échappée d'horizon vers les lointains de l'orient, on voit alors les serras de la rive droite du Takutú isolées, ne formant nullement cordillère, jetées au contraire là comme au hasard; et dans le sentier mal dessiné, les ronces, les herbes coupantes déchirent les vêtements, les mains et le visage.

Namatchi Ouâ. — Je m'installe dans une case qui a été abandonnée à la suite de la mort de son propriétaire, qui a été enterré dans son domicile, ici, sous mon hamac. Les trois cases sont situées au milieu du campo limpo, et comme toujours, non pas exactement sur un point culminant, mais un peu à côté. D'ici nul horizon, on ne voit pas une montagne, pas même Touaroude. Pour embrasser l'ensemble de ce système il faut aller jusqu'à Chouna. De là on distingue très nettement Touaroude qui, avec sa grande coupole centrale et ses deux tourelles latérales, rappelle le Trocadéro. Les deux contreforts occidentaux, Poucourit Dekeuou et Doudare Dekeuou, les contreforts septentrionaux Coumati Ouâ Dekeuou, Aïkoué Ouâ Dekeuou, Cassoumi Ouâ Dekeuou

et Ouarrire Ouâ Dekeuou s'accusent nettement. Au sud, on voit se dessiner les hauts plateaux qui relient Touaroude à Ourouaye Taoua. Et enfin, au nord-est, Namatchi Dekeuou qui donne son nom à notre rivière et à notre village (1).

Il y a dans la case à côté deux pagets de Ouintiae qui curent un vieux. Ce sont deux frères, l'un est paget-maître et l'autre apprenti. Le paget-maître a un ornement singulier et passablement compliqué. Cela consiste en une longue corde de coton, munie à chaque extrémité d'un petit bonnet de fer-blanc et fixée par une épingle à la lèvre inférieure. Un cordon pend de chaque côté de la lèvre et est pour ainsi dire rivé à chaque bras par une plaque solidement maintenue par un fil de tucum, qui serre fortement l'avant-bras. Les deux pagets sont ivres du cachiri qu'ils ont bu et de la fumée de tabac qu'ils ont avalée pour s'inspirer. Ils chantent à tue-tête un air monotone et banal, qui symbolise la maladie, puis la maladie mise en fuite. Le patient chante aussi, également ivre. D'ici à peu, tous, sans doute, vont danser.

Le vieux, qui me prend en amitié, me fait des confidences. Il va parfois chez les Taroumans acheter des grages à manioc, instruments que les Taroumans sont seuls à fabriquer dans la contrée. Il me parle aussi des Ouayanas (les Roucouyennes de Crevaux), nation qu'il connaît de nom, et chez laquelle voyageait, me dit-il, il y a plusieurs lunes déjà, « un bon chef blanc ». Quand je lui apprends que « le bon chef blanc » était mon frère et qu'il a été tué par des canaémés, le bon vieux, indigné, brandissant son arc, me demande si c'est loin. Il faudrait quelques jours de marche, en effet, à un malade surtout, pour se rendre de la rivière du Namatchi, au pays des Tobas. Et puis ce n'est pas la

(1) *Dekeuou* et *taoua* signifient montagne en ouapichiane et en atorradi; et *Ouâ*, rivière.

peine d'aller si loin pour trouver des canaémés. Le mois passé, les Chiricoumes de Yaraouaroune tuaient deux Atorradis de Namatchi, qu'ils surprenaient à la chasse. L'un d'eux est celui dont le cadavre mutilé repose là, tout près, sous mon hamac.

Les Mucambos. Chouna. — Chouna n'est guère qu'à deux heures de Namatchi. On passe le Takutú à une cachoeira, dans un endroit où la rivière a encore une trentaine de mètres de largeur, puis on traverse un petit affluent, le Ouame Ouâ, et l'on arrive à Chouna. Des collines déboisées qui bordent le Takutú, on embrasse un magnifique panorama. Grâce à la transparence de l'atmosphère, on peut distinguer les serras les plus lointaines du système de Caïirrit : Ouintïae, qui donne ses sources au Takutú, le rio Branco de l'est; Yamara, Paraouname, Ouachare, Camo, d'où descendent le Repunani, le Cuyuuini, le Yayore, l'Anauá et le Camo Ouà.

Le village de Chouna, bâti sur la rive droite du Takutú, à un quart d'heure de cette rivière, est établi dans le territoire contesté anglo-brésilien. Il ne se compose aujourd'hui que de deux cases abandonnées, temporairement habitées par des gens du Dad Ouâ. Il y avait là, il y a quelques années, une dizaine de cases habitées par des descendants d'esclaves nègres fugitifs du Brésil. Leurs derniers survivants sont partis pour le haut Couitaro. Les cases des nègres étaient absolument identiques à celles des Atorradis et dispersées comme elles dans le campo limpo. Au lieu d'enseigner quelques rudiments de vie civilisée aux Indiens, les nègres se firent Indiens eux-mêmes. Ce qu'ils avaient connu de la civilisation n'était pas de nature à leur inspirer la religion de la chose. Les deux cases du Mirire Ouaour, les trois cases du Dad Ouâ, sont aujourd'hui peuplées de métis Zambos et Zambas. C'est tout ce qui reste du passage des nègres à Chouna.

Ouaraïp. — Nous allons maintenant visiter Ouaraïp, le mucambo du haut Repunani, en terre contestée entre le Vénézuéla et l'Angleterre. Nous traversons le Mirire Ouaour, large et profond comme le Namatchi Ouâ, et cheminant dans un campo plat, ennuyeux, sans horizon, qui rappelle celui de Macapá, sans trouver de faîte de partage tant soit peu sensible entre les eaux qui vont à l'Essequiho et celles qui vont à l'Amazone, passons successivement le Camourari, l'Aparouné, le Pariké, le Ouaouaïre, le Repunani, ruisseau large de dix mètres avec cinquante centimètres d'eau, le Ouaraïp Ouâ, puis, après onze heures de marche depuis notre départ de Chouna, arrivons enfin au village de Ouaraïp.

Ouaraïp est le premier village anglo-contesté que je rencontre, aussi n'irai-je pas plus loin dans cette direction. Je voulais voir un « mucambo » sous pavillon anglais, mais ce n'était guère la peine. Ouaraïp a huit cases habitées, mais à part trois nègres qui vivent là à l'indienne, tout est atorradi, sauf une demi-douzaine de métis. Il n'y a que les trois nègres qui entendent un peu l'anglais, encore n'y en a-t-il qu'un seul qui le parle à peu près passablement. Le *great attraction* de Ouaraïp est un petit lot de cinq chevaux mansos que les nègres ont achetés à l'Anglais du bas de la rivière en échange de canots qu'ils lui fabriquent ici. Ouaraïp est comme Matiouiouine ou Ouichbine, on y trouve assurément bien moins de civilisation et de ressources qu'à Maracachite ou à Canaouani. Les cases, fort misérables, sont éparpillées dans un coude du Ouaraïp Ouâ, au milieu d'un campo broussailleux. Je ne trouve rien à acheter, ni caras, ni volailles, ni gibier, ni poisson.

Je vois faire du cachiri à la mode antique. Cette opération du masticage par les femmes est bel et bien dégoûtante. Rien qui refroidisse comme de voir cracher dans un pot,

par une vieille sauvagesse édentée, le breuvage qu'on a l'effronterie de vous offrir ensuite.

Les nègres sont partis dans la forêt, dans le Matto Geral, chercher du timbo : c'est de cette liane qu'ils se servent pour enivrer le poisson. Ils ne reviendront que dans huit jours, je ne les attendrai certainement pas.

Adieu Ouaraïp. Si les chauvins brésiliens se donnaient la peine de faire ce voyage, ils n'auraient pas une si grande ire contre l'Angleterre, qui ne s'occupe guère d'eux de ce côté-là. Tout ce qu'on raconte de l'activité anglaise sur la frontière est faux. James Percy, à Duruwow, est un vieux brave homme très ivrogne, qui a pour monomanie de faire dans chacune des tribus voisines le plus grand nombre possible d'enfants. Il en a douze qu'il a reconnus et adoptés, il en a de mères ouapichianes, atorradies, macuchies, paochianas et négresses. C'est sa manière à lui de faire de la propagande par le fait. Je rencontrai un de ses fils au passage du Repunani. Son père l'avait précédemment envoyé passer un an à Demerari pour le désauvagiser un peu. Le jeune homme était en quête de sa sœur et de sa maman. Depuis quatre ans passés elles n'étaient apparues à la maison du vieux Percy. Percy junior, depuis trois semaines, battait la forêt et la prairie pour retrouver ces deux membres de sa famille. Rien.

Il y a un autre Anglais à Couandou Couande. On le dit marié, mauvais, dur, avare, âpre au gain. Les Indiens l'exècrent.

En somme, ces deux messieurs, si tant est qu'ils font de la propagande annexionniste, ont si mal réussi, que je puis affirmer qu'il n'existe pas, dans toute cette région, plus de dix Indiens capables de comprendre, en anglais, autre chose que les deux vocables « *match* » et « *Goddam* ».

De retour à Chouna, je me dirigeai vers l'extrémité orientale du campo. On passe le Dad Ouâ, l'Adorère Ouâ, le Mi-

rire Ouaoure et on arrive aux deux cases ouapichianes de Paraouname. D'abord le sentier traverse un campo limpo fortement mamelonné, puis le sentier cesse brusquement, et il faut se diriger au jugé à travers des campos broussailleux vers les habitations qui sont sur la lisière du grand bois.

Paraouname. — Les Ouapichianes de Paraouname forment un petit peuple de vingt-cinq individus environ, hommes, femmes et enfants, vivant en dehors de toutes relations, non seulement avec le monde civilisé, mais encore avec le monde sauvage. Ils restent parfois jusqu'à quatre années sans recevoir de visites. Leurs voisins, les Atorradis, n'ont pour ainsi dire pas de communications avec eux. Ces malheureux avaient entendu parler des blancs, mais ils n'en avaient jamais vu. Ni étoffe, ni sabres, ni haches. Comme instruments de fer, quelques mauvais couteaux. Ils vivent fort misérables, ne s'aventurant guère à la chasse, par peur des canaémés leurs voisins; ne pêchant pas faute de lacs ou de rivières. Je m'arrêtai là une quinzaine de jours à chasser, et franchis, accompagné de mes fidèles de Maracachite, les sources très rapprochées les unes des autres du Repunani, du Cuyuuini, du Yaore. Mais je ne pus déterminer ni Luc ni les gens de Paraouname à passer avec moi la chaîne de partage, pour voir ces terribles Chiricoumes qui font tant de peur à leurs voisins.

Malade et seul aux mains d'une vieille Indienne. — Puis un jour, en revenant de chasser, je me rappelle que je tombai inerte sur le sol en voulant regagner mon hamac. Depuis quelques semaines j'avais fréquemment le délire. J'avais complètement perdu l'appétit. Ma vue se troublait. Chaque accès de fièvre me faisait perdre connaissance. J'avais des hallucinations. Cette fois je tombai pour de bon. Ce devait être au commencement de septembre. Je dus garder le dé-

lire une quinzaine de jours environ. Quand je revins à moi j'étais dans une maloca vide, le soleil était haut, j'avais froid, une vieille Indienne, grande et maigre, était debout près de mon hamac, me chantant la chanson du paget, la chanson qui fait guérir. Mes hommes, fatigués d'attendre, étaient repartis à Maracachite avec mes malles, toute la population de Paraouname les avait accompagnés, seule la vieille que je voyais près de moi s'était dévouée. Bonne et chère vieille Indienne! Pourquoi nos sentiments d'affection et de haine sont-ils également impuissants! Ce n'est que dans les romans que l'on peut combler ses amis et se venger de ceux qui vous font souffrir. Je ne puis même pas donner le nom de la vieille ouapichiane, elle m'a dit qu'elle n'en avait pas, elle s'appelait tout uniment « *Mascounan* » : la vieille, la grand'mère.

Je fus repris bientôt d'un ardent désir de vivre. Je voulus guérir, et je guéris.

Voyage solitaire dans le désert. — Bien que très faible et sans provisions, ce ne fut pas sans regret que je revins sur mes pas. Malheureusement il est des cas où l'on ne peut entreprendre de se lancer d'une fois dans un grand itinéraire et où il est nécessaire d'essayer le terrain, de tâtonner, de s'y prendre à plusieurs reprises.

Le hamac roulé sur l'épaule, le couteau de chasse au côté, le fusil à la main, la sacoche en sautoir, après avoir embrassé *Mascounan* qui avait envie de pleurer, je repris d'un pas léger le chemin de Chouna. Seul, bien seul dans le désert, seul avec moi, sans un liard, sans le moindre bibelot d'échange, avec l'illusion d'être seul sur la terre, seul à contempler la scène du monde : je me suis toujours senti soulagé dans de pareils moments. Rien n'est plus propre à élever au-dessus des ennuis, des sottises, des turpitudes et des impuissances de la vie réelle que ce dialogue muet de la pensée et de l'infini.

Je revins ainsi à Maracachite, tantôt seul, tantôt avec un compagnon de route, mais, moins heureux que messire Jehan Froissart, je n'avais ni escarcelle ni destrier. J'allais un peu au hasard, heureux et riant tout seul. Et quand j'arrivai à Maracachite, je fus pris de ce regret amer qui nous envahit, quand, touchant le port après une heureuse traversée, on sent qu'il n'est point possible de prolonger le beau voyage de quelques semaines, de quelques mois, d'une éternité.

Incendie de la savane. — La nuit, en route, ou dans quelque maloca où l'on avait bien voulu me laisser accrocher mon hamac, je m'abimais des heures entières dans la contemplation de l'incendie du campo. Ah! c'est un bien beau spectacle que celui de la prairie en feu, la nuit.

Sur la montagne, c'est un triangle de feu qui s'avance, projetant vers le ciel des étincelles qui tourbillonnent. La flamme dévore les herbes, lèche les rocs, traverse sans les incendier des bouquets de forêt, bien qu'elle se roule, se vautre, à leurs pieds. Le lendemain, le mont, calciné et noir, dépouillé de sa parure d'herbes jaunes comme des moissons mûres, paraît avoir été tourmenté par quelque brûlante commotion volcanique. Les quartz et les micas, qui, la veille, blancs et brillants étincelaient sous le soleil, paraissent avoir été passés à l'encre de Chine.

A l'horizon, sur le plateau, c'est une sinueuse rivière de feu d'où s'échappent, comme des vapeurs, des nuages de fumée rougeâtre. On voit s'ouvrir de fantastiques perspectives, ici c'est un auto-dafé, là, ce sont les palmiers que l'optique et l'imagination font promener comme des géants dans les flammes, les pieds dans le feu, la tête dans la fumée. Un coin de l'enfer apparaît. Et toujours un crépitement sinistre, que par un étrange effet d'acoustique vous croyez être sur vos talons quand vous détournez la tête.

Dans la plaine, on ne voit que la fumée qui, par moments s'élance et bondit. Le Moscou de Napoléon Ier ou le Paris de la Commune sont là, en bas. Puis l'incendie monte, escalade, grimpe sur les hauteurs, on croirait que la flamme court embraser le ciel. Le feu s'étage, un grand fleuve de feu descend en cascades, deux, quatre, dix affluents, des lacs, s'inscrivent au fur et à mesure sur cette carte pyrotechnique. Ou encore, l'incendie s'est ordonné en corps d'armée, voici le centre, voici les ailes, l'avant-garde et l'arrière-garde. Le crépitement c'est la fusillade. Maintenant c'est une ville qui brûle, ses remparts présentent un front de feu. La ville est à moitié noircie, l'incendie s'achève, le combat finit faute de combattants. Çà et là, rochers et palmiers dessinent des ruines de palais dans la fumée.

On laisse tomber une allumette enflammée dans le campo, et, s'il y a du vent, en voilà pour toute la nuit. Je m'offrais souvent ce plaisir.

L'hiver on n'a rien de ces beaux décors, c'est le campo nu, tel qu'il est, sans poésie, sous la pluie, couvert d'eau, sous un ciel gris.

De Namatchi Ouâ je me rendis à Courati par un autre chemin, celui qui suit la rive droite du Takutú.

Les paysages de Takutú. — Il me fallut deux jours, soit environ quinze heures de marche, pour me rendre de Namatchi à Courati. J'avais un morceau de cassave dans ma poche et je savais que les ruisseaux ne me manqueraient pas en route. Ce campo de la rive droite du Takutú est absolument nu et presque complètement plat. Cependant, comme on se maintient constamment sur des plateaux d'une certaine altitude, les horizons ne sont pas trop limités. Ayant passé le Takutú de bonne heure, près de Namatchi Ouâ, j'arrivai, comme le soleil était encore haut, à

Chitecarire (le tigre du fond des eaux), point où l'on passe le Takutú pour la seconde fois et où un ajoupa a été construit pour abriter les voyageurs. Le Takutú, à Chitecarire, a plus de cent mètres de largeur, on le passe à un amoncellement de pierres formant barrage. J'escaladai gaiement les rochers, puis, plongé jusqu'au cou dans le courant rapide, il me sembla un instant que ces eaux vivantes emportaient avec elles, vers le lointain océan, tout ce qui en moi avait pu causer et pouvait causer encore et mes souffrances et mes dégoûts. Et après un dîner fait d'un peu de cassave et d'eau de cachoeira, je dormis d'un sommeil profond et calme et me réveillai rajeuni.

J'avais encore huit heures de marche à faire pour arriver à Courati. On m'avait indiqué à Namatchi Ouâ le nom de tous les cours d'eau que j'aurais à traverser. Hier c'étaient le Ouaïpoï, le Tukutú, le Iouirre Ouâ, le Takeubarre Ouâ, le Pacoubâ Iouâ, le Queubaïd Ouâ, puis une seconde fois le Takutú. Aujourd'hui je passerai Berriade Dekeuou, du sommet de laquelle on découvre toutes les chaînes entre Touaronde et Caïirrit; Couyarare Ouâ, Seurane Ouâ, l'Urubú, large de cent cinquante mètres, à un barrage de pierres alors presque complètement à sec; je longerai Tourouanare Dekeuou et passerai le Queubaïd Ouâ et le Courati Ouâ, pour arriver au village de Courati, chez mon ami Manduk.

Le sentier indien m'est familier, je n'ai nullement crainte de m'égarer, et puis consacrer toute mon attention à l'étude du paysage et de la topographie locale.

Cette promenade de deux jours, entre Namatchi et Courati, par la rive droite du Takutú, est une des plus belles que l'on puisse faire. Le campo en maint endroit couvert de pierres, souvent aussi mal pavé que telle rue de Manáos, est constamment élevé et domine des horizons de monta-

gnes, successifs ou étagés. Au fond de ravins mollement dessinés, des igarapés boisés serpentent entre deux collines. Du sommet de Berriade, l'œil embrasse un nombre incalculable de montagnes, les unes éparses dans la plaine, isolées, sans ordre apparent, les autres faisant partie de la grande cordillère ou se rattachant à son système. A l'est, c'est Okodé, Bachaïroud sur la rive droite du Takutú, Diaétame, Tebourou sur la rive gauche. Au nord-est, c'est l'importante chaîne du Takutú, Dinoïde aux sources du Chaouaroure; Touroucoiroude, Piniade, Mamide, Berriade, Ridié Dekeuou importantes et éparses dans la plaine, Rhade, plus élevée, Réouerade; Tourou Dekéou et Sirire, grandes montagnes d'environ mille mètres d'altitude, centres ouapichianes de quelque importance; Coichinte, Cochade, que nous connaissons déjà. A l'ouest, c'est la chaîne de l'Urubú, dont les sommets septentrionaux atteignent environ huit cent mètres, Youroucouque, Piritade, Tambarre, Maroura, Courimian, Ouroumide, Araparapade, Araouadine, Mouriroude, mais dont les sommets méridionaux sont beaucoup moins élevés : Tourouanare, Saakerade, Mououroude, Mourouide, Rematoue, Ouarriroude. Toutes ces montagnes forment autant de soulèvements distincts et ne sont soudées entre elles que par le plateau. La vallée de l'Urubú, plate et peu encaissée, coule au milieu de la chaîne. Ces montagnes de l'Urubu, avec leurs contours nets, les étranges vallées qu'elles ménagent entre leurs soulèvements parallèles, leurs singulières dénudations dessinant un plan, un niveau ou une tranche de prairie sur leur masse boisée, sont au nombre des plus curieuses de la contrée. Telle, de la base au sommet, d'un côté est boisée, de l'autre nue. Une autre est gazonnée jusqu'à la moitié de la hauteur et son sommet est couvert de hautes forêts. Ici sont deux montagnes jumelles, l'une est couverte de hauts cèdres

noirs, l'autre est une savane. Parfois, sur un haut mont boisé, c'est une immense diagonale large d'une centaine de mètres et couverte d'une herbe jaunie, faisant mieux ressortir par le contraste le vert noir, que l'éloignement fait paraître bleu foncé, de la forêt voisine. Ou encore ce sont des acajous chétifs grimpés à l'escalade de la montagne, parmi de gigantesques blocs blancs et noirs, qui sont là en équilibre, immobiles, arrêtés, comme craignant d'écraser dans leur chute les pauvres petits arbustes qui sont si modestes à leurs pieds. Quelques-unes sont complètement pelées, telles que Queubaïde, Pelladinha, Maouade, Tourouanare, Ouarriroude, Berriade, Okodé, Bachaïroud, mais toutes ces hauteurs s'élèvent à moins de deux cents mètres au-dessus du plateau. Il semblerait que la forêt ne commence qu'au-dessus d'une certaine altitude. Cependant il est des pics boisés dès la base dont le sommet est nu : on dirait une tête chauve. D'autres fois, toute la montagne est boisée, sauf une grande clairière de gazon sur un flanc.

Au-dessus de la chaîne de l'Urubú apparaissent tous les chaînons de Caïirrit : Arikiriède, aux dimensions exiguës; Caïirrit, la montagne par excellence, la plus élevée et la plus massive de la contrée; Baroudane, sa doublure; Ouanaourou, Cariboine, Chacoade et Ouarriroude, toutes parallèles entre elles; puis les chaînons du sud qui se perdent dans le vague des lointains bleus, Yaraouaroune gigantesque et mal famé, qui ressemble à une tour crénelée; à ses pieds Camayoue et Parouraît, qui se rapprochent de l'Urubú; Ouarouname, où il y a, dit-on, des canaémés comme à Yaraouaroune; Ouacoume, qui donne ses sources à l'Urubú, et où vit une petite tribu de Macouchis fort peu en odeur de sainteté auprès des Ouapichianes et des Atorradis.

L'Urubú, lui-même (Ouât Ouâ) n'est pas sans intérêt. C'est au contraire une rivière qui mériterait une étude spéciale. Ses bords sont riches en escargots, absolument semblables à ceux de notre Europe, mais qui, l'été, sont tous morts. Ce n'est que l'hiver qu'ils sont vivants. Entre les rochers de la rivière on trouve les *boucoudis,* gros coquillages, espèces d'huîtres d'eau douce, qui, de même que les escargots, ne se trouvent vivants qu'à l'époque des grosses eaux. Enfin, les rives de l'Urubú sont un des paradis des piões, des mosquitos, des maringouins de toute la gent des *pragas*.

Chez Manduk, je ne trouve que les femmes et les enfants. L'homme est allé « chez les blancs ». Les enfants m'accompagnent à Maracachite. Nous allons coucher au Maroura, distant de cinq heures, et demain nous irons du Maroura au village, distant de onze heures de la rivière.

Retour à Maracachite et à Boa Vista. — Nous prenons un nouveau sentier. Nous suivons d'abord la rive droite du Courati, puis nous passons dans un campo limpo quelque peu accidenté le Courati Ouâ, le Quinia Ouâ, l'Iouirre Ouâ, igarapés à miritizals; puis le Ouadic Ouâ plus important, le Maca Ouâ, près duquel se trouvait, il y a quelques années, un petit centre Atorradi, nous traversons Ouichbine, dont les habitants ne peuvent dissimuler l'étonnement qu'ils éprouvent en me voyant encore vivant; et, après avoir longé environ deux heures le Courati et le Cuit Auaú qui restent à notre gauche, à droite le Ouararaba et le Maroura, nous arrivons à cette dernière rivière, torrent profondément encaissé, alors à sec.

Le lendemain nous nous rendons à Maracachite par l'Apacana Ouâ, le Cach Ouâ, le Courimata Ouâ, l'Aouatac Aouâ, le Bayecoure Pouna et le Coumourari. L'hiver, cette route est impraticable, les rivières profondément encaissées

roulent de deux à quatre mètres d'eau, et les Indiens n'ont jeté de pont sur aucune d'elles. Ils les passent à la nage, ce qu'il leur serait impossible de faire s'ils avaient une malle sur la tête. L'été, phénomène constant dans la contrée, les igarapés ont moins d'eau dans la partie inférieure de leur cours que dans la région des sources. Ce sont les miritizals qui donnent de l'eau, de la boue et des jungles. Maintenant le sentier est assez bon. A droite et à gauche on trouve beaucoup de miritizals qui semblent faire cercle autour du voyageur. D'abord le grand miritizal de l'Apacana, grosse rivière de marécages, qui, l'hiver, inonde sur plus de deux kilomètres. Le Cach Ouâ se passe presque à sec, à un barrage de pierres. A partir de là tous les igarapés coulent dans des jungles, jusques et y compris le Coumourari. Le plus laid de ces passages est celui du Bayecoure Pouna (la Piste du Tigre) qui, l'hiver, donne deux kilomètres d'eau et de boue. Actuellement (octobre), les terres sont à sec dans le cours inférieur des rivières.

En arrivant à Maracachite, je n'y trouvai pas au grand complet mes fidèles Ouapichianes ni mes bons hôtes de Paraouname. La plupart s'étaient dispersés, soit dans les fazendas, soit dans les malocas. Mais toutes mes malles étaient là, chez João, intactes; pas un paquet ne manquait à l'appel. En me voyant arriver, les Ouapichianes manifestèrent une joie que je crois sincère. « Nous t'avons abandonné parce que nous croyions que tu allais mourir et nous ne voulions pas qu'on nous accusât de t'avoir tué. » Chaque peuple a ses mœurs. Je savais trop bien que les gens de Maracachite disaient vrai pour leur garder rancune.

J'allais passer quelques jours à Boa Vista pour compléter mes provisions. Les bons fazendeiros furent presque aussi admiratifs que devaient l'être plus tard les gens de mon village. Il va sans dire qu'aucun civilisé des campos n'avait

jamais fait le voyage de Paraouname. Leurs connaissances géographiques ne dépassent pas le hameau de Ouaïnyame, et les agents indiens qu'ils envoient dans l'intérieur pour leur recruter des hommes ne dépassaient pas Ouichbine. C'est pourtant bien simple d'aller à Paraouname et d'en revenir. « Docteur, me dit un jour sentencieusement mon ami le capitão Alfredo Venancio da Souza Cruz, les grandes actions sont comme les montagnes, il faut les regarder d'un peu loin pour les apprécier, de trop près on ne les voit pas. »

CHAPITRE X.

MŒURS DES OUAPICHIANES ET DES ATORRADIS.

Mœurs des Ouapichianes et des Atorradis. — Le type des Indiens de l'Amérique du Sud est suffisamment connu pour qu'il ne soit pas nécessaire de refaire ici leur portrait en pied. Il suffira d'esquisser quelques particularités saillantes, constatées chez les tribus du haut rio Branco.

Ni les Ouapichianes ni les Atorradis n'ont de barbe, si ce n'est quelques poils rares, courts et durs, sur la lèvre supérieure et au menton. Cependant les Macouchis sont plus barbus et la plupart des Paochianes ont la moustache et l'impériale tellement longues et fournies que la première fois que je rencontrai des individus de cette tribu, je les pris pour des Annamites.

Le type ouapichiane est agréable. Ils sont courts, trapus, robustes, bien faits mais un peu lourds, et leur visage, qui n'est pas laid, a une expression douce. L'Atorradi est plus élancé, plus beau, plus noble. Le profil est presque caucasique et le teint presque blanc. Il est beaucoup d'Atorradis qui ne sont pas plus foncés que des Andalous, des Siciliens ou des paysans du midi de la France. Les Ouapichianes sont généralement de couleur un peu plus foncée, vermillon obscur. J'ai trouvé souvent chez les femmes Atorradis une étonnante perfection de formes : le nez est aquilin, la bouche petite, les yeux droits, le regard est vif, le visage noble, les

attaches sont fines, les extrémités fort petites, l'ensemble charmant. Ce seraient là de superbes sujets pour le croisement. L'embonpoint est rare chez les femmes, qui, cependant ne sont pas maigres : elles ont plutôt l'aspect, avec leur démarche un peu grave, d'une statue bien portante, d'une Galathée qui vient de se mettre à vivre. Mais chez les hommes, j'ai trouvé souvent, surtout à Matiouiouine et à Ouaraïp, le ventre, la tête et le port de feu Louis XVI. Ce que je ne m'explique pas, c'est l'air de prospérité de ces malheureux plutôt accoutumés à la famine qu'à l'abondance : c'est là sans doute l'effet du cachiri.

Pour apprécier le type des femmes, — non pas en anthropologiste, car elles mettaient une trop grande répugnance à se laisser faire des mensurations, — mais en artiste, je les considérai sous deux aspects : de profil et vües de derrière. A ces points de vues la femme Atorradi est généralement irréprochable. Pas de ces parties charnues, pesantes, molles et tremblotantes, de ces cuisses énormes, de ces gros seins tombants, de ces articulations cachées sous des replis de graisse, de ces tailles carrées qui paraissent enflées, de ces formes ramassées et avachies, qui, si souvent, enlaidissent les femmes Macouchis. Il me souvient d'avoir longuement regardé à Touaroude une Atorradi d'une cinquantaine d'années, qui marchait devant moi dans le sentier du campo. Vue ainsi de derrière, elle paraissait complètement nue. La tangue est maintenue à son poste au moyen d'un mince cordon de tucum qui serre la taille, faisant un léger sillon dans les chairs qui ne tardent pas à le recouvrir complètement. Toutes les chairs nécessaires y étaient, mais il ne s'en trouvait pas une once de trop, tout paraissait ferme, et les mouvements de la marche, en contractant les muscles, donnaient à chaque pas, à la vieille Indienne, des poses sculpturales. Je dois dire tout de suite que la beauté

atorradi est, en somme, une exception, et qu'en général le type indien est bien moins artistique que l'aryaque.

Un type franchement laid est celui de ces Zambos et de ces Zambas que je rencontrai à Chouna et à Ouaraïp. C'est un mélange peu harmonique de ce qu'il y a de laideur chez l'Indien et de laideur chez le nègre. Mais cette population métisse est extrêmement vigoureuse, de haute taille, puissamment musclée et certainement plus robuste et plus endurante que les Indiens et les nègres.

Le type de la *cabaeune* (la maison, la maloca) n'est pas absolument uniforme, cependant il n'est guère varié. Généralement les Indiens ont soin de bâtir leur case à une demi-heure du plus prochain igarapé, pour éviter d'être inondés pendant l'hiver. Cette particularité les oblige, pendant l'été, à boire une eau plus ou moins croupie, chaude et sale. Quelques-unes d'entre elles, le plus petit nombre, sont rectangulaires, les autres de forme ronde ou ovale, avec une porte d'un mètre de hauteur, un toit en cône aplati, ressemblant assez à un four. On nettoie un coin de savane, on coupe dans la forêt des pieux que l'on plante tels quels, en rond, en les reliant entre eux avec des lianes; un grand poteau au milieu pour soutenir le toit en feuilles de palmier, et en quinze jours voilà une maison construite. Dans les grandes malocas, au lieu d'un seul poteau, on en compte jusqu'à sept à huit, auxquels on suspend dix, quinze, vingt hamacs. Il y en a parfois deux couches superposées. Le mari et la femme ne couchent presque jamais dans le même hamac, chacun a le sien ainsi que chacun des enfants jusqu'au nourrisson exclusivement. La maloca est aussi le lieu d'habitation des chiens, des poules et des perroquets. Ce n'est pas toujours très poétique, ces grandes malocas. Généralement les Indiens ne sont ni malpropres, ni sales, ni grossiers, cependant on en trouve. Et alors il se dégage, du

phalanstère ténébreux et enfumé, des bruits et des odeurs tout à fait réfractaires à l'idéalisation. Quelques maisons atorradis ne méritent réellement pas un autre nom que celui de huttes. Elles sont absolument coniques, sans le cercle de pieux pour soutenir l'échafaudage; la paille tombe jusqu'à terre : de plus elles sont très petites, avec une porte étroite d'un mètre de hauteur que souvent la paille bouche complètement. De loin, je prenais ces cases attoradis pour des poulaillers, qui ont cette forme chez les Ouapichianes. A l'intérieur, les cabaeunes (1) ouapichianes et atorradis portent au-dessus de la porte un ornement dont je n'ai constaté l'absence dans aucun cas. C'est un trophée de chasse : des têtes de cerf, des tibias du même, des mâchoires de tapiir (2), vous disent que le maître de céans est un vaillant chasseur devant l'Éternel.

On s'en convaincrait aisément en regardant les vingt ou trente chiens qui se mettent à aboyer, bien moins terribles d'ailleurs que les fait la légende, dès qu'un visiteur entre dans la maloca. Cependant ces chiens ne sont point des coureurs de gibier : ils sont là seulement comme ornements vivants, absolument inutiles et fort peu nourris. Les tortues, leurs compagnes, également captives, servent au moins à quelque chose, de temps à autre on les tue, on les mange, et leur carapace sert de siège à côté des petits bancs décrits par Crevaux. En parlant, après les hamacs et les chiens, des perroquets, des singes, des tortues, des petits bancs, des *bounes* (couis), on aura une idée du mobilier de la maloca. On trouve toujours, dans une case d'Indien, quelques douzaines de *bounes* pendues par un crochet à une ficelle. Aux jours de grand cachiri les femmes apportent un coui plein

(1) Maison, en ouapichiane.
(2) Tapiir : tapir.

jusqu'aux bords à chacun des invités, et les coupes de l'amitié et de l'ivresse circulent à la ronde.

La vie domestique et économique des Ouapichianes et des Atorradis est en somme à peu près identiquement celle des Indiens en général. L'agriculture se réduit à la culture des roças; l'industrie à la fabrication des armes et des engins de pêche; le commerce à des voyages d'agrément auxquels l'échange d'une parure contre un instrument de musique, d'un fusil contre un chien, d'une râpe à manioc contre un couteau, servent de prétexte. Pour la vie domestique, les liens en sont passablement relâchés.

Ils utilisent mal ce qu'ils ont. Ils récoltent tous du maïs mais ne s'en servent que pour en faire du cachiri. On trouve des roças de canne à sucre, mais ils n'utilisent la plante qu'en en mâchant la pulpe pour se désaltérer. Ils ont cependant des moulins primitifs à broyer la canne. Un gros pieu est fixé en terre. Un trou pratiqué dans le grossier appareil donne passage à un bâton appuyant sur une espèce de dent taillée dans le pieu. On prend la canne entre le bâton et la dent et le jus s'écoule. Une autre dent a été taillée un peu plus bas pour que le jus ne tombe pas à terre. Un grand coui est installé au-dessous de cette seconde dent. Un homme fait levier avec le bâton, un enfant maintient la canne en pression. C'est très lent et assez sale. Les Indiens n'utilisent qu'en cachiri le jus ainsi recueilli. Même ignorance pour ce qui est du tabac. Ils en récoltent de qualité supérieure, mais leur mode de préparation est détestable.

Leur industrie, en dehors de la fabrication des armes et des engins de pêche, travail connu, s'occupe encore de la préparation des calebasses. J'en ai trouvé pouvant contenir jusqu'à vingt litres. Elles sont généralement de forme sphérique ou ovoïde, on les perce d'un orifice à l'extrémité supérieure, et on orne le vase d'arabesques variées dessinées

au génipa. Ce sont leurs cruches, leurs seaux, leurs cuvettes; ils en ont de très grandes quantités, j'en ai compté jusqu'à dix douzaines dans une même maloca. Les couis, les catouris, les pagaras, sont également nombreux.

La préparation des poisons est une des branches les plus intéressantes de l'industrie indienne, mais elle n'est guère prospère chez les Ouapichianes et les Atorradis. On trouve chez eux de magnifiques sarbacanes, longues de trois à quatre mètres, avec lesquelles ils lancent de petites flèches empoisonnées fixées à une petite boule de coton, mais ces sarbacanes viennent de chez les Mayongcong. C'est également des Mayongcong que leur vient l'ourari dont ils se servent.

Les Atorradis vont acheter des grages à manioc chez les Taroumans. Ce sont des planches un peu concaves, garnies en dedans d'épines fort dures. Non seulement ils en emportent pour leur usage personnel, mais chacun d'eux en achète pour les revendre. Ce sont les Indiens du Takutú qui viennent leur acheter ces produits, ainsi que des tambourins, des acangatares, du carajirú, des bâtons de brai pour les flèches. Mais il ne se vend guère par an, dans tout le district du Takutú et du rio Branco, que quelques douzaines de chacun de ces objets. Ces échanges ne constituent pas un commerce régulier.

Tous les Indiens de cette contrée sont bien moins industrieux que ceux du Uaupès. Ils n'ont rien qui mérite de figurer dans une collection ethnographique. Ils n'ont rien qui leur soit spécial, et les objets et ustensiles qu'on trouve chez tous les Indiens sont travaillés fort grossièrement chez les nations de Caïirrit.

La vie domestique des Indiens de Guyane est également bien connue, depuis Crevaux. Je n'entends parler ici que de quelques particularités qui m'ont paru originales dans la vie des Ouapichianes et des Atorradis. En premier lieu

on doit citer la façon dont se font les mariages. Dans les malocas où il y a beaucoup de jeunes filles, on passe un jour à préparer un cachiri monstre et l'autre jour à le boire. C'est dans les cachiris que les filles sont enlevées : c'est là le mariage. Ils n'ont guère de relations sexuelles que surexcités par de grandes libations de cachiri. On peut affirmer que la plupart d'entre eux ont été conçus dans l'ivresse.

Un autre côté piquant du caractère indien est la foi aveugle qu'ont dans nos remèdes pharmaceutiques les individus ayant eu quelques relations avec les civilisés. Je m'exécutais de bonne grâce : je droguais les gens, leur foi les guérissait. Je purgeais, je donnais de la quinine, des vomitifs, de l'arsenic, de l'arnica, de l'acide phénique, un peu à tort et à travers, mais avec un très grand sérieux, et les populations me bénissaient.

Les Atorradis ont une façon singulière de recevoir leurs amis. Quand un Atorradi reçoit des visiteurs il s'enfonce dans son hamac où il se dissimule en ramenant le hamac sur lui, et là, complètement enveloppé, il attend sans mot dire. Chacun vient à son tour, fait les politesses d'usage au maître de la maison, debout, puis se retire. Le maraud donne réellement audience. Cette coutume n'est pas spéciale aux Atorradis, mais c'est chez eux que je l'ai trouvée le plus caractéristique.

Chez nos deux tribus du campo oriental du rio Branco comme chez toutes celles de Guyane, l'organisation politique et sociale est absolument embryonnaire. Les tuxaus (chefs) n'ont aucune autre autorité que celle que peut leur donner une grande supériorité individuelle; les pagets, qui sont les médecins et les linguistes de la maloca ou de la tribu, ont peut-être une autorité un peu plus grande, mais d'un caractère absolument moral. C'est l'anarchie pure réalisée chez un peuple simple et sans besoins.

Cet état anarchique ne s'est établi et ne se maintient que grâce à certaines qualités qui ont entraîné avec elles de graves inconvénients. L'Indien endure sans murmurer de très grandes privations que ni le blanc ni le nègre ne supporteraient. Mais où est le mérite? à endurer de cruelles privations sans se plaindre ou à savoir se procurer les choses nécessaires à la satisfaction des besoins? L'Indien a pris la qualité héréditaire de vivre de presque rien ; le civilisé celle de travailler (ou de faire travailler) énormément pour satisfaire des besoins factices toujours plus exigeants. Lequel est le plus heureux ? Répondre à ces questions serait refaire le *Discours* de Rousseau *sur l'Inégalité*.

Eux, cependant, ils sont heureux. Ils sont graves mais nullement sombres ; à leurs heures ils sont joyeux et rieurs. Dès qu'ils sont un peu animés par le cachiri, ils crient comme des sourds et font entendre de longs rires stridents. Ils ont des loisirs, nul souci du lendemain ; ils sont indifférents au passé et à l'avenir, plus libres que n'importe quels citoyens d'Europe ou d'Amérique, sans chefs, sans fonctionnaires ; leurs filles sont belles, leur tabac est bon, ils ont une boisson qui les enivre ; n'ayant pas la notion de la perfectibilité, ils ne se mettent pas en quatre pour progresser ; — en faut-il davantage pour être heureux ? Puis ils ont un grain de fatalisme musulman et de résignation indifférente que nous n'avons pas le bonheur de posséder, nous autres Européens. Une fois j'avais quatre fusils. Mes hommes ne chassaient plus et nous n'avions plus de provisions. Je leur en fis la remarque. « Nous n'avons plus ni plomb ni poudre, me dirent-ils, quand tu nous en donneras nous chasserons. » Il y avait trois jours qu'ils ne mangeaient que de la cassave. Quand ils sont fatigués, ils s'arrêtent, fût-ce au milieu du campo et à cent mètres d'un igarapé ; quand ils ont sommeil ils dorment, et cependant si

vous voulez les faire marcher, de jour et de nuit, sans manger, ils vous obéiront, résignés, placides, indifférents. Ils aiment peu, ne haïssent guère : ce sont des sages.

C'est surtout dans leur façon d'exercer l'hospitalité qu'ils sont intéressants. A cinquante mètres avant d'arriver à la case ou au village, les visiteurs poussent un grand cri pour informer de leur arrivée. Après les pourparlers d'usage ils entrent. On ne leur offre ni un siège ni un hamac, s'ils attendaient qu'on les invitât, ils resteraient constamment debout, les maîtres du lieu étant assis ou couchés. Installés sur les petits bancs et les carapaces de tortue, ils engagent la conversation. Bientôt une femme de la case apporte la cassave, une marmite contenant du piment bouilli, dépose le tout sur une natte, et maintenant, visiteurs, accroupissez-vous et régalez-vous. Ils plient les genoux, et, assis sur les talons, ils prennent un morceau de cassave qu'ils trempent dans la marmite. En cinq minutes ce repas modeste est terminé, la femme donne un coui plein d'eau pour qu'on se rince la bouche et qu'on se lave les mains. On se lève, on dit merci et c'est fini. Et ils ont raison d'en agir ainsi. Un ordinaire sobre fait le corps sain et l'âme heureuse. De temps à autre pourtant, comme de vrais civilisés, nos Indiens font la fête, un *grand cachiri.* Alors on s'empiffre du gibier et des poissons tués par les hôtes, puis on boit. Ils boivent coup sur coup pour se procurer plus vite l'ivresse qui, dans le moment, est réputée le souverain bien. J'en ai vu boire en une demi-heure jusqu'à quatre ou cinq litres de cachiri. Ils le vomissent presque aussitôt après. C'est reçu, c'est la coutume, c'est de bonne société. Ils débarrassent ainsi leur estomac sans fausse honte, entre eux, entre amis, avec la plus grande désinvolture, sans bouger du hamac dans lequel ils se balançent, avec une certaine grâce, entre deux rires. Puis ils recommencent à boire. Bientôt ils sont

ivres, ils parlent beaucoup, ils chantent, ils sont amoureux, et quand ils s'affaissent à terre ivres-morts, c'est sans doute pour y faire des rêves de fumeur d'opium ou de mâcheur de haschich.

Les lendemains de ces jours de fêtes ne sont pas aussi tristes que le poète voudrait nous le faire croire. D'abord on recommence; et tant qu'ils ont encore leur raison ils s'abandonnent à des délassements artistiques. Ils se donnent une matinée musicale et dansante. Ce sont de grands musiciens à leur manière. Leur musique, qui est éminemment celle du passé le plus primitif, pourrait bien, mieux comprise, devenir celle de l'avenir. L'orchestration laisse un peu à désirer, mais les instruments sont d'une originalité rare. C'est la flûte à deux ou trois trous, faite d'un tibia de cerf; le tambourin; le teiquiem plus haut décrit; le yéoué, bambou de deux mètres entouré au tiers de la hauteur d'un paquet des graines sonores. On secoue cet instrument, on en frappe la terre, on l'élève au-dessus de la tête à bras tendus en faisant force moulinets et grimaces. On a aussi le yaté, espèce d'arc dont la corde, qui est passablement sonore, agite une calebasse à une de ses extrémités; et le maraca, la calebasse pleine de petits cailloux et munie d'un manche. Ajoutons enfin le tilélé, fait d'une douzaine de roseaux attachés latéralement et dont on tire un petit son aigre-doux.

Pendant que les uns boivent et que les autres dansent ou font de la musique, les gens graves, un peu isolés de la bande joyeuse, causent solennellement entre eux ou écoutent un orateur. Ce sont de grands parleurs et de beaux parleurs, j'aimais beaucoup leurs chroniques pittoresques et leur éloquence imagée. Leur langue est à la fois sonore et douce, très riche en voyelles, ils ont même notre *u* français. Le ouapichiane est une espèce de langue

générale pour les tribus de Caïirrit. Les autres tribus ont chacune leur dialecte, mais toutes entendent le ouapichiane. Déjà les Atorradis, les hommes du moins, ont abandonné presque complètement leur ancien dialecte pour ne plus parler que le ouapichiane qui est là-bas l'idiome de la civilisation et du progrès.

Ces tribus (Ouapichianes, Atorradis, Taroumans, Moonpidiennes) ont des contes dans lesquels il est question d'aventures fabuleuses arrivées aux pagets ainsi qu'aux animaux de la contrée. Ces contes dénotent une assez grande pauvreté d'imagination. Dans quelques-unes de ces compositions, une partie est chantée. On trouve aussi ces contes, plus ou moins modifiés, chez les créoles de la côte de Guyane. A trois années d'intervalle j'ai entendu les mêmes, en créole, chez les nègres de Cayenne, et en ouapichiane, chez les Atorradis. Il y en a de modernes dans lesquels on fait jouer aux blancs un rôle généralement ridicule.

Je ne laisserai pas nos Ouapichianes et nos Atorradis sans parler de leurs parures. La parure est une très grosse affaire chez un peuple qui va nu. C'est peut-être la plus grande affaire de la vie, aussi bien chez les hommes que chez les femmes. Je ne sais si c'est à eux ou à elles que revient la palme de la coquetterie. Tout est motif à parure. Aussi bien ne traiterai-je point méthodiquement un sujet comme celui de la mode chez les sauvages. Les Ouapichianes, par exemple, se passent dans la cloison du nez une épingle à laquelle ils suspendent une pièce de métal. C'est, je crois, l'ancien signe distinctif de la tribu.

C'est passablement laid. Mais une coutume plus laide encore est celle qu'ils ont d'arracher aux jeunes filles les deux incisives du milieu de la mâchoire supérieure. Heureusement que ce n'est pas absolument général.

A côté du laid il y a le drôle. La coutume coolie de

porter comme ornement des pièces d'argent passées en colliers autour du cou ou tombant sur la poitrine est fort répandue chez les Ouapichianes. Mais c'est principalement aux enfants que cet ornement est réservé. Ces pièces sont généralement anglaises, ce sont des schellings et des demi-schellings. Cependant on en trouve des nationalités les plus inattendues : j'ai vu des Atorradis porter au cou des pièces de 50 centimes à l'effigie de Napoléon III.

Après les pièces d'argent ou de nickel, il faut citer les perles, d'un usage bien plus général. Les perles sont le vêtement des femmes. Elles composent la tangue, seul voile nécessaire à la pudeur indienne, et quand la femme sauvage possède à discrétion les précieux grains colorés, elle s'en fabrique des bracelets, des colliers, des ceintures, aspire à s'en couvrir le corps. Quelques-unes en font une véritable débauche. Elles en ont des kilomètres sur le corps, aux poignets, aux chevilles, à la ceinture, au cou; mais pas comme les Galibis au-dessus et au-dessous du mollet; elles en ont deux fois, trois fois en un même endroit, d'énormes colliers faisant des centaines de fois le tour de la jambe et parfois superposés bien que de couleur différente. De bonnes femmes passent des journées entières, couchées sur le dos dans leur hamac, à enfiler avec une satisfaction visible des kilomètres de perles, pendant qu'un gros bébé qui déjà marche, va dans le hamac téter l'un après l'autre les seins maternels. Rien n'est plus drôle qu'une vieille femme vêtue d'une tangue et couverte de perles, mais ce costume va fort bien à une jeune et jolie fille.

Chez les hommes, l'usage de porter en sautoir de grands colliers est assez répandu. Ils en ont même de doubles passant sur chaque épaule, fort gros, formés de cinq ou six cordons de perles parfois multicolores.

Les épingles jouent aussi un assez grand rôle dans l'ornementation indienne. Les Ouapichianes des deux sexes ne manquent jamais de s'en passer deux, quatre ou un plus grand nombre, dans la lèvre inférieure. Cet usage est chez eux bien plus général et plus exagéré que chez les Galibis. Hommes et femmes, jeunes et vieux, tous en portent. Cela ne les gêne guère, n'ayant pas l'habitude de s'embrasser.

On utilise aussi les boutons dont on fait des colliers, les boucles de pantalon, de vieux sous brésiliens (20 reis) tout noirs. On fait grand cas de certaines boules de verre creuses dont les enfants et les adultes se font des colliers qu'ils se passent autour du cou. Pour les marmots, les parents *riches* leur mettent au cou un collier de dents de porc. C'est un moyen infaillible de les rendre bons chasseurs.

Ces artistes ont cependant le bon goût de ne pas trop se tourmenter la chevelure. Les femmes ont les cheveux coupés « à la chien » sur le front, elles les portent longs sur les tempes et sur la nuque. Quand elles ont un peigne pour les fixer après les avoir enroulés, cette coiffure ne manque pas d'élégance. Les hommes portent les cheveux de la même manière mais plus courts. De la sorte, les uns et les autres ont un piquant cachet moyen âge. Leur chevelure, qui est assez fine, serait irréprochable n'était la déplorable habitude qu'ils ont de l'enduire, dans les grands jours, de je ne sais quelle pommade onctueuse d'odeur suspecte. Un élégant de Namatchi Ouâ n'entreprend pas un voyage de deux jours sans emporter avec lui le long étui en roseau dans lequel il met sa pommade.

La coutume de s'épiler n'est guère répandue, mais ils aimeraient beaucoup à se raser. Ces gens, à peu près imberbes, font beaucoup plus de cas d'un rasoir que de dix mètres d'étoffe.Cependant leur esthétique veut qu'on soit imberbe. Tout au plus tolère-t-elle les moustaches. Elle veut

aussi qu'on ramène les cheveux sur le front. J'inspirais à certaines bonnes âmes je ne sais quelle répugnance mystérieuse, avec mes cheveux droits sur la tête et ma barbe en broussaille. Il est évident que j'avais dans les traits quelque chose de sinistre et de fatidique.

Ils n'abusent pas non plus de la peinture. Quelques zébrures de génipa au front ou sur les cuisses, dans les grands jours. Parfois un tatouage sur le bras pour rappeler quelque action vaillante.

Les chaussures complètent le vêtement indien. Car les Indiens se fabriquent des chaussures quand ils ont de grandes marches à faire. Rien n'est plus simple. Les explorateurs qui ont été obligés de marcher pieds nus avaient bien tort de ne pas se faire un peu savetiers. Les Ouapichianes taillent leurs *derkelis* (savates) dans des spathes de palmiers miritis qu'ils chauffent préalablement au feu pour les amollir. Ces derkelis sont fixés par une corde qui passe entre le gros orteil et l'index du pied et revient s'attacher derrière le talon. En voyage, ils se confectionnent chaque jour une paire de ces chaussures primitives, vite usées, mais fort utiles quand on a à passer des régions pierrreuses.

Est-ce un vêtement, est-ce une parure *le païtéli?* Ce n'est ni l'un ni l'autre, et pourtant le païtéli participe des deux. Les jeunes filles délicates s'asseyent sur une gracieuse natte concave qu'elles ont artistement tressée elles-mêmes, et elles sont là dans leur nudité comme un joli fruit sur un plat. Les autres ont la partie postérieure sale de poussière.

Un mot sur le calembé et la tangue et le sujet sera épuisé.

Les Ouapichianes portent un *tururi* (calembé) de toile bleue, large comme la main, tombant par devant de cinquante centimètres et par derrière de dix seulement. La

longueur du calembé est dans une certaine mesure un indice de l'importance du personnage, parfois il tombe jusque sur les pieds, et dans ce pays ceux qui ne se mouchent pas avec les doigts se mouchent quelquefois avec leur calembé.

La tangue des femmes est le plus souvent de perles blanches et ornée au milieu d'une grande croix noire, singulier emblème en un tel endroit. La tangue est un peu plus large que la main, plus large que haute. Aussi quand elles se baissent est-ce d'une façon rigide, les jambes serrées. Et quand elles sont assises il ne faut pas qu'elles se relèvent trop brusquement.

Quand elles s'asseyent, elles ramènent le pied droit devant la seule partie de leur corps qui soit vêtue, mais parfois le mouvement réussit mal, ou bien encore, quand elles se lèvent avec précipitation, le vêtement suit le mouvement général du corps et saute à moitié sur le ventre. C'est par la coquetterie et non pour la pudeur que la tangue a été inventée. On peut en dire autant de tout vêtement. Le vêtement n'a d'abord été qu'une parure, dans les pays chauds tout au moins. Le sauvage, à qui l'on donne pour la première fois une chemise, met ses perles par-dessus. Ils appellent les vêtements les *cachourous* (perles, colliers) des blancs.

L'instinct de la propreté, assez développé cependant chez les Indiennes, le cède à celui de la parure. On ne lave jamais les tangues parce qu'elles ne seraient plus aussi jolies. On les met au rebut quand elles sentent trop mauvais.

Tel est le costume des Indiens Ouapichianes et Atorradis. Quand on leur donne des vêtements ils les mettent par-dessus le calembé ou la tangue, par-dessus les perles, les boutons et les boucles de pantalon. Il faut aller jusqu'à Maracachite ou à Canaouani pour trouver un Indien nu dans son pantalon et sa chemise, une Indienne sans tangue sous sa chemise

et sa jupe. Ce sont des parures par-dessus d'autres parures. Dans le dernier cas comme dans le premier, l'idée de pudeur n'entre pour rien ou entre pour bien peu de chose dans la recherche du vêtement.

CHAPITRE XI.

A TRAVERS LES FORÊTS VIERGES.

Le départ. — Installé dans la maloca de João j'essayais d'arranger une troupe sûre pour pousser cette fois jusqu'aux Ouayanas, jusqu'à la côte. Et je passais mon temps à faire mes malles, à les refaire, à les réduire au plus petit volume possible.

Chaque fois qu'on se livre aux préparatifs toujours minutieux d'une nouvelle expédition, cette pensée, quelque peu amère, quoi qu'en disent les esprits forts, vous prend à la gorge. Se donner tant de mal pour arriver à mourir peut-être dans quelques jours, obscurément assassiné, abandonné dans le désert, noyé au passage de quelque cataracte! Dans l'action on est fort, mais dans le repos on est triste : la sensation de l'exil, l'ennui de la maladie, le dégoût de la vie sauvage m'accablent.

Mais voici que je reçois enfin une lettre impatiemment attendue.

Grâce à Dieu! mon malheur passe mon espérance.

Ceux qui m'ont envoyé m'abandonnent, me désavouent, me condamnent (1).

Maracachite 28 octobre 1884.

« Mon cher ami,

« Je reviens de faire une première campagne sur ma route du haut rio Branco à Cayenne. J'ai poussé jusqu'aux régions qui avoisinent les sources de l'Essequibo.

Il ne me reste plus qu'à rêver de Mazeppa. A moins que les canaémés me fassent un sort.

N'ayant pas le loisir de vous rédiger une relation de voyage, force m'est de ne vous offrir que quelques noms barbares qui ne vous permettront guère de me suivre sur nos cartes, la plupart de ces noms n'y figurant pas encore.

. . . .

. . . .

« J'ai été assez gravement malade chez les Atorradis, ce qui m'a empêché de pousser plus loin à l'est, de passer tout au moins les sources de l'Essequibo. Ma maladie, et un naufrage que j'ai fait fort mal à propos, ont eu pour résultat de rendre mon voyage moins fructueux qu'il aurait pu l'être. Cependant je suis presque satisfait.

« J'ai perdu dans le Couite Aouaou un sextant, un baromètre et ma meilleure boussole, sans parler de ma pharmacie dont j'avais alors le plus grand besoin. C'est le second naufrage périlleux que je fais dans le cours de mes très heureux voyages. Décidément, les gens qui ne savent pas nager sont « innoyables ». Cette fois, la Providence s'est manifestée sous les traits d'un touchau ouapichiane, qui, à la nage, me remorqua inerte quand j'eus perdu connaissance. Il pêcha ensuite mon journal, l'intelligent barbare! Reste à savoir si le brave homme, en me ramenant ainsi à la vie par les cheveux, m'a ou non rendu service.

« Aujourd'hui, me voici presque rétabli et tout joyeux, ce qui, je le crains fort, doit présager quelque malheur. Je suis heureux de me sentir seul, bien seul, perdu, abandonné, trompé, oublié. Cela me donne des forces. Autrefois, je ne vivais que dans le lendemain, aujourd'hui j'en ai peur; je regarde tristement mon passé, long effort qui avortera, mais je serre les dents et me concentre dans mon heure de pénible et anxieux labeur.

« Je repars de suite. Je serai sans doute obligé de revenir encore sur mes pas. Ce n'est plus le Mapa, ici : il y a beaucoup de tribus « bravas ». On n'avance qu'avec une extrême circonspection dans un pays impossible, à travers des forêts souvent inondées et où souvent il n'y a pas de sentier. Je reviendrai donc, toujours, — bien entendu, — par une nouvelle route. Vous aurez de bonnes cartes et des études consciencieuses. Cette fois, j'espère pouvoir pousser jusqu'aux sources du Trombetta, ce qui me conduira assez près de nos Roucouyennes de l'Itany. De retour de ce voyage de trois mois au plus, — car me voici fait aux choses et aux gens d'ici et je vais vite, — de retour de ce voyage chez les Taroumans du sud et les Ouayeoués, je repartirai encore, si l'on m'en croit, pour arriver cette fois jusqu'à Cayenne, ma route en main, ayant évité toutes les tribus « bravas » ou traité avec elles. Je prendrais le temps seulement de renouveler à Manáos mes provisions épuisées et mes instruments hors d'usage ou perdus. Ma voie est sûre. C'est une question de temps, de persévérance et d'appui. Si je n'ai plus guère de santé, j'ai encore de la jeunesse, du courage et de la patience, au service de ceux qui m'ont si bravement lancé dans ma voie périlleuse et si délibérément abandonné ensuite.

« Je suis à moitié Indien. Vous ne me reconnaîtriez plus. Ce seraient mes sauvages qui me trahiraient. Chaque fois qu'ils me posent cette question, je n'ai qu'une réponse : « Comment t'appelles-tu ? — « Français. » Aujourd'hui, le « Français » est populaire chez les nations de la cordillère de Caïrrit.

« Je viens de recevoir la fameuse lettre me dictant le programme Macapa-Oyapock et Ouest. Un fazendeiro du haut rio Branco, à qui elle avait été adressée en mars, me l'a transmise en septembre. C'est bizarre, mais c'est ainsi. Je conserve

Car je ne veux point revenir, comme un coupable; je poursuivrai, quoi qu'il m'en coûte.

Tel, pensais-je, goguenardant ma misère, le docteur Faust :

> . . . . . le fugitif errant sans lendemain,
> L'insatiable qui va sans repos ni trève,
> Torrent précipité de rocher en rocher,
> Aspirant à l'abîme insondable et sans grèves.

N'importe, continuons.

Aujourd'hui 11 novembre, orage et pluie, pour la première fois depuis des mois. Il n'y aura probablement pas de repiquete de Boyassú cette année, et l'été va se prolonger jusqu'en mars ou avril.

Mes Ouapichianes commencent à me paraître d'un vulgaire à faire pitié. La base de leur conversation roule sur leurs ennemis les Macouchis, qui sont, disent-ils, de mauvaises gens, des canaémés. Il y a canaémé et canaémé, m'expliquent-ils. Les canaémés sont les Indiens des tribus bravas : Chiricoumes, Jauapiris et autres. Mais il peut aussi y avoir des canaémés dans une tribu *civilisée* comme celle des Atorradis : ce sont les Indiens qui assassinent les gens. Il ne faut donc pas que j'aie de canaémés dans ma troupe et il faut que j'évite les tribus canaémés. Avec cent variantes sur ce thème, voilà la conversation dont ils me rebattent les oreilles.

Aujourd'hui 14, grosse fièvre, vomissements, perte de connaissance. Demain je pars. Où trouverai-je une compensation à ma santé perdue?

En route. — Ma troupe se grossit de trois Atorradis, fuyards des fazendas de la rive droite. Ils m'accompagneront, disent-ils, jusque chez les blancs de la grande mer. Je

l'accusé d'envoi du fazendeiro. Si cette lettre avait accompagné la traite de fin décembre dernier, je ne serais pas parti pour Manáos entreprendre mon voyage de l'ouest à l'est, premier programme de ces Messieurs, et de fâcheuses histoires eussent été évitées. Mais, comme disent les sages : « Ce qui est écrit est écrit. »

« H.-A. COUDREAU. »

suis bien certain qu'ils n'iront pas plus loin que leurs malocas respectives. L'Indien ment avec très grande gravité et un air de bonne foi candide.

Nous ne suivons pas le sentier que j'ai récemment parcouru, pourtant nous sommes dans la même direction. D'un point à un autre il n'y a pas un sentier unique mais généralement trois ou quatre, ce qui prête à la confusion sans rien ajouter à l'utilité.

Je me laisse guider par ma troupe. Livré à lui-même, l'Indien a un rare génie pour procurer le chemin le plus mauvais possible. Entre un sentier bien sec dans une savane haute et des fondrières inondées dans quelque ravin, il n'hésite pas et prend la dernière route. Cela s'explique en partie par les besoins de sa chasse. C'est dans les endroits boueux, broussailleux, marécageux ou boisés, qu'on trouve de l'eau même pendant l'été, et que le gibier se rencontre.

N'ayant pas de relevé à faire jusqu'à la maison de Touaroude, je cause et regarde.

Le campo brûle de jour et de nuit. Comme les Hébreux dans le désert, nous sommes accompagnés, de jour par une colonne de nuée, et de nuit par une colonne de feu. De jour, la fumée, rapidement poussée par le vent dans une direction unique, donne l'illusion d'un train de chemin de fer qui s'avance.

Nous traversons successivement tous les affluents de gauche du Cuit-Auaú. Parfois les petites bordures de bois qui accompagnent le cours d'eau moyen s'interrompent brusquement pour faire place à une grande jungle dans laquelle il semble que la rivière se perde.

Mes trois fuyards des fazendas de la rive droite me racontent de drôles d'histoires à intention ironique à l'endroit des blancs. Parfois tel fazendeiro de Boa-Vista est tout heureux : il tient enfin une *triplação,* cinq ou six *rapazes* qu'il a envoyé

chercher bien loin, à quatre ou cinq jours, près de Touaroude. Le lendemain matin, quand il va réveiller ses hommes pour les envoyer au travail, il s'aperçoit avec stupeur qu'ils se sont tous enfuis pendant la nuit.

Nous allons lentement. Les Indiens sont de médiocres marcheurs. Ils marchent deux heures puis s'arrêtent, se reposent, perdent une heure. Ils partent tard et s'arrêtent tôt, comme pour ne marcher que pendant les heures chaudes de la journée. Ils ne peuvent fournir une moyenne supérieure à 20 kilomètres par jour.

Voici encore les gens de Maracachite qui mangent du Macouchi. Décidément, la base et la substance de la conversation ethnographique d'un Ouapichiane, du plus sauvage au plus civilisé, est la phrase suivante qu'il ressasse de cent manières : « Les Macouchis sont canaémés, ils flèchent les gens ; mais chez les Ouapichianes il n'y a pas de canaémés, les Ouapichianes sont bons. » Les Macouchis sont l'*erbfeind,* la nation ennemie, la vieille rivale des Ouapichianes.

L'heure du campement. — Quand on n'est pas gai en voyage, — cela arrive, — un des moments les plus goûtés est, sans conteste, l'heure du campement. On choisit une rivière et une petite clairière sous les arbres. Un grand feu, qui servira à faire la cuisine et dont les restes brûleront toute la nuit pour écarter les fauves, est allumé sous les branchages. A l'entour, huit ou dix hamacs sont pendus aux arbres. Cinq ou six malles, quatre ou cinq paquets, sont épars dans les feuilles mortes qui jonchent le sol. La marmite et la cafetière bouillent fraternellement côte à côte à un petit feu isolé. Sur une malle plate un dîner est servi. Des branches basses, accommodées en cabinet de toilette, portent le chapeau, la sacoche de voyage, le couteau-ceinturon, la couverture de laine du blanc qui, assis sur une autre malle, à la lueur d'une bougie, écrit en fumant sa pipe. Tous les Indiens sont occupés :

l'un se fait des savates, les autres se baignent dans l'igarapé, celui-là cuisine de petits poissons qu'il vient de prendre. Trois fusils, des arcs, des flèches sont debout au pied d'un gros arbre.

Indiens et Indiennes sont nus au bain, vêtus de tangues et de calembés au campement. Le blanc, tête nue, a de gros souliers, un pantalon de laine et une chemise de flanelle. La troupe emmène quelques perroquets privés qui crient et gesticulent attachés aux branches et sur les malles. Des couis pleins d'eau sont à terre. Le hamac du blanc, plus grand et meilleur que les autres, est solitaire. Un singe rôtit au feu du bivouac. Des ignames découpées attendent d'être bouillies. Une bouteille de piment pilé promet de l'appétit aux mangeurs. Puis, le dîner absorbé en dix minutes, quelques pipes, et dans la nuit profonde, livré au sommeil réparateur qui procure l'oubli et l'espérance, je vais rêver que je suis Waldstein et que je commande à cent mille braves à larges bottes et à hauts panaches.

La marche. — A l'aube, on lève le camp et l'on s'en va, dans l'ordre inévitable de la file indienne, à travers les espaces de la savane nue et déserte. Si enragé qu'on soit d'opérations géodésiques et de mensurations anthropométriques, cela n'empêche pas de goûter à pleins poumons et à pleine âme la fraîcheur et la poésie des fugitifs instants crépusculaires. « C'est le matin, sans pareil et suprême. La gloire des cieux semble faire à la terre l'aumône d'un peu d'estime. Tous les cœurs se sentent capables de prier, et s'élèvent vers l'azur. » Puis c'est le soleil, les premières effluves chaudes, des rayons d'or qui se jouent dans l'herbe de la prairie, dans les feuillages des forêts, sur les lointains bleus des montagnes; le sourire de la nature, les ardeurs du printemps. « Arrête, ô fleuve, arrête, car ta beauté m'enivre et ma joie en est au faîte. » Mais le voyageur marche, « toujours poussé vers de nouveaux rivages. »

Maintenant la caravane traverse un miritizal et disparaît complètement dans la jungle. Plus loin c'est une grande rivière. Tous, bondissant de roche en roche, arrivons à l'autre rive après avoir sauté par-dessus les courants, les remous, les tourbillons, les écumes et les fumées de la cachoeira. Plus bas un homme fait passer les malles sur un radeau qu'il dirige en nageant.

La conversation indienne. — Viens ici, João, nous allons causer un peu. (João est l'Indien le plus civilisé de ma troupe. Or, rien n'est moins intéressant qu'un Indien civilisé.) C'est un brave homme cet Indien chez qui nous allons? — Oui. — On dit cependant que l'année dernière il a assassiné un de ses voisins? — En vérité? — Qu'est-ce qui est la vérité? — Il est canaémé. — Pourquoi a-t-il tué son camarade? — Je ne sais pas. — Mais est-ce un brave homme celui qui tue son camarade? — Je ne sais pas. — Tu le connais beaucoup ce misérable? — Oui. — Est-il ton parent? — Oui. — C'est ton cousin, ton frère, ton oncle? — Oui, c'est mon oncle. — Et celui qu'il a tué était-il aussi ton parent? — Oui, c'était mon frère. — Mais c'est un affreux scélérat celui qui tue ses parents? — (Avec un geste de parfaite indifférence) : Oui. — C'est donc un grand misérable que ton oncle? — (Sur le même ton) : Oui. — Et João, sans hésitation aucune, me conduit chez son oncle à qui il ne songe même pas à rapporter un traître mot de la conversation qu'il a eue avec le blanc. On peut s'assassiner entre Indiens, c'est pour des raisons que nous ne connaissons pas, nous n'avons rien à y voir.

João n'est pas un aigle, mais il excelle à fabriquer les flèches à trois pointes avec lesquelles on attaque les gros poissons. Dans sa maloca, des douzaines de ces flèches sont piquées dans la toiture. Mais João veut se détacher. Il me débite alternativement les deux mauvaises raisons que dans leur malice naïve les Indiens vous servent quand ils ne veu-

lent plus vous accompagner : « Blanc, c'est bien loin. » Il ne sait pas où je vais. « Et puis, ajoute-t-il, il y a des canaémés. »

Peu accommodant sur ces deux points, il l'est beaucoup sur tout le reste. Ce sont de bonnes gens que les Macouchis, dis, João? — Non, Monsieur, ils sont canaémés. — Bah! les Macouchis en disent autant des Ouapichianes. Les Macouchis sont de braves gens? — Oui, Monsieur. Un Indien civilisé ne dément jamais un blanc en face. Il n'en est pas d'ailleurs moins haineux ni moins vindicatif pour cela.

Rien de curieux comme la conversation des Indiens civilisés.

Tu viens avec moi? — Je ne sais pas. — Tu viens. Prends ton hamac et allons-nous-en. L'Indien n'a nullement envie de vous suivre, mais il obéit, prend son hamac, vous accompagne, et fuit la nuit suivante. Il est rare que l'Indien dise non au blanc, mais il n'en fait pas moins à sa tête.

Pourquoi as-tu fui d'avec ce blanc, il n'était donc pas bon? — Si, Monsieur, il était bon. — Pourquoi l'as-tu abandonné pour aller avec un autre que tu savais méchant? — C'est vrai, Monsieur, l'autre est méchant, il ne donne pas à manger et il me bat. — Pourquoi ne reviens-tu pas avec le blanc qui était bon? — Je ne sais pas.

Touaroude. — J'arrive à Touaroude, épuisé. Ma santé ébranlée depuis quatre ans par une demi-douzaine de secousses terribles, ne peut même plus résister aux fatigues d'un petit voyage de quatre ou cinq jours de marche rapide.

Après un court repos je me décide à faire l'ascension de la chaîne, qui a près de mille mètres de hauteur absolue.

La route par Touaroude (il n'y a plus de sentier), par les cols de la chaîne, franchit de hauts plateaux escarpés et boisés qui s'étendent entre les montagnes centrales et les contreforts. C'est plus long et plus mauvais que par l'Aïkoué.

On escalade des rochers à pic, on marche toujours au sommet de hauts plateaux rocailleux ou au fond de ravins humides, et on tombe parfois dans des « serrados » presque impénétrables. Au centre du grand plateau de Touaroude, plateau qui est un campo broussailleux, se trouvent deux cases inhabitées. De ce point on distingue fort bien la grande coupole centrale de Touaroude. C'est un énorme rocher noir qui d'un côté et à son sommet est couvert de grands arbres serrés, poussés droits sur la tête du roc.

Nous passons d'abord, dans des ravins, trois affluents du Maanadi, puis cette rivière, affluent de l'Urubú, puis, au centre de la chaîne, dans une région fort tourmentée et couverte de hautes forêts, le Coumati Ouâ et le Ouerrire Ouâ qui vont à l'Aïkoué; et enfin, sur les pentes orientales, le Cach Ouâ et l'Otitioune qui vont au Namatchi Ouâ. Cette dernière rivière, qui a encore près de dix mètres de large à l'endroit où nous la franchissons, limite à l'est les hauts plateaux de Touaroude. Au delà commencent les plateaux moyens, savanes zébrées de forêts, à l'extrémité desquelles, déjà dans le grand campo du Takutú, se trouvent les deux cases Atorradi des Plateaux. Nous avons seize heures de marche depuis les deux maisons de Touaroude.

Aujourd'hui 21 novembre, repos au Namatchi des Plateaux. Le maître de la case d'à côté a fait, l'an passé, un voyage chez les Ouayeoués et il se promet bien de n'y plus retourner. Le village de la rivière, où je passai lors de mon premier voyage, a été transporté à un kilomètre de là, de l'autre côté du Namatchi, et les trois cases ont été brûlées à la suite de la maladie du vieux que les pagets traitaient. L'incendie du village fut un des points de leur ordonnance.

Je me rends au Namatchi de la rivière et là suis obligé d'attendre sept jours pour me refaire une nouvelle troupe. Tous nos gens de Macarachite, de Ouichbine et de Courati,

s'en retournent chez eux. Je reste seul avec un petit Atorradi : Pedro. Les gens du Namatchi vont à Chouna me chercher des Zambos pour me conduire chez les Taroumans et les Moonpidiennes.

Dilettantisme au Namatchi Ouâ. — J'utilise mes loisirs à faire un peu d'ethnographie et de géographie.

Ces bons Indiens, qui ne sont pourtant pas voleurs, ont cependant, très développés, le goût et le génie du maraudage. L'un de mes hommes a intentionnellement laissé tomber mon trépied dans un des ravins de Touaroude. Pour reprendre l'objet et le rapporter, triomphant, à sa femme, il va faire cet affreux chemin de deux jours au lieu de prendre la route plus courte et meilleure de Chitecarire et de Berriade.

Dans l'oisiveté du désert, on arrive à faire des constatations singulières. Voici huit jours de suite que je remarque que tous les soirs et tous les matins, de cinq à six heures, des volées de perroquets, babillards comme des enfants qui sortent de l'école, passent au-dessus de nos têtes en nous assourdissant de leurs cris. Où vont-ils, d'où viennent-ils? Que signifient ces voyages réguliers au lever et au coucher du soleil?

Pourquoi, quand on chante la chanson du paget, les agamis et les hoccos domestiques qui forment la basse-cour de mon hôte, se rapprochent-ils très près pour mieux entendre?

Elle est étrange la chanson indienne. Les Macouchis, les Ouapichianes, les Atorradis, les Taroumans, les Moonpidiennes, les Ouayeoués, les Taroumans, et la plupart des Indiens de Guyane n'ont qu'une chanson. Tous la chantent, hommes et femmes, jeunes et vieux; elle sert à endormir les enfants au berceau et est employée par les pagets pour traiter les malades. C'est un rythme triste et monotone,

simple mais non sans charme, condensant en quelques modulations la poésie de tout un peuple. On y adapte des paroles variables.

Je vivais à l'indienne, rêvant, couché tout le jour dans mon hamac. Car les Indiens ne se promènent pas comme nous pour le plaisir de marcher, de se dégourdir les jambes, ils ne vont pas ici ou là sans motif, et leur vie se passerait dans le hamac s'ils ne se trouvaient dans l'obligation matérielle de sortir de la maloca.

Par la porte de la maloca, machinalement, sans fin, je fixais, béat, le campo pour y découvrir les choses que l'œil ne voit pas. L'hiver c'est le non-être, l'automne c'est le mourir. On a parfois dans ces savanes des semaines entières d'un ciel revêtu de cette mélancolie étrange qui caractérise nos jours d'automne et qui est comme la poésie des approches de la mort. Et dans l'air se berçaient des méloppées bizarres, le rythme de la chanson du paget interrompu de temps à autre par quelques cris aigus des oiseaux des forêts.

Puis je parlais géographie avec le vieux du Namatchi Ouâ. Il m'apprit qu'aux sources de la rivière, près de l'Ourouaye, se trouvait un village de cinq cases atorradis. Dans la forêt du nord de Ouintiae on trouve deux malocas ouapichianes. Mais il n'existe pas de chemin de Namatchi Ouâ ou de Chouna pour Ouintiae ni l'Ourouaye.

Les Indiens du rio Branco (j'entends les plus civilisés, ceux qui parlent portugais), quand ils se rendent du Takutú au Mapouerre, ne se doutent pas le moins du monde qu'ils laissent la terre brésilienne pour voyager en terre anglaise puis revenir en terre brésilienne. Ils savent qu'ils vont chez des amis, les Taroumans et les Ouayeoués, que le chemin est long et pénible, et qu'un peu au sud de la route sont embusqués des Chiricoumes, des Coucoichis et autres canaémés. Mais on ne fera jamais entrer dans la tête d'un de

ces Indiens que tous les blancs ne sont pas de la même nation (1).

Et toujours c'était l'étude de la parure. Je notais, pour ainsi dire sur le vif, la façon dont les beautés du Namatchi portaient leurs colliers de perles. Elles en ont au-dessus du genou, lesquels sont presque toujours de perles de couleur bleue; à la cheville, à la ceinture, généralement bleues comme celles du genou; au poignet, au bras touchant l'aisselle; le tout large comme la main et souvent épais comme le doigt. Au cou, elles portent des colliers ovales, simples ou doubles, de perles plus grosses. Les vieilles femmes n'en sont pas moins friandes que les jeunes. C'est fort drôle de voir la passion d'enfant de ces vieilles sauvagesses nues pour les perles fausses et les bijoux de cuivre. Toutes, beautés fraîches ou fleurs séchées, rivalisaient de zèle. Elles m'apportaient ananas et papayes par douzaines, et tout ce qu'elles avaient. On ne saurait rien refuser à de si séduisants bijoux.

Je trouvais aisément le placement de mon cuivre comme celui de mon verre. Hommes et femmes ont les oreilles, la lèvre inférieure et la cloison du nez percées pour y passer des ornements quelconques. Partout où je voyais un trou j'y accrochais un de mes pendants d'oreilles à dix centimes. C'est ainsi que je devins populaire chez les Atorradis du Namatchi Ouâ.

La fin du campo. — Enfin, on m'a arrangé six porteurs de Chouna, trois hommes et trois femmes, et nous partons. Trois hommes du Namatchi nous accompagnent.

(1) Ah! les nations indiennes de Guyane, de notre Territoire indien, de notre grand-sud guyanais! Si elle n'est pas pour jamais éteinte, la race des Champlain, des Cartier, des Cavelier de la Salle, des Villegagnon, et de cent autres ignorés dans notre France trop riche en grands hommes, — s'il s'en manifestait jamais un seul de ces fondateurs d'empire qui, en passant, ont jeté au monde le Canada, la Louisiane, le Brésil, — on en reparlerait de nos nations indiennes de la France équinoxiale...

Aujourd'hui, 25 novembre, nous arrivons à Chouna par un chemin un peu plus au sud que celui que j'avais suivi la première fois.

Les gens de Chouna n'habitent que temporairement le village, leurs cases sont au Dad Ouâ, leurs roças sont à la montagne de Chouna, à deux heures au moins du village et à trois du Dad Ouâ.

La ligne ouest de Chouna passe un peu au nord de la serra, et va entre Touaroude et Ourouaye. Ouacoume paraît dans le fond, un peu au sud de l'Ourouaye qu'il prolonge. Le mont Ountiae est à peu près exactement au sud de Chouna, à une quarantaine de kilomètres de distance.

Dans une région mamelonnée, coupée de ruisseaux à sec, nous passons par derrière la montagne de Chouna, qui, vue de l'est, est un énorme rocher noir, lisse et nu.

De Chouna au Mirireouâoure nous mettons six heures. Je relève dans mon itinéraire l'Irare Ouâ, deux petits igarapés, puis le Masse Ouâ, le Chouna Ouâ, ensuite deux autres petits igarapés, puis enfin le Pouéébarre Ouâ et l'Adorère. Tout est à sec, sauf l'Adorère, le plus important de ces cours d'eau. A gauche, nous longeons la petite montagne boisée de Ouarriroud. Le Mirireouâoure, qui reçoit tous les igarapés précédents, est un affluent important du Takutú. Il a vingt mètres de largeur à l'endroit où nous le traversons, à un barrage de pierres. Toute cette contrée est une savane broussailleuse fortement accidentée.

Il nous arrive un habitant de Vintiae qui se joint à l'expédition. Il veut bien me fournir des renseignements topographiques sur son district. Vintiae, me dit-il, est un peu plus important que la montagne de Chouna, ainsi que Paraouname de l'ouest. Yamara et Paraouname de l'est sont à peu près de l'importance de cette montagne. Ouachare et Camo sont comme Touaroude. Généralement les Indiens

se souviennent admirablement des montagnes qu'ils ont vues, du nom des rivières qu'ils ont traversées, des endroits où l'on trouve des malocas, des détails géographiques les plus insignifiants.

Pour remercier le Ouapichiane de Vintiae de ses renseignements et me faire l'ami de mes hommes du Namatchi Ouâ et de Chouna, je donne du café à tout le monde. Les Indiens boivent très bien le café, le thé, le vin, et n'hésitent pas, sans le moindre apprentissage, à trouver tout cela excellent. On sait leur passion pour le tafia. Il leur serait facile de se procurer ces douceurs en agrandissant leur roça et en en vendant les produits. Mais ils semblent attendre qu'Allah leur envoie la provende. Ils sont apathiques comme des musulmans.

Aujourd'hui 29, j'ai couru dans le campo après un tapir que j'ai tué à coups de révolver. Crevaux parle d'un tapir furieux comme d'une chose terrible; c'est comme si on parlait en termes dramatiques d'un mouton enragé.

Nous passons le Sourouba Iouà qui va au Mirireouâoure. A gauche nous laissons le Soucouretonne qui prend sa source dans une île de forêt, à côté du sentier. Une maloca est cachée dans le petit bois. Jusqu'au Soucouretonne, sous-affluent du Repunani, la savane est nue, sans un arbuste, semée de hautes coupoles isolées. De chaîne de partage, point.

On rencontre ensuite le Taroumanre Ouâ, deux igarapés, puis le Ouerrire Ouâ, le Ouiche Ouâ, tous complètement à sec et coulant entre de larges bordures de bois, puis on passe le Repunani à une petite montagne boisée, qui est rive gauche. Le Repunani, à cet endroit, a encore six mètres de large et trois de profondeur, mais il est à sec. Nous y rencontrons, par bonheur, encore une flaque d'eau. Du Mirireouâoure au Repunani, on compte six heures de marche.

J'ai dans ma troupe un jeune sauvage très grave et très majestueux, vêtu d'une acangatare. Nous l'avons trouvé au milieu de nous en nous réveillant au Mirireouâoure, poussé là comme un champignon pendant la nuit. Il ne dit ni d'où il vient ni où il va. Il est vraiment intéressant, autant que peut l'être un Indien tout nu. Serait-ce un agent politique? Jouerait-il ou aspirerait-il à jouer dans sa tribu quelque rôle administratif ou sacerdotal? Ce garçon-là m'intrigue. Il parle trop peu et nous regarde, mes hommes et moi, de trop haut, pour voyager seulement pour se former le cœur et l'esprit. Quel peut être ce Télémaque? — Il est plus que probable que le mystérieux chevalier errant vient simplement d'accomplir un voyage d'un mois ou deux pour acheter l'acangatare qui lui orne le chef. C'est la possession de ce noble objet qui le rend si digne et si hautain. On sait que tout galon, épaulette, toge ou acangatare, donne à qui le porte un air de supériorité.

Nous trouvons très fréquemment des cases brûlées, ce qui ne prouve pas précisément que la population ait diminué, mais seulement qu'elle a le goût du déplacement.

Les bordures boisées deviennent de plus en plus épaisses; nous marchons dans d'étroites savanes, clairières sans horizon; d'épais brouillards nous cachent le soleil qui paraît comme malade à travers leur voile.

A peu de distance du Repunani commence la forêt de Cabé Iouâ large de deux lieues. Nous passons cinq igarapés à sec et arrivons au Cabé Iouâ, étroit ruisseau lui-même, mais qui a de l'eau tout l'été. La région est montagneuse.

Nous trouvons au Moucha Iouâ, qui est en cet endroit presque aussi large que le Repunani au passage de la petite montagne, trois cases atorradis. Nos gens sont pauvres, nous ne trouvons rien à acheter, et comme nous avons été malheureux à la chasse ces jours derniers, il faut nous rési-

gner à n'avoir jusqu'au Yaore, pour ordinaire quotidien, que de la cassave et du piment. Mes Indiens, lourdement chargés, supportent avec gaieté nos privations et nos marches forcées.

Nous passons le Rod Ouâ puis nous arrivons à l'Ouerrire Ouâ par une forêt où dominent les maripas (*ouerrire*, en ouapichiane). Un peu avant d'arriver au Ouerrire, au milieu du campo, se trouvaient trois ou quatre pieds d'acajou francs alors chargés de fruits mûrs. Bonne aubaine pour des estomacs criant famine. Pourtant on ne se rassasie pas avec des acajous, pas plus qu'avec des prunes ou des cerises.

Mais ma troupe est stoïque. Ils détaillent avec une minutie passionnée tout ce qui se trouve dans mes malles, puis ils ajoutent : « Et avec tout cela ne pas trouver à acheter à manger! » Alors ils rient de toutes leurs forces, et, brandissant leur arc : « Toutes les richesses des blancs ne valent pas un bon arc de bois de cèdre. » Et les malheureux partent en chasse pour se reposer d'une course de huit heures. Ils reviennent une heure après, et les sceptiques : « Nos arcs ne valent pas mieux que tes richesses, ici la forêt est aussi pauvre que la maloca. » Et ils se consolent en fumant des cigarettes dans leur hamac et en racontant des histoires des jours d'abondance. Pedro qui avait emporté un fusil, plus heureux, revient bientôt avec un agouti.

Nous sommes à l'étroit dans un paysage ennuyeux. Nous longeons de près la chaîne des montagnes centrales mais nous sommes ici sur les plateaux inférieurs et nous ne voyons pas même Ouachare ni Camo.

Le pays est sillonné d'innombrables ruisseaux. Toutes ces rivières, jusqu'au Takutú et même jusqu'au rio Branco, peuvent être aisément traversées l'été. Mais l'hiver il est nombre d'entre elles qui sont trop larges pour qu'on y jette un pont fait d'un arbre abattu. Alors il faudrait absolument

trouver un gué, car il n'est pas possible de passer les malles à la nage. Je ne sais s'il serait possible de trouver partout ces gués nécessaires.

L'approche du grand bois remplit ma troupe d'allégresse. L'Indien est chez lui dans la forêt vierge, comme le poisson dans l'eau. Le soir, autour des marmites, les groupes chantent et rient en s'entretenant de la *canoue* (la forêt). Car l'usage du repas en commun ne me paraît pas aussi répandu chez les Indiens que certains voyageurs se sont plu à le raconter. Quand il y a des femmes dans la troupe, elles font la cuisine pour leur mari et les amis de leur mari, cela fait autant de marmites à part.

Je ne me suis jamais beaucoup préoccupé des vivres pour mes hommes, les Indiens se nourrissent comme ils peuvent, ils trouvent cela naturel. Mais j'ai toujours eu un patron de leur race qui mangeait avec moi et était absolument à mon régime. Cela flatte les camarades.

Après le dîner, autour du feu du campement, je faisais souvent faire de la musique par mes artistes indigènes. L'un d'eux était épris d'une passion aussi violente que malheureuse pour l'accordéon ; les autres y allaient de leur flûte, qui de son tambourin, d'autres chantaient : cela faisait un charivari tellement horrible, que je finissais par rire aux éclats. L'essentiel en voyage, et même partout, est de conserver sa bonne humeur, le plus précieux des biens.

Arrivée au matto geral. — 1er décembre. — La grande forêt s'annonce par des transitions successives : des bois de plus en plus grands, semés de clairières; des campos de plus en plus petits.

Nous passons, après le Ouerrire, des petits igarapés à sec, puis nous entrons dans le *matto geral* qui commence sur la rive du Couyououini. On traverse cinq ruisseaux; puis le Canaouâ Ouâ, plus important, puis on arrive au

Couyououini qui a vingt-cinq mètres de large et que nous passons à un gué avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Nous avons mis quatre heures du Ouerrire au Couyououini.

D'ici, le Couyououini est désert jusqu'aux sources. A quatre jours de pirogue en aval, près du confluent avec le Tchipe Ouâ il y a une case atorradi.

Sur l'autre rive, c'est la forêt vierge, le grand bois, ininterrompu jusqu'à Cayenne. On ne peut penser sans frémir à l'horrible situation où vous mettrait, au milieu de ces forêts désertes, une entorse pourtant si facile à attraper à chaque pas qu'on fait dans ces broussailles et ces fondrières.

Ma troupe commence à me donner d'alarmants simptômes de mauvaise volonté. Mes hommes sont beaucoup plus raisonnables, plus maniables, moins désireux de m'abandonner, de retourner sur leurs pas, plus prompts à exécuter mes ordres, plus complaisants, plus contents de leur sort, quand ils souffrent depuis deux ou trois jours de la privation presque complète de nourriture que quand ils ont bien mangé. Pour être paradoxal, cela n'en est pas moins la vérité absolue constatée par tous ceux qui ont fait travailler les Indiens. Ainsi, nous avons trouvé du poisson au Couyououini, et voilà que mes hommes commencent à être mauvaises têtes. Ils sont désespérés de ne pas trouver de pirogues pour descendre le Couyououini jusqu'au Tchipe Ouâ. Ce chemin ne ferait pas du tout mon affaire et l'absence de ces pirogues, que les Touroumans ont l'habitude de laisser là, paraît-il, quand ils reviennent de faire leurs voyages chez les Atorradis, m'enchante. Pourvu qu'ils ne repartent pas tous pour le Namatchi Ouâ demain matin! Ils sont bien capables de m'abandonner ici, libre si je veux de continuer mon chemin tout seul. Ils m'avaient pourtant affirmé qu'ils ne pensaient point à descendre le Couyououini,

mais que, conformément à mon désir, nous irions par terre jusqu'au Tchipe Ouâ par le sentier qui coupe le Yaore. *Pão panno e páo,* « du pain, de la toile et du bâton » dit le proverbe local, voilà ce qu'il faut à l'Indien.

Prenant le prétexte des pirogues qui manquent, ils viennent de me déclarer qu'ils veulent s'en retourner. Demain c'est le 2 décembre. Sera-ce Austerlitz ou le coup d'État?

Ils s'engagent à vous conduire à un mois de chez eux, et à mi-chemin ils vous déclarent qu'ils ne vont pas plus loin. Parfois même ils fuient sans rien dire au risque de vous laisser mourir de faim dans le désert. Et je suis seul, je ne dispose d'aucun moyen coercitif. Ah si j'avais un de ces équipages de Zanzibarites qui traversent l'Afrique de la mer des Indes à l'Atlantique! A quoi tiennent les grandes renommées!

2 décembre. — Ils se sont décidés à poursuivre.

Nous passons cinq petits igarapés à sec, puis nous arrivons au Bayecoure Ouâ qui a encore un peu d'eau. D'heure en heure nous rencontrons quelques vestiges du passage des Taroumans et des Atorradis, un ajoupa sur le bord d'un ruisseau, un panacou abandonné. La forêt est épaisse, chaude, humide et silencieuse.

Après le Bayecoure Ouâ trois igarapés à sec, puis le Yamara Ouâ qui est comme le Bayecoure, puis l'Iriquichi, grand affluent du Couyououini, à peu près de l'importance du Moucha Iouâ.

Nous avons six heures de marche depuis le Couyououini.

Ces marauds ne font que ruminer et geindre. Il vaudrait bien mieux retourner, disent-ils. Dès qu'il s'agit de faire un voyage dépassant la limite de leur tribu, ils ne marchent qu'à contre-cœur, obéissant mal et ne pensant qu'à fuir. Or, il n'est pas si facile de renouveler son équipage dans chaque tribu nouvelle sur le territoire de laquelle on arrive,

ou l'ayant renouvelé, de se servir du nouveau; pour cela il faudrait parler tous les dialectes.

La connaissance des dialectes est d'une extrême importance. Grâce à elle, le cantonnement dans quelque tribu vierge de toute civilisation européenne deviendrait possible et serait extrêmement fructueux, surtout si l'on avait eu soin de se faire accompagner de quelques civilisés énergiques, déterminés, prêts à tout.

3 décembre. — Après l'Iriquichi Iouâ, nous passons un petit igarapé à sec, l'Aïchère; cinq petits igarapés à sec; le Mab Ouâ avec une flaque d'eau sale; trois petits igarapés à sec, le Tamanouâ Ouâ dont le lit est fait d'une boue humide. Nous avons huit heures de marche et n'avons pas trouvé d'eau potable. C'est une eau boueuse et fétide qu'il nous faut boire.

Nous sommes tellement brisés par ces premiers jours de marche en forêt que nous nous endormons de suite, malgré la soif et la faim.

La marche en forêt. — Quand on n'a pas l'habitude du sentier de la forêt vierge ou quand on l'a perdue, rien n'est dur comme le voyage dans les grands bois.

Mille petits ennuis rendent la marche insupportable. Les lianes vous prennent les pieds et vous tombez; une branche épineuse accroche votre chapeau au passage et quand vous vous retournez il est à dix pas derrière vous. Pendant que vous vous relevez ou que vous retournez prendre votre couvre-chef, ceux qui sont devant font du chemin, vous ne reconnaissez plus le sentier à peine tracé et vous vous perdez dans la forêt.

Parfois le sentier traverse une fondrière. A chaque mètre, il faut sauter de deux ou trois pieds en haut ou en bas. Le sentier est brusquement interrompu par la végétation, et il faut en chercher la suite dans les fourrés à quinze pas alentour. Ou bien encore, vos hommes sont devant vous, assez

loin. Vous suivez le sentier. Tout à coup il bifurque et les deux pistes suivent à peu près la même direction ; vous criez, on ne vous entend pas, que faire?

Une distraction et me voici perdu dans la forêt. L'état ordinaire de l'Indien est de ne penser à rien du tout, c'est ce qui fait des Indiens les plus heureux des hommes. Ils oublient facilement mon existence surtout maintenant que nous sommes en froid. Je crie, cherche le sentier, le retrouve, le reperds et finis par rejoindre ma troupe. Ce sentier ne vaut absolument rien, il est problématique même pour les Indiens qui cinquante fois par jour le perdent. Il est plein d'arbres tombés, souvent les uns sur les autres, formant des barricades dans les broussailles. On trouve tellement de ces colonnes couchées à terre, qu'on s'étonne qu'il ne vous en tombe pas plus souvent sur la tête. Ce sont ceux-là qui ne l'ont vue qu'en peinture qui ont fait des descriptions enthousiastes de la forêt vierge des tropiques : c'est sale, laid, en désordre, mal peigné, plein d'épines et de ronces, humide et chaud. Ce qui frappe, c'est le désordre et le parasitisme de la végétation.

Il n'est pas d'occupation stupide comme de marcher à pas rapides, sautant les obstacles, la tête baissée pour ne pas en perdre un seul de vue, dans une forêt vierge en suivant un sentier d'Indien. Toutes les facultés physiques et intellectuelles sont occupées d'un seul objet, la conservation de l'individu : ne pas se briser la tête contre cette branche, se déchirer le visage à cette ronce, se casser le cou en tombant dans ce précipice : voilà de quoi, et exclusivement, l'esprit est occupé toute la journée. A la fin du jour on se sent devenir d'une stupidité exaspérante; exténué, faisant de suprêmes efforts, sautant, courant à pas pressés, tête baissée, sans rien dire, sans rien voir, sans penser à rien, hébété, furieux, rageur : c'est idiot.

Ce serait un tableau de genre assez réussi que celui de la marche dans la forêt. Dans la forêt obscure et épaisse, huit Indiens, deux ou trois conservant encore qui une loque de chemise, qui de pantalon; quatre sont chargés de malles, quatre de panacous. Tête baissée, le corps plié, passant les fourrés, couchés pour passer sous un gros arbre tombé, la malle sur le dos, avec des fondrières de chaque côté. Une liane a pris le pied de l'un qui tombe; un autre se débat avec une ronce qui s'est entortillée autour de sa jambe qu'elle déchire; celui qui est devant, le guide, ayant perdu le sentier, le cherche dans les fourrés, s'ouvrant un chemin avec son sabre; une branche projetée par un quatrième qui vient de bondir pour franchir un obstacle cingle le visage d'un cinquième. Le blanc, costume connu, les jambes et les bras écartés, la tête dans un buisson de maripa, lutte contre une épine qui lui a tiré la chemise du pantalon, son chapeau est pendu à dix pas en arrière à une branche, un Indien tend la main pour le décrocher et le rapporter à son maître, un autre escalade un échafaudage d'arbres tombés. Et le soir, au feu du campement, on se tire mutuellement les épines et les insectes qui sont entrés pendant le jour dans toutes les parties du corps.

L'eczéma. — Et puis il y avait mon eczéma. Je le gardai huit mois cet eczéma. Après avoir perdu mon acide phénique dans mon naufrage du Cuit-Auaú, quand je n'eus plus sous la main la sève de l'arbre de marais qu'ils appellent lacre, j'usai du suc corrosif de l'amande de l'acajou vert. Ce suc forme une croûte noire qui tombe après la dessiccation qui dure dix jours. Tout cela est assez douloureux, le moindre mouvement fait mal : le matin, la première demi-heure, je souffrais comme un damné, puis cela s'échauffait. Je chassai plus de dix fois ces espèces de plaques lépreuses, mais elles revenaient en d'autres endroits; jamais je n'avais

eu le sang aussi complètement vicié. Comme tout cela est intéressant et poétique! Mais il est bon de tout dire. Le patriotisme, le dévouement, puis la fatalité, m'ont poussé dans cette voie des voyages pour laquelle je n'ai, en somme, ni préférence ni aversion, étant, par tempérament, assez disposé, après le quart-d'heure de joie ou de colère, à accepter tous les événements quels qu'ils soient, comme on accepte la pluie et le beau temps. Mais on est pris aujourd'hui de la rage d'explorer, il n'y a lycéen qui ne rêve une fois en sa vie d'être le Christophe Colomb de quelque rivière ou de quelque tribu, comme s'il y avait à cela grand mérite. Or, l'exposé des petites misères du métier fera peut-être plus pour modérer ces ardeurs dignes d'un meilleur emploi que de dramatiques récits des périls bravés et des difficultés surmontées.

Mauvaise volonté des Atorradis. — Aujourd'hui, nos Atorradis viennent de comploter entre eux, ils s'en retourneront s'il n'y a pas d'oubas au Yaore. Quel plaisir de voyager avec de pareils drôles qui m'avaient si solennellement promis, au début, de me conduire chez les Moonpidiennes! S'ils m'abandonnent, je construirai un radeau, y chargerai mes malles, descendrai le Yaore et arriverai tout seul chez les Taroumans.

C'est bien peu connaître les sauvages que s'imaginer qu'on peut obtenir d'eux, par la mansuétude et la persuasion, la bonne foi et la bonne volonté. Il est bon nombre d'honnêtes gens qui, avec candeur, se figurent que pour traverser les tribus d'Afrique ou d'Amérique il suffit d'avoir à la bouche et dans le cœur les maximes de fraternité zoologique à la mode aujourd'hui. Sans appareil de force, vous avez des chances sérieuses de ne pas traverser trois tribus. L'appareil de force inspire la crainte, et en cela il est excellent. De plus, il est bien des cas où il devient absolument indispensable pour

triompher de la mauvaise foi et de l'hostilité des indigènes. Ces gens-là, souvent, ou tout au moins quelques-uns d'entre eux, méprisent, insultent et au besoin volent et tuent celui qu'ils ne craignent pas : il faut être au milieu d'eux puissant autant que riche. L'idée contraire qui nous ferait volontiers voyager chez les sauvages et les barbares comme des espèces d'apôtres laïques, moines mendiants de la science, tête et pieds nus et la bouche en cœur, est inspirée par cet absurde paradoxe de Jean-Jacques Rousseau, que l'homme de la nature vaut mieux que l'homme de la civilisation. Pour certains ultra-fraternitaires, ce sont ces pauvres sauvages qui ont toujours raison et ces brigands de civilisés qui ont toujours tort. Le sauvage n'a qu'une idée, traiter le blanc comme un frère en Jésus-Christ; le civilisé ne pense qu'à une chose, persécuter cruellement le pauvre sauvage et finalement le massacrer. Comme si un explorateur était un guerroyeur, comme si la chose dont il a besoin par-dessus tout n'était pas la paix! Ces partisans de l'éducation sentimentale des anthropophages ne pardonneront jamais à Stanley, type parfait, modèle accompli du voyageur contemporain, d'avoir brûlé quelques villages de nègres féroces et d'avoir exterminé ces fauves à face humaine, quand leurs hordes l'attaquaient. Être missionnaire évangélique est une chose, et être missionnaire scientifique en est une autre. Être mangé par des cannibales doit être pour un ministre du vrai Dieu une chose pleine de douceur et tout à fait désirable : cela vaut à ces messieurs comme qui dirait un fauteuil d'orchestre en paradis. Mais pour nous autres, pauvres laïques : quatre lignes de nécrologie dans les Bulletins géographiques, un petit buste dans quelque jardin de province! Et, quand nous ne sommes plus que poussière, une imperceptible notice, souvent inexacte, dans quelque Biographie Michaud!

Mais que faire quand on est tout seul à la merci des sauvages?

Nous suivons un sentier ridicule, toujours tournant, dans un terrain peu accidenté, presque plat. J'ai deux de mes Atorradis du Namatchi Ouâ qui deviennent très agaçants. Ce sont deux gros garçons aux traits épais, fausses et paresseuses créatures; il faut autant que possible éviter d'employer ces complexions lymphatiques. Mes deux Zambos, deux grands diables, maigres et musculeux, taillés à coups de hache et tout semblables à des Wallons, sont les deux meilleurs hommes de ma troupe, laborieux, ingénieux et soumis.

La nuit. — C'est la nuit, le vent souffle dans les feuilles, de vieux arbres pourris craquent et tombent avec un bruit d'ouragan, la forêt est pleine du hurlement des singes. Mais tout se tait quand le tigre se met à rugir. L'obscurité est profonde et des feux voltigent autour de nous. Roulés dans leurs hamacs, mes hommes bavardent comme dans un salon, et de temps à autre crient : « Tais-toi, » aux tigres qui troublent la conversation. C'est le plus grand des Zambos qui a la parole. Il raconte avec beaucoup de flegme qu'un de mes patrons, mon vieil ami Aïroup, de Maracachite, a la mauvaise habitude de tuer quelquefois ses voisins, de les faire cuire et de les manger, après quoi il va les pleurant et maudissant les canaémés qui ont assassiné ses amis dans la forêt. Depuis, des civilisés de Bôa Vista m'ont également affirmé le fait. Ce ne serait même pas pour fabriquer des élixirs cabalistiques, ce qui serait une circonstance atténuante, que le vieux paget dépèce ses connaissances, mais uniquement pour satisfaire une passion condamnable mais impérieuse pour nos côtelettes. Le grand Zambo apprécie sévèrement la conduite du vieux camarade : « Aouna caïmène, » dit-il; ce qui signifie à peu près : « Ce n'est pas gentil. »

4 décembre. — Aujourd'hui, six heures de marche.

Nous ne faisons guère que 15 kilomètres par jour à cause des difficultés de la marche et des sinuosités du sentier. Le gibier est très rare. Nous passons aujourd'hui un autre Aïchère, qui est plus important que celui de l'ouest et qui a un peu d'eau, puis l'Aramanhore qui est à sec, et nous arrivons enfin au Yaore qui a une trentaine de mètres là où nous le rencontrons.

J'ai été tellement assailli par les chiques et les carapates que j'en ai le corps enflé. On se familiarise vite avec les chiques, on en est quitte, pour les extraire, de s'enfoncer un canif ou une aiguille dans les chairs; mais les carapates ne peuvent être expulsés qu'en coupant la chair avec des ciseaux, et ils laissent dans leur ancien domicile je ne sais quel venin qui occasionne des pustules dont la guérison demande parfois plus d'un mois.

Nous commençons à avoir du gibier. Ici les cochons sauvages ne sont pas rares, et même pourchassés; ils fuient l'homme. Il vaut mieux, autant qu'on peut, voyager sur les rivières; on se fatigue moins et on y souffre moins de la faim. La savane et la forêt fournissent peu de poisson et de gibier au voyageur.

Nous trouvons providentiellement une pirogue en amont du point où nous atteignons le Yaore. Les Taroumans sont des gens aimables et prévenants pour leurs visiteurs.

Deux de nos hommes s'en vont. Ils m'ont dit qu'ils voulaient s'en retourner, je les ai payés et ils ont disparu comme par enchantement, sans dire adieu ni à moi ni aux autres.

Descente du Yaore. — 5 décembre. — Aujourd'hui, je navigue sur le Yaore, petite rivière de vingt à trente mètres dont la direction générale est est. Nous faisons environ cinq heures de canotage. La pirogue est faite pour prendre deux ou trois pêcheurs, et nous sommes six là-

dedans, avec quatre malles et un pagara. C'est tout simplement insensé, nous n'avons pas coulé aujourd'hui, mais nous coulerons probablement demain. Nous avons passé plusieurs embouchures d'affluents, d'abord à gauche l'Ich Ouâ, puis à droite le Zab Ouâ et le Caradi. Ouâ, puis encore à gauche le Patira Ouâ et deux émissaires de lacs.

Nous avons passé de petites chutes, la rivière a beaucoup de rochers et de rapides, mais elle n'a pas de plages de sable; la végétation est assez maigre.

6 décembre. — La rivière est très riche en excellents poissons. Nous en avons aujourd'hui une cinquantaine de kilos, de plus j'ai tué un tapir et un porc sauvage, ce qui charge d'autant la pirogue déjà trop chargée; cette nuit nous allons boucaner tout cela.

Nous passons de petites cachoeiras, nombreuses, mais peu dangereuses. Ajourd'hui, c'est huit heures d'exercices d'équilibre, c'est-à-dire de navigation en pirogue, juché à la cîme d'une malle. Je ne me suis jamais expliqué comment, dans certains moments, on peut arriver à faire volontairement dépendre sa vie d'une étourderie d'un sauvage.

A notre droite se trouve la chaîne du Yaore élevée d'environ 500 mètres. Plus au sud, la chaîne de Camo, entre Bourboure Ouâ et Camo Ouâ, chaîne qui a peut-être 1000 mètres de hauteur.

Nous avons passé aujourd'hui plusieurs bouches d'affluents, à droite, le Coudoui, le Maraca, le Carichie qui draine paraît-il un grand lac; à gauche l'Aïté, à droite, l'Amanhore Ouâ, puis encore à gauche le Mab qui paraît important, puis à droite, le Piriti et le Baraka. Nous nous arrêtons à une cachoeira où mes hommes me montrent une tête grossièrement dessinée à l'entaille sur

un rocher; c'est Schomburgk qui a fait son portrait ici, disent les Atorradis. Le vieux voyageur est légendaire de l'Essequibo à l'Orénoque (1).

On trouve toujours beaucoup de petits rapides et de bouches de petits lacs.

7 décembre. — Imprudent comme un Indien, je navigue maintenant la nuit. Nous passons quatre rapides par un faible clair de lune. On finit par perdre l'instinct du danger et la notion de la conservation.

La rivière augmente sensiblement en largeur mais peu en profondeur à mesure qu'on approche de l'embouchure. Passons à droite le Déésouli, puis à gauche l'Arimerac et le Polito, encore à droite le Nrénan Ouà, puis le Boureboure Ouâ, presque aussi important que le Yaore; le Marina, à gauche l'Apiti, encore à droite, l'Aïchère, puis, dans une région de lacs, on arrive au barrage des Caripounes. Ces énormes blocs de granit, disent les Atorradis, sont autant de guerriers Caripounes qui furent tués dans une attaque contre les Taroumans et ensuite métamorphosés en pierres. En aval, on trouve encore, à droite, le Frouman Ouâ et l'Ité Ouâ; à gauche, le Téébarre Ouâ et au confluent avec le Tchique Ouâ, le rocher du Paouich.

Je compte aujourd'hui quatorze heures de pirogue, de Schomburgk au confluent du Tchipe Ouâ. Au confluent, le Yaore est moins important que le Tchipe Ouâ, mais, un peu en amont de son confluent, la largeur du Yaore égale celle de l'autre cours d'eau et atteint environ une cinquantaine de mètres. Ce sont deux rivières sœurs, d'égale importance. Le Yaore est complètement désert, du confluent à ses sources.

(1) Par contre, pas un tuxau, pas un paget de la contrée n'a gardé le souvenir de Brown qui, en 1871, explora le pays entre le haut Essequibo et le haut Corentyne.

Le haut Essequibo et les Taroumans. — 8 décembre. — Voici ce fameux rio Sipo qui fait tant rêver les bonnes gens de Boa Vista. Il y a longtemps que j'avais deviné que c'était l'Essequibo. En face du confluent du Yaore se trouve un ajoupa précédant un abatis. Un peu en aval et du même côté on trouve ensuite le Tara, affluent de quelque importance qui contourne les deux montagnes de Ouaranac et de Atihé. On passe quatre cachoeiras, puis la grande chute du Tamanoi, sur la rive droite, la bouche de la rivière Tamanoi qui vient de Ouaranac et celle du grand affluent du Bouna Ouâ qui vient de hautes montagnes peu connues; puis, à six heures de pirogue de la bouche du Yaore, sur la rive orientale du fleuve, on arrive à deux habitations taroumans.

Ces maisons sont coniques comme celles des Atorradis mais sont un peu plus grandes. Les deux cases, entourées d'une immense roça, sont construites dans la forêt, de la rivière on ne les aperçoit pas, masquées qu'elles sont par une bordure de forêt conservée à dessein.

La race est laide et rachitique, les beaux types sont très rares. Un des plus intéressants que j'aie rencontrés chez les Taroumans est celui d'un vieux paget chauve, à figure avenante et intelligente, qui habite l'une des deux cases du Tamanoi. L'étoffe ici a presque complètement disparu. Le calembé est le plus souvent d'écorce, la tangue de perles subsiste. Les Taroumans ne connaissent guère les Anglais dont ils ne voient que très rarement les explorateurs; ils en parlent comme d'une race lointaine d'hommes blancs qui leur est absolument étrangère. En revanche, ils comblent de prévenances et d'attentions les Atorradis, leurs bons voisins, qu'ils appellent Ouapichianes, et dont un certain nombre d'entre eux parlent la langue.

Les Taroumans sont une race craintive. Quand, pour expérimenter leur bravoure, je décharge mon revolver, ces pauvres gens courent se cacher dans la forêt. Je demande des renseignements à ceux d'entre eux qui parlent ouapichiane, ils ne m'entretiennent que d'histoires de canaémés. Les canaémés ont récemment tué des Ouayeoués en voyage à la cordillère de Couroucouri. Ils auraient, paraît-il, des cases à cette montagne; ils usent de flèches empoisonnées au ourari. Les Taroumans et les Ouayeoués en ont une peur terrible, ils leur prêtent des chapeaux rouges; ce doivent être des Caras.

Aux sources de l'Essequibo. — 9 décembre. — En remontant le Tchipe Ouâ, on voit, de temps à autre, s'élever les chaînes qui forment en cet endroit la cordillère centrale de la Guyane. En plus de celles que nous connaissons déjà, il faut citer la montagne de Bouna Ouâ entre les deux bras de cette rivière, la montagne des Moonpidiennes entre le Bouna Ouâ et la rivière des Moonpidiennes, Tchipe Ouâ Dekeuou entre la rivière des Moonpidiennes et la Canère, Youroure entre la Canère et la Chioudecoure. Ces montagnes, avec Camo et la montagne du Yaore, rattachent le système de Caïirrit à celui du Trombetta. Il est difficile d'évaluer, au jugé, la hauteur des montagnes de la rive droite de l'Essequibo, cependant elles paraissent moins élevées que Camo Dekeuou. Après Ouachare, Caïirrit se continue par deux chaînes parallèles, Aouarriouâ aux sources de l'Essequibo; puis une chaîne entre le Mapouerre et le Tarouéné; plus loin, Mapouerre Dekeuou et Tarouéné Dekeuou; plus à l'est, le système de Caïirrit semble être réduit à une chaîne unique qui, sous les noms de Couroucouri Dekeuou, Irikouné Dekeuou, se prolonge au sud du Couroucouri et du système du Trombetta. Ces grandes chaînes sont des cordillères discontinues, formées de mon-

tagnes disjointes, blocs énormes dont quelques-uns ont jusqu'à cinquante kilomètres de longueur et qui surgissent brusquement d'un soubassement de plateaux de hauteur médiocre.

Continuant à remonter le Tchipe Ouâ, nous passons à côté de la haute montagne de Courecourebahé, qui domine la rive droite du fleuve, puis, après six heures de pirogue, nous trouvons, rive orientale, une case tarouman.

A un kilomètre de la case, dans la forêt, se trouve un village; on y va par un sentier sinueux barré de bois tombés et coupé d'un ruisseau. Le village se compose de cinq cases toujours du même style conique et pointu. Quelques-unes sont ouvertes par le bas, c'est-à-dire que le cercle de pieux n'a pas été fermé par la paille ni un clayonnage, ce qui le fait ressembler à un parapluie demi ouvert. Quelle différence avec les rivières où les missionnaires ont passé, comme le Uaupès par exemple!

Un immense roça circulaire entoure le village. Le manioc, les caras, les bananes, les cannes à sucre, les ananas sont cultivés ici sur une grande échelle. L'établissement a un cachet franchement sauvage qui plaît. Sur le tronc des grands arbres brûlés de la roça, des artistes indigènes ont gravé des ornements en grecques et en losanges, des figures capricieuses qui signifient peut-être quelque chose. Toutes les maisons, fort rapprochées les unes des autres, mais pourtant pas symétriques sont absolument identiques, toutes coniques, pointues avec une porte petite, étroite et basse; recouvertes d'une paille artistement tressée. Chacun cultive son coin de roça, c'est le phalanstère primitif sous la direction de deux pagets.

Ces braves gens sont formalistes et solennels. Ils reçoivent leurs visiteurs d'après des traditions toujours bien observées; ils parlent à tous, cinq minutes à chacun, en commen-

çant par ceux qu'ils connaissent ou par les plus vieux. Ils sont de très bonne société, ils ont toujours l'air, quand j'arrive, de me donner audience. Mais cela est assez commun à toutes les nations indiennes. Ce qui caractérise les Taroumans, c'est le rythme chantant des discours d'introduction.

Le type n'embellit pas, les Taroumans ont les yeux fort obliques, aux trois quarts fermés et les sourcils leur font défaut. L'obliquité et la petitesse de leurs yeux est généralement accompagnée de quelque infirmité de cet organe. Souvent l'iris est blanc ou même toute la prunelle. Les cas de cécité ne sont pas rares. L'état sanitaire est certainement de beaucoup au-dessous de celui des civilisés. Comme les Ouapichianes, ils usent fort d'épingles passées dans la lèvre inférieure, mais, bien plus que ces derniers ils ont le goût des tatouages capricieusement dessinés au génipa sur le front, les bras, les jambes et la poitrine, ils ont également pour les pendants d'oreilles de toutes sortes une véritable passion. Ici les pièces d'argent, les perles, tous les objets de provenance européenne sont fort rares. Il m'a fallu visiter toutes les malocas taroumans pour arriver à rencontrer une chemise. La plupart des Taroumans ont sur les bras et les jambes des cicatrices longitudinales qui restent blanches; ils se les font avec la pointe d'un canif, surtout lorsqu'ils sont fatigués par une marche. Cette perte de sang les allège et les repose.

Ces pauvres gens se plaignent que les Anglais du bas du fleuve, quand ils vont travailler pour eux, les payent mal, et ils ont raison si l'on en juge par leur dénuement et leur nudité comparés à la situation des Indiens du Takutú et du rio Branco qui sont vêtus et abondamment pourvus des choses qui leur sont nécessaires.

10 décembre. — J'ouvre la journée par un véritable succès. Je montre aux Taroumans des gravures du *Tour du*

Monde, représentant les hommes et les choses de Guyane. C'étaient les livraisons des voyages de Crevaux. Plus intelligents que je ne supposais, mes Taroumans reconnaissent presque tous les objets, tous les animaux et tous les personnages. Celui-ci est un paget, cela est un tapir, cette chose ronde est une maloca. Et de rire aux éclats, et de faire cent remarques piquantes avec des gestes animés. Ah! si j'eusse voulu vendre mes gravures!

Nous faisons huit heures de pirogue en amont du village. D'abord, rive occidentale, nous trouvons une roça, puis au-dessus d'une cachoeira, à environ quatre heures au-dessus du village, la bouche de la petite rivière des Moonpidiennes. L'été, elle est impraticable aux pirogues, mais l'hiver, les Taroumans la remontent et les Moonpidiennes la descendent pour aller les uns chez les autres. Il n'y a pas de Moonpidiennes sur les bords de cette rivière, les premiers se trouvent à l'Apini, affluent du Coucoucouri. On trouve deux cases taroumans dans l'intérieur, non loin des bords de la rivière des Moonpidiennes.

A chaque instant, sur les deux rives, les Taroumans me montrent des bouches de lacs. A l'époque où nous sommes, c'est-à-dire au plus grand étiage, ce sont de véritables réservoirs où l'on va faire des pêches miraculeuses.

Le fleuve se rétrécit jusqu'à trente mètres et même vingt avec peu de fond. Il ne và pas aussi loin que les Anglais le marquent sur leurs cartes; il prend sa source un demi-degré plus au nord, il coule entre de hautes montagnes élevées de 500 à 1,000 mètres, que l'on ne voit pas toujours de la rive, mais qui en sont peu éloignées; à l'ouest, Yaore et Camo; à l'est, Ouaranac, Atihé, Courecourebahé, Moonpidiennes Dekeuou, Tchipe Ouâ Dekeuou, Yourcure, Mapouerre Ouâ Dekeuou. C'est la chaîne de partage, à travers laquelle le Tchipe Ouâ a dû se frayer un passage.

11 décembre. — Nous partons à quatre heures du matin avec notre escorte tarouman. Nos pirogues font la course dans les rapides. Après deux heures, au-dessus d'une cachoeira, nous trouvons l'embouchure du Camo Ouâ (la rivière du Soleil). Cette rivière est déserte, comme le Yaore.

Le fleuve, rétréci à vingt mètres, est embarrassé de bois tombés, sans profondeur, très sinueux, avec de nombreux rapides et presque partout guéable. Le Tchipe Ouâ est pauvre en poisson, on n'a guère de chances d'en trouver que dans les lacs. En somme, cette rivière, comme le Couyououini, est bien moins poissonneuse que le Yaore. Le Yaore est désert et les deux autres cours d'eau sont relativement peuplés.

Nous trouvons une roça sur la rive orientale, puis, un peu plus haut, sur la rive occidentale, la maloca du tuxau borgne. C'est à la maloca du tuxau borgne qu'aboutit le sentier de la forêt qui part du dégrad du Yaore. Ce sentier est de trois jours, par conséquent ce chemin est plus court de trois jours que le chemin par eau par le Yaore et le Tchipe Ouâ. Il coupe le Bourboure Ouâ, passe le Camo Dekeuou et le Camo Ouâ.

Il y a une douzaine d'hommes dans la case du tuxau borgne. Une conversation très animée s'engage.

La conversation tarouman. — Quand les Taroumans parlent entre eux, répétant les phrases de leur interlocuteur, avec leur ton animé, parfois chantant, ils ont l'air de réciter quelque dialogue d'un tragique. Ils passent par tous les tons, par l'enthousiasme, la fureur, la tristesse, sur le module psalmodié d'une leçon mal récitée par un écolier distrait : c'est bizarre. On dirait un prêtre faisant réciter une page de catéchisme, et étant obligé de la crier sur un ton vif et varié pour que l'enfant prête attention et répète, et cela très rapidement. Parfois ils font un chœur,

en criant en même temps leur récitatif. Quand ils ne répètent pas la phrase que vient de prononcer l'interlocuteur, cette phrase, si courte, si insignifiante qu'elle soit, est immédiatement, instantanément suivie d'une autre phrase de même longueur, sans doute aussi banale, pour montrer qu'on prête attention. Toutes les phrases sont de la même longueur et se terminent par un « *an* » nasal, mis là en affirmative. De temps à autre; à intervalles égaux, vient une phrase que les deux interlocuteurs vocifèrent en même temps comme un refrain. Ce sont les choses les plus indifférentes du monde qu'ils se disent sur ce ton passionné et dithyrambique. Après ce dialogue, qui est de rigueur à l'arrivée, ils causent naturellement et rient comme de bons enfants. C'est un reste des vieilles mœurs : l'abord de deux guerriers sauvages.

Ce qui prête encore à l'illusion de la déclamation est qu'ils causent sur le ton que l'on sait, sans se regarder, d'un air distrait, en tournant la tête à côté, polissant une flèche ou faisant quelque besogne indifférente, scandant avec rythme, comme des vers. Ils paraissent chanter des psaumes en conscience, en s'ennuyant, mais en observant la mesure.

Le dialogue dure une demi-heure pour chacun et tous parlent à chaque arrivant. Cela peut durer plusieurs heures de suite. Si vous ne faites pas armer votre hamac, vous restez là, debout, à regarder, sans que personne, en apparence, fasse attention à vous.

Ils ne s'offrent le cachiri qu'après cet échange du discours d'usage, souvent long et agaçant. La diffa n'est jamais autre que cassave et sauce au piment, et il n'y a pas toujours diffa. Ils ne vous invitent jamais à entrer dans leur maloca, et l'Indien, si on ne l'invite pas à prendre cette privauté, n'entrera pas dans la maison de celui

qu'il va visiter; il restera dehors. N'est-ce pas par antiphrase qu'on a vanté l'hospitalité indienne?

Continuant à remonter le fleuve nous passons le confluent de la Canère, aussi importante en cet endroit que le Tchipe Ouâ lui-même. Au-dessus de ce confluent, l'Essequibo, qui est réduit à moins de dix mètres de largeur et donne difficilement, à cette époque de l'année, passage à une pirogue, n'est plus qu'un ruisseau sans importance.

Nous nous arrêtons au port du tuxau boiteux dont la roça et les ajoupas sont dans la forêt, rive droite, un peu dans l'intérieur. En tout, nous avons aujourd'hui douze heures de pirogue.

La source de l'Essequibo est au mont Aouarriouâ, dans a direction sud-sud-ouest du port du tuxau boiteux. L'hiver, on met deux jours en pirogue pour arriver d'ici au pied de la montagne. Maintenant l'Essequibo n'est pas navigable par les plus petites pirogues au-dessus du point où je suis. Aouarriouâ étant sur la ligne qui joint Ouachare à Couroucouri Dekeuou, il s'ensuit que les cartes anglaises et celles de Pétermann font l'Essequibo trop long d'un degré. Aouarriouâ est désert comme Camo et Ouahare, on n'y trouve ni Indiens bravos ni Indiens mansos. Le point où je suis est le dernier point habité du fleuve et la maloca la plus méridionale des Taroumans.

Arrivée chez le tuxau des Taroumans. — Le tuxau boiteux, le grand tuxau des Taroumans, arrive solennellement au port. Le vieux chef est suivi de sa nombreuse famille diversement barbouillée de génipa. Quelques-uns en sont couverts des pieds à la tête, d'autres, plus modestes, ne se sont noircis que les bras ou les jambes, d'autres, plus artistes se sont dessiné de capricieuses zébrures, des raies, des losanges, des carrés, des grecques, au hasard sur le corps et les membres, voire même des moustaches ou des

favoris. Les femmes portent sur leurs seins des demi-douzaines de petits chiens qui crient. Je suis assis dans mon hamac, et le vieux, debout, appuyé sur son bâton, me parle en mauvais ouapichiane. Quarante personnes sont autour de nous, de vrais sauvages avec des cheveux de femme. Au bas de la scène, le modeste ruisseau du Tchipe Ouâ. Plus de parures européennes, plus de calembé d'étoffe, seule la tangue de perles tient bon.

Ils examinent, avec une curiosité enfantine, mes objets les plus usuels. Le tuxau boiteux, bon vieux inoffensif et peu intelligent, passe une revue générale de mes bagages. Je vide mes trois malles devant lui et lui donne sur chaque objet des renseignements détaillés pour satisfaire sa curiosité de vieux sauvage pour qui la visite d'un blanc est un événement extraordinaire dans la vie.

Ces pauvres Taroumans ne sont guère intéressants. Les femmes sont laides, elles sont déformées, avec les seins aplatis jusqu'à être absents dès la première jeunesse. Elles sont généralement d'une exiguité de taille ridicule, rachitiques et sales, barbouillées d'un génipa mal posé qui déteint. Je n'en ai pas vu une seule qui ne soit laide. Les hommes sont un peu moins mal, et plus grands.

Rien n'est misérable comme cette tribu. Quelques-uns ont des couteaux, mais ils n'ont à eux tous ni une hache ni un sabre. La plupart d'entre eux ne savent se servir ni des aiguilles, ni des allumettes, ni du fusil. J'apprends l'exercice du fusil au vieux tuxau émerveillé.

Le grand chef des Taroumans me fournit mainte indication géographique dont je vérifiai depuis l'exactitude.

Mes plus proches voisins, me dit-il, sont les Chirioues, tribu autrefois nombreuse, maintenant bien réduite; on ne compte plus qu'une vingtaine de Chirioues, à un jour d'ici par la forêt, sur les bords de la Canère. Viennent ensuite les

Moonpidiennes qui habitent l'Apini, affluent de gauche du Couroucouri. Les Ouayoués habitent le bassin moyen du Mapouerre. Les Ouayeoués sont une des tribus les plus nombreuses de la contrée. Le haut du bassin du Mapouerre et du Tarouéné est habité par trois tribus mansas comme toutes les précédentes : les Tarims, les Japiis et les Toucanes. Dans le bassin du Couroucouri habitent, non sur les rives du cours d'eau mais dans les forêts de l'intérieur, trois autres tribus mansas, les Yaous, les Nères et les Coudouis. Détail très important : aucune de ces tribus n'a de pirogues. Au sud des tribus du Couroucouri et à l'est des Ouayeoués habitent les Piannocotes, grande tribu mansa, dont les territoires s'étendent des Ouayeoués aux Ouayanas, les Roucouyennes de Crevaux.

Toutes les autres tribus sont bravas. Ce sont les Paricotes, nation nombreuse qui habite le Kik, affluent de droite du Couroucouri, et qui interceptent souvent les communications entre les Ouayeoués et Piannocotes. Il est parlé de leurs méfaits à l'Irikouné. Ce sont encore les Caras et les Ouatcha qui habitent l'Imahou, bras occidental du Ouatouman. L'Itapou, bras oriental de cette rivière, est désert dans la partie supérieure de son cours. Toutes les autres tribus bravas connues du tuxau se trouvent au sud-ouest et appartiennent au groupe Chiricoume-Jauapiry déjà nommé.

Après quoi le bon vieillard, tout heureux de m'avoir vu prendre des notes pendant qu'il causait, m'emmène visiter ses domaines. Le vieux monarque n'a pas de maison, je vois seulement une douzaine d'ajoupas des plus primitifs, abris pour tendre le hamac et faire le feu, dispersés dans une roça en formation.

12 décembre. — Je vois ici deux Chirioues, un Moonpidienne et deux Ouayeoués. Ces Indiens n'ont sur eux

absolument aucun objet de provenance européenne. Leurs bracelets, leur calembé sont d'écorce d'arbre, tous leurs ornements sont en plumes, ils portent les cheveux comme les femmes, mais enroulés dans une écorce blanche serrant la chevelure en spirale, ce qui fait ressembler cet appendice à une carotte de tabac.

Défection des Atorradis. — Cette fois, c'en est fait. Les Atorradis viennent de me déclarer qu'ils s'en retournent. Tant mieux, je suis heureux d'être débarrassé de ces drôles impertinents. Ils prenaient des airs de rodomonts et de civilisés avec ces pauvres Taroumans. Aucun d'eux ne parlait portugais. Bugres pour Bugres, j'aime autant les Taroumans, je vais tâcher d'en arranger au moins un qui parle ouapichiane.

Les Atorradis sont tout de même un peu déconcertés de me voir prendre leur défection avec tant de désinvolture. Ils pensaient m'obliger à retourner avec eux.

13 décembre. — Moonpidiennes, Ouayeoués, Chirioues sont tous partis ce matin pour leurs tribus respectives et les Taroumans se sont dispersés. Ces malheureux ont une peur terrible du blanc. Le vieux tuxau, quand je lui parle, est pris d'une émotion qu'il ne peut cacher. Ce n'est qu'avec le temps qu'on pourrait les rassurer, et encore faudrait-il parler leur langue.

Les Taroumans me conduiront-ils ou ne me conduiront-ils pas? Les voici hésitants, mes chenapans Atorradis leur content des histoires. C'est la pire des conditions d'être à la merci des tribus. On ne peut voyager en pays indien qu'avec un équipage étranger, il vaut mieux avoir à faire la guerre aux Indiens qu'à subir leur protection. Avec une douzaine de nègres et de bons fusils, on peut traverser de force n'importe laquelle de ces petites tribus de Guyane, même les bravas. Je serais bien aise d'avoir

en ce moment avec moi une demi-douzaine de nègres de Mana ou de l'Oyapock. Il faut que l'équipage se suffise à lui-même pour la nourriture, le transport des bagages, la construction des pirogues, et le chef doit, à la rigueur, avec sa boussole et ses cartes, pouvoir se passer de guide. Il faut être outillé et organisé, et je ne le suis pas.

Le petit Chirioue. — Enfin, j'arrange un Chirioue, petit jeune homme qui paraît intelligent, et deux Taroumans dont un parle ouapichiane. Nous descendons au village prendre le chemin des Moonpidiennes.

14 décembre. — Aujourd'hui, près de dix-huit heures de pirogue. Nous sommes partis en pleine nuit et nous arrivons au village après le coucher du soleil. Mon ami le vieux paget me fait une excellente réception. Il me fournit de nombreuses indications sur le voyage et me donne un homme de plus. Nous en avons, paraît-il, pour cinq jours dans la forêt déserte. Le vieux paget charge l'homme qu'il m'a donné d'un grand panacou plein de cassave et de tapir boucané. C'est un gentilhomme que ce vieux paget, malheureusement tous les Indiens ne lui ressemblent pas.

15 décembre. — En route pour le haut Tombetta (Couroucouri).

Me voici encore dans le maudit sentier de la forêt vierge, mais cette fois il est meilleur que celui du Yaore; on voit qu'il est beaucoup plus fréquenté.

CHAPITRE XII.

A TRAVERS LES FORÊTS VIERGES *(suite)*.

Le chemin des Moonpidiennes. — Nous prenons par le sud et nous nous rapprochons du Moonpidienne Ouâ. Le pays est plat, coupé de nombreux petits igarapés à sec et semé d'innombrables petits lacs qui, pendant la saison des pluies, doivent faire, dans cette région de montagnes, comme un marais ininterrompu. Mes hommes m'affirment qu'alors, au beau milieu de la chaîne de partage, on peut faire en pirogue des voyages d'une quinzaine de jours.

Le caoutchouc est très commun ainsi que le batatas, mais l'exploitation devrait être bien peu lucrative dans un district aussi éloigné des centres, si dépourvu de population et où les communications sont si difficiles.

La forêt n'a nulle part ce caractère de magnificence que je lui ai vu si souvent prêter dans tant de descriptions. En bien des endroits, elle est grêle, maigre et mesquine. La chasse est rare comme dans les forêts du Tchipe Ouâ.

Nous dormons sur les bords d'un petit lac qui se déverse dans la rivière des Moonpidiennes. Ce petit cours d'eau, comme la plupart de ceux de la contrée, est bordé de petits lacs débordant pendant la saison des pluies, mais presque à sec maintenant. Mes hommes y flèchent quelques

poissons. Si nous avions une « *tarafa* » la pêche serait certainement admirable.

Mes trois Taroumans et mon Chirioue sont des plus complaisants. Je suis loin de regretter mes gredins d'Atorradis.

16 décembre. — Hier, nous avons fait sept heures de marche, aujourd'hui, nous en faisons six.

Nous passons le Moonpidienne Ouâ, large de dix mètres, avec vingt-cinq centimètres d'eau.

Le caoutchouc est toujours abondant.

Nous longeons maintenant la rive méridionale de la rivière des Moonpidiennes. Nous traversons six petits igarapés à sec qui vont à cette rivière, et qui n'ont pas de nom, me dit le Tarouman qui parle ouapichiane.

Nous couchons à une petite montagne qui doit être un contrefort des monts du Tchipe Ouâ.

J'ai donné mon fusil au Chirioue qui revient avec un tatitou que nous boucanons séance tenante. Chacun se chargera un peu plus, mais les provisions, du moins, ne nous manqueront pas.

La forêt est pleine de carajirous et de toukas.

17 décembre. — Aujourd'hui, nous marchons huit heures dans une suite de montagnes et de plateaux escarpés; l'eau manque. Nous sommes forcés de nous contenter de l'eau fétide que nous trouvons dans les bas-fonds des ruisseaux à sec. Ces plateaux se relient aux monts du Tchipe Ouâ et du Moonpidienne Ouâ. Toute la chaîne de Ouaranac à Youroure repose sur un soubassement de hauts plateaux. Ces hauts plateaux, peu élevés comparativement aux montagnes qui émergent de leur masse, constituent la chaîne de partage entre les sources de l'Essequibo et celles du Trombetta, et par suite entre l'Atlantique et l'Amazone.

Le sentier est mauvais. Dans bien des endroits il a com-

plètement disparu. Je marche difficilement, mes chaussures sont hors d'usage et mes pieds sont blessés. Mais je verrai le Couroucouri. Demain, paraît-il, nous arriverons à l'Apini, mais ce ne sera qu'après-demain que nous trouverons des Moonpidiennes.

18 décembre. — Le pays redevient plat et le sentier devient meilleur. Aujourd'hui, six heures de marche.

Nous passons huit igarapés sans nom qui vont tous à l'Apini et qui appartiennent par conséquent au bassin du Trombetta. Les lacs sont toujours très nombreux. Il est bien possible en effet, que, pendant l'hiver, ils établissent des communications permanentes pour pirogues entre la crique Moonpidienne et l'Apini.

Mes gens sont joyeux et montrent toute la bonne volonté imaginable. Toujours et partout, au début n'est-ce pas la même chose? Le Chirioue me dit que, de chez les Moonpidiennes, il me conduira, si je veux, chez lui, à la Canère, et de là chez les Ouayeoués.

Nous atteignons la rive septentrionale de la crique Apini qui n'a que cinq mètres de largeur et est presque à sec. Il y avait là, autrefois, une maloca moonpidienne, qui a été abandonnée il y a une dizaine d'années. Il subsiste encore quelques vestiges de roças. Nous y trouvons même des bananes, des pupunhas, et des ananas qui sont revenus à l'état sauvage.

Chez les Moonpidiennes. — 19 décembre. — Aujourd'hui, après quatre heures de marche, nous arrivons à un petit village moonpidienne composé de trois cases-ajoupas petites et sales. Dès que les Moonpidiennes ont su que le blanc arrivait chez eux, ils ont couru se cacher dans la forêt. Mes hommes vont les chercher, pendant ce temps j'inventorie les ajoupas. Un long examen n'est pas nécessaire pour constater que les Moonpidiennes, malgré la noblesse

de leur race, la beauté de leurs traits, leur vigueur physique qui les met bien au-dessus des Taroumans, sont aussi complètement dépourvus d'industrie que ces derniers.

Les Moonpidiennes arrivent enfin, timides, mais le déballage de mes marchandises et surtout de fréquentes libations de cachiri, rendent les sauvages confiants et loquaces. Par l'intermédiaire de mon interprète tarouman, ils m'apprennent que leur tribu, jadis très nombreuse, est aujourd'hui bien réduite. Elle ne compte plus qu'une vingtaine de malocas. Ils attribuent cette disparition aux massacres commis par les Caras et surtout les Paricotes. Je trouverais plutôt la cause de leur disparition dans cette loi mystérieuse qui aujourd'hui tue les sauvages en masse, au fond de leurs forêts bloquées par les blancs.

Le costume est le même que celui que j'avais remarqué chez le tuxau boiteux. Ce sont des calembés, des bracelets, des coiffures cylindriques faites en écorce et diversement préparées. Les cheveux sont longs et enroulés dans un étui d'écorce.

Je persuade à mes hommes et à quelques Moonpidiennes de m'accompagner jusqu'au Couroucouri.

20 décembre. — Le sentier que nous suivons est celui qui va chez les Piannocotes, passant entre les Paricotes et les Caras par les sommets de l'Irikouné. On trouve, à cinq ou six jours de marche, le premier village Piannocote. Cette voie n'est guère sûre. Les Caras, les Paricotes et d'autres canaémés du Couroucouri Dekeuou assassinent de temps à autre les voyageurs.

En sortant du village moonpidienne, le sentier est bon, comme toujours en pareil cas. Je le poursuis deux heures, mais ces deux heures en valent bien quatre des précédentes.

La forêt est pleine de toukas. Malheureusement leur temps est passé. Nous trouvons aussi quelques maracujas. Nous

passons sept igarapés, les trois premiers vont à l'Apini, les quatre derniers au Couroucouri.

Aux sources du Trombetta. — Voici le bras occidental du haut Trombetta, le Couroucouri. A l'endroit où je le rencontre se trouvent quelques bois carbonisés dans un abatis, et les restes d'un petit village disparu qui s'appelait Manouri.

Environ vingt-cinq ou trente Français dorment sur les bords de cette mystérieuse rivière. Depuis quinze ans, cinq ou six expéditions françaises sont parties pour remonter le Trombetta, quelques semaines après leur départ d'Obidos elles cessèrent de donner de leurs nouvelles. Depuis dix ans, huit ans, cinq ans, on attend. Rien. Tous sont morts sans doute : les fièvres ou les canaémés leur ont fait un sort. Deux surtout de ces expéditions sont populaires à Obidos et au bas Amazone. Celle de Mullet, qui partit avec dix-sept personnes pour étudier les mines du haut Trombetta; et celle de Gaya, médecin de marine qui, vers 1875, en mission officielle je crois, remonta le même cours d'eau.

Sont-ils morts? Quand, dans la haute mer, par un gros temps, une barque est prise par la tempête, la vague éternelle qui roule son linceul sur les victimes englouties ne va pas conter à la terre l'histoire des pêcheurs perdus. Si seulement ils avaient pu envoyer leur extrait mortuaire, on se serait mis à les admirer, une fois qu'on les aurait tenus pour massacrés d'une façon bien incontestable et officielle.

Le Couroucouri est une médiocre rivière d'une vingtaine de mètres de largeur, barrée de cachoeiras en cet endroit et presque à sec.

Comme il me serait agréable de poursuivre ma route jusque chez les Roucouyennes! Rien ne me serait plus facile, par les Piannocotes; ou bien, si j'avais des civilisés avec moi, un peu plus bas, je construirais une pirogue, descendrais le Couroucouri, remonterais le Ouanamou, et arriverais ainsi

tout près du Parou. Mais mes ressources sont trop limitées et ma situation est trop incertaine. Je me contente de laisser au Couroucouri un petit témoignage de ma visite, témoignage vain et fragile comme toutes les choses de ce monde : mes initiales, H.-A. C., gravées avec la pointe de mon couteau sur une roche erratique au milieu de la cataracte.

L'amitié des Moonpidiennes. — 21 décembre. — Retour au village moonpidienne où nous attend un cachiri monstre. Mon interprète tarouman ayant su, par mes Atorradis, mon faible pour les bananes, les ananas et les papayes, me procure une énorme quantité de ces fruits, estimant que je dois faire aussi mon cachiri. Et pendant qu'ils dansent et qu'ils boivent dans le carbet, moi, dégustant les fruits des tropiques, je me sens presque attendri par la touchante attention de ces sauvages. Ils sentent qu'il y a un abîme entre eux et moi, et pourtant ils sentent aussi que je les aime. Plus on étudie l'homme, plus on trouve qu'il est partout le même, bon et mauvais, complexe et contradictoire, monstre incompréhensible, comme disait Pascal. Ils sont là, fort nombreux; des bandes de Moonpidiennes sont arrivées des malocas voisines. Tous, à moitié ivres, suant, hurlant, s'amusant beaucoup, s'empressent de temps à autre autour de moi. Quels sentiments peut inspirer à ces vieillards, à ces guerriers, à ces jeunes femmes, le visage pâle, le premier qu'ils voient, qui est là, un peu rêveur et assombri, essayant de mettre son âme à l'unisson de celle de l'humanité primitive? Ils viennent auprès de mon hamac et me récitent, sur un ton chantant, des syllabes douces dont je ne comprends pas la signification. C'est peut-être comme cela que l'on parle au prisonnier qu'on va manger. Et l'on me croit mort à Boa Vista, mort à Manáos, mort en Europe. Et la forêt, noire et profonde, qui s'étend à l'infini, et peut-être plus encore mes pensées actuelles, mettent entre la civilisation et l'exilé

un océan dont je ne puis mesurer la largeur. J'en demande bien pardon aux fanatiques de la doctrine fort contestable du progrès indéfini, mais croit-on qu'il y aurait moins de bonheur à revivre avec les hommes de l'âge de pierre d'aujourd'hui, l'âge d'or des cavernes, qu'à s'enivrer de la fièvre yankee? Pourquoi se donner tant de mal pour se rendre plus heureux? A quoi bon? l'essence est la même et la fin aussi.

Il faut donc que je revienne. Ce n'est jamais sans un sentiment d'amertume que l'on revient sur ses pas. Mes hommes voient que je suis triste et me demandent par l'interprète tarouman si ce n'est point que je m'ennuie de voyager ainsi, seul de ma race, chez des gens que je ne connais pas. L'explication à donner serait trop longue et je me contente de sourire.

J'ai vu le Trombetta à sa source : mince satisfaction sans doute, mais enfin c'était le but de mon voyage, j'avais annoncé en France que j'y arriverais, j'y suis arrivé ; de plus j'ai constaté d'une manière positive qu'on peut aller de Cayenne au rio Branco sans rencontrer de tribus « bravas ». Maintenant, avec cette modeste fleur, si péniblement cueillie, je vais revenir à mon point de départ.

Et que vais-je trouver à Manáos? Sans doute cinq lignes officielles qui m'obligeront à ne pas rentrer en France, de si tôt.

Eh parbleu! Nous verrons bien. « *Toda a terra é patria pelo forte.* »

22 décembre. — Sous le coup d'un vague ennui, comme il arrive quand on a atteint un but difficile, longtemps poursuivi; alors que l'on sent plus fortement qu'à l'ordinaire que la vie ne tient rien de ce qu'elle promettait; obsédé par les incertitudes de ma situation là-bas, énervé par les ennuis de l'attente, je sens que je vais tomber malade encore une fois, quand mon Chirioue me répète l'offre qu'il m'avait

déjà faite au début du voyage, mais que j'avais prise pour une fanfaronnade : « Blanc, veux-tu que je te conduise chez les Ouayeoués? »

Encore une fois j'étais sauvé. Revenir par un autre chemin, c'était toujours prolonger le voyage dans l'inconnu, soutenir l'émotion. Mes Taroumans reviennent sur leurs pas, je mets tout ce que je puis dans la malle que je donne à mon Chirioue, distribue aux Moonpidiennes et aux Taroumans les objets que je ne puis emporter, et nous partons tous deux, mon jeune Chirioue et moi.

Le plateau des Chirioues. — Il n'y a pas très loin du village moonpidienne de l'Apini au village chirioue de la Canère. Cependant nous passons deux jours, c'est-à-dire environ seize heures de marche à faire ce voyage; le sentier, ou pour parler plus exactement, la piste, ne faisant qu'escalader des crètes et se précipiter au fond des ravins. Il existe, entre l'Apini et la Canère, un plateau horriblement bosselé, déchiré, déchiqueté, tourmenté, que faute d'un nom local j'appellerai le plateau des Chirioues. C'est ce plateau qu'il faut franchir.

Peu après notre sortie du village des Moonpidiennes, nous arrivons à l'Apini. Cette rivière, au point où nous la passons sort d'une grande nappe d'eau, lac à demi desséché que le Chirioue appelle la Lagune de la montagne (Carichie Dekeuou) et qui, dans sa partie méridionale, enverrait un émissaire rejoindre la Canère. Mais cette communication dont je n'ai pas de raison de douter, car les Indiens ne m'ont jamais trompé dans les renseignements géographiques qu'ils m'ont fournis, n'est comme la plupart de celles de la contrée, qu'une simple curiosité géographique. Le lac de la montagne paraît avoir encore, bien que nous soyons au cœur de l'été, assez d'eau pour une pirogue, mais l'Apini est actuellement un torrent avec quelques flaques d'eau et l'émissaire du lac

allant à la Canère doit être dans les mêmes conditions. La communication n'est pas utilisable.

Maintenant nous grimpons le plateau. Le Chirioue, dans sa sollicitude, regarde souvent derrière lui pour voir si je ne perds pas le sentier, mais bientôt il cesse de prendre cette précaution, car il s'aperçoit que moi aussi j'ai l'œil et le pied indiens.

De hauts rochers, couverts de plantes grimpantes dans lesquelles grouillent des reptiles, sont jetés au hasard sur le plateau, parfois posés en équilibre les uns sur les autres. Une couche végétale qui recouvre, on ne sait par quel phénomène géologique, ces blocs isolés, est parfois tapissée d'herbes de la prairie et parfois de ornée panacocos gigantesques. Par moments, arrivés au sommet d'un pic, nous découvrons dans les profondeurs de la masse végétale un couloir, une éclaircie, et, au fond, une espèce de piscine dans des rochers blancs. Il y a là, sans doute, des poissons morts, les vautours tourbillonnent à l'orifice du gouffre et des insectes sans nom et sans nombre grouillent en nuage à la surface des eaux croupissantes.

Chasse aux pécaris. — Le Chirioue va devant, et sautant, grimpant, rampant, je le suis. A un certain moment, descendant une pente, je vois au fond d'un ravin rocailleux, portant encore les traces du séjour et des ravages des eaux de l'hiver, trois cochons sauvages dans des poses méditatives. Je pousse le cri d'appel des Indiens, les pécaris lèvent la tête, mais bientôt, le Chirioue, bondissant comme un fauve dans les broussailles, est près de moi et me fait comprendre qu'il a compris. Il prend mon fusil et, m'indiquant un pic encore lointain, il me fait signe de m'y rendre, car c'est là que nous allons dormir. Lui, il va chasser les pécaris, notre dîner, qui se promène en bas.

Dédaignant le sentier, que d'ailleurs je ne reconnais

plus, droit au but, je dirige mon escalade vers le pic où nous allons dormir. Arrivé, j'installe mon hamac, vais me baigner dans une mare vaseuse qui est à côté, puis, la tête dans la main, mon sabre à ma portée, je me balance dans mon filet de miritis. Je trompe la faim en fumant des pipes, et j'écoute sans rien entendre, et je regarde sans rien voir.

La nuit vient et pas de Chirioue. Je vais chercher du bois et fais du feu. J'appelle, pas de réponse; je décharge mon revolver, la forêt n'a même pas d'écho. Et la nuit noire m'environne et les singes commencent à hurler et les tigres à rugir. Chose singulière, dans les milieux civilisés, l'attente m'a toujours exaspéré. Je n'ai jamais pu acquérir cette maudite vertu de la patience. Mais ici que m'importe! Mon Chirioue s'est enfui, il ne reviendra plus, me voici seul dans la grande forêt déserte, à la cime d'une montagne sans nom, dans la Guyane centrale... Que m'importe? Le plus fâcheux, c'est d'avoir perdu mon fusil, mais, demain avant de partir, je déjeunerai d'un chou palmiste, faisant sud-ouest je rencontrerai la Canère que je remonterai jusqu'au village, je ferai comprendre au tuxau que je veux être reçu dans sa famille, et quand j'aurai un arc, des flèches et du curare, je m'en irai à de nouvelles aventures ou bien me naturaliserai Chirioue et ferai ma Thébaïde ici. Je suis libre, indépendant et riche dans ces forêts. Ne suis-je pas citoyen du monde?

Et je m'endors. Mais voici mon Chirioue qui bondit près de mon feu, il s'est fabriqué un panacou dans lequel il porte un pécari dépecé. Il a fait le tour de la montagne, courant après un des porcs, l'a acculé, l'a tué à coups de sabre, et comme il a dû se fabriquer un panacou pour transporter la bête, qu'il n'a pas voulu, sans pren-

dre de bain, rentrer au logis, il est resté trois heures dehors. Il trouve d'ailleurs tout naturel que je ne me sois pas impatienté.

Après ce souper inespéré, je cause avec mon ami le Chirioue. Il sait à peu près vingt mots de ouapichiane, et c'est au moyen de ce petit dictionnaire et de beaucoup de signes que nous nous faisons comprendre l'un par l'autre. La montagne de l'attente s'appelle la montagne de l'Anana (Nana Dekeuou), parce qu'elle a la forme de ce fruit. Demain, nous arriverons de bonne heure à une maloca chirioue.

23 décembre. — Le soleil était encore peu élevé au-dessus de l'horizon quand nous arrivâmes à la maloca de Yépou, un parent de mon guide. Elle nous paraît abandonnée, mais les femmes se montrent bientôt. Nous ayant vus venir de loin et ne sachant si le blanc et son compagnon n'étaient point des canaémés, elles s'étaient cachées dans la forêt. Elles se rapprochèrent en reconnaissant mon guide. Les hommes sont à la chasse.

Un bambin de la maloca, petit garçon de huit à dix ans, se prend pour moi d'une affection subite, il me presse les mains, me fait des caresses, et il me dit qu'il veut m'accompagner jusqu'au village. Entre la maloca de Yépou et la maloca voisine de Tépi, nous cheminons sur un vaste plateau découvert, crayeux et nu, sans un arbre ni une herbe, où le soleil nous cuit et où la réverbération nous aveugle. Il n'y a personne chez Tépi, mon guide me dit qu'il pense que tous les gens de la maloca sont allés au village.

Nous descendons le plateau des Chirioues par une pente abrupte et périlleuse et arrivons à la Canère qui, profondément encaissée, roule, sur un lit de petits cailloux noirs, ses eaux claires et chantantes. Le cours d'eau a environ dix mètres de largeur, et, si on veut sauter de pierre en

pierre, on peut le passer à pied sec. Au-dessous du point où nous sommes, il ne porte plus pirogue.

Village chirioue. — Le village, situé sur l'autre rive, à une portée de fusil, se compose de deux grands hangars et d'une demi-douzaine d'ajoupas. Il s'y trouve actuellement une vingtaine d'individus. Je ne sais qui a prévenu les Chirioues de mon arrivée, mais, à l'empressement qu'ils mettent à venir me recevoir, je vois qu'ils m'attendaient.

24 décembre. — C'est toujours une grosse affaire que d'arriver dans un petit centre indien, surtout dans une nouvelle tribu. Souvent vos hommes en profitent pour vous dire que du moment que vous pouvez engager en cet endroit de nouveaux porteurs, eux, qui sont fatigués, vont s'en retourner. Ici, le ouapichiane n'est plus entendu, je n'ai pas le temps d'apprendre de nouveaux dialectes, puisque je rentre, et cependant je ne voudrais pas revenir par le Yaore, mais par les Ouayeoués et Ouachare. Pourtant, je ferai tout de même ce voyage, mon bagage est devenu fort léger, le sentier de la forêt m'est devenu familier, et les fatigues comme les privations me sont indifférentes.

Le chemin des Ouayeoués. — 25 décembre. — Mon Chirioue fidèle m'accompagne jusque chez les Ouayeoués du Bourecochie, avec sa femme et sa petite fille. Le fils d'un tuxau ouayeoué, en villégiature à la Canère, se joint à nous. Quatre personnes; mais voici maintenant que je voyage comme Stanley! Quelle Tour de Babel, tout de même, que mon expédition! Les Chirioues ne parlent que tarouman, le Ouayeoué ne parle que son dialecte, et je n'entends ni l'une ni l'autre de ces deux langues. Ce qui n'empêche pas le Ouayeoué et le Chirioue de s'égayer beaucoup; ils s'amusent à se crier des phrases de leur idiome que chacun d'eux répète consciencieusement sans y rien comprendre. Et de rire jusqu'aux larmes!

Ce qui m'affecte le plus, c'est l'état de mes pieds qu'une marche forcée blesse et fait enfler outre mesure. Je ne puis plus, depuis quelques jours, lacer mes souliers, d'ailleurs en loques. C'est le moment de serrer les dents. Il y a aussi mon eczéma, mais j'y suis habitué, mon traitement aux sucs corrosifs occupe mes loisirs. La maladie du corps guérit l'inquiétude de l'esprit. De nouveaux cercles et de nouveaux boutons apparaissent qui crèvent en laissant de petites tumeurs rouges. Cela m'empêche maintenant de prendre des bains devant mes Indiens que ma maladie effraierait. Je suis anémique à faire peur. Le traitement de l'anémie est pour plus tard; pour l'eczéma, je m'en débarrasserai en France, en absorbant de l'arséniate de soude à fortes doses. En attendant, il faut marcher.

De la Canère au Mapouerre, le pays est désert. On compte un jour de la Canère au Chioudecoure, et deux du Chioudecoure au Mapouerre. Dans ces régions, l'évaluation d'une distance en heures de marche ne saurait avoir absolument rien que d'approximatif. Il faudrait pouvoir tenir compte à la fois des sinuosités du sentier, des difficultés de l'escalade des montagnes, du nombre et de la raideur des pentes, toutes particularités dans lesquelles il n'est pas possible d'apporter une évaluation scientifique.

Noël. — Aujourd'hui 25 décembre, jour de Noël en Europe, nous allons coucher au Chioudecoure. Après le village, nous nous engageons dans une grande plaine, maigrement boisée, d'où nous distinguons très bien le talus méridional du plateau des Chirioues. Nous longeons un lac et passons de larges igarapés qui s'y rendent. Ce lac débouche dans la Canère par un petit émissaire. Aujourd'hui, lac, igarapés et émissaire sont taris, boueux, va-

seux, fétides. Les vautours y mangent les poissons morts. Une végétation d'arroumans et de maripas couvre la contrée. Les grands arbres ont presque disparu.

Un peu plus loin, c'est un autre lac, mais encore plein d'eaux vives, pourtant diminuées. Des collines demi-circulaires l'entourent du côté de l'est; du côté de l'ouest, à l'époque des grandes eaux, il se déverse peut-être par le lac précédent.

Ensuite, c'est l'ascension du Youroure. Je ne sais si Youroure, en tarouman ou en ouayeoué, signifie touka, toujours est-il que cette montagne serait mieux nommée de ce dernier nom. De la base au sommet, et sur les deux pentes, on y trouve le touka en famille ou à peu près. L'ascension du Youroure est facile, cette montagne est un énorme dos d'âne sans rochers ni ravins avec une forêt très propre sans végétation parasite, lianes ni fourrés. Arrivé sur le sommet du Youroure, on embrasse tout le panorama des grandes montagnes de la chaîne centrale : Ouachare, Mapouerre Ouâ Dekeuou, Couroucouri Ouâ Dekeuou, Irikouné, décrivant un immense arc de cercle qui remplit l'horizon.

Plus près, à nos pieds, c'est la grande plaine du Chioudecoure avec un pic isolé qui n'a pas de nom dans le pays, et qu'une malheureuse aventure arrivée à mon Chirioue me fit appeler le pic du Tigre.

Dans la plaine du Chioudecoure, plus élevée et mieux boisée que celle de la Canère, nous passons cinq igarapés presque à sec, puis nous arrivons à la rivière qui, à l'endroit où nous la passons, a environ une quinzaine de mètres de largeur et peut encore porter pirogue.

De mon hamac, sous lequel flambe un petit feu, car il ne fait pas chaud dans cette forêt, je contemple une poétique scène de la vie sauvage. Mon jeune Chirioue

et sa jeune femme, tous les deux assez laids, encore plus sales et très barbouillés de génipa, tous deux nus, sont assis l'un en face de l'autre, à la façon des Turcs ou des tailleurs. Ils sont très rapprochés; leurs genoux et leurs poitrines se touchent. Ils se prennent innocemment la tête et se tirent mutuellement leurs poux qu'ils mangent à belles dents.

26 décembre. — Ce matin, je tue un aigle. Mon peuple en a oublié de déjeuner. Il passe le temps à se partager les plumes de ma victime.

Le tigre et le poison indien. — Aujourd'hui, c'est jour de chasse. En arrivant sur les bords d'un petit lac, au pied du pic isolé, le Chirioue, apercevant je ne sais quoi, prend une de ses flèches empoisonnées, et, à pas de loup, s'en va l'arc tendu. Pour être prêt à tout événement, j'arme mon fusil. Pendant que je regarde, j'entends soudain un formidable et horrible rugissement : c'est mon jeune homme qui vient d'envoyer dans le corps d'un tigre une de ses flèches enduites d'ourari. Les effets du poison sont rapides, cependant le fauve ne meurt pas sur le coup. Il écume, rugit avec fureur, et, comme aveugle, bondit dans tous les sens, pendant que le Canerien, sa moitié, sa progéniture et l'ami Ouayeoué, se sauvent comme de beaux diables dans toutes les directions. Avec une double décharge de gros plomb au défaut de l'épaule, j'achève le camarade que mon Chirioue avait mal tué.

Nous faisons peu de chemin aujourd'hui. Après avoir passé trois igarapés qui vont au lac du pied de la montagne, nous nous arrêtons au pied de Mapouerre Ouâ Dekeuou pour y passer la nuit.

27 décembre. — Cela va être une rude journée aujourd'hui. Il va nous falloir escalader la montagne et traverser une assez grande plaine pour arriver jusqu'au Mapouerre

où se trouve la maloca d'un tuxau ouayeoué, le père de mon compagnon.

Outre mes deux maladies (l'eczéma et l'enflure des pieds), il vient de s'en déclarer une troisième. Me voici comme le conservateur du musée de Cayenne, M. Voisin, qui avait toujours en même temps six maladies différentes, dont la plus bénigne suffisait à l'empêcher de travailler. Il ne lui manquait que le choléra. Cependant le brave homme mourut très vieux. Mais je ne sais s'il m'en arrivera autant. J'ai maintenant au gros doigt du pied gauche une profonde blessure que je me suis faite en me baignant, et qui rend du pus en abondance. Je m'en vais avec mes trois maladies, dont la dernière m'empêche de remuer un pied, entreprendre un voyage d'un mois de marche. Et il n'y a pas moyen d'hésiter, il faut marcher. Attendre, en soignant des maladies, l'échéance de quelque grande nouvelle qui doit être nécessairement très heureuse ou très funeste, semble être, depuis dix ans, l'inévitable refrain de la ballade de mon existence. Comment ne pas devenir philosophe dans de pareilles conditions? Toutefois, ce n'est pas gai, et, par moments, il me prend envie (pardon de la confession, qui n'est d'aucun intérêt pour la science géographique) de me marier pour voir si la chance tournera.

La montagne du Mapouerre, dans laquelle nous traversons cinq igarapés, les deux premiers allant à l'Apini, les trois derniers formant l'Apati, affluent de gauche du Mapouerre, est une large montagne fortement ravinée, séparée en autant de massifs distincts par les ruisseaux qui la traversent, et rappelant Touaroude, dont elle doit avoir, à peu de chose près, l'altitude. Les arbres à caoutchouc sont très communs dans ses ravins; par endroit ils vivent en familles. N'était le manque de voies de communication, il y aurait certainement quelque chose à faire en s'installant le premier

dans une grande tribu comme celle des Ouayeoués et en s'y assurant pour quelque temps le monopole de l'exploitation de la gomme.

Mais il n'existe aucune voie de communication praticable. Les canaémés empêchent d'aborder les Ouayeoués par le sud; or, rien n'est plus affreux que les sentiers qui conduisent du haut Essequibo chez les Ouayeoués. Pour ce qui est, par exemple, du sentier du Mapouerre Ouâ Dekeuou, il est à peine praticable par des Indiens. Qu'on imagine une montagne rocheuse à pentes successives très rapides, un sentier à peine indiqué dans une forêt inextricable; des ravins au fond desquels il faut se laisser glisser; des murailles de granit sur le flanc desquelles on grimpe en s'accrochant aux lianes et aux parasites; des abîmes que l'on passe sur des troncs d'arbres parfois pourris; des hectares de forêts déracinées par la tempête au milieu desquelles il est indispensable que l'homme se souvienne de ses facultés de l'époque simienne, passant dessous, dessus, grimpant le long des branches; ajoutez à cela la frayeur qu'inspirent aux Indiens les canaémés de Couroucouri, et vous auriez une idée des douceurs que réserve au touriste une promenade dans la montagne du Mapouerre, surtout si vous êtes déjà à moitié éclopé.

Nous avons commencé notre ascension à cinq heures du matin, et le soleil se couche comme nous franchissons, avec le dernier affluent de l'Apati, le dernier contrefort de la montagne. C'est au clair de la lune que nous passons trois petits ruisseaux qui vont au Mapouerre, et que nous arrivons enfin sur les bords de ce cours d'eau. Le Mapouerre, en cet endroit, a vingt-cinq mètres de largeur, et il aurait encore assez d'eau pour porter des pirogues, mais il n'y en a pas au village.

Arrivée chez les Ouayeoués. — Le village du tuxau, situé

sur la rive droite du Mapouerre, se compose de la maloca du tuxau et d'une autre maloca.

28 décembre. — On m'avait installé hier soir dans un recoin isolé de la maloca du tuxau. Personne ne m'y a dérangé. Aussi, ce matin, quand je me réveille, il est midi. La marche d'hier m'avait brisé. Le fonctionnaire Ouayeoué en pensera ce qu'il voudra, les Ouayeoués pourront bien me faire cuire, s'ils veulent, pendant mon sommeil, mais je déjeune à la hâte, et puis je redors. Il y a des moments où l'organisme est tellement exténué qu'on cesserait volontiers de vivre pendant deux ou trois jours, pour être sûr de ne pas rêver, une fois les yeux clos et la bouche entr'ouverte, aux horribles fatigues endurées.

29 décembre. — Je suis matinal, il n'est que huit heures. Le tuxau sourit, c'est bon signe, son fils lui aura parlé en assez bons termes de son compagnon blanc. Mais voici que le monarque parle ouapichiane. Dieu, quelle joie! c'est presque comme s'il parlait français : « *Nrouari baraka caraï, aouna ténarénan, aoueune ngouaré mecarigné, macoun apouerre miane. Denap mbaarare, denap canoue, aouna caiména caraïité.* » (Tu n'es pas vieux et tes cheveux sont blancs, tes yeux sont malades, va-t-en dans ton pays. Les chemins de la savane et de la forêt ne sont pas bons pour les blancs.)

Je fais comprendre au digne potentat que je veux aller jusqu'au Bourecochie, puis, de là, rentrer chez les Atorradis par les Tarims, les Japiis et les Toucanos. Il secoue la tête d'un air de doute; cependant, affectueux et bon, il me donne quelques provisions de route et autorise son fils à m'accompagner jusqu'au Bourecochie.

Aujourd'hui, nous allons passer la montagne du Taroué-né, et nous arrêter chez un paget qui habite la rive gauche de ce cours d'eau.

La montagne du Tarouéné est moins élevée et moins difficile à franchir que celle du Mapouerre. Cependant, bien que nous n'ayons aujourd'hui que six heures de marche, je suis extrêmement fatigué quand j'arrive chez le paget. Toutefois, je résiste assez bien aux marches forcées et à la privation de nourriture, malgré mes blessures et mon état d'épuisement. Les Indiens n'ont pas cette surexcitation nerveuse qui nous rend capables d'endurer, quand il le faut, des fatigues, des privations, des souffrances excessives. Ils n'ont pas non plus à subir les réactions terribles et parfois mortelles qui suivent les surexcitations nerveuses trop prolongées.

Le paget du Tarouéné habite, comme le tuxau du Mapouerre, un grand hangar circulaire à toiture faiblement conique. Ce n'est plus le type de construction du rio Branco et de l'Essequibo. La construction ouayeouée rappelle plutôt celle des Ouayanas. Le mobilier est à peu près le même partout. Les animaux domestiques, chiens, aï, hoccos, marayes, agamis, tortues, perroquets, aras, sont beaucoup plus nombreux qu'au Rio Branco. Les volailles ne sont pas rares. Ici, les habitations, le genre de vie, rappellent beaucoup plus les races primitives.

30 décembre. — Aujourd'hui, nous nous rendons au Bourecochie. Nous passons le Tarouéné, guère moins important que le Mapouerre, puis le Camenare, qui est presqu'à sec; l'Apachi, sur la rive gauche duquel se trouve un village de six maisons, hangars ouverts, groupés au milieu d'un immense abatis, puis l'Ouroumiouâoure, qui a dix mètres de largeur et très peu d'eau, et sur les bords duquel se trouvent quatre malocas, puis le Téréquerre et le Caraouirre, qui ont chacun une habitation, et arrivons au Bourecochie, petit affluent de l'Ouroumiouâoure. Sur la rive droite du Bourecochie, se trouve le premier des grands centres ouayeoués.

Le village du Bourecochie se compose de neuf grandes malocas disposées sur deux rangs. La rue sert en même temps de place publique, elle est large et bien sarclée. Les maisons sont des hangars ouverts, rectangulaires ou circulaires, abritant chacun quatre ou cinq familles. Il y a assurément plus de deux cents personnes dans ce village.

Depuis le Mapouerre, j'ai vu environ trois cents individus de race ouayeoué. Malgré la rapidité de mon passage j'essaierai cependant de faire quelques généralisations.

Les Ouayeoués. — Les Ouayeoués sont une belle race, aux traits nobles, aux belles formes, au port majestueux. Ils appartiennent à l'aristocratie des tribus de Guyane. Les autres nations s'appellent Macuchis (fils de Macous, aborigènes), Ouapichianes (gens du Ouapi, bois dur dont ils faisaient leurs arcs), Atorradis (gens du petit crocodile), Taroumans (gens de la grenouille); eux s'appellent les Ouayeoués, les blancs (de ouayeoué, le tapioca, dont la couleur est d'une blancheur parfaite). Ce doivent être des Caraïbes purs.

Ils sont d'assez haute taille et de complexion vigoureuse, cependant ils sont très doux et fort craintifs. Je suis bien certain que si je n'avais avec moi le fils du tuxau des Ouayeoués du nord, je trouverais toutes les malocas vides; à mon approche, la population se cacherait dans les bois. La détonation d'une arme à feu les fait tous trembler de frayeur.

Les femmes ont les formes un peu plus rondes et moins élancées que celles des Atorradies; elles sont cependant fort bien faites. Le visage est plein, régulier et d'expression très douce. La plupart du temps ce n'est qu'à l'âge de la nubilité, ou même après le mariage, que les jeunes femmes prennent la tangue.

Les tatouages ne sont guère usités. Les ornements sont assez compliqués, mais aucun objet européen n'y entre.

Tangues et calambés sont décorés. Les pendants d'oreilles sont faits de graines de la forêt, artistement travaillées. Les bracelets sont en écorce d'arbre blanche ou peinte. Ils portent des colliers faits de dents de porc avec des espèces de dragonnes et plumes d'aras. Ils portent assez volontiers les cheveux partagés sur le milieu de la tête, se terminant sur les épaules par une natte à la chinoise. Leurs acangatares sont petites et peu soignées.

Les Ouayeoués sont plus industrieux que les tribus du Campo. Ils fabriquent de jolies flûtes en tibias de biches, qui sont fort appréciées dans toute la contrée. Il est rare de rencontrer, dans les sentiers de la forêt, un Ouayeoué sans sa flûte. Il tire de son instrument des sons dont la gaieté, la netteté, le timbre sonore, étonnent celui qui est habitué aux mélopées vagues et tristes de la musique indienne. Une autre industrie assez remarquable de cette nation est la fabrication du fil qu'ils tirent du tucum et du carata, et qu'ils arrangent artistement en pelotes grosses comme le poing.

Les Ouayeoués s'étendent, au sud, jusqu'au delà de l'Équateur. Ce sont les Assahys qui les empêchent de descendre jusqu'à Manaos. A l'est, ils habitent au sud des montagnes du Couroucouri et de l'Irikouné, où ils ont un village assez voisin d'un village piannocote. Les relations entre ces deux grandes tribus mansas et amies, ont lieu par le revers méridional de l'Irikouné. Elles sont assez rares, à cause des attaques fréquentes des Paricotes, des Cara et des canaémés des montagnes du Couroucouri. Un sentier va du village de l'Apachi aux Piannocotes; celui qui aboutit au Bourecochie se continue vers le sud, et un troisième unit ensemble les deux premiers. Il paraît qu'à eux tous, les Ouayeoués n'ont pas une pirogue, et que dans la région où le Mapouerre pourrait porter toute l'année des embar-

cation, les Ouayeoués sont dans l'intérieur, le long de leur sentier, ne s'aventurant guère à la rivière, que remontent, dit-on, des canaémés. Le Mapouerre n'est autre que l'Urubu de Silves. Je ne crois pas qu'on puisse évaluer à moins de trois ou quatre mille le nombre total des Ouayeoués.

J'aurais bien voulu passer la journée de demain au village du Bourecochie, mais il me faut profiter de suite de la bonne volonté de ma famille chirioue et de mon jeune chef ouayeoué, qui s'offrent de me conduire au premier village tarim, point d'où ils reviendront sur leurs pas.

Fin d'année. — 31 décembre. — Malade et cheminant péniblement dans les forêts vierges de la Guyane centrale. Il pleut. Cette fin d'année ne ressemble guère à la précédente, avec son dîner d'adieu au consul de France et à mes amis, à l'*Hôtel do Comercio,* à Para! Ne vaut-il pas encore mieux être dans le grand bois, sous la pluie, avec des sauvages, que d'être astreint à faire des visites de corps, à écouter ou à prononcer des discours officiels, à subir tous les usages ridicules dont notre civilisation formaliste a encombré cette malheureuse journée? C'est ainsi que l'on se console de tout. Donc, en avant! Les pieds couverts de plaies, pouvant à peine me traîner, courant pour suivre mes hommes, n'ayant à boire qu'une eau fétide qu'on n'avale qu'en se bouchant le nez, à ne manger que la mince épiderme des fruits du palmier caumou. Un peu de maladie met de la poésie dans l'existence : l'optique de la vision interne et externe en est changé.

Nous repassons à sec le Bourecochie, sur les bords duquel se trouve une case ouayeouée actuellement vide, le Caraouirre, le Terequerre; puis trois petits igarapés allant tous les trois à l'Ouroumiouâoure et ayant chacun une maloca sur leurs rives. Enfin, nous arrivons à ce dernier cours d'eau sur la rive septentrionale duquel se trouve un

petit village tarim. Il y a un peu d'eau potable dans la rivière, la première eau potable que nous trouvons depuis ce matin. La forêt a été plate, broussailleuse, le sentier très mauvais, et la marche assommante.

Premier janvier. — 1er janvier 1885. — Tarims, je vous souhaite la bonne année! Les Tarims sont une fraction anciennement détachée de la tribu des Taroumans. Ils occupent le cours supérieur de l'Ouroumiouâoure et le cours moyen du Tarouéné et du Mapouerre supérieur. Leur type, celui de leurs habitations, rappellent les Taroumans. Ils occupent une grande plaine basse, qui doit être en partie inondée l'hiver, entre la montagne du Tarouéné et celle des Japiis. La tribu ne compte pas plus d'une dizaine de malocas, soit deux cents individus environ.

Les Tarims n'ont jamais vu de blancs. C'est la première fois qu'un Européen s'aventure dans ces parages. Il n'y a guère de danger cependant, car ces populations sont pacifiques. Il n'y aurait à craindre qu'une attaque des Chiricoumes ou des Coucoichis qui, de temps à autre, pillent quelques malocas dans le Tarouéné et le Mapouerre.

A mon arrivée au village on organise un grand cachiri pour fêter le fils du tuxau des Ouayeoués du nord. Les Tarims, les Japiis et les Toucanes se considèrent comme des clients des Ouayeoués. Ici, le cachiri est fait dans d'énormes vases de terre, suivant l'usage des anciennes nations tupis. Souvent, ces grands vases sont ornés de dessins au génipa, représentant des losanges, des grecques, des cercles entourés de rayons.

2 janvier. — Je passe ici la journée. Le Ouayeoué et la famille chirioue vont s'en retourner ce matin. Demain, je me rendrai chez les Japiis; des Japiis chez les Toucanes, des Toucanes à Paraouname. Il me faudrait un homme pour porter la petite malle qui me reste.

Tarims, Japiis, Toucanes. — Un gros et fort Tarim, qui s'appelle Ocri, ce qui signifie tigre, à ce que j'ai cru comprendre, se dévoue. Il m'accompagnera jusqu'au Namatchi Ouâ. Il emmène avec lui sa femme et ses chiens. Il ne parle que tarim, un dialecte qui me paraît assez différent du tarouman et du ouayeoué. Notre conversation est une pantomime. Il ne s'inquiète guère de moi, d'ailleurs, tout occupé qu'il est, aux heures de repos, à ses chiens et à sa femme. Et je ne suis guère tourmenté d'apprendre son dialecte. Mon état devient très grave. Jamais je n'ai autant souffert des privations de toutes sortes et de fatigues exténuantes. La fièvre me soutient, sans elle, je ne pourrais marcher. Mais j'ai peur de m'affaisser tout d'un coup. Il serait bête de mourir d'épuisement, dans ces contrées ignorées, après cinquante mois d'Équateur, et à la veille de se tirer d'affaire. La mort obscure, la veille de l'arrivée au port, en soi est aussi indifférente que telle ou telle autre mort, cependant il y a une curiosité vague qui rattache à l'existence; on est pris du désir de se regarder vivre et d'attendre l'avenir pour voir s'il n'apportera pas du meilleur ou du nouveau. Oh! Tarim! que j'ai hâte d'arriver au Namatchi Ouâ!

3 janvier. — Il n'y a que six heures de marche du village tarim au premier village japii. Le sentier, presque droit, court dans une forêt maintenant très sèche, mais qui porte les traces des inondations hivernales. Le caoutchouc est toujours abondant. Le sentier est bon et la marche est facile. Allons gaîment, en rêvant de Manáos et de la France.

Après un igarapé à sec qui va à l'Ouroumiouâoure, nous traversons le Tarouéné, large d'une vingtaine de mètres en cet endroit, mais réduit à un mince filet d'eau entre de larges plages de sable. « *Matade,* » me dit le Tarim, et, en

effet, je crois voir des tartarugas se sauver à notre droite.

Jusqu'au village, nous longeons un affluent du Tarouéné, qui s'appelle le Mopeti. Nous passons un igarapé, puis un marais avec une maloca japii, puis un troisième igarapé sur la rive droite duquel se trouve le village composé de la case du tuxau, de celle du paget et de celle des administrés.

Les Japii (aux yeux bleus, du nom de l'oiseau couleur cendre qui porte ce nom), se disent aussi Ouayeoués (blancs). C'est la plus belle race indienne que j'aie jamais vue. Les types blond-orange aux yeux bleus ne sont pas rares chez eux. On ne peut croire cependant à un ancien mélange avec les blancs; car, sans épilation aucune, les hommes sont complètement imberbes. Ils me traitent avec une grande familiarité, et ont l'air de se considérer comme mes compatriotes. Ils sont bien moins timides que les Taroumans et les Ouayeoués, et ont je ne sais quelle noblesse et quel naturel qui feraient croire à d'anciens Gaulois transportés dans les forêts de la Guyane centrale. La couleur de leur peau est d'un jaune clair et n'a rien du rouge brun des autres tribus. Leurs jeunes filles sont d'un blond très pâle; j'ai trouvé parmi elles des types de *misses*. Hommes et femmes portent des espèces de tangues, faites de peau de jaguar. Je trouve chez les Japiis quelque chose de sacerdotal, de militaire et de communiste que je n'avais pas encore rencontré. Ils ne parlent pas des Chiricoumes sans en rire. Certes, les Japiis sont une tribu intéressante. Je ne serais pas fâché de vivre une lune avec ces gens-là; mais, hélas! il faut marcher. Si je m'arrête, je vais tomber, cela est sûr. Or, il y a plus de deux mois que je n'ai plus de pharmacie. Plus le moindre flacon d'arsenic. Et voilà comment on arrive à faire de nouveaux voyages pour vérifier des points mal élucidés.

Les Japiis sont peut-être environ cinq cents. Ils s'éten-

dent de la montagne jusqu'au Tarouéné et jusqu'au Mapouerre.

4 janvier. — En route, Tarim, en route! Nous franchissons la longue colline des Japiis, au sommet de laquelle se trouve une maloca de cette nation, et après avoir descendu le talus septentrional, nous entrons sur le territoire des Toucanes. Nous passons un igarapé à sec qui va au Tarouéné; puis, au milieu d'une immense clairière, qui est sans doute un ancien défrichement abandonné, nous trouvons un premier village toucane : trois carbets au milieu d'une plantation de manioc.

Qui fera jamais la carte ethnographique de la Guyane! Ces Toucanes sont des Indiens à moustaches, aux pommettes saillantes et aux yeux obliques. A première vue, je les prends pour des Paochianas. Ils appartiennent probablement, avec ces mêmes Paochianas, les Macus, les Desanas, les Macouchis, à la race aborigène, ou plus exactement, conquise, tandis que les Japiis, les Ouayeoués, les Atorradis, les Ouayanas, les Oyampis, appartiendraient à la race conquérante.

Les Toucanes sont silencieux, très froids, un peu tristes; ils me regardent avec des yeux effrayés. Le Tarim cause un peu avec eux, comme il causait avec les Japiis, mais je ne crois pas qu'il connaisse bien les dialectes de ces tribus. Il n'emploie qu'un nombre très restreint de mots, et accompagne sa conversation de signes explicatifs. Les Toucanes sont passablement sales, laids, leurs malocas ne sont que de petits ajoupas, dans le genre de ceux des Taroumans du tuxau boiteux. Ils habitent le bassin supérieur du Mapouerre. Jadis, leurs dernières malocas s'échelonnaient jusqu'au pied de Ouachare, mais les ravages des Coucoichis les ont fait reculer vers l'est.

5 janvier. — Nous allons aujourd'hui coucher à la der-

nière maloca toucane après quoi nous entreprendrons demain le passage de Ouachare.

Nous traversons une grande plaine coupée à intervalles réguliers d'igarapés à sec qui se rendent au Mapouerre. Le premier de ces igarapés a deux ajoupas tucanes, le second également deux, le troisième est désert, le quatrième a une espèce de petite maloca rectangulaire, sorte de hangar à moitié fermé sur les côtés, un peu plus loin c'est un village formé d'une demi-douzaine d'ajoupas, enfin, à l'extrémité septentrionale de la colline des Japiis, un poulailler conique : c'est la dernière des habitations tucanes vers le nord.

Il n'y a que des vieillards dans ce carbet, de grands vieillards maigres avec la moustache grise. Ils passent leur temps à préparer des breuvages et des élixirs. *Marinas*, dit le Tarim. Ce sont des pagets. Il est difficile de vivre d'une façon plus misérable que ces dépositaires de la science. Ils nous donnent cependant la moitié d'une cassave pour nous rendre à Paraouname. Ni gibier, ni poisson, ni cachiri.

Ouachare. — 6 janvier. — Nous passons les petits ruisseaux qui forment les sources de Mapouerre, franchissons une petite montagne au pied de Ouachare et commençons l'ascension.

Les oreilles me tintent, ma vue se trouble, j'ai le vertige, je me cramponne aux branches pour ne pas tomber, des vomissements m'obligent à m'arrêter, dans les coliques je me roule à terre. Et pendant ce temps le Tarim et sa femme marchent sans s'occuper de moi. On monte, on grimpe, encore, toujours ? quelle est la fatalité qui m'oblige à marcher ainsi sans cesse quand je ne le puis ? Ne serait-ce pas plus simple de se laisser tomber ici et d'y rester?

Comment est-il fait, le sentier de Ouachare, et quelles sont les essences qu'on trouve dans la forêt? Je n'en sais rien. Je monte, je monte, et la montagne tourne autour de moi, les arbres dansent, je ne vois rien, j'ai froid.

Ah! voici le sommet! Le Tarim m'attend sur une plate-forme où j'arrive par hasard, et, me prenant par le bras, il me fait faire un tour d'horizon et me montre les ondulations noires et bleues des montagnes lointaines. Ah! mon pauvre ami, je n'ai guère le cœur à contempler des paysages. Puis il me montre le nord et me fait signe que nous trouverons au pied de la chaîne un ajoupa pour y dormir.

La pente est douce. Ouachare ne forme qu'un immense renflement et n'a pour ainsi dire ni ravins ni contreforts.

Arrivé à l'ajoupa, toujours avec la fièvre, je me laisse tomber dans mon hamac que le Tarim a amarré à un mètre au-dessus d'un petit feu qu'il vient de faire. Ouachare, montagne sinistre, promenade de canaémés, qui m'as enlevé le peu qui restait de mes forces, tu vas me voir dormir sans faire un rêve et bien indifférent au réveil.

7 janvier. — Ce matin quand le Tarim m'appelle, il y a comme une expression de pitié peinte sur ses traits. C'est rare chez l'Indien, qui meurt et voit mourir, impassible, sans sourciller. Il faut que j'aie le visage bien ravagé par la souffrance.

Encore un effort. Nous allons, dans les ravins et les fondrières, passer à leurs sources l'Iriquichi, le Yamara, le Bayecoure, le Couyououini, le Moucha Iouâ. Voici une petite savane que j'ai traversée en chassant auprès de Paraouname, puis voici les deux maisons ouapichianes.

Bonjour Mascounan. Mascounan m'apporte du cachiri. Il est bien malade le caraï, Mascounan. Je bois du cachiri jusqu'à en rendre l'âme. Quelle horrible boisson! Mais ces vomissements répétés me font du bien.

Marches forcées de Paraouname à Boa-Vista. — 8 janvier. — Aujourd'hui nous arrivons aux trois cases du Dad Ouâ. Il est cinq heures du soir. Nous marchons toute la nuit, et, à l'heure où la fraîcheur du matin tombe du ciel, nous sommes à Chouna.

Nous voici donc enfin sortis de la forêt, de la hideuse forêt vierge sans air, ni lumière, ni horizon, chaude, sale et fétide. C'est l'espérance après un long et douloureux ennui. Quand on a cheminé dans le grand bois pendant plusieurs semaines de suite et qu'on débouche tout à coup dans une savane bien aérée, aux vastes perspectives, il semble qu'on soit brusquement réveillé d'un cauchemar, au sein d'une campagne ensoleillée pleine du chant matinal des oiseaux.

9 janvier. — Chouna.

10 janvier.

11 janvier. — Hier, après un violent accès de fièvre froide et des vomissements abondants, je perdis connaissance et ne suis revenu à moi que ce matin. Les Zambos jouaient de la flûte et chantaient. Pas un ne m'adresse la parole. Ils ne font pas plus de cas de moi que si j'étais déjà enterré.

12 janvier.

13 janvier. — Hier, répétition de la journée du 10, fièvre froide, vomissements, perte de connaissance toute la journée et toute la nuit. Je me réveille dans une maloca pleine de chiens qui hurlent et d'Indiens qui rient.

Le Tarim et sa femme repartent pour la maloca de l'Ouroumiouâoure.

Les Atorradis de Namatchi Ouâ refusent de porter la petite malle qui me reste. Ils espèrent que je mourrai en route et qu'ils pourront ainsi en toute tranquillité de conscience se partager mes dépouilles. Je pars avec un peu de

cassave qu'une vieille m'a donné à la dérobée. Je vais à Courati. Oh j'arriverai à Boa-Vista!

14 et 15 janvier. — Les deux horribles journées! Cela ne peut se narrer. J'arrive à moitié mort à Courati. Un Indien d'ici consent à aller chercher ma malle au Namatchi Ouâ. Je l'attendrai. Donc, quatre jours de retard.

16, 17, 18 et 19 janvier. — Repos paresseux à la maloca. D'abord, je ne mange pas. Puis je me gorge de papayes dont les propriétés purgatives me rendent les plus grands services. Retour de la malle.

20 janvier. — Arrivée à Ouichbine. On m'apprend qu'à Boa-Vista on me sait mort. J'ai été massacré dans la forêt. On n'a retrouvé que ma chemise tachée de sang; voilà qui est précis.

21 janvier. — Ouaïniame.

22 janvier. — Macarachite.

23 janvier. — Boa-Vista. Ah! je vais donc pouvoir être malade tout à mon aise.

CHAPITRE XIII.

ÉTAT ÉCONOMIQUE ET SOCIAL DU RIO BRANCO.

Sécheresse, variole et famine. — 23 janvier-22 février. — Il n'y a pas actuellement assez d'eau dans le rio Branco pour permettre aux batelões de descendre. La sécheresse est exceptionnelle cette année. Tous les dix ans la repiquète de décembre (Boyassu) ne se produit pas, les batelões ne peuvent descendre la *secca* qu'en mai, un été torride se prolongeant jusque-là.

De plus, un cas de variole s'étant produit à Boa-Vista, il en est résulté une frayeur générale, maîtres et Indiens ont déserté le village pour se réfugier dans les fazendas; il me serait impossible d'arranger deux Indiens pour descendre en montaria jusqu'à Manáos. Je suis prisonnier de la *secca* et de la *bechiga* (variole). Il faut attendre.

Il n'y a pas de batelão récemment arrivé de Manáos, d'où, pas de provisions à Boa-Vista et pour moi pas de lettres. En février, le batelão de Manoël José Campos, mon hôte, un Portugais fort serviable, doit arriver à Boa-Vista. Peut-être m'apportera-t-il des nouvelles; il y a huit mois que je n'ai reçu un mot de personne.

Je suis complètement débilité, anémié. Pour rétablir ma santé profondément altérée j'aurais besoin d'un bon régime et d'un long traitement. J'ai la face terreuse, les yeux creux, caves, les traits étonnamment amaigris. Or Boa-Vista

est maintenant aussi dépourvu de tout qu'une maloca du centre. Ni viande fraîche, ni lait, ni fruits, ni vin, pas même de cachaça. Ce régime de farinha et de carne secca n'est pas débilitant, mais il irrite l'estomac et fait empirer mon eczéma.

Pendant les périodes de sécheresse, l'existence de ces pauvres fazendeiros est loin d'être plantureuse. Il leur serait cependant facile avec le maïs, le lait, le fromage, la viande fraîche, les haricots, les bananes, de se procurer le confort. Mais ils sont imprévoyants et insouciants : il y a de l'Indien dans leur caractère. A Boa-Vista il n'y a guère que mon hôte, le très sympathique José Campos; un jeune Brésilien, Carlos Magalhens, et le maître d'école du village, Capistrano da Silva Motta, qui aient daigné s'assurer le confort quotidien.

Comme il est écrit que je ne serai pas quinze jours sans avoir quelque nouvelle maladie, me voici souffrant, depuis mon arrivée à Boa-Vista, d'une névralgie cruelle, déjà ancienne de quinze mois, et qui de temps à autre vient se rappeler à mon souvenir.

4 février, de nuit. — Le batelão de Campos, à bord duquel je dois avoir des lettres, fait quarantaine au Carneiro, à un jour en aval de la chacoeira. Sur dix personnes d'équipage, y compris le patron, sept sont mortes de la variole. Restent le patron et deux Indiens. La consternation est générale à Boa-Vista. Avant deux mois peut-être, il va être impossible d'arranger un Indien pour descendre à Manáos.

Les Indiens civilisés, moins braves que les sauvages, ont peur de la mort. S'il éclate dans les malocas une épidémie de variole, nous sommes bloqués ici. Et le batelão de Campos n'apporte aucune provision alimentaire.

On appréhende sérieusement une épidémie de variole

dans les tribus du haut. On ne peut prendre aucune précaution sanitaire, le reste des équipages décimés, au lieu d'observer la quarantaine, fuit de nuit pour les malocas qui ne tarderont pas à être infectées. La variole fait en ce moment, disent les lettres de Manáos, des ravages terribles sur les Indiens du rio Negro, du Purus, du Madeira et de la ville.

Enfin! Les fazendeiros ont réussi à engager quatre Indiens vaccinés, qui, avec une égaritea, vont chercher de la vaccine à Manáos. Je descendrai avec eux. Le batelão de Campos fait toujours quarantaine au Carneiro. La correspondance qu'il apporte n'est pas encore arrivée ici.

Ne laissons pas le rio Branco sans donner sur cette rivière quelques notes générales de géographie ethnique, d'ethnographie et d'économie sociale.

Notes de géographie ethnique. — On serait mal venu de nier, pour ce qui concerne le rio Branco, la rapide disparition de la population indigène.

En 1787, on comptait vingt-deux tribus au rio Branco.

Les *Parauillanas* qui habitaient aux sources du Takutú et du Repunani. Ce sont les Parauillanas qui fournirent le plus d'Indiens aux povoações de la rivière. Ils vendaient des esclaves aux Hollandais. Ils sont aujourd'hui complètement éteints.

Les *Amaribas* habitaient la même région, ils avaient trois tuxaus, appelés alors principaes. Ils sont éteints comme les Parauillanas.

Les *Atorradis* habitaient la même région que les Amaribas et les Parauillanas. Ils avaient trois tuxaus. On possédait quelques Atorradis au Carmo. Les Atorradis sont aujourd'hui considérablement réduits en nombre.

Les *Caripunas* habitaient la serra Makarapan. Ils faisaient un grand commerce d'esclaves qu'ils vendaient aux Hol-

landais. Ils ne descendaient guère au rio Branco. Ils avaient quatre tuxaus. Il ne reste plus aujourd'hui que deux ou trois douzaines de Caripunas au bas Repunani.

Les *Caraïbes* habitaient la même région que les Caripunas. Ils faisaient aussi le commerce des esclaves avec les Hollandais. On les disait cannibales. Ils étaient en guerre avec les Caripunas. On ne trouve plus aujourd'hui que de rares échantillons de cette tribu dans le voisinage des Caripunas actuels.

Les *Macuchis* habitaient de la serra Makarapan aux sources du Mahú. Ils avaient cinq tuxaus. Ils étaient complètement sauvages et ne descendaient pas au rio Branco. On n'en eut que deux qui furent établis à Sainte-Marie. Ils faisaient la guerre avec des flèches empoisonnées à l'urari, ils avaient pour ennemis les Uapichianas. Aujourd'hui les Macouchis sont la tribu la plus nombreuse du rio Branco, ils ont dû augmenter en nombre.

Les *Uapichianas* (*Ouapichianes*) habitaient des sources du rio Mahu à celles du rio Parime. Ils avaient quinze tuxaus et étaient alors la tribu la plus nombreuse de la contrée. Déjà presque tous pacifiques, domestiqués, habitués à travailler avec les blancs, ils étaient aussi nombreux que les Parauillanas dans les povoações. Les Macuchis, les Caripunas et les Parauillanas étaient leurs ennemis. Aujourd'hui ils sont bien moins nombreux que les Macuchis.

Les *Tucurupis* habitaient aux sources du rio Parime. Ils étaient peu nombreux. La tribu est éteinte.

Les *Acarapis* qui habitaient la même région étaient également peu nombreux. Il y en avait un à Sainte-Marie. Ils ont disparu depuis longtemps.

Les *Oaycas* habitaient depuis les sources du Parime jusqu'à celles du Amajari. Ils avaient six tuxaus dont un, avec sa famille, était établi à Concessão. Ils eurent jadis un

traité avec les Espagnols. On ne trouve plus vestige de cette nation.

Les *Arinas* habitaient aux sources de l'Amajari. C'étaient des Indiens déserteurs des aldées espagnoles. Ils avaient deux tuxaus. La tribu est détruite.

Les *Quinhaus* habitaient aux sources de l'igarapé Cadacada. Ils étaient peu nombreux et avaient un traité avec les Espagnols. La tribu est éteinte.

Les *Porocotos* habitaient l'igarapé Taktu. Ils étaient également sous l'influence espagnole. Ils avaient deux tuxaus et étaient peu nombreux. Ils n'ont guère diminué en nombre.

Les *Macus,* également sous l'influence espagnole, étaient nomades. On les rencontrait fréquemment près de la Serra Andauari. Il paraît qu'il en existe encore dans cette région.

Les *Aoaquis* habitaient aux sources du Cahuamé. Ils avaient trois tuxaus et étaient assez nombreux. Les Espagnols avaient traité avec eux. La tribu a disparu.

Les *Guimaras* habitaient aux sources du Maraca. Ils avaient deux tuxaus. Ils avaient un traité avec les Espagnols. La nation a complètement disparu.

Les *Zaparas* habitaient au Mocajahi. D'abord ils eurent des traités avec les Espagnols. Réduits par les Portugais, ils provoquèrent, en 1781, une révolte dans les tribus et les povoações, révolte qui, en s'étendant, amena avec l'attaque des Jauapiris à Sainte-Marie, arrivée vers la même époque, la rapide décadence des povoações qui, de 1787 à 1878, furent complètement abandonnées. En 1840, Schomburgk trouve encore quelques Zaparas à l'Uraricuera. Aujourd'hui la nation a disparu.

Les *Tapicaris,* voisins des Guimaras, étaient aux sources du Mocajahi. Comme eux, ils étaient soumis aux Espagnols, et comme eux ils ont complètement disparu.

Les *Paochianas* sont de la famille des Zaparas et des Tapicaris. Ils habitaient alors le Catrimani moyen et inférieur. Ils étaient nombreux. On en trouve aujourd'hui une cinquantaine au Mocajahi.

Les *Barauanas* habitaient le haut Catrimani. Ils avaient trois tuxaus. On comptait beaucoup de Barauanas au Carmo. Il en reste aujourd'hui une vingtaine dans le haut Padauiri.

Les *Chaperos* et les *Guajaros*, dès cette époque peu nombreux, ont aujourd'hui complètement disparu.

Sur ces vingt-deux tribus qui existaient au rio Branco en 1787, *treize se sont éteintes, huit ont diminué en nombre, seuls les Macouchis, les plus sauvages, sont devenus plus nombreux.* Il faut tenir compte aujourd'hui des quelques tribus plutôt mieux connues que nouvelles : les *Jarecunas*, alors confondus avec les Macuchis; les *Chiricumos* du Amajari; les *Maracana* des Maracas; et les tribus bravas du bassin oriental, qui alors n'étaient pas découvertes.

Il existe deux groupes de *Macuchis :* ceux de l'est, qui habitent le Mahu, le Takutu et Cuandu Cuandu; et ceux de l'ouest, qui habitent l'Uraricuera, l'Amajari et les Maracas.

Les Macuchis du Mahu n'ont plus aujourd'hui de tuxau. Les Anglais donnent au Mahu le nom d'Iren, mais ce nom est impropre. Le nom d'Iren était donné autrefois par les Macuchis au Takutu, de São-Joaquim au confluent du Mahu, et c'est de cette appellation antique que vient le nom donné aujourd'hui par les Anglais à cette rivière.

Le haut Coti (le Cotinga des Anglais) est uapichiana, le bas et le moyen Coti, le Surumu, sont macuchis. Tous les Macuchis de cette région sont soumis au tuxau Maciani (nom indianisé de *machada :* hache) qui habite au Coti. Il y avait jadis, au haut Coti, une maison de commerce anglaise. Elle a été abandonnée il y a une douzaine d'années. Quelques Macuchis de la contrée entendent un peu l'anglais.

Pour les Macuchis, le Surumu prend sa source au-dessus du Maruaye et tombe dans le Takutu. Le Coti est affluent du Surumu. Il y a, dans ces rivières presque sans eau, quelques ubas macuchis.

Au Takutu, le centre macuchi le plus important se trouve dans le coude intérieur de cette rivière, à la serra du Tucano.

La haute et longue serra Cuandu Cuandu est le plus important de tous les centres macuchis. Il y a là autant de Macuchis que dans tous les autres centres réunis. On les dit sauvages et à moitié féroces. Les deux maisons anglaises du Repunani en ont quelques-uns à leur service. Ils n'entendent pas l'anglais. Cuandu Cuandu est à huit jours de canot au-dessus du fort de São-Joaquim, en remontant la rivière. La montagne est très riche en bois précieux, muirapinima et autres. Un seul fazendeiro du rio Branco est allé en tirer pour la construction de son batelão, les autres n'osent, par crainte des indigènes mal famés.

Les Macuchis des Maracas ne sont guère moins sauvages que ceux de Cuandu Cuandu. Comme eux, ils vont de tangue et de calembé. Il paraît que leurs voisins, les cannibales *Maracanas,* qui habitent un peu plus haut dans les Maracas, les tuent à la chasse et les mangent. Au-dessus de ces Maracanas, et jusqu'aux sources de l'Uraricuera (*urari :* poison, *cuera :* bouche), vivraient des *Krichanas* également anthropophages. Cette région des Maracas est, dit-on, très riche en riz sauvage. Tous les Macuchis, au commencement du siècle, étaient fameux par leurs flèches empoisonnées. Aujourd'hui ils les ont abandonnées pour les fusils.

Au-dessus des Macuchis, du Amajari au Mazaruni, et principalement au Roroïma où se trouverait leur grand centre, vivent les *Jarecunas,* tribu parente des Macuchis

dont elle parle à peu près le dialecte. Les Jarecunas, qui sont presque aussi nombreux que tous les Macuchis ensemble, n'ont qu'un seul tuxau, Ignacio, qui a sa maloca à un igarapé du bas Amajari. Ils possèdent le Parime, le Maruaye et le haut Surumú.

Les Jarecunas et leurs voisins les *Chiricumos,* qui habitent plus à l'ouest, sont également mansos, mais ils sont ennemis et souvent en guerre entre eux.

Encore plus à l'ouest, dans le bassin de l'Araricapara (*arari:* petit ara, *caa :* dans le bois, *para :* rivière), affluent de gauche de l'Uraricuera à peu près de l'importance du Amajari, sont les *Porocotos* qui sont en guerre avec les Krichanas. Cette rivière d'Araricapara est, dit-on, la plus « encachoeirée » du haut rio Branco.

Les Macuchis, Yarecunas, Krichanas, Porocotos, Chiricumos et les tribus du Jauapiry parlent à peu près la même langue.

C'est l'Uraricuera qui se peuple aujourd'hui. Les éléments sont déjà fort mélangés, partie Uapichianas, partie Macuchis. Les deux nations vivent paisiblement côte à côte ou mélangées, bien qu'elles soient ennemies. « Ce sont les Macuchis, disent les Ouapichianes du petit village de la Missão, qui tuent les Ouapichianes dans le Maracas et non les Maracanas; ils nous tuent, nous font rôtir et nous mangent. »

La longue chaîne qui se trouve au sud de l'Uraricuera est peuplée presque exclusivement de Ouapichianes. C'est là que vit, à la serra Taïana, un des guides de Schomburgk, indien qui s'est donné, et porte depuis quarante-cinq ans, le nom du célèbre voyageur hanovrien, son ancien maître.

Aucune de ces tribus ni aucune de celles de la Guyane ne parle la lingua geral.

Dans cette partie de la Guyane on trouve un assez grand nombre de mucambos ou refuges de fugitifs. Les princi-

paux sont ceux de Chouna, sur la rive droite du Takutu, dans le contesté Anglo-Brésilien. Les descendants des réfugiés se sont retirés au Dad Ouâ dont la population est aujourd'hui zamba.

Plus à l'est on trouve Ouaraïp, sur la rive droite du Repunani, avec trois ou quatre nègres brésiliens et quelques Zambos et Zambas. Plus loin encore, aux sources du Cuitaro, se trouve un autre mucambo.

Ces trois mucambos parlent ouapichiane. Seuls, deux nègres de Uaraip parlent anglais.

A l'autre extrémité de la contrée, on sait qu'on trouve également des mucambos. Ceux du moyen Taruman, peuplés de soldats déserteurs et de nègres esclaves de Manáos, ceux du bas Trombetta, peuplés de nègres esclaves. Ces deux groupes de mucambos parlent portugais.

Enfin il y a les mucambos du contesté Franco-Brésilien : Cachipour, où tout est nègre et où l'on compte environ 70 individus anciens esclaves ou fils d'esclaves. Counani, nègre et mulâtre, et Zambo, esclave ou fils d'esclave, comptant 300 individus; Mapa et les Lacs, peuplés de soldats déserteurs et de leurs métis, au nombre total de 600 environ. Ces trois groupes du mucambos parlent portugais. A Counani on entend le créole de Cayenne.

Notes ethnographiques. — Les Indiens du haut rio Branco forment des sociétés rudimentaires sans subordination ni centre d'autorité, sans organes distincts ni fonctions spécialisées, immobiles et comme figées dans l'homogénéité embryonnaire. Chez ces Indiens, la propriété n'existe pas. L'appropriation individuelle est réduite au strict nécessaire des besoins de la nature, une maison de bois et de paille, un abatis planté de manioc, les engins de chasse et de pêche. La pêche et la chasse fournissent aux besoins. La plus grande partie du temps n'est pas utilisée. Quand le père meurt, la case

(c'est la quinzième qu'il a construite, puisqu'elles ne durent guère que trois ans) est abandonnée, brûlée, et les enfants vont en faire une autre. Les vêtements qui appartenaient au défunt, ses parures, les engins de chasse et de pêche sont enterrés avec lui ou détruits. L'hérédité n'ayant rien à léguer n'existe pas. Et cela est ainsi aussi bien chez les Indiens civilisés que chez les sauvages. Aucune organisation sociale, pas de chefs, car on ne peut appeler ainsi les tuxaus et les pagets actuels. Cette absence de propriété empêche la formation d'un agrégat social et de tout progrès. La clémence du climat et la richesse d'une terre immense et déserte, le tempérament indifférent de l'Indien, sont les causes principales de la bizarre situation économique et sociale de ce peuple.

Ceux qui ont travaillé avec les blancs, qui ont vécu dans les villes, revenus à la maloca, ne changent rien au type héréditaire de la vie indienne. Ils pourraient avoir une case meilleure, adoucir leur régime alimentaire, cultiver pour vendre, faire des provisions pour les mauvais jours, s'adonner à quelque industrie : rien; la paresseuse poésie de la vie indienne renforcée chez eux du puissant instinct ancestral les subjuguent et ils vivent en sauvages comme devant, ne gardant de la civilisation que le pantalon et la chemise.

Il n'existe nulle part de division du travail, tous chassent, pêchent, cultivent leur roça, construisent leur case, coupent et cousent leurs habits quand ils ont de la toile. Il y a à peine division du travail entre les hommes et les femmes, car celles-ci aussi, et même assez souvent, flèchent le gibier et le poisson.

Peuplades singulières que ces peuplades du haut rio Branco! Elles vivent sans chefs, sans travail, sans besoins, sans autre propriété que quelques pieds de manioc et un carbet, sans aucune magistrature publique, sans organisation politique ou sociale aucune, sans religion, sans idéal, dans un état

véritablement anarchique, dont le calme profond et la froide apathie ne seraient peut-être pas de nature à plaire beaucoup aux esprits un peu exaltés de nos anarchistes contemporains.

L'uniformité de leurs mœurs donne un caractère d'unité à toutes ces tribus, cependant elles présentent entre elles des différences telles qu'on peut les considérer comme constituant autant de nations distinctes. D'une tribu à l'autre, langue, type, tout diffère. Elles offrent autant de dissemblance entre elles que le font les nations européennes. Un Uapichiane diffère plus d'un Moonpidienne qu'un Français d'un Espagnol ou un Anglais d'un Russe.

Le grand obstacle à toute modification de ces sociétés, c'est qu'elles ne s'accroissent pas en nombre. Mais pourquoi ne s'accroissent-elles pas en nombre? Chasseurs et pêcheurs ils sont assez nombreux pour le territoire qu'ils habitent. Le chasseur ne devient pas agriculteur tout d'un coup, historiquement il y a une phase intermédiaire, le travail esclave. Le travail esclave suppose le développement d'un certain appareil militaire: or, ce développement a été rendu impossible par le voisinage des blancs, ce qui explique comment les Indiens, chasseurs et pêcheurs, n'ont pas progressé en Amérique depuis la conquête européenne. Là où elles ont diminué, pourquoi ont-elles diminué? Les nations les plus voisines des blancs, et ce sont celles-là même qui ont disparu, n'ayant pu s'adapter à l'ordre de choses nouveau, empêchées de mener leur ancien genre de vie, incapables de se transformer en si peu de temps, sont mortes, quand les blancs ne les ont pas prises en tutelle.

Il est un fait connu, c'est que les tribus primitives composées de quelques groupes de familles vivant éparses, ne s'agrègent pas volontairement pour constituer de grandes sociétés. La diversité des dialectes, le manque de sociabilité,

les habitudes héréditaires de la vie sauvage, sont autant d'obstacles qui s'opposent à ce que les tribus se groupent spontanément. Cette cohésion ne peut être réalisée que par la force. La guerre a été le principal moteur de la civilisation primitive. C'est grâce à la guerre que la civilisation naissait dans l'Amérique du Nord avec la Confédération des Six nations. En Guyane, les indigènes ne possédaient qu'un état militaire fort grossier lors de l'arrivée des Européens. Depuis lors il était impossible que cet état militaire se développât. Par suite, pas de cohésion, de croissance, de spécialisation et enfin de progrès. C'est faute du développement normal d'un séculaire état de guerre que les Indiens de Guyane sont, entre tous leurs pareils, si peu nombreux, si disséminés, si dépourvus de civilisation originale, même rudimentaire. Les progrès accomplis par les tribus guerrières du centre du continent sont, en effet, incomparablement plus considérables.

Mais depuis la conquête, nulle part les Indiens n'ont progressé qu'avec un régime approprié. Le régime social le mieux approprié au génie des Indiens, est celui d'une tutelle intelligente. Les Jésuites l'avaient bien compris au Paraguay.

Il est curieux de constater que, en dehors de cette tutelle, ce sont les tribus qui se civilisent le plus vite qui disparaissent aussi le plus rapidement. Tels sont les Uapichianas. Les Uapichianas se civilisent plus vite que les Macuchis. Ils aiment à apprendre leur dialecte aux civilisés, beaucoup d'entre eux à Canauani, à Maracachite et à l'Uraricuera, parlent portugais. Les Macuchis sont beaucoup plus rebelles à la discipline de la civilisation. Ils n'aiment pas à enseigner leur langue aux blancs. Ils sont insolents, insubordonnés. Conclusion : les Uapichianas étaient, il y a un siècle, la tribu la plus importante du rio Branco, aujourd'hui ils sont à

peine au nombre de mille. Les Macuchis, au contraire, sont aujourd'hui beaucoup plus nombreux qu'au siècle passé. Ils forment la tribu la plus importante de la contrée, on en peut compter trois ou quatre mille.

La dépopulation, en somme, est rapide. Il existe encore un assez grand nombre de tribus, mais la plupart d'entre elles ne se composent que de quelques cinquante ou cent individus.

Les indigènes actuels du haut rio Branco sont de petite taille, cependant il est des tribus où la moyenne n'est pas inférieure à la nôtre, chez les Moonpidiennes par exemple et les Uayeoués. Les femmes sont généralement fort petites. Chez certaines tribus, comme chez les Taroumans, par exemple, on dirait des enfants.

Ils sont assez bien constitués et bien portants, la proportion de leurs malades n'est pas très forte. Je ne crois pas cependant que la moyenne de leur état sanitaire vaille beaucoup mieux que celle des Européens. Dans certaines tribus comme chez les Taroumans, on trouve beaucoup d'infirmes de naissance : boîteux, borgnes, mauvaises vues. Ils prennent peu de soin de leurs malades, et leurs médecins, les pagets, dans les cas un peu graves, ne font pas de cures bien merveilleuses.

Tous ces Indiens du haut rio Branco, sauf ceux dits civilisés, sont aujourd'hui réfugiés au-dessus des cachoeiras. Je ne connais pas une seule exception à cette règle. Ils fuient les civilisés qui ne se font pas faute de les poursuivre dans leurs derniers retranchements, sans y réussir toujours.

Quelques-unes de ces tribus sont réfugiées dans le centre des forêts vierges, loin de tout cours d'eau de quelque importance. C'est surtout à l'époque du cabanage de Pará, en 1837, que plusieurs Indiens compromis dans la révolution se retirèrent dans l'intérieur où ils formèrent des groupes hostiles aux blancs, groupes aujourd'hui trans-

formés par l'adjonction des Indiens des tribus primitives : ces nations bravas sont inabordables.

Il est difficile de se faire une idée exacte de la faible densité de la population de la contrée. J'ai fait une statistique pour une étendue grande à peu près comme un département français. Du rio Branco au Takutu, et du Cuit Auau à la hauteur de Cochade on compte, sur une superficie d'environ 4,500 kil. carrés une population de 300 habitants, soit 1/15 d'habitant au kil. carré. Mais la moyenne générale dépasse de beaucoup ce chiffre ; la population indienne est considérablement plus dense dans les régions qui échappent à l'action des blancs; le groupe indien de la contrée comprise entre rio Branco, Oyapock, Atlantique, Amazone et chaîne de partage, contrée qui mesure environ 500,000 kil. carrés, doit compter près de 250,000 individus.

Cette population est extrêmement disséminée. Les plus grands villages sont généralement de dix cases.

La vie sauvage, l'état de nature, développent bien peu chez ces populations les penchants altruistes. L'Indien est d'un égoïsme extrême, qui n'est égalé que par son extrême imprévoyance. Chacun pour soi, la vie est difficile, malheur à ceux qui ne savent pas se pourvoir. Il supporte d'ailleurs fort bien les privations et ne se plaint jamais. Il ne connaît ni la pitié ni la douleur morale, ni l'ennui. Il est assez indifférent à la mort. Sa puissance de dissimulation est vraiment étonnante. L'Indien est capable de nourrir un projet des mois entiers, sans en laisser rien paraître à ceux avec qui il vit. Il ne dit jamais à l'avance ce qu'il va faire, il agit presque toujours sans rien dire, et, quand il est obligé de parler, s'il est, par exemple, votre domestique, pour les choses les plus extraordinaires, il ne vous avertira qu'au moment même d'agir. Ce sont là peut-être des qualités dans l'état de guerre, mais des défauts anti-sociaux dans

l'état de paix. Ajoutons que les Indiens sont vindicatifs. Entre eux, ils s'assassinent très bien, froidement, presque toujours par trahison. L'Indien n'est guère susceptible d'attachement ni de reconnaissance. Les bons traitements, les bons paiements, l'humanité n'ont guère prise sur lui. Il prend tout cela pour de la faiblesse de la part du blanc. Mais il est très sensible aux démonstrations de la force et c'est là son seul ressort.

Ils sont très froids. De braves gens qui, une demi-heure après, m'accablaient de démonstrations d'amitié, quand ils arrivaient dans la case où je me trouvais, allaient, sans me regarder, se jeter dans leur hamac où ils restaient immobiles, muets, faisant exactement comme s'ils ne me voyaient pas. Et cependant, depuis quatre heures ils étaient informés de mon arrivée, et depuis quinze jours ils m'attendaient, et enfin ils m'avaient fort bien vu en entrant. Mais c'est l'usage de se reposer un peu avant d'engager la conversation.

Dans maintes occasions j'ai pu constater cette étonnante froideur. Un Indien, depuis quinze jours en visite chez un ami, part pour ne plus revenir, peut-être jamais. Quand il s'en va, sans embrassade, sans serrement de main, sans phrase d'adieu, sans même regarder son ami en face, il borne ses démonstrations à jeter négligemment quand il sort de la case cette phrase dite d'un ton indifférent : « Je m'en vais. »

Ils rient souvent de bon cœur en se racontant des histoires, mais jamais, pas une seule fois, je ne les ai entendu se quereller, se fâcher, et encore moins vu se battre. Ils se tuent, mais sans bruit, avec calme. Pour eux, rien n'est, ou plutôt rien ne semblerait devoir être dramatique.

Ils sont discrets, ils ne donnent jamais leurs renseignements tout d'un coup; ce n'est qu'à la longue, quand ils

vous connaissent, et peu à peu. Ils sont jaloux de leurs secrets qu'ils n'aiment pas à révéler. Ils sont sérieux.

Pourtant ils ont des gamineries étranges. J'ai parlé de la manie qu'ils ont d'accrocher aux branches des arbres, le long des rivières, des objets hors d'usage comme de vieux paniers, du vieux linge, des boîtes de conserves vides; ou bien chaque fois qu'ils voient passer un oiseau, de l'ajuster et de faire le geste de le tuer, comme font nos enfants. Un jour que j'avais fêlé une glace ronde de voyage, je la donnai à l'un d'eux, un vieux, qui grimpa l'accrocher à la cime d'un grand arbre qui avait poussé isolé sur un banc de rochers au milieu du Yaore. Puis, fier de son exploit, le vieux bonhomme vint me montrer l'objet qui brillait, en disant d'un ton grave : « Camo » (le soleil).

Ils sont fort obstinés. Quand ils ont dans la tête de fuir, rien ne peut les empêcher d'exécuter leur projet. On en a vu se décider à traverser à pied, pour se sauver d'un batelão où ils travaillaient peu et étaient incontestablement aussi bien qu'à la maloca, cinq cents kilomètres en grande partie noyés. La plupart meurent alors en route.

Les Indiens sauvages sont fiers. Ils ne reçoivent pas de cadeaux, mais font avec vous échange de produits et de services. Ceux qui sont civilisés sont beaucoup moins délicats, ils acceptent fort bien des cadeaux des blancs mais ils ne leur en font jamais, ils sont même mendiants au superlatif. Si vous les en croyiez, vous leur donneriez toute votre fortune pour une journée de travail. Ils considèrent volontiers le blanc comme une Providence qui dispense, sans que cela lui coûte rien, couteaux, sabres, haches, chemises, pantalons, fusils, plomb et poudre à l'Indien; comme le bon Dieu dispense la pluie, gratuitement, sans qu'on ait rien fait pour la mériter. Aussi ont-ils toujours la main tendue.

Les Indiens sont généralement chastes, par excès de froideur. Pourtant la polygamie n'est pas rare chez eux. Chez la plupart des tribus, on trouve des Indiens ayant deux ou trois femmes, généralement sœurs. Quand ils n'en veulent plus, ils les renvoient sans autre forme de procès. Mais c'est surtout pour les faire travailler à la roça et à la case qu'ils s'associent des compagnes supplémentaires.

Agassiz nous dit que « chez les Indiens de l'Amérique du Sud, le mâle et la femelle diffèrent moins que chez les races supérieures. » Il faut placer cette idée au nombre de ces généralisations prématurées dont les savants sont si amoureux. Après six mois de promenade en vapeur sur l'Amazone, on s'imagine connaître à fond les Indiens pour quelques douzaines qu'on a observés. Mais après trente mois de vie intime avec ces mêmes Indiens, on commence à comprendre que rien n'est complexe et contradictoire comme les caractères physiologiques et psychologiques de cette race. Et cela, non pour toute l'Amérique du Sud, mais même pour un petit groupe d'Indiens, les Indiens de Guyane. Il est tentant et facile de déduire une loi générale de vingt ou trente exemples observés en passant.

Ce serait se faire une singulière illusion que de s'imaginer que les Indiens *bugres* nous considèrent comme supérieurs. Notre civilisation les étonne, mais ne provoque pas leur admiration. Nous sommes des êtres différents mais inférieurs. L'Indien n'a pas besoin de nous et nous avons besoin de lui. A quoi nous sert d'avoir des maisons de pierre, des vêtements compliqués, des instruments bizarres? Quand vous êtes seul avec eux, le sentiment que vous leur inspirez avec toute votre supériorité est celui d'une commisération dédaigneuse. Installé à demeure chez eux, à la longue on leur en impose, on arrive à les dominer.

En voyage, seul et malade, je leur faisais pitié.

Notes économiques et politiques. — Les campos du rio Branco sont une des plus belles contrées de l'Amazonie et assurément la plus belle de la Guyane avec la région des campos de la rive gauche de l'Amazone.

Les campos du rio Branco sont le meilleur district de la province de l'Amazone pour la colonisation européenne. Le climat en est sec et sain, la terre est fertile, les travaux préparatoires seraient presque nuls La seule nuisance existante est cette cachoeira qui empêche la prairie d'être rattachée à Manáos par un service à vapeur. La cachoeira canalisée, chose qui serait de la plus grande facilité, une ligne mensuelle à vapeur de Manáos à São-Joaquim promouvrait un immense progrès. Une forte chaloupe d'un tirant d'eau de soixante-six centimètres pourrait faire ce service toute l'année. La difficulté, l'irrégularité et la lenteur des communications actuelles gênent le développement du rio Branco.

Cependant si les progrès du Rio Branco sont lents ils sont sûrs. L'industrie de l'élevage n'est pas menacée des banqueroutes qui frappent parfois les industries minières et celles des produits spontanés de la forêt.

Une autre cause qui entrave le développement de la prospérité des fazendas est le peu de crédit que trouvent les fazendeiros auprès des *aviadores* de Manáos. On sait très bien qu'avec les fazendeiros on est sûr de n'avoir rien à perdre, mais on ne se soucie pas d'opérations petites et lentes. Ce sont les *borracheiros* qui font prime.

Pourtant l'avenir le plus positif et le plus immédiat de l'Amazonie est là. Les campos du rio Branco et de l'Oyapock-Amazone seront peuplés de blancs que le reste de la Guyane sera encore désert.

D'ailleurs, dès aujourd'hui, il est aisé de constater les

rapides progrès des fazendas des prairies du rio Branco. Depuis 1877, la progression a été telle que, dans les fazendas privées, le nombre des habitants et la quantité du bétail ont triplé. En même temps le prix du bétail s'est sensiblement élevé. Aujourd'hui un bœuf vaut dans les fazendas 50 milreis (1) et un cheval 80. A Manáos, le prix du premier est de 100 milreis et du second de 150.

On compte aujourd'hui au rio Branco un peu plus de 20,000 têtes de bêtes à cornes et de 4,000 têtes de chevaux. Cette forte proportion des chevaux est nécessitée par l'immense étendue des pâturages.

Les fazendas nationales ne comptent guère plus de 9,000 têtes de bétail.

Toutes les fazendas se trouvent sur la rive droite du rio Branco, et à l'Uraricuera. Au Takutu et sur la rive gauche du rio Branco, on ne compte que quatre fazendas avec 1,000 têtes de bétail. La somme totale des fazendas est de 32.

Les fazendas nationales (Agua Boa, Sao-Bento, Sao-Marco, Xiriri et Surumu), comprenant le grand et riche espace situé entre le rio Branco, Agua Boa, le Parime, le Takutu et le Surumu, vont, paraît-il, être divisées en petits lots et vendues aux particuliers; ce qui serait incontestablement une chose très heureuse.

La population civilisée du rio Branco, blancs, métis et indiens vêtus, est de 1,000 individus. Le commerce est d'environ 400,000 fr., dont 200,000 pour l'importation et 200,000 pour l'exportation. Cette dernière est alimentée presque exclusivement par la vente du bétail. 40 batelões de bœufs descendent annuellement des fazendas pour Manáos, dont 24 appartenant à des particuliers et

(1) Le milreis brésilien vaut, au pair, 2 fr. 50; et le conto de reis (un million de reis), 2,500 fr.

16 aux fazendas nationales. Ces batelões doivent descendre la cachoeira avec leur cargaison, ce qui nécessite la présence du pratique de la cataracte qui prend 25 milreis pour passer un batelão, soit pour descendre soit pour remonter. Il y a deux pratiques qui peuvent se faire à eux deux environ un conto de reis par an.

Les batelões qui conduisent le bétail de rio Branco à Manáos sont actuellement les seuls moyens de communication réguliers entre cette ville et les fazendas. Le tonnage de ces batelões s'évalue en têtes de bétail. Les plus petits sont de 15 têtes, les plus grands, de 35. Il est rare que les particuliers affrètent un remorqueur 100 milreis par jour, c'est trop cher. Ils ne peuvent non plus profiter du vapeur du rio Negro par la même raison : les vapeurs demandent, de Carvoeiro à Manáos, 10 milreis par tête de bétail. Une compagnie de Manáos, qui a fait un contrat avec les fazendas nationales pour acheter ses bœufs, a actuellement un remorqueur à vapeur qui, en raison de son fort tirant d'eau qui est de près d'un mètre, ne peut naviguer que six mois; de septembre à mars les eaux sont trop basses au rio Branco pour que le vapeur puisse le remonter. Pendant l'époque des grosses eaux, le remorqueur fait à peu près un voyage tous les mois mais à intervalles irréguliers. La Compagnie de l'Amazone envoie parfois un de ses petits vapeurs au rio Branco, mais cela très rarement, seulement quand Son Excellence le Président de la Province veut visiter cette rivière. Le plus petit vapeur de la Compagnie ne pourrait naviguer que trois mois par an au rio Branco.

Il y avait, il y a quelques années, du moins à ce qu'on assure, dans les campos du rio Branco, près de 10,000 têtes de bétail sauvage, bœufs surtout et quelques chevaux. Ils se trouvaient au Maruaye et aux sources du

Parime. On en trouve toujours quelques-uns dans les campos de l'Anaua, du Barauana et d'Inajatuba, mais la grande bande a disparu. Elle s'est probablement réfugiée dans quelque campo lointain des serras centrales.

Il serait difficile d'utiliser ce bétail sauvage. On ne pourrait domestiquer les bœufs, on ne pourrait que les tuer et en faire de la carne secca et des conserves. La chasse aux bœufs sauvages est difficile et périlleuse. Pour la faire, il faudrait de bons vaqueiros, une nombreuse « *cavalaria* » et de bons fusils ou même des fusils de guerre. Cependant les Indiens d'Inajatuba et de l'Amajari en tuent toujours quelques-uns. Il est vrai que pour ces derniers, c'est le plus souvent des bœufs égarés des fazendas voisines qu'ils tuent.

Les campos du rio Branco sont immenses. Ils mesurent environ 150,000 kilomètres carrés. Ils commencent sur la rive septentrionale du Mocajahi et du Cuit Auau et s'étendent, à l'est jusqu'au Couyououini, à l'ouest jusqu'au Maraca, au nord jusqu'aux montagnes centrales.

Les produits du rio Branco sont riches et variés, mais ils sont peu cultivés. Le café donne de magnifiques résultats, il en est de même du cacao que l'on trouve un peu partout à l'état sauvage, principalement de la bouche à la cachoeira, dans les forêts des deux rives. L'indigo pousse à l'état sauvage dans les campos du Takutu. La salsepareille est abondante dans les chaînons de la Pacaraïma. On trouve dans les forêts la vanille, le sumahuma, le mungubeira, les castanheiros et quelques bonnes qualités de bois, tels que le caapiranga, le carajiru, la jutaïcica.

Le tabac du rio Branco est un des meilleurs de l'Amérique du Sud. Les Indiens préparent grossièrement le tabac dont ils ont besoin pour leur consommation. Cette culture serait très rémunératrice. Un homme peut fournir par an

de trente à quarante arrobas de tabac et ce tabac se vend à Manáos 90 milreis l'arroba.

Le copahu et la quinine se trouvent, dit-on, dans les montagnes de l'intérieur, principalement à la Pacaraïma et à la Parime.

Le caoutchouc n'est pas rare, de la cachoeira à l'embouchure, sur les rives, et sur les bords des lacs. On en trouve aussi beaucoup dans les forêts du haut Essequibo et du haut Trombetta.

On trouve du sel gemme dans les petits lacs de la Pacaraïma. De Boa Vista à la serra do Viado se trouve un grand banc de pierre à chaux et de pierre à plâtre qui souvent affleure la terre et ne se trouve jamais à plus d'un mètre de profondeur.

Tout le sol de la Guyane est ferrugineux. On trouve du fer oolithique à la surface du sol dans les campos du rio Branco. Mais il n'est pas certain qu'il se trouve en assez grande quantité pour que l'exploitation soit lucrative.

Au Surumu, au bas Takutu, au Parime, au Maruaye, on trouve en grande quantité les pierres à feu du rio Branco. Ce sont de petits silex ovoïdes de couleur vermillon, que l'on rencontre à quelques centimètres dans la terre du campo. Dans cette même région, les cristaux de roche, blancs mais surtout bleus, sont également fort communs.

Citons enfin de magnifiques silex blancs et jaunes qui sont extrêmement abondants dans toute la région des prairies.

Il y a au rio Branco une grande abondance de poisson et de gibier, abondance qui s'explique par l'état désert du pays. Le pirarucu, le peixe boï, les pirararas sont extrêmement répandus dans les lacs et les rivières, ainsi qu'une grande variété de tortues : tartaruga, tracaja, ja-

buti, cabeçuda, matamata. Dans les forêts on trouve les porcs sauvages, les tapirs, les veados, les agoutis, les pacas, les tatitus.

On trouve assez peu de tigres dans les campos et ils font peu de tort aux fazendas. Les serpents venimeux, malgré l'habitude de brûler le campo, sont assez nombreux et tuent passablement de bœufs et de chevaux.

De toutes les rivières de l'Amazonie, le rio Branco est peut-être la seule qui n'ait pas de regatões. Cela est dû à ce qu'on ne trouve dans la contrée aucun produit naturel exploité : ni caoutchouc, ni salsepareille, ni piaçaba. Les fazendeiros font eux-mêmes à Manáos leurs approvisionnements et leurs achats des marchandises avec lesquelles ils payent leurs Indiens.

Les Indiens au rio Branco sont payés cinq testões (1) par jour comme au rio Negro, mais ils sont mieux nourris. On leur donne généralement avec leur farine de manioc un peu de viande séchée et de pirarucu. Leurs patrons les endettent généralement moins que ceux du rio Negro.

Une des questions les plus intéressantes qu'on ait à étudier dans la région du haut rio Branco est celle des territoires contestés.

Il existe le contesté Anglo-Brésilien et le contesté Anglo-Vénézuélien. L'Angleterre réclame la limite Takutu-Surumu-Cotinga; le Brésil, avec plus de logique, la ligne de partage des eaux. Cette zône neutre où il ne se trouve aucun établissement anglais ni brésilien mesure environ 300 kilomètres de longueur sur 40 de largeur et sa superficie est d'environ 12,000 kilomètres carrés.

Le Venezuela réclame pour limite le fleuve Essequibo

(1) Cinq testões : 1 fr. 25.

depuis l'embouchure jusqu'au confluent du Repunani, et, au-dessus, le bassin entier de l'Essequibo jusqu'à la ligne de partage des eaux. L'Angleterre prétend à une frontière bizarre qui suit l'Amacura, petit fleuve qui se jette dans le golfe de l'Orénoque, le 60me degré ouest de Greenwich, coupe le Cuyuni, gagne le coude du Mazaruni, suit le cours de cette rivière, puis celui du Cako un de ses affluents de gauche, suit la serra de Rincote jusqu'au mont Roroïma et de là suivrait le Coti, le Surumu et le Takutu.

Toutes les cartes américaines donnent les limites favorables aux Américains, et toutes les cartes européennes les limites favorables aux Européens.

Il est évident que ni le Brésil ni le Venezuela n'oseront solutionner par la force un différend avec une nation comme l'Angleterre, et il est non moins certain qu'une nation comme l'Angleterre ne reculera pas d'un pouce dans ses revendications.

Cependant le secret de la solution finale n'est guère douteux. Un jour viendra, plus proche qu'on ne pense, où il sera question de tout autre chose que de petites contestations sur de médiocres bandes de territoire. Quand l'Europe en sera à la liquidation, l'Amérique, son héritière, saura bien appliquer intégralement la doctrine de Monroë. C'est du moins ce que pensent et disent les Américains.

CHAPITRE XIV.

RETOUR EN FRANCE.

De Boa Vista à Manáos. — 22 février. — Je descends avec Motta, le très aimable « professor publico ». Rendus ingénieux par la misère, nous faisons du café d'infusion de maïs brûlé et nous sucrons avec du miel de canne. Recommandé aux gourmets.

L'homme que Campos avait envoyé au batelão chercher les lettres nous a passés par le travers d'une grande île. Si j'ai des nouvelles je les laisse derrière moi. Voici un an que la malechance me poursuit sans se démentir un seul instant.

Il y a quelque soixante ans, les Jouroupichounes qui habitaient les serras du bas Mocajahi étaient jaloux de leurs voisins les Paraouillanes. qui habitaient un grand village, celui de Concessão, qui étaient vêtus, civilisés, faisaient le commerce avec les blancs. Un jour, les Jouroupichounes convièrent les Paraouillanes à un immense cachiri. Tous les Paraouillanes de Concessão, derniers survivants de leur nation déjà bien réduite, s'y rendirent. Le lieu du rendez-vous était un peu en amont de Concessão, sur une plage de la rive droite. Les Jouroupichounes eurent soin de boire peu. Quand les Paraouillanes furent ivres, les Jouroupichounes les massacrèrent traîtreusement. Deux seulement échappèrent dont un, octogénaire, vit aujourd'hui au Cahuamé, c'est le dernier Paraouillane. Depuis le massacre, la plage funeste

est appelée plage de la Disgrâce. On dit qu'il existe encore un petit nombre de Jouroupichounes qui vivent, isolés des Paochianas, aux serras du bas Mocajahi. Ce sont peut-être eux, les Indiens bravos que l'on signale dans la région.

Je vais chercher la grande nouvelle avec une grande indifférence. Ma philosophie a singulièrement évolué. Depuis quelque temps j'assiste à ma propre existence en spectateur désintéressé. Je regarde se dérouler les événements, s'agiter les personnages, se tisser ma biographie, avec autant d'indifférence que si je faisais de l'histoire ancienne.

Nous trouvons sur les plages en ce moment-ci à découvert quelques cases temporaires de pêcheurs de tartarugas. On fait peu de manteiga en ce moment. Dans tout le rio Branco, il n'y a pas plus d'une douzaine de familles qui soient occupées à ce travail. Il ne faut pas s'illusionner sur la qualité du beurre (manteiga) de tartaruga. C'est simplement une espèce de graisse faite avec les œufs fondus de cette tortue. On l'emploie pour remplacer la graisse, mais ce serait une singulière erreur de croire qu'on peut le manger sur du pain. Les « vireurs de tartarugas » vont le plus souvent vendre leurs captures à Manáos. Une tartaruga qui ne vaut que 2 ou 3 milreis au rio Branco, se vend de 10 à 15 dans la capitale de la province.

Un peu au sud de Carmo, nous passons l'Équateur et prenons l'hivernage. Cependant le rio Branco, même dans cette partie de son cours, est au plus bas étiage, souvent l'egaritea s'ensable.

Dès ici les pêcheurs nous mettent en garde contre les Jauapiris. La catéchèse de ces Indiens par l'apôtre botaniste Barbosa Rodrigues a eu de singuliers résultats. Les Jauapiris pillent maintenant avec impunité les batelões et les sitios; les habitants de Moura et du bas rio Negro sont obligés de s'enfuir. M. Barbosa Rodrigues dit et écrit que ce

sont les blancs qui ont tort et ses cannibales qui sont de vrais progressistes. Toujours d'après les pêcheurs.

Nous sortons du rio Branco le 1er mars, après huit jours d'égaritea depuis Boa-Vista.

N'étaient les Jauapiris, nous pourrions nous rendre de la bouche du rio Branco à Manáos par les paranas intérieurs. A l'époque du grand hivernage au rio Branco, époque qui coïncide avec la grande sécheresse du rio Negro, à peu près vers juin ou juillet, les eaux du fleuve des savanes remplissent tous ces paranas jusques et y compris celui d'Anavillana. Maintenant c'est l'étiage dans ces paranas qui ont pourtant encore un minimum de un mètre dans les chenaux.

Après Carvoeiro et Moura, l'Inini et le Jahu, nous arrivons à Ayrão. De là, nous traversons, et un peu en aval du lac où débouchent le Cunamabuaú et le Curiuahú, nous prenons le parana d'Anavillana. Le parana d'Aravillana est le chemin des montarias, des batelões et des chaloupes à vapeur qui le prennent non seulement parce qu'il est un peu plus court, mais surtout pour éviter les trovoadas, fréquentes dans la grande rivière. Le vapeur de la Compagnie de l'Amazone prend par la Bahia de Boyassú, immense épanchement peu profond du rio Negro qui s'étend de la pointe de Tatucuara au village de Tauapeçaçu.

Le parana d'Anavillana est coupé de trois rivières : l'Anavillana, le Piaú et le Coieira. A la bouche sud du parana se jette l'Arara, puis en aval, avant d'arriver à Manáos, sur la même rive, le Taruman Mirim et le Taruman Assú. Les plus importants de ces cours d'eau sont la Coieira et le Piaú ; l'Anavillana, l'Arara et les Tarumans sont beaucoup moins considérables. C'est aux sources de ces rivières qu'habiteraient les Assahys. On trouve de petites campinas le long de ces cours d'eaux, dans la partie moyenne et peut-être aussi dans

la partie supérieure de leur cours. A l'Arara et aux Tarumans, on a tiré autrefois beaucoup de bois de construction pour les besoins de Manáos, aujourd'hui ces rivières n'en possèdent plus.

Toute la rive gauche, la rive des paranas, d'Ayrão à Manáos est d'une terre rocheuse spécialement mauvaise, impropre à la culture, très pauvre en chasse comme en pêche. Au contraire, les rives voisines du Solimoens sont riches et fertiles, et le poisson et le gibier y abondent.

De Manáos à Ayrão, la rive gauche, fort élevée, est un véritable rempart de rochers. Ces rochers ont servi jusqu'à ce jour, d'une façon à peu près exclusive, à la construction des maisons de Manáos. Ce rempart naturel a quelques mètres de hauteur et de profondeur. On n'a pas la peine de les extraire, mais seulement de faire éclater les blocs à la poudre. C'est un granit d'un grain dur, assez difficile à travailler. On le retrouve aussi à Pedreira (Moura). Jusqu'à ce jour, les Portugais, qui vont avec leurs goélettes charger des pierres sur la rive des Paranas, n'ont guère dépassé la pointe de l'Arara.

Les paranas sont assez peuplés. Avant d'arriver à l'établissement du capitão Hilario, je compte deux sitios sur un parana mirim; du capitão Hilario au Piaú trois autres, trois encore sur la rive droite de cette rivière, cinq sur le parana du côté du Piaú, deux sur la rive droite du Coieira, trois sur cette rivière près du parana, une au lieu dit Tucuman sur un parana mirim, deux avant d'arriver à l'Arara, un à Tatucuara en face du sitio de Paricatuba. Au Taruman mirim on fonda, il y a une vingtaine d'années, la colonie de Santa-Izabel qui fut peuplée de deux cents Cearenses qui se sont depuis tous dispersés. On trouve un sitio un peu en amont du Taruman mirim. On compte une vingtaine de sitios sur les deux rives du Taruman Assú.

Ces habitants des sitios, des paranas ou des environs de Manáos, sont de pauvres diables d'indiens ou de métis qui, malgré leur proximité de la capitale, proximité qui leur assurerait l'aisance s'ils travaillaient, vivent, grâce à leur insouciance et à leur paresse, dans la dernière misère, plus mal logés et plus mal nourris que les Indiens civilisés du rio Branco.

Aujourd'hui, vendredi 6 mars, le treizième jour de notre navigation depuia Boa Vista, anniversaire de mon départ de France, il y a quatre ans, nous arrivons à Manáos.

Abondantes nouvelles de France. Je tiens enfin le mot de l'énigme.

Depuis le commencement de ma mission coloniale, trois ministères ont successivement présidé aux destinées de la France, et aux miennes.

Le premier m'ayant envoyé, le second, naturellement, m'a désavoué, et, naturellement, le troisième me rétablit(1). Pourvu que celui-là ait le temps de régler ma situation avant qu'un quatrième arrive pour me plonger dans le néant!

Manáos-Pará. — Le 14, je pars pour Pará à bord du très

(1) Paris, 21 novembre 1884.

« Monsieur l'Agent consulaire.

« ..... Veuillez faire savoir à M. Coudreau, professeur au lycée de Cayenne, en mission scientifique dans les territoires qui s'étendent entre la Guyane française et le Brésil, qu'il est autorisé à s'embarquer pour la France aussitôt qu'il lui sera possible.

« Vous ajouterez que j'écouterai avec intérêt les renseignements qu'il voudra bien me donner de vive voix au sujet des péripéties diverses de sa difficile et périlleuse mission.

« Recevez, etc.

« Jules Ferry. »

confortable vapeur *Bahia*, de l'excellente *Companhia Brazileira*, qui fait le service de Rio de Janeiro à Manáos. Le *Bahia*, très bon marcheur, puisqu'il fait en deux jours et demi ces 1,600 kilomètres que la Compagnie anglaise de la *Red-Cross-Line* met près de trois jours à descendre, s'ensable fort malheureusement au Parana Beijú, un peu en aval d'Itacoatiara. Nous n'arrivons à Pará que le 19, avec deux jours de retard. Un excellent souvenir aux officiers, au confort, à la propreté, au bel arrangement du vapeur de cette compagnie brésilienne déjà célèbre, qui pourrait faire envie à beaucoup de ses émules d'Europe.

En mer. France! — Le 2 avril, départ de Pará pour le Havre, à bord de l'*Amazonense* de la *Red-Cross-Line*. Escale à Funchal, la gracieuse capitale de Madère, à Lisbonne, la noble reine du Tage.

Les journaux de la ville m'apprenaient la chute du cabinet Ferry. Me voici au quatrième ministère prévu!

Et le 23 avril 1885, après un voyage ininterrompu de 21 mois et 13 jours à travers les Guyanes et l'Amazonie, après un séjour ininterrompu de 49 mois et 17 jours dans ces contrées équatoriales, je débarque enfin au Hâvre et salue cette terre de France que, si souvent, j'avais désespéré de revoir jamais.

CONSOLATIONS FINALES.

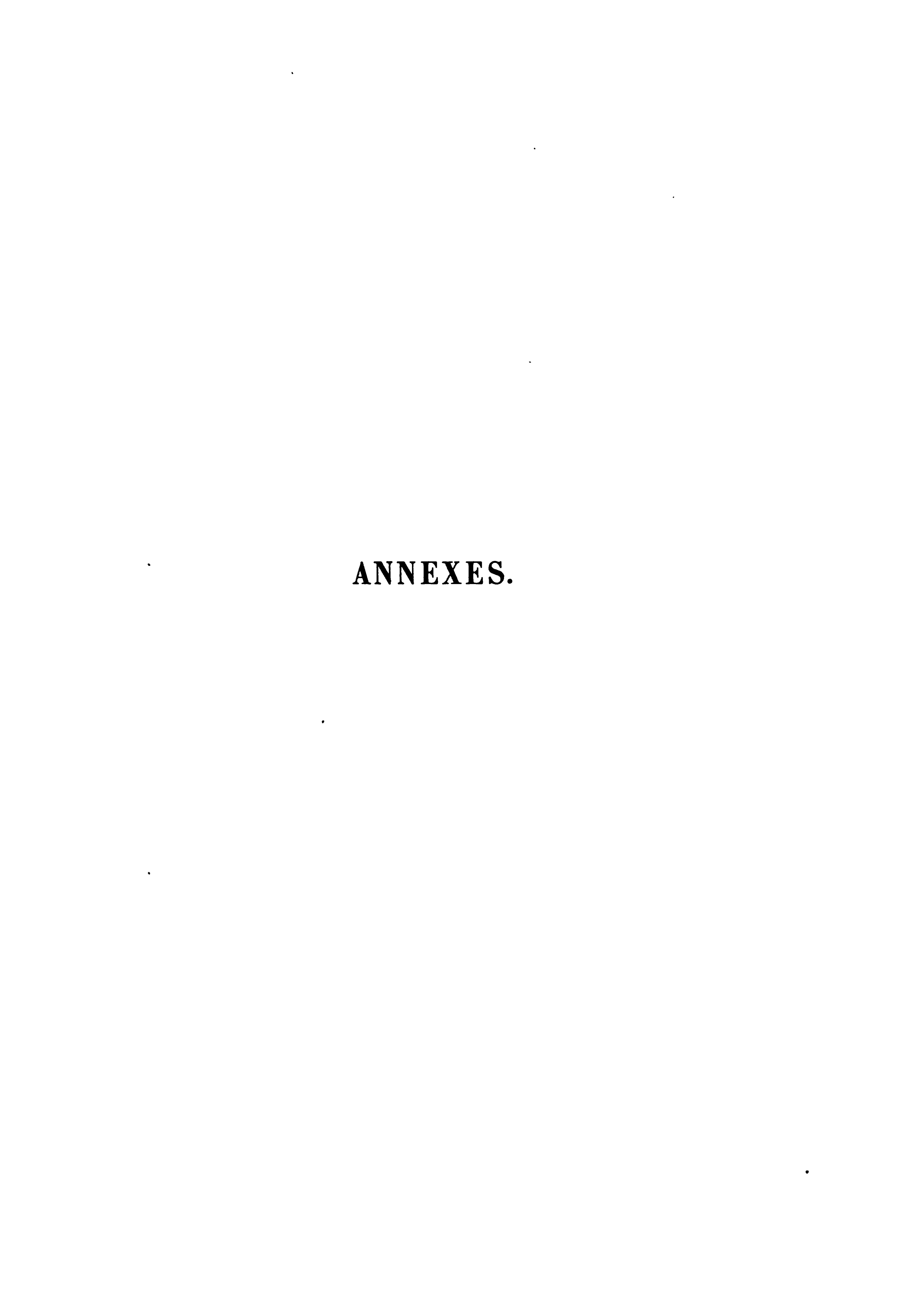
La France, la famille, les amis, Paris! Mais les joies du retour, quand on en a, sont de courte durée. Quand on a vécu la vie sauvage, la vie civilisée désenchante. Il faut se remettre à compter, calculer, s'inquiéter du lendemain, de l'avenir. Il faisait si bon se laisser vivre là-bas, dans les maisons indiennes des prairies, indifférent, délivré. Chasser, pêcher,

sans besoins, sans chefs, dans la liberté absolue, dans l'égalité véritable, indépendant, calmé, dans le vaste désert, sous le sourire du ciel équatorial, oubliant, oublié!

Ici, il faut faire son bilan. Actif : rien; passif : des dettes et des maladies. Et de combiner, d'intriguer, de lutter contre les injustices, la mauvaise volonté, l'inertie, la sottise. Pourquoi tant de mal et pour aboutir à quoi? Il serait bien plus sage de cultiver le manioc et les ignames, de flécher les hoccos et les toucounarés, sur les bords de quelque rivière sans nom, dans des savanes inconnues. Toujours lutter, toujours souffrir, pour arriver à s'élever quelque peu dans la hiérarchie civilisée, et cela sans être jamais content de son sort, uniquement pour se persuader que quelque chose attache à l'existence.

Le sage, lui, ne lutterait pas. Il sait que le prix de la lutte est chose vide et vaine : « Tout phénomène est vide, toute substance est vide. Au dedans est le vide, au dehors est le vide. La personnalité elle-même est sans substance. »

Mais, n'est pas un sage qui veut. Il y a les fatalités du tempérament. La vie est morne et sans couleur, surtout la vie normale. Il faut donc l'action, l'action pour l'action, l'action intense et hors de mesure. Mais on ne peut s'abstraire de soi-même. Donc, tout pèse. C'est pourquoi on appelle à son aide la fièvre, la sainte fièvre, qui fait vivre plus fort et plus vite. Dans ces conditions, à moins d'une grâce spéciale de Boudha, d'ellébore ou de paralysie, il n'y a pas moyen de mettre en pratique la philosophie de Candide.



ANNEXES.

ANNEXES.

I.

NOTES SUR LES TRIBUS INDIENNES

DE LA GUYANE FRANÇAISE.

1°. — LES INDIENS DE LA GUYANE FRANÇAISE.

La Guyane française, l'ancienne France équinoxiale, est, après l'Algérie, Madagascar et l'Ouest africain, *la plus vaste de nos possessions d'outre-mer*. Située à l'embouchure du fleuve des Amazones, dans la partie la plus centrale de l'Atlantique, elle se trouve dans une *position de stratégie commerciale à laquelle nulle autre n'est comparable.* Vide de population, jouissant (quoi qu'on en ait pu dire) d'un bon climat, puisque dans la région immédiatement voisine, incontestablement plus torride, la région brésilienne, un grand empire s'est constitué où vivent plus de quatre millions de blancs de race pure, la Guyane française est *la plus aisément assimilable* de toutes nos grandes colonies. Or, bien qu'elle soit *la plus ancienne de nos colonies*, et peut-être parce qu'elle est la plus ancienne, elle s'étonne d'être aujourd'hui *la plus complètement démodée.*

Que faudrait-il faire pour lutter efficacement contre cet oubli injuste, ce dédain immérité? pour réaliser l'idée de la France équinoxiale, de la plus grande France guyanaise?

Avec un peu de science, de bien faibles dépenses d'argent, sans risques militaires ni autres, il nous serait aisé de créer en face de Bordeaux, de Nantes, de l'autre côté du canal atlantique, une autre France de notre sang.

Le mauvais renom qui s'attache aujourd'hui à Cayenne, a pris son origine dans des événements fortuits absolument indépendants du climat de la contrée. Il est aisé de s'en apercevoir en étudiant son histoire. L'histoire de la colonie se divise en deux parties, la pre-

mière est celle du progrès, la seconde celle du stationnement. La première période, de 1604 à 1763, est la période ascendante, la période de l'accroissement régulier, de l'optimisme, du bon renom de Cayenne. La seconde, de 1763 à nos jours est la période du marasme et du discrédit. Les introductions immodérées de trop grandes masses à la fois d'émigrants blancs, et les malheurs qui s'ensuivirent, les bagnes de droit commun et surtout les bagnes politiques, ont été les deux principales causes de cette décadence et de cette sinistre réputation. L'organisation des réductions indiennes a été la principale cause de la prospérité primitive, prospérité que ces réductions ont portée, à partir de 1664 et jusqu'à 1763, à un maximum qui n'a pas été atteint depuis.

Vers 1760, avant la dispersion des Indiens des réductions, lesquels, après l'expulsion des jésuites et l'abandon de leur œuvre par l'administration civile se réfugièrent partie à Surinam et partie au Brésil, la Guyane française comptait 18,000 habitants civilisés, chiffre actuel, sans les forçats. Ces 18,000 habitants se répartissaient ainsi : 1,200 blancs, colons agriculteurs (40 fois plus qu'aujourd'hui), 5,000 esclaves noirs, 2,000 mulâtres et 10,000 Indiens. Ces 10,000 Indiens, avec les 1,200 blancs, auraient pu, en 1880, s'être multipliés jusqu'au chiffre de quelques centaines de milliers d'individus, métis, Indiens et blancs. C'est la progression de tous les États à Indiens de l'Amérique chaude. Les provinces brésiliennes de l'Amazone ont, dans une large mesure profité de cet accroissement que nous avons dédaigné. Pendant ce temps, de 1760 à 1880, nos 7,000 nègres et mulâtres se sont élevés au chiffre de 18,000 ! Vers 1760 nos Indiens fournissaient la moitié de l'exportation totale de la colonie et récoltaient plus du tiers de ses produits. On produisait quatre fois plus de roucou, trois fois plus de cacao, douze fois plus de coton, deux fois plus de sucre, dix fois plus de denrées alimentaires qu'aujourd'hui. La production agricole était alors décuple de ce qu'elle est maintenant, tant il est vrai que l'indigène, l'Indien, est par excellence l'élément agricole et forestier de ces contrées.

Ces Indiens étaient pour la plupart répartis dans neuf villages, origine de presque tous les centres actuels de population de la colonie. Ces neuf villages étaient Sinnamary, Kourou, Roura, Approuague, Ouanari, Saint-Paul d'Oyapock, N.-D. de Sainte-Foi du Camopi, Counani, Macari. Le grand village indien de Kourou était alors aussi peuplé et aussi important que la ville de Cayenne.

Outre leurs travaux agricoles, ces Indiens s'étaient fait, par excellence, les guides, les canotiers, les marins, les défricheurs, les constructeurs et les nourrisseurs de la colonie. Une lettre du pays; de

1738, nous apprend que : « les Indiens fournissent tous les équipages « des canots et des navires pour les rivières et pour les voyages jus- « qu'à Suriname et au Brésil, ceux de Kourou viennent d'arrêter une « bande de soldats déserteurs qu'ils ont désarmés et ramenés à « Cayenne. Ils alimentent Cayenne de viande et de poisson salés, de « tortues, de lamentins, et sont réellement les seuls à préserver la « ville de la disette. Ils font tous les abatis de la colonie, ce sont eux « qui ont défriché tout ce qui est défriché. Ils font tous les hamacs du « pays, la plus grande partie de la canne qui s'y consomme, la plu- « part des petits canots et même des grands. Ils ont bâti la plupart « des maisons des Français, ce sont eux qui ont bâti le fort d'Oya- « pock. » (Mémoire à Monseigneur le comte de Maurepas, ministre et secrétaire d'État, par le P. Lombard, supérieur des missions des sauvages de la Guyane.)

Jusqu'à la fin du siècle dernier nos administrateurs firent grand cas des Indiens. Depuis lors il s'est fait un bizarre revirement d'opinion : les nègres ont été considérés comme les vrais naturels du pays. Les blancs disparurent; les Indiens furent dédaignés et la colonie dépérit.

Il nous faut savoir nous défaire, dans notre Guyane française, à 'endroit des Indiens, d'une indifférence oublieuse et coupable. Il nous faut reprendre l'œuvre que nous avons, il y a un siècle, si malheureusement abandonnée, œuvre qui pendant ce temps a fait et fait encore aujourd'hui la fortune, la prospérité croissante de nos voisins de l'Amazone.

Si j'en crois ce que j'ai vu dans la Guyane française elle-même, au Brésil, dans la Guyane anglaise, au Venezuela, en Colombie, si j'en crois ce qu'enseigne l'histoire de toute l'Amérique chaude, l'utilisation de la race indigène, de la race indienne, est la condition *sine qua non* du développement de ces contrées.

La Guyane française ne saurait être comme l'Australie, le Canada, la Plata, une *colonie de peuplement national* facile : son climat, assurément abordable par la race blanche, est pourtant un peu difficile. Elle ne saurait être non plus une *colonie d'exploitation*, une colonie à races superposées, comme l'Inde, l'Indo-Chine, le Soudan : les 18,000 nègres et négroïdes d'aujourd'hui ne constituent point les bases d'un empire colonial d'exploitation. Elle ne saurait être non plus une *colonie de plantation* où des coolies d'Afrique, de l'Inde ou de la Chine, difficilement recrutés, coûtant fort cher, travailleraient, dans un esclavage déguisé, à enrichir des maîtres ; les capitalistes de Cayenne ne pourraient, le parlement métropolitain ne voudrait faire des essais aussi dispendieux et aussi peu humanitaires de telles

transplantations de races. Donc, il faut se risquer à la considérer comme perdue pour nous, cette immense et splendide France équinoxiale, où se mettre à y faire ce qu'on y faisait il y a cent ans, ce qu'on n'a cessé de faire avec soin depuis trois siècles dans tous les états continentaux de l'Amérique chaude : ***s'appuyer sur la race indigène, sur le croisement de l'Indien avec le blanc***, il faut se mettre à entreprendre l'ASSIMILATION DES INDIENS DE NOTRE HAUTE GUYANE. La Guyane française sera par les Indiens ou elle ne sera pas.

Il suffirait de vouloir, de vouloir pendant quelques années, il suffirait d'amorcer l'avenir. La population brésilienne, faite par tiers (comme toutes les populations de l'Amérique chaude continentale) de blancs, d'Indiens, et de leurs métis, double tous les vingt ans (comme dans presque tous les États continentaux de l'Amérique chaude). Or il se trouve bien aujourd'hui, dans le territoire de notre haute Guyane, 20,000 *Indiens disponibles* et 50,000 gravitant autour des Tumuc-Humac. Il serait possible de leur faire produire ***d'ici la fin du siècle prochain, un million de civilisés*** : métis, blancs et indiens. Bénéfice net pour l'expansion de la civilisation française, car on sait la facilité extraordinaire que présente le sang indien à s'assimiler au sang blanc. Les nations indiennes du continent de l'Amérique chaude n'ont pas engendré de Haïti. Et l'on n'oublie pas que nos territoires de Guyane peuvent nourrir 30 ***millions d'habitants. Nos seules prairies guyanaises pourraient nourrir plusieurs millions de Français.*** Pour mener à bonne fin l'œuvre de la civilisation des Indiens, pour perfectionner un peu l'état social de ces nations si malléables, pour mettre la masse indienne en état de recevoir utilement le ferment, la semence de la civilisation, de la race française, ***point n'est besoin de longues années***, mille exemples en font foi. ***Point n'est besoin non plus de missionnaires religieux***. Pour se convaincre qu'un ***missionnaire laïque***, par patriotisme et par amour de la science, ***peut tout aussi bien réussir dans cet apostolat***, il suffit de voir le développement passé et actuel des ***commanderies indiennes de l'Amérique espagnole*** et des ***aldeias du Brésil***. Qui a vécu deux années ininterrompues chez les tribus, qui parle plusieurs dialectes indigènes, qui connaît les Indiens et qui les aime réussira certainement. S'il faut citer des exemples entre mille, celui des réductions civiles du haut Orénoque au Venezuela, des Mundurucus à l'Amazone, des Botocudos dans le centre du Brésil, des Jauapirys anthropophages au rio Negro, sont assez probants. Les noms du lieutenant Thomas Morlière, du docteur Barbosa Rodrigues, du président Couto de Magalhens sont aussi connus.

C'est dans la région comprise entre le haut Oyapock et le haut

Maroni, les montagnes Françaises et les Tumuc Humac, région non abordable de longtemps aux placérens, à cause de son grand éloignement de la côte, qu'une mission permanente devrait être établie. Le littoral est aujourd'hui presque complètement dépourvu d'Indiens : il n'y a plus rien à tenter là dans ce sens. La région moyenne est occupée par les placers, les tribus l'ont fuie avec soin. Dans la région méridionale au contraire se trouvent encore des tribus nombreuses.

2°. — NOTES SUR CINQUANTE-TROIS TRIBUS INDIENNES DE LA GUYANE FRANÇAISE.

On prétend généralement que la Guyane française et les territoires plus ou moins neutres qui l'entourent au sud-ouest, au sud et à l'est, sont à peu près vides d'Indiens. Les documents officiels, les autorités géographiques affirment le fait.

Voici un siècle qu'il est de mode de déprécier la Guyane. Jusqu'à la fin du siècle dernier la Guyane passait pour une terre de bénédiction; depuis les déportations de 1794, Cayenne est devenu le dernier pays du monde. Climat pestilentiel, terre inhabitable par les blancs, pays trop mauvais même pour en faire un bagne à l'usage des condamnés européens, région sans avenir dont le passé lui-même est mort puisqu'on n'y trouve même plus d'indigènes : voilà ce que l'on pense, dans le public comme dans les milieux compétents, de notre grande colonie américaine.

C'est pour réagir contre cette dernière idée : il n'y a presque plus d'Indiens en Guyane, que j'ai rassemblé ces notes.

Pour moi, il y a aujourd'hui autant sinon plus d'Indiens dans notre Guyane qu'au jour de la découverte. Pas une tribu ne s'est totalement éteinte, seulement les anciennes peuplades se sont plus ou moins fusionnées entre elles, se sont agrégées, décomposées, juxtaposées, superposées, ont subi en un mot toutes les modifications ethnographiques et ethnologiques que comporte une évolution de trois siècles dans un pareil milieu, mais elles ne se sont pas éteintes. Livrées complètement à elles-mêmes, ces nations indiennes ont beau se faire la guerre tous les jours, et se manger de temps à autre, elles ne diminuent pas en nombre : la progression en nombre des vainqueurs compense la régression des vaincus. Seulement, les tribus fuyant les maîtres de la côte, d'abord leurs ennemis, puis leurs tuteurs, et finalement, depuis un siècle, leurs voisins dédaigneux ou

hostiles, ont reflué aux montagnes centrales et se sont réfugiées dans les sous-affluents lointains des hauts des fleuves. Tout me confirme dans cette opinion : et une pratique de deux ans de vie indienne, et la fréquentation d'une trentaine de tribus, et aussi bien le travail d'exégèse historique et géographique dont ces notes sont le résultat.

Je n'estime pas aujourd'hui à moins de 50,000 le nombre des Indiens compris entre l'Équateur, le Maroni-Tapanahoni, le 58e degré de longitude occidentale de Paris et la mer.

TRIBUS DU LITTORAL.

1° A L'OUEST DE L'OYAPOCK. — *Les Galibis.* — Au temps de Biet (1652), les Galibis étaient la plus importante des tribus connues de la Guyane. Ils habitaient la côte depuis le Mahury jusqu'à l'Orénoque. Les Galibis de notre colonie se divisaient en trois groupes : ceux de l'île de Cayenne, ceux de Macouria et ceux de Kourou. Du Mahury à Kourou les Galibis étaient répartis dans une vingtaine de malocas pouvant rassembler environ 250 guerriers. On comptait 3 malocas (village, ou plus exactement, grande maison commune des Indiens) dans l'île de Cayenne, 3 dans la rivière de Cayenne, 2 le long de la côte jusqu'à Macouria, 3 dans la rivière de Macouria, 1 de Macouria à Kourou, 3 dans la rivière de Kourou. De Kourou à Canamama le pays était vide. De Canamama à Suriname il existait un grand nombre de malocas galibis. Les Galibis de l'époque de Biet avaient pour alliés les Racalets et pour ennemis les Palicours.

En 1674 le P. Grillet nous apprend qu'il existe des malocas galibis à l'embouchure de l'Approuague et aussi quelques-unes dans l'Oyac.

En 1832 Leprieur cite quelques Galibis dans le bas Oyapock, parmi les Pirious, les Arouargues et les Maraouanes.

En 1882 je rencontrai des malocas galibis sur la rive gauche de l'Iracoubo, aux deux centres de Yanou et de Rocoucoua. Ils formaient un total de 200 individus environ.

Dans le Sinnamary, un peu au-dessus du bourg, on trouve aussi quelques Indiens de cette nation.

En 1883, d'après Fournereau, on trouve un centre galibi sur la rive gauche de la Mana, à 10 kilomètres à vol d'oiseau au-dessus du bourg. La rive gauche du Maroni, toujours d'après cet auteur est très peuplée, il s'y trouve une véritable tribu galibie tout entière. Les principaux centres sont : 1° à l'embouchure, où se trouvent deux villages; 2° à 5 kilomètres en aval d'Albina où se trouvent aussi

deux villages, 3° un peu en aval du confluent de la crique Aroua-mata, un village; 4° un peu en amont du confluent de la même crique, un village de dix-huit familles; 5° un peu en aval de la crique Sparwine, un petit village à côté d'un petit groupe Arowack.— Il n'y a pas de Galibis sur la rive droite du Maroni.

Aracarets. — D'après Grillet, les Aracarets étaient les anciens possesseurs de l'île de Cayenne. On en trouvait encore dans l'île en 1673. Ce sont peut-être les Racalets de Biet.

Maprouanes. — Le P. Grillet dit que quelques Maprouanes se trouvaient dans l'Oyac. Ces Indiens, débris de leur tribu amoindrie, avaient été chassés des bords de l'Amazone, qu'ils habitaient primitivement, par leurs voisins et ennemis les Arianes.

Sapayes. — Les Sapayes, toujours d'après le P. Grillet, habitaient le cours inférieur et l'embouchure du fleuve Approuague. On en trouvait aussi, dit-il, sur les bords du Maroni et aux environs de Suriname.

2° A L'OYAPOCK. — *Tocoyennes.* — Ces Indiens nous sont cités pour la première fois par le P. Fauque, en 1729. Ils habitaient, dit-il, près de l'embouchure de l'Oyapock. Ils furent amenés, en plus grande partie, à la mission de Ouanari, par le P. Joseph d'Ansillac, vers cette époque. Le P. Lombard les cite en 1730.

Maraones. — Ils nous sont également révélés en 1739 par le P. Fauque. Ils habitaient aussi près de l'embouchure de l'Oyapock. Le P. Joseph d'Ansillac les réunit avec les Tocoyennes et les Maourioux à la mission de Ouanari. Ils sont au nombre des tribus énumérées au bas Oyapock par le P. Lombard, en 1730.

Maourioux. — Voisins, d'après le P. Fauque (1729), des Maraones et des Tocoyennes. Réduits avec ces deux tribus par le P. d'Ansillac à la mission de Ouanari. Cités aussi par le P. Lombard en 1730.

Maraouanes. — Les Maraouanes sont cités par Leprieur en 1832. Ils habitaient, dit-il, le bas Oyapock. Leur tribu ne comptait que quelques centaines d'individus. Ce sont peut-être les anciens Maraones des PP. Fauque, d'Ansillac et Lombard.

Garipons. — Cette tribu est également citée par Leprieur. Les Garipons habitaient, en 1832, le bas Oyapock, parmi les Maraouanes, les Arouargues et les Pirious.

3° A L'EST DE L'OYAPOCK. — *Arouargues.* — D'après Leprieur, des Arouargues (ce sont peut-être des Arouas) habitaient, en 1832, au nombre de quelques centaines, le bas Oyapock en aval du Camopi, rive droite, à ce qu'il semble dire.

Arouas. — D'après le P. Dabbadie, il y avait, en 1854, 80 Arouas dans l'Ouassa. En 1855, le P. Jean Alet parle aussi des Arouas. Il prétend qu'on les réduisit autrefois en mission à Kaw.

Palicours. — Les Palicours sont connus depuis Biet, qui en 1852, les cite comme habitant entre deux rivières, l'Epicouly et l'Ayaïri, qui tombent, dit-il, un peu à l'est de l'Oyapock, dans les parages du cap d'Orange. Ils étaient, dit-il, ennemis des Galibis et des Racalets.

En 1729, le P. Fauque les cite comme habitant les savanes des environs du Couripi. Le P. Lombard, en 1730, les mentionne aussi. Vers cette époque le P. Fourré s'établit chez eux.

En 1834, selon le P. Dabbadie, ils habitaient le Rocaoua et étaient au nombre de 120 environ.

En 1831, Leprieur les rencontre à Couripi, à Ouassa et surtout à Rocaoua. Il les dit, également, peu nombreux.

Mayés. — Grillet, en 1674, cite les Mayés. Le P. Fauque, en 1729, les indique comme habitant les savanes des environs du Couripi. Le P. Lombard, en 1730, les cite aussi.

Carnarious. — Nous les voyons cités pour la première fois par le P. Fauque, qui, en 1729, les indique comme habitant les savanes des environs du Couripi. Le P. Lombard, en 1730, les cite aussi, il les appelle Karnuarious.

Toutanes. — En 1831, Leprieur nous dit qu'il rencontra chez les Palicours du Rocaoua, deux Toutanes, et aussi quelques autres à Couripi et à Ouassa. C'étaient, ajoute-t-il, les restes d'une nation jadis nombreuse.

Racalets. — Les Racalets, dit Biet, habitaient la rivière Maricary (Macari) dans un pays inondé. A cause des terres noyées qui s'étendent sur le rivage de leur pays et se prolongent dans l'intérieur en marécages ininterrompus, les Racalets habitent à plus de trois lieues de la mer, ils ont établi leurs malocas sur de petites collines. Ils ont à peine de la terre en quantité suffisante pour faire des jardins. Ils ne peuvent aller de l'une de leurs malocas à l'autre qu'en canot, principalement pendant l'hivernage. De Cayenne, dit Biet, on mettait dix-sept jours en canot à voile pour aller chez les Racalets et cinq jours pour en retourner. Ils étaient peu nombreux, cependant, en 1652, ils pouvaient encore envoyer chez les Galibis 40 hommes préparer des cases et des défrichements pour tenter de s'installer définitivement chez cette tribu amie dont les terres étaient de beaucoup meilleures que les leurs. Les Racalets étaient alliés des Galibis et ennemis des Palicours.

TRIBUS DE L'INTÉRIEUR.

1° A L'OUEST DE L'OYAPOCK. — *Nouragues.* — Selon Biet, les Nou-

rargues, qu'il appelle Nolaches, habitaient entre l'Oyapock et la rivière de Kaw, dans l'intérieur, jusqu'à 50 lieues dans les terres. Ils avaient, dit-il, les oreilles percées, et ils se passaient dans le lobe des plaques d'or comme ornements.

Quand Grillet se rendit chez les Nouragues par l'Oyac et la Comté, il trouva leurs premières malocas aux sources de la rivière qu'il appelle la rivière des Nouragues, un affluent de la Comté que Carpentier présume être la Rivière Blanche. Il en trouva aussi dans l'Arataye, dans le moyen Approuague, et dans un grand affluent de l'Approuague qu'il remonta pour se rendre chez les Acoquas, le Ténaporibo affluant de droite. Ils étaient, selon Grillet, doux, affables, patients, respectueux, bien qu'anthropophages (ils venaient, quelques années avant le voyage de Grillet et Béchamel, de manger trois Anglais qui s'étaient aventurés dans le Ténaporibo). Les Nouragues parlaient à peu près la même langue que les Mercioux et les Acoquas, une langue dure, gutturale en même temps nasale et sifflante. Cependant, en 1673, l'idiome galibi commençait à se répandre chez les Nouragues. Les piayes faisaient aux pères Grillet et Béchamel, l'effet de « tromper les femmes et les filles avec leurs charlataneries). » Les Nouragues, remarque Grillet, sont d'autant plus traitables qu'ils habitent plus loin de la côte et du contact des blancs. D'après Grillet, les Nouragues étaient 5 à 600 environ.

En 1808, Noyer rencontre des Nouragues dans l'Approuague. Et en 1834, Leprieur en cite quelques-uns au bas Oyapock parmi les Pirious, les Arouargues et les Maraouanes.

Il en existe encore aujourd'hui à l'Approuague.

Mercioux. — D'après Grillet, les Mercioux habitaient à la hauteur des sources de la Comté, à sept jours par terre du confluent de l'Arataye, entre l'Arataye et l'Approuague, à l'ouest des Nouragues. Ils étaient de 5 à 600.

Toneyens. — Les Toneyens étaient, d'après Biet, une nation en guerre avec les Nouragues.

Emerillons. — La première mention que nous connaissions des Emerillons date de Mentelle, qui arriva chez eux en 1767 par les Aramichaux. Patris en 1769 rencontra quelques Indiens de cette tribu chez les Aramichaux de l'Ouaqui. Ces Emerillons avaient été chassés de leur pays par les Tayras.

En 1822, J. Milthiade se rendit chez les Emerillons par l'Oyapock en tournant les sources de l'Approuague et arrivant ensuite à l'Inini.

En 1830, de Bauve rencontra les Emerillons un peu en amont du confluent du Camopi. Ce sont, dit-il, des gens mous, paresseux, grands, maigres, mal bâtis. Leurs arcs, grossièrement faits, sont d'une

venue. Leurs hamacs sont faits de lanières d'écorce de maho. Les tangues des femmes sont d'écorce de maho entremêlée de certaines graines. Les Emerillons, dit toujours de Bauve, sont violentés par les nègres marrons du Maroni, leurs voisins, qui viennent souvent leur enlever des vivres. Les Emerillons descendent tous les ans chez les Oyampis pour se refaire de leurs privations. Les Oyampis les accueillent avec bonté. Ils aident souvent ceux-ci dans leurs travaux et en reçoivent quelque salaire. Les canots des Emerillons sont faits d'un tronc d'arbre fouillé au feu, des bancs sont ménagés derrière et au milieu dans l'épaisseur même du bois.

Les Emerillons, dit Leprieur en 1832, sont longs et fluets. Ils sont plus arriérés sous le rapport de l'industrie sociale que les autres Indiens. Ils habitent les rivages du Camopi et de ses affluents. A peine s'ils cultivent les racines alimentaires, ils touchent à peine aux poissons dont leurs rivières abondent, la chasse est leur seule occupation. Ils ont des hamacs faits en lanières d'écorce. Bien que maigres, ils sont bien faits et ont de beaux traits. Leurs femmes, proportionnellement plus petites qu'eux, sont mieux faites que les autres Indiennes de la contrée.

Enfin Crevaux, dans son voyage de l'Oyapock-Parou, dit aussi quelques mots des Emerillons. Il estime leur nombre à 200. Les habitants de l'Approuague les savent beaucoup plus nombreux. D'après Apatou, ils habiteraient le cours supérieur de l'Inini et la région des sources de l'Approuague. Apatou donne le nom d'un de leurs villages, Macoucaoua, qui se trouve sur le faîte de partage entre la haute Approuague et la haute Inini. On met deux jours pour aller de l'Inini à l'Approuague en passant par Macoucaoua. L'Inini et l'Approuague sont très rapprochés à leurs sources. Pendant les grandes eaux on peut, paraît-il, passer en canot d'une rivière à l'autre. De Macouacaoua pour se rendre au Camopi on remonte l'Approuague, puis, après une traversée de deux jours à pied, on arrive au Camopi.

Tayras. — En 1769, Patris rencontra, chez les Aramichaux de l'Ouaqui, des Emerillons chassés de leur pays par les Tayras.

Calcuchéens. — En 1769, Patris rencontra, aux sources de l'Ouaqui, la tribu des Calcuchéens.

Aramichaux. — Grillet cite les Aramichaux (qu'il appelle Aramissas) comme une nation puissante. Ils parlent, dit-il, un idiome qui est une espèce de galibi, bien qu'ils ne connaissent pas, même de réputation, la tribu qui porte ce nom.

En 1767, Mentelle rencontra des Aramichaux sur l'Aroua, par 2° 36′; et en 1769, Patris rencontra des Aramichaux à l'Ouaqui. Leblond les visita aussi en 1787.

Crevaux, sans preuves, les dit disparus.

Poupourouis. — Tribu que Leblond indique comme habitant sur l'Ouaqui, en aval des Aramichaux.

Crevaux prétend avoir vu, chez les Roucouyennes du Jary, le dernier des Poupourouis.

On les appelait aussi Apourouis. Le conego de Souza, en 1873, cite dans le haut du Jary une tribu qu'il appelle des Japuruhi.

Roucouyennes. — Ces Indiens se donnent à eux-mêmes le nom de Ouayanes, nom qui donne peut-être la véritable origine du mot Guyane. Le nom de Roucouyennes leur a été donné par les créoles de la Guyane française, et les Brésiliens, à leur suite, ont adopté ce nom pour désigner les Ouayanes.

Patris est le premier qui nous donne des détails précis sur les Roucouyennes. Il se rendit dans leur pays en remontant le Maroni après avoir descendu l'Aroua. De chez les Roucouyennes il se rendit au mont Tripoupou qui se trouve à l'extrémité du pays des Roucouyennes et qui doit être un chaînon, un massif des Tumuc Humac. Les Roucouyennes, qui l'avaient accompagné jusqu'au Tripoupou, l'obligèrent, de là, à rebrousser chemin par peur des Oyampis, leurs ennemis, avec lesquels ils étaient alors, et furent depuis, longtemps en guerre.

Noyer, en 1824, afffirme que les Roucouyennes ont été exterminés jusqu'au dernier par les Oyampis!

En 1832, Leprieur rencontre quelques Roucouyennes au bas Oyapock parmi les Pirious, les Arouargues et les Maraouanes.

En 1854 et 1855, d'après les PP. Dabbadie et Alet, ils descendaient assez souvent jusqu'à Saint-Georges d'Oyapock. On m'a aussi affirmé qu'ils descendaient à cette époque jusqu'à Sainte-Marie de Counani et jusqu'au bourg d'Approuague. Ils ont cessé de descendre à la suite de la condamnation à Cayenne de l'un des leurs pour un assassinat qu'il n'aurait pas commis, dans un placer de l'Approuague, sur la personne de M. Félix Couy.

Crevaux, le premier, dans ses deux voyages du Jary et du Parou, put recueillir sur cette tribu des renseignements précis.

Trios. — Crevaux est également le premier qui nous ait fourni quelques notions sur les Indiens Trios qui habitent les sources du Parou et du Tapanahoni.

Oyacoulets. — Les fameux Oyacoulets, tribu légendaire à peau blanche, aux yeux bleus et à la barbe blonde, ont, depuis une trentaine d'années, beaucoup préoccupé les placeriens et les voyageurs, mais personne ne les a encore vus. Ils habiteraient un affluent de gauche de l'Itany, vers le troisième degré de latitude nord.

2° A L'OYAPOCK. — *Caranes.* — Les Caranes sont cités par le P. Grillet qui les indique comme ennemis des Nouragues à l'est desquels ils devaient vraisemblablement habiter. En 1738, le P. Fauque trouve les Caranes réunis, en plus grande partie, à la mission de Saint-Paul d'Oyapock, avec les Pirious.

Custumis. — Le P. Lombard parle, en 1730, d'une tribu de Custumis établie dans les hauts de l'Oyapock.

Acoquas. — Selon Grillet, qui les visita et qui resta douze jours dans leur tribu, les Acoquas habitaient la région des sources du Camopi, sur la rive méridionale de cette rivière, par 2° 25′ nord, au sud des Nouragues et des Mercioux. C'était une nation nombreuse, guerrière et mangeuse d'hommes. Quelques mois avant l'arrivée du P. Grillet chez eux, ils achevaient, d'après le rapport d'un Nouragué, « de faire bouillir dans leurs marmites une nation qu'ils venaient d'exterminer. » Ils étaient cependant doux, affables, bons, gais, disposés à écouter ce qu'on leur disait, bien qu'indubitablement anthropophages. Grillet les évalue à 2,400 environ.

Le P. Fauque, en 1729, cite des Acoquas dans l'Oyapock à cinq ou six jours de l'embouchure.

Pirious. — D'après le P. Grillet, les Pirious (qu'il appelle Pirios) habitaient près des Acoquas. Ils étaient de 2000, à 2,400.

Le P. Fauque en 1729 et P. Lombard en 1730, citent les Pirious dans le moyen Oyapock. Vers cette époque le P. Arnaud d'Ayma fixe la plus grande partie de la tribu à la mission de Saint-Paul d'Oyapock (improprement marquée Saint-Pierre sur les cartes), Saint-Pierre était le nom de l'église du fort établi au bas Oyapock en 1725.

En 1830, Leprieur rencontra des Pirious à la crique Armontabo. Ils étaient, dit-il, peu nombreux.

Pirious, Acoquas, Caranes, Coustumis, Ouays, Tarripis, Palunks, Aromagatas et Amikouanes, d'après le P. Lombard (1730), parlaient la même langue.

Rouorios. — Le P. Lombard, en 1730, cite les Rouorios dans les parages de l'Oyapock.

Magapas. — C'est le P. Grillet qui nous parle le premier des Magapas. C'est, dit-il, une nation ennemie des Acoquas qui, de temps à autre, en mangent quelques-uns. Ils étaient à l'est des Acoquas. Ce sont probablement eux qui ont donné leur nom à la ville de Macapa.

Pinos. — D'après Grillet, les Pinos habitaient à l'est des Acoquas.

Moroux. — Les Moroux, fort barbares, nous dit Grillet, habitaient entre les Pinos, les Magapas et les Pirious.

Maranes. — En énumérant les nations voisines des Acoquas, Grillet cite les Maranes en disant seulement d'eux qu'ils sont nombreux.

Maranes, Moroux, Pinos, Magapas, Caranes, Pirious, Acoquas et Mercioux, parlaient, d'après Grillet, à peu près la même langue.

Maronnis. — Biet parle d'une petite nation appelée Maronnis qui était ennemis des Galibis et qui habitait vers les hauts de l'Oyapock.

Maronnes. — Vers les hauts de l'Oyapock, Grillet cite une nation de Maronnes qui n'est peut-être autre que les Maronnis de Biet.

Caussades. — Grillet énumère les Caussades parmi les nations du haut Oyapock.

Aromagatas. — En 1730, le P. Lombard cite les Aromagatas parmi les nations du haut bassin de l'Oyapock.

Palunks. — Les Palunks sont cités dans le haut de l'Oyapock, en 1729, par le P. Fauque, qui les appelle Palanques, et en 1730 par le P. Lombard qui les orthographie Palunks.

Ouens. — Les Ouens du P. Fauque, en 1729, ou Ouays du P. Lombard, en 1730, habitaient le haut bassin de l'Oyapock.

En 1830, de Bauve les cite sous le nom de Wagnes, il dit qu'ils habitaient primitivement le territoire actuel des Oyampis. Cette tribu, dit-il, a dû être détruite par les Oyampis ou s'être retirée dans les terres.

Macouanis. — Le P. Fauque cite les Macouanis en 1729 dans le haut bassin de l'Oyapock.

Oyampis. — Dès 1769, mais pour la première fois, croyons-nous, il est question des Oyampis. Les Rocouyennes du Tripoupou faisaient, de ce point, rebrousser chemin à Patris par frayeur de leurs ennemis les Oyampis.

Selon Leprieur, les premières apparitions des Oyampis sur l'Oyapock ne datent que de 1816 ou 1817. Ils étaient, dit-il, vraisemblablement sortis depuis peu de temps des montagnes qui donnent leurs sources au Jary et à l'Oyapock. En 1824, en remontant l'Oyapock, Bodin rencontra les premiers établissements Oyampis à peu près à la hauteur de la crique Motoura (la Samacou de Leblond). Cette tribu, essentiellement nomade, dit Bodin, compte au moins 6,000 individus.

De Bauve visita en 1830 une grande partie de leur pays. D'après lui les Tumuc-Humac n'auraient point été l'habitat primitif de cette tribu toujours en mouvement, mais seulement une étape. Les Oyampis viendraient vraisemblablement du sud, des bords de l'Amazone ou même de plus loin dans le Brésil. Le nom d'Oyampi

veut dire « mangeur d'homme » (d'après de Bauve). Dans le bas du fleuve ils n'aiment pas qu'on les appelle par ce nom, bien qu'ils n'en aient pas d'autre. Mais dans le haut du fleuve ils l'emploient sans répugnance. Une de leurs chansons, citée par de Bauve, dit : « Autrefois nous étions des hommes, nous mangions nos ennemis, et nous ne nous nourrissions pas de manioc comme des femmes. » Les Oyampis, dit de Bauve, sont bien faits, de moyenne taille, leurs femmes sont jolies et même bien. Généralement les deux sexes ont les dents gâtées de bonne heure. Les Oyampis sont jaloux bien que polygames. Chez eux l'inceste du père avec la fille, du fils avec la mère, du frère avec la sœur est commun. Ils se piquent le corps au génipa et s'enduisent les cheveux d'une pâte de roucou qui forme croûte. Ils se percent les oreilles pour y passer des os et des plumes. Les hommes portent un calembé de coton qu'ils se tressent, les femmes vont entièrement nues. Hommes et femmes portent des colliers et des bracelets de perles. Leurs cachiris (fêtes) s'appellent mahurys. (On a peut-être là l'étymologie du Mahury, le fleuve de l'île de Cayenne). Les Oyampis connaissent plusieurs poisons dont ils usent entre eux assez libéralement. De Bauve prétend qu'ils empoisonnèrent Bodin, qui leur avait deplu par sa morgue et qui mourut, en effet, au retour de son voyage. A la crique Acao, bras oriental de l'Oyapok des Tumuc Humac, de Bauve, en trois jours de marche, trouva sur sa route une si grande quantité d'habitations oyampis abandonnées qu'il n'estime pas à moins de 1200 ou à 1500 le nombre des Oyampis qui devaient les avoir habitées. Elles étaient fraîchement abandonnées. On y trouvait encore les ustensiles trop pesants pour être enlevés tels que les platines, les jarres; les abatis étaient remplis d'acajous à fruits, arbres qui sont très communs dans cette région, de papayes et de bananes, et tous ces fruits étaients alors en pleine maturité. De Bauve attribue cette désertion à une épidémie qui fit se retirer au loin ceux des Oyampis qui survécurent. Sur le bras occidental de l'Oyapock des Tumuc Humac et sur le Tacuandé, affluent de ce bras occidental, Adam de Bauve trouva aussi des Oyampis et d'autres Indiens peu connus. Ce bras occidental et l'Acao, longs chacun de près de cent kilomètres à vol d'oiseau, sont les vrais sources de l'Oyapock que Crevaux ne peut même pas soupçonner les ayant laissées sans le savoir à 25 lieues à sa droite et à sa gauche.

A son exemple Leprieur, en 1832, traversa aussi le pays des Oyampis. Leurs premiers établissements se trouvaient alors un peu en amont du confluent du Camopi.

En 1854, le P. Dabbadie nous dit que les Oyampis habitaient le Yaroupi, affluent de gauche du haut Oyapock.

Le conego Francisco Bernardino de Souza (*Lembranças e curiosidades do valle do Amazonas*) les cite dans le haut Jary, sous le nom d'Oyapi. Il dit que c'est avec des Oyapis que les Brésiliens fondèrent en 1839 une povoação aujourd'hui en ruines, appelée Tujuju Maiti. Ces Oyampis du haut Jary sont peut-être les Oyampis du groupe indiqué par Crevaux comme habitant les sources du Jary et de l'Apaouani. Ce qui confirmerait l'hypothèse de Leprieur qui donne pour habitat le plus récent des Oyampis la chaîne de Tumuc Humac entière, des sources du Jary à celle de l'Oyapock.

Crevaux est le dernier qui ait traversé le pays Oyampis.

Maracoupis. — D'après Bodin, en 1824, la crique Yaroupi était habitée par une tribu nombreuse d'Indiens appelés Maracoupis. Non loin de là, sur la rive droite, toujours d'après le même voyageur, la crique Ingalalu (l'Ingueraru de Crevaux) était habitée par une peuplade nombreuse qui n'avait de relations qu'avec les Brésiliens.

3° A L'EST DE L'OYAPOCK. — *Coussaris.* — Le P. Fauque cite en 1729 des Coussaris dans le bassin de l'Oyapock. Le P. Lombard les cite aussi en 1730 sous le nom de Coussanis.

De Bauve les visita en 1831. Ils habitent, dit-il, sur le Mapary et l'Inipocko, affluents du Jary. Ce sont, dit-il, de beaux hommes, plus noirs que les Oyampis. Ils ont les cheveux courts, presque crépus, non enduits de roucou. Les Coussaris sont hospitaliers, ils ne manifestent, à la vue du blanc, ni crainte ni timidité, mais seulement de la curiosité et de l'étonnement. Les femmes sont jolies et bien faites, mais leurs traits ont quelque chose de dur et de mâle qui s'explique par la vie peu sédentaire qu'elles mènent, accompagnant leurs maris dans leurs excursions qui sont longues et pénibles. Elles n'usent pas de roucou, leurs cheveux sont d'un beau noir et très longs. Elles se peignent le corps au génipa mais avec plus de soin et de régularité que ne le font les Oyampis. Les Coussaris sont moins mous que les Oyampis, moins craintifs et moins dissimulés, leur langage est à peu près le même, mais plus franc, la prononciation des Oyampis est un peu nazillarde. Ils sont mieux armés; ils ont l'arc, la massue, le javelot et la sarbacane à lancer de petites flèches. Ils ont, de plus, une espèce de cuirasse ou plastron tissu en fibres de pataoua et qui est à l'épreuve de la flèche étant fort épais et bien tressé. Ils usent d'une grande quantité de fruits de la forêt; ils ont de grands abatis de manioc, d'ignames et de patates. Ils sont habiles à guérir leurs malades et ne les abandonnent pas quand ils les voient incurables, comme font les Oyampis.

Leprieur, en 1832, les cite aussi dans le Mapary et le haut Araguary.

En 1873, le conego de Souza les place dans le haut bassin de l'Araguary. Il dit qu'ils passent pour anthropophages.

Tamocomes. — Cités par Leprieur en 1832. Ils habitent, dit-il, sur les rivières Moucourou et Carapanatuba, affluents du Jary. Quelques Oyampis se sont joints à eux. Les Tamocomes sont de famille oyampi. Tamocomes, Oyampis et Coussaris parlent la même langue.

En 1873, le conego de Souza cite les Tamocomes sous le nom d'Atamancum. Il les dit concentrés dans les forêts du Jary.

Tarripis. — Les Tarripis sont cités par le P. Fauque en 1729 : il les appelle Turupis. Le P. Lombard les cite en 1730 sous le nom de Tarripis. Tous les deux les placent dans le haut bassin de l'Oyapock.

En 1873, le conego de Souza les place dans le haut Araguary. Il dit qu'ils passent pour anthropophages.

Arenaibous. — Cités en 1873 par le conego de Souza qui les di concentrés avec les Tamocomes dans les forêts du Jary. Il les orthographie, en portugais, Arenaibu.

Ouacoupis. — Le conego de Souza en 1873 les cite dans le haut Jary. Il les orthographie Uacupi.

Couciachis. — Sont placés par le conego de Souza, dans le haut Jary, avec les Ouacoupis. Il les appelle Cuceaxim.

Calayouas. — Les Indiens que Crevaux désigne de cette appellation vague sont probablement ces nations du haut Araguary et des forêts du Jary, ou quelque groupe plus fréquemment en contact avec la côte de l'Amazone.

Amikouanes. — Les Amikouanes sont une mystérieuse nation, à longues oreilles, que le P. Lombard, en 1730, nous dit avoir été récemment découverte à 200 lieues au sud du fort de l'Oyapock, distance qu'il faut réduire de beaucoup, comme toujours en pareil cas; c'est peut-être une des nations de l'Araguary-Jary.

RÉSUMÉ.

Les 53 tribus que nous venons d'énumérer comprennent 16 tribus pour le littoral et 37 pour l'intérieur.

Les tribus littorales sont au nombre de 4 à l'ouest de l'Oyapock, de 5 à l'Oyapock, de 7 à l'est de l'Oyapock.

Les tribus de l'intérieur sont au nombre de 11 à l'ouest de l'Oyapock, de 18 à l'Oyapock, de 8 à l'est de l'Oyapock.

Sur ces 53 nations, 18 sont encore connues aujourd'hui. Ce sont parmi les tribus littorales les Galibis, à l'ouest de l'Oyapock, les Palicours et les Arouas à l'est. Et parmi les tribus de l'intérieur, les Nouragues, les Emerillons, les Aramichaux, les Poupourouis, les Roucouyennes, les Trios, les Oyacoulets; à l'ouest de l'Oyapock, — les Oyampis et probablement aussi les Acoquas à l'Oyapock, — les Coussaris, les Tamocomes, les Tarripis, les Arenaibous, les Ouacoupis et les Couciachis à l'est de l'Oyapock. Soit 3 tribus au littoral et 15 dans l'intérieur. Les tribus littorales se seraient réduites de 16 à 3 (des 4/5), et celles de l'intérieur de 37 à 15 (de la moitié).

De ce fait que 18 tribus seulement sur 53 sont aujourd'hui connues faut-il conclure que les autres sont complètement éteintes? De ce fait que les créoles actuels de la Guyane ne s'aventurent guère dans l'intérieur en dehors des rivières à alluvions aurifères et en dehors des grands cours d'eau, en faut-il conclure que les Indiens ont disparu, qu'ils se sont mangés entre eux? nous ne le croyons pas. Délaissés par les civilisés de la côte devenus à notre époque fort sédentaires et qui considèrent un petit voyage aux Tumuc Humac comme une entreprise d'un héroïsme antique, les Indiens, délaissés, méfiants, se sont retirés dans les sous-affluents des fleuves, au pied des montagnes de la région centrale. C'est là que nous pourrons trouver la plupart des 53 tribus que nous venons d'énumérer, les unes réduites, les autres accrues, d'autres tribus encore, et enfin le chiffre plus haut avancé de 50,000 indigènes.

Au nord du 4e du nord c'est notre territoire civil. Au sud du 4e, c'est le territoire indien. L'avenir est là. Je termine en répétant qu'il se trouve dans notre territoire indien 50 tribus et 50,000 Indiens.

II.

NOTES SUR LA RIVE GAUCHE DE L'AMAZONE (1).

HYDROGRAPHIE. — VILLES ET VILLAGES.

1°. — HYDROGRAPHIE.

Lac Matary (ou *Amatari*). — Ce lac, situé entre l'Arauató et le Puraquê-cuara, se trouve à peu près en face du confluent de la Madeira. Il reçoit un tributaire peu important qui vient des forêts habitées par les tribus *bravas* du groupe Jauapiry.

Lac Saracá. — Le lac Saracá, dans une île duquel se trouve la ville de Silves, est distant de neuf lieues de l'Amazone dans lequel il se déverse par six bras, dont l'un est l'Arauató qui vient du lac Canuma, lequel reçoit l'Urubú dont l'Arauató est considéré comme le principal déversoir dans l'Amazone.

Rio Urubú. — Après avoir reçu le rapide et très important rio Madeira, l'Amazone reçoit les eaux de l'Arauató, émissaire du lac Canumã, dans lequel se déverse l'Urubú. Sur les rives du lac Canumã se trouve la freguezia des N.-S. da Conceição, et sur les bords du bas Urubú les terres abandonnées des anciennes freguezias de S.-Raymundo et S.-Pedro Nolasco.

Le rio Urubú où jadis florissaient les Missions des Frères Merce-

(1) Avant d'être soumises à l'examen critique qui me permet de les publier aujourd'hui, ces notes ont été prises, contrôlées, discutées au jour le jour pendant quatre années d'études spéciales et d'observations personnelles. Elles doivent beaucoup aux sources locales, volumes, brochures, études de journaux, documents manuscrits et de toute nature. Qu'il me soit permis de remercier ici mes collaborateurs connus ou inconnus du Brésil et des provinces de l'Amazone et notament MM. Ferreira Penna, la grande autorité géographique pour les questions amazoniennes; José Vemissimo, directeur de la *Revista Amazonica;* le docteur Tupinamba, le savant historien des races et des langues du Brésil; le docteur Barboza Rodrigues, l'éminent directeur du musée de l'Amazone à Manáos; le conego de Souza (*Lembranças e curiosidades do valle do Amazonas*), Rebelira da Silva Junior (*Melhoramentos do Amazonas*).

naires est aujourd'hui presque complètement désert dans son cours inférieur et moyen, et les terres abandonnées des anciennes freguezias servent de mucambos aux esclaves fugitifs. Les anciens Indiens de la contrée l'appelaient Burururú, du nom d'une de ses tribus principales. Les Portugais lui donnèrent le nom d'Urubú qui lui est resté. Dans la partie supérieuré de son cours, les Ouayeoúes, ses habitants, l'appellent Mapouerre.

Jadis les trois principales nations qui habitèrent le bassin de l'Urubú étaient les Burururú, les Guanavena et les Cabouquena.

A ces tribus de l'Urubu s'attache une des plus dramatiques histoires du temps de la conquête.

En 1664, en conséquence des ordres du gouverneur Ruy Vaz de Siqueira, diverses missions, escortées de mousquetaires, furent envoyées par les déserts de l'Amazone et de ses affluents.

Une de ces escortes, commandée par le sergent-major Antonio Arnaud Villela, entra avec le missionnaire Fr. Raymundo, de l'ordre de la Miséricorde, dans le rio Urubú. Cette escorte eût le malheur de perdre une partie de ses hommes, massacrés par les Cabouquenas et les Guanavenas qui les avaient trompés par des promesses de paix. Le missionnaire, un autre frère qui l'accompagnait, quelques mousquetaires et quelques Indiens amis ne durent d'échapper qu'en se précipitant dans leurs canots.

Maîtres du champ de bataille, les Cabouquenas et les Guanavenas s'embarquèrent en 45 canots et se dirigèrent sur l'aldeia de Saracá que commandait le lieutenant João Rodrigues Palheta mais ils ne purent la surpendre. Palheta, qui les attendait à la tête de 18 soldats et de 200 Indiens, les mit en complète débandade.

Le gouverneur Ruy Vaz de Siqueira, informé des événements, résolut d'infliger aux Indiens de l'Urubú un châtiment exemplaire. Le 6 septembre 1664, une expédition commandée par le capitaine Pedro da Costa Favella partit de Para pour se diriger contre les Indiens de l'Urubú. Cette expédition composée de quatre compagnies de troupes régulières sous les ordres de quatre capitaines d'infanterie et de plusieurs officiers subalternes, et de 500 Indiens sous les ordres de leurs chefs, montait 34 canots. Le 25 septembre l'expédition arriva à l'aldée de Tapajoz (aujourd'hui ville de Santarem), et, après s'être renforcée d'un grand nombre d'Indiens domestiqués de ces parages, Favella continua sa route.

Le gouverneur Siqueira attachait tant d'importance à cette expédition que le 4 novembre il partait de Belem, avec la plus grande partie des forces militaires disponibles de la ville, pour suivre de plus près et mieux aider l'entreprise. Appelé d'urgence de l'aldée du Xingú

(primitivement aldeia de Maturú, aujourd'hui ville de Porto de Mós), pour affaires politiques à Belem, il envoya sa troupe, sous le sergent-major Antonio da Costas pour prêter secours à Favella, si besoin était.

Celui-ci débarquait le 23 novembre au premier port des Indiens bravos de l'Urubú, et, après s'être fortifié en cet endroit et y avoir laissé une troupe suffisante pour défendre les canots et les fortifications, il s'enfonça, avec le reste de ses hommes, dans l'intérieur des forêts. Le 7 janvier 1663 il rencontrait les Cabouquenas unis aux Guanavenas et à d'autres tribus belliqueuses de l'intérieur. Les Indiens marchaient tumultueusement contre l'expédition, en bandes nombreuses. Après un rude combat, Favella repoussa les Indiens. Ceux-ci, poursuivis par Favella et par Antonio da Costa qui arriva en ce moment, se réunirent de nouveau et livrèrent un furieux combat. Ce fut un horrible massacre : 700 Indiens furent tués, 400 faits prisonniers, 300 malocas furent incendiées.

Depuis cette époque le cours moyen et supérieur de l'Urubú était resté fermé aux explorateurs. Je fus le premier à pouvoir visiter son bassin supérieur, au commencement de 1883. En 1874, Barboza Rodrigues, botaniste brésilien, et quelques années plus tard le lieutenant Saw, de la marine brésilienne, relevèrent son cours inférieur.

Rio Uatumã. — Grands cours d'eau peu connu. Dans son cours supérieur, m'ont dit, en 1885, les Indiens des montagnes centrales, ses deux bras pricipaux sont l'Itapou et l'Imahou. En 1874 Barboza Rodrigues a relevé le cours inférieur du Uatumã.

Rio Jamundá (ou *Nhamundá*). — On suppose généralement que ce cours d'eau prend sa source dans un chaînon méridional de la cordillère australe de Guyane, un peu au nord des sources de l'Itapou et de l'Imahou, un peu sud de celles du Trombetas (Couroucouri).

D'après Ferreira Perma, qui fait autorité à Pará dans les questions de géographie amazonienne, le Jamundá, descendant des montagnes centrales, doit probablement courir d'abord E.-S.-E, entre les montagnes, recevoir quelques petits affluents, puis se diriger S.-E. par de petites chutes et enfin entrer dans le grand plateau boisé du bas Amazone, parfois inondé dans ces régions. A travers la partie moyenne de ce grand plateau le Jamun d envoie, de sa rive gauche, un bras rejoindre le Trombetas exactement au point où ce rio, sautant lui-même sa dernière chute, entre également dans le plateau. A son entrée dans le Trombetas, au-dessous de l'île de Jacitara et en face de la pointe Uruatapera, le bras du Jamundá a 100 mètres de largeur.

Tant qu'il traverse ce plateau, le Jamundá est encombré d'une infinité d'îles. Sa largeur ne dépasse pas 250 mètres, qui en été se réduisent à 150 et même à 100 selon l'intensité ou la durée de la sécheresse.

Plus bas, le Jamundá sort du plateau et rencontre presque de suite un affluent de droite de quelque importance, le Pratucú qui, tombant dans le Jamundá, forme un delta de trois bras inégaux. Le confluent du Pratucú est à environ 36 milles au-dessus de Faro. Au point de jonction des deux cours d'eau, leurs eaux forment une espèce de lac entouré de terres hautes et montueuses, lac au-dessous duquel, entre les bras du Jamundá et du Pratucú, se trouve la grande île Capichanaramonha, pierreuse et bien boisée.

Le Pratucú a un cours sinueux, il coule entre de nombreuses montagnes médiocrement élevées. Il coule d'abord parallèlement au Jatapú (haut Uatuman), puis il se dirige à l'est, pour atteindre le Jamundá.

A partir du confluent du Pratucú, le Jamundá est une rivière large et magnifique, d'un azur profond, courant presque toujours entre les montagnes, découpée de pointes, de baies et bordé de plages de sable blanc, et cela jusqu'au lac de Faro où se terminent les montagnes et les collines, les plages de sable et la végétation brillante, les terrains accidentés, et où commence la vallée plate de l'Amazone à travers laquelle le Jamundá se rend à ce fleuve dans lequel il tombe par plusieurs bras.

Le lac de Faro que traverse le Jamundá est un beau lac de 3 milles de long sur 2 de large. La ville de Faro se trouve à l'extrémité occidentale du lac, sur la rive gauche du Jamundá.

D'aucuns prétendent, en raison du bras qui va sur le Trombetas, que le Jamundá serait plutôt affluent de ce cours d'eau qu'affluent de l'Amazone. Cette particularité, d'un médiocre intérêt géographique, aurait plus d'importance au point de vue politique : on sait que c'est le bras le plus occidental du Jamundá qui est constitué pour frontière officielle, entre la province de l'Amazone et celle de Pará. Si le bras qui va au Trombetas était le vrai Jamundá ce serait ce bras lui-même qui formerait la véritable frontière.

C'est à l'embouchure du Jamundá qu'Orellana prétendit avoir combattu les fameuses femmes guerrières, qu'il qualifia d'Amazones. Les indigènes les appelaient, dit-il, *Icamiabas*. Orellana les supposa habitantes des sources du Jamundá, de la serra Itacamiaba que l'on n'a pas non plus retrouvée depuis. Orellana disait qu'elles étaient protégées par diverses tribus féroces, comme les Pariquis, les Tagaris, les Guacaris et autres qui habitaient alors les bords du Jamundá.

On dit encore aujourd'hui qu'aux sources du Jamundá se trouverait un lac d'où l'on tirerait certaines pierres vertes de formes très diverses que l'on suppose être d'une argile que l'on peut aisément travailler dans l'eau, mais qui, une fois sortie de l'eau, aurait la propriété de devenir aussi dure que l'acier ou le diamant. Ces fameuses pierres vertes, qui ont réellement existé, dont on trouve encore quelques spécimens aux mains de certaines tribus, et qui ont été soumises, au siècle passé, aux savants spéciaux de Lisbonne, ces fameuses pierres vertes qui ont tant intrigué Lacondamine, étaient appelées par les Indiens *muiraquitan*. On a dit que les Amazones donnaient ces pierres aux hommes quand, une fois l'an, elles les admettaient à venir communiquer avec elles.

La partie supérieure du Jamundá est habitée par des Indiens de diverses tribus et la partie inférieure par la population civilisée. En 1874, Barboza Rodriguès releva le cours intérieur du Jamundá.

Les productions naturelles de la rivière sont le cacao, le breo, les castanhas, cravo, étoupe, jutahycica, copahu, caoutchouc et tabac.

Rio Trombetas. — Le rio Trombetas est un des plus importants affluents de l'Amazone. Il est remarquable par sa grande extension et aussi par l'absence de sinuosités dans la partie inférieure de son cours. Il descend de la Cordillère de la Guyane centrale et se jette dans l'Amazone à 4 milles O.-N.-O. d'Obidos. Il a un cours d'environ 430 kilomètres navigables pendant les grosses eaux par de petits vapeurs d'un faible tirant d'eau.

Les terres de ses rives sont basses et souvent inondées jusqu'à l'embouchure du Cuminá son principal affluent. Plus haut commencent les chutes que l'on rencontre, dit-on, de plus en plus élevées, jusqu'aux montagnes de la Guyane centrale. Il a un mille de largeur jusqu'à l'embouchure du Cuminá dont le cours parallèle au sien est également N.-S. une fois dans la région des hautes terres.

Ce cours d'eau, peu exploré, passe pour être très riche. On y a trouvé le diamant (une plage porte encore le nom de plage du diamant), l'or, des pyrites de fer en abondance et aussi des pierres calcaires.

En 1874, Barboza Rodrigues a relevé le cours du bas Trombetas. Plusieurs expéditions privées, dont quelques-unes françaises, voulurent le remonter jusqu'à ses sources, généralement pour chercher de l'or, pas une ne revint. Je découvris en 1885 les sources du Trombetas qui dans son cours supérieur dans les montagnes centrales s'appelle Couroucouri.

Le Trombetas forme dans la partie moyenne de son cours inférieur deux expansions lacustres qui sont de véritables labyrinthes

d'îles et d'îlots. Il forme aussi un lac dont les eaux riches en salpêtre lui ont fait donner le nom de lago Salgado. Le lit du cours d'eau est sablonneux. Les eaux sont claires.

On trouve sur toutes ses plages diverses cristallisations. Tout le terrain a un aspect minéralogique très prononcé, principalement dans les chutes où se trouvent de grandes quantités de fer et d'où déjà se tire le cristal de roche, l'étain, l'antimoine, la plombagine et le mica.

Le fleuve, ses affluents et ses lacs, sont très riches en poisson, ses forêts sont très riches en gibier, sa flore est magnifique. La salsepareille, le cacao, la castanha, le cravo, le copahu, le coumarou abondent, ainsi que d'excellents bois de construction tels que le muirapinima et le taquara.

La partie inférieure de la rivière est peu habitée, on y trouve toutefois quelques établissements de civilisés. Un peu plus haut on trouve de fameux mucambos ou villages d'esclaves fugitifs.

Les Indiens habitent au-dessus de la première chute et descendent des Indiens Paecis ou Pauxis qui peuplèrent l'aldée de ce nom devenue depuis la ville d'Obidos. Ils sont en relations commerciales avec la Guyane hollandaise d'où ils reçoivent des haches, des armes et autres instruments. Ils parlent un dialecte spécial qui ne ressemble pas à celui des autres tribus. Ces Indiens comptent plusieurs tribus nombreuses. On trouverait parmi elles une grande tribu presque blanche, ou plus exactement de la couleur des métis d'Indiens et de blancs. Les hommes de cette tribu presque blanche portent les cheveux longs par derrière, leurs bracelets des bras et des jambes, leurs calambés sont d'écorces tressées. Les femmes ont la tangue également d'écorce tressée, mais enrichie de perles qui leur viennent des Hollandais. Les esclaves fugitifs des mucambos du bas Trombetas, et, en 1863, un nommé Thomas Antonio de Aquino ont poussé jusque chez ces Indiens.

Parú et Jary. — Avant d'arriver au Parú, entre Prainha et Almeïrim, s'étend une suite de collines qui vont de l'ouest à l'est, celles de Paraquara, de Jutahy et d'Almeïrim. Le Parú et le Jary, bien connus depuis Crevaux, ne l'étaient guère avant ses voyages. Voici ce qu'en disaient les géographes amazoniens (1) :

« Le Parú est un des cours d'eau les plus importants de la Guyane « brésilienne, d'où il descend pour se jeter dans l'Amazone. Il est « navigable pendant 30 lieues, au-dessus se rencontrent des chutes « nombreuses. Un peu au-dessus de la première il s'élargit beau- « coup, plein de nombreuses îles, presque toutes de terre ferme. « Diverses nations indiennes habitent sa partie supérieure, principa-

(1) Conego Francisco Bernardino de Souza, *Valle do Amazonas*, 1873.

« lement les Aparahy qui se trouvent à l'endroit appelé Arimata-« purú et les Urucuianna qui habitent la partie supérieure. A l'em-« bouchure de cette rivière est située la povoação d'Almeïrim.

« Le Jary est une rivière qui naît dans la Guyane brésilienne et « court du nord au sud se lancer dans l'Amazone. Il est navigable « pendant plus de 30 lieues après quoi on rencontre les chutes. Les « rives sont basses et inondées, en général, dans la partie naviga-« ble, et montagneuses dans la partie moyenne et supérieure. Dans « celle-ci se trouvent les tribus suivantes : Cuceaxim, Uacupi, Oyapi « (avec lesquelles fut fondée en 1839 la povoação de Tujújú-Maiti, « aujourd'hui en ruines), Japuruhi, Atamancum et Arenaibú. Ces « deux dernières tribus vivent concentrées dans les bois. Les pro-« duits naturels du Jary sont le caoutchouc, la salsepareille en abon-« dance, le cacao, les castanhas, le coumarou, le cravo, le breo et « la vanille. »

Rio Araguary. — Je l'ai relevé en 1883 depuis le confluent de l'Apurema jusqu'à la première chute. Deux tribus au moins se trouvent sur son cours supérieur, les Coussaris et les Tarripis.

L'Araguary, selon toute vraisemblance, prend ses sources dans les marécages de l'Agamiouare. Le lac, ou plutôt le grand marais Agamiouare, découvert par Adam de Bauve en 1831, est une vaste région marécageuse inondée toute l'année, elle est vraisemblablement la principale origine du fleuve Cachipour. La lagune Agamiouare, d'après Adam de Bauve, donnerait des eaux à trois affluents du Jary, le Piraouéri, l'Hieuouare et le Mapari. L'Inipocko, grand affluent du Jary, s'y alimenterait probablement aussi. L'émissaire véritable du lac Agamiouare, la rivière Agamiouare n'est probablement autre que le fleuve Cachipour. D'après les renseignements que j'ai recueillis dans les centres du littoral, le Cachipour, dans la région de ses sources, communiquerait avec l'Araguary par une rivière qu'ils appellent la rivière Blanche, et communiquerait aussi, au-dessus de la rivière Jouisa, avec une branche de l'Oyapock.

Aux environs de cette région des sources se trouveraient de vastes campos. De cette haute région de prairies entourant les marécages on distinguerait, au nord, les montagnes de l'Approuague ; et, en se dirigeant vers le sud, on arriverait par de grandes plaines découvertes, herbues, ininterrompues si ce n'est par de petits bois clairsemés, et s'étendant entre la grande forêt d'Araguary et la grande forêt du Jary, jusque sur les bords de l'Amazone. Le Matapy serait la grande artère de ces prairies. Il prendrait sa source dans le coude supérieur de l'Araguary, à côté de celles de l'Yratapourou et du Carapanatuba, affluents du Jary.

2°. — VILLES ET VILLAGES.

São-José de Matary. — Cette povoação, ancienne aldée, se trouve à quatorze lieues en amont d'Itacoatiara, entre deux émissaires du lac Matary. L'aldée primitive, la mission, fut fondée par le Fr. José das Chagas, un des premiers et des plus remarquables apôtres des nations de l'Amazone. La petite église est aujourd'hui en ruines.

Manoel João, Indien de la tribu Juma, ayant été pris en bas âge au rio Matura par les Muras qui l'élevèrent, arriva plus tard, en raison de sa remarquable intelligence et de sa grande activité, à être choisi comme principal chef de sa tribu, fonda son village rive nord de l'Amazone, un peu au-dessous du Matary actuel. Plus tard, vers le milieu du siècle passé, ce village fut transporté par José das Chagas qui fonda la mission, devenue depuis povoação de S. José de Matary.

Conceição. — Freguezia sur la rive du lac Canuma, déversoir de l'Urubú ; Conceição avait 500 habitants en 1884.

São-Raymundo et São-Pedro Nolasco. — Freguezias abandonnées sur les bords du bas Urubú.

Copella. — Povoação au N.-O. d'Itacoatiara dans le delta du Uatuman.

Silves. — Silves est une des villes les plus anciennes des bords de l'Amazone. Elle fut établie, comme aldée, sous le nom de Saraca, sous la direction des religieux de la Merci, et, en 1759, fut élevée à la qualité de ville, sous son nom actuel, par le gouverneur Joaquim de Mello et Povoas. Devenue depuis simple freguezia, elle fut de nouveau élevée à la catégorie de ville par loi provinciale du 22 octobre 1852. Elle est située dans la plus belle île du lac Saraca, au pied d'une petite colline tournée vers l'est, au centre d'un panorama magnifique. En 1884, Silves avait 500 habitants.

Itacoatiara. — Itacoatiara naguère appelée Serpa et primitivement Itacoatiara (pierre peinte), nom auquel on est revenu aujourd'hui (1883), est une ville située sur une petite colline, ce qui lui donne un excellent port et permet aux navires du plus fort tonnage de venir charger et décharger accostés à terre. Son nom lui vient de quelques rochers de son port, visibles aux basses eaux, et sur lesquels sont tracés des dessins hiéroglyphiques. L'aldée primitive, d'abord appelée Itacoatiara, et même, tout d'abord, Abacaxis, fut élevée à la qualité de ville, sous le nom de Serpa, en 1759, en même temps que Silves, par le même gouverneur de la capitania du rio Negro, Joaquim

de Mello et Povoas. Regressée au rang de simple freguezia en 1833, elle fut de nouveau élevée à la catégorie de ville par loi provinciale du 10 décembre 1837.

Actuellement la ville d'Itacoatiara est un port considérable de la province de l'Amazone, port qui sert principalement d'entrepôt à l'important commerce du Madeira. Les Boliviens descendus par le rio Madeira ont l'habitude de laisser à Serpa leurs canots et batelões et de descendre à Pará par les vapeurs qui sillonnent l'Amazone. Leurs ventes et achats opérés à Pará, ils viennent reprendre à Itacoatiara canots et batelões et se sauvent dans leur pays en remontant le rio Madeira et ses affluents, pénible voyage de plus de trois mois.

Un peu au nord de la ville se voient les ruines de l'ancienne colonie d'Itacoatiara appartenant à la compagnie de navigation et commerce de l'Amazone, colonie où cette compagnie fit beaucoup de dépenses improductives.

Un peu au-dessus d'Itacoatiara, sur la même rive, se rencontrent des vestiges d'un vaste cimetière indien. Ici et là, la terre détrempée et enlevée par les grosses pluies laisse voir quantité d'igaçabas ou urnes funéraires dans lesquelles les Indiens gardaient les restes de leurs chefs. Ces urnes sont apparentes de l'Amazone. Beaucoup d'entre elles ont été enlevées par des passagers comme objet de curiosité de peu d'importance, et ainsi, bien souvent, ces reliques vénérées de plusieurs générations ont été employées aux usages les plus profanes.

Par décret du 25 janvier 1872 fut créée à Itacoatiara (alors Serpa), une douane de cinquième ordre avec des attributions plus étendues que celles conférées aux douanes du même ordre dans l'Empire. Il fut permis que les embarcations destinées aux frontières du Pérou et de Bolivie, « quand elles ne pourraient, à cause de leur trop fort tonnage, remonter au dessus de Serpa » s'acquitteraient de leurs droits entre les mains des autorités fiscales de la ville. Comme si les plus forts vapeurs destinés au Pérou et la Bolivie par l'Amazone ne pouvaient remonter jusqu'à Tabatinga, dans le Solimoes, et à São-Antonio dans le Madeira! Itacoatiara a actuellement (1884) 500 habitants.

Uatuman. — Povoação située sur la rive gauche du rio du même nom. Elle fut fondée en 1814 par Chrispim Lobo de Macedo. Elle est peuplée d'Indiens domestiqués de la tribu des Pariquis adonnés à l'industrie des produits forestiers : salsepareille, copahu, etc.

Faro. — Faro, autrefois aldeia de Jamunda, est située sur les bords du lac de Faro que traverse le rio Jamunda. L'aldée primitive, d'Indiens Uaboys, était établie au-dessous du confluent du Pracutú et du Jamunda, elle fut transférée par les PP. capucins de la Piété à

l'extrémité occidentale du lac de Faro : elle est devenue en cet endroit la ville actuelle de São-João Baptista de Faro.

Encore aujourd'hui les pilotes de la région montrent l'endroit où se trouvent l'antique aldée des Uaboys, ou Jamundas, nom sous lequel on désigne généralement les Indiens qui existent dans cette région.

En 1758, le gouverneur et capitaine général, Francisco Xavier de Mendonça Furtado, éleva cette aldée à la catégorie de ville et lui donna le nom de Faro. Cette solennité s'accomplit le 21 décembre 1758. Étant présents le conseiller-auditeur Feijo, le vicaire et quelques notables, on procéda à l'élection des juges et procureurs de la Chambre.

Il y avait alors déjà à Faro, pour le compte de l'État, une huilerie dont les restes sont encore visibles ainsi qu'une fabrique de tissus de coton et une filature.

Faro possède actuellement dans son district quelques fermes à bétail. Ses forêts abondent en salsepareille, cravo, castanha, etc. Elle exporte aussi pour Pará une grande quantité de tours de tourneur, en taoub. Pourtant, malgré ses nombreux éléments de richesse, la ville est tombée en complète décadence. Le contrat passé par le gouvernement provincial de Pará avec la compagnie de l'Amazone pour établir une ligne régulière de vapeurs sur Faro donna un instant l'espérance de voir cette ville sortir de son marasme. Malheureusement le contrat fut résilié. Faro perdit ce sérieux élément de progrès. Encore aujourd'hui (1886), ses campagnes, ses magnifiques prairies sont inutilisées pour l'agriculture, l'industrie et le commerce.

En 1859, en raison de la décadence progressive de la ville, les principaux fazendeiros du district avaient demandé à l'Assemblée provinciale et obtenu le transfert du siège de la ville à la rive nord du lac Algodoal. Cette localité présentait l'avantage de se trouver presque au centre du municipe et à la proximité des principales fermes à bétail et à culture, mais le lac, très vaste et peu profond, tempêtueux l'hiver et presque à sec l'été, est pendant la première saison inaccessible aux plus fortes embarcations à cause des vagues, et pendant la seconde presque inaccessible aux plus petites à cause de son manque de fonds. Ce choix était fort médiocre. Mais, à la grande joie des habitants de Faro, personne ne se mit en peine de réaliser le transfert décrété. En 1884 Faro avait 500 habitants.

Obidos. — La ville d'Obidos, située sur une petite colline, est l'antique Pauxis, importante aldée formée de la réunion de deux plus petites, la grande Curuá et la petite Curuá.

Le capitaine général Antonio de Albuquerque Coelho de Carvalho, passant par l'endroit où se trouve aujourd'hui Obidos, frappé de

l'étranglement que présente sur ce point l'Amazone rétréci jusqu'à 1800 mètres environ, jugea que cette situation était très avantageuse pour un fort et chargea Manoel de Motta e Siqueira d'en construire un pour commander le détroit. Siqueira appela les Pauxis, qui demeuraient aux environs et transporta leur aldée au pied du fort. Ce fort subsista longtemps, toutefois il était complètement abandonné, quand, en 1854, on construisit le fort actuel.

En 1758, l'aldée de Pauxis était élevée sous le nom d'Obidos à la catégorie de *villa* (bourg) par le capitaine-général Francisco Xavier de Mendonça Furtado, qui assista personnellement à l'inauguration. En 1854, Obidos fut élevée à la catégorie de ville (*cidade*). Une comarca d'Obidos fut créée en 1867, avec Obidos pour chef-lieu.

La colonie militaire d'Obidos était située très près de l'embouchure du Trombetas. Elle était limitée au sud par l'Amazone, au nord elle était traversée par le rio Curussamba. Elle mesurait près de deux lieues de façade sur l'Amazone, de l'igarapé Sucurijú à l'est, au lac et à l'igarapé Kirikiri à l'ouest.

Obidos possède deux églises, la cathédrale, inaugurée en 1827, et la chapelle de Bon Jésus, au-dessus d'une petite ancienne chapelle construite par souscription ouverte en 1855 entre les habitants d'Obidos pour accomplir une promesse faite vingt ans auparavant pendant la guerre civile du Cabanagem. Cette chapelle est aujourd'hui en ruines (1883).

En 1857 se publia à Obidos un journal hebdomadaire : *La Sentinelle Obidense*. Il vécut un peu plus d'un an. En 1867 en parut un autre : *l'Industrie*, qui dura moins de temps encore. En 1873 la ville comptait deux écoles primaires dont une pour les garçons avec 46 élèves et une pour les filles avec 37 élèves et une école nocturne fréquentée par 15 élèves.

En 1873 la ville comptait de 1,000 à 1,200 habitants et le municipe de 8 à 10,000. On comptait environ dans la ville de 160 à 180 propriétés. Le municipe possédait de 14 à 16,000 têtes de bêtes à cornes. L'industrie pastorale est une des plus importantes du municipe. Le Trombetas passe pour être une des rivières les plus riches de l'Amazone en bois de toutes sortes. Obidos en exporte pour une assez forte somme.

En 1884 Obidos comptait 1500 habitants. C'est la ville la plus importante de la rive gauche de l'Amazone entre Manáos et Macapá.

L'agriculture est florissante dans le municipe, le cacao en est la branche la plus importante. La production du café suffit à peine à la consommation. Le tabac est cultivé sur une plus petite échelle encore que le café, sa meilleure qualité et la plus grande quantité

viennent des mucambos du Trombetas. Le coton vient très bien, il se trouve dans toutes les habitations, mais en si petite quantité qu'il ne suffit pas aux besoins des habitants. Le maïs, les haricots et le riz sont peu cultivés, la production en est insignifiante.

Alemquer. — Importante ville de 1,000 habitants, située rive gauche, sur un parana de l'Amazone, débouché du bassin du Cuará.

Monte-Alegre. — Monte-Alegre est située sur la crête méridionale d'un plateau de 300 mètres de hauteur, d'où on découvre un magnifique paysage et spécialement le Campo grande de la rive gauche de l'Amazone, semé de lacs et de monticules boisés. C'est un des plus beaux points de vue de l'Amazone.

Pour arriver à Monte-Alegre on laisse l'Amazone en face de l'île du Fréchal, on entre par le paranamirim jusqu'à ce que l'on rencontre le rio Gurupatuba, on remonte un peu ce cours d'eau et on arrive à Monte-Alegre qui est sur la rive gauche. En face de Monte-Alegre, le Gurupatuba a 260 mètres de large.

Le volume colossal de la montagne Tauajury qui se lève au nord de la ville, la serra de Eréré à l'ouest, avec sa façade en aspect presque à pic du côté du Nord; le serro Maxira et le Monte Grande qui émergent du milieu de la savane comme de gigantesques tours coniques, et le serro Paraiso qui est le plus occidental, le vaste plateau coupé par l'Amazone et la lointaine ligne des monts du Curuá qui se dessinaient mal à l'horizon lointain : tous ces objets de formes et d'aspects variés constituent un magnifique panorama, la plus belle peinture naturelle qu'il soit donné d'admirer dans les deux provinces brésiliennes de l'Amazone.

Monte-Alegre est non seulement un endroit charmant, riant, enrichi de panoramas gracieux, mais il est surtout important à cause de sa température, la moins élevée que l'on puisse rencontrer à l'Amazone, par son atmosphère pure, par sa salubrité, par la pureté de ses eaux, phénomène rare sur les bords du grand fleuve.

Le nom primitif de Monte-Alegre était Gurupatuba, aldeia fondée par le P. Manoel da Costa, de la Compagnie de Jésus. Il fut élevé à la qualité de *villa* en 1758.

Au port de Monte-Alegre se trouve aujourd'hui une scierie mécanique travaillant pour l'arsenal de marine de Pará.

L'église de Monte-Alegre, achevée en 1872, eut une des plus belles et des meilleures de l'Amazone.

En 1873 la ville comptait environ 2,000 habitants blancs, indiens et métis, au nombre des plus industrieux de la province. Ils s'adonnent principalement à la culture du cacao; les grandes quantités de vam-

pires qui infestent le campo rendent difficile l'élevage des bestiaux. On récolte aussi la salsepareille, le cravo; on pêche le lamantin qui est très abondant. La population indienne, assez nombreuse, file le coton, fait des hamacs et de la poterie. En 1884 j'évaluai à 500 le nombre des habitants permanents de Monte-Alegre.

Prainha. — Cette freguezia, autrefois appelée Outeiro, se trouve sur les bords du rio Uruará, ou Urubucuara, où elle fut transférée en 1830. Elle est en décadence. Ses habitants vont exploiter le caoutchouc aux rios Jary et Tamatahy. L'agriculture est complètement délaissée. On compte de 14 à 16,000 têtes de bêtes à cornes dans le campo voisin. Prainha a environ 200 habitants.

Almeirim. — Almeïrim, à l'embouchure du Parou, est une petite bourgade d'environ 200 habitants. Entre Almeïrim et le Jary, un peu dans l'intérieur des terres, se trouvent deux autres villages moins importants, *Espozende* et *Arraiollos*.

Mazagão. — Cette petite ville est située sur la rive septentrionale du haut Mutuacá, près de ses sources, à neuf lieues de Macapá. Elle est le chef-lieu du municipe qui porte son nom.

Les premiers habitants de cette ville furent 114 familles, qui évacuèrent la ville de Mazagão, sur la côte occidentale du Maroc, et furent transférées à l'Amazone pour y former une nouvelle ville de Mazagão. Cette décision avait été prise au conseil des ministres, par Francisco Xavier de Mendonça Furtado alors ministre de la Marine et des colonies, en 1770.

La population du municipe est d'environ 4,500 habitants. Il exporte du cacao, des castanhas et du caoutchouc. Mazagão a 500 habitants environ.

Macapá et sa forteresse. — Macapá est une ville de 2,000 habitants, pauvre, médiocrement saine, peu active et en somme en décadence.

Elle est reliée à Pará par un vapeur mensuel qui part de Macapá chaque 17. Le gouverneur Fernando da Costa de Athayde Teive décida, en 1764, après étude des lieux, la construction d'une grande forteresse à Macapá. Le sergent-major d'ingénieurs Henrique Antonio Galussi fut chargé de la direction des travaux.

Cette grande forteresse, peut-être la plus forte de tout l'empire, par la sûreté de sa construction et par son étendue, est armée de 86 canons, des calibres de 1 à 36. Aujourd'hui elle sert à peine de *presidio* aux condamnés de Pará et de l'Amazone. Elle est toutefois commandée par un officier supérieur. Son premier commandant fut Manoel da Gama Lobo de Almada qui mourut gouverneur de la capitanie du rio Negro.

Les hommes compétents du Brésil ne sont guère partisans de la conservation de cette forteresse. Voici les raisons que donne à ce sujet un écrivain paraense cité par le Conego Francisco Benardino de Souza (*Lembranças e curiosidades do valle do Amazonas*).

« Le jour que le gouvernement impérial abandonnera cette forte-
« resse, ou à cause de son inutilité puisqu'elle ne peut défendre toute
« l'immense embouchure de l'Amazone, ou à cause de l'insalubrité de
« l'endroit où elle a été construite sera fait un bon pas économique
« et humanitaire. Macapà étant un foyer permanent et très actif de
« fièvres intermittentes dont peu échappent. Ceux qui n'y meurent
« pas promptement courent toujours le risque d'y acquérir quel-
« ques infirmités chroniques pour le reste de leur vie.

« A l'existence sans gloire de ce colosse de pierre, sans traditions
« historiques qui le fassent apprécier, nous préférons la prospérité
« de la ville et la bonne santé de ses habitants. Si pour éteindre les
« marais méphitiques qui entourent cette ville on a besoin des dé-
« combres de la colossale forteresse, que le gouvernement n'hésite
« pas, qu'il démolisse la forteresse et sauve la ville. »

III.

NOTES SUR LE CONTESTÉ OFFICIEL.

Les dernières négociations officielles entre la France et le Brésil pour la délimitation des Guyanes française et brésilienne ont eu lieu en 1856, au ministère des affaires étrangères à Paris. Le plénipotentiaire de la France était le baron de Butenval et le plénipotentiaire du Brésil le vicomte d'Uruguay.

Premières propositions. — La France revendiqua d'abord, 1° à la côte, LA LIMITE DU BRAS NORD, OBSTRUÉ OU NON, DE L'ARAGUARY, puis le fleuve Araguary ; 2° dans l'intérieur de l'est à l'ouest, UNE LIGNE PARTANT DE LA SOURCE DE L'ARAGUARY PUIS SE PROLONGEANT A ÉGALE DISTANCE DE LA RIVE DE L'AMAZONE JUSQU'A CE QU'ELLE RENCONTRAT LA LIMITE OUEST DU RIO BRANCO. — Et le Brésil n'offrit tout d'abord que la limite de ***l'Oyapock et de la chaîne de partage à l'ouest de la source de l'Oyapock.***

Dernières propositions. — C'est dans le procès-verbal de la séance du 1er juillet 1856, quinzième et dernière séance des négociations, que nous trouvons, formulées par le baron de Butenval, les DERNIÈRES PROPOSITIONS FAITES PAR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS AU GOUVERNEMENT BRÉSILIEN.

Le baron de Butenval, plénipotentiaire de France, déclare que le gouvernement de l'Empereur consent à ce que la future limite soit ainsi indiquée dans le traité à intervenir.

« LE CANAL DE CARAPAPORIS, SÉPARANT L'ILE DE MARACA DES TERRES « ADJACENTES DU CAP DE NORD, ***puis la branche nord du fleuve « Arouari, si cette branche est libre,*** ou, dans le cas où cette branche serait aujourd'hui obstruée, LE PREMIER COURS D'EAU SUIVANT, « EN REMONTANT VERS LE NORD ET SE JETANT sous le nom de Mannaie « ou de Carapaporis DANS LE CANAL DE CARAPAPORIS A UN DEGRÉ QUARANTE-CINQ MINUTES ENVIRON DE LATITUDE NORD.

« LA LIMITE, PARTANT DE LA COTE, SUIVRAIT LE COURS DU FLEUVE SUS-« INDIQUÉ JUSQU'A SA SOURCE, PUIS SE PROLONGERAIT A ÉGALE DISTANCE

« DE LA RIVE DE L'AMAZONE JUSQU'A CE QU'ELLE RENCONTRAT LA LIMITE « OUEST DU RIO BRANCO. » (*Protocole de la conférence sur la délimita-« tion des Guyanes française et brésilienne*, 1857. *Rio de Janeiro.* « page 174).

« Le plénipotentiaire français (*Protocole*, page 174) s'estime « heureux d'être auprès de son honorable collègue, l'intermédiaire « d'une proposition qui semble de nature à clore équitablement et « heureusement la négociation poursuivie depuis plus d'une année. « Si la bouche nord de l'Arouari ou Vincent Pinçon est libre, en « l'adoptant définitivement comme frontière, les hautes parties « contractantes ne feront qu'exécuter le traité d'Utrecht. Si, au « contraire, elle est obstruée, loin de se prévaloir de ce que la « limite d'Utrecht aura, en quelque sorte, été abolie par les élé-« ments, la France consent à reculer jusqu'au cours d'eau le « plus voisin en remontant vers le nord. Cette concession est le té-« moignage des sentiments qui inspirent le gouvernement de l'Empe-« reur, mais c'est le dernier effort qu'il soit permis de faire vers « l'accord définitif qu'il a tant à cœur de voir s'établir. »

« Le plénipotentiaire brésilien (Protocole, page 174) répond à son « honorable collègue *qu'il a épuisé toutes les concessions* qu'il pouvait « faire afin de terminer la question par une transaction, mettant le « droit de côté en PROPOSANT POUR LIMITE LE CALSOÈNE A DEUX DEGRÉS « TRENTE MINUTES ENVIRON. (Proposition faite dans la 14e conférence-« page 170.)

« Le plénipotentiaire brésilien ajoute que ce qu'il vient de dire se « réfère à *la limite de la côte*, car QUANT A CELLE DE L'EST A L'OUEST, « IL S'ABSTIENDRA DE LA DISCUTER ET D'ÉMETTRE SUR ELLE UNE OPINION, « *non seulement parce qu'elle est indiquée très vaguement, et comme « une conséquence d'une ligne de côte qui n'est pas acceptée et fixée, « mais aussi parce qu'il a été convenu dans le protocole de la 12e confé-« rence qu'il n'était pas possible de s'occuper de la limite intérieure « avant d'avoir arrêté la limite de la côte.* »

En effet, dans le protocole de la 12e conférence, du 22 janvier 1856, on lit (Protocole, page 151, 152) :

« M. le vicomte d'Uruguay plénipotentiaire du Brésil manifeste « le désir de savoir quelles sont les intentions et l'opinion de son « honorable collègue sur la seconde partie de son Mémoire, c'est-à-« dire la ligne divisoire qui doit séparer, allant de l'est à l'ouest, « les territoires des deux pays.

« Le plénipotentiaire français répond, qu'à son avis, le point de « départ de toute limite étant la limite maritime, celle du point de « la côte où débouche le cours d'eau commun aux deux États, il lui

« semble impossible de s'occuper de la limite intérieure avant d'avoir « arrêté ce point de départ, c'est-à-dire d'avoir résolu la difficulté « créée par la diversité d'interprétation des traités d'Utrecht par la « France et le Brésil.

« Le plénipotentiaire du Brésil déclara partager cette opinion. »

Cette question de la limite de l'Est à l'Ouest est étudiée dans les mémoires préalables des deux plénipotentiaires.

Le plénipotentiaire du Brésil, dans un Mémoire officiel sur la délimitation des Guyanes française et brésilienne, du 15 juin 1855, concluait, pour la frontière de l'est à l'ouest, « qu'il serait convena-« ble de stipuler que la limite entre le Brésil et la Guyane française, « de l'est à l'ouest, continuerait, de la source de l'affluent ou em-« branchement de l'Oyapock dont il est parlé dans la première partie « de ce Mémoire (le Brésil offrait primitivement l'Oyapock pour « limite et n'offrit le Calsoène à près de deux degrés plus au sud « qu'à l'avant-dernière conférence), continuerait par les Cordillières, « chaînes de montagnes ou terrains plus élevés qui forment le « partage entre les eaux qui vont à la rivière des Amazones, et « celles qui vont à la Guyane française et à l'Océan. » (Protocole, page 10.)

A quoi le baron de Butenval répliquait, dans sa réponse prélimi-naire du 28 juin 1855 au Mémoire de M. le vicomte de l'Uruguay : « Le Mémoire de M. le vicomte de l'Uruguay touche aussi, mais très « sommairement, à la question des limites dans la direction de « l'ouest. Cette question est intacte, et peut-être n'a-t-on pas encore, « de part et d'autre, toutes les données positives qui seraient néces-« saires pour la bien régler. La pensée du cabinet brésilien paraît « être de chercher une ligne naturelle, comme celle d'un partage « d'eau, de préférence à une ligne artificielle qui constituerait plu-« tôt une séparation idéale sur le papier qu'une frontière d'un relief « bien accusé sur le terrain. Nous reconnaissons sans peine qu'une « frontière ainsi constituée est préférable. Cependant, on ne pourrait « de notre côté, prendre aucun engagement de ce genre, d'après « des données aussi peu précises que celles que nous possédons « sur l'intérieur de la Guyane dans la direction de l'ouest, ni « renoncer, en principe, au bénéfice d'une ligne astronomique plus « ou moins parallèle à l'Amazone qui couperait quelques-uns des « cours d'eau, affluents directs ou indirects de la rive gauche du « fleuve. »

Les négociations de 1856 n'ont pas abouti bien qu'elles aient été les plus sérieuses qui aient été engagées, depuis l'origine du diffé-rend. « Jamais, jusqu'à ce jour, cette question des limites n'a été

« sérieusement examinée, instruite, ni discutée, dit le plénipoten-
« tiaire brésilien; elle a toujours été écartée ou esquivée à la hâte,
« sous l'influence d'événements plus considérables qui la dominaient
« et qui l'étouffaient. » (Protocole, page 144.) « La France, *pour la*
« *première fois*, dit le plénipotentiaire français, vient de produire
« l'ensemble de ses preuves et d'en développer les détails. » (Proto-
« cole, page 144.)

Délimitation officielle du contesté. — Ces négociations eurent au moins pour résultat de donner *des frontières officielles au territoire contesté franco-brésilien.*

Nous en reférant aux propositions faites, au nom de son gouvernement, par le plénipotentiaire français, la France revendiquant sa frontière historique, sa frontière du dix-huitième siècle, réclamait en 1856 :

1° A la côte : LE BRAS NORD DE L'ARAGUARY (représenté aujourd'hui, en 1887, par la rivière Jourdon, le lac da Jac, la rivière du Comprido, le lac Novo et le déversoir du lac Novo dans l'Araguary), ET LE FLEUVE ARAGUARY.

2° Dans l'intérieur, de l'est à l'ouest : UNE LIGNE PARTANT DE LA SOURCE DE L'ARAGUARY PUIS SE PROLONGEANT A ÉGALE DISTANCE DE LA RIVE DE L'AMAZONE JUSQU'A LA LIMITE OUEST DU RIO BRANCO.

Cette limite dans l'intérieur, la limite de l'est à l'ouest, comme les diplomates l'ont appelée, n'a pas été, en 1856, et n'aurait su être déterminée avec précision.

Au dix-huitième siècle c'était « *une ligne s'écartant le moins possible de l'Equateur et de la ligne parallèle au cours de l'Amazone* (Bessner, Mission Mentelle, 1782), *se rendant jusqu'au rio Branco, et essayant de trouver à nos territoires de l'intérieur une frontière sensible, scientifique.* »

En 1856, c'est « *une ligne partant de la source de l'Araguary et se prolongeant à égale distance de la rive de l'Amazone jusqu'à la limite ouest du rio Branco.* » La source de l'Araguary, qui n'est pas encore exactement connue, n'était pas alors connue même conjecturalement. La source, également inconnue, du Carapaporis ou Mannie offerte transactionnellement comme frontière, eut pu nous donner une limite plus méridionale que celle de la source de l'Araguary. Ce n'est donc pas même interpréter, mais seulement traduire la pensée du gouvernement français en 1856 que de qualifier la frontière intérieure qu'il proposait à partir de la source du fleuve limité à la côte : *Un Equateur visible sensiblement parallèle à l'Amazone jusqu'au rio Branco.* Ce qui (*pour plus de précision*) place la parallèle voulue à l'Amazone, en 1856, à environ 200 kilomètres au nord du fleuve.

Ce qui nous autorise à préciser nettement ainsi pour l'avenir notre frontière : L'ANCIEN BRAS NORD DE L'ARAGUARY; L'ARAGUARY; UNE LIGNE A DEUX CENTS KILOMÈTRES ENVIRON DE L'AMAZONE JUSQU'AU RIO BRANCO, LIMITE OCCIDENTALE.

Importance du contesté. — Superficie. — La Guyane française proprement dite, entre l'Oyapock, la chaîne de partage et le Maroni-Aoua, mesure environ 80,000 kil. car. Le territoire, protégé par la France, d'entre Aoua et Tapanahoni (République de nègres marrons), mesure 25,000 kil. car. *soit 105,000 kil. pour la Guyane française actuelle.*

La partie que nous conteste le Brésil compte 60,000 kil. car. seulement pour la partie littorale d'entre Araguary et Oyapock. Le territoire de l'intérieur, de l'Araguary au rio Branco, mesure environ 200,000 kil. car. *Soit 260,000 kil. pour les territoires que nous conteste le Brésil.*

Le territoire contesté est donc, en superficie, *deux fois et demi plus important que la Guyane française actuelle.*

La Guyane française totale, contesté compris, mesure donc une superficie de *365, 000 kil. car.*

La Côte. — Le contesté nous donne plus de 400 kilomètres de côtes, contre 350 que nous possédons dans la Guyane actuelle. De plus, *la limite du bras nord de l'Araguary nous met à 50 kilomètres de l'embouchure de l'Amazone au lieu de 450. Enfin l'île de Maraca commande,* dans une certaine mesure, l'entrée du grand fleuve.

Les Prairies : territoires de colonisation européenne. — Sur ces 260,000 kil. de superficie, le territoire que nous conteste le Brésil possède environ *100,000 kil. car. de prairies*, dont 40,000 à la côte ; 40,000 sur la rive gauche de rio Branco, et 20,000 dans la région intermédiaire.

Les tribus indiennes. — C'est dans le territoire contesté, au pied des montagnes centrales, entre les sources de l'Oyapock et celles du rio Branco, que se sont réfugiées les tribus de l'Amazone, fuyant, au temps de la conquête et depuis, les cruautés des Portugais.

L'énumération d'une trentaine des tribus les plus connues suffit pour montrer l'importance de ce grand groupe indien. De l'ouest à l'est on connaît, d'une manière positive, les Macouchis, Ouapichianes, Atorradis, Chiricoumes, Coucoichis, Couitias, Kirichamans, Assahys, Toucanes, Japiis, Tarims, Ouayeoués, Caras, Ouatchas, Paricotes, Coudouis, Nères, Piannocotes, Tounayanes, Trios, Roucouyennes, Apalaïs, Oyampis, Coussaris, Tamocomes, Couciachis, Arenaibous. Quelques-unes de ces tribus, comme les Ouayoués, les Piannocotes, les Roucouyennes, les Oyampis, les Apalaïs, les Cous-

saris, comptent chacune plusieurs milliers d'individus. Le haut Trombetas et le haut Jamundá passent pour avoir une dense population indigène.

Je ne crois pas qu'on puisse évaluer à moins de 100,000 individus le nombre des indigènes du territoire contesté. Ces tribus sont vierges encore. Ni les colons français ni les colons brésiliens ne les ont pénétrées. Ceux qui savent le parti qu'il y a à tirer, en Amérique chaude, de la race indigène, — et pour l'acclimatement, par le métissage, de la race européenne ; et pour le développement général de la prospérité de la contrée, — ne considèreront pas comme la moindre attraction de ce territoire au sud des montagnes, territoire qui commande l'Amazonie comme le Piémont commande l'Italie, la présence de ces 100,000 Indiens de ces 100 tribus vierges.

GLOSSAIRE.

p., portugais; c., créole de Cayenne; i., dialectes indiens; l. g., lingua geral.

ABATIS, c. défrichement.

ACANGATARE, l. g. couronne de plumes dont les Indiens se coiffent aux jours de fêtes.

AJOUPA, c. appentis sommaire, couvert de feuilles de palmier.

ANTE, p. tapir.

AOUARA, c. palmier à huile de Cayenne.

ARARA, p. ara.

BACHE, c. palmier appelé miritis en portugais.

BALATA, c. arbre qui donne une espèce de gutta-percha.

BARRANCAS, p. barrage d'herbes ou de boue dans les rivières ou les lacs.

BATEAU TAPOUYE, c. nom donné dans la Guyane française aux petites goélettes employées au cabotage.

BATELÃO, p. grand bateau plat pouvant charger deux ou trois tonnes, en usage en Amazonie pour transporter les marchandises.

BEIJU, l. g. espèce de cassave.

BORRACHA, p. la gomme du caoutchouc.

BORRACHEIRO, p. celui qui fait exploiter la borracha ou qui en trafique.

BOUCAN, c. ap. feu allumé pour boucaner le gibier, le poisson, ou bien encore pour écarter les insectes.

BRAVO, BRAVA, qui n'est pas pacifique (qui attaque).

BUGRE, p. brut. Les Indiens bugres peuvent être mansos ou bravos. Le mot bugres indique qu'ils n'ont pas de contact avec les blancs.

CABOCLO, p. cuivré, Indien ou métis d'Indien; c'est le mot poli pour dire tapouye.

CACHAÇA, p. tafia.

CACHOEIRA, p. chute, saut, rapide, cataracte.

CALEMBÉ, c. l'unique vêtement des Indiens : une bande de toile ou d'écorce cachant les parties.

CAMBROUZE, c. espèce de bambou.

CAMPO, p. la prairie.

CAPUERA, p. lieu anciennement défriché.

CARADA, l. g. espèce de cassave.

CARAJIRU, l. g. teinture rouge tirée des feuilles d'un arbre du même nom.

CARAPANA, l. g. maringouin.

CARAPATE, p. insecte qui se cramponne aux chairs, y adhère et finit par y pénétrer.

CASSAVE, c. galette faite avec de la farine de manioc fine.

CATOURI, c. l. g. i, hotte.

CHIBÉ, c. p. farine de manioc délayée dans de l'eau.

CHIQUE, c. puce qui pénètre dans les chairs.

CIDADE, p. ville.

CONGUERECOU, c. arbre dont le fruit est aphrodisiaque.

Couac, c. farine de manioc.
Coui, c. ustensile fait d'une demi calebasse vidée, en portugais cuia (prononcez couye).
Cujubim, p. gros oiseau blanc et gris.
Cuti, p. agouti, espèce de lapin.

Degrad, c. port, débarcadère d'une habition sur la rivière ou sur la mer.

Égaritea, p. grande montaria.
Estrada, p. sentier, chemin, route.

Fazenda, p. ferme, habitation.
Fourca, c. grande perche, fourchue ou non.
Furo, p. canal latéral naturel, fausse rivière.

Gentio, p. à peu près synonyme de bugre.
Giria, p. dialecte indien.

Igarapé, l. g. ruisseau, petite rivière. De *igara*, pirogue, et *pé*, sentier; le sentier de la pirogue.

Jabouti, c. p. l. g. espèce de petite tortue.
Jacare, l. g. crocodile.

Limpo, p. net, sans éléments étrangers; savane limpa : sans arbres; forêt limpa : sans broussailles.
Lingua geral, p. la langue tupi guarani synthétisée par les missionnaires au 16me siècle.

Maloca, l. g. la maison indienne.
Manso, mansa, p. qui est pacifique, qui n'attaque pas.
Maque, c. moustique à dard.
Matriz, p. église.
Matto, p. la forêt, le Grand-Bois, un bois.
Ménagerie, c. ferme à bétail.
Miritizal, p. bosquet de miritis (palmiers bâches).
Montaria, p. espèce de canot.
Mosquito, p. moustique.
Moucoumoucou, arun.
Mouquin, p. boucan fait à la suite d'une grande pêche ou d'une grande chasse.
Mucambo, p. village de réfugiés (esclaves marrons ou soldats déserteurs).
Mutum, p. hocco ou dinde des bois.

Paca, c. ap. espèce de lièvre.
Pagara, c. l. g. p. panier.
Panacou, l. g. espèce de hotte.
Pancada, p. chute.
Parc, c. enclos pour le bétail. En portugais, corral.
Parana, l. g. rivière. Signifie aussi bras de rivière, canal latéral naturel.
Paranamirim, l. g. petit bras latéral ou petit bras de rivière.
Piao, p. moustique qui suce le sang en laissant son venin dans la plaie.
Picada, p. sentier.
Pinot, c. palmier appelé assahy en portugais.
Pirarucu, l. g. poisson presque aussi gros que le lamantin, supérieur en qualité à la morue et constituant la base de l'alimentation des populations de l'Amazone.
Povoação, p. village.
Praga, p. plaie (tous les insectes).
Pripri, c. marais.

Regatão, p commerçant nomade de l'intérieur.
Reis, monnaie brésilienne, 1000 reis valent 2 francs 50.
Roça, Roçada, abatis.

SERINGAL, p. forêt riche en caoutchouc. L'exploitation faite de cette forêt.

SERINGUEIRO, p. ouvrier faisant la récolte du caoutchouc (qu'on appelle seringa à l'Amazone).

SITIO, p. habitation entourée de son défrichement.

TAFIA, c. eau-de-vie de canne à sucre.

TANGUE, c. l'unique vêtement des Indiennes, carré de toile, d'écorce, ou tissu de perles, cachant les parties.

TAPOUYE, c. homme ou femme de race indienne ou de race métisse d'Indien et de blanc.

TUCUM, l. g. palmier fournissant le textile le plus fin de la contrée.

VAQUEIRO, p. vacher.

VEADO, p. cerf, biche.

VOCABULAIRES.

VOCABULAIRE DU DIALECTE TUCANO OU DACÉ (1).

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TUCANO.
	Fronte.	Diápahã.
	Cabello.	Ipuari.
Teçá (reçá, ceçá).	Olhos.	Caperi.
	Olho.	Capéá.
Tino, (tï).	Nariz.	Ekéá, ekaá.
Ruá, çuá.	Rosto.	Uaçupuri.
Iiuá (Yubá).	Braço.	Amucã.
Ipira.	Corpo.	Paága (barriga).
	Peito.	Cutiró.
	Seio.	Openo (sing.)-Ni (plur.).
Póca.	Mão.	Amupamá, annicá.
	Dedo.	Amûmpikary.
Çanba, tanba, ranba.	Dente.	Upiry.
Yurú.	Bocca.	Seró.
	Lingua (anat.).	Yéménó.
Nami.	Orelha.	Umepero.
Tabatinga.	Ca.	Boré.
Mirá.	Pao.	Yukiñ.
Çuá.	Labios.	Sumûdá, sebetó.
Ocá, icuara.	Barraca, casa.	Uiy'.
	Palha.	Caraná (sing.), caranámui (plur.).
	Chita.	Sutiró.
	Bacia.	Eretébapá.
	Cujo, a.	Uaró.
Piranba.	Tesoura.	Dipaâseró.
	Cachimbo.	Cataimuá.
Okeri.	Dormir.	Canitsé.
Yaçóãna.	Vamos embora.	Téaná.
Y'.	Agua.	Ocó.
Pacóua.	Banana.	Oó.
Umbaú.	Comer.	Baatsé.

(1) Rio Uaupès.

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TUCANO.
Ihui.	Terra (barra).	Diitá.
	Coçar-se.	Yaketsé.
Paraná.	Rio.	Diá.
Uaruá.	Espelho.	Ebomó.
Py, ipi.	Pé, s.	Dipocá.
	Perna.	Nicãnghe.
Aupé.	Apá (hombro).	Ocapará Sêmá.
Namipóra, Nambipúra.	Brincos.	Apuapá.
Ikaçaúa, makira.	Rede (de dormir).	Pûnghi.
Pinatinárama, Pyça.	Rede (de pescar).	
Xamá, çamá.	Corda.	Pûnbemó.
Ceniuáua.	Barba.	Itsécapâari.
Ihuáka.	Céo.	Mbaâanó.
Apgáua.	Homem.	Eumâ, Minâ.
Cunhã.	Mulher.	Numêá.
Curumi.	Menino.	Butuyacá.
Puraci, puraçái.	Dançar.	Bassáná.
Maitá nécérá?	Como se chama?	Yamaâ mititi.
Nheengari.	Cantar.	Oâcuna Téabassana.
Tatá.	Fogo.	Pécaméê.
Timiú, tèmbiú.	O comer, A comida.	Téembâaná.
Uhó, ú, oú.	Beber.	Etchininá.
Guaraci, coaraci, coiraci.	Sol.	Muipú, muinpuïm.
Puxi.	Mau.	Nhapunicá.
Catú, puranga.	Bom.	Ayumpunicá, anhômpunilcá.
Racú, çacú.	Calor.	Acinitsâa.
Roi, Iruçanga.	Frio.	Niceânitsá.
	Nuvem.	Uinons.
Mamé.	Aonde.	Nubiin, Nonneâti.
Pucu.	Comprido.	Ypantil.
	Chega.	Étátoâmi.
Caá.	Matto.	Puni.
Caui.	Caxaça.	Tsibioké.
Maniáca.	Mandioca.	Kûi.
Uhy.	Farinha.	Pucá.
Inti, ti, intimahã.	Não.	Umbanhâ.
Tenhé, êhé.	Sim.	Nynunta.
Uauayára, Piráyuára.	Bôto.	Ocopisteró.
Pirá.	Peixe.	Uahi.
Piçáitica, pináitica, pindáitica.	Pescar.	Nhêena.
Cabámunú.	Caçar.	Uénâçanána.
Akanga.	Cabeça.	Dipuá.
Jauareté.	Onça.	Yai.
Maniua.	Maniva.	Dikécénianti.
Kicé uassú.	Terçado.	Dipi.

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TUCANO.
Jauára.	Cão.	Diâhi.
Sapucáia, Urú.	Gallinha.	Caleké, careké.
	Suor.	Cetiuâssá,
Kicé.	Faca.	Dipiacá.
Ghi.	Machado.	Cômé.
Piná, pindá.	Anzol.	Uheêtsé.
Pindaçáma.	Linha (de pescar).	Uiri canó.
Maci.	Doente.	Daatitsé.
Catú (éré).	Bom.	Ayûmi.
Eré.	Adeus.	Uâyé.
Xaçoâna.	Vou embora.	Téa uâyé.
Mirim, cuaira.	Pequeno, a.	Cainbaaká.
Assú, ussú, turussú.	Grande.	Poéghi.
Igaraupáua.	Porto.	Pi.
Igara.	Canôa.	Yukitsé,
	Cabo (espia).	Utiopé.
Capixana.	Roçada.	Uessé.
Té uirre ramé.	Até de volta.	Até petero.
Pituna.	Noite.	Nbamy. Cá.
Ara.	Dia.	Nhyainybieu, iniéo.
Ipéca.	Pato.	Diacotá.
Apecatú.	Longe.	Juaranico.
Çuaki.	Perto.	Yuaué.
Eté, rété.	Muito.	Penicá.
Parauá.	Papagaio.	Uecó.
Tucano.	Tucano.	Dacé.
Yaci.	Lua.	Mamanunpó.
Yacitatá.	Estrella.	Jacunhâ.
Oûi.	Preguiça.	Tééssé.
Xa putári.	Eu quero.	Ijassaá.
Inti xa putari.	Não quero.	Yatissá.
Iupucúi.	Remar.	Uahayá.
Apucúitáua.	Remo.	Uaapé.
Cairará.	Cairará.	Ucodacé.
	Mergulhão.	Jacassaná.
Kirimáçáua.	Força.	Puno, Kirimbá.
Curuté.	De pressa.	Kueró, Ponó.
	Lavar-se.	Téénê.
	Fumar.	Aakiassá.
	De vagar.	Satiuára.
	Caxoeira.	Poaco.
Munhá capixáua.	Fazer roça.	Uesé tanajá.
Iço okeri.	Ir dormir.	Canintsé, Canidacé.
Mahá.	Olhar.	Yêntsé.
	Espuma.	Sopûri.
Maramunha.	Brigar.	Ame kênhá.
Manoâna.	Morto.	Ueniami.

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TUCANO.
Puránga.	Bonito.	Anhuminica.
Yukira.	Sal.	Muhá.
	Estar bom.	Neautimani.
Murutinga, tinga.	Branco.	Cumuná, Butaki.
	Mutum.	Uanitpi.
Yuri iké.	Venha aqui.	Atiá.
Pixuna, una.	Preto.	Uaina.
	Morder.	Cûhi.
	Anello.	Amucatsayénébéto.
Auati.	Milho.	Ococá, uká.
Cará.	Cará.	Yamú.
Yutica.	Batata.	Yâpui.
	Canna.	Anni.
	Ananaz.	Sena.
Tucum.	Tucum.	Yucamburi.
Mirity.	Mirity.	Neepó.
	Caminho.	Mabâ, inabân.
U'pitima.	Fumar tabaco.	Néno utsinitsa.
Iaço iaiunhué euri.	Vamos rezar.	Téáyá bénámimiá.
	Vou estudar.	Tea *papel* abuéná.
Puámo.	Levantar-se.	Nucayâm.
	Assentar-se.	Duijá.
Puxiuéra.	Feio.	Nhâani.
Iço ána.	Ir embora.	Uânibé.
	Barriga.	Pagá.
Maci.	Doente.	Punitsa.
	É longe.	Yarónicá.
	É perto.	Atiácani.
Tuxáua.	Chefe.	Uijeyé.
Mamétá?	Aonde esta?	Nonnéatéuké.
Inti xaquáu.	Não sei.	Ubunhâ.
Ocaru.	Esperar.	Yucáûnâ.
Picica.	Pegar.	Ceêmi.
Igara oiké aápe.	A canôa esta lá.	Yukiçuamptniapt.
	Balaio.	Tüenpá.
Macáco.	Macaco.	Uahú.
Uariua, Bugio.	Guariba.	Hemú.
Uirandé.	A manhã.	Naáta, nhámniaca.
Iandára.	Meio dia.	Doritero.
Pituna ramé.	De noite.	Cânminecó.
Tupána.	Deus.	Oakin.
Anhánga, Jurupari.	Diabo.	Oatin.
Cachiri.	Cachiri.	Peró.
	Diarrhéa.	Iaputiná.
Çupi, tenhè.	Certo, sim.	Niñatá kuatá dieto.
Eré.	Está bom.	Onhuntéto.
Auatá?	Quem é?	Nuâninti?

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TUCANO.
Jauára apgáu.	Cachorro.	Diahabi, Dié épuani.
Jauára cunhã.	Cachorra.	Diéé tuti.
Munhâ.	Fazer.	Dareá, Uelhá.
Pixâna.	Gatto.	Pixãna.
Amána.	Chuva.	Caré.
	Trovoada.	Uninó.
	Morcego.	
Bacati.	Abacate.	Unban.
	Catarrho.	Chãn, Eriûm.
Roáia.	Rabo.	Itsuúpeconó.
Iané (iandé) carúca.	Bôa tarde.	Yemincé nhamiká.
Pupunha.	Pupunha.	Iné.
Yua.	Fruta.	Picá.
Kiuáua.	Pente.	Iró.
Cuâira.	Pequenino. Pequenina.	Canuacan.
	Cabeça dura.	Dipuã butani.
	Basta.	Ijattca.
Curumi assú.	Rapaz, moça.	
Cunhãmucú.	Rapariga.	
Caruçaua.	A espera.	
	Chinella.	
Cumaná.	Feijão.	
Cumanáassú.	Fava.	
Ipuranké.	Trabalhar.	Dará.
Jumuhé.	Aprender.	Nhuhui
Iané coéma.	Bom dia.	
Iané pituna.	Bôa noite.	
Cujubim.	Cujubim.	
	Joelho.	
	Fazenda.	Sutiró.
	Roupa.	
Mû, imû, Kiuîra.	Irmão.	Mãnmi.
Rendira, renira.	Irmã.	Mãmiûn.
Tuiuhé, tuié.	Velho.	Biki.
Uaimi.	Velha.	Bikiuco.
Ména.	Marido.	Manapi.
Xemericó.	Esposa.	Nimó.
Pyá.	Coração.	Eripuná.
Y, Pão, Poã, Poãma.	Lago.	Ditáro.
Mendári.	Casar.	Nimoti.
Xáputári cemendári.	Eu quero casar.	
Inti xa mendari putari.	Não quero casar-me.	
Mucerúca.	Baptisar.	Uamcié.
Inti mucerúcauana.	Não é baptisado.	
Ariré uirandé.	Depois de manhã.	Cuccã nâta.
Puri.	Saltar.	Bupú.

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TUCANO.
	Faltar.	
	Solteiro.	
Opauá (opauána).	Acabou (acabar).	Peti (petiba).
	Cruz.	
	Vente.	
Coélho, Mbira	Tanga.	Iankė.
Cikindáua.	Fechar.	Bibá.
	Chorrar.	
Ara	Tempo.	
Uiaiúca.	Abaixar.	Munikeá.
Iuirupé.	Abaixo.	Ducá.
Tapecuá.	Abanar.	Uéninó.
Uupicá.	Abancar-se.	Duhi.
Oxari.	Abandonar.	Duhú.
Iaraima.	Abandons.	Upi mani.
Amú kiti.	Para alguma parte.	Apécêhépi.
Nhahã.	Aquillo (quello, a).	Ticé.
Amu lucéré.	Ante-hontem.	Tinimó.
Cuirha tenhé.	Agora mesme.	Nicanka uiti.
Aápe.	Alli.	Tó.
Auáçupé, Ouatá çupó.	A quem?	Nuãné.
Nhaape.	Acolá.	Cuim.
Umohakú.	Aquentar.	Axipó.
Mundica tatá.	Acender o fogo.	Xiãpecamé.
Opirári.	Abrir.	Paûn.
Ocaiçu.	Amar.	Mahûr.
Oacémo.	Achar.	Bucá.
Omucu.	Apagar.	Iaú.
Omixiri.	Assar.	Piun.
Mirápára (uirapárão).	Arco.	Biccaté.
Aruiari.	Accreditar.	Kihucétió.
Acaiú.	Anno.	Kimano.
Tapiira.	Anta.	Uéki.
Atumuié.	Assobiar.	Uhi.
Uatá.	Andar.	Xibá.
Camarára, Irumura.	Amigo.	Bâpá.
Piná (pindá).	Anzol.	Uicá.
	Alfaiate.	Derú.
Amaniú.	Algodão.	Jutá.
Auatii.	Arroz.	Ohucá.
Auá.	Alguem (um, uma).	Nuã.
Anga.	Alma.	Eripuná.
Opeiú.	Assoprar.	Puti.
Uiaçáua.	Atravessar.	Pehã.
Cueré.	Abhorrecer.	Carihuti.
Tauá (itauá).	Amarello.	Eui.
Cicari.	Buscar.	Ama.

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TUCANO.
Iumuçarai	Brincar.	Apé.
Cimbihúa.	Beirada.	Xumutó.
Tiapú.	Barulho.	Bici.
Meiú.	Bejú.	Anû.
Miráçanga.	Bengala.	Ecéru.
Petéca.	Bater.	Cuhé.
	Barrica.	
Iraiti.	Bréo.	Upé.
Iukicé.	Caldo.	
Manaári.	Cansado.	Nhubû.
Pirepána.	Comprar.	Dugui.
Munúca.	Cortar.	Dité.
Uaturá.	Cesto.	Pibú.
Patuá.	Caixa.	Nhumituão.
Mucuema.	Conduzir.	Uankà.
Ari, uari.	Cabir.	Biridiá.
Mungaturú.	Concertar.	Ninó.
Memui.	Cosinhar.	Dûá.
Çukéra.	Carne.	Bahaiá.
Mendariána.	Casado.	Nimotiá
Araxá.	Campo.	Taputiró.
	Cavar.	Cehé.
Pirêra.	Couro.	Cerù.
Táma.	Criança.	Nimá.
Peba, pena, ipéna.	Chato, a.	Peca.
Tétama uara.	Compatriota.	
Tatapuinha.	Carvas.	Niti.
Tumiúmunhanguár.	Cosinheiro.	Becedarú.
Nhêhengári.	Cantar.	Baçá.
Cetúna.	Cheiro.	
Çakuéna.	Perfume.	Imiti.
Océtúna.	Cheirar.	Unibi.
Ocicá.	Chegar.	Etá.
Cénoi.	Chamar.	Piú.
Taminbúca.	Cinza.	Nuâ.
Juanti.	Contrario.	Pòteni.
Purakaçara.	Caçador.	Deçogui.
Cecuiára.	Dinheiro.	
Iuirupi.	Debaixo.	Duçá.
Pitubú.	Descanso.	Çú.
Mebé.	Dar.	Oiá.
Onbebé.	Diz.	Ni.
Uibé.	Descer.	Duiti.
Uicéna.	Derramar.	Piú.
Otico.	Deitar-se.	Cai.
Pupé, rupé, ùpé.	Derreter.	Xipi.
Cátambi.	Dentro.	Tiripi.

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TUCANO.
Pitonú.	Direito.	Diaki.
	Descascar.	Çú.
Oikó.	Estar.	Ni.
Opuranaká.	Escolher.	Becé.
Opurú.	Emprestar.	Uaçó.
Ixé, xa, cé.	Eu.	Iû.
Mai.	Como.	Debéru.
Muçai.	Espalhado.	Uexité.
Nharu.	Embravecer.	Obâmi.
Oçabã.	Experimentar.	Tuinba.
Mucaua.	Espingarda.	Pecaui.
Aiua.	Estragado.	Duó.
Amú miraitá.	Estrangeiro.	Apèmancá.
Tupé.	Esteira.	Inmiça.
Omamãna.	Enrolar.	Ceniuá.
Rapiá, capiá, tapiá.	Escrotos.	Upenitú.
Canhuto.	Esquerdo.	
Opuru.	Empestar.	Uaçó.
Oiúruari.	Embarcar.	Cânbá.
Oiapiçáca.	Escutar.	Tuí.
Oiké.	Entrar	Çá.
Oinanti.	Encontrar.	Poteni.
Opurunguetá.	Fallar (conversar).	Utamó.
Opitá.	Ficar.	Tuâkeá.
Tipi.	Fundo.	Inkinã.
Oiúa.	Frecha.	Annigui.
Putira.	Flor.	Ori.
Iumaci.	Fome.	Aeâkeâ.
Tacira.	Ferro de cova.	Uãcepai.
Inéma.	Fedor.	Inni.
Péréua.	Ferida.	Canimó.
Iapuna.	Forno.	Atarú.
Ouianáu.	Fugir.	Duti.
Ipauaçapé.	Fim (no).	Peticampi.
Ocára.	Fora.	Çupé.
Urutani.	Fantasma.	
Mira.	Gente.	Mançá.
Curucáu.	Garganta.	
Çacémo.	Gritar.	Cari.
Membi.	Gaita.	Putiripáma.
	Gomma.	Numúco.
	Garfo.	Bubehaára.
Oici.	Gostar.	Niûcã.
Cé.	Gosto.	Iciã.
	Ganhar.	Uapátahá.
Ocicó.	Gemer.	Xihi.
Muauá.	Gastar.	Duõré.

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TUCANO.
Tucá.	Golpe.	Pó.
	Governar.	Amucanpuceti.
Maramúnha.	Guerra.	Emeké.
Cápim.	Herba.	
Opura.	Habitar.	
Oreko.	Haver.	Xibû.
	Homicidio.	
	Honesto.	
	Hospede.	
	Humido.	
Curutéuára.	Instante.	Ruéro.
Muraci.	Instrumento.	Baçá.
Rangáua.	Imagem.	Keú.
	Immmoral.	
	Incerto.	
	Inchar.	
Çuanháua.	Inimigo.	Uapai.
	Infamia.	
	Incredulo.	
Tapúia.	Indio.	Puteriki.
Okénanéri.	Janella.	Cupeãcá.
Yucuaci.	Jejun.	Beti.
Curumiassú.	Jovem.	Manmirú.
Iepéuassú.	Junto.	Nicãnomeno.
Oiuci.	Limpar.	Niûcã.
Oraço.	Levar.	Miã.
Aape.	Là.	Cupi.
Curi, curimirim.	Logo.	Nicûano.
Câmi, camiukicé.	Leite.	Unpéco.
Iepeá.	Lenha.	Puá.
Inimú, Inimbú.	Linha (fio).	Jutá.
Mundaçú.	Ladrão.	Iacépibo.
Omanò.	Morrer.	Neni.
Ocatacatacá.	Mover.	Amenbé.
Omunú, Mundú.	Mandar.	Duti.
Ojucá.	Matar.	Nenbé.
Omutiricá.	Mudar.	Miaucó.
Nhehènga.	Lingua (idiomo).	Ucé.
	Mantimento.	Pué.
Ira	Mel.	Mumi.
Cekiie.	Mèdo.	Uhi.
Ikaua.	Manteiga.	Ixeti.
Upé, popé, opé.	Em.	Pi.
Piçaçú.	Novo, a.	Manmá.
Neauá.	Ninguem.	Nuauarú.
Indé, iané, iandéiara, ita.	Nosso, a, Nossos, as.	Mani, Moniné.
Caturetê, Pauaçaua.	Optimo.	Peticá.

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TUCANO.
Atar-a.	Ornato-ornamento.	
Iandi, iani.	Oleo.	Nhéė.
Ocicari.	Procurar.	Anma.
Tuba, iuba, ruba.	Pai.	Paki.
Uuaturá.	Passeio.	Pibi.
Okáu.	Poder.	Uepuni.
Uirúreú.	Pedir.	Ceni.
Itanhãe.	Panella.	Kiputi.
Oxari.	Pôr.	Duboiá.
	Preguiçoso.	Tégui.
Aramepiri.	Peior.	Titapunicá.
Çacaquéra.	Para traz, atraz.	Kin xirú.
Kiinba.	Pimenta.	Biá.
Iucá.	Podre.	Buhá.
Uirá.	Passaro.	Minikia.
Ocaiemo.	Perder.	Bauriti.
Çapi.	Queimar.	Inbã.
Mutri.	Quanto, a, os, as.	Dikicé.
Mairamé.	Quando.	Derunicá.
Opéna.	Quebrar.	Titi.
Auá (audtá).	Quem.	Nuá.
Muçuroça.	Rasgar.	
Cuécatú.	Recado	
Rapu, çapu.	Raiz.	
Pitaçoca.	Segurar.	Tuinhehé.
Ocêma.	Sahir.	Uibá.
	Sacco, saquinho.	Auruáka.
Céici.	Sede.	
Tipuci, Repoci.	Somno.	
I, indé, iné, né.	Seu-us, Sua-as.	Mihi iarú.
Rainha, cainha.	Semente.	Iapé.
Caruca.	Tarde.	Nhamika.
Opaê, upanhé.	Tudo.	Nicéniki.
Oreko.	Tér.	Kiú.
Tutira.	Tio.	Uenhé.
Yuuca.	Tirar.	Pekaié.
Oiepéçaua.	Uma vez.	Nicanti.
	Varrer.	Ohá.
Indé, iné, dé, né.	Vossê, Vossemecê.	Mil.
Oiúri.	Vir.	Ati.
	Vender.	
Oxipiá.	Vêr (vigiar).	Nhá.
Ruakéuára.	Vizinho.	
Tapixáua.	Vassoura.	Uaribucá.
Miaçua.	Vassallo.	
Tapiiracunhã.	Vacca.	Ueki.
Otim, tim.	Vergonha.	Rupuhá.

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TUCANO.
Opicica.	Tomar (pegar).	
Aiuhoca.	Tomar (furtar).	Uenhé.
	Jarreteira.	Patacuira (ornement de jambe).
	Chuva.	Ocoró.
	Dur.	Ohó.
	Tartaruga, tracaja.	Oû.
Oupé.	Um.	Nicáá.
Iauarauá.	Peixe-boi.	

DIALECTE TARIANA OU JAVIS (1).

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TARIANA.
	Cabello.	Uaciaré.
Reiúre será indé?	Vossé veio?	Uninoca?
Nambi.	Orelha.	Moéni.
Teçáitá.	Olhos.	Nutidá.
	Face, fronte.	Néécuãa.
	Banana.	Deri.
	Nariz.	Itacù.
	Canna.	Cidoa.
Çanhaitá.	Dentes.	Uedápe.
	Braço.	Pacapi.
Póca.	Mão.	Uahácopidá.
	Agua.	Uni.
Meiú.	Beiju.	Peête.
	Barriga.	Uáâua.
	Fogo.	Ciauá.
	Perna.	Patacú.
Suráraitá.	Soldados.	Matsinari.
Ipi.	Pé.	Osipamá.
Iúra.	Pescoço.	Panurú.
	Lombo.	Patsamé.
	Unha.	Papada.
	Comer.	Bajanipé.
	Mulher.	Inarú.
	Homem.	Aciary.
	Menino.	Janapé.

(1) Rio Uaupès.

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TABIANA.
	Cachiry.	Payarú.
	Mandioca.	Caini.
	Pupunha.	Pepiri.
	Ceo.	Inucuá.
	Dansar.	Barapaniné.
	Eu quero.	Nunamá.
	Não quero.	Nunàcademá.
Ubá.	Piroga.	Ita.
Uiúa.	Arvore, páo, fructa.	Batinani.
Maitá céra ndé?	Como te chama?	Cuanaripitana?
Çupi tenhé.	Sim, senhor.	Caiánucá.
Tuyubé.	Velho.	Pedaria.
Uaïmi.	Velha.	
	Avò.	Idò.
	Rede (de dormir).	Amacá.
	Rede (de tucum).	Amacà cumetsicú.
	Vamos.	Uatsâ.
	Fazenda.	Iarumácatsé.
	Terra.	Decay.
Inti apecatú.		Manduade.
	Diabo.	Inhát.
	Batter.	Nunhacá.
Cuhire.	Agora.	Nicacú.
Namipúra.	Brincos.	Rieni.
Miçánga.	Contas.	Padapi.
	Cabacinhas.	Keraperi.
	Assobiar.	Pussupirá.
	Cará.	Avi.
		Yavi.
	Onça grande.	Yavinatséri.
	Macaco.	Ipécú.
Mutúm.	Mutum.	Iatseri.
	Dormir.	Numacá.
Itatinga.	Prata.	Panéni Kemá.
	Reprehender.	Nucuitsáená.
Inamú.	Inambu.	Mami.
	Passaro.	Acará.
Iande coéma.	Bom dia.	Cavitajeiá.
Cahum ixé.		Nucamacâ.
	Deus.	Iapiricuré.
	Roça.	Inipucú.
Táua.	Povoação.	Iacaré.
	Chuva.	Ilá.
Dabucuri.	Dabucuri.	Naaritaca.
	Mofino.	Kenonica dunucá.
Xirimbauçáua.	Orça.	Kéïpinica.
	Bom.	Maciamuá.

LINGUA GERAL.	PORTUGAIS.	TARIANA.
	Bonito.	Matsiamá.
	Feio.	Matistanucá.
Camuti.	Pote.	Tsurro.
Patuá.	Bahú.	
	Cantar.	Naimbuecatunucá.
Iruçanga.	Frio.	Apemani.
	Farinha.	Cavi.
Çaçû.	Calor.	Ciapemani.
Intimahã, nembá.	Não, nada.	Cerenucá, cedunucá.
	Girão.	Siruri.
Okéna.	Porta.	Uemá, iacaréco.
Kicé.	Faca.	Moria.
	Rio.	Uni.
Tupé.	Esteira.	Iciáno.
	Balaio.	Apá, apu.
	Anzol.	Curáio.
	Pirahiba.	Cátu.
	Peixe.	Cupé.
Surubim.	Surubim.	Curidi.
Uirámirim.	Passarinho.	Puni te apú.
Cami.	Leite.	Initsia.
	Manteiga.	Litsi.
Kice assú.	Facão.	Saraitá.
Iépé áua.	Uma vez.	Cié.
Kicé mirim.	Canivete.	Mariatuqui.
Reputari sera tatá.	Quer fogo?	Ciáua napiná?
	Capinar.	Pihum.
	Trabalhar.	Pipani.
	Ir embora.	Pianaca.
Ocica.	Chegou.	Kéiucanucá.
Maráari.	Cansar.	Nuétadá.
Iapituú.	Descançamos.	Ianuétadá.
Iapituú xinga.	Descançamos um poco.	Ianuétatdá.
Tupá.	Trovão.	Inú, enú.
Itanbaén.	Panella.	Aciapi.
	Peneira.	Jupitsi.
Quáiaira.	Pouco-a.	Tuki.
Iatéima.		Inuamá.
Uruçacanga.	Paneiro.	Cuxina.
Çacaqueira.	Atraz, de traz.	Cuanámana.
Ixé xuquáu.	Eu posso.	Nuiécama.
Reiurúre.	Peça (pedir).	Pitacá.
Cunhã mirim.	Moeinha.	Inarú, ianipé.
Iaueté.	Deveras (certo).	Kéianucá.
Tipiti.	Tipity.	Irina.
Naná.	Ananaz.	Mauiná.

DIALECTE OUAPICHIANE (1).

FRANÇAIS.	OUAPICHIANE.
Eau, pluie.	Ouéne.
Feu.	Tiquierre.
Oui.	Anhan, euheu.
Non.	Aouna.
Coq, poule.	Quirrique. Plus rarement : Toupara.
Tabac, cigarette.	Soume.
Poudre.	Couroupare.
Plomb.	Pirote.
Capsules.	Moucoua rime.
Fusil.	Moucaoua.
Sel.	Dèoui.
Poisson.	Coupae.
Hamac.	Ramac.
Farine.	Oui (lingua geral).
Banane.	Seurre.
Coui.	Boune.
Assiette, plat.	Paratou (portugais).
Cassave.	Baade.
Pagaye.	Pourre.
Loutre.	Saarou.
Grand.	Téébarre.
Petit.	Déésouli.
Rivière.	Ouà (précédé ou suivi de voyelles euphoniques).
Ruisseau.	Eouà orétsiabe.
Pinot.	Ouabe.
Maripa.	Pocolite, poucourède, ouerrire.
Pataoua.	Otiorre.
Moucaja.	Chaouraminerre.
Toucouman.	Ouarré.
Enfant (des deux sexes).	Ourayone.
Jeune homme.	Taménare.
Jeune fille.	Touménianbarre.
Vieux.	Ténarénan.
Vieille.	Mascounan.
Bon, beau, agréable, bon à manger.	Caïmène.
Mauvais, laid, désagréable, qui n'est pas bon à manger.	Aouna caïmène, cachaorre.

(1) Haut rio Branco.

FRANÇAIS.	OUAPICHIANE.
Tuxáua.	Touchae (l. g.).
Maloca.	Maloque (l. g.).
Case.	Cabaeune.
Paget.	Marina.
Ouba.	Couriare.
Montarie.	Canâoa (l. g.).
Jacaré.	Canaouade.
Hameçon.	Coubaoue.
Ligne pour pêcher.	Coubaoue rène.
Chemise.	Camitche (p.).
Pantalon.	Tchéroule (p.).
Chapeau.	Couame.
Drap.	Camitche (p.).
Souliers.	Derkeli.
Perles.	Cachourre.
Pendants d'oreilles.	Stééné.
Gaïtas.	Quéouédé.
Miroir.	Ouanamari.
Peignes.	Maode.
Épingles.	Carcouri.
Aiguille.	Acousa.
Fil.	Quiniaire, irenan.
Boutons.	Boutons (p.).
Giraumon.	Caouayame.
Père.	Paapaye. Et beaucoup plus rarement : ndaré.
Mère.	Maamaye.
Frère.	Miaoueurre. Souvent : thiam, appellatif d'amitié dont ils usent entre eux, et qu'ils donnent aux blancs.
Sœur.	Ndaroucou.
Beau-frère.	Non-one. Signifie aussi cousin, parent. Beau-frère se dit aussi : Chirouaye, appellatif familier dont ils usent entre eux et dont ils se servent aussi avec les blancs.
Belle-sœur.	Raanerre.
Cara.	Quéritye.
Macachère.	Macachère (p.).
Patate.	Câré.
Piment.	Déidiad.
La chasse.	Oubaye tené.
Biche.	Are.
Maipouri.	Coudoûi, tamanoi.
Hocco.	Paouiche.

FRANÇAIS.	OUAPICHIANE.
Cujubim.	Coujoubi (l. g.)
Maraye.	Maraté.
Arc.	Soumare.
Flèche.	Baïri.
Chien.	Arimcrac.
Pipe.	Cachimeboune (p.).
Tafia.	Caoui (l. g.).
Remède interne.	Cassaraï.
Remède externe.	Mbèche.
Maladie interne.	Cassarï.
Maladie externe.	Mbéche.
Montagne.	Medequeuou, tae.
Savane.	Mbaarare.
Terre.	Aimée.
Lac.	Carichie.
Nuage.	Echerre.
Ciel.	Aouacarre.
Tonnerre.	Trouvanare.
Dieu.	Touméniécare.
Diable.	Maatiahi.
Singe.	Coaté.
Soleil.	Camo.
Lune.	Caïirrit.
Jour.	Quéliquépoye.
Nuit.	Aouicane.
Pluie.	Ouéne.
Chaleur.	Ouitchi.
Transpiration.	Maachiqui.
Soif.	Maradac.
Obscurité.	Maréta.
Étoile.	Ouerré.
Cauchemar.	Caranda aouêne.
Midi.	Saquitia poucamou.
Minuit.	Tomandrécouan.
Pointe du jour.	Ouacouriacique.
Ombre (d'un objet, d'une personne).	Ondéquine.
Femme.	Nrène, nrénan.
Tête.	Nrouare.
Cheveux.	Nrouaïrï.
Œil.	Ouaoueune.
Sourcils.	Nditiape.
Nez.	Ouénedébé.
Bouche.	Mbacou.
Oreille.	Mtaïn.
Barbe.	Ndène.

FRANÇAIS.	OUAPICHIANE.
Moustaches.	Dacoumade.
Cou.	Mcouna.
Bras.	Ouanoube.
Poitrine.	Doucouri.
Ventre.	Ntoube.
Cuisse.	Ncoube.
Jambe.	Ntaba.
Pied.	Mquébébe.
Doigts.	Mcuésa.
Poils.	Ndi.
Sein.	Ndrine.
V... e.	Ntiye.
M.... e.	Ioui.
Test....s.	Ouaqui.
C.l.	Ndiquiaou.
Langue.	Nénoube.
Ongle.	Mbarri.
Cheveux de femme.	Nrénandirre.
Bâiller.	Ntabaouane.
Cracher.	Nsopidiène nraadac.
Calembé.	Dioui.
Tangue.	Quénériberre.
Genou.	Ncoudourre.
Épaules.	Ouaoude.
Côtes.	Nouaradé.
Malle.	Pacara.
Croucrou.	Querouquerou.
Canif.	Canivet (p.).
Beaucoup.	Érébé.
Peu.	Quiaédé.
Haut.	Louco.
Bas.	Apoua.
C...r.	Ouaremède.
Se marier.	Caïde iderre.
Être malade.	Moucarigné, caarééigné
Bréo.	Mini.
je, moi.	Ngouaré.
Tu, toi.	Ngouaré.
Il, ils.	Ou.
Elle elles.	Ourou.
Nous.	Ngouare.
Chaleur.	Ouitsi, ouitsicabane.
Froid.	Ouadide.
Œuf.	Dani.
Ara.	Carare.

FRANÇAIS.	OUAPICHIANE.
Aujourd'hui.	Aïré.
Demain.	Ouaïquinane.
Après-demain.	Baaniaan.
Hier.	Mouénemouéne.
Avant-hier.	Couté iké.
Assez.	Ataana, ata.
Dîner.	Nromarène.
Dormir.	Ndaaouéne.
Boire.	Mtère.
Fatigué.	Mérène.
Malade.	Moucarigné.
Porc sauvage.	Bitche, baqueurre, baqueurrena.
Ami.	Mpaouanaré.
Ennemi.	Mtaréoue.
Maïs.	Marique.
Vent (du ciel).	Aouarri.
Un.	Baïdéoue.
Deux.	Diaétame.
Trois.	Ériquiniaré.
Quatre.	Paminiaré tamaquiri.
Cinq.	Bacaïaré.
Six.	Baïda épouitamacane bacaéné.
Sept.	Baïdéoue diaetame paminiaré tamaquité.
Huit.	Ériquiniaédé itamaca bacaéné.
Neuf.	Ériquiniaédé itamaca diaétame.
Dix.	Baoucocaédé.
Cachiri.	Cachiri.
Payouarou.	Payaouarou.
Papier, livre.	Carette, carita.
Soucourijou.	Pacouba.
Espèce de trahire (poisson).	Caracchaïe.
Espèce d'ara du campo.	Aouatac.
Tigre.	Bayecourre.
Piste.	Pouna.
Espèce de tamuatá (poisson).	Ot.
Urubu.	Quât.
Coton.	Chouade.
Tapioca.	Ouayeoué.
Tambourin.	Camoure.
Casse-tête.	Couidarou.
Manso.	Aouna itaourane.
Bravo.	Toouraère.
Tuer.	Nrouée.
Manger.	Niké.

FRANÇAIS.	OUAPICHIANE.
Anthropophage.	Niké epidienne.
Prisonnier.	Aouéne écoulitène talaté quéré.
Prison.	Talatéquéré.
Aimer.	Counané.
Détester.	Aouana ndapan.
Avoir peur.	Écoutchianaèque.
Mourir.	Maouac.
Enterrer.	Ndidiaoue.
Vouloir.	Canon pouahie.
Pas vouloir.	Aouna ouaïpamé.
Voyager.	Naété ouassiquiap.
Faire négoce.	Ntouré ia erou pouaté.
Faire visite.	Poutae maouré.
Se reposer.	Ouassocap.
Vendre.	Ntaa.
Acheter.	Tourie.
Payer.	Ncaouéné pinate.
Devoir.	Maouéné pinate.
Voler.	Coïdiap.
Voleur.	Coïdimige.
Canne à sucre.	Cayère, cayerène.
Garap.	Mab.
Chanter.	Quénécté.
Couper.	Poussaïc.
Couper les cheveux.	Poussaïc nrouari.
Danser.	Counayap.
Rire.	Chaarote.
Chemin.	Denap.
Source de rivière.	Quéouéroure.
Fièvre.	Ouitiye.
Ananas.	Nane.
Acajou.	Toubothye.
Orange.	Naraye (p.).
Citron.	Limon (p.).
Roça.	Racape.
Forêt.	Canoue.
Petit pigeon.	Ouaroucoue.
Grand pigeon.	Ouaroutoinje.
Tracaja.	Jaouar.
Tartarougue.	Matade.
Matamata.	Matamate.
Jabouti.	Acirrade.
Toucounaré.	Toucourire.
Souroubi.	Ourère.
Fillote.	Patitche.

FRANÇAIS.	OUAPICHIANE.
Pirarare.	Chacoade.
Carapana.	Demêse.
Moustique.	Rapouerre.
Espèce de mouche à miel.	Camouabe.
Petit lézard du campo.	Saouarare.
Caméléon.	Souane.
Jacarétinga.	Atorre.
Lézard.	Couite.
Coata.	Ariquirièdo.
Curare.	Ourari.
Roucou.	Pouerreberre.
Roucou préparé.	Pouerre.
Génipa.	Québéoué.
Caraouire.	Caraouire.
Sable.	Coate.
Argile.	Daari.
Homme.	Ouapitsiana.
Femme.	Ouapitsianabe.
Taouari.	Ouayare.
Toucan.	Tsiacouye.
Papaye.	Mapaye.
Espèce de cornemuse.	Téiquiem.
Agami.	Namatchi.
Cendres.	Parité.
Charbon.	Rari.
Souffler.	Mpouane.
Allumettes, bougies, lampes, briquet.	Tiquierre.
Capiuura.	Cache.
Gavion.	Apacana.
Sasa.	Chichire.
Renard.	Ouarrire.
Bouchon.	Ouatarana.
Chique (puce pénétrante).	Tiibéré.
Chat.	Pichène.
Crapaud.	Maoue.
Oiseau blanc du campo.	Caracaraï.
Pagara.	Pacara.
Bougie.	Tiquierre.
Briquet.	Tiquierre.
Lampe.	Tiquierre.
Petit panier tressé avec une seule feuille de palmier.	Darouane.
Rasoir.	Maouasse.
Fourmi.	Mate, matenon.
Timbo.	Aïchère.

FRANÇAIS.	OUAPICHIANE.
Touka.	Mignère.
Caumou.	Mapouerre.
Maraye.	Maraté.
Cachoeira.	Terouan.
Bâche.	Diaio.
Espèce de poisson.	Counani.
Coumarou.	Coumarou.
Pacou.	Pacou.
Ciseaux.	Quérétéqué.
Scie.	Sasa.
Acangatare.	Couamaye.
Cuiller.	Siboune.
Lime.	Queriqueri.
Sac.	Sacoun (p.).
Aigle.	Cocoye.
Appellatif d'amitié qu'ils se donnent entre eux.	Yaco.

PHRASES OUAPICHIANES.

FRANÇAIS.	OUAPICHIANE.
Il fait noir.	Oua maréta.
Bonjour.	Ouacanade, ouapoucouraana.
Bonne nuit.	Ouaraoueune.
Adieu, au revoir, salut (en arrivant et en partant).	Taana.
Viens avec moi.	Ouama contin.
Va-t'en.	Coume coune.
Dépêchons-nous.	Naet ouamac cadémène.
Pourquoi?	Naapon?
Où est?	Nayamore?
Veux-tu?	Ouaya?
Je veux, je le veux.	Ouaya.
Comment s'appelle?	Aouna ouaïpounèze? (Non nom?), Aouna énipinan? (Non endroit?)
Viens ici.	Baïné.
Va chercher.	Pou nanacare.
Donne-moi, apporte-moi.	Pouita.
Que fait-il?	Canon pouahirre?
Attends.	Narégnie.

FRANÇAIS.	OUAPICHIANE.
Je veux aller chez les Moonpidiennes.	Macoun Moonpidienne ité.
Je suis.	Mba ourène.
Tu es.	Oumachaabane.
Il est.	Eré caïnié.
J'ai.	Caïnia ouandia.
Tu as.	Pouicaïrrit aman.
Il a.	Ora ouidié aré.
Nous avons.	Auaïna ouidié.
Vous avez.	Pouicaré idia.
Ils ont.	Ouncare idia aré.
Elle a.	Aourou ouidié aré.
Elles ont.	Nrénan idié aré.
C'est prêt, c'est fini.	Aïré peïnar.
Que veux-tu?	Canon pouahie?
Donne-moi de l'eau.	Pou inané ouéne.
J'ai faim. Donne-moi à manger.	Nromarène.
J'ai soif.	Maradac.
Va laver ceci.	Petsiana ouré.
Le déjeuner est prêt.	Aïré ouarépanan.
Il va pleuvoir.	Aouati ouéne.
Il pleut.	Caouatène ouéne.
Je m'en vais, je veux m'en aller.	Macoun na, macoun ité.
J'aime.	Counané.
Je n'aime pas.	Aouna nadapan.
Allons nous promener chez les Chiricoumes.	Naété ouassi quiap Chiricoume.
Me tueront-ils?	Ouanaoué nrouée épidienne?
C'est une plaisanterie.	Baïné quiéti.
Qu'avez-vous à vendre?	Canon pou itané?
Qu'avez-vous?	Canon pouaye?
Combien voulez-vous pour cela?	Napouidam pouaye pounèze?
C'est cher.	Caouiné pinate enemberre.
C'est bon marché.	Aouna icaouiné pinate.
Il rit.	Charote.
C'est bon, c'est cela.	Tacaïmène.
Ce n'est pas cela.	Aouna caïmène.
Y a-t-il des Chiricoumes à Ouachare?	Caïnié (presque le « Gagné » du créole de Cayenne), Caïnié Chiricoum Ouachare Tae?
Où est la source de l'Anaua?	Nayam Anaoua quéouéroure?
Connaissez-vous le chemin pour aller chez les Moonpidiennes?	Apou aïté Moonpidienne déïti?
Quels sont ces gens?	Napoué épidienne déït?
Conduisez-moi là.	Oue diaétame.
Au revoir.	Dini aïti.

FRANÇAIS.	OUAPICHIANE.
Il vient.	Oua até.
Il est arrivé.	Ca aouane.
Viens dans mon hamac.	Baïré ouaïri anac.
Qu'est-ce que tu me donnes?	Canon pouita ouaté?
Parles-tu ouapichiane?	Mparade.
Je parle ouapichiane.	Mparade Ouapichiane mpara danédi.
Il se fâche.	Toorre.
Il est joyeux.	Counanéquie.
Il est triste.	Caréouiquie.
Je vais uriner.	Ntata caîrou.
Demain ces gens vont chez les Ouayeoués.	Ouaiquinan pidienne Ouayeoué ité.
Enseigne-lui pour qu'il sache.	Poutou minié poquit iadé oquire.
Il fait noir.	Poute tiquierre maréta.
Le feu s'éteint.	Poumacade tiquierre.
J'ai sommeil.	Nda aouène.
Il n'y a personne.	Aouna épidienne.
Il y a quelqu'un, il vient des gens, il y est.	Caïnié épidienne.
C'est loin?	Mouénap?
C'est près?	Maouna?
Où va cette rivière?	Naïti yououaoure macoun?
D'où vient cette rivière?	Mpichane naïti yououaoure macoun?
	Aye! (Quand on parle de loin et qu'on n'entend pas, la main sur l'oreille pour faire répéter).
C'est prêt, ça y est?	Ata?
C'est ici.	Ndaa.
Certes, bon, bien, vraiment.	Mîtcha, achasse, mitchasse, cachasse.
Ce n'est pas prêt.	Aouna ré.
Coupes du tabac.	Tioume soume.
En ta terre.	Apouerre miane.
En ma terre.	Aouerre.
Comment s'appelle ta terre?	Naaponpe ouerre?
La France.	Ouerre France.
Comment s'appelle ta nation?	Canon pouéicare?
Les Français.	Pouéicare Français.
D'où viens-tu?	Naïquième poua atène?
De ma terre?	Ouerrek ouatène.
Dormant dans le hamac.	Ouatchénia.
Enveloppé dans le hamac.	Baroubatène.
Tu ne sais pas?	Aouana iaïtépan?
Tais-toi!	Caoca (créole de Cayenne).
Je parle avec les Ouapichianes.	Mparade Ouapichianédi.
Je suis ennuyé.	Cachenaïki.

FRANÇAIS.	OUAPICHIANE.
Quoi, comment, qui, lequel, qu'est-ce que c'est?	Canon?
Combien de jours de Ouintiae aux Taroumans?	Napaïdam camo mpichane, Ouintiae tae Tarouman ité?
Allons-nous-en, partons.	Ntinan.
Aussi grand que Touaroude.	Téébarre Touaroude come.
Oucuhare est grand comme Touaroude.	Ouachare téébarre Touaroude come.
Où est le fusil? le revolver?	Aïté moucaoua? moucaoua souli?
Je n'ai pas sommeil.	Aouna ndaaouéne.
	Ypouip. (Ils se servent de cette interjection pour indiquer les étapes journalières d'un voyage : Ouaïquinan, Canère ouâ; ypouip : Apini ouâ; ypouip : épidienne.)
Comment, qu'est-ce?	Aïté?

Négation : *aouana*.

Suffixes : *aïd, ad, oud;* Queubaïd, Berriad, Ouarriroud. Quand le nom est terminé en *ad* on modifie la finale en *in :* Canaouade, canaouani.

Amphibologie : même mot pour désigner le mal et le remède : Cassaraï, remède et maladie interne, Mbêche, remède et maladie externe.

Euphonie. Addition ou suppression de lettres ou de syllabes : Caïirrit dekeuou et non Caïirrit Medequeuou, Couite Aouaou pour Couite ouâ.

Noms géographiques. Ouâ, Dequeuou, Tae et composés se placent toujours après les noms qu'ils déterminent : Camo dekeuou, ouachare tae, cache ouâ.

Degrés de comparaison : Se rendent par des inflexions de voix.

DIALECTE MACOUCHI (1).

FRANÇAIS.	MACOUCHI.
Coq, poule.	Galignanare (p.).
Eau.	Touna.
Feu.	Apo.
Oui.	Sini.
Non.	Piraman.

(1) Haut rio Branco.

FRANÇAIS.	MACOUCHI.
Beau-frère, appellatif d'amitié.	Jacombi.
Tabac.	Caouaye.
Poudre.	Couroubera.
Capsules.	Quiapo.
Plomb.	Piloto.
Sel.	Pan.
Poisson.	Moro.
Hamac.	Yéouté.
Farinha.	Oui (l. g.).
Banane.	Parourou.
Couteau.	Taora.
Coui.	Picha.
Ruisseau.	Irem.
Aouara.	Aouarra.
Maripa.	Maripa.
Assiette.	Paratou (p.).
Pagaye.	Nééri.
Loutre.	Trouara.
Cassave.	Quéi.
Pierre.	Teu.
Blanc.	Aïmoutou.
Noir.	Ricoutou.
Rouge.	Oualaala.
Bleu, jaune.	Chicoupiou.
Petit.	Chimerica.
Grand.	Ouacaï.
Petite pierre.	Chemerica teu.
Panacou.	Loutè.
Sàbre.	Cassoubera.
Hache.	Ouaca.
Bêche.	Sampa.
Ferrée.	Massouéta.
Ciseaux.	Sakiy.
Père.	Paapaye.
Mère.	Maamaye.
Vieux.	Aquéton.
Vieille.	Nonsanton.
Jeune homme.	Mouniéricoué.
Jeune fille.	Amanon.
Petit garçon.	Mou.
Petite fille.	Yatchi.
Beau-frère.	Yacombi, chirouaye.
Tuxaua.	Touchae (l. g.).
Maloca, casa.	Éouté.
Uba.	Couriera.

FRANÇAIS.	MACOUCHI.
Canot.	Canâoa (l. g.).
Hameçon.	Counoé.
Ligne pour pêcher.	Counoé youa.
Fusil.	Aragaousso.
Chemise.	Camitcha (p.).
Pantalon.	Chirourari (p.).
Perles.	Cassourou.
Épingles.	Aroufourétou.
Aiguilles.	Acousa.
Miroir.	Ouanamari.
Fil à coudre.	Ouinimou.
Peigne d'homme.	Maouassa.
Bijou, joaillerie.	Panaala.
Peigne de femme.	Chéréchéré.
Boutons.	Ponménou.
Souliers.	Pouiraï.
Chapeau.	Yalco.
Gaïta.	Icarica.
Cara.	Napoui.
Macachère.	Canari.
La chasse.	Yacamanabé.
Biche.	Ouaïki.
Hocco.	Paouiche.
Chien.	Arimerac.
Pipe.	Cachimpo (p.).
Cachaça.	Caoui (l. g.).
Remède.	Ouyéipi, puto.
Montagne.	Ouik.
Savane.	Ouana.
Ruisseau.	Yapoué.
Terre.	Non.
Frère.	Moyi.
Sœur.	Oui.
Singe.	Youareka.
Joli.	Ouaqui.
Laid.	Èriiré.
Bois.	Mouriou saouanouri.
Je, moi.	Ouré.
Oui.	Igna.
Non.	Inapaolé.
Tête.	Oupou oupaye.
Cheveux.	Oupaye poupo.
Couper les cheveux.	Oupayé akéké.
Œil.	Yéénou.
Sourcil.	Ouaaramapo.

FRANÇAIS.	MACOUCHI.
Nez.	Yéouna.
Bouch	Ounta.
Oreilles.	Oupaana.
Barbe.	Ouyétantchéri.
Moustaches.	Ouyépo.
Cou.	Oumoui.
Bras.	Yéémécou.
Poitrine.	Pouété.
Ventre.	Yéouan.
V...e.	Monê.
M.....e.	Icénapoïman.
Sein.	Maanati.
Cuisse.	Yémata.
Jambe.	Ouchi.
Pied.	Outa.
Doigts.	Yéna.
Poil.	Poupo.
Soleil.	Ouéi.
Lune.	Capoui.
Jour.	Camanou baïman.
Nuit.	Ouaron.
Malle.	Calatsali.
Canif.	Taora chimiriké.
Bonjour.	Pacame baïman.
Bonne nuit.	Asabonta baïman.
Adieu.	Aseoutanbaouaye.
Beaucoup.	Oucaïpiéman.
Peu.	Chimiriké bébamba.
Haut.	Caouinéman.
Bas.	Nomoïré bamba.
Viens avec moi.	Ghié napouéman.
Va-t'en.	Tambaïsté.
Allons, courage!	Outambaïman.
Fais vite.	Cané bampoué.
Pourquoi?	Eutombé?
Où est?	Non batané?
Veux-tu?	Tou sémanan?
Que veux-tu?	Etou sémanan?
Je le veux.	You sémanan.
Comment s'appelle?	Ané tayéné?
Viens ici.	Achikeu.
Va chercher.	Inétaniki.
Que fait-il?	Écouné caouanan?
Apporte-moi.	Ėnékeu ourébia.
Donne-moi.	Mourstiké.

FRANÇAIS.	MACOUCHI.
Attends.	Mansa.
Je veux aller au Roroïma.	Roroïma éré.
Je, moi.	Youré.
Tu, te.	Amanré.
Il, elle, elles.	Amanré chikeu.
Nous.	Yourébia.
Aujourd'hui.	Tchéréouaré.
Demain.	Pĩnani.
Hier.	Coamouya.
Assez.	Éré tamboueman.
C'est prèt.	Ayéréman.
Avant-hier.	Naouiyanyaoue.
C'est fini.	Antéman.
Tonnerre.	Oranapi.
Pluie.	Conoc.
Il va pleuvoir.	Conoc yébouéman.
Attends.	Mansa.

IDIOME OUAYEOUÉ (1).

FRANÇAIS,	OUAYEOUÉ.
Eau, pluie.	Touna.
Feu.	Piéto.
Non.	Pirahan.
Coq, poule.	Carra.
Tabac.	Camanche.
Poudre.	(Ne connaissaient pas).
Plomb.	
Capsules.	
Fusil.	
Sel.	Ouampe.
Couteau.	Marie.
Sabre.	Coutchoupara.
Hache.	Yaouaque.
Poisson.	Aïmère.
Cassave.	Tiounré.
Giraumon.	(Il n'y en a pas).
Patate.	

(1) Sources du rio Urubu de Silves.

FRANÇAIS.	OUAYEOUÉ.
Cara.	(Ne connaissent pas).
Homme blanc.	Carayoué.
Perles.	Courareparé.
Bijoux.	(Ne connaissent pas).
Miroir.	Cananhanpan.
Soleil.	Camo.
Lune.	Pioua.
Femme.	Mougne.
Tapir.	Yaouaïri.
Hocco.	Aïnic.
Sel.	Ouampe.
Maraye.	Maraté.
Caumou.	Caumou.

TABLE DES MATIÈRES.

HENRI A. COUDREAU.

LA FRANCE ÉQUINOXIALE.

MÉDAILLE DE BRONZE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE D'AMSTERDAM EN 1883.
GRANDE MÉDAILLE D'OR DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE DE PARIS EN 1886.
PRIX TRIENNAL DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES COLONIALES ET MARITIMES EN 1887.

ATLAS.

A TRAVERS

LES GUYANES ET L'AMAZONIE.

ATLAS.

Typographie Firmin-Didot. — Mesnil (Eure).

LA FRANCE ÉQUINOXIALE.

ÉTUDES ET VOYAGE

A TRAVERS

LES GUYANES ET L'AMAZONIE,

PAR

HENRI A. COUDREAU,

Professeur de l'Université,
Chargé d'une mission scientifique dans les territoires contestés de Guyane ;
Membre du Comité de la Société internationale d'études brésiliennes,
de la Société agricole et industrielle de la Guyane française,
et de diverses sociétés savantes.

ATLAS.

PARIS,

CHALLAMEL AINÉ, ÉDITEUR,

LIBRAIRIE COLONIALE,

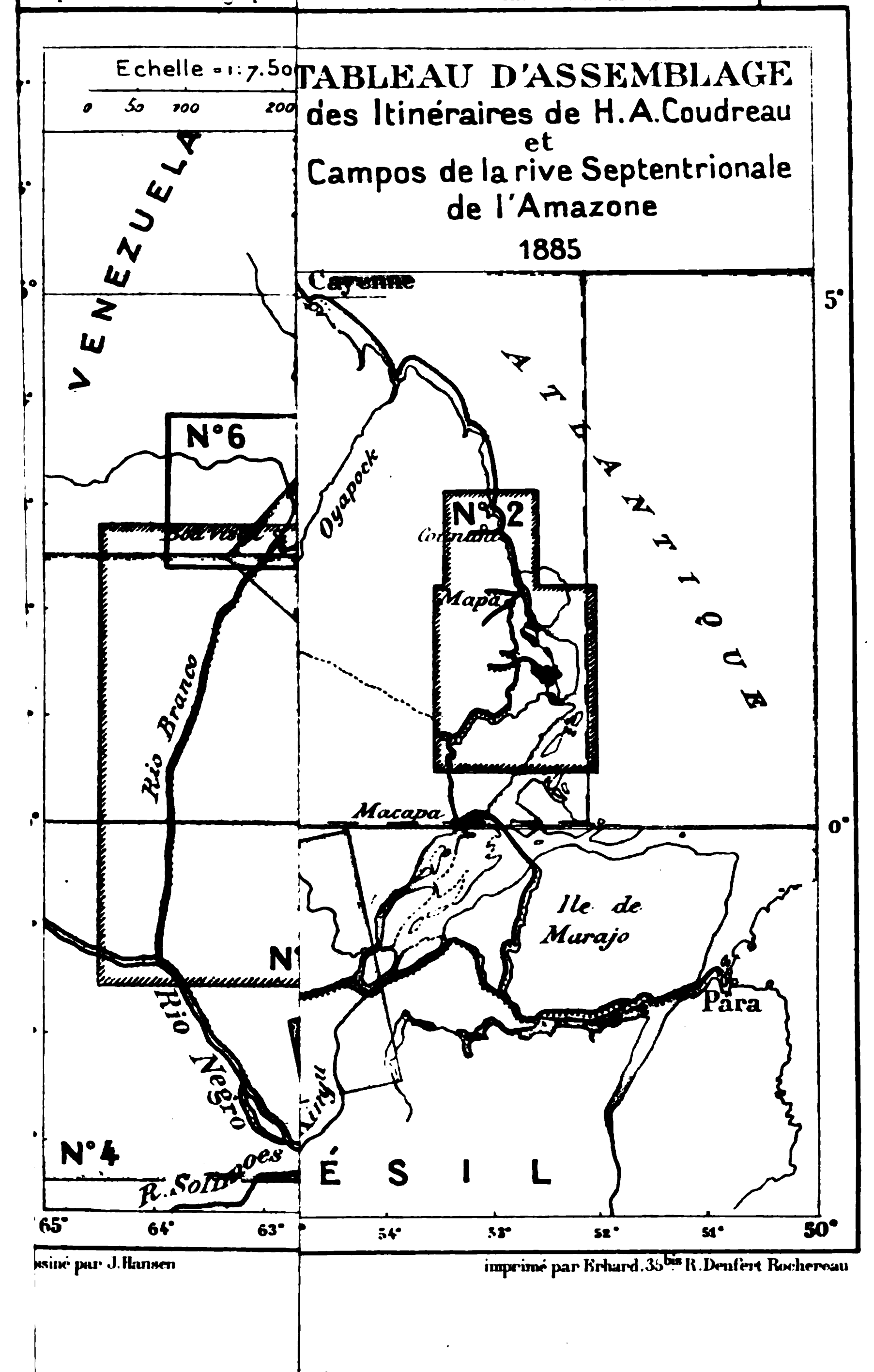
5, RUE JACOB, ET RUE FURSTENBERG, 2.

1887.

LISTE DES CARTES.

ublié par la Société de Géographie

H. A. Coudreau . La France Equinoxiale



ssiné par J. Hansen

imprimé par Erhard, 35bis R. Denfert Rochereau

essiné par J. H.

Ecology 13-11 : 51

Agassiz [illegible]

list + salt

410

Dessiné par J..

